

REPUBLIQUE ALGERIENNE DEMOCRATIQUE ET POPULAIRE
MINISTERE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE
SCIENTIFIQUE
ECOLE NORMALE SUPERIEURE DE BOUZAREAH
DEPARTEMENT DE FRANÇAIS

Thèse présentée pour l'obtention du diplôme de doctorat
en sciences des textes littéraires

**MEMOIRE ET ECRITURE FEMININE : ECRITURE ET
REECRITURE DE LA MEMOIRE DANS L'ŒUVRE DE
FADELA M'RABET**

Présentée par :

M. NAIT AMARA Ghezali

Dirigée par :

Mme OUCHERIF Lamia, Professeure ENS Bouzeréah, Alger

Membres du jury :

Présidente : Mme Khodja Goucem, Maître de Conférences, ENS Bouzereah

Examinatrice : Mme Brahimi Myriam, Maître de Conférences, ENS Bouzereah

Examinatrice : Mme Bengaffour Nawal, Maître de Conférences, ENS Bouzereah

Examinatrice : Mme Benslimane Radia, Professeure, Université d'Alger 2

Examinatrice : Mme Fatmi Sabrina, Professeure, Université d'Alger 2

Alger 2025

Remerciements

Ma reconnaissance et mon grand respect vont tout particulièrement à ma directrice de thèse, Madame Oucherif Lamia, non seulement pour ses conseils et ses orientations, qui m'ont permis de mener à bien ce travail, mais aussi et surtout pour sa confiance et sa grande patience, depuis notre première entrevue. Je la remercie également pour ses mails précieux qui m'ont permis de m'accrocher davantage à mon travail, et pour ses encouragements qui m'ont évité l'abandon.

Je n'oublierai pas de remercier ma directrice de mémoire de magistère Madame Bendjelid Fouzia qui m'a initié à la recherche.

Je remercie les membres de jury qui ont accepté de lire et évaluer ce travail.

Je remercie ma chère femme, Naima Hadj Boussada, pour son grand soutien, et je m'incline devant son courage et sa force d'endosser, presque seule, la responsabilité des « affaires extérieures et intérieures » de notre foyer, durant la rédaction de cette thèse.

Mes sincères remerciements sont adressés à toutes mes amies et à tous mes amis qui m'ont encouragé à aller de l'avant pour mener à terme ce travail.

A la mémoire de mon père qui défiait les conditions difficiles pour me permettre de
poursuivre mes études...

A ma chère femme...A toute femme qui évolue lentement, et depuis longtemps, vers
son émancipation...

INTRODUCTION

Dans le présent travail de recherche, nous nous attacherons à mettre en évidence l'inscription de la mémoire dans le texte littéraire. Notre étude portera sur la littérature féminine d'expression française en Algérie, et elle sera consacrée à l'œuvre de Fadéla M'Rabet. Notre thèse se présente comme une suite logique de notre mémoire de magistère¹ qui avait pour objet d'étude le récit autobiographique *Une enfance singulière*. Ici, nous nous proposons de montrer : comment Fadéla M'Rabet, procède-t-elle à l'écriture de la mémoire ?

Afin de mieux cerner cette question majeure (problématique), nous jugeons pratique d'émettre les questions suivantes :

- Sous quelle forme et dans quel genre, Fadéla M'Rabet, entreprend-elle l'écriture de la mémoire ?
- De quel(s) temps et de quel(s) espace(s) s'inspirent ses livres ?
- Pourquoi l'auteure, recourt-elle, à chaque fois, au récit d'enfance ?
- De quel genre de message, le personnage féminin, notamment celui de Djedda, est-il porteur ?
- L'écriture de la condition de la femme représente-t-elle celle de l'auteure elle-même, celle de la femme algérienne en particulier ou celle de la femme en général ?

Pour répondre à ces questions, nous choisissons de travailler sur six ouvrages : deux essais et quatre récits.

Nous devons signaler, d'abord, que dans notre avant-projet, nous n'avons guère envisagé de travailler sur l'essai. C'est en entreprenant notre projet de recherche sur l'œuvre de Fadéla M'Rabet (les quatre récits sélectionnés), en avançant, au fur et à mesure, dans nos investigations sur la littérature féminine et féministe, que nous avons trouvé utile, sinon nécessaire, de nous intéresser à cette écriture essayistique de notre écrivaine en lui réservant, ne serait-ce qu'une petite section. Finalement, nous lui consacrons un chapitre complet car nous estimons qu'il est important de nous pencher sur les débuts de carrière de Fadéla M'Rabet qui

¹ *Le discours féministe dans le roman algérien d'expression française, étude du cas « Une enfance singulière » de Fadéla M'Rabet*, mémoire de magistère soutenu en 2011, par Ghezali Nait Amara.

choisit comme moyen d'expression l'essai ; ce choix trouve, sans doute, son origine dans l'expérience de journaliste qui précédait la publication des deux essais.

Constatant le manque, pour ne pas dire l'absence, de travaux sur l'œuvre de Fadéla M'Rabet, nous jugeons utile d'insérer dans notre introduction une courte biographie de l'auteure, qui est presque méconnue, ainsi qu'une présentation brève des livres qui constituent notre corpus.

Fadéla M'Rabet est née à Skikda (Algérie) en 1936. Elle est issue d'un milieu instruit, son père était Oulémiste et ami proche de Ben Badis. Elle fait ses études primaires et secondaires à Skikda et Constantine. En 1954, ce père, instruit et cultivé, l'envoie en France poursuivre des études supérieures en sciences, à Strasbourg, pour devenir docteur en biologie. En 1962, elle revient en Algérie et travaille comme enseignante de sciences naturelles, dans un lycée à Alger. Mariée à Maurice Maschino, elle contribue à des émissions que celui-ci anime à la radio algérienne, et elle fait en sorte de faire entendre la voix des femmes, notamment les plus jeunes : « A travers une émission de radio, j'ai tenté de donner la parole aux jeunes filles qui vivaient dans des conditions lamentables. Elles étaient soumises au mariage forcé. Leurs parents n'avaient jamais imaginé que leurs filles allaient mettre fin à leur vie »². Eclairée, Fadéla M'Rabet devient une des premières à défendre les droits de la femme en général et algérienne en particulier. Poussée à l'exil, elle retrouve la France en 1971, pour devenir maître de conférences et exercer comme praticienne des hôpitaux Broussais, Hôtel-Dieu, à Paris.

Dans les années soixante, Fadéla M'Rabet publie deux essais, *La femme algérienne*, en 1965 chez Maspero, et *Les Algériennes* en 1967 chez le même éditeur. Les deux ouvrages, présentés sous forme de cahiers ou de documents³, traitent de la condition de la femme en Algérie ; le deuxième vient pour compléter le premier, c'est pourquoi François Maspero les réunit dans un même livre en 1979 (*La femme algérienne* suivi de *Les Algériennes*)⁴. Les deux livres mettent en lumière les conditions de vie des Algériennes, surtout les problèmes de jeunes filles, qui subissent les contraintes de la « tradition » et de la « religion ». Les deux « dossiers »

²Fadéla M'Rabet, *Algérienne et féministe, de première heure*, entretien réalisé par Nadja Bouzeghrane pour le journal El Watan 19 mai 2005.

³ L'auteure elle-même les qualifie de « dossier » dans chacune des introductions de ces ouvrages.

⁴ Éditions Maspero, Paris, 1979 (le livre est désigné par l'abréviation : **L.F.A-L.A**)

s'appuient sur les lettres ainsi que les appels téléphoniques des auditeurs des émissions radio de Fadéla M'Rabet et son mari Maurice Maschino. Les témoignages de quelques médecins et les avis de psychologues sont insérés dans les textes, mais les commentaires personnels, et les points de vue de l'auteure s'imposent, pour ne pas dire sont imposés, à chaque fois. Enfin, les deux essais dressent un tableau noir de la situation, en matière de la condition féminine en Algérie.

Après trente années d'éclipse, Fadéla M'Rabet renoue avec l'écriture. Les retrouvailles sont fêtées par la parution, en 2003, de son livre *Une enfance singulière*⁵. Celui-ci représente un tournant, pour ne pas dire le point de départ, dans le processus de transcription de la mémoire que l'auteure entreprend. Dans un récit autobiographique, où Djedda est le personnage principal, Fadéla M'Rabet a su trouver « *les mots pour le dire* »⁶ : dire une enfance parmi plusieurs enfances non dites ; raconter une Djedda entre beaucoup d'autres grands-mères non racontées ; écrire quelques femmes alors que des milliers, des millions, de femmes ne sont pas écrites. Par ailleurs, le récit d'*Une enfance singulière* semble représenter la singularité de toutes les enfances, il tente de présenter les caractéristiques de toutes les Djeddas, mais il veut aussi décrire la situation de toutes les femmes, notamment algériennes.

La nouvelle du décès de Djedda, la grand-mère de Fadéla, permet à la narratrice de remonter à son enfance lointaine. C'est à travers ce personnage qu'elle célèbre sans cesse, ainsi que son entourage familial, celui qui forme le monde de son enfance, que l'auteure/narratrice nous emporte dans l'Algérie des années quarante, aux dernières années de la période coloniale. Les récits (d'enfance, de voyage, d'exil, et avec de passages descriptifs) s'entremêlent pour donner un seul qui va retracer un pan de l'histoire personnelle et familiale de l'auteure. Ainsi, elle met en lumière la condition de toutes les femmes qui « ont peuplé son enfance ».

En 2005, c'est « la venue à l'écriture »⁷ d'*Une femme d'ici et d'ailleurs*⁸, un deuxième récit de M'Rabet. Le processus de transcription de la mémoire va se

⁵ Éditions Anep, Alger, 2003 ; Balland, Paris, 2003 (le livre est désigné par l'abréviation : **U.E.S**)

⁶ Cardinal Marie, *Les mots pour le dire*, éditions Grasset et Fasquelle, Paris, 1975.

⁷ Cixous Hélène, *La venue à l'écriture*, Paris, édition U. G. E, 1977.

⁸ Éditions L'Aube, Paris, 2005 ; Riveneuve, Paris, 2010 (le livre est désigné par l'abréviation : **U.F.I.A**)

poursuivre dans ce livre. Là encore, les récits s'entremêlent : les récits, d'enfance en Algérie, de jeunesse à l'université de Strasbourg, de mariage dans le Sahara algérien, et de voyages au cœur de l'Afrique. Fadéla semble se chercher toujours, elle continue la quête de soi à travers ses souvenirs, à travers ces récits entrelacés. Mais, pendant ses déplacements, « la femme qui vit ici et ailleurs » récolte les témoignages des femmes d'ici et d'ailleurs, pour en faire des analyses, et nous livrer, enfin, son point de vue sur la condition féminine en Algérie et ailleurs.

Se servant du café comme élément déclencheur d'un voyage dans l'espace et dans le temps, Fadéla M'Rabet se sert de l'écriture autobiographique de manière à transcrire la mémoire individuelle et collective dans le texte littéraire. Cette fois-ci, le livre s'intitule *Le café de l'Imam*⁹, en référence à une tasse de café servie par un imam à la mosquée de Sarajevo, lors d'un voyage de travail (reportage). A travers ses souvenirs, elle voyage d'un lieu à l'autre, d'une époque à l'autre ; elle se déplace d'un café (lieu public) à l'autre, en suivant l'odeur du café, sa boisson préférée. Elle sillonne ainsi plusieurs pays du monde, notamment les capitales des pays d'Europe et d'Asie, qui ont connu la civilisation musulmane. Dans ce récit aussi, la narratrice Fadéla évoque, quoique brièvement, le monde de son enfance, la maison familiale de Skikda, ainsi que les femmes de sa tribu, surtout sa grand-mère bien-aimée. Elle décrit l'ambiance d'un après-midi d'été dans le patio de « la maison de Djedda », autour d'un café qui s'impose dans « un plateau de cuivre posé sur la *meïda* devant les femmes de la maison »¹⁰.

En 2012, est publiée *Une salle d'attente*¹¹, une œuvre où se mêlent l'essai et le récit. Fadéla M'Rabet dépeint « l'Algérie actuelle », celle d'un « présent enterré » et de « L'espoirs bafoué »¹², selon son appréciation. L'essayiste/narratrice semble faire, ici, « l'autopsie » d'un pays en décadence continuelle, à cause d'une

⁹ Dalimen, Alger, 2011 ; Riveneuve, Paris, 2011 (le livre est désigné par l'abréviation : **L.C.I**)

¹⁰ L.C.I., p10.

¹¹ Des femmes Antoinette Fouque, Paris, 2012 ; Dalimen, Alger, 2012 (ce livre sera désigné par l'abréviation : **L.S.A**)

¹² Sylvia et Broulaye Sangaré Mollet, *L'espoir bafoué*, Caritas Suisse : Danaya So, Bamaco, 2005. Nous pensons à ce livre, qui décrit les conditions de vie des Maliennes, en lisant *La salle d'attente* de Fadéla M'Rabet qui met en évidence ce problème de sexualité qui « rend fous » les Algériens et rend difficile, compliquée la vie des Algériennes.

« indépendance confisquée »¹³. Après la définition de la littérature par M'Rabet l'essayiste, Fadéla la narratrice remonte à sa vie de jeune enseignante et journaliste à la radio, pour raconter l'histoire d'un ex-soldat de l'armée française qu'elle rencontre à la station balnéaire de Bordj El Kiffan à Alger. Puis, elle évoque la maison familiale de Skikda, sa mère ainsi que sa grand-mère, « Djedda, incarnation de l'Algérie, son alliée et sa modératrice »¹⁴. La narratrice remonte ainsi au monde de son enfance, aux origines, pour se ressourcer ; pour se nourrir de la force et du courage de Djedda, de la patience et la résistance de sa mère Yemma. Le meilleur moyen peut-être pour surmonter les craintes qu'inspire une Algérie qui souffre de « trois sources d'aliénation : celle du pouvoir patriarcal, celle du pouvoir colonial, celle du pouvoir postcolonial »¹⁵. Dans ce livre aussi, Fadéla M'Rabet n'oublie pas de mettre en lumière la condition de la femme dans la société algérienne, le sujet qu'elle préfère et maîtrise le plus.

Comme nous venons de le mentionner plus haut, cette thèse se présente comme un prolongement de notre travail de magistère. Et le choix de l'auteure reposait, en premier lieu, sur cette orientation méthodologique qui consiste à investir de nouveaux terrains dans notre travail de recherche : notre choix s'est porté sur Fadéla M'Rabet, vu le manque, sinon l'absence, de travaux approfondis sur son œuvre ; quelques entretiens et articles de presse présentent, à chaque fois, un livre qui vient de paraître. La constatation à laquelle nous sommes arrivé lors de nos recherches dans le cadre de notre mémoire de magistère est toujours d'actualité. Hormis, une thèse de doctorat (2020) qui met en évidence le « Je » de l'énonciation chez trois écrivaines dont fait partie Fadéla M'Rabet, et un mémoire de master (2015) sur le récit (*Une enfance singulière*), nous n'avons pas trouvé de travaux scientifiques sur son œuvre, et encore moins des ouvrages qui lui sont consacrés. La critique littéraire, les académiciens et les universitaires semblent ignorer l'écrivaine et son œuvre.

¹³ Abbas Ferhat, *L'indépendance confisquée*, Flammarion, Paris, 1984. Nous pensons à cet ouvrage en lisant celui de Fadéla M'Rabet qui nous livre un examen de la situation politique et sociale de l'Algérie, notamment la condition de la femme.

¹⁴ L.S.A., p10.

¹⁵ L.S.A., p45.

Certes, Fadéla M'Rabet ne choisit pas d'écrire le genre littéraire le plus lu, qu'est le roman, celui qui intéresse le plus les critiques et les universitaires, mais on ne peut nier qu'elle est l'une des femmes, pour ne pas dire la première, à parler ouvertement de la question de la femme en Algérie, juste après son indépendance. Elle est la première femme à écrire, de manière explicite et directe, sur la condition de la femme dans la société algérienne, en optant pour un genre difficile et complexe, au moment où les écrits féminins algériens étaient rares et/ou anonymes. C'est en 1965 que Fadéla M'Rabet publie le premier essai *La femme Algérienne*, pour mettre en lumière, donc, la condition de la femme en Algérie, en faisant une sorte de compte-rendu de la situation. Cet ouvrage, qualifié de « dossier » est d'abord une manière d'interpeller les forces vives du pays à engager un débat sur la question de la femme. Notre écrivaine considère ce livre comme une « modeste » participation à des discussions qui doivent être menées autour de ce sujet ; « c'est pour contribuer, si modestement que ce soit, à la position du problème, que j'ai composé ce dossier »¹⁶, écrit-elle dans l'introduction de son livre. Effectivement, trois ans après la sortie de ce premier livre qui provoque des réactions, notamment de la part des intellectuels algériens, Fadéla M'Rabet publie le deuxième essai *Les Algériennes* afin de compléter le précédent. « Après les remous que suscita le premier et les critiques qu'il souleva »¹⁷, elle clarifie sa réflexion et réitère son engagement en faveur de la cause féminine en Algérie.

Afin de mettre en lumière la condition féminine en Algérie, Fadéla M'Rabet doit donc s'écrire et écrire les autres femmes de sa génération, notamment les jeunes filles qui subissent les contraintes de la « tradition » ainsi que les exigences de la « religion ». Elle doit analyser la vie de la femme, tout en examinant son histoire, pour montrer les facteurs d'une situation critique. C'est ainsi qu'elle dénoncera toutes les forces négatrices qui freinent l'évolution de la femme dans la société et bloquent son émancipation. L'essai semble être l'outil idoine...

Certes, les spécialistes s'accordent à mettre en évidence la complexité de ce genre qui refuse les normes, mais ils reconnaissent que la « liberté de l'essai »¹⁸

¹⁶ L.F.A-L.A., p12.

¹⁷ L.F.A-L.A., p97.

¹⁸ Starobinski écrit à propos de l'essai : « le genre littéraire le plus libre qui soit », Starobinski Jean, « *Peut-on définir l'essai ?* », centre Georges Pompidou, « cahiers pour un temps », 1985, p185-196.

permet à son auteur d'exposer librement et de manière, on ne peut plus claire, ses opinions sur un sujet qui l'intéresse ou une question qui le préoccupe. D'ailleurs, Jean Starobinski défend bien cette liberté de l'essai, mais aussi ses avantages, et ce, depuis Montaigne, le précurseur du genre : « son champ d'application est illimité, et la diversité, à quoi se mesure l'envergure de l'œuvre et de l'activité de Montaigne, nous donne dès la création du genre un très exact aperçu des droits et des privilèges de l'essai »¹⁹. Les recherches de Starobinski sur l'étymologie du mot, montrent que ce dernier provient de la balance, c'est pourquoi il le considère comme un « exercice de réflexion interne » de son auteur, lequel exercice consiste à peser et à examiner « la réalité extérieure ». Pour défendre la spécificité de l'essai, Pascal Riendeau, de son côté aussi, souligne dans un article qui met en évidence l'argumentation, mais aussi la subjectivité, dans ce genre de textes : « c'est la rencontre entre une pensée introspective et un travail cognitif qui donne à l'essai sa pertinence, du moins son originalité indéniable »²⁰.

En effet, l'essai n'est-il pas une œuvre qui met en valeur la réflexion et les opinions de son auteur ? N'est-il pas ce genre argumentatif qui s'appuie sur l'analyse de l'auteur dont l'objectif est d'entrer en débat avec les lecteurs, notamment ses adversaires ? Notre analyse montrera comment Fadéla M'Rabet se sert de genre et ses avantages pour défendre la cause des femmes, faire entendre leur voix, et pourquoi pas, leur montrer la voie.

Ce qui attire également notre attention chez Fadéla M'Rabet, c'est le fait de s'orienter en 2003, après une trentaine d'années d'absence, vers le récit autobiographique qui semble remplacer l'essai. Le choix d'une autre manière d'écrire nous paraît intéressant aussi dans la mesure où notre écrivaine va introduire dans ses textes de nouveaux éléments, à l'instar de son expérience personnelle ainsi que les personnages qui ont marqué sa vie ; ce qui, sans doute, manque aux deux essais qu'elle nous propose. Par ailleurs, même si Fadéla M'Rabet accepte

¹⁹ Starobinski Jean, « *Peut-on définir l'essai ?* », centre Georges Pompidou, « cahiers pour un temps », 1985, p185-196.

²⁰ Riendeau Pascal, *La rencontre du savoir et du soi dans l'essai*, revue Etudes Littéraires, vol 37, n°1, 2005, p91-103. (<https://doi.org/10.7202/012827ar>)

l'appellation de roman attribuée par l'éditeur à son premier livre *Une enfance singulière*, nous préférons appliquer celle de récit à ses textes puisqu'ils sont loin d'être romanesques : nous remarquons à chaque fois l'absence de cette démarche qui consiste à construire une histoire autour de personnages fictifs, pourtant la fiction est un « élément de base du genre romanesque »²¹. Nous nous référons à Philippe Lejeune qui désigne par l'autobiographie, le « récit rétrospectif qu'une personne réelle fait de sa propre existence »²². Nous pouvons nous appuyer également, quoique de manière prudente, sur les propos de l'écrivaine elle-même ; dans une communication, présentée lors d'une rencontre des écrivains algériens et européens à Alger, en 2009, elle souligne : « écrire, c'est rechercher d'abord le mot le plus juste et non pas le plus savant. Le mot juste, voilà mon exigence »²³. Elle s'engage à écrire le réel, la vérité, la sienne bien évidemment. Elle va respecter ce pacte autobiographique qui consiste à être sincère et dire la vérité ; une manière de signer ce contrat d'authenticité avec ses lecteurs. Néanmoins, nous considérons le récit d'enfance, pour ne pas dire toute narration ultérieure, « comme un récit second [...] non antérieur mais postérieur à celui de l'écrivain »²⁴, tel que le souligne Anne Chevalier qui insiste sur la transformation que subit la remémoration de l'enfance, durant ce processus de transcription des souvenirs dans le texte littéraire.

Pour mettre en valeur son identité et écrire la mémoire individuelle et collective, Fadéla M'Rabet doit, donc, se raconter et raconter toutes les femmes de son groupe social, notamment sa grand-mère, Djedda le « modèle » pour la petite fille Fadéla, et la « mémoire » pour celle qui l'écrira. Se raconter et raconter les autres femmes, n'est-elle pas une autre manière d'écrire la condition féminine ? Mais, cette fois-ci, elle va raconter également tous les hommes qui l'ont marquée, en particulier son père : « Baba, le premier à envoyer ses filles à l'école, à Skikda »²⁵ ; celui qui l'accompagne durant ses examens à Constantine pour l'encourager à

²¹ Mieczysława Sekrecka, *La théorie de la fiction romanesque durant le siècle des Lumières, Etude historique*, Rocznikihumanistyczne, tom XXXV-XXVI, N°5, 1987-1988, p17.

²² Lejeune Philippe, *Le pacte autobiographique*, Seuil, Paris, 1975, 1996, p14.

²³ M'Rabet Fadéla, *Toute écriture est mixte comme tout mariage* In Le dialogue interculturel et le rôle des écrivains dans la promotion de la diversité, Alger, octobre 2009, p46.

²⁴ Chevalier Anne, Dornier Carole, *Le récit d'enfance et ses modèles*, Presses universitaires de Caen, 2003, p7-12 (www.openedition.org.)

²⁵ L.F.I.A., p46.

poursuivre et réussir ses études ; cet homme ouvert d'esprit qui s'assoit avec elle dans les cafés et l'envoie, après la réussite au bac, poursuivre ses études supérieures à Strasbourg, en France. C'est une manière, peut-être, d'éviter la confrontation frontale avec l'Autre (l'homme), qui caractérise surtout son premier essai, *La femme algérienne*. Cette fois-ci, le récit semble être le meilleur moyen...

Si nous faisons de la définition de l'autobiographie, que propose Philippe Lejeune, une sorte de plate-forme de démarrage dans notre analyse des récits de Fadéla M'Rabet, c'est pour essayer de mettre en évidence les caractéristiques de cette forme d'écriture choisie par notre écrivaine. « Pour qu'il y ait autobiographie, il faut qu'il y est identité de *l'auteur*, du *narrateur* et du *personnage* »²⁶, souligne Lejeune dans son essai sur l'autobiographie. Dans ce cas, l'auteur, qui est lui-même narrateur et personnage, s'engage dans le projet autobiographique pour différentes raisons, sinon pour atteindre un nombre d'objectifs tracés : parler de soi pour soi-même afin de mieux se connaître et comprendre sa personnalité ; parler de soi pour autrui dans le but de faire connaître une expérience personnelle et en faire une trace ; partir à la quête de soi à travers un retour aux origines, à l'enfance, aux commencements de la construction personnelle ; reprendre le chemin de l'école et revivre les premiers pas en compagnie de son père ; revenir sur le parcours de vie pour revoir des personnages et évoquer des souvenirs personnels pour retrouver des lieux, qui participent à la construction de l'individu ; apporter son témoignage sur des événements historiques importants ; expliquer sa vision du monde, et donner ses opinions dans les domaines, social, économique, culturel, politique, etc.

Le récit autobiographique n'est-il pas un moyen de partager son histoire personnelle et de préserver son identité culturelle ? N'est-il pas une manière, parmi d'autres, d'entretenir la mémoire, puisque « chaque mémoire individuelle est un point de vue sur la mémoire collective »²⁷ ? Le recours au récit autobiographique n'est-il pas une manière d'employer l'écriture comme thérapie pour faire son deuil ou surmonter un traumatisme. Nous essaierons, au travers de notre analyse, de mettre en évidence les enjeux de l'autobiographie dans les textes de Fadéla M'Rabet, et de montrer comment notre écrivaine utilise-t-elle les avantages d'une telle écriture au service de la mémoire, individuelle et collective.

²⁶ Lejeune P, op.cit, p15.

²⁷ Halbwachs Maurice, *La mémoire collective*, Albin Michel, Paris, 1997, p94.

Notre choix des œuvres qui composent notre corpus n'est pas fortuit. Pour les essais, nous avons souligné précédemment comment nous avons inséré ou ajouté ces deux textes qui marquent le début de carrière de notre écrivaine. En les lisant, nous avons constaté cette détermination à mettre en lumière la condition des femmes en Algérie, mais aussi et surtout cette volonté d'écrire la mémoire féminine et transmettre ainsi l'histoire de ces Algériennes aux nouvelles générations. Nous avons constaté également cette tendance à examiner l'Histoire, ou plutôt, l'histoire de ces femmes, en analysant les moments difficiles, mais aussi et surtout en déconstruisant les mentalités et les comportements dans la société algérienne de l'époque. C'est pourquoi, le recours au concept de « la déconstruction » de Jacques Derrida, nous semble nécessaire, sinon indispensable.

En ce qui concerne les quatre récits sélectionnés, outre le thème de la mémoire féminine qui est fortement présent dans les textes, ceux-ci renvoient à différentes périodes de l'Histoire de l'Algérie contemporaine : l'avant-guerre, pendant et après la guerre d'Algérie. Des moments disparates de l'histoire de l'Algérie (des années 40 aux années 2000) sur lesquels s'étend le récit de la vie de l'auteure elle-même, mais aussi les récits des autres personnages féminins de ses textes, car elle se raconte et raconte les femmes qui ont peuplé sa vie, surtout la période de son enfance. L'analyse des récits qui retracent la vie personnelle de Fadéla M'Rabet et celle des autres femmes ainsi que l'étude des essais qui mettent en évidence leur condition, nous permettra, sans doute, de mettre en évidence le rapport entre l'histoire et la mémoire, individuelle et/ou collective. Il est évident que la notion du témoignage, que nous aborderons dans notre travail, nous aidera à comprendre et expliquer cette relation. Paul Ricœur souligne que : « le témoignage constitue la structure fondamentale de la transition entre la mémoire et l'histoire »²⁸, vu que celle-ci permet d'opposer les témoignages, les uns aux autres.

Le travail sur ces deux genres, que sont l'essai et le récit, nous aidera, bien évidemment, à mieux comprendre le phénomène de l'inscription de la mémoire dans la littérature. Les analyser nous permettra de montrer comment notre écrivaine se sert-elle de ces deux genres différents pour écrire la mémoire, mais aussi analyser l'histoire, en particulier celle des femmes, ses compatriotes, les Algériennes. Selon M'Rabet, cette histoire est l'effet de « résonance » des voix imprimées, le résultat

²⁸ Ricœur Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Seuil, Paris, 2000, p26.

d'une mémoire transmise : « l'écho de nos voix s'imprime sur les feuillets de notre mémoire [...] Nous sommes un centre de résonances. Il y a des voix qui donnent un sens à nos vie – elles deviennent alors une histoire collective magnifiée qui nous grandit »²⁹, écrit-elle dans *La salle d'attente*.

Notre travail qui a pour objet l'écriture de la mémoire dans l'œuvre de Fadéla M'Rabet sera divisé en deux parties. Dans la première partie, qui a pour titre « Écriture de la mémoire (inscription de la mémoire dans le texte littéraire) », nous montrerons comment l'auteure se sert-elle de deux genres différents, en l'occurrence l'essai et le récit autobiographique, pour inscrire la mémoire, individuelle et collective, dans le texte littéraire. Cette partie elle-même, sera divisée en deux chapitres, de manière à étudier séparément les textes relevant des deux genres. Le premier portera sur les débuts de carrière de l'écrivaine, notamment son écriture essayistique. Nous analyserons les deux essais, qui marquent « la venue à l'écriture »³⁰ de Fadéla M'Rabet, de façon à montrer que ce genre, quoique complexe, se présente comme un outil adapté à l'écriture de la mémoire et à l'examen de l'histoire. Nous aborderons l'essai comme une voie d'expression utilisée par notre écrivaine pour donner une voix aux femmes algériennes de sa génération, notamment les jeunes filles. Nous allons donc montrer la force de l'essai et son pouvoir à défendre la cause des femmes, tout en mettant en évidence la condition féminine et en déconstruisant le comportement masculin. Dans le deuxième chapitre, nous analyserons quatre récits de Fadéla M'Rabet, notamment celui d'*Une enfance singulière* qui marque son retour à l'écriture, en 2003, après une trentaine d'années d'absence. Dans notre analyse, nous nous pencherons sur les caractéristiques de l'autobiographie féminine, entre autres le retour à l'enfance, « les lieux de la mémoire »³¹, et la quête de soi. Nous porterons également notre intérêt sur le

²⁹ L.S.A., p9.

³⁰ Titre d'un texte parmi les sept que rassemble le livre d'Hilène Cixous, *Entre l'écriture*, Des femmes, Paris, 1986. Ce livre où l'auteure traite de la question de l'écriture féminine pour mettre en évidence la différence.

³¹ Titre d'un livre publié en trois tomes chez Gallimard (le 1^{er} en 1984), sous la direction de P. Nora ; c'est un ouvrage de près de 5000 pages qui fait l'inventaire des lieux où s'est incarnée la mémoire nationale et collective. Pour anticiper cette étude, P. Nora écrivait, en 1978, dans *La nouvelle histoire* : Il s'agirait de partir des lieux, au sens précis du terme, où une société quelle qu'elle soit,

personnage féminin, notamment celui de Djedda, la grand-mère de la narratrice qui occupe une place importante, sinon centrale, dans le récit autobiographique de Fadéla M'Rabet, afin de montrer quelle image de la femme re-présente-t-elle. Nous allons ainsi montrer comment notre écrivaine se sert du récit pour construire l'identité et inscrire la mémoire, individuelle et collective, dans la littérature. Notre analyse dans cette première partie va s'appuyer sur les théories ainsi que les travaux des spécialistes des deux genres que sont l'essai et le récit autobiographique ; les travaux de Philippe Lejeune sur l'autobiographie, ceux de Marielle Macé et de Pierre Glaudes seront indispensables pour mener à bien ce travail. Les travaux de Jean Déjeux et Béatrice Didier sur la littérature et l'écriture féminines seront également d'un grand apport à notre analyse.

Dans la deuxième partie, intitulée « Écriture de l'espace et temps dans l'écriture », nous analyserons l'espace et le temps dans l'œuvre de Fadéla M'Rabet. Pour mieux organiser notre travail, un chapitre sera réservé pour chacune des notions, le premier pour l'étude de l'espace et le deuxième pour l'étude du temps. Dans le chapitre I, nous allons, dans un premier lieu, présenter l'écriture comme espace où se produisent beaucoup de choses, mais aussi et surtout où se rencontrent différents genres littéraires et s'entremêlent diverses formes du discours. Nous montrerons comment Fadéla M'Rabet fait de l'écriture un lieu de militantisme et de combat pour une cause, celle de la femme algérienne, mais aussi un lieu de construction personnelle à travers le retour aux origines et la quête de soi : « La quête de l'être qui semble avoir trouvé dans la littérature, mieux encore dans l'écriture, son lieu par excellence d'épreuve ou d'approfondissement »³², écrit Kasereka Kavwahirehi dans *Mémoires et identités dans les littératures francophones*, un livre que dirigent K. Dahouda et Sélom Komlan Gbanou. Nous allons, ensuite, étudier l'espace dans l'écriture en nous appuyant sur les modes d'analyse chez Yves Reuter, pour mettre en évidence la symbolique des lieux dans l'œuvre de Fadéla M'Rabet. Mais cette étude de l'espace dans l'écriture nous permettra également d'analyser le parcours de vie de la narratrice, qui est celui de l'auteure elle-même, puisque les

nation, famille, ethnie, parti, consigne volontairement ses souvenirs ou les retrouve comme une partie nécessaire de sa personnalité.

³² Kasereka Kavwahirehi, *L'écriture, la mémoire et l'identité : Henri Lopes et métier à métisser*, dans Dahouda K et Gbanou S K, *Mémoires et identités dans les littératures francophones*, L'Harmattan, Paris, 2008, p45.

lieux convoqués dans les textes correspondent au monde réel de notre écrivaine. Enfin, dans le deuxième chapitre réservé à la notion du temps, nous analyserons « les catégories temporelles convoquées »³³ dans les textes de Fadéla M'Rabet. Nous allons essayer de mettre en lumière les différentes périodes de l'histoire de l'Algérie, auxquelles renvoient les récits de l'auteure/narratrice. Dans cette étude du temps dans l'œuvre de Fadéla M'Rabet, nous allons encore analyser le récit d'enfance de l'auteure/narratrice pour essayer de comprendre et expliquer : « pourquoi y revient-elle toujours ? »³⁴. Les outils d'analyse dans cette seconde partie seront les travaux d'Yves Reuter qui nous propose les modes adéquats pour analyser l'espace et le temps dans le récit.

³³ Reuter Yves, *L'analyse du récit*, Armand Colin, Paris, 2014, p38.

³⁴ Didier Béatrice, *L'écriture-femme*, Paris, Puf/écriture, 1981, p24.

**PARTIE I : ECRITURE DE LA MEMOIRE (Inscription
de la mémoire dans la littérature)**

Nous allons consacrer cette première partie de notre travail à l'inscription de la mémoire dans la littérature, et plus précisément dans l'œuvre de Fadéla M'Rabet. Nous allons, de ce fait, nous atteler à montrer comment, notre écrivaine écrit-elle la mémoire ? Et à quels procédés fait-elle appel ?

Nous répartissons cette partie en deux chapitres qui traitent, à travers des éléments distincts, les formes et genres d'écriture choisis ou employés par l'auteure pour écrire et transmettre la mémoire individuelle et/ou collective. Nous allons évoquer, en premier lieu, les débuts de sa carrière d'écrivaine dans le genre de l'essai. Nous analyserons l'inscription de la mémoire dans le texte essayistique, notamment dans les deux ouvrages *La femme algérienne* (1964) et *Les Algériennes* (1967). Les travaux des auteurs de ce genre, à l'instar de P. Glaudes, M. Macé, J. Starobinski, T. Adorno, appuieront notre analyse, bien évidemment. Nous ferons appel également, dans notre analyse, au concept de la « déconstruction » de J. Derrida et aux travaux de P. Ricœur et de M. Riffaterre sur le témoignage.

En second lieu, nous allons aborder l'écriture de la mémoire dans un autre genre par lequel Fadéla M'Rabet renouera avec l'écriture en 2003, après 31 ans d'absence. Le récit autobiographique est un autre moyen que l'écrivaine choisit pour écrire et transmettre la mémoire. Nous allons traiter l'inscription de la mémoire dans quatre récits autobiographiques, *Une enfance singulière* (2003), *Une femme d'ici et d'ailleurs* (2005), *Le café de l'imam* (2011) et *La salle d'attente* (2012), en analysant les caractéristiques importantes ainsi que les composantes du discours autobiographique, entre autres, le récit rétrospectif et le retour à l'enfance, mais aussi et surtout la quête de l'identité, où le personnage de Djedda (grand-mère) occupe une place centrale. En constatant l'attachement de l'écrivaine au style essayistique provenant de son expérience journalistique, nous réservons une petite section à la fin du chapitre, pour expliquer cette fusion entre les deux genres. Dans notre seconde analyse, nous nous référerons aux travaux de P. Lejeune, J. Déjeux, B. Dédier, M. Halbwachs, et ceux de P. Ricœur.

Chapitre I : Ecriture de la mémoire et examen de l'histoire ; l'essai comme outil ?

Nous allons donc analyser l'écriture essayistique de Fadéla M'Rabet pour comprendre comment elle inscrit la mémoire dans la littérature. Ce travail va nous permettre de comprendre, également, pourquoi la condition féminine prend une place privilégiée dans toute l'œuvre de l'écrivaine : la question de la femme est un sujet récurrent dans ses textes, et le personnage féminin occupe une place importante, sinon sensible, car, selon l'écrivaine, une grande partie de la société algérienne, notamment les intellectuels, freine l'évolution de la femme et s'oppose à son émancipation.

Un aperçu général et historique de ce genre en Algérie s'avère utile pour notre analyse.

I-1- Histoire et mémoire : l'essai comme voie, pour faire entendre sa voix

I-1-1- L'essai, un genre difficile à cerner :

« Peut-on définir l'essai ? »³⁵. Nous empruntons cette phrase interrogative à Jean Starobinski, pour entamer ce premier point de ce chapitre portant sur l'essai comme une voie d'écriture, et une voix d'expression adoptée par l'écrivaine Fadéla M'Rabet. Si nous choisissons de commencer par cette fameuse question du célèbre historien des idées et éminent théoricien de la littérature qui montre la difficulté, sinon l'impossibilité à définir l'essai, c'est parce que durant nos recherches et nos investigations visant à cerner ce genre, nous avons constaté le manque, sinon l'absence de grandes théories de l'essai ; celles qui le traitent et l'étudient de manière appropriée et approfondie. Notre constat s'applique, bien entendu, aussi bien sur la littérature française que sur la littérature algérienne de langue française, à laquelle appartiennent les deux essais de Fadéla M'Rabet, *La femme algérienne* et *Les Algériennes*.

En effet, notre constat se confirme quand nous nous référons aux écrits du professeur Pascal Riendeau³⁶ qui précise :

Il n'existe pas de grandes théories de l'essai. Pourquoi ? Depuis l'essai fondateur « Nature et forme de l'essai » de George Lukacs, soit depuis le début du XX siècle, diverses théories de l'essai ont été esquissées, sans jamais véritablement s'imposer, que ce soit à cause de leur marginalité relative ou parce qu'elles ne traitaient du genre (du phénomène) que partiellement.³⁷

Le professeur qui le considère comme un genre protéiforme, insiste sur le fait que les travaux théoriques sur l'essai, quoique abondants, restent limités et inachevés ; selon Riendeau beaucoup d'études sur l'essai sont entreprises mais elles manquent d'exhaustivité sur ce genre.

En outre, dans un ouvrage collectif dirigé par Gilles Philippe³⁸, Irène Langlet met en parallèle deux genres littéraires (le roman et l'essai) pour mettre en évidence

³⁵ Starobinski Jean, « *Peut-on définir l'essai ?* », centre Georges Pompidou, « cahiers pour un temps », 1985, p185-196. (www.laserpblanca.com)

³⁶ Professeur agrégé à l'université Toronto, spécialiste des littératures française et québécoise.

³⁷ Riendeau Pascal, (2005). *La rencontre du savoir et du soi dans l'essai. Etudes littéraires, V37*

³⁸ Universitaire et critique littéraire français, né en 1966.

leur caractère complexe et insaisissable, surtout celui de l'essai qui refuse le système et demeure hors normes. Elle qualifie les deux genres de monstres car les théoriciens de la littérature y rencontrent beaucoup de difficultés dans leurs approches du texte, notamment celui de l'essai : « La théorie littéraire, face à ces deux « beaux monstres » se retrouve comme exténuée d'avance : [...] quant à l'essai, il pourrait bien décourager d'emblée toute théorisation, s'il est fondé depuis Montaigne sur le geste d'un refus de l'esprit du système. »³⁹. En sillonnant entre les théories dénonçant la marginalisation de l'essai et celles défendant sa spécificité libérale et contestataire, Langlet met en évidence l'aspect paradoxal de ce genre, et elle va jusqu'à supposer que la théorie de l'essai est une gageure, un défi difficile à relever, pour ne pas dire un projet impossible à réaliser.

La complexité de l'essai et cette difficulté à le définir comme les autres genres littéraires est bien soutenue par l'historienne de la littérature et l'essayiste française Marielle Macé qui souligne que : « l'essai est mal identifié et pourtant reconnaissable » et d'ajouter que « Cette difficulté tient en partie à la singularité de son histoire. »⁴⁰. Dans son livre intitulé *Le temps de l'essai*, elle retrace l'histoire de ce genre en France, depuis les essais de Montaigne jusqu'aux textes de Bataille et Sartre, tout en passant par les essais de Gide et Valéry, afin de mettre en lumière le parcours remarquable et l'évolution curieuse de ce genre, mais aussi et surtout mettre en exergue son aspect complexe et contradictoire. Par ailleurs, Macé estime que cette complexité est importante et utile, car elle lui acquiert la singularité et l'originalité : « Cette difficulté à le définir est souvent considérée comme une valeur, l'échappée et la liberté prenant les accents d'une véritable distinction. »⁴¹

Certes, tous les écrits s'accordent que l'histoire du mot « essai », et ainsi du genre lui-même, remonte à Montaigne qui en fait le titre de son ouvrage – un phénomène enregistré chez bon nombre d'écrivains français – mais on reconnaît, cependant, qu'il n'est promu et institutionnalisé que par la critique et la littérature anglaise tel que le montre bien Marielle Macé dans son compte-rendu détaillé :

³⁹ Langlet Irène, *Théories du roman et théories de l'essai au XXe siècle*, in *Récits de la pensée, Etudes sur le roman et l'essai*, sous la direction de Gilles Philippe, Sedes, 2000, p45.

⁴⁰ Macé Marielle, *Le temps de l'essai*, Belin, Paris, 2006, p11.

⁴¹ Macé Marielle. Op. Cit., p12.

En Angleterre, le XVIII^e siècle a durablement fixé l'essai dans le système des genres. [...] Quelle est en effet la situation française ? De nombreux ouvrages portent ce titre d' « essai », mais on n'observe pas, contrairement au domaine anglais, de promotion institutionnelle ni de superposition de l'essai à une forme de pensée [...] Le genre continue d'être perçu comme anglais. Dans la table analytique du Catalogue de la librairie française, pas de d'entrée Essai. [...] Pour les écrivains français, pas de pensée de l'essai comme genre hors d'un corpus anglais.⁴²

En Allemagne aussi, l'essai semble être exclu du monde académique et refusé par les institutions critiques et scientifiques. A cause de ses irrégularités, le non respect des normes, et son insoumission à la forme, au modèle, on lui a opposé une fin de non-recevoir. Il va être qualifié de tous les adjectifs le dévalorisant et le discréditant, même les plus péjoratifs. A propos de ce sujet, les travaux du sociologue et philosophe allemand Theodor Adorno sont on ne peut plus clairs ; dans l'un de ses articles, il affirme qu' « en Allemagne, l'essai est décrié comme un produit bâtard ; il lui manque une tradition formelle convaincante »⁴³.

Cette marginalisation de l'essai, ou ce refus des institutions littéraires, française et allemande, à reconnaître ce genre comme tel, est-elle la conséquence d'une attitude adoptée par ses précurseurs – à l'instar de Montaigne – qui proposent une écriture antisystème, remettant en cause les règles et les traditions établies ? Du moins, c'est ainsi que présente Pierre Glaudes et Jean-François Louette, dans un constat intitulé « l'essai contre l'Ecole », Montaigne qui « a donné le ton, en se définissant ennemi juré d'obligation, d'assiduité, de constance »⁴⁴. C'est ainsi qu'on a tendance à définir l'essai comme un genre sans loi, ou encore plus, se mettant hors la loi, car, contrairement aux autres genres, il est contre le système, il refuse l'ordre ; préconisant une liberté de forme, l'essai rejette les normes. Il est un genre réfractaire, il conteste la formalisation et refuse la théorisation. Dans le même sens, et dans sa thèse de doctorat (1998) qui porte sur l'essai en Algérie depuis les années 1830 à 1962, Ali-Benali Zineb souligne également cette attitude de marginalisation qu'adopte l'institution scientifique et littéraire à l'encontre de ce genre « qui se tient

⁴² Macé Marielle. Op. Cit., p22-29

⁴³ Adorno Theodor, *L'essai comme forme*, in *Notes sur la littérature*, Flammarion, Paris, 1984, p5.

⁴⁴ Glaudes Pierre, Louette Jean François, *L'essai*, Armand Colin, Paris, 1999, p249

sur les marges de la Littérature étudiée dans les manuels »⁴⁵. Comme elle revient également sur cette difficulté à cerner l'essai au point de le qualifier de « véritable continent noir »⁴⁶, une métaphore qui montre à quel point il est complexe, mais aussi l'ampleur de cette ambiguïté et/ou obscurité qui le laisse toujours difficile à définir : l'essai propose des « textes qui semblent voués à n'être que des médiateurs de lecture d'autres textes [...] textes rendus muets sur eux-mêmes par la place qu'on leur donne dans le champ culturel ; textes à qui on ne demande presque jamais de parler d'eux-mêmes. »⁴⁷.

Mais, au tour de Pierre Glaudes de s'interroger avant de proposer juste après sa réponse à cette problématique autour de l'essai :

L'essai serait-il un genre à ce point étranger aux bonnes manières du raisonnement ? Sans doute pas, même s'il tente aussi de mettre en place, ou en œuvre, une autre manière de raisonner – de résonner : contre la rhétorique ou la logique de l'Ecole, un ordre, qui suppose un exercice particulier de jugement.⁴⁸

L'essai est donc ce genre qui se veut singulier et original, car il présente une forme mixte, et il propose une écriture fragmentaire et un agencement discontinu.

I-1-2- L'essai en Algérie, au féminin en particulier :

On ne peut faire un aperçu historique sur l'essai d'expression française en Algérie, si court soit-il, sans remonter à l'origine, au premier texte qui a donné naissance à ce genre dans ce pays. C'est durant la période coloniale, celle de « l'Algérie française », que l'essai voit le jour ; c'est dans ce contexte de la colonisation française que se produit le premier texte appartenant à ce genre complexe et difficile à définir comme tel. Selon Zineb Ali-Benali, dont le travail de thèse constitue une étude approfondie et exhaustive sur l'histoire de l'essai de langue française en Algérie, le premier texte algérien d'expression française remonte à 1833, trois ans après le débarquement des troupes, du fait que cette langue, elle-même, commence en Algérie avec l'arrivée des premiers soldats français à Sidi Fredj, celle

⁴⁵ Ali Benali Zineb, *Le discours de l'essai de langue française : mises en crise et possibles devenirs (1833-1922)*, thèse de doctorat lettres, soutenue à Aix-Marseille 1, 1998.

⁴⁶ Ali Benali Zineb. Op. Cit. p1

⁴⁷ Op. Cit.

⁴⁸ Glaudes Pierre. Op.Cit., p246.

qui marque le début de la colonisation. Ce contexte socio-historique, qui a permis l'implantation de la langue, donne lieu à ce qu'on a appelé plus tard la littérature algérienne de langue ou d'expression française. En effet, tout comme les autres genres littéraires, à l'instar du roman, l'essai provient du contact avec la culture occidentale, puis la fréquentation de l'école française plus tard.

Parler de l'essai en Algérie sans inviter – ne serait-ce qu'à travers une simple allusion – *Le Miroir (en arabe)*, *Aperçu historique et statistique sur la Régence d'Alger (en français)*, premier texte écrit en langue française dans cette contrée, serait, à notre avis, malhonnête. Parler de l'essai de langue française en Algérie sans citer le nom de Hamdan Khodja, l'auteur de ce livre, nous semble injuste, pour ne pas dire aberrant. Dans un livre qui regroupe, entre autres, des données historiques et des informations socio-économiques, il dresse un tableau noir de la situation, ou plutôt, il tente de « tracer un tableau fidèle »⁴⁹ sur la Régence d'Alger, trois ans après l'occupation française. De manière diplomatique, il livre ainsi, aux lecteurs, notamment les gouvernants français, « le récit des maux que souffrent (ses) compatriotes »⁵⁰ pour mettre en lumière leur condition lamentable et les défendre, – tel qu'en témoigne l'historien français Georges Yver⁵¹ – car « leurs intérêts sont méconnus (et) leurs espérances sont trompées »⁵². Dans la préface de son livre, Hamdan Khodja considère cette entreprise d'écriture et de transmission de la mémoire comme un acte important sinon une mission obligatoire face à la situation critique de sa société. Il était inquiet pour les conditions de vie de ses compatriotes, trois ans après la conquête française, ce qui le poussait à réagir tel qu'il le souligne : « Tout ce qui s'est passé à Alger, depuis trois ans, m'impose un devoir sacré, qui est de faire connaître l'état réel de ce pays, avant et après l'invasion »⁵³. C'est de cette manière qu'il répond à la question qui inaugure cette préface où il

⁴⁹ Hamdan Khodja, *Le Miroir. Aperçu historique et statistique sur la Régence d'Alger*, Imprimerie de GOETSCHY FILS ET COMPAGNIE, Paris, 1833, Préface, pI. (version numérique, googlebooks : <https://books.google.dz>).

⁵⁰ Ibid.

⁵¹ G. Yver écrit : « Hamdan prit une part très active à cette campagne en faveur des Algériens. Il affecta même de reléguer ses intérêts personnels au second plan, pour se consacrer à la défense de ses compatriotes », Extrait de la Revue Africaine, N°228, Alger, 1913, p107. (version numérique)

⁵² Hamdan Khodja. Op.cit.

⁵³ Hamdan Khodja. Op.cit.

s'interroge, lui-même, sur l'éventuel retour des grands malheurs du seizième siècle. En 327 pages, accompagnées de documents contenant des réclamations adressées aux responsables français, il a tenté « d'attirer l'attention des hommes d'état sur cette partie du globe »⁵⁴ ; il se voulait un médiateur entre sa communauté immédiate et le pouvoir français, « surtout ces hommes qui mettent leur bonheur à contribuer à la félicité de leurs semblables et à multiplier les rapports sociaux », tel qu'il les décrit dans la préface du livre. En homme de dialogue et de conciliation de son époque, Hamdan Khodja, a choisi d'écrire le premier texte algérien en français, signé en son nom. Il a choisi de communiquer avec l'autre monde, l'Occidental ; s'adresser à l'Autre dans sa langue, parler aux Français en français. Il se fait alors interlocuteur de l'autre société, car il se veut porte-parole de la sienne, de ses compatriotes musulmans⁵⁵. Néanmoins, ce livre se montre comme une sorte de manifeste présentant ce qui s'est passé en Algérie, depuis la conquête, comme pratiques incompatibles ou complètement opposées aux principes et idéaux de la république française. Encore mieux, il peut être considéré comme un texte réquisitoire contre le pouvoir en place pour dénoncer la mauvaise gouvernance en Algérie, ainsi que l'injustice sociale en comparant la situation à la métropole : Hamdane Khodja a, même, durci le langage, il est allé jusqu'à accuser le pouvoir français de gouverner en despote⁵⁶. Il aura le mérite d'avoir essayé de diminuer « les calamités », le mérite d'avoir tenté de freiner, ou du moins ralentir un processus de colonisation fondé sur la discrimination et l'injustice. Il aura surtout le mérite d'être le précurseur, en Algérie, d'un genre qui propose des textes de débats et de réflexions d'expression française.

On nous posera, sans doute, quelques questions à propos de cette attention : pourquoi tant d'intérêt à ce personnage qui serait passé inaperçu⁵⁷ ? Pourquoi se

⁵⁴ Op.cit.

⁵⁵ Ce mot désigne les populations indigènes ou autochtones.

⁵⁶ Hamdane écrit dans la préface de son livre : « le pays depuis trois ans est gouverné par le despotisme ».

⁵⁷ L'historien spécialiste de l'Afrique du nord, Charles André Julien, écrit dans son livre *Histoire de l'Algérie contemporaine* : « Si Hamdan serait oublié, tout comme les Maures qui jouèrent un rôle à Alger et à Paris, s'il n'avait publié en 1833, l'Aperçu historique et statistique sur la Régence d'Alger, intitulé en Arabe le Miroir », cité dans l'article *Le passé mis en pièces*, Revue Annales. Histoire. Sciences sociales 2017/4. www.cairn.info

pencher sur ce texte qui ne fait pas partie de notre corpus ? Ou encore, quelle relation peut avoir l'auteur ou son texte avec notre travail de recherche ? Nous tenterons de répondre à ces questions dans cet aperçu général sur le genre (essai) en Algérie.

Le texte de Hamdan Khodja nous paraît intéressant et déterminant même, car il va jouer un rôle prépondérant dans le déclenchement d'un nouveau processus d'expression, celui de l'écriture avec la langue de l'autre, une écriture qui permettra à l'Algérien de ne plus se contenter d'être un objet d'écriture mais plutôt un sujet d'écriture, une écriture où il parlera de lui-même, de sa communauté, de son pays et de sa culture. Les choses vont évoluer doucement et lentement, mais nul ne peut nier que ce fut les prémisses de ce qui va être appelé plus tard la littérature algérienne « francophone » ou « d'expression française », dont fera partie l'essai. Dans son étude, Zineb Ali-Benali répartit l'évolution du discours de l'essai ou les textes appartenant à ce genre en Algérie en quatre moments importants. Le premier s'étend de 1830 à 1880, il se définit par les premiers écrits algériens contemporains, notamment ceux de l'Emir Abdelkader en arabe et celui de Hamdan Khodja que nous venons de mentionner. Depuis ces textes, il fallait donc attendre la trêve des conflits armés et l'arrêt des résistances, pour voir l'écriture remonter à la surface. A partir de 1880, on commence à voir de nouveau quelques indigènes publier des textes pour tenter de se défendre, et à chercher, tout en sauvegardant leur culture, une place – pourquoi pas à part entière – dans cette société cosmopolite ; il y a même ceux qui posent l'idée de l'indépendance du pays : ont marqué cette période, les écrits de Mohamed Ben Rahal, Said Boulifa, l'Emir Khaled, puis viennent les textes Ferhat Abbas et Messali Hadj, pour ne citer que ceux-là. Enfin, c'est le quatrième moment de l'essai en Algérie qui s'étend de 1945 à 1962, juste après les événements de mai 45 jusqu'à l'indépendance de l'Algérie. Ceux qui vont marquer le début de cette période sont Jeans El Mouhoub Amrouche, Mohand Cherif Sahli et Kateb Yacine : les deux premiers publient deux textes autour du roi numide Jugurtha (J. Amrouche, *L'éternel Jugurtha* en 1943 ; M.C.Sahli, *Le message de Youghourta* en 1947), Kateb édite en même temps un texte autour du personnage de l'Emir Abdelkader (*Abdelkader et l'indépendance de l'Algérie* en 1947), et revient encore une autre fois Sahli, mais avec un autre texte sur ce même personnage (*Abdelkader chevalier de la foi* en 1953), sans oublier les textes de Bennabi qui portent sur la civilisation musulmane et préconisent un changement de mentalités. Ces essais qui traitent de

l'histoire de l'Algérie et des ancêtres algériens constituent une nouvelle phase de la transmission de la mémoire et de la conscience identitaire, mais aussi la confirmation de la cause nationaliste.

Nous constatons que, depuis le texte de Hamdan Khodja en 1833 jusqu'à l'indépendance de l'Algérie en 1962, l'essai était exclusivement masculin. Mis à part quelques textes⁵⁸ de Djamila Debèche, prononcés dans des conférences et publiés dans des revues plus tard, ou encore celui⁵⁹ de Zohra Drif, aucun autre texte d'essai au féminin n'est écrit ; les femmes, elles-mêmes, semblent hésiter à s'impliquer dans le débat dans et sur leur société. Comment le penser pour une femme réduite au silence et interdite de prendre la parole en public, et le plus souvent interdite même dans la maison, au milieu d'une famille traditionnellement patriarcale ! Peut-elle avoir la volonté ou l'ambition d'écrire dans « une société qui manifeste à l'égard de ce désir, soit une hostilité systématique, soit [...] l'ironie ou la dépréciation »⁶⁰ ? « Une hostilité [...] qui prend toutes sortes de formes, depuis le simple ridicule, jusqu'à la destruction pure et simple, le refus de la transmission du texte. »⁶¹. La femme ne devait pas penser à l'exercice de la parole en public, et encore moins, beaucoup moins, à la pratique de l'écriture, surtout les textes de débat et de réflexion. L'espace réservé à la femme était clos, la fonction qui lui a été assignée, la seule, est celle de produire des enfants, au mieux les éduquer de manière à maintenir intact l'ordre établi.

Bien que quelques femmes, à l'instar de Marguerite Taos Amrouche⁶² et Assia Djebar⁶³, aient écrit, bien avant l'indépendance de l'Algérie, des textes dans les autres genres, notamment romanesque, il a fallu attendre les années de la post-indépendance pour voir une femme écrire dans l'essai, s'aventurer dans ce genre complexe et difficile à définir, tel que nous l'avons souligné précédemment.

⁵⁸ Nous citons ici celui de *La femme musulmane dans la société*, en 1946.

⁵⁹ *La mort de mes frères*, en 1960 chez Maspero, un petit texte témoignage qui ne traite pas du sujet de la femme mais de tout un peuple, donnant la priorité à la révolution et la lutte contre le colonialisme.

⁶⁰ Didier B, *L'écriture-femme*, PUF, Paris, 1981, p11.

⁶¹ Didier B, Op.cit, p14

⁶² *Jacinthe noire* en 1947 chez Charlot.

⁶³ *La soif* en 1957, *Les impatients* en 1958 chez Julliard.

Tout comme Hamdan Khodja, Fadéla M'Rabet décide de regrouper un ensemble d'informations historiques et de données sociales pour mettre en lumière la réalité de sa société, plus particulièrement ses compatriotes femmes ; elle a inséré surtout des expériences personnelles et des témoignages anonymes afin de mettre en exergue la condition de la femme en Algérie dans un livre intitulé *La femme algérienne*. Ce livre se présente comme un « aperçu historique et statistique » sur la condition de la femme en Algérie, et il sera ainsi le premier texte algérien d'expression française dans le genre de l'essai au féminin. Le hasard fait aussi que cet ouvrage soit aussi publié, comme le fut celui de Khodja, trois ans après un événement important qui marque l'histoire du même pays, mais cette fois-ci c'est celui de l'indépendance de l'Algérie au lieu de sa conquête. Et le même hasard voudra que Fadéla M'Rabet se retrouve en exil quelques années après la publication de son livre, comme c'était le cas pour Hamdan Khodja : les deux ont été obligés de quitter le pays, lui, après être la cible de la justice et des auteurs français, et elle, suite à des licenciements et au lynchage médiatique, surtout de la part de la presse écrite de l'époque, à l'instar d'*El Moudjahid*.

Cependant, ce qui attire notre attention, c'est qu'à l'inverse du texte de Hamdan Khodja où le « je » du sujet énonciateur de l'auteur est abondant, celui de *La femme algérienne* ne contient pas de pronom personnel qui renvoie explicitement à l'auteure, à l'exception du « je » employé dans l'incipit présentant l'ouvrage, sinon les quelques « nous » qui renvoient à l'animatrice de radio qu'elle était, ou encore le « on » d'un usage fréquent dans la presse écrite. Par ailleurs, contrairement à Hamdan Khodja qui a signé de son vrai nom son ouvrage, Fadéla Abada⁶⁴ choisit d'éditer son livre sous le pseudonyme à moitié anonyme de Fadéla M'Rabet. Nous expliquerons, quoique brièvement, ce phénomène de l'anonymat dans la littérature féminine, notamment algérienne, dans le chapitre portant sur le récit autobiographique.

Nous avons remarqué aussi que l'idée ou le principe de considérer l'entreprise d'écriture et de transmission de la mémoire comme devoir envers soi-même et sa communauté, est soutenu également dans le texte de la « femme essayiste ». Elle profite de l'incipit qui présente le projet de son ouvrage pour

⁶⁴ Il est à signaler que son cousin A. Abada a été nommé secrétaire des affaires étrangères en 1964, et le livre sera publié en 1965, quelques mois après.

rappeler à sa mission, toute personne qui écrit ; elle insiste sur son rôle important en s'interrogeant : « le rôle du journaliste n'est pas justement, comme celui de l'écrivain, de transformer en conscience une expérience ? »⁶⁵. Mais, contrairement à Khodja qui choisit le « je » de l'énonciation, M'Rabet use de la tournure impersonnelle.

En dépit des différentes approches, et malgré les spécificités de chaque auteur, on ne peut nier que chacun des deux présente un plaidoyer en faveur de ses concitoyens (concitoyennes), et que chacun des textes représente un réquisitoire contre une gouvernance critique à l'attention des « hommes de l'état », des responsables de chacune des deux époques. Le premier, il écrit dans une réclamation qui accompagne son texte comme suit : « nous soumettons ce fait à l'attention du gouvernement français... » ; ou encore « pour attirer l'attention des hommes d'état... », dans la préface de son livre. La deuxième, fait appel à Voltaire pour inaugurer son premier chapitre « De la soumission à la révolte » ; elle s'appuie sur une citation extraite du livre *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*⁶⁶ : « On ne s'attire l'attention que quand on est quelque chose par soi-même »⁶⁷. Lui, il s'adresse à l'Autre (aux Occidentaux, plus particulièrement les Français) dans leur langue pour mieux faire passer le message. Elle, elle s'adresse à l'Autre (aux hommes, plus particulièrement aux Algériens), mais dans son langage à elle, pour mieux défendre sa cause et celle de ses consœurs, pour faire entendre sa voix, ou la voix de ses concitoyennes, celle des femmes algériennes.

Fadéla M'Rabet devient ainsi la première femme algérienne à renvoyer les prétextes et rejeter les motifs infondés qu'on allègue à chaque fois pour reporter la cause des femmes ; la première à transgresser l'ordre des priorités hérité de la lutte de libération, et qui fait qu'on repousse, à plus tard ou infiniment, le débat sur le sujet de la femme en Algérie. Elle est la première femme algérienne à proposer un livre qui met en lumière la situation des femmes de son pays et l'évolution de leurs droits dans la société ; un premier texte d'essai qui met en évidence la condition féminine en Algérie. C'est dans une situation complexe pour la femme algérienne, que naît le

⁶⁵ L.F.A-L.A, p12.

⁶⁶ Livre de Voltaire publié pour la première fois en 1756 chez Frères Cramer, selon une page du livre sur wikipédia.

⁶⁷ L.F.A-L.A, p60.

premier texte d'essai au féminin, c'est dans un contexte difficile pour la condition féminine en Algérie, qu'est publié l'ouvrage *La femme algérienne*. Ce premier essai sera complété par un autre, deux ans plus tard ; *Les Algériennes*, qui appartient aussi à ce genre complexe et insoumis.

I-1-3- Un genre rebelle pour une femme rebelle ?

Tout comme l'essai, l'écrivaine algérienne Fadéla M'Rabet semble être ignorée par la critique littéraire ainsi que les institutions scientifiques et universitaires. Aucun de ses livres, ni les trois⁶⁸ essais de la période postindépendance, ni l'un de ses récits autobiographiques des années 2000, ne fait l'objet des travaux réalisés par les chercheurs universitaires et encore moins les ouvrages publiés par les spécialistes de la littérature et des écritures francophones au Maghreb, à l'instar de Charles Bonn⁶⁹ et Jean Déjeux. Ce dernier ne lui réserve aucun passage dans son ouvrage posthume⁷⁰ ; même dans le dictionnaire des auteurs et la bibliographie des œuvres qui accompagnent et clôturent cet ouvrage, le nom de Fadéla M'Rabet n'y figure pas.

Néanmoins, Zineb Ali-Benali consacre à Fadéla M'Rabet une partie – si petite soit-elle – dans une étude⁷¹, *L'essai*, publiée dans l'ouvrage⁷² collectif, *Diwan d'inquiétude et d'espoir La littérature féminine algérienne de langue française*. Hormis ce travail d'Ali Benali, et quelques courts articles de journaux présentant ses nouvelles publications, on ne trouve ni critiques ni travail de recherche sur son œuvre. Pourtant, elle était parmi les premières femmes, après la génération des Amrouches, Debèche et Djebar, à choisir l'écriture pour dire la souffrance des femmes algériennes, pour dire ce qu'elle pense de la condition de la femme en

⁶⁸ Le troisième essai en collaboration avec son mari : *L'Algérie des illusions*, Paris, Laffont, 1972.

⁶⁹ Presque tous ses travaux de recherche et ses ouvrages sont consacrés à la littérature d'expression française au Maghreb, plus particulièrement en Algérie : entre autres, *Anthologie de la littérature algérienne 1950-1987* en 1990, *Bibliographie de la critique sur les littératures maghrébines* en 1996, et *Lectures nouvelles du roman algérien : essai d'autobiographie intellectuelle* en 2017...etc.

⁷⁰ *La littérature féminine de langue française au Maghreb*, publié aux éditions Karthala en 1994.

⁷¹ Etude reprise sous forme de chapitre « En contrepoint : L'essai au féminin. », dans sa thèse de doctorat soutenue en 1998.

⁷² Ouvrage collectif sous la direction de Christiane Achour, Alger, ENAG, 1991.

Algérie. Elle est l'une des premières de l'ère postindépendance à penser au témoignage à travers l'écriture, à s'engager dans la transmission de son expérience et surtout celles des autres femmes de sa génération ; transmettre son histoire, ou plutôt celle de ses compatriotes, celle de la femme en général. Elle a choisi de faire entendre une voix, des voix...

Fadéla M'Rabet serait-elle un personnage aussi complexe que ce genre difficile à cerner ? Serait-elle aussi insoumise que l'essai qu'elle adoptera comme moyen d'expression pour entamer sa carrière d'écrivaine ? L'aurait-elle choisi ou le contexte contraignant avait imposé les choses comme telles ?

Après l'indépendance de l'Algérie, et en sa qualité de jeune enseignante de sciences naturelles au lycée, elle collaborait à la radio nationale algérienne ; elle apporta sa ferveur de jeune femme aux émissions qu'elle animait à la chaîne III avec son mari Maurice Tarik Maschino qui précise dans son livre, *L'Algérie toujours* (2012, p132), que : « Fadéla participait très activement à nos émissions de radio et sa présence donna une nouvelle impulsion au *Magazine de la jeunesse*⁷³ ». Dans sa « chronique d'une vie »⁷⁴ consacrée à l'Algérie, Maschino témoigne de la persévérance de la jeune Fadéla et son engagement à mettre en lumière la condition des femmes, notamment les jeunes filles qui vivaient des problèmes et subissaient des injustices aussi bien au sein de leurs familles qu'au milieu de la société en général. D'après Maschino, cette émission qui se concentrait sur les rapports entre les deux sexes, surtout les jeunes garçons et les jeunes filles, prenait également en charge les relations entre les parents et leurs enfants dans un contexte de conflits tradition/modernité.

Ce travail de journaliste de terrain motivait beaucoup la jeune enseignante, il l'engageait davantage à être à l'écoute de sa communauté et/ou de son groupe social, notamment les plus jeunes de sa génération. Les reportages qu'elle effectuait, à chaque fois, la rendait plus sensible à la situation difficile de ces jeunes et l'encourageait à être plus proche d'eux, plutôt d'elles, puisqu'il s'agissait beaucoup plus de jeunes filles. Mais à défaut de temps, le couple a « dû dédoubler »⁷⁵

⁷³ Emission de la radio algérienne Chaîne III, animée par Fadéla M'Rabet et son mari Maurice Tarik Maschino en 1963, et qui se consacrait aux rapports sociaux et les conflits tradition/modernité.

⁷⁴ *L'Algérie toujours* de M. Maschino, chez Dalimen, Alger 2012.

⁷⁵ L.F.A-L.A, p143.

l'émission, car ils recevaient énormément de courriers auxquels ils ne pouvaient pas répondre à temps. Ils enchaînaient avec une autre émission qui leur permettait de mieux répondre aux attentes de leurs auditeurs, mais aussi et surtout de découvrir beaucoup de choses sur leur vie, et être ainsi conscients de la gravité de leur condition : « C'est cette deuxième émission, La parole est aux jeunes, qui est à l'origine de bien des « découvertes » – et d'un scandale... »⁷⁶. Les récits de ces jeunes permettaient à la jeune Fadéla de suivre leurs histoires, connaître leurs expériences, reconnaître leurs difficultés, et sentir les problèmes qui font leur misère. Quarante deux ans plus tard, et pour assumer cet engagement de la jeune femme qu'elle était, Fadéla M'Rabet l'écrivaine dira – avec amertume mais aussi avec beaucoup de dévouement – à une journaliste du journal algérien El Watan à propos de ce sujet : « Devant cette accumulation de drames, je me serais sentie coupable de non-assistance à personne en danger. »⁷⁷. C'est pourquoi, même interdite à la radio et radiée de l'enseignement secondaire, la jeune animatrice reste décidée à aller au bout de son engagement, mais aussi, et surtout déterminée à mettre en œuvre un projet qui lui tient à cœur.

Empêchée de faire ses reportages, qui offraient surtout aux jeunes filles l'occasion ou l'opportunité de raconter leurs histoires, et où elle leur donnait la parole pour dire leurs maux et faire entendre leur mot, la jeune Fadéla décide de se tourner vers un autre procédé d'expression. Insoumise et rebelle, elle part à la recherche d'une autre voie pour mettre en valeur sa voix, mais aussi et surtout faire entendre une autre voix, celle de toutes ces femmes qui meurent dans le silence, et en silence. Elle va «chercher les mots les plus justes, non les plus beaux et précieux.»⁷⁸, tel qu'elle aime le rappeler à chaque fois. Elle sait bien qu'elle doit trouver «*Les mots pour le dire*»⁷⁹, trouver les mots pour dire sa colère, les mots pour dire et décrire la

⁷⁶ Ibid.

⁷⁷ Bouzeghrane Nadja , *Fadéla M'Rabet, Algérienne et féministe, de première heure*, entretien réalisé pour le journal El Watan 19 mai 2005.

⁷⁸ Propos que Fadéla M'Rabet ne cesse de répéter durant nos entrevues au restaurant « Les éditeurs », au Carrefour de l'Odéon à Paris.

⁷⁹ Le titre d'un récit autobiographique de la romancière et journaliste franco-canadienne Marie Cardinal, née en Algérie en 1928, un livre dans lequel l'auteure raconte son histoire ou sa crise intime, la psychanalyse d'une jeune femme désemparée physiquement et moralement. Pour ce faire, Marie Cardinal use des mots vrais, des mots interdits mais qui libèrent...

détresse de toutes ces femmes qui souffrent sans pouvoir rien faire. Elle pense à laisser des traces dans l'espoir que ces choses ne se re-passent à nouveau. Pour ce faire, la jeune Fadéla doit écrire pour les écrire ; écrire toutes ces femmes en détresse. Elle s'oriente alors vers un autre monde ; elle veut se lancer dans la littérature et prendre le chemin de l'écriture : elle se fixe comme objectif un ouvrage qui portera témoignage de son engagement, mais aussi où elle apportera son témoignage sur la condition féminine, écrire les souffrances des femmes de son temps et perpétuer leurs histoires. En effet, dans le même livre mentionné un peu plus haut, son mari Maschino, en parlant des pressions et intimidations qu'ils ont subies tous les deux, met en valeur le courage et la fermeté de la jeune Fadéla d'aller au bout de son projet ; il souligne que : « Fadéla aussi résista : interdite d'antenne, elle se mit à écrire un livre sur la condition de la femme en Algérie. »⁸⁰. En jeune femme émancipée, elle opte pour la plume pour s'écrire, ou mieux écrire les femmes algériennes.

Ainsi, Fadéla M'Rabet ne va pas céder aux pressions et au lynchage médiatique, bien au contraire elle en fera une source d'inspiration et de production littéraire : elle sait très bien qu'elle doit faire de sa souffrance, ou plutôt celle des femmes algériennes, une préoccupation fondamentale de sa littérature qui va être témoin de son époque. Et pourquoi pas alors ce livre sur la vie de la femme algérienne ? Ou encore, vies de femmes algériennes ; leur(s) histoire(s) ou leurs expériences, et les souffrances qu'elles endurent. C'est ainsi que Fadéla M'Rabet pense et conçoit la littérature qui découle, elle-même, de l'acte d'écriture. Pour elle, il y a toujours une souffrance qui donne lieu à une littérature ; elle considère cette dernière comme une sorte d'évasion – par l'écriture – pour s'extérioriser et se libérer de ses tourments, mais aussi exprimer ses préoccupations et renoncer à toute sorte de résignation. Dans un futur lointain, et dans un livre qu'elle débute par une référence à la tragédie de Sénèque *Médée*, elle écrira : « Toute littérature prend naissance dans une souffrance et l'on écrit pour s'en délivrer, la sublimer, lui donner une expression universelle, éventuellement en faire une arme. [...] Ecrire est une façon de nier cette fatalité. »⁸¹.

⁸⁰ Maschino M T, *L'Algérie toujours*, Dalimen, Alger, 2012, p139.

⁸¹ L.S.A, p9.

En optant pour l'essai comme procédé d'écriture, la jeune Fadéla semble s'y identifier. En adoptant une écriture révoltée, elle pense accentuer et prolonger son engagement de tous les jours, mais sans être à l'abri des risques du métier, tel que le souligne Zineb Ali-Benali : « Produire un essai en tant que femme, c'est-à-dire prendre part aux débats qui se tenaient jusque là au-dessus de sa tête – même si elle peut en être l'objet – est un périlleux voyage. »⁸². Ou encore, comme l'insinue un proverbe kabyle, « La route est longue pour celle qui pousse des youyous ! »⁸³. Effectivement, le chemin est long, très long même. La tâche n'est, sans doute, pas facile pour elle. Rude sera la mission dans une société où seule la voix masculine résonne, où l'écriture est réservée, et de manière exclusive, à l'homme. Hélène Cixous⁸⁴ qui, dans son livre *La venue à l'écriture*, incite les femmes à écrire, souligne ces difficultés, sinon les oppositions qui empêchent la femme d'accéder à cet univers exclusivement masculin. Dans ce texte où elle se parle et s'écrie, elle met en lumière un long débat intérieur sur l'acte d'écrire, mais elle met aussi en évidence un virulent combat extérieur, celui de faire face aux hostilités des hommes et de leur mépris. Elle rappelle et avertit la femme : « Ecrire ne t'est pas accordé. Ecrire était réservé aux élus. Cela devait se passer dans un espace inaccessible aux petits, aux humbles, aux femmes. »⁸⁵.

Néanmoins, comme toutes les femmes rebelles qu'elle cite dans ses textes, à l'instar de Djamilia Bouhired, Zohra Drif, Hassiba Ben Bouali et tant d'autres héroïnes, Fadéla M'Rabet mène également un combat, le sien. Certes, la manière est distincte et les moyens sont différents, mais peut être avec la même endurance et autant de persévérance ; elle tient à aller au bout de son projet, pour honorer ainsi son engagement. Elle fait de l'écriture « une arme » et elle s'insurge. Elle brise les tabous, va au-delà des entraves. Elle fait entendre sa voix, et de façon virulente.

Elle se sert de l'essai, un genre difficilement cerné par les théoriciens, mais défini tout de même : « comme une prose non fictionnelle, subjective, à visée

⁸² Ali Benali Z, *Diwan d'inquiétude et d'espoir, la littérature féminine algérienne de langue française*, ouvrage collectif sous la direction de Christiane Achour, Enag, Alger, 1991, P.447

⁸³ M'Rabet F, *Les Algériennes*, Paris, Maspero, 1967, p77 (attribué à Taos Amrouche)

⁸⁴ Née à Oran, en Algérie, en 1937, essayiste et dramaturge française, figure importante du féminisme en France (Encarta 2009)

⁸⁵ Cixous H, *La venue à l'écriture*, Des femmes, Paris, 1986, p22, 23.

argumentative, mais à composition antiméthodique où le style est déjà en lui-même une pratique de pensée. »⁸⁶. En nous proposant des textes où se mêlent, narration, description, et argumentation, elle s'adonne à une écriture de l'analyse, et à celle du commentaire. Elle s'applique d'abord à une lecture critique du monde et se consacre ensuite à son écriture ; penser ce qu'on vit pour mieux le revivre, défaire ce qu'on fait pour mieux le refaire. Elle procède à la déconstruction du monde qui l'entoure pour faire ensuite la re-construction d'un autre, qu'elle veut et voit meilleur. C'est de cette manière qu'elle incite le lecteur à s'intéresser à son sujet ; le lire puis le penser pour mieux le critiquer. Fadéla M'Rabet semble s'enquérir pour s'acquérir les attitudes adoptées et les techniques choisies par les précurseurs de l'essai – à l'instar de Montaigne – qui proposent une écriture antisystème, une écriture remettant en cause les règles et la tradition, une écriture qui rejette la conformité.

L'essai comme genre qui récuse les règles établies ne serait-il pas un choix pour Fadéla M'Rabet, l'une des premières féministes algériennes, afin de se révolter contre l'ordre établi ? Serait-il réfléchi d'écrire l'essai, « le genre littéraire le plus libre qui soit »⁸⁷, pour parler de la femme, de sa libération, et en ce moment précis ? Ce qui est certain, c'est qu'elle veut marquer son temps en s'appliquant à accomplir un rôle, « le rôle du journaliste, comme celui de l'écrivain, de transformer en conscience une expérience »⁸⁸, et être ainsi l'intellectuel qu'elle veut se proclamer. L'intellectuel dont parle Edgar Morin dans son ouvrage *Mes démons*, en mettant l'accent sur la mission qui doit être la sienne :

Que l'on soit écrivain, universitaire, scientifique, artiste ou avocat, on ne devient, à mon sens, intellectuel que lorsque l'on traite, soit par l'essai, soit par le texte de revue, soit par l'article de journal, de façon non spécialisée et au-delà de son champ professionnel strict, des problèmes humains, moraux, philosophiques, politiques. C'est alors que l'écrivain, le philosophe, le scientifique... s'auto-instituent intellectuels.⁸⁹

⁸⁶ Glaudes P, Louette J F, *l'essai*, Armand Colin, Paris, 1999, p246.

⁸⁷ Starobinski J, « *Peut-on définir l'essai ?* », centre Georges Pompidou, « cahiers pour un temps », 1985.

⁸⁸ L.F.A-L.A, p12.

⁸⁹ Morin E, *Mes démons*, Stock, Coll, « Au Vif », Paris, 1994, p254

Fadéla M'Rabet auteure de deux essais, *La femme algérienne* en 1964, et *Les Algériennes* en 1967, écrira plus tard, en 2012, dans *La salle d'attente*⁹⁰, qu'en écrivant sa souffrance, on en fait une arme.

I-1-4- Un projet, deux essais...

Dans l'introduction de *La femme algérienne*, qui présente ce texte ainsi que son objet, on lit : « On sourira peut-être, ou l'on s'irritera, de mon projet. »⁹¹. A première vue, les interrogations suivantes s'imposent : De quel projet s'agit-il ? Quel est son objectif ? Et pourquoi s'irritera-t-on ?

Mais, en se référant, d'abord, au témoignage de Maschino dans son livre *L'Algérie toujours*, puis en avançant un peu dans la lecture de ladite introduction, le lecteur constatera que le projet est bel et bien celui de l'écriture d'un livre, et plus exactement, « la constitution d'un dossier pour contribuer à la position d'un problème »⁹². Et dans ce projet qui devient réalité, la jeune Fadéla écrit les mots pour dire les maux, elle prend la parole autrement pour exprimer son inquiétude et sa détresse, s'exprimer sur la condition féminine. Elle écrit pour se libérer, elle écrit afin de « soulever le problème de la libération de la femme »⁹³. Elle emprunte la voie de l'écriture afin de faire entendre, d'abord, sa voix, mais aussi et surtout, la voix de ces femmes qui souffrent dans le silence imposé par la société, ce « monde qui est fait par l'homme, pour l'homme »⁹⁴.

En relisant la première phrase qui ouvre son texte de quatre-vingt treize pages, nous constatons, que le projet de l'écrivaine Fadéla M'Rabet s'annonce difficile dès le départ. Il est risqué même, car elle ose et elle choque peut-être. Son projet dérange puisqu'« on s'irritera », et on s'irritera parce qu'il traite de la condition féminine ; on s'irritera parce qu'elle parle d'elle-même ou plutôt de la femme de l'intérieur, comme sujet, plus comme objet chez l'homme. On s'irritera parce qu'elle parle maintenant et pose le problème en ce moment, parce qu'elle refuse de

⁹⁰ M'Rabet F, des femmes Antoinette Fouque, Paris, 2013.

⁹¹ L.F.A-L.A. p13.

⁹² L.F.A-L.A, p11-12.

⁹³ L.F.A-L.A, p13.

⁹⁴ Ibid.

repousser à plus tard le débat sur ce sujet. Son projet est mésestimé car « on sourira »... Un sourire de mépris !

C'est dans un contexte postcolonial, que Fadéla M'Rabet entame, donc, son projet d'écriture, c'est dans ce contexte particulier et difficile des années soixante qu'elle commence à rédiger son premier livre intitulé *La femme algérienne*, un ouvrage qui paraîtra aux éditions Maspero, en 1964. C'est après sept années de guerre de libération, où la femme – et Fadéla jeune militante – a joué un rôle important aux côtés des hommes. C'est après l'indépendance de l'Algérie, lorsque ces derniers, notamment les responsables du pays, n'honorent pas leur engagement et ne respectent pas le texte fondamental de la république algérienne, que Fadéla M'Rabet édite, en France⁹⁵, cet essai qui porte sur la femme algérienne et sa condition dans le pays. Elle propose une étude sur sa situation dans la famille en particulier et la société en général, mais en y insérant à chaque fois des analyses et des commentaires personnels ; elle en fait un réquisitoire contre la gent masculine qui, selon elle, manipule tout en sa faveur. Pour elle, la condition de la femme dépend de l'homme, et l'évolution de celle-ci est conditionnée :

Pour comprendre la situation de la femme (et ses réactions), il faut partir de l'homme : qu'elle se soumette ou se révolte, qu'elle accepte ou non sa condition, l'Algérienne évolue dans un monde qui est fait par l'homme, pour l'homme, et à son seul avantage.⁹⁶

Fadéla M'Rabet entame la première partie de son livre par cette phrase complexe qui renferme en même temps son approche du problème de la femme et un constat de la situation qui se veulent objectifs et réalistes. Elle estime, de prime abord, que la conduite de la femme est la résultante du comportement de l'homme, surtout à travers ses attitudes préjudiciables au bien-être de celle-ci. Il est évident, et parfaitement clair ici, que le message est adressé à cet Autre, à l'homme, ou plutôt aux hommes qui, selon l'auteure, doivent rénover leur mentalité et modifier leur comportement pour que les femmes changent le leur. Toute consciente de la source du problème qui réside, selon elle, dans les agissements et la machination des

⁹⁵ A défaut d'éditeurs indépendant à l'Algérie de l'époque, l'auteure contacta la commission d'information du FLN mais sans suite. D'après le livre de Maschino.

⁹⁶ L.F.A-L.A, p13.

hommes, Fadéla M'Rabet met en opposition la loi fondamentale du pays qui valorise l'égalité des sexes et la réalité sociale et/ou sociétale qui va à l'encontre des textes :

La constitution, sans doute, et les résolutions du Congrès reconnaissent l'égalité de tous les citoyens ; mais l'écart est tel entre les textes et les faits que tout se passe comme si les textes n'existaient pas : dans l'approche des réalités vécues, on les négligera sans dommage.⁹⁷

Elle va jusqu'à remettre en cause l'autorité des décrets qui, selon elle, sont incapables de changer la donne, s'ils ne sont pas accompagnés et soutenus par une volonté politique mais aussi une adhésion de l'individu en particulier puis la société dans son ensemble ; elle déplore l'impuissance, pour ne pas dire l'inefficacité, de ces textes de loi devant les faits et la réalité de la vie quotidienne qu'impose la force de la tradition et la mainmise du système patriarcal :

Puisque les décrets n'ont pas encore prise sur le réel, la condition de la femme reste, toute entière, l'œuvre de l'homme : c'est le père, le frère, le cousin, l'oncle, le mari qui font la loi, et le comportement de l'Algérienne n'est jamais que la conséquence, ou le reflet, du comportement masculin à son égard.⁹⁸

Fadéla M'Rabet qualifie le comportement de l'homme à l'égard de la femme de « négateur », car, en considérant cette dernière comme un être vivant « végétatif », il la prive de toute qualité humaine positive. M'Rabet l'accuse de refuser à la femme le droit d'être indépendante, de la priver de toute autonomie de décision, et de vouloir sans cesse la déposséder de sa liberté de faire, pire encore de sa liberté de parler et dire. Pour renforcer ses propos et consolider son point de vue, l'auteure de *La femme algérienne* compare la femme, ou plutôt ses gestes et ses expressions – aux yeux de l'homme bien sûr – à ceux de quelques animaux : « Ainsi elle ne parle pas, elle pousse...des glapissements...elle jacasse...bref, son langage comme celui des bêtes...pour l'homme. ». A travers ces exemples et ces comparaisons, l'essayiste semble insinuer que l'homme, tout comme il agit avec l'animal, tend à dénier à la femme toute faculté de raisonner. Puis elle écrit dans un autre exemple : « et pas plus qu'on ne discute avec un perroquet, on ne parle à une femme » ; en faisant appel à cet oiseau qui imite la parole humaine, l'écrivaine

⁹⁷ L.F.A-L.A, p13.

⁹⁸ Ibid.

renforce également sa thèse qui suppose que « la conduite de la femme est la conséquence de celle de l'homme ».

Par ailleurs, la femme algérienne n'acquiert pas encore son autonomie financière, ce qui, selon Fadéla M'Rabet, la laisse toujours dans un état de dépendance, et prédisposée à subir, socialement, cette négation. En effet, la société impose à la femme le silence et l'isolement en lui apprenant, depuis le bas âge, les règles strictes de la « réserve » et de la « pudeur », car, tel que le signale Cixous, « à une « femme », tout empreinte par l'héritage socio-culturel, on a inculqué l'esprit de « retenue ». Elle est même la retenue socialement »⁹⁹. Et la négation de la femme dans la vie sociale, en la privant de ses droits fondamentaux, notamment la parole, la renvoie à un niveau subalterne, le plus bas, à « l'état nature » tel que le souligne l'auteure de l'essai : c'est en perdant son existence culturelle que la femme subit passivement « l'exclusion de l'action politique »¹⁰⁰ et vit dans « l'ostracisme », ajoute l'essayiste Fadéla M'Rabet. C'est ainsi qu'elle fait de son livre *La femme algérienne* un lieu de témoignage sur son époque marquée par une flagrante marginalisation de la femme, mais aussi et surtout un espace de dénonciation de cet ostracisme injuste et d'une misogynie aveugle. Pour elle, ce phénomène qui remonte à plusieurs siècles, et ces pratiques injustes, partiales, véhiculées par le sexisme, font que la femme soit victime d'une terrible injustice, et qu'elle soit, de force, effacée ; elle écrit pour rappeler cette inégalité et dévoiler l'arbitraire :

Dans cette société, qui est faite, depuis des siècles, par l'homme, et pour l'homme, il y donc deux morales : ce qui est bien pour l'homme ne l'est pas nécessairement pour la femme, mais ce qui est mal pour elle (fumer, sortir seule, tromper) peut être, pour lui, bon ou indifférent. Il y a deux poids, deux mesures, et l'homme, de son poids, écrase la femme.¹⁰¹

En publiant son livre dans ce contexte, Fadéla se veut porte-parole des femmes et se propose comme interlocutrice des hommes en général, et des responsables en particulier. Elle interpelle l'Autre en s'interrogeant sur les pratiques des tenants du parti¹⁰² après l'indépendance ; elle s'interroge et dénonce en comparant l'attitude des responsables de l'Algérie indépendante à celle des responsables de la

⁹⁹ Cixous H. Op.cit, p50.

¹⁰⁰ L.F.A-L.A, p15.

¹⁰¹ L.F.A-L.A., p42.

¹⁰² FLN seul parti politique en exercice après l'indépendance de l'Algérie.

France coloniale : « Est-ce à des révolutionnaire socialistes d'utiliser à notre égard l'argument qu'employaient déjà les colonialistes ? »¹⁰³. Elle fait le parallèle entre l'Algérie durant la colonisation française, et celle des années postindépendance en ce qui concerne la liberté à conquérir, mais aussi l'évolution et les progrès à obtenir.

Le franc-parler de la femme algérienne qu'est Fadéla, et de *La femme algérienne* qu'elle écrit, semble briser le/les moules. Il désobéit à un ordre établi qui fait de la femme une mineure, la contraignant au silence, la condamnant à la résignation dans un espace clos. *La femme algérienne* refuse les normes. Son écriture transgresse « l'ordre social (qui) fonctionne comme une immense machine symbolique tendant à ratifier la domination masculine sur laquelle il est fondé »¹⁰⁴. Elle se rebelle contre un ordre sociétal qui fait de « l'épouse un réceptacle, celle qui fait des enfants, une reproductrice, une ménagère »¹⁰⁵. Elle s'insurge contre cet ordre qui l'astreint à « être discrète, pas trop savante [...] se faire la plus silencieuse, la plus inexistante. »¹⁰⁶. Par ailleurs, l'écriture purge Fadéla M'Rabet de toutes les résignations intérieures et lui permet de dénoncer pour chasser toutes les contraintes extérieures. Elle semble ou elle doit, ainsi, faire partie de ces femmes auxquelles rend hommage Dédier Béatrice qui écrit :

Je veux bien que toute écriture soit transgression [...] La transgression sera double ou triple chez la femme. Il s'agira non seulement de transgresser l'interdit de toute écriture, mais encore de le transgresser par rapport à l'homme et à la société phallocratique [...] Ecrire, c'est figer sur une feuille de papier une modulation qui risque d'y perdre vie. Pour la femme, plus que l'homme, la lettre est morte [...] Et pourtant, malgré tant d'obstacles, l'écriture féminine existe. Si grandes qu'aient été les destructions, si puissantes les inhibitions, des femmes ont su en triompher.¹⁰⁷

La femme algérienne enfreint aussi les règles de l'institution littéraire qui « peut désigner l'ensemble des normes, codes et coutumes qui régissent la création et la lecture »¹⁰⁸. A travers cet « essai », Fadéla M'Rabet préfère la critique à

¹⁰³ L.F.A-L.A., p15.

¹⁰⁴ Bourdieu Pierre, *La domination masculine*, Seuil, Paris, 1998, p22

¹⁰⁵ L.F.A-L.A., p40

¹⁰⁶ L.F.A-L.A., p41.

¹⁰⁷ Didier B, *l'écriture-femme*, PUF, Paris, 1981, p17.

¹⁰⁸ L. Robert, « institution », in *Le dictionnaire du littéraire*, sous la direction de Paul Aron, Denis Saint Jacques et Alain Viala, Paris, Presses Universitaires de France (Quadrige), « Dicos-poche », 2004, p309-311.

l'esthétique, le documentaire à l'imaginaire ; elle privilégie le témoignage. Le livre se présente sous forme de deux grandes parties, portant des intitulés qui évoquent différentes situations et/ou moments de la condition féminine en Algérie. Il est entamé par une introduction qui se présente plutôt comme une esquisse ou un avertissement. Dans cette partie introductive de son livre, l'auteure/critique montre clairement son intention de communication, celle d'apporter sa pierre à l'édifice, de « contribuer à la position du problème »¹⁰⁹. Elle décide de briser les barrières, dire ce qu'elle pense, surtout l'écrire, l'écrire noir sur blanc et transcrire un/des témoignages, transmettre une/des mémoires. Préférant la qualification de dossier à celle de livre, l'auteure de *La femme algérienne* fait d'abord de son écrit, une enquête, ensuite un projet concret et réalisable. C'est pourquoi, elle le termine avec une troisième partie, intitulée « perspectives », qui ouvre des horizons, affiche les ambitions et les solutions possibles. Dans ce projet d'écriture, elle semble préférer également le statut de journaliste à celui de l'écrivain quoiqu'elle les assimile dans leur « rôle de transformer en conscience une expérience »¹¹⁰. Cependant, elle se soucie peu de l'esthétique et de la rhétorique : en la lisant, nous sentons une intention, puis une volonté de dire et transmettre des vérités ; chercher et tendre à « trouver les mots les plus justes » pour écrire ces vérités, ou ses vérités.

Fadéla se sert, sans doute, du commentaire subjectif mais elle fait aussi appel, tout au long de cet essai, à une argumentation solide, celle des expériences vécues, celle des témoignages écoutés. Comme au début de son livre, l'objet de son projet – celui de la libération de la femme – revient à la fin pour y clôturer. Elle le fait avec plus de force et de détermination, elle le dit avec colère même :

Il en est de la libération des femmes comme l'indépendance nationale : elle s'arrache. Les colonisés, les prolétaires qui se sont libérés, ces dernières décennies, ne doivent qu'à eux-mêmes leur salut ; c'est grâce à leurs luttes que les femmes, ailleurs, ont conquis la plupart de leurs droits.¹¹¹

Trois années après *La femme algérienne*, qui se désigne comme un « dossier » sur la situation de la femme en Algérie, Fadéla M'Rabet publie en 1967, toujours chez Maspero, *Les Algériennes*, un autre essai qui porte sur le même sujet,

¹⁰⁹ L.F.A-L.A., p12

¹¹⁰ Ibid.

¹¹¹ L.F.A-L.A., p93

celui de la femme et sa condition. Après trois ans, l'essayiste pense donc à compléter « son dossier » par un autre afin d'approfondir plus son travail, et élargir ses enquêtes. Elle veut à tout prix faire comprendre la condition féminine en Algérie et continuer à dénoncer la défaillance d'un système, les tares d'une société. D'ailleurs, les éditions Maspero réuniront les deux ouvrages dans un seul livre, en 1979. (Celui auquel nous nous référons dans notre présent travail, et désignons par l'abréviation L.F.A-L.A qui renvoie à *La femme algérienne* suivi de *Les Algériennes*)

Les Algériennes de Fadéla M'Rabet voit le jour après « les histoires » qui ont succédé à son premier livre, il est né suite aux différents faits provoqués par *La femme algérienne* : entre adhésion, débat, polémique, invective, et lynchage même, cette dernière, ou plutôt ce dernier, a connu plusieurs réactions des lecteurs, mais aussi des organisations telle que la presse nationale, chose qui a poussé son auteure à écrire et publier *Les Algériennes*. « On peut donc se demander pourquoi un nouveau livre sur la femme algérienne », écrit Fadéla M'Rabet, dans l'introduction qui présente ce deuxième essai. Après avoir fait une petite comparaison avec un pays de l'Asie centrale, elle reconnaît, tout de même, que l'évolution de la situation de la femme en Algérie demande plus de temps pour connaître un épanouissement meilleur, « pour que se modifie, de façon sensible, la condition féminine »¹¹² ; c'est un travail de longue haleine, une mission qui requiert l'implication de tout un chacun, surtout l'élite. Cependant, Fadéla M'Rabet sera déçue de voir cette dernière indifférente par rapport à ce sujet et/ou cette cause, alors que, les spécialistes dans chaque domaine, devraient, selon l'essayiste, s'appliquer à « mieux saisir la réalité, et en donneraient une vision plus « scientifique » »¹¹³. Pour exprimer, d'une part, sa désolation de l'absence des intellectuels algériens sur le terrain en ignorant les problèmes de leur société, et renforcer, d'autre part, la thèse qui interpelle et rappelle l'élite à une meilleure implication dans les affaires sociales, elle écrit en s'appuyant sur les propos d'un leader nationaliste, un homme politique palestinien qu'elle qualifie d'écrivain :

Force est de constater qu'il n'en est rien et que, comme le déplore l'écrivain palestinien Moussa El Hussein, « les intellectuels ne prennent pas une part effective à l'édification de notre présent. Il n'existe pas chez nous d'auteurs qui se consacrent à l'étude

¹¹² L.F.A-L.A., p97

¹¹³ Ibid.

de nos différents problèmes, rédigent leurs opinions et les transmettent à ceux qui viennent après eux, de façon à constituer ainsi un héritage scientifique dans chacun des domaines de la vie...¹¹⁴

Les réactions qui ont suivi le premier livre poussent Fadéla M'Rabet à revoir sa stratégie d'écriture, ce qui donne lieu à un exercice d'examen approfondi de la part de l'auteure, en menant des enquêtes sur le terrain et en s'appuyant sur des documents bien choisis. En effet, Fadéla M'Rabet reste fidèle à son style journalistique acquis à travers son expérience à la radio algérienne, celui-là même avec lequel elle a rédigé son premier texte *La femme algérienne*. Tout comme ce dernier, *Les Algériennes* est réparti en trois chapitres, précédés d'une introduction présentant l'ouvrage.

« Tartufferies », c'est le premier chapitre où l'essayiste procède à une sorte d'autopsie de la condition féminine en Algérie, afin de mettre à nu les différentes mentalités ainsi que les pratiques qui empêchent l'évolution de la femme au nom de la « *tradition* ». D'ailleurs, ce terme revient abondamment dans cette partie, et attire l'attention du lecteur à travers sa forme d'écriture italique : Fadéla M'Rabet veut, sans doute, déconstruire ce concept en le libérant de toute ambiguïté ; elle sépare ainsi la tradition transmettrice de l'histoire et de la mémoire de cette *tradition* qui fige la société en la vidant de toute ambition, une *tradition* dont les protecteurs « ne visent en définitive qu'à stopper la marche de l'Algérie »¹¹⁵. L'essayiste procède de la même sorte avec le concept de « la spécificité algérienne », utilisé par une minorité d'algériens, sous prétexte de prémunir l'identité nationale contre l'évolution à l'occidentale : « aux yeux des Algériens, évoluer consistait donc à renier sa communauté et sa foi, à pactiser avec l'ennemi, se franciser. Se faire autre »¹¹⁶, souligne-t-elle.

Dans ce premier chapitre, l'auteure s'attaque à toutes les forces qui s'opposent et bloquent l'évolution de la femme algérienne dans la société, au nom de la tradition et de la religion, en brandissant le slogan de « la personnalité algérienne » qu'« ils définissent par une série d'exclusions »¹¹⁷. Justement, Fadéla M'Rabet écrit

¹¹⁴ L.F.A-L.A., p97.

¹¹⁵ L.F.A-L.A., p138.

¹¹⁶ L.F.A-L.A., p127.

¹¹⁷ L.F.A-L.A., p109.

ce livre pour déjouer ces manœuvres, et prévenir la généralisation de ces pratiques qu'elle considère comme une sorte de camouflage du conservatisme, de l'esprit réactionnaire et rétrograde. Pour l'essayiste, ces défenseurs du « statu quo » profitent des privilèges de cette situation de stagnation qui réduit la femme au stade de la reproduction et à l'espace de la cuisine : elle doit être bien contrôlée pour mieux l'exploiter. Partisane du socialisme, Fadéla M'Rabet prône « une transformation radicale des structures sociales », car, pour elle, « la libération de la femme n'est pas réalisable dans un contexte capitaliste »¹¹⁸. Elle n'oublie pas de mentionner l'analogie entre cette exploitation de la femme à travers le système patriarcal et celle du travailleur par la bourgeoisie, car le patriarcat et le capitalisme sont deux systèmes qui s'appuient l'un sur l'autre. Encore plus, elle juge que la deuxième assure sa continuité en conservant la première ; c'est-à-dire, tant que la femme est dévalorisée et exploitée, l'homme le sera pour toujours. Elle souligne :

Si l'asservissement de la femme est un cas particulier de l'exploitation de l'homme par l'homme, ce sont les exploiters, les profiteurs, en un mot : les bourgeois qui, en s'efforçant de maintenir l'un, cherchent, en réalité, à perpétuer l'autre. Et le tout sous le couvert de l'Islam, ou de ses variantes : « tradition sacrée », « passé glorieux », « spécificité ».¹¹⁹

Apparent et récurrent, est « le combat » pour les droits de la femme dans ce livre ; il est clairement manifesté dans le texte, et de manière abondante. L'auteure Fadéla M'Rabet soutient, bien évidemment, la femme qui travaille, mais elle estime, tout de même, que le travail ne suffit pas, à lui-même, pour une meilleure émancipation de la femme. D'après elle, même la femme travailleuse n'est pas à l'abri de l'exploitation par ces vigiles de la *tradition* qui « prêchent un retour aux sources, dont le seul but est de protéger des sources de revenus »¹²⁰. Il faudrait, peut-être, associer au travail, une éducation sociale qui consiste à accompagner ces femmes d'une manière individuelle ou collective, pour les amener à être autonomes, au sens large. L'instruction est incontournable ! Celle-ci, peut déstabiliser « l'ordre établi » qui enferme la femme ; l'instruction peut la libérer des contraintes d'une « *tradition* » qui la fige ; l'instruction peut l'éveiller devant une « caste » qui renie ses droits. C'est pourquoi, Fadéla M'Rabet insiste sur la scolarisation des filles ; c'est

¹¹⁸ L.F.A-L.A., p140.

¹¹⁹ L.F.A-L.A., p130.

¹²⁰ L.F.A-L.A., p141.

parce que « la libération de la femme exige que les adultes de demain bénéficient, dès aujourd'hui, d'une scolarité aussi développée que les garçons »¹²¹. D'après l'auteure, une scolarisation massive des filles, qui leur permettra de s'instruire et de se cultiver, changera la donne ; avec l'instruction et la culture, l'école facilite l'évolution de la femme et accélère son autonomisation, ce qui la libérera, selon elle, de ces forces rétrogrades.

Par ailleurs, Fadéla M'Rabet met l'accent sur l'attitude ambivalente de la classe bourgeoise qui joue le double jeu, en défendant, d'un côté, cette fameuse spécificité « arabo-islamique » mais copiant aveuglement, de l'autre côté, des comportements européens : elle dévoilent les pratiques de « nos bourgeois, qui plagient si allégrement leurs modèles occidentaux, (et) développe, par contrecoup, la fable de la « spécificité » »¹²² ; elle met en évidence cette attitude paradoxale, une façon idoine, sinon la meilleure, pour dénoncer la conduite contradictoire, pour ne pas dire hypocrite, de cette « caste ». Ne faudrait-il pas faire appel à la psychologie pour interpréter la conduite paradoxale de beaucoup d'hommes évolués, notamment les intellectuels, qui condamnent le conservatisme et l'esprit réactionnaire, mais qui le font subir à leur femme. Il n'est pas aussi facile de changer, une fois grand, les comportements et les habitudes de l'enfant, acquis depuis le bas âge, et souvent de la part d'une mère résignée et soumise : « l'éducation qui suit ne facilite pas davantage à l'individuation du petit homme. Au contraire de la petite fille dressée dès deux ans à la contrainte, à la soumission, le petit garçon est encouragé dans toutes ses manifestations violentes qui traduisent son insatisfaction »¹²³, écrit Lacoste-Dujardin dans son ouvrage *des mères contre les femmes*. Les mères elles-mêmes éduquent les enfants de manière à acquérir ces comportements violents et elles leur inculquent cette conduite agressive envers l'autre, notamment les femmes.

Cependant, l'auteure n'oublie pas de mentionner que cette attitude n'est pas spécifique à la bourgeoisie algérienne, elle est une pratique exercée par cette catégorie partout dans le monde dans le but de freiner, sinon stopper l'évolution de la femme ; « en Algérie, comme ailleurs, c'est pour retarder l'échéance que les

¹²¹ L.F.A-L.A., p140.

¹²² L.F.A-L.A., p138.

¹²³ Lacoste-Dujardin Camille, *des mères contre les femmes*, maternité et patriarcat au Maghreb, Alger, Bouchene, 1990, p114.

bourgeois s'essoufflent à réanimer les vieux mythes »¹²⁴. Et dans le même sillage, elle n'oublie pas de tirer à boulets rouges sur une autre catégorie qui, cette fois-ci, instrumentalise la religion, notamment l'islam, pour servir des minorités ; ces gens qui, selon M'Rabet, ne se réfèrent au texte coranique que quand il s'agit de la femme, ceux « rêvant d'un Etat théocratique mis au service de certains intérêts de classe »¹²⁵. Là encore, elle dénonce avec colère, et en utilisant un discours virulent mais dérisoire aussi :

Fanatiques au masque mal ajusté, ou dévots plus habile : il est quand même curieux que le Coran ne soit brandi par ces belles âmes qu'au moment où se pose, précisément, le problème de l'évolution de la femme.¹²⁶

A la fin de ce chapitre intitulé « Tartuferies », Fadéla M'Rabet nous rappelle les machinations tramées par les uns et par les autres, à chaque fois que la question de la femme est soulevée. Elle revient sur les arguments avancés par les « bourgeois » au nom de la *tradition*, et ceux des « dévots » au nom de la religion :

Evoluer dans le respect du passé..., conformément à notre personnalité..., à notre spécificité arabo-islamique : maintenant, on y voit peut-être plus clair, on sait ce que valent ces arguments, d'où ils viennent, et qui ils servent.

Sans doute, tous ceux qui les reprennent à leur compte ne sont pas toujours bourgeois ; mais que ce soit par étourderie, par ignorance ou aliénation, peu importe : ils se font les agents de la réaction – dont le propos, bien entendu, est d'empêcher toute évolution.¹²⁷

D'après l'auteure/essayiste, ces arguments ne sont que d'habiles subterfuges, employés contre l'émancipation de la femme. Elle estime que les « bourgeois » ainsi que les « religieux » manigancent de la même manière et pour une même fin ; celle de freiner, pour ne pas dire bloquer, l'évolution de la femme. Elle énumère, d'abord, leurs arguments qu'elle considère de faux prétextes, pour dénoncer ensuite un comportement réactionnaire.

Fadéla M'Rabet reproche aux « agents de la réaction » le fait de masquer la réalité et de conditionner l'évolution de la femme au passé, sans présenter aucune analyse objective de la condition féminine. Compte tenu de ces « tartufferies », et

¹²⁴ L.F.A-L.A., p137.

¹²⁵ L.F.A-L.A., p138.

¹²⁶ L.F.A-L.A., p125.

¹²⁷ L.F.A-L.A., p141-142.

après une critique sévère contre ces pratiques, elle clôt le premier chapitre, en le concluant ainsi :

Mais la réaction a intérêt, également, à camoufler le présent : si elle parle tant de l'évolution en fonction du passé, sans jamais analyser la situation dans laquelle se trouve la femme [...] c'est aussi pour dissimuler ce qui est, d'une façon ou d'une autre, la condamne.

Il convient donc, maintenant, d'y revenir : depuis la publication de *La femme algérienne*, j'ai eu l'occasion de rencontrer des médecins et des psychiatres, de recevoir des lettres, des confidences, de consulter quelques statistiques ; le tableau est plus sombre que je ne l'ai brossé il y a trois ans ; et ce sont ces « ombres » que je voudrais évoquer ici, telles qu'au fil des jours, d'abord, j'ai été amené à les découvrir.¹²⁸

A travers cette conclusion du premier chapitre, l'essayiste fait le constat amer de la condition féminine en Algérie. Elle déplore l'absence d'un examen sérieux de la situation des femmes, celui qui permettrait une transformation progressive, mais surtout positive, de leur condition. Fadéla M'Rabet, qui semble renforcer ses études précédentes par plus d'investigations ainsi que les témoignages de médecins, insiste sur l'objectif de ce deuxième essai, qui consiste à approfondir son analyse de la condition féminine dans son pays natal. C'est ainsi qu'elle annonce le contenu du chapitre suivant.

Dans le deuxième chapitre intitulé « situations », l'auteure va se donner donc à l'analyse, en proposant un large exposé de la situation de la femme en Algérie, à travers les diverses expériences vécues et en s'appuyant sur des exemples concrets. Elle va dresser un autre tableau de la situation, ou plutôt compléter celui de *La femme algérienne*, d'il y a trois ans. Effectivement, l'essayiste amorce cette partie par l'une de ses plus importantes expériences, celle des émissions radio, *Le magazine de la jeunesse* et *La parole est aux jeunes*, qu'elle animait avec son mari, avant leur interdiction en 1965. Elle revient alors sur ces émissions dédiées à la jeunesse pour s'exprimer sur les problèmes de la vie quotidienne, elle revient sur le sujet de ces innombrables lettres reçues, surtout de la part des jeunes filles. Elle choisit des exemples qu'elle présente comme échantillon pour donner ainsi une idée sur l'ensemble de la situation. En classant les phénomènes selon leur ampleur, elle commence d'abord par celui du retrait des filles de l'école, puis le mariage forcé, surtout au jeune âge, et ses conséquences, tels que la répudiation et le divorce. Elle enchaîne les cas de manière à montrer que ces phénomènes touchent pratiquement

¹²⁸ L.F.A-L.A., p142.

tout le territoire national, la campagne et les villes, y compris les grandes, à l'instar de la capitale Alger : Najet d'El Harrach, Lila de Bougie, Fadéla d'El Asnam, Fatma et Zoulikha d'Affreville, actuelle Khemis Miliana... Elle termine par le phénomène du suicide comme ultime solution pour beaucoup de jeunes filles désespérées, et afin de donner plus d'effet à ses dires, elle les appuie avec le témoignage suivant : « Au printemps 1967, les suicides, d'après un médecin, « continuent comme avant » »¹²⁹. Pour elle, si l'on ne pense pas encore à s'organiser autour de structures nouvelles et modernes, ces problèmes ne vont que perdurer et s'aggraver. Elle estime que :

Tant que les structures traditionnelles continueront à se désintégrer, sans que de nouvelles les remplacent, bien des jeunes filles bloquées entre le passé qui se désagrège et qu'elles refusent, et un avenir encore incapable de les fixer (il n'y a pas d'institutions), seront objectivement tentées par cette solution.¹³⁰

Dans ce chapitre, Fadéla M'Rabet revient également sur deux critères importants pour la libération et une meilleure émancipation de la femme, en l'occurrence l'instruction et le travail. Selon ses analyses, les femmes instruites ou celles qui travaillent sont plus aptes à faire face aux problèmes sociaux, ou du moins, elles réagissent mieux aux situations difficiles, mieux que celles qui restent toujours et complètement soumises aux contraintes de la *tradition*. Pour mettre en évidence cette nuance, l'auteure souligne que :

Les réactions féminines sont, en général, assez différentes, suivant que la femme a ou n'a pas été scolarisée, qu'elle est ou, n'est pas, francophone ; il en est de même pour celles qui ont exercé une profession, fût-ce celle de femme de ménage ou de veilleuse de nuit à l'hôpital, qui réagiront autrement que celles qui n'ont jamais quitté leur milieu traditionnel.¹³¹

Mais, dans l'Algérie des années soixante, le travail et l'école restent presque au stade du rêve pour les jeunes filles algériennes. Selon l'auteure, c'est un nombre limité de femmes qui ont accès au monde du travail, « et parmi ces travailleuses, la plupart sont des femmes de ménage, dactylos, agents de bureau, commis, concierges »¹³². C'est une minorité qui travaille comme ouvrières, et elles sont orientées vers des postes et des métiers bien précis ; des postes de travail qui ne leur permettent pas réellement de changer leur condition. Par ailleurs, il est important

¹²⁹ L.F.A-L.A., p165.

¹³⁰ L.F.A-L.A., p166.

¹³¹ L.F.A-L.A., p177.

¹³² L.F.A-L.A., p200.

pour Fadéla M'Rabet, sinon un devoir, de signaler que le chemin est toujours long en ce qui concerne l'intégration des femmes au milieu professionnel, que « de très grands efforts restent à faire dans le domaine de la formation féminine »¹³³ et la scolarisation de jeunes filles. Car, pour elle, il ne suffit pas seulement d'intégrer les femmes dans le monde du travail, ou d'introduire les filles dans les écoles, mais de les respecter et de les valoriser, en leur permettant une intégration digne, en assurant un environnement sain ainsi que de bonnes conditions d'incorporation. C'est pour cette raison que l'auteure insiste sur le fait de mettre en lumière l'exclusion de la femme sur tous les plans, social, économique, politique, et même culturel. Une exclusion qui laisse toujours la femme prisonnière du passé, victime d'un système traditionnel fondé sur un pouvoir exclusivement patriarcal. Un système qui bloque l'évolution de la femme et son émancipation, qui lui interdit le travail digne et lui impose la passivité, pour la tenir toujours dans la résignation et l'asservissement :

Si les Algériennes sont, d'une façon ou d'une autre, des victimes, si elles subissent, beaucoup plus qu'elles ne la font, leur condition, c'est, bien entendu, qu'elles ne disposent pas de l'instrument nécessaire (mais insuffisant) de leur libération : le travail.

Non qu'elles se reposent, certes, qu'elles passent leurs journées à rêvasser, à bavarder : souvent levées avant l'homme, pour le servir, et couchées les dernières, services rendus ; mais si elles sont accablées de tâches ménagères, elles restent à peu près exclues du monde du travail, elles ne produisent pas ; et cette activité qui crée la richesse, et recrée l'homme, leur est fondamentalement étrangère.¹³⁴

C'est par ce constat regrettable et décevant, que Fadéla M'Rabet achève le deuxième chapitre de son livre. Elle a montré à quel point l'exclusion de la femme algérienne du monde du travail, et sans doute des autres domaines, peut avoir des répercussions négatives sur sa vie, et peut même impacter son devenir. Elle n'hésite pas à exprimer son insatisfaction concernant cette question du travail des femmes et à dresser une autre fois le tableau noir de la situation. D'après elle, cette absence – voulue et programmée – dans tous les domaines de la vie publique, engendre beaucoup de problèmes complexes chez les femmes algériennes :

De cette absence résultent toutes les conséquences qu'on a vues en commençant : parce que, dans leur majorité, les Algériennes ne travaillent pas, elles restent, jeunes filles soumises à leurs pères, femmes, à leur mari, et leur révolte, quand elle se manifeste, les

¹³³ L.F.A-L.A., p193.

¹³⁴ L.F.A-L.A., p187.

conduit à une impasse : suicide, divorce – et retour dans la famille, ou remariage et soumission.¹³⁵

« Tendances », est l'intitulé du troisième et dernier chapitre de l'essai *Les Algériennes*. Il est réservé aux évolutions, quoique timides, et aux orientations qui concernent le sujet de la femme. L'auteure juge nécessaire de commencer ce chapitre par l'exemple des pays où le processus de modernisation est doux et la transformation est presque imperceptible. Par la suite, elle met en évidence, la particularité de la société algérienne juste après la guerre d'indépendance. Consciente de la complexité de la situation dans son pays, Fadéla M'Rabet n'oublie pas de mentionner les risques de cette évolution et ses impacts sur la société algérienne. Cette dernière ne peut être à l'abri d'un certain déchirement et de quelques souffrances que provoquera cet élan moderne, surtout qu'il provient de l'occident, terre du colonisateur. Une résistance à double sens est inévitable : le retour aux sources pour maintenir la tradition, mais aussi pour s'opposer à l'ennemi d'hier. Mais, selon l'auteure, le rejet des valeurs modernes comme arme contre l'ennemi n'a pas lieu d'être maintenant que la colonisation est terminée. Elle souligne également que l'Algérie, malgré les 132 années de colonisation française et ses conséquences néfastes sur la société, résiste toujours et aspire à un avenir meilleur ; l'Algérie veut aller de l'avant même si :

L'occupation coloniale – l'introduction brutale de la modernité, de ses techniques, de ses normes – la guerre de libération, les contradictions de l'après-guerre l'ont secouée violemment, et bouleversée ; indépendante, elle se cherche, et si le passé pèse encore – très lourdement – sur le présent, il ne l'emprisonne pas complètement ; des changements se font déjà et d'autres se préparent.¹³⁶

Néanmoins, l'auteure/essayiste n'hésite pas à rappeler à chaque fois que les choses se font lentement, et le changement tarde à venir. Mais pour éviter toute sorte de désespoir en ce qui concerne la situation de la femme en Algérie, elle met en lumière quelques réalisations remarquables ; elle permet une certaine espérance, quoique prudente. Dans le domaine de l'enseignement, par exemple, elle s'attelle à montrer une certaine croissance au niveau de la scolarisation des filles : elle énumère les progrès réalisés graduellement, en illustrant avec des tableaux de statistiques pour chaque année scolaire. Elle affirme que : « c'est assurément, dans le domaine de la

¹³⁵ L.F.A-L.A., p200.

¹³⁶ L.F.A-L.A., p201.

scolarisation féminine que la situation est plus « ouverte », et les progrès, les plus nets »¹³⁷. Mais, tout en reconnaissant cette amélioration remarquable, l'essayiste souligne que, cinq ans après l'indépendance de l'Algérie, l'évolution est toujours au stade « embryonnaire ». Elle s'interroge sur les raisons d'une telle lenteur, et elle se demande s'il y a réellement une volonté politique de changer les choses. C'est pour cette raison qu'elle insiste sur le devoir, sinon l'obligation, d'appuyer les progrès réalisés par des décisions politiques sérieuses, elle demande aux décideurs, sans les nommer, de soutenir, pour ne pas dire imposer, l'émancipation de la femme par la force de la loi :

Aux mesures d'intérêt collectif doivent s'en ajouter d'autres, qui définissent, sans ambiguïté, le devenir de la femme, qui inscrivent sa libération au-delà des résolutions d'orientation générale (Charte d'Alger), dans une politique expressément progressiste à son égard. Il faut donc que les tendances actuelles s'affirment dans un ensemble de textes législatifs, qui [...] détermineront les grandes lignes de l'évolution féminine en Algérie.¹³⁸

Dans ce troisième chapitre, Fadéla M'Rabet enchaîne les exemples et les faits réels pour défendre sa thèse qui préconise une prise en charge totale et urgente de la condition féminine en Algérie, mais aussi et surtout pour remettre en cause les arguments avancés par les réactionnaires et les défenseurs de la *tradition*. En effet, même si elle brosse un tableau noir de la situation, elle reste optimiste pour l'avenir : « Aux voilées et youyoutantes, aux cousines emmurillées, de libres citoyennes – des femmes modernes – succéderont-elles ? Il n'est peut-être pas insensé de l'espérer. »¹³⁹

Enfin, il est à signaler que, contrairement à *La femme algérienne* où l'opposition entre l'homme et la femme est très apparente, dans *Les Algériennes* Fadéla M'Rabet semble s'épargner cette confrontation entre les deux sexes, ou plus exactement, elle évite de se pencher sur le phénomène de misogynie, celui du mépris de l'homme pour la femme. D'ailleurs, il a été annoncé dans le paratexte : à travers la citation de Tchekhov, juste en bas du titre, « sans la société des hommes, les femmes se fanent, sans la société des femmes, les hommes s'abêtissent », l'essayiste

¹³⁷ L.F.A-L.A., p202.

¹³⁸ L.F.A-L.A., p236.

¹³⁹ L.F.A-L.A., p249.

semble avantager plus le discours de l'apaisement, et encourager la compréhension mutuelle en mettant en évidence la notion de complémentarité.

Par conséquent, les deux ouvrages ne présentent pas vraiment des études scientifiques, mais il est incontestable qu'ils exposent des informations, des données, et des analyses qui peuvent être exploitées pour entreprendre ce genre de travail de recherche approfondi. Ils représentent deux essais. L'auteure les qualifie de dossiers. Nous les considérons les deux réunis, tel que l'a si bien fait Maspero en 1979, comme un acte de combat, car nous constatons que le côté militant de l'auteure est très apparent, il est présent tout au long des textes : l'objectif principal des deux textes, d'ailleurs, est la lutte pour l'émancipation de la femme algérienne en dénonçant toutes les forces, physiques ou morales, qui s'y opposent. M'Rabet a examiné l'idée de l'évolution de la femme dans le contexte algérien, celui du poids de la tradition sur le cours des événements, dans le cadre de ce qu'on appelle « la personnalité arabo-islamique ».

Donc, nul ne peut nier également que, depuis son premier essai, Fadéla M'Rabet a su poser et imposer, juste après l'indépendance de son pays, la question de la femme au milieu des problèmes qu'endurait la société algérienne. La première à traiter de la condition féminine à travers un essai, elle a su écrire une mémoire, celle des femmes. Au travers de l'essai, elle a écrit une partie de l'histoire algérienne, elle a transmis une mémoire, la sienne, et celle de ces compatriotes algériennes.

I-2- Mémoire et histoire : La déconstruction au service de la condition féminine.

Nous estimons nécessaire de mettre en lumière quelques principes de la notion de la déconstruction afin de montrer l'intérêt d'y recourir, mais aussi et surtout éclaircir le sens de son application à une partie de notre corpus, que sont les deux essais de Fadéla M'Rabet.

I-2-1- Comprendre Derrida d'abord : déconstruire n'est pas détruire :

Nous allons aborder ici, un concept nouveau, et encore une fois, complexe et difficile à définir, plus que l'essai nous paraît-il. Mais, nous n'allons pas, bien entendu, le traiter en profondeur ; nous ne prétendons réaliser ni une étude

approfondie, ni une quelconque analyse de cette notion philosophique moderne, qu'est la déconstruction, car ce n'est pas l'intérêt de cette partie du chapitre, et encore moins de l'ensemble de notre travail de recherche. Nous nous attelons plutôt à montrer comment la déconstruction, au sens derridien, est au service de l'essai dont nous avons parlé dans le point précédent, notamment les deux ouvrages de Fadéla M'Rabet qui font partie de notre corpus.

Néanmoins, il est à rappeler, avant tout, que ce concept d'apparition très récente, employé à tort et à travers, revient au philosophe français Jacques Derrida, qui développe, pour la première fois, la philosophie de la déconstruction à la fin des années soixante, dans son livre *la grammatologie*. Selon Derrida, le terme existait, bien avant, dans la langue française, mais presque inexistant pratiquement, c'est-à-dire rarement utilisé dans tous les domaines. C'est pourquoi, il s'oppose à toute définition uniforme, et conforme aux normes, de ce concept. Dans sa *Lettre à un ami japonais*, il écrit : « il ne faudrait pas commencer par croire, ce qui serait naïf, que le mot « déconstruction » est adéquat, en français, à quelque signification claire et univoque »¹⁴⁰. Il refuse même cette désignation de concept, tout comme celle de notion et de méthode, car la déconstruction est considérée comme « un acte, un événement ou quelque chose d'imprévisible »¹⁴¹, tel que le souligne Elisabeth Roudinesco¹⁴².

Comme nous l'avons signalé précédemment, le recours à la déconstruction dans ce travail ne doit pas forcément passer par une étude approfondie de cette notion et encore moins un exposé détaillé de la théorie derridienne. Mais nous devons, tout de même, expliquer ce qui nous amène à penser à ce concept et d'en user dans notre travail, notamment dans ce chapitre consacré à l'essai. Ce qui nous intéresse, en premier lieu, c'est le point de départ de cette théorie, celui de dénoncer « le refoulement de l'écriture », une question traitée profondément dans les deux

¹⁴⁰ Derrida Jacques, *Lettre à un ami japonais*, publiée dans la page des éditions Galilée : <http://www.editions-galilee.fr>

¹⁴¹ Roudinesco Elisabeth, *La déconstruction contre la tyrannie du dogme*, <https://www.lemonde.fr>, publié le 19/05/2021

¹⁴² Universitaire, historienne et psychanalyste française, influencée par Jacques Derrida. Plusieurs publications en son nom : une vingtaine d'ouvrages et vingtaine d'articles sans oublier les ouvrages en collaboration.

ouvrages¹⁴³ publiés par le philosophe de la déconstruction en 1967. Derrida critique ce refoulement depuis Platon jusqu'à Rousseau. Pour lui, il fallait attribuer à l'écriture un statut pour influencer le monde de la pensée. Annie Ernaux¹⁴⁴, de son côté, souligne dans son livre *L'écriture comme couteau*, que l'écriture « contribue au dévoilement et au changement du monde »¹⁴⁵. Il faut écrire pour changer les choses, modifier les mentalités, rénover la pensée, transformer et réformer les situations – celle des femmes entre autres –, écrire pour changer le monde. Par ailleurs, « le fait d'écrire donne à l'existence une forme [...] écrire est une façon d'exister »¹⁴⁶. Ne doit-on pas écrire pour exister ? Etre présent malgré l'absence, et même après la mort, car l'écriture constitue une inscription de la trace. Pour Ernaux, l'écriture est un exercice, une activité qui permet à son auteur de sauver et de se sauver. Sauver les êtres et les choses de l'oubli, sauver un héritage culturel de la disparition, sauver une société et son histoire, dont on est témoin à un moment donné et dans un espace donnée, de l'effacement ; sauver l'existence de tout ce monde, mais aussi son existence à lui-même, en les perpétuant et les éternisant à travers l'écriture. Autrement dit, l'écriture est un moyen d'immortaliser les choses. A la mort de sa mère Ernaux, souligne que : « écrire a été un recours, la faire exister sous une forme historique, me sauver en la sauvant, en quelques sorte. »¹⁴⁷. C'est dans ce sens que, Fadéla M'Rabet, a écrit ses deux essais, et qu'elle va écrire les livres qui vont les suivre. A une question sur l'écriture de l'une de ses œuvres, elle répond :

J'ai écrit [...] pour que le monde de mon enfance ne meure pas. Pour moi, la mort reste inacceptable, celle des êtres comme celle des peuples. Je voudrais que ces femmes et ces hommes, souvent magnifiques, qui ont peuplé mon enfance, laissent une trace, ne serait-ce que dans une bibliothèque à Alger, à Tunis, à Rabat ou à Paris, puisque mes premiers ouvrages, je les ai trouvés dans des bibliothèques universitaires américaines.¹⁴⁸

¹⁴³ Deux livres publiés la même année (1967) : *De la grammatologie* chez Minuit, et *L'écriture de la différence* chez Seuil.

¹⁴⁴ Professeure de lettres et écrivaine française (1940), plus de 30 ouvrages entre autres livres entretien tel que *L'écriture comme couteau* auquel nous faisons référence, en plus des articles et ouvrages coll.

¹⁴⁵ Annie Ernaux, *L'écriture comme couteau*, Stock, Paris, 2003, p46 (version numérique)

¹⁴⁶ Annie Ernaux. Op.cit, p87-71.

¹⁴⁷ Annie Ernaux. Op.cit. p71.

¹⁴⁸ Fadéla M'Rabet, *Une enfance singulière, En Algérie le choix est clair...*, entretien réalisé par Nora Borsali, revue Réalités, n° 917, du 24 au 30 juillet 2003, p36-38.

Fadéla M'Rabet devait écrire des essais – et devra écrire, par la suite, des récits – pour laisser une trace et transmettre une mémoire. Elle devait participer à l'inscription de l'évolution de la femme, qui verra et vivra sa libération ; elle devait contribuer au changement de la situation des femmes, qui verront et vivront leur émancipation ; elle devait transcrire pour écrire la condition féminine, car « écrire est une façon de nier la fatalité »¹⁴⁹. Ecrire, pour elle, est une façon de refuser le silence qu'on lui impose. Elle accomplit une sorte de devoir avec soi-même, mais aussi envers les autres, notamment ses compatriotes les femmes. L'écriture représente également pour elle un engagement dans tous les domaines de la vie, car « écrire n'est pas une activité hors du monde social et politique »¹⁵⁰. Donc, c'est à travers l'écriture, puisqu'elle a été privée de parole sur les ondes de la radio et chassée des salles de cours, qu'elle a fait et fera entendre sa voix et la voix de toutes les femmes algériennes qui ne peuvent pas écrire. Décrire et écrire leur souffrance pour les sortir des ténèbres de la solitude, de l'isolement et de la résignation, vers la lumière des libertés, de l'épanouissement et de l'émancipation. Elle écrit ce qu'on lui a interdit de dire, elle écrit ce qu'elle ne peut plus dire ; elle semble anticiper l'exhortation de Derrida que nous livre Elisabeth Weber dans la présentation de *Points de suspension*, un recueil d'entretiens avec le philosophe de la déconstruction : « Ce qu'on ne peut pas dire, il ne faut surtout pas le taire, mais l'écrire »¹⁵¹.

Nous abordons également, dans ce deuxième point, le concept de la déconstruction sous un autre aspect qui peut nous aider à analyser les œuvres qui composent notre corpus, et auxquels est consacré ce chapitre. Nous usons de ce terme comme « instrument intellectuel forgé par le philosophe Jacques Derrida pour défaire un système de pensée dominant »¹⁵², tel que le pense Elisabeth Roudinesco.

Nous devons peut-être nous attarder ici sur cet acte de défaire : défaire ne doit pas être confondu ni avec détruire ni avec dissoudre. Certes, le concept de Derrida est maladroitement interprété, pour ne pas dire déformé et instrumentalisé, qu'il constitue une influence néfaste. Mais, la déconstruction ne veut en aucun cas dire la destruction. Nous trouvons nécessaire de rappeler ici que ce qu'on appelle le

¹⁴⁹ M'Rabet Fadéla, *La salle d'attente*, des femmes, Paris, 2013, p11.

¹⁵⁰ Ernaux Annie, op.cit., p108.

¹⁵¹ Derrida J, *Points de suspension*, Galilée, Paris, 1992, p9.

¹⁵² Roudinesco E, op.cit.

déconstructionnisme social, courant de pensée désigné aussi par l'expression « la déconstruction sociale », est souvent mal compris. Beaucoup de polémistes de nos jours l'utilisent pour détruire une idée ou un système social qualifié de traditionnel et jugé rétrograde. Pourtant, au lieu de détruire, la « déconstruction » analyse des conceptions traditionnelles et remet en cause des idées pour les réformer et les transformer. Son but n'est pas de critiquer seulement pour critiquer, elle tend plutôt vers une critique constructive. Elle entreprend une réévaluation afin de rénover les choses et les adapter au contexte. Elle examine et apporte les modifications nécessaires pour moderniser. Elle essaie d'actualiser, d'effectuer une sorte de mise à jour. Enfin, à la place de la domination, elle veut instaurer la justice. La déconstruction requiert un esprit critique et non un esprit cynique, un esprit qui a pour finalité de défaire pour (re)faire, non celui qui a pour objectif de décomposer pour imposer. La déconstruction a pour but d'apporter des aménagements à un système existant au lieu de le supprimer complètement.

Dans une réponse orale, lors d'un entretien réalisé par le philosophe et journaliste français Roger Pol Droit, pour le journal *Le Monde* en juin 1992, Derrida explique ce terme de « déconstruction » comme une analyse des structures du discours, ce qui est loin d'être une dissolution, encore moins une destruction. Ses propos sont publiés une seconde fois, trois jours après sa mort en 2004, par le même journal qui a mis l'accent sur cette partie où Derrida parle de la déconstruction et souligne : « Il faut entendre par ce terme de « déconstruction » non pas au sens de dissoudre ou de détruire, mais d'analyser les structures sédimentées qui forment l'élément discursif, la discursivité philosophique dans lequel nous pensons »¹⁵³.

Cependant, la déconstruction pour Derrida ne se limite pas uniquement au domaine de la linguistique, elle ne se contente pas seulement d'analyser des structures qui forment un discours. Selon Derrida, elle doit s'étendre à d'autres domaines et d'autres disciplines, elle doit toucher au social et au politique, c'est-à-dire, elle doit aussi prendre en charge l'étude ou l'examen des éléments qui composent et structurent la société. Pour lui, il faut s'intéresser à toutes les composantes et structures d'une société, notamment les institutions, pour analyser et

¹⁵³ Pol Droit Roger, *1992-2004 Jacques Derrida. Qu'est ce que la déconstruction ?*, *Le Monde*, 2004 (<https://www.lemonde.fr>)

défaire un système de pensée, déconstruire un ordre établi basé sur des principes et traditions rigides. Derrida souligne que :

La déconstruction n'est pas, ne devrait pas être seulement une analyse des discours, des énoncés philosophiques ou des concepts, d'une sémantique, elle doit s'en prendre, si elle est conséquente, aux institutions, aux structures sociales et politiques, aux traditions les plus dures »¹⁵⁴.

Et d'ajouter que « la déconstruction est ce qui se passe, ce qui advient aujourd'hui dans ce qu'on appelle la société, la politique, la diplomatie, l'économie, la réalité historique, et ainsi de suite »¹⁵⁵.

La théorie de Derrida va être adoptée et adaptée par plusieurs hommes et femmes de lettres, notamment les écrivaines féministes, qui, à travers la déconstruction, feront appel à un autre langage qui doit aller au-delà des rivalités et des antagonismes, surtout ceux qui opposent les hommes aux femmes. Le point de départ de l'œuvre de Jacques Derrida n'est-il pas celui de remettre en cause les oppositions traditionnelles, notamment celle du masculin/féminin dans la théorie des genres ? Une démarche qui se veut libératrice et innovatrice, celle qui veut se défaire des conflits et des hostilités inutiles : dépasser les oppositions traditionnelles qui font que la femme, et tout ce qui est féminin, reste au second degré ; celles qui, par le biais des rapports de force bien sûr, font que les femmes supportent les règles « anciennes », subissent les lois « archaïques » de leurs sociétés. Aller au-delà du contraste discriminatoire qui fait que la femme soit mineure et reste toujours prisonnière d'un ordre établi instauré par un système social fait par les hommes et pour les hommes, tel que le souligne Fadéla M'Rabet dans ses écrits, notamment ses deux essais.

C'est pourquoi, les travaux et les démarches féministes se basent sur la lutte pour une existence digne ; défendre les droits de la femme et combattre, ainsi, le système d'asservissement du patriarcat dont les pratiques disqualifient toute action féminine. Dans leurs livres, les écrivaines féministes, à l'instar de Fadéla M'Rabet, se révoltent contre toutes les pratiques sexistes qui visent à enfermer la femme, à la maintenir au niveau de la maternité, à la réduire aux tâches ménagères, pour lui

¹⁵⁴ Derrida J, *Points de suspension*, op.cit. p227.

¹⁵⁵ Jaques Derrida cité dans l'article d'Aurélien Barrau, *Qui a peur de la déconstruction ?*, Le Magazine Diacritik, 20/03/2017 (<https://diacritik.com>)

imposer le silence et la priver de toute évolution, de toute émancipation. Afin de contribuer pertinemment à ce travail de construction, ou plutôt de reconstruction, ces écrivaines procèdent, d'abord, à l'analyse de la situation de la femme dans la société. Elles mettent en lumière la condition des femmes pour déconstruire, ensuite, les stéréotypes ainsi que les règles « archaïques » de la tradition.

I-2-2- Modifier le comportement des hommes pour changer celui des femmes :

Rappelons-le, Fadéla M'Rabet entame, en 1964, une étude, ou plutôt un dossier, sur la condition féminine, qu'elle poursuit, trois ans après, en 1967. Mais, il est important de rappeler ici, que pour mener à bien son étude, elle fait appel au témoignage, un point sur lequel nous reviendrons ultérieurement, mais aussi et surtout, elle fait une analyse de la société, en insérant des commentaires personnels, afin de faire valoir son point de vue sur la situation de la femme en Algérie.

Après avoir posé le problème de la femme qui, pour elle, réside dans le comportement de l'homme, l'auteure de *La femme algérienne*, fait parler une jeune fille dont les propos¹⁵⁶ reposent la même problématique mais sous forme de question : « Comprendront-ils (les hommes) que, pour que notre comportement change, il faut qu'ils modifient le leurs ? »¹⁵⁷. Cette interrogation, ou plutôt cette interpellation, semble être un moyen que l'essayiste utilise pour introduire son discours, son constat à elle, sur le négativisme d'un comportement masculin, celui de l'homme algérien à l'égard de la femme, sa compatriote. Un comportement qu'elle soumettra à l'analyse, celui qu'elle va déconstruire tout au long de son essai. Elle lance son premier constat :

Quelles que soient ses modalités, la conduite de l'Algérien envers la femme se présente comme essentiellement négatrice : elle nie, chez la femme, toute réalité, toute positivité humaines, elle en fait un être-là, naturel, ou végétatif ; et si par opposition au végétal, l'humain se définit par la parole, la liberté de faire, de projeter, le pouvoir de décider, rien de tel n'est reconnu à la femme.¹⁵⁸

¹⁵⁶ Propos recueillis par la revue, Révolution Africaine, diffusée en Algérie de 1963 à 1965.

¹⁵⁷ L.F.A-L.A., p13.

¹⁵⁸ L.F.A-L.A., p13-14.

A travers une série de phrases à la forme négative, ainsi qu'un ensemble de comparaisons et de métaphores, qui renvoient à la réalité sociale mais aussi aux valeurs sociétales, l'auteure va montrer l'indifférence, encore pire et plus dur, le mépris de l'homme algérien envers celle qui est sa mère, sa sœur, son épouse, avant d'être sa concitoyenne : aux yeux de l'homme, celle-ci ne doit pas parler et on ne parle pas avec elle ; elle ne doit pas donner son avis, et encore moins réclamer un droit ; plus grave encore, on ne l'écoute même pas, ajoute Fadéla M'Rabet. Pour accentuer son discours et renforcer sa thèse qui remet en cause le « mauvais » comportement de l'homme à l'égard de la femme, elle enchaîne avec une série d'actions que la femme subit : « on la convoque...on la commande...on l'épouse...on la marie...on la répudie...on la siffle...on la chasse...on la bat... »¹⁵⁹. Cette situation, selon l'auteure, est due à la dépendance financière et économique de la femme, car « c'est de l'homme qu'elle est censée tout recevoir »¹⁶⁰, et c'est ainsi qu'elle se trouve loin de toute autonomie qui lui permettra de s'acheminer vers sa libération. Selon M'Rabet, la convention sociale faite par et pour les hommes, envoie, ou plutôt renvoie, la femme au bas de l'échelle. Plus dévalorisant encore, privée de toute action efficace, elle est réduite au statut « végétatif » ; pour ne pas dire à l'état de l'objet, car elle est dépourvue de toute action utile et fertile, elle est dénuée de l'action tout court.

Cependant, l'auteure n'oublie pas de rappeler le rôle que la femme doit jouer, ou plus exactement, les missions assignées à celle-ci par le système patriarcal, et l'espace qui lui est réservé par et dans la société : c'est la maternité et la reproduction, ainsi que toutes les tâches ménagères ; « son domaine, c'est la cuisine, les gosses, le ménage »¹⁶¹. La marginalisation et l'enfermement ! Ou plutôt de l'ostracisme. En effet, une fois mise en quarantaine, poussée à l'inaction sur le plan social et à l'absence sur le plan culturel, la femme va automatiquement subir l'exclusion sur le plan politique, autrement dit, elle n'aura aucun accès aux centres de décision qui peuvent changer sa situation et accélérer son émancipation. Et c'est le constat lamentable, hélas, que nous livre l'auteure ; elle rappelle comment la femme est exclue des affaires politiques du pays : « Privée de parole, et de droits, réduite à

¹⁵⁹ L.F.A-L.A., p14.

¹⁶⁰ Ibid.

¹⁶¹ L.F.A-L.A., p15.

l'état de nature, la femme – et c'est un autre signe, combien éclatant, de son inexistence culturelle, de son rejet hors de l'humain – se trouve exclue de l'action politique.»¹⁶². Pour montrer l'ampleur de cette exclusion, elle s'interroge ensuite sur le nombre de femmes qui participent à la gestion des affaires publiques en Algérie, notamment dans les ministères, l'assemblée, ou encore les instances du parti (FLN).

Nous voyons bien comment l'essayiste veut mettre en lumière, à travers des pratiques sociales transmises de père en fils, la conduite « négatrice » de l'homme algérien à l'égard de la femme. Elle décrit l'évolution négative du comportement de l'homme, qui va de mal en pis : sous-estimer pour dévaloriser ; ignorer en étant indifférent ; mépriser pour maîtriser ; et marginaliser pour exclure enfin. Réduire la femme au silence, la renvoyer à l'espace clos, est la « meilleure » manière de l'exclure de tous les autres espaces, notamment politique, où se trouvent les centres de décision. Cette démarche semble être, selon l'auteure, une stratégie bien élaborée – mais oh combien trompeuse et manipulatrice – afin de maintenir la femme dans cette situation de subordination et d'asservissement. Pour Fadéla M'Rabet, les hommes algériens, notamment les responsables, utilisent le même raisonnement que les « colonialistes », celui de prendre les femmes pour des mineures ; ils jugent qu'elles sont incapables et incompetentes, sous prétexte qu'elles ne sont pas instruites. Et à l'auteure de dénoncer en s'interrogeant : « est-ce à des révolutionnaires socialistes d'utiliser à notre égard l'argument qu'employaient déjà les colonialistes »¹⁶³. Selon M'Rabet, ses compatriotes hommes, notamment les décideurs, instrumentalisent une réalité partielle – qui n'est pas appliquée aux hommes d'ailleurs – pour exercer une exclusion généralisée : « que la femme fasse le couscous, et nous, la politique »¹⁶⁴.

Et ce couscous ? Dans la cuisine, à la maison, a-t-elle réellement le libre choix ? A-t-elle le droit à l'erreur, à l'imperfection des êtres humains ? D'aucuns, riront de ces questions, mais, selon Fadéla M'Rabet, la réalité sociale en est à ce stade de l'évolution, hélas. Car, selon ses enquêtes et des correspondances reçues à la Radio, si la femme algérienne n'accomplit pas bien ses devoirs de « bonne épouse », son mari va la battre ou la répudier. Les choses seront plus dures et plus

¹⁶² Ibid.

¹⁶³ L.F.A-L.A., p15.

¹⁶⁴ Ibid.

compliquées, en ce qui concerne la tâche « primordiale » et « sacrée » ; la mission principale, celle de la reproduction et de la procréation. L'auteure n'hésite pas à énumérer les différentes conséquences que la femme va subir en cas de défaillance :

Lorsqu'une femme tarde à enfanter, le mari ne met pas en cause ses propres capacités, la « faute », presque toujours, en incombe à l'épouse : on l'accuse, immédiatement, de malformation, c'est elle, éventuellement, qu'on envoie au médecin, ou au marabout, et la crainte qu'il pourrait, lui-même, être stérile, ne vient guère au mari. Il n'y a pas d'enfants ? C'est la femme qui est responsable, coupable (la répudiation sanctionne, très souvent, ce genre de culpabilité).¹⁶⁵

L'auteure rappelle, à chaque fois, le poids de la tradition et de la convention sociale sur la femme, surtout mariée. Les deux lui imposent son statut de femme au foyer, les deux lui dictent la conduite à suivre, celle de rester à la maison, de ne sortir que rarement, sauf si nécessaire ; celle de bien accomplir la tâche de la « bonne épouse », telle que la mentionne l'auteure : « Fixé par la tradition, confirmé par son mari, son rôle est clair : l'épouse est une reproductrice, une ménagère. Faire des gosses, les élever, bien tenir la maison, cuisiner avec art, préparer le repas à l'heure, laver et repasser, coudre et tricoter. »¹⁶⁶

Par le biais de ces exemples, qui reflètent bien évidemment la réalité sociale de son époque, Fadéla M'Rabet veut nous montrer comment la société se sert de la tradition, pour préparer la femme depuis son enfance, à être une machine au service de son époux, une fois mariée. L'auteure traite donc et analyse la situation de la femme à l'intérieur, au milieu du domicile conjugal. Même ici, la femme n'est pas libre, elle semble être plus enchaînée qu'avant le mariage, elle est commandée de toutes parts. Même dans cet espace clos, au foyer familial, « l'épouse doit être discrète, pas trop savante »¹⁶⁷, car la femme doit être maîtrisée par son mari, le beau-père, sinon son beau-frère, ou un cousin, enfin tous les hommes de la belle-famille.

L'auteure de *La femme algérienne*, n'hésite pas à aller plus loin dans son analyse, au point de toucher à un sujet sensible et poser un problème épineux, celui de l'intimité conjugale. Là encore, la femme est réduite au silence, à l'état de nature, elle est condamnée aussi à supporter l'homme, elle est contrainte à endosser toutes

¹⁶⁵ L.F.A-L.A., p40.

¹⁶⁶ Ibid.

¹⁶⁷ L.F.A-L.A., p41

les responsabilités, car elle doit satisfaire son époux : être au service de ses besoins sexuels et assouvir ses instincts. Le sexe est réduit au stade initial, ou plutôt animal. Le plaisir charnel, l'homme algérien le cherche ailleurs, auprès d'une autre femme, une Européenne, « la femme moderne ». Avec son épouse, la notion du partage est presque inexistante, encore moins celle du plaisir et du désir, parce que la femme n'est jamais considérée comme partenaire, tel que le souligne Fadéla M'rabet :

Il semble donc que les rapports conjugaux se réduisent, assez souvent, à leur forme la plus élémentaire. Ne voyant pas dans l'autre une partenaire – une participante – (parce qu'elle est incapable, de par son éducation, de tenir ce rôle ; parce que ses préjugés, à lui, l'en empêchent), à quoi son mari peut-il l'assimiler, sinon à un réceptacle ? Pour un homme, une épouse, c'est d'abord celle qui « soulage », qui satisfait ses besoins sexuels (et c'est à une maîtresse - Européenne si possible – qu'on demande des jouissances érotiques).¹⁶⁸

Pour bien montrer la complexité de ce problème, l'essayiste revient sur un moment délicat dans la vie du couple, elle se penche sur les difficultés, sinon les complications, que vivent les mariés pendant la nuit de noces. Qu'elle soit une union traditionnelle ou à la moderne, les circonstances qui accompagnent l'événement sont tout le temps délicates, et les dommages sont toujours là, à quelques degrés de différence. Et qui en subit les préjudices ? Selon Fadéla M'Rabet, la femme est la seule à porter le fardeau, seule à endurer l'épreuve et les souffrances, seule contre toutes et tous : Seule à affronter la situation, sans la moindre expérience dans le domaine, c'est-à-dire, sans aucune éducation sexuelle qui lui procurera la force psychologique et la confiance en soi pour faire face à une telle épreuve. Bien au contraire, les mauvaises orientations, les instructions inadaptées, ainsi que les mises en gardes de son entourage féminin, notamment les personnes âgées, empirent les choses, tel que le mentionne l'auteure :

On sait combien la nuit de noces peut être pénible à celle qui se marie par amour : la défloration, presque toujours, est douloureuse (sans parler de la peur, entretenue par la bêtise des vieilles, leurs « conseils », leurs avertissements) ; mais ici, dans ce mariage sans amour, c'est pire encore, c'est presque un viol.¹⁶⁹

D'après elle, la peur est soigneusement entretenue, et le moral de la femme, par l'ignorance, est inconsciemment fragilisé, pour que cette nuit soit insupportable, pour que l'événement devienne un désastre, et l'acte, un vrai cauchemar. Une autre

¹⁶⁸ L.F.A-L.A., p40

¹⁶⁹ L.F.A-L.A., p39

douleur s'ajoute aux douleurs antérieures : les discussions sur les sujets de sexe sont presque interdites, sans oublier les frustrations accumulées depuis l'enfance, à cause des tabous sexuels persistants. Toutes ces conditions réunies, engendrent, chez l'épouse, de l'inertie et de la passivité. Pour Fadéla M'Rabet, c'est cette inaction sexuelle qui mène forcément à l'échec sur ce plan, mais aussi à tant d'autres. A défaut de témoignages, dans une société qui refuse toute ouverture à ce sujet, l'essayiste se contente, cette fois-ci, de s'appuyer sur des hypothèses :

Si l'on estime à six mois le temps nécessaire pour qu'une jeune femme se « révèle », quels délais faut-il, ici, pour que la mariée connaisse l'épanouissement sexuel ? [...] On peut penser, sans grand risque d'erreur, que la plupart des femmes, mariées selon la tradition, restent frigides ou, du moins, passives : quand on a subi, dès l'enfance, une sorte de terrorisme sexuel, quand on vit dans un milieu où l'initiative n'appartient qu'à l'homme, quand l'expérience assimile féminité et passivité, quelle activité sexuelle peut-on avoir ? On ne participe pas, on se soumet, on reste chose.¹⁷⁰

Chose ! Ainsi demeure, selon Fadéla M'Rabet, l'épouse aux yeux de son époux, pour des années de vie ensemble. Ce mari qui pense que : « cette femme est là pour lui, c'est un objet exposé dans une vitrine », tel que l'écrira, plus tard, Fadéla M'Rabet dans *Le café de l'imam*, un livre sur lequel nous reviendrons dans d'autres chapitres. Mais, pourquoi la sexualité ? Et surtout « à quoi bon » le plaisir charnel ?, « mais tiennent-ils, ces jeunes hommes, à découvrir, avec leur femme, des plaisirs érotiques ? »¹⁷¹, se demande l'auteure de *La femme algérienne*. Apparemment, ces choses n'intéressent pas l'époux, il y a beaucoup plus important, répond-elle, juste après. Ce qui préoccupe le mari, c'est plutôt son image, sa place au sein de son groupe social, c'est sa réputation, ainsi que le pouvoir que lui procurera, paraît-il, le nombre d'enfants (particulièrement les garçons) que sa femme lui donnera. Cette femme qui doit satisfaire les besoins de son mari, mais aussi et surtout les attentes de toute la communauté, toute la tribu, notamment les plus proches :

L'épouse est celle qui fait les enfants : c'est cela, d'abord, que le mari attend d'elle (et pas seulement le mari : la famille, la belle-famille, les amis : avoir des enfants est une obligation sociale). Il s'agit de prouver à tous que sa femme est de bonne qualité – qu'on ne s'est pas trompé sur la « marchandise » – et qu'on est soi-même un homme véritable.¹⁷²

¹⁷⁰ L.F.A-L.A., p39

¹⁷¹ Ibid.

¹⁷² L.F.A-L.A., p40

Etre naturel, végétatif, puis chose, et enfin marchandise. A travers cet exposé, Fadéla M'Rabet n'est-elle pas en train de mettre en évidence la notion de l'objectification sexuelle développée pour la première fois par le philosophe Emmanuel Kant. Ce concept a fait l'objet de débats dans d'autres disciplines, à l'instar de la sociologie avec Marx et la psychologie avec Horney, pour être repris enfin par les théories féministes. Ce concept correspond au phénomène qui consiste à considérer une personne, et plus particulièrement la femme, comme un objet sexuel. Depuis des siècles, la femme a été considérée comme telle ; un objet sexuel à la portée de l'homme. Elle est là pour satisfaire ses plaisirs, elle est là pour le divertissement, elle est là pour la procréation. Enfin, elles (les femmes) sont là pour subir ce discours de la Nature dont parle la sociologue et féministe Colette Guillaumin¹⁷³. Dans la conclusion de l'un de ses articles publié dans la revue *Questions féministes*, Guillaumin souligne :

En fonction du fait que les femmes sont une propriété matérielle concrète, se développe *sur* elles (et *contre* elles) un discours de la Nature. [...] d'être des êtres naturels, immergés dans la Nature et d'être mues par elle. Des *choses vivantes* en quelque sorte.¹⁷⁴

Selon Fadéla M'Rabet, cette situation de la femme, notamment algérienne, ne date pas d'hier, elle remonte à des siècles : la femme est victime de l'exploitation et de l'asservissement depuis très longtemps, et ce discours sur et contre elle, a été bien entretenu socialement, mais aussi et surtout fidèlement transmis de génération en génération. Et pour attirer l'attention du lecteur sur l'ampleur de ce phénomène, mais aussi pour montrer que son origine est loin d'être définie dans l'espace et dans le temps, l'auteure de *La femme algérienne* fait allusions aux Amazones, au souvenir de ces peuples antiques, notamment ces femmes guerrières dont les récits oscillent entre le mythe et la réalité : « combien de siècles d'exploitation pèsent sur les femmes ? Les sociétés matriarcales, les amazones appartiennent, à nos yeux, moins à l'histoire qu'à la légende : c'est si lointain, qui s'en souvient ? »¹⁷⁵

¹⁷³ (1934-2017), elle est également théoricienne des mécanismes du racisme, du sexisme et des rapports de domination.

¹⁷⁴ Guillaumin Colette, *Pratique du pouvoir et idée de Nature 2. Le discours de la Nature*, revue *Questions féministes*, n°3, mai 1978.

¹⁷⁵ L.F.A-L.A., p60

Cette allusion peut être considérée aussi comme une sorte de rappel, ou encore plus, un encouragement à la femme, pour ne pas dire une incitation, à se débarrasser d'une condition qui n'a que trop duré, pour « retrouver » celle de ces femmes libres. D'ailleurs, les Amazones restent une source d'inspiration et de courage même, pour les mouvements féministes, à l'opposé des sexistes qui les voient comme un symbole du mal et de la haine. Les féministes modernes se réfèrent, dans leurs luttes, au modèle des Amazones, car elles estiment que ces dernières représentent l'image d'une femme libre et rebelle. Mais, Fadéla M'Rabet ne croit pas vraiment à cette histoire, car elle relève de « la légende », estime-t-elle. Et la femme, selon ses analyses, n'a jamais subi de dépersonnalisation, ce qui aurait déclenché la quête d'une personnalité déjà perdue. Pour l'essayiste, chez les femmes « rien n'a pu résister à la pression des hommes, elles sont fondamentalement leur œuvre »¹⁷⁶. Ces propos nous rappellent son point de vue qui consiste à dire que la conduite de la femme est le pur produit de l'homme. Mais, c'est également une façon de remettre en cause cette idée de « la nature féminine », tel que la récuse la fameuse phrase « on ne naît pas une femme, on le devient »¹⁷⁷ qui ouvre l'essai de Simone de Beauvoir¹⁷⁸, devenue, par la suite, un slogan des féministes pour revendiquer les droits de la femme.

Afin de transposer cette formule sur l'Algérienne, Fadéla M'Rabet, revient sur la situation compliquée des femmes algériennes ainsi que leur comportement complexe. Elle les compare, ensuite, au colonisé qui est façonné par son maître, le colonisateur, après l'avoir opprimé, confisqué de sa liberté et chosifié, comme l'a bien montré Aimé Césaire dans son essai anticolonialiste *Discours sur le colonialisme*¹⁷⁹. La situation de subordination, ou d'effacement même, dans laquelle évoluent les femmes algériennes, fait d'elles des « détraquées » et des « déséquilibrées », car « elles ont des vices de fabrication »¹⁸⁰, tel que le souligne

¹⁷⁶ L.F.A-L.A., p61

¹⁷⁷ Beauvoir Simone, *Le deuxième sexe*, Gallimard, Paris, 1949.

¹⁷⁸ (1909-1986) une philosophe, romancière et essayiste française. L'une des grandes théoriciennes du féminisme.

¹⁷⁹ Dans ce livre publié pour la première fois aux éditions Réclame, Paris, 1950, préfacé par Jacques Duclot, Césaire écrit à propos de la colonisation et du rapport colonisateur/colonisé : « A mon tour de poser l'équation : colonisation=chosification ».

¹⁸⁰ L.F.A-L.A., p60.

l'auteure de *La femme algérienne* : « c'est qu'il en est d'elles comme des colonisés : elles sont ce que les maîtres les ont faites. Cela doit être reconnu dès l'abord, et le plus mauvais service qu'on puisse rendre aux Algériennes consisterait à nier les évidences. »¹⁸¹

Cependant, nous nous interrogeons sur cette référence aux Amazones et sur le choix d'un tel exemple de la part de l'auteure qui, certes, se revendique de culture humaine et universelle, mais qui n'hésite pas, en sa qualité d'écrivaine algérienne de langue française, à exprimer, à chaque fois, son attachement à sa culture algérienne, et aux « valeurs arabo-islamiques telles que transmises par ses parents »¹⁸². L'auteure de *La femme algérienne* passe à côté de tout un pan de l'histoire algérienne, elle semble oublier deux importants personnages féminins qui ont marqué l'histoire ancienne de l'Algérie en particulier, et celle du nord-africain en général : Tin-Hinan au 4^{ème} siècle du côté de l'Aheggar et la Kahena (de son nom amazigh Dihya) au 7^{ème} siècle du côté des Aurès. Les auteurs et écrivains musulmans¹⁸³ d'expression arabe du Moyen Âge, aussi bien que les écrivains et auteurs européens¹⁸⁴, témoignent de la spécificité de ces sociétés, notamment en matière de la situation des femmes durant ces périodes, bien qu'ils jugent cette spécificité de manières opposées.

De nos jours, les sociétés amazighes qui peuplent ces régions sont en totalité patrilineaires, la suprématie masculine est apparente et l'enfermement de la femme, jusqu'à un passé très récent, demeurait intacte. Mais dans un passé lointain, pendant le règne de ces deux héroïnes, ces sociétés, du moins dans quelques régions, ont connu la présence des femmes dans l'espace public ainsi que leur influence dans la vie sociale. Ce qui n'est, sans doute, pas le cas à l'époque d'un autre personnage féminin algérien, Lalla Fadma N'Soumer, figure emblématique du mouvement de résistance qui a suivi la conquête de l'Algérie par la France, à laquelle Fadéla M'Rabet ne fait aucune référence dans ses livres, notamment ses deux essais. La poésie kabyle féminine ou les chants féminins anciens transmis de mère en fille ont bien montré la condition de la femme dans cette région, et le cas de Fadhma Ait

¹⁸¹ Ibid.

¹⁸² M'Rabet Fadéla, *Une enfance singulière*, Anep, Alger, 2004, p111.

¹⁸³ A l'instar d'Ibn Khaldoun (1332-1406) et Ibn Battuta(1304-1368).

¹⁸⁴ A l'exemple de Henri Duveyrier (1840-1892) et Gabriel Camps (1927), préhistorien français spécialiste de l'histoire des berbères.

Mensour Amrouche¹⁸⁵ et sa fille Taos Amrouche en est l'illustre exemple. Les chansons kabyles contemporaines féminines aussi bien que masculines¹⁸⁶, ont mis en lumière la situation critique de la femme kabyle en particulier et algérienne en général. D'ailleurs, la question reste posée sur l'absence de travaux sur la condition féminine en Kabylie à travers le texte, notamment celui de Feraoun où la situation difficile de la femme occupe une place importante.

Enfin, revenons à *La femme algérienne*, nous constatons que l'essayiste nous rappelle son approche de la question de la femme, annoncée depuis le début de son texte, où elle avance : « Pour comprendre la situation de la femme, il faut partir de l'homme »¹⁸⁷. Afin d'aller jusqu'au bout de sa philosophie et de son analyse de la condition féminine, Fadéla M'Rabet ne lâche pas sa thèse qui précise que le comportement de la femme dépend de la conduite de l'homme à son égard. Tout au long de son « dossier », elle ne cesse d'étaler son argumentaire, en analysant les différentes pratiques et attitudes qui, selon elle, caractérisent la société algérienne, fondée sur un système à domination masculine malgré la dominance féminine. Elle met l'accent sur le fait que le problème réside dans les mentalités des hommes, et elle va jusqu'à dire que la femme est beaucoup plus évoluée que l'homme. Elle est convaincue que l'émancipation de la femme est bloquée par ce dernier, de manière directe ou indirecte à travers le discours tenu, consciemment ou inconsciemment à travers les pratiques acquises et les habitudes léguées par la tradition ancestrale. Pour y remédier, Fadéla M'Rabet insiste sur la nécessité de passer à l'action pour trouver les solutions possibles à ce problème. Elle propose de travailler beaucoup plus sur le comportement des hommes, car, selon elle, ce sont eux qui freinent l'épanouissement de la femme, et qui font obstacle à sa réussite dans tous les domaines de la vie :

Pour que les Algériennes deviennent des femmes à part entière, et s'épanouissent, il est indispensable de mettre en œuvre, le plus vite possible, le maximum de moyens qui

¹⁸⁵ Ait Mensour Amrouche Fadhma, auteure de l'autobiographie *Histoire de ma vie*, mais aussi et avant tout compositrice de poèmes et reproductrice de chants berbères anciens. Ces textes sont repris en 1939 par son fils Jean El Mouhoub Amrouche dans son livre *Les chants berbères de Kabylie*, puis en 1966 par sa fille Taos Amrouche dans son livre *Le grain magique*.

¹⁸⁶ Du côté femmes, les Hnifa, Cherifa, Bahia Farah, Nouara, Zohra, Djura, Yasmina pour ne citer que celles-ci. Du côté hommes, les Cherif Kheddoum, Idir, Farid Ferragui, Ait Menguellet, Cherif Hamani et d'autres.

¹⁸⁷ L.F.A-L.A., p13.

permettront cet épanouissement. Il faut donc faire sauter les freins, et comme l'un d'eux, sans doute le plus puissant, est l'arriération de l'homme, c'est sur lui, entre autres, qu'il faut agir.

La libération de la femme est inséparable, en effet, de l'évolution de l'homme ; car contrairement à ce qu'on répète à satiété, ce sont bien moins les femmes, que les hommes, qui ne sont pas évolués.¹⁸⁸

Fadéla M'Rabet est convaincue que la libération de la femme dépend de celle de l'homme. Ce dernier doit se libérer des règles « archaïques » de la tradition, il doit se soustraire des contraintes de la société qui méprise la femme. Il doit corriger son comportement, respecter la femme comme telle, la considérer comme un être humain ayant des droits et des devoirs. C'est en modifiant son comportement qu'il va permettre à la femme de changer le sien. Enfin, l'homme doit évoluer pour contribuer à l'émancipation de la femme, ou du moins, ne pas la bloquer.

I-2-3- La femme comme objet sexuel :

Comme nous l'avons souligné plus haut, l'une des attitudes masculines que Fadéla M'Rabet a mise en évidence, est celle de considérer la femme comme une chose ou un objet ; elle est appelée la chosification de la femme et développée par les scientifiques à travers la notion de l'objectification sexuelle. Pour rappel, ce concept renvoie à la pratique qui consiste à réduire la personne, et plus particulièrement la femme, au rang d'un objet de désir sexuel¹⁸⁹, phénomène représentée aussi par l'expression femme-objet. Nous reprenons, à travers des exemples tirés de l'essai, l'illustration de ce concept par l'essayiste qui veut montrer l'ancrage de ce genre d'attitudes dans la société algérienne et analyser ainsi les faits.

L'essayiste met en lumière l'idée de « la nature féminine » telle qu'entretenu et véhiculée par la société algérienne. Pour les Algériens, cette « nature » de la femme l'empêche de s'engager dans beaucoup de professions, et de postuler à plusieurs fonctions, surtout politiques et régaliennes. Selon l'auteure, ces postes de

¹⁸⁸ L.F.A-L.A., p86.

¹⁸⁹ Ce phénomène nous fait penser au chapitre *Les femmes* dans le livre de G. Falconnet/N.Lfaucheur, *La fabrication des mâles*, où ils écrivent : Des nymphes statufiées dans les squares aux affiches publicitaires et cinématographiques, en passant par les couvertures des magazines érotiques...ce ne sont que des femmes offertes, regards aguichants...lèvres humides...femmes en attente du mâles...La femme objet sexuel est la représentation la plus fréquente de la femme, pour ne pas dire la seule qui puisse être aperçue publiquement., Seuil, 1975, p69

responsabilité sont réservés aux hommes, et plus particulièrement, ceux qui expriment du mépris envers la femme et remettent en cause ses capacités à faire d'autres missions que celle assignée par la société. D'après elle, ces hommes lui dénie toute faculté de réfléchir et d'agir, ils lui refusent la nature humaine, au nom de la tradition et au nom de la religion. S'appuyant sur les correspondances qu'ils reçoivent, elle et son mari Maschino aux émissions radio, l'auteure de *La femme algérienne* juge que les Algériens sous-estiment les femmes algériennes : pour eux, la femme n'est pas capable d'exercer des métiers précis, et encore moins, d'assumer des responsabilités, à cause, croient-ils, des faiblesses physiques, des imperfections morphologiques, et des insuffisances mentales. Se cachant derrière tous ces prétextes, mais aussi derrière la religion, les Algériens refusent tout changement de la situation, ce que dénonce l'auteure de l'essai. En défenseurs de la spécificité féminine ou de la « féminité de la femme », telle que la qualifie l'écrivaine, les hommes algériens refusent toute évolution de la femme, et encore moins son émancipation. L'auteure de *La femme algérienne* souligne à ce propos :

Ainsi, au nom de sa faiblesse physique ou mentale (évidemment congénitale), de son essence (éternelle), de la loi divine (immuable), beaucoup d'Algériens ne conçoivent pas qu'une femme accède à n'importe quel métier ; son infériorité naturelle va de soi et comme elle est, justement, un fait de nature, elle échappe au devenir historique, elle n'est susceptible d'aucune transformation.¹⁹⁰

Fadéla M'Rabet n'hésite pas à reprendre des extraits des correspondances reçues, notamment celles qui représentent ces mentalités masculines, pour mettre en lumière le comportement de l'homme algérien envers les femmes, ainsi que sa vision sur la question féminine. D'ailleurs, elle n'oublie pas de mentionner que cette conception de la chose est celle de toutes les franges de la société algérienne, de l'est à l'ouest, du nord au sud du pays : « en ce qui concerne les femmes, vieux ou jeunes, campagnards ou citadins, Algérois ou Mozabites, la plupart de nos compatriotes voient la femme de toute substance humaine »¹⁹¹. Pour montrer l'ampleur de ce phénomène, l'auteure précise que ce dernier ne se limite pas à la femme au foyer, « celle qui ne fait rien et qui ne rapporte rien », tel que le pense la société. Même celle qui rapporte de l'argent, la femme travailleuse, n'est pas à l'abri de ce mépris et de ces mentalités négatrices, ajoute l'auteure :

¹⁹⁰ L.F.A-L.A., p20.

¹⁹¹ L.F.A-L.A., p19.

Ménagère, ouvrière ou paysanne, secrétaire, dactylo, vendeuse, juge, enseignante, infirmière, hôtesse ou putain : quoi qu'elle fasse l'Algérienne reste une femme, c'est sa *nature* ; à son égard, l'Algérien a donc une conduite chosifiante.

S'il n'y avait que cela, cette conduite serait, en un sens, assez simple : on n'a pas de problèmes avec les choses ; mais la femme, qu'on chosifie de mille façons, n'est justement pas une chose comme les autres ; elle est moins qu'un homme, plus qu'un caillou : elle est une chose sexuelle, qu'on méprise (comme chose) et qui attire (comme sexe).¹⁹²

Le mépris va plus loin encore, alerte Fadéla M'Rabet, car le comportement de l'homme algérien envers la femme ne s'arrête pas là. Elle est traitée de tous les maux, en usant d'un vocabulaire injurieux que l'auteure se garde de reproduire. Par ailleurs, la femme à qui on refuse le statut de l'être humain, attire l'homme et séduit par le paraître au féminin. L'homme fait de la femme une chose, mais une chose différente de la chose inanimée. Il fait de la femme, un objet sexuel. Un objet qui excite l'homme, mais qui le perturbe, ce qui le laisse entre l'enclume et le marteau, ou plutôt, entre le monde des coutumes et le nouveau monde moderne. Cette représentation de la femme met l'homme dans une situation délicate, au point d'adopter une attitude contradictoire qui oscille entre le mépris et le désir, tel que le souligne l'essayiste :

Mépriser et désirer, mépriser ce qu'on désire, désirer ce qu'on méprise : ce sont là les deux constantes, croyons-nous, du comportement de l'Algérien envers la femme, et ces constantes en font un être déséquilibré.

[...] Les manifestations de ce déséquilibre sont multiples, certes, elles varient en fonction de la culture, de l'éducation, de la classe sociale, mais elles se retrouvent à peu près chez tous les hommes, plus ou moins aiguës, plus ou moins dangereuses.¹⁹³

Nous avons remarqué, précédemment, à quel point elle s'attarde sur les aspects, social, culturel, et parfois politique, de la société, afin d'expliquer le comportement de l'homme algérien et analyser sa conduite à l'égard de la femme, ce qui, selon elle, va permettre de comprendre la condition féminine en Algérie. Or, nous voyons ici, comment l'essayiste oriente son analyse vers un autre terrain, vers un autre problème qui, d'après elle, caractérise la société algérienne. Donc, après avoir analysé l'aspect sociologique du comportement de l'homme algérien, elle semble se pencher sur l'aspect psychologique de ce dernier ; peut-être, en sa qualité

¹⁹² L.F.A-L.A., p23.

¹⁹³ L.F.A-L.A., p23-24.

de médecin de formation, et de carrière professionnelle. Se référant à des déclarations¹⁹⁴ d'une jeune étudiante qui juge que « la plupart des algériens sont des obsédés sexuels », Fadéla M'Rabet ne semble pas remettre en cause les propos, bien qu'elle attribue à leur justesse le « si » du conditionnel. Bien au contraire, en usant juste après de la tournure impersonnelle « il faut ajouter que ces obsédés se refusent comme tels »¹⁹⁵, elle exprime toute sa volonté à confirmer ces propos, ou du moins les approuver. Selon l'essayiste, le refus de ces hommes est dû à l'attitude ambiguë et ambivalente de l'Algérien à l'égard de la femme. Une attitude qui le ballote entre le mépris et le désir, car la femme est, pour lui, un objet interdit traditionnellement et socialement, mais convoité instinctivement et sexuellement. D'où la situation complexe dans laquelle se trouve l'homme algérien, et que Fadéla M'Rabet qualifie de « déséquilibre accru » ou de « conduite plus désaxée ».

Dans le but de renforcer ces déclarations et apporter plus de pertinence à ses analyses, Fadéla M'Rabet fait appel à des exemples de la vie quotidienne qui reflètent la réalité sociale de son pays l'Algérie. Elle montre les vices de la société et met en lumière le comportement machiste de l'homme algérien. Contrairement à sa méthode, inspirée de son exercice journalistique qui consiste à mettre en lumière les expériences de ses auditeurs, elle nous livre, cette fois-ci, sa propre expérience et ses observations lors d'un reportage, à Ghardaïa, une ville du sud algérien, au printemps de l'année 1964. Après avoir attiré l'attention de ses lecteurs sur l'ambiance qui régnait devant la sous-préfecture où elle remarquait l'absence de la gent féminine, Fadéla M'Rabet montre, d'abord, l'hostilité des hommes, sinon leur opposition catégorique, violente même, à une quelconque présence de la femme dans l'espace public. Elle raconte, ensuite, le moment tout en décrivant le comportement « anormal » d'un responsable de la Jeunesse du Parti qui les invitèrent, elle et son mari, à leur bureau : « L'un des responsables J.F.L.N. assis près de moi, les yeux quasi exorbités, les joues en feu, les genoux tremblants, ne cessait de se rapprocher, tabouret compris ; je m'écartais – il recommençait. »¹⁹⁶. Cet homme ne trouve aucune gêne, selon la narratrice, à leur demander de l'emmener sur Alger, au retour,

¹⁹⁴ Dans le journal de l'époque *Révolution Africaine*, 23 mai 64. (D'après les notes de l'auteur du livre)

¹⁹⁵ L.F.A-L.A., p23

¹⁹⁶ L.F.A-L.A., p24.

après la fin du reportage. Connaissant les pratiques de sa société ainsi que le comportement de l'homme algérien à l'égard de la femme, Fadéla M'Rabet n'hésite pas à généraliser cet échantillon de la ville de Ghardaïa, pour toucher tous les Mozabites, puis tous les Algériens :

De Ghardaïa, faut-il mentionner aussi ces regards qui s'attardent le long des jambes, remontent aux fesses, s'y fixent, redescendent, remontent ? Les Mozabites n'ont pas l'exclusivité du voyeurisme : d'Oujda à La Calle, d'Alger à Ouargla, on chasse ferme, et il est probable que les poussées obsessionnelles de notre compagnon étaient peu ordinaires : en deux jours à Ghardaïa, on est bien moins importunée qu'en quelques instants, à Alger.¹⁹⁷

Le discours narratif qui vient au secours de l'essai va se prolonger, mais sous forme de courtes séquences (introduites par des tirets) où Fadéla M'Rabet nous relate une multitude de scènes de provocation contre les femmes, au niveau de la capitale, cette ville qui abrite des populations venant de différentes régions du pays. L'essayiste/narratrice insère plusieurs scènes où elle était, elle-même, victime d'agacerie. Elle fait le tour d'Alger, du restaurant au café, de la place au cinéma, de la rue au bureau, du bus au taxi, pour énumérer, une après l'autre, ces provocations ou cette « chasse » à répétition, hélas, en la présence de son mari :

Dans un restaurant : nous sommes seuls...le militaire commence à s'agiter, à sourire, à me fixer. [...] A la grande poste...un jeune me soupèse du regard et s'apprête à m'accoster. [...] Au café du coin, un client, de loin, nous observe ; au moment où nous approchons, il me tend une chaise vide, près de lui. [...] Dans une cantine, quelques employées entrent : la salle sourit, chuchote ; un bonhomme, dans la cinquantaine, se met à pousser des gloussements, comme une pondeuse satisfaite ; d'autres sifflent, se tapent les cuisses, se lèchent les lèvres, avec gourmandise [...] Dans un ascenseur, un employé m'examine de haut en bas, de bas en haut. [...] Chez le boucher, un docteur poursuit la bonne histoire qui fait rire la clientèle (mâle) : « Allez, elles sont toutes pareilles. Elles font toutes des manières pour enlever leur seroual, mais dès qu'on leur enfle le doigt, on les fait jouir ». ¹⁹⁸

Fadéla M'Rabet semble faire « *La mise à nu* »¹⁹⁹ de la société masculine, une façon de dénoncer et de condamner les comportements machistes, sinon

¹⁹⁷ L.F.A-L.A., p24.

¹⁹⁸ L.F.A-L.A, p24-25-26.

¹⁹⁹ Un roman du défunt écrivain algérien Abdelhamid Benhadouga (1925-1996), où il décrit les comportements d'une société en pleine transformation. Edité par la SNED en 1980 (version originale en arabe), et traduit au français par Marcel Bois.

sadiques, que les hommes algériens font subir à leurs compatriotes les femmes. Avec un peu d'humour à ces histoires, on aurait pensé à l'un des spectacles de Mohamed Fellag²⁰⁰ qui traitent de ces sujets, notamment l'obsession sexuelle des hommes algériens, dont parle notre écrivaine. Cette dernière veut montrer, par le biais de ce récit, ou bien ces petites histoires avec des Algériens de différentes catégories, le degré de frustration de ces hommes, au point de devenir des « obsédés sexuels ». Elle veut attirer l'attention du lecteur sur ce phénomène, pour ne pas dire le fléau. En effet, en qualifiant les Algériens de malades de la femme – autrement dit du sexe de la femme – l'essayiste-médecin considère, ainsi, ces comportements et ces provocations qu'elle vient d'énumérer comme un cas pathologique :

Ces exemples, et bien d'autres, révèlent clairement l'obsession majeure des Algériens ; et si les Romains réclamaient du pain et des jeux, les nôtres exigent des femmes. Ils sont malades de la femme, ils en veulent ; en elle, ils ne voient, presque exclusivement, qu'un objet sexuel. L'expérience des jeunes femmes que nous connaissons confirme largement nos propres observations.²⁰¹

Afin de persuader de la véracité de son témoignage, et donner l'authenticité nécessaire à son texte, elle enrichit le récit de son expérience personnelle par celles d'autres femmes algériennes qui lui écrivaient : le cas de Djamilia qu'on provoque dans un café, en présence de son père ; Myriam suivie de rayon en rayon et harcelée, dans un Monoprix ; Nafissa, la prof de maths, « draguée » par ses propres élèves ; Salima, une jeune fille qui s'égare à Alger, enlacée de force par un jeune de 15 ans ; etc. Elle termine les témoignages par les propos d'une lectrice du journal *El Moudjahid* qui se plaint avec amertume : « Etre femme en Algérie devient un calvaire. On est houspillées à longueur de journée ».²⁰²

Selon Fadéla M'Rabet, l'homme algérien répartit les femmes en trois catégories : les femelles, les épouses et les parentes. Sa conduite varie d'une catégorie à l'autre, et « L'espèce qu'on chasse, qu'on désire et qu'on méprise, c'est, évidemment, celle des femelles »²⁰³. Des femmes qui trainent partout, surtout dans les rues ; des femmes à portée de main, qui ne sont pas sérieuses, pensent-ils. Les

²⁰⁰ Comédien, Humoriste, metteur en scène et écrivain algérien, connu par ses fameux spectacles, à l'instar de *Le dernier Chameau, Bateau pour l'Australie*.

²⁰¹ L.F.A-L.A., p26.

²⁰² L.F.A-L.A., p27.

²⁰³ L.F.A-L.A., p28.

victimes des provocations et des dérangements, allant jusqu'à l'agression, sont « ces femelles », surtout celles qui travaillent, tel que le souligne l'essayiste :

Proies, la postière, la dactylo, la journaliste, la lycéenne : elles ne sont pas de la famille, elles s'offrent au regard des hommes, s'habillent à l'européenne, se fardent, sont élégantes, aimables : autant de signes de leur facilité. Ces filles-là ne sont pas respectables : conformément à la tradition, conformément au coran, une fille « bien » ne se montre pas, elle est discrète, effacée, baisse les yeux, s'enveloppe de chiffons ; celles-là s'exposent, ce sont des filles publiques : respecte-t-on une putain ?

Voilà la vision qu'ont les Algériens de la femme qui sort, ou celle qui tente de sortir de cet espace clos où l'on veut l'enfermer ; voilà ce que pensent les hommes algériens de la femme qui essaie, tant bien que mal, de conquérir son autonomie et son émancipation : « Qu'une femme puisse être libre et honnête est à peu près inconcevable, puisqu'une femme honnête, justement, se conduit en femme soumise »²⁰⁴, ajoute Fadéla M'Rabet. Et que réserve l'homme algérien à ce genre de femme plus ou moins autonome ? Selon l'auteure, c'est la chasse, la poursuite, la provocation, la grossièreté, la brutalité... Mais, ce comportement n'est que la manifestation de son irritation, du déséquilibre, du paradoxe qu'il vit au fond de sa personne, soutient l'essayiste. C'est parce qu'il ne peut pas la séduire, il ne peut pas l'avoir. Situation bien interprétée par l'adage arabe : « tout ce qui est interdit est désiré ». Effectivement, l'être humain court toujours derrière l'interdit/désiré. Pour Fadéla M'Rabet, l'homme, notamment algérien, demeure toujours instable et nerveux devant la femme émancipée, car il la ridiculise comme être mais la convoite comme objet sexuel : mépriser le désirable et désirer le méprisable ! C'est par cette conduite contradictoire et paradoxale envers la femme, que l'Algérien se met dans un état de déséquilibre et d'incertitude, tel que le souligne M'Rabet :

Qu'il suive, ou qu'il siffle, l'Algérien n'est pas à l'aise avec les femmes – avec celles, surtout, qui ne répondent pas aux normes traditionnelles : ils les craint, parce qu'il n'y est pas habitué, parce qu'elles mettent en danger ses prérogatives ; il les désire plus fortement que les autres, parce qu'elles sont plus désirables, parce qu'elles semblent offertes, mais il les méprise, et pour cette même raison – et il leur en veut, parce qu'elles lui échappent : sa chasse est généralement infructueuse.²⁰⁵

²⁰⁴ L.F.A-L.A., p31.

²⁰⁵ L.F.A-L.A., p30.

Ainsi, pour satisfaire ses besoins sexuels, pour ne pas dire son instinct animal, l'Algérien n'a que deux alternatives, selon l'essayiste : choisir entre le mariage et le bordel pour « baiser »²⁰⁶. Elle estime que, dans les deux situations, il n'existe ni sentiments ni émotions ; l'homme n'éprouve aucun amour, car, dans les deux cas, la femme lui est étrangère : tout comme dans un bordel, l'homme ne connaît pas la femme avec laquelle « il couche » après le mariage, car cette union est faite dans le respect total, sinon aveugle, des normes traditionnelles qui font que l'homme ne choisit pas son épouse. Sur ce plan, la mariée semble avoir le même rôle que la prostituée. Selon Fadéla M'Rabet, dans les deux situations, « l'homme doit payer, et dans les deux cas, il se retrouve avec une étrangère, laquelle sort d'une maison close, celle des parents, pour entrer dans une autre, celle du mari. »²⁰⁷.

Enfin, pour insister sur la complexité du comportement de l'homme algérien, et l'ambiguïté de sa conduite à l'égard de la femme, l'auteure de *La femme algérienne* dépeint l'attitude de celui-ci avec la femme occidentale :

Si l'Algérien méprise moralement l'Européenne, s'il l'assimile à une putain, il voit en elle, aussi, une évoluée ; à cet égard, elle a bien plus de prix, à ses yeux, que sa compatriote.²⁰⁸

Selon Fadéla M'Rabet, l'Algérien adopte une conduite ambivalente à l'égard de cette femme européenne, deux attitudes hypocritement opposées : une, soumise aux contraintes de la tradition et des mœurs, l'autre, véhiculée par la « mode » et la « modernité » ; une se conjugue au passé, celui des aïeux, l'autre se combine avec le présent, celui des Européens. En mettant en évidence ce comportement ambivalent à l'égard de la femme européenne, et en le comparant à celui qu'il réserve à la femme algérienne, Fadéla M'Rabet n'insinue-t-elle pas que l'homme algérien présente un exemple de dédoublement de la personnalité ? « Tout à l'heure, c'était le musulman qui jugeait, maintenant c'est le colonisé »²⁰⁹, conclut l'essayiste.

²⁰⁶ Un terme utilisé par l'auteure pour dire à quoi est réduite la relation entre l'homme algérien et la femme. Ce qui nous rappelle les propos de Nadine dans le roman *Les mandarins* de S. de Beauvoir : « Avec d'autres, gens tu discutes, [...], avec moi, tu ne veux jamais ; je suppose que c'est parce que je suis une femme ; les femmes, c'est juste bon pour se faire baiser ».

²⁰⁷ L.F.A-L.A., p35.

²⁰⁸ L.F.A-L.A., p31.

²⁰⁹ Ibid.

I-2-4- La femme doit prendre en main son destin :

En s'adressant aux femmes africaines, Mariama Bâ²¹⁰ écrit : « C'est à nous, femmes, de prendre notre destin en mains pour bouleverser l'ordre établi à notre détriment et de ne point le subir »²¹¹. Certes, dans la plupart du temps, Fadéla M'Rabet critique le comportement des hommes et dénonce leur instrumentalisation de la tradition ainsi que la religion, néanmoins, l'auteure de *La femme algérienne* n'adresse pas ses attaques à l'encontre des hommes seulement, elle réserve aussi à ses compatriotes les femmes, toute une remontrance. Elle ne leur épargne pas ce discours critique qui les responsabilise, mais aussi et surtout, qui les incite à changer leur situation d'elles-mêmes. Elle les exhorte à sortir de leur passivité négative pour s'engager dans l'action positive, à sortir du silence qui leur est imposé par la société des hommes, à prendre la parole pour faire entendre leur voix et tracer une voie. Fadéla M'Rabet encourage les Algériennes à faire en sorte de se libérer, elle les pousse à sortir de l'enfermement et se soustraire de la claustration. Elle les invite à s'introduire et s'imposer dans les espaces publics, à conquérir tous les domaines de la vie humaine pour acquérir des savoir-être ainsi que des savoir-faire ; les acquérir pour conquérir enfin leur émancipation. C'est pourquoi, l'écrivaine blâme les femmes algériennes pour leur docilité et leur résignation. Elle leur reproche le fatalisme qui les laisse toujours en situation d'attendre les solutions d'ailleurs, au lieu de prendre leur destin en main, et changer leur condition, elles-mêmes. Là encore, elle fait appel à la condition du colonisé – celle du prolétaire aussi – mais cette fois-ci pour évoquer la lutte de celui-ci, mettre en évidence son action dans la conquête de sa liberté, et mettre en valeur son combat pour défendre cette liberté. Une façon de demander à ses compatriotes algériennes de suivre l'exemple des « femmes d'ailleurs » qui ont conquis leurs droits en s'inspirant des mouvements de décolonisation ainsi que les révolutions prolétariennes :

²¹⁰ (1929-1981) Femme de lettres sénégalaise qui écrit sur la condition féminine en Afrique et milite pour les droits des femmes africaines.

²¹¹ Bâ Mariama, *La fonction politique des littératures africaines écrites, Ecriture africaine dans le monde*, n°3, 1981, p6-7, in *Ecriture féministe ? Ecriture féminine ? Les écrivaines francophones de l'Afrique subsaharienne face au regard critique du lecteur/critique*, Etudes françaises, vol37, n°2, 2001, p80. (www.erudit.org)

Il en est de la libération des femmes comme de l'indépendance nationale : elle s'arrache. Les colonisés, les prolétaires qui se sont libérés, ces dernières décennies, ne doivent qu'à eux-mêmes leur salut ; c'est grâce à leurs luttes que les femmes, ailleurs, ont conquis la plus part de leurs droits [...] Les Algériennes n'ont pas à attendre de miracle [...] à elles de prendre en main leur destin, au lieu de geindre...²¹²

Pour Fadéla M'Rabet, l'émancipation des femmes est une réalité incontestable pour toute société qui se veut moderne, et la lutte pour leurs droits est un devoir. L'essayiste sait très bien que l'évolution de la femme vers une situation meilleure est possible, il suffit juste d'éliminer les blocages et dépasser les obstacles. C'est pourquoi, l'auteure voit en l'instruction des femmes un moyen fondamental, sinon indispensable, pour leur libération. Selon Fadéla M'Rabet, les femmes non-instruites et analphabètes sont les plus prédisposées à la soumission et à l'asservissement, car elles dépendent de l'homme dans tous les domaines et sur tous les plans, y compris les choses les plus rudimentaires. D'après l'auteure, ce genre de femme n'est pas capable de contester une situation critique et de se révolter contre l'autoritarisme de l'homme. Ces femmes sont « en arrière » de leur société et se mettent ainsi en bas de l'échelle sociale, car elles sont victimes de leur passivité et d'un fatalisme stoïcien. En évoquant ces femmes analphabètes, l'essayiste souligne :

De fait, elles sont très loin « en arrière », sans instruction, condamnées aux travaux ménagères, à l'élevage des gosses et au service du mari. Ce qui les caractérise, c'est, essentiellement, la passivité : chosifiées, elles se conduisent en choses, elles acceptent leur destin, loin de protester contre la toute-puissance de l'homme, ses privilèges exorbitants, nos grands-mères, nos mères trouvent normale leur situation, elles ne la remettent pas en question.²¹³

C'est ainsi, que ces femmes subissent, dociles et obéissantes – pour ne pas dire toutes contentes – la violence verbale, et même physique, des hommes, pense Fadéla M'Rabet. Sans oublier la violence symbolique²¹⁴, sans douleur ni traces

²¹² L.F.A-L.A., p93.

²¹³ L.F.A-L.A., p62.

²¹⁴ Concept développé par le sociologue Pierre Bourdieu qui souligne à ce propos : j'ai aussi vu dans la domination masculine, et la manière dont elle est imposée et subie, l'exemple par excellence de cette soumission paradoxale, en effet de ce que j'appelle la violence symbolique, violence douce, insensible, invisible pour ses victimes même, qui s'exerce pour l'essentiel par les voies purement symboliques de la communication et de la connaissance ou, plus précisément de la méconnaissance, de la reconnaissance ou, à la limite, du sentiment. Cette relation sociale extraordinairement ordinaire

physiques, celle qui s'exerce avec l'adhésion et le consentement de celui qui la subit. Pour exprimer son regret et sa désolation d'une telle situation, l'auteure de *La femme algérienne* n'hésite pas à donner des exemples de ces femmes qui ne voient aucun mal aux maltraitances qui leur sont infligées. Bien au contraire, elles les acceptent, en trouvant toutes les excuses à de tels comportements : « il est fort...il fait des achats...la politique...il vit dehors... »²¹⁵. Selon Fadéla M'Rabet, ces femmes vont plus bas encore, et plus loin dans leur soumission, au point de s'associer aux hommes et s'accorder pour que cette situation perdure et devient la condition de leurs filles aussi : « Normale pour elles, la condition féminine l'est également pour leur fille. Quelques mères, sans doute, espèrent que « ce sera différent », mais beaucoup s'entendent avec l'homme pour que rien ne change. »²¹⁶

Dans une étude, intitulée *Des mères contre les femmes*²¹⁷, l'ethnologue française Camille Lacoste-Dujardin illustre bien cette attitude déplorable des mères au Maghreb, en analysant les rapports hommes/femmes dans le système patriarcal qui régit ces sociétés. Pour mettre l'accent sur ces attitudes auto-dévalorisantes des femmes, Pierre Bourdieu, en traitant les rapports dominant/dominé, écrit : « Les dominés appliquent des catégories construites du point de vue des dominants aux relations de domination, les faisant ainsi apparaître comme naturelles. Ce qui peut conduire à une sorte d'auto-dépréciation, voire d'auto-dénigrement systémiques. »²¹⁸.

Pour que les femmes dépassent les obstacles et se libèrent de cette situation d'aliénation, Fadéla M'Rabet estime, comme nous l'avons souligné plus haut, que l'instruction est une étape essentielle, sinon décisive. Pour elle, « l'instruction est à l'origine de tous les « décollages », de toutes les révoltes »²¹⁹. L'essayiste revient donc sur cette question de scolarisation des filles, mais, cette fois-ci, elle insiste sur le niveau de leur instruction : un niveau qui leur permettra d'être conscientes de leur condition. Selon l'écrivaine, « l'instruction primaire n'est pas un outil suffisant pour

offre ainsi une occasion privilégiée de saisir la logique de la domination exercée au nom d'un principe symbolique connu et reconnu par le dominant comme le dominé. (*La domination masculine*, 1998, p11)

²¹⁵ L.F.A-L.A., p62.

²¹⁶ Ibid.

²¹⁷ Editions La Découverte, Paris, 1985.

²¹⁸ Bourdieu. P, *La domination masculine*, Seuil, Paris, 1998, p55.

²¹⁹ L.F.A-L.A., p63.

amorcer la libération de la jeune fille »²²⁰ ; c'est au lycée, à partir des études secondaires que les choses commencent à se concrétiser. C'est à ce niveau que les élèves commencent à avoir une approche critique sur les comportements dans leur famille, c'est à ce stade qu'elles apprennent à démythifier et démystifier, à prendre pour modèles des enseignants et des personnages de leurs lectures. C'est à ce stade d'études que les élèves parviennent à remplacer les modèles sacralisés dans leur entourage familial, ajoute l'auteure. C'est ici que les matières se multiplient, les disciplines commencent à apparaître, et les lectures s'approfondissent. C'est ainsi que les esprits s'ouvrent sur le monde, ou plutôt les mondes ; c'est ainsi que l'esprit s'ouvre aux pluralismes qui consistent à croire aux différences et ne plus dépendre d'une réalité absolue. C'est de cette façon que l'élève apprend que la femme n'est pas un objet, mais un être humain comme l'homme. Qu'elle peut donner son avis, contester l'autre avis, exprimer sa volonté, ses désirs, ses plaisirs. Que la femme n'est pas faite seulement pour la cuisine et la reproduction, qu'elle peut aspirer à tous les travaux et ambitionner tous les postes. C'est l'instruction qui va permettre à la jeune fille de se confronter à d'autres mentalités, à avoir connaissance des autres cultures, à se connaître à partir de l'autre, à comprendre sa culture parmi les autres, ce qui l'aidera à changer sa condition progressivement, tel que le souligne Fadéla M'Rabet :

Sans doute, l'étude de notre culture est primordiale, mais celle des étrangers, si elle n'est pas exclusive de la nôtre, est bénéfique – comme un voyage : elle dépayse, elle élargit nos horizons [...] Peu à peu, au contact des textes, et d'une autre civilisation, par le travail, l'exercice de la réflexion, les exposés et les discussions, la jeune fille change ; elle ne réclame rien, sans doute elle ne remet pas en cause, explicitement, sa situation, mais elle est déjà beaucoup moins malléable que l'analphabète, de chose elle devient personne, elle accède à l'histoire – la sienne d'abord.²²¹

En accédant au stade supérieur, les études universitaires, les choses vont s'améliorer davantage, car la jeune fille aura accès à plus de disciplines, plus de

²²⁰ L.F.A-L.A., p63.

²²¹ L.F.A-L.A., p64.

matières, elle va se spécialiser. Elle va se connaître plus et va mieux connaître l'autre. L'université et son monde va la perfectionner, la rendre meilleure²²².

I-2-5- Les jeunes filles algériennes : l'évolution et l'existence à travers le corps :

En 1967, dans son deuxième essai, *Les Algériennes*, Fadéla M'Rabet écrira : « La libération de la femme exige que les adultes de demain bénéficient, dès aujourd'hui, d'une scolarité aussi développée que les garçons »²²³. C'est pourquoi, elle demande, par le biais de ses écrits, une scolarisation massive des filles. Cette solution qu'elle proposera trois ans après, est évoquée dans son premier essai *La femme algérienne*.

La scolarisation et l'instruction des jeunes filles, selon Fadéla M'Rabet, engendre toute une métamorphose chez ces adolescentes, ce qui changera la situation de la femme en Algérie. Mais : « cette transformation se réalise, en même temps, par d'autres voies »²²⁴. En effet, la jeune fille, en allant à l'école, se voit, en premier lieu, extirpée de cet espace clos qu'est la maison familiale, sinon conjugale. Elle se sent plus ou moins libre de cette claustration totale qui la laisse enfermée, presque tous les jours, et qui la prive de tout contact avec l'autre. Sur le chemin de l'école, la jeune fille, se trouve en rapport avec le monde extérieur : elle entre en contact avec d'autres personnes, surtout d'autres femmes, avec un autre mode de vie, et une autre manière de s'habiller, peut-être ; elle découvre les magasins, les journaux, le cinéma, ne serait-ce que leur existence. C'est ainsi que la jeune fille algérienne se retrouve dans une situation délicate et compliquée ; elle est partagée entre deux mondes contradictoires, celui de la tradition et celui de la modernité. Elle est en proie à un déchirement : écartelée entre tradition et modernité, la jeune fille algérienne se sent « détraquée » et désorientée, telle que la qualifie l'auteure de *La femme algérienne*. Cet état d'âme donne lieu à une préoccupation ; il déclenche, chez l'Algérienne, une quête de soi, cherchant des repères pour mieux construire sa personnalité. Selon

²²² Inspirée de l'idée de Balzac exprimée dans ce passage : « L'homme n'est ni bon ni méchant [...] la Société, loin de le dépraver, comme l'a prétendu Rousseau, le perfectionne, le rend meilleur », in Le petit Robert 2007.

²²³ L.F.A-L.A., p140.

²²⁴ L.F.A-L.A., p65.

Fadéla M'Rabet, la jeune algérienne se tourne vers le monde occidental, où elle pense trouver ses goûts :

A la recherche d'elle-même, c'est avant tout du côté de l'Occident, de ses modèles et de ses normes, que la jeune algérienne croit se trouver. Sa culture l'y pousse, et ses expériences familiales : la première, spontanément, les secondes, indirectement – par le dégoût qu'elles suscitent à l'égard des mœurs traditionnelles.²²⁵

Aux yeux des jeunes algériennes, le modèle de « la femme arabe » est loin de répondre à leurs attentes, parce qu'il leur inspire la soumission, l'esclavage même, nous rapporte Fadéla M'Rabet. Elles regardent ainsi en Europe où se trouve, pensent-elles, le modèle de la femme « développée » et « évoluée ». D'après l'écrivaine, beaucoup de ces filles développent des idées fausses de ce qu'est l'évolution, car elles réduisent le développement aux apparences, elles résument l'évolution aux activités quotidiennes ordinaires et aux habitudes de certaines Européennes. Pour elles, l'émancipation de la femme ne peut pas s'adapter à la tradition, et l'évolution en est complètement opposée. L'auteure de *La femme algérienne* nous présente ainsi leur façon de voir l'évolution :

L'évolution représente donc, généralement le contraire de la tradition, elle englobe tout ce que cette tradition les empêche d'être ou de faire ; et comme de l'étranger, les apparences sont les plus faciles à emprunter, être évoluée, pour beaucoup, c'est principalement s'habiller, marcher, se coiffer comme la plus élégante, la plus coquette des Européennes.²²⁶

Néanmoins, l'essayiste Fadéla M'Rabet, ne condamne pas ces jeunes filles désorientées, car elle considère cette orientation vers les apparences, notamment la prise en charge du corps, comme une affirmation de soi, sinon l'un des rares moyens qui leur permet de mettre en valeur leur identité. D'une certaine manière, c'est une identité retrouvée. Après avoir réduit la femme au silence, l'homme algérien se retrouve devant une jeune fille qui parle et s'impose à travers le corps. Le corps n'est-il pas un élément marqueur de l'identité ? « Notre sentiment d'identité et d'existence s'enracine, entre autre, dans notre corps biologique »²²⁷, écrit Hélène

²²⁵ L.F.A-L.A., p65.

²²⁶ L.F.A-L.A., p66.

²²⁷ Oppenheim-Gluckman. H, Notre corps et notre sentiment d'identité, Les lettres de la SPF, 2013/2, n°30, p41, 52. (<https://www.cairn.info>)

Oppenheim-Gluckman²²⁸. De son côté, Friedrich Nietzsche s'oppose aux rationalistes, en redonnant au corps sa dimension sociale et humaine. Il préconise de comprendre d'abord le corps pour mieux comprendre ensuite l'esprit, et parvenir enfin à des progrès réels : « Rien de bon n'est jamais sorti des reflets de l'esprit se mirant en lui-même. Ce n'est que depuis que l'on s'efforce de se renseigner sur tous les phénomènes de l'esprit en prenant le corps pour fil conducteur, que l'on commence à progresser », écrit-il dans son ouvrage *Le gai savoir*²²⁹.

En ne blâmant pas ces jeunes filles, Fadéla M'Rabet essaie de montrer le côté positif, ou plutôt salubre, de cette conduite. Selon elle, les jeunes algériennes, en donnant plus d'importance aux apparences, sont en train d'utiliser leurs corps comme vecteur d'autorité. Elles se maquillent, se coiffent, s'épilent, se colorent les ongles, enfin, elles se font coquettes pour dire qu'elles sont là. C'est de cette manière que ces jeunes filles marquent leur présence ; « Elles existent enfin comme corps, et ce corps retrouvé, ressuscité, elles le soignent à l'extrême, elles le choient, le parfument, le décorent – et le montrent. »²³⁰, comme le souligne l'essayiste. Ces jeunes filles que décrit l'essayiste semblent appliquer à la lettre les propos de Baudelaire qui reconnaît que :

La femme est bien dans son droit, et même elle accomplit une sorte de devoir en s'appliquant à être magique et surnaturelle ; il faut qu'elle étonne, qu'elle charme ; idole, elle doit se dorner pour être adorée. Elle doit donc emprunter à tous les arts les moyens de s'élever au-dessus de la nature pour mieux subjuguier les cœurs et frapper les esprits.²³¹

Ces filles doivent donc jouer sur les apparences et soigner le paraître, pour mieux apparaître ; prendre soin de leur « être-pour-autrui » : elles doivent se distinguer par leur beauté et leur féminité pour mieux séduire l'autre, l'exciter davantage, le déstabiliser plus. Jouer les rapports de force par l'autorité du corps. Ces jeunes algériennes s'affirment comme femmes et prouvent leur existence à travers leur corps, tel que le montre l'essayiste : « Elles assument leur corporéité avec d'autant plus d'audace qu'elle a été jusqu'à présent, sacrifiée. C'est leur façon de

²²⁸ (1949) Psychiatre et psychanalyste française, membre de la société de psychanalyse freudienne.

²²⁹ Livre de Friedrich Nietzsche publié en 1882, sous le titre original *Die fröhliche Wissenschaft*.

²³⁰ L.F.A-L.A., p67.

²³¹ Baudelaire. C., *Le peintre de la vie moderne, Eloge du maquillage*, collections Littérature.com, p23 (version numérique)

naître à elles-mêmes, de s'affirmer, de dire « je » ; c'est aussi un défi aux hommes, à leur mépris, à leur désir... »²³²

Fadéla M'Rabet reconnaît que ces Algériennes qui s'arrêtent sur ces détails dans leur évolution risquent de perdre le chemin de leur libération, car « elles s'asservissent à d'autres modèles », aux femmes européennes, notamment celles des films et des revues. Mais elle soutient, tout de même, que cette affirmation constitue un bon début pour ces jeunes filles dans le processus d'émancipation, avec tous les défauts que peut avoir la manière de prouver leur existence. Selon l'essayiste, elles ont tout le droit de tenter leur chance de réussir le pari et d'aller jusqu'au bout de leur initiative. Là encore, l'auteure de *La femme algérienne*, ne lésine pas sur ses critiques à l'encontre des hommes qui font tout pour bloquer ce processus. Elle s'attaque aux lecteurs d'*Alger-Républicain* qui, par le biais de leurs correspondances, blâment les jeunes algériennes de donner beaucoup d'importance aux apparences et de survaloriser le corps. Elle estime indigne que des hommes reprochent aux jeunes filles leur manière de s'habiller (les talons, les jupes, le décolleté, etc.). Fadéla M'Rabet n'hésite pas à mettre en évidence l'attitude contradictoire de l'homme algérien en ce qui concerne la question de la femme. Pour elle, les mêmes hommes « qui jugent au nom du socialisme, n'hésitent pas à invoquer, en même temps, les plus rétrogrades des traditions prétendues religieuses. »²³³.

Selon l'écrivaine, l'évolution progressive de la femme algérienne est en cours, son émancipation est évidente, et ces « rétrogrades », étant devant le fait accompli, essaie de retarder le processus en obligeant la femme d'être discrète, inaperçue, sous prétexte de conserver la tradition et de préserver la religion. A ces Algériens qui veulent camoufler cette évolution de la femme, et condamner la mise en valeur du corps par les femmes, l'essayiste répond sans ambiguïté :

Comme si une évolution qui ne se remarque pas en était une, comme si l'histoire d'un individu, garçon ou fille, n'était pas, d'abord, celle de son corps : c'est par lui qu'on se découvre (le bébé dans son berceau, fait connaissance avec lui-même en se touchant), c'est avec lui qu'au début on se confond ; on est premièrement son corps, et quand on devient autre chose, c'est toujours avec lui, qui s'humanise et se cultive avec nous.²³⁴

²³² L.F.A-L.A., p68.

²³³ L.F.A-L.A., p69.

²³⁴ Ibid.

A ces défenseurs du temple qui diabolisent la femme, surtout quand il s'agit de la prise en charge de son apparence, notamment son corps, Fadéla M'Rabet ne laisse aucune chance, d'instrumentaliser les faiblesses de ces jeunes filles pour freiner ce processus d'évolution. Pour éviter toute ambiguïté et évacuer tout amalgame autour desquels gravitent ces hommes qui s'opposent à la libération de la femme, l'essayiste conclut en précisant :

A tant parler du corps, on pensera peut-être que c'est une obsession (la nôtre, celle des filles) ; il n'en est rien, bien sûr, et la plupart des jeunes ne limitent pas l'évolution aux apparences ; elles savent que cette évolution englobe d'autres compétences, et elles le disent très bien.²³⁵

En effet, pour mener à bien son argumentaire, l'essayiste s'appuie sur les propos de plusieurs jeunes filles algériennes – lectrices de journaux et auditrices de ses émissions – qui expriment « très bien » leur vision sur l'évolution de la femme : « La femme doit être libre. Elle ne doit pas imiter bêtement les hommes ; elle est égale à l'homme, et elle ne doit pas se baser sur l'attitude de son mari. Elle doit être indépendante, n'est-ce pas merveilleux ? Et c'est possible »²³⁶. Nous reproduisons, ici, tels quels, les propos d'une jeune Algéroise qui semble marquer l'écrivaine/journaliste, mais cette dernière la désigne seulement au travers les initiales de son nom (A.Z.), par mesures d'anonymisation, ce phénomène fréquent dans les livres de Fadéla M'Rabet.

Enfin, d'aucuns penseront que cette attitude encourageante en faveur des jeunes filles qui mettent en valeur leur corps montre l'appartenance de l'essayiste à ce courant de féministes s'appuyant sur la liberté sexuelle. Mais, dans son récit *Une enfance singulière* qui paraîtra en 2003, Fadéla M'Rabet ne laisse pas de place au doute, en ce qui concerne son rapport avec ce féminisme qui fait de la libération sexuelle une priorité. Après avoir fait un portrait de Djedda, le modèle de femme digne, résistante, et « maîtresse de son corps », l'auteure d'*Une enfance singulière* se démarque de ces féministes qui pensent que les problèmes de la femme relèvent de la sexualité. Elle écrira pour exprimer sa démarcation :

Contrairement à beaucoup de féministes de par le monde, je n'ai jamais fait de la libération sexuelle une panacée. Revendiquer la primauté de la sexualité, c'est encore une

²³⁵ L.F.A-L.A., p69.

²³⁶ L.F.A-L.A., p70.

fois assigner la femme à sa fonction biologique, la seule qui lui soit reconnue. C'est la renforcer dans son aliénation, d'autant plus aliénante qu'elle se croit une libération.²³⁷

Pour elle, la sexualité doit être une source d'épanouissement pour la femme, mais aussi et surtout un facteur d'équilibre ; elle ne doit pas être vidée de sentiments et d'émotions. Dans le même livre, elle rappelle en soulignant que :

Les féministes les plus éclairées savent bien qu'une sexualité qui se réduit à la génitalité laisse un arrière-goût de défaite. Et qu'on peut se retrouver encore plus déséquilibrée qu'avant, s'il n'y a pas de respect, de tendresse, d'amitié, de reconnaissance, de permanence.²³⁸

Nous voyons comment Fadéla M'Rabet essaie de recadrer l'action de ces féministes qui veulent limiter leur projet aux problèmes de sexualité et de présenter leur mouvement comme une révolution sexuelle. Elle explique sa vision de la sexualité afin d'orienter les jeunes filles algériennes qui risquent de perdre leur repères, en suivant aveuglément ce genre de mouvement.

I-2-6- Déconstruire le discours : l'intellectuel algérien objet de critiques :

Notre analyse sur la déconstruction du discours des intellectuels algériens va porter, dans sa quasi-totalité, sur le deuxième essai *Les Algériennes*, néanmoins, nous commençons cette section par le discours d'un intellectuel que l'auteure critique, ou plutôt qu'elle dénonce, dans son premier essai intitulé *La femme algérienne*. Il s'agit de Hachemi Tidjani²³⁹ qui publie, en juin 1964, un texte dans la revue *Confluent*, où il évoque la nature et/ou la spécificité féminine. Il soutient que la femme ne peut être l'égale de l'homme, et que sa nature justifie bien son infériorité. Nous reproduisons ici des extraits de ce texte qui met en évidence ses thèses contre l'égalité des sexes :

« ...Il va de soi que la nature même de la femme la rend inégale à l'homme. [...] Aux yeux de Dieu, la femme est l'égale de l'homme. Mais il existe entre elle et l'homme des différences naturelles qui font qu'elle se trouve dans un état d'infériorité. Ce sont précisément ces différences naturelles qui font qu'il y a des différences mentales. Elles expliquent que Dieu donne la responsabilité à l'homme. Il n'y a jamais eu de prophétesse, pas même Marie, considérée par le Coran comme la femme la plus pure que l'humanité ait

²³⁷ U.E.S., p110.

²³⁸ Ibid.

²³⁹ (1918-2002), journaliste et cadre de l'état. En 1965, président de l'association religieuse « El Qiyam », fondée par Malek Bennabi.

jamais connue [...] Au point de vue des structures physiques et biologiques du cerveau, l'homme a une formation supérieure... »²⁴⁰

Pour l'essayiste, cet intellectuel utilise, sinon instrumentalise, la nature de la femme, qu'il « barbouille » avec la spécificité féminine, juste pour marginaliser et mettre à l'écart la femme algérienne. Fadéla M'Rabet qualifie ce discours d'absurde, et dans un langage virulent, elle va jusqu'à dire que son énonciateur a atteint « un degré au dessus dans la stupidité ». Car, il recourt, ajoute-t-elle, à ce qu'il pense être la religion et la science pour dénier à la femme son intelligence et toutes ses compétences ; il reste qu'à lui refuser, comme à l'animal, toute faculté de raisonner, pour l'écarter de la gestion des affaires du pays surtout. Donc, ce discours de la part d'un intellectuel, vient pour aggraver la situation, en justifiant « religieusement et scientifiquement » le mépris et l'exclusion de la femme, pense l'essayiste. Par ailleurs, elle déplore le mutisme de la presse algérienne de l'époque, sur ce genre de discours qu'elle juge réactionnaire et rétrograde. D'après elle, seul un journal de l'époque, notamment Alger-Républicain, qui a émis une mise au point au propos de l'intellectuel. Puis, elle précise que la question de la femme ne semble pas être une priorité pour ces organes de presse ; pour eux, « les femmes peuvent attendre », rappelle-t-elle. L'essayiste/critique n'oublie pas de fustiger le laxisme des organisations féminines officielles, à l'instar de l'Union des femmes, qui ne défend pas convenablement les droits des femmes algériennes.

Dans son essai *Les Algériennes*, qui vient compléter celui de *La femme algérienne*, Fadéla M'Rabet, reconnaît, au tout début, que le chemin est encore long pour ses compatriotes. La première phrase de son introduction exprime bien ce constat ; elle déclare que : « Trois ans ne suffisent pas pour que se modifie, de façon sensible, la condition féminine »²⁴¹, autrement dit, beaucoup de choses restent à faire en ce qui concerne la question de la femme en Algérie. Contrairement au premier essai, où elle s'attaque aux hommes qui bloquent l'évolution de la femme, dans le deuxième, l'essayiste se focalise sur les intellectuels algériens, pour montrer leur responsabilité, ou plutôt leur culpabilité, au sujet de la femme algérienne. L'auteur de *Les Algériennes* dénonce leur négligence de la condition féminine ; une attitude qui va jusqu'à l'indifférence, pense-t-elle. L'essayiste Fadéla M'Rabet reproche aux

²⁴⁰ L.F.A-L.A., p17.

²⁴¹ L.F.A-L.A., p97.

spécialistes, les sociologues, les psychologues, les économistes, et les juristes, chacun dans son domaine, de ne pas donner de l'importance à la cause féminine, surtout après la polémique et les remous qui ont suivi son premier livre, *La femme algérienne*, ce « dossier » ayant eu pour objet la condition féminine. Pour mettre en évidence l'absence des intellectuels algériens dans les affaires sociales de leur pays, notamment la situation de la femme Algérie, Fadéla M'Rabet fait appel à un écrivain palestinien, Moussa El Hussein, qui semble la marquer fortement, vu le nombre de références à son article dans l'introduction de son essai. Cet écrivain condamne les penseurs arabes de ne pas participer effectivement à la construction de leurs pays, il les blâme de ne pas prendre position par rapport aux sujets qui préoccupent leurs sociétés :

« Les intellectuels ne prennent pas une part effective à l'édification de notre présent. Il n'existe pas chez nous d'auteurs qui se consacrent à l'étude de nos différents problèmes, rédigent leurs opinions et les transmettent à ceux qui viennent après eux, de façon à constituer ainsi un héritage scientifique dans chacun des domaines de la vie... Nous n'avons pas de congrès qui étudient des types bien définis de problèmes et invitent les gens d'expérience et de science à en discuter. Il n'existe pas chez nous de sociétés de pensée qui illustrent une pensée déterminée et s'en fassent les apôtres. »²⁴²

Cette citation de Moussa El Hussein constitue, donc, le point de départ d'une critique sévère que va porter l'essayiste Fadéla M'Rabet à l'encontre des penseurs et intellectuels algériens. Tout comme l'écrivain palestinien, auquel elle se réfère, Fadéla M'Rabet, reproche aux spécialistes algériens de toutes les sciences, l'absence d'études scientifiques centrées sur les sujets d'actualité, surtout les problèmes qui préoccupent leur société, à l'instar de la question de la femme algérienne qu'on reporte à chaque fois. Elle préconise des études scientifiques et objectives qui vont être une sorte de barrage de sécurité, un rempart contre toute instrumentalisation idéologique ou religieuse de ces questions sensibles, qui peuvent être source de conflits sociaux à éviter. Elle aussi, en les désignant par le pronom indéfini « on », soutient que les intellectuels algériens ne prennent pas au sérieux la question de la

²⁴² « La crise de la pensée arabes », cité in *Anthologie de la littérature arabe contemporaine*, Le Seuil, t. 2, p. 185. (Référence reprise telle qu'elle a été mentionnée dans l'introduction du livre *Les Algériennes*, L.F.A-L.A., p97). Très peu de documents numériques renvoient au présent texte ; néanmoins, ceux-ci s'accordent à dire que ce texte de Moussa El Hussein est écrit à Beyrouth en 1954, et traduit en 1965 par le sociologue égyptien Anouar Abdel-Malek (1924-2012) dans l'ouvrage cité par Fadéla M'Rabet.

femme algérienne, et elle les accuse de suspendre son essai *La femme algérienne* de leurs tribunes. En faisant référence à des extraits de discours du congrès de l'U.N.F.A.²⁴³, et deux revues de l'époque, *Révolution Africaine* et *Al Tahdhib al Islami*, l'essayiste présente, dans l'introduction de son livre, presque le même constat que fait l'écrivain palestinien :

On ne discute pas rationnellement, on ne se place pas dans une perspective objective ; trop souvent, on refuse de discuter, on nie même qu'il y ait problème, et on le nie magiquement : de temps en temps, *Le harem et les cousins*²⁴⁴, de G. Tillion, ou *La femme algérienne* disparaissent des librairies – on a épuisé... la question [...] on donne dans l'invective...²⁴⁵

En ce qui concerne le discours des intellectuels, Fadéla M'Rabet constate, qu'au niveau des concepts, l'évolution de la femme et son émancipation n'enregistrent pas de progrès. Les choses demeurent toujours ambiguës et demandent à être expliquées dans le fond, pour éviter, soutient l'essayiste, les oppositions passionnelles et subjectives : Orient/Occident, mini-jupe/voile, fumer/ne pas fumer, cheveux longs/cheveux courts... Pour Fadéla M'Rabet, ce sont de « petits détails et grands mots creux » qui envahissent et occupent les esprits. Afin de confirmer son point de vue, elle évoque l'attitude d'un enseignant qui lance comme argument contre la mixité, le cas d'une élève qui fume avec son camarade garçon.

Pour procéder à l'analyse des discours, l'auteure de *Les Algériennes* entame la première partie de son ouvrage par une partie du discours, ou des parties des discours, portant sur l'évolution de la femme en Algérie : « *En accord avec nos traditions..., dans le respect de la personnalité algérienne..., et dans le cadre arabo-islamique* »²⁴⁶. Nous pouvons dire que, d'emblée, l'essayiste choisit les extraits qui vont guider sa démarche. Elle combine les « fragments d'un discours conditionné »²⁴⁷ – mais aussi et surtout qui conditionne l'évolution de la femme – pour orienter son analyse. Elle commence d'abord par la résistance au changement et

²⁴³ Union Nationale des Femmes Algériennes.

²⁴⁴ Un essai de l'ethnologue française Germaine Tillion (1907-2008), qui traite de la condition féminine dans les pays du bassin méditerranéen, publié chez Seuil, en 1966.

²⁴⁵ L.F.A-L.A., p98.

²⁴⁶ L.F.A-L.A., p101.

²⁴⁷ Expression inspirée du titre de l'essai de Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, publié en 1977, chez Seuil.

le maintien des coutumes ancestrales qui entravent l'évolution de la femme, pour passer ensuite aux exigences de l'identité nationale, et l'achever enfin par l'autorité religieuse.

En ce qui concerne la résistance au changement et le maintien des coutumes ancestrales, exprimée par « l'évolution de la femme qui doit être *en accord avec nos traditions* », l'essayiste reproche aux défenseurs l'absence d'explication dans tous les canaux de communication avec la société. Elle se demande ce qu'ils veulent dire par *traditions*, parce que l'ambiguïté engendre la confusion. Elle pense à la jeunesse qui va être traînée, par l'incompréhension, vers l'imitation des anciens ; qui va être menée à la reproduction, machinale et inconsciente, des pratiques ancestrales, transmises aveuglément de père en fils et de mère en fille. C'est pourquoi, elle décide de montrer le mauvais sens de ces *traditions* par le biais de faits sociaux qui renvoient aux différentes régions du pays : des petites de 3 ans promises au mariage, des fœtus hypothéqués, des fillettes mariées, les mariages sans amour, des épouses renvoyées pour un rien... Elle va même révéler cette fameuse tradition qui fait que, sur le territoire national, y compris les villes, « la chemise de la mariée soit exposée après consommation. »²⁴⁸, condition sine qua non, sinon la mariée sera répudiée. La femme est toujours contrainte – seulement elle – de supporter ces *traditions* conçues par et pour les hommes.

Et pour montrer que ces *traditions* vénérées par la société sont prises en charge même par l'institution judiciaire, l'essayiste se donne la peine de rapporter les propos d'un avocat qui expliquait l'affaire d'un couple de paysans algérois ; un plaidoyer en faveur d'un homme qui rase la tête et coupe le nez de sa femme, après l'avoir soupçonnée :

« Cet homme a vengé son honneur selon la *coutume*. Il n'a fait que lui raser la tête et la marquer au nez [...] Je me félicite que cette femme ne soit pas morte...Aucun de nous n'ignore la manière dont est vengé le déshonneur à travers les divers pays du monde. Chaque contrée à ses *coutumes*. Il pouvait la tuer. Il ne l'a pas fait. Cela plaide en sa faveur...L'homme est attaché à la coutume de son pays, de sa religion, de sa mechta... il a des *traditions* d'honneur... Il se vengea... Ce n'est pas un acte de sauvagerie. »²⁴⁹

²⁴⁸ L.F.A-L.A., p104.

²⁴⁹ Ibid.

En reproduisant ces propos publiés par *El Moudjahid*, journal de la presse publique, Fadéla M'Rabet ne veut-elle pas dire que le mal touche les autres institutions ? La *tradition* ancestrale, le mal à l'encontre de la femme, célébré depuis des siècles, régit les institutions algériennes postindépendance : nous pensons au concept de « l'ignorance sacralisée » et/ou « l'ignorance institutionnalisée », développé par Mohamed Arkoun²⁵⁰. L'essayiste n'oublie pas l'institution universitaire qui, elle aussi, n'est pas à l'abri de cette conception traditionaliste, surtout quand il s'agit de la femme ; une pensée qui la réduit au statut de ménagère et de reproductrice. L'auteure de *Les Algériennes* rapporte, d'abord, une sentence énoncée par des étudiants dans leurs discours lors d'un congrès portant sur la femme : « il est dans l'ordre naturel des choses qu'elle (la femme) soit surtout la gardienne du foyer ». Pour insister sur cette attitude misogyne et ce mépris à l'encontre de la femme, elle enchaîne par un extrait de la lettre d'un lecteur d'*El Moudjahid*, publiée sur quatre colonnes. C'est un passage qui montre, encore une fois, le raisonnement réducteur de l'homme à l'égard de la femme :

« L'homme doit voir en la femme...une douce compagne, celle qui après une longue journée laborieuse, le console de ses tourments et allège sa lassitude... Travailler à la maison..., [...] Ainsi serait-il imprudent de conseiller systématiquement aux femmes d'aller s'occuper hors du foyer conjugal... »²⁵¹

Voilà donc le « bon » rôle de la femme, pensent les hommes algériens, notamment les intellectuels ; celui de la maison et de la reproduction, non à l'instruction et l'émancipation. Selon l'auteure, dès qu'une fille commence à prendre forme, elle est automatiquement retirée de l'école, pour apprendre à assumer les tâches que la *tradition* ancestrale lui impose. Par ailleurs, elle va être accablée par une multitude d'interdits : ne pas sortir, ne pas connaître, ne pas fréquenter, ne pas parler trop, et surtout ne pas rire ; exclue de toute action sociale ou culturelle, elle ne doit pas « s'ingérer » dans les affaires publiques, encore moins les affaires politiques, ajoute Fadéla M'Rabet. L'essayiste qu'est cette dernière, se demande si l'on peut évoluer en se conformant aveuglément aux *traditions*. Juste après une question rhétorique, qui lui permet de maintenir l'attention et l'engagement du lecteur, elle expose son raisonnement et avance son argumentation :

²⁵⁰ (1928-2010), écrivain et philosophe algérien ; professeur émérite de l'histoire de la pensée islamique.

²⁵¹ L.F.A-L.A., p106.

S'y conformer pour évoluer ? Mais qui dit évolution dit changement et, de changement en changement, rupture, puis émergence d'une personne nouvelle, et accession à nouveau mode d'exister. Parler d'une « évolution selon nos traditions », c'est prétendre qu'on peut changer sans innover, se transformer sans se modifier, rester soi-même en ne l'étant plus, ou l'être encore sans le rester !²⁵²

C'est ainsi que Fadéla M'Rabet l'essayiste reconstruit, après l'avoir déconstruit, le discours traditionnaliste de nos intellectuels sur l'évolution de la femme. Après avoir analysé leurs propos, elle suppose, de son côté, que l'émancipation de la femme ne peut se réaliser sous l'égide de la tradition, surtout si l'on s'y conforme de manière aveugle et sans explication des concepts aux jeunes générations. C'est pourquoi, elle réclame, à travers ses essais, une activité culturelle et sociale digne à ses compatriotes algériennes. Ses textes préconisent donc une émancipation effective de la femme, celle qui lui permettra de se libérer des contraintes de la tradition, pour qu'elle puisse s'épanouir dans sa vie. Dans son analyse du personnage Selma dans *Le démantèlement* de Boudjedra, Hafid Gafaïti écrit à propos de l'émancipation du personnage féminin et son rôle dans la déconstruction du discours traditionnaliste qui domine dans la société algérienne :

La caractérisation de Selma en tant que personnage dont la fonction sociale est valorisée et dont une des qualités principales est son activité professionnelle permet la transcendance de la représentation traditionnelle de la femme comme objet passif dans une société où le travail est supposé être l'apanage des hommes. En s'affirmant par le travail, le personnage du roman accomplit la déconstruction du discours dominant sur les femmes.²⁵³

Effectivement, la bonne intégration sociale et professionnelle de la femme permettra sa libération au fur et à mesure ; c'est en valorisant la femme qu'on lui permettra d'évoluer et de participer à la construction de son pays. C'est ce genre de discours positif que construit notre écrivaine dans ses essais, et qu'elle tente d'instaurer au sein de la société.

Quant aux exigences de l'identité nationale, traduite par « l'évolution de la femme dans le respect de la personnalité algérienne », l'essayiste reconnaît que cette thèse est moins ambiguë que la première, mais elle rappelle, tout de même, que le sens véhiculé par cette expression cache beaucoup de choses aussi. Afin d'analyser cette proposition, ou plutôt cette pensée, elle choisit comme objet les propos de

²⁵² L.F.A-L.A., p106.

²⁵³ Gafaïti Hafid, *Les femmes dans le roman algérien*, L'Harmattan, Paris, 1996, p276.

l'universitaire El Hachemi Tidjani, fondateur, directeur et principal collaborateur d'une revue titrée *Humanisme musulman*. Sur la définition de *la personnalité algérienne* et ses composantes que réclame son interlocuteur, l'universitaire journaliste répond en commentant la situation algérienne :

« Les noms et les épithètes qui nous qualifient ne sont pas toujours exempts d'équivoques... C'est ainsi que nous sommes Algériens..., sans pour autant être très différents des autres habitants du bassin méditerranéen... Nous sommes en outre Arabes et arabisés, mais en même temps on nous qualifie de Musulmans, d'Africains et de peuple de Bandoung. Et si nous sommes orientaux de par l'origine, la religion, la langue, la culture et l'histoire, nous sommes également occidentaux par la géographie, l'économie et l'histoire »²⁵⁴.

Là encore, l'essayiste reproche aux intellectuels algériens le manque de clarté, une équivoque qui peut provoquer la confusion. Elle critique cette oscillation de l'opinion chez l'universitaire qui ne montre pas sa vraie pensée et ne révèle pas sa véritable intention. L'essayiste ne tarde pas de dévoiler l'idéologie de l'universitaire en rapportant d'autres propos qui clarifient sa conception de la personnalité algérienne, et où il précise que cette personnalité doit véhiculer des valeurs bien précises, déterminées par la religion et la langue : « la nationalité véritable est un ensemble d'éléments constitutifs qui se composent obligatoirement de la confession musulmane, de la langue arabe ou d'un dialecte berbère... et du désir de vivre ensemble »²⁵⁵. Mais pour l'essayiste, ce désir n'exprime pas volonté réelle de la part de l'intellectuel, et elle prévient que ses propos ne vont pas au-delà d'une galanterie langagière, destinée aux femmes pour les duper. Elle rappelle à ses lecteurs cette équation de Tidjani, écrite en majuscules : « une caractéristique fondamentale : la confession musulmane. », avant d'émettre sa propre conclusion : « la personnalité algérienne se définit donc dans une perspective religieuse, et en termes exclusivement religieux »²⁵⁶. L'écrivaine montre ainsi comment nos intellectuels jouent sur les concepts pour tenter de camoufler des exclusions avérées, entre autre l'évacuation du sujet de la femme du débat public. Nous voyons clairement pourquoi l'auteur de *Les Algériennes* choisit, comme titre pour ce chapitre, le nom significatif, et lourd de sens *Tartuferies*.

²⁵⁴ L.F.A-L.A., p107.

²⁵⁵ L.F.A-L.A., p108.

²⁵⁶ Ibid.

Afin de s'attarder sur cette définition de l'identité nationale dans une perspective exclusivement religieuse, l'essayiste met en lumière la vision d'un autre intellectuel algérien, en l'occurrence Malak Bennabi²⁵⁷, connu pour ses thèses sur la « colonisabilité » en Algérie. Elle sélectionne des échantillons de son écrit publié, en juillet 1966, dans la revue *El Djeich*²⁵⁸, et dans lequel il parle du « renforcement de la personnalité islamique » :

« Toute politique, pour se définir algérienne, se doit demeurer fidèle à ses sources spirituelles, au message des morts... Le message de nos morts et leur pacte sont la source où notre politique doit puiser sa mystique. Donc, en formulant sa politique en trois mots : socialisme, arabisme, islamisme, le président Ben Bella a fait un acte de fidélité... »²⁵⁹

Il est clair pour l'essayiste que par *personnalité algérienne*, on veut dire réellement « personnalité islamique ». Elle constate que c'est une personnalité à récupérer et non pas à créer, celle qu'on va rétablir au lieu de la construire ; celle qui va être « ressuscitée en vertu de ce pacte qui lie Malek Bennabi, et quelques autres morts », ajoute l'essayiste, d'un ton dérisoire, en s'adressant à tous ces intellectuels algériens qui l'ont condamnée après la publication de son premier essai *La femme algérienne*. Néanmoins, l'auteur de *Les Algériennes* n'oublie pas de rappeler que cette vision de la personnalité algérienne n'est pas celle de tous les intellectuels algériens, même si cette précision n'est mentionnée que dans les notes de bas de page de son texte : elle sélectionne un extrait de l'entretien de Mouloud Mammeri²⁶⁰ au journal libanais *Le jour* (27 mai 1966) où il remet en cause, non pas les spécificités, mais la manière de s'y attacher ; cette manière qui désunit au lieu d'unir, qui emprisonne plutôt que de libérer.

Les intellectuels algériens, qui insistent sur l'évolution de la femme *dans le respect de la personnalité algérienne*, préconisent, donc, un retour aux sources religieuses. Mais à quelles sources ?, se demande Fadéla M'Rabet. Après avoir souligné la diversité des interprétations, et en énumérant les différents acteurs sociaux (docteurs, juristes, réformateurs, gloseurs, théosophes...), elle semble s'interroger encore : A qui se fier parmi ces protagonistes ? A quelle interprétation

²⁵⁷ (1905-1973), penseur et écrivain algérien dont les écrits s'inspirent beaucoup de l'Islam.

²⁵⁸ Revue de l'A.N.P. (Armée Nationale Populaire).

²⁵⁹ L.F.A-L.A., p107.

²⁶⁰ (1917-1989), écrivain et anthropologue algérien, il est aussi linguiste et spécialiste de langue Amazigh.

des textes religieux se référer ? Sur laquelle s'appuyer ? Ces interrogations légitimes montrent bien la complexité de la situation. C'est pour ces raisons, selon l'essayiste, que notre personnalité demeure encore ambiguë et reste toujours indéfinie. Elle estime que les intellectuels algériens, notamment les hommes qui instrumentalisent les concepts et défendent cette thèse, attribuent à notre personnalité des définitions fondées sur une idéologie de l'exclusion et de la haine ; « ils définissent la personnalité algérienne par une série d'exclusions »²⁶¹, souligne-t-elle.

En analysant quelques fragments de leur discours, l'essayiste attire l'attention de ses lecteurs à « l'arrière pensée » de ces intellectuels algériens qui se méfient même de la lecture des œuvres de la littérature occidentale ; des œuvres qui manipulent les esprits, pensent-ils, et dépersonnalisent ainsi les jeunes algériens, particulièrement, pour ne pas dire exclusivement, les jeunes filles. Ainsi, son essai se veut « un dossier » qui a pour objet de mettre en lumière une stratégie qui consiste à refuser toute culture étrangère, notamment occidentale. Afin de mettre à nu le plan de ces intellectuels, M'Rabet l'essayiste va démasquer les objectifs et/ou les intentions réelle de leur projet contre l'émancipation de la femme. Elle reproduit cet extrait du discours qui dévoile leur idéologie hostile aux comportements féminins jugés occidentaux, mais aussi et surtout un discours qui exprime explicitement leur opposition à toute libération de la femme : « Notre socialisme repose sur les piliers de l'Islam et non sur l'émancipation de la femme avec son maquillage, coiffure, parures, d'où découlent les passions déchaînées et leurs effets, nuisibles à l'humanité ».²⁶²

Par conséquent, Fadéla M'Rabet remet en cause cette thèse et la dénonce autant que la précédente ; la première qui consiste à ensevelir l'évolution de la femme dans le linceul de la tradition, et la deuxième qui veut la conditionner aux exigences de ce qu'on appelle « la personnalité algérienne ». Pour l'essayiste, les intellectuels, défenseurs de ces thèses qui s'opposent à toute ouverture sur le monde, tenants de discours ambigus sur la condition féminine, ne peuvent supporter aucun progrès en Algérie, encore moins celui de l'évolution de la femme. Par leurs positions et leurs discours, ils désorientent les Algériens, et ils n'apportent rien à l'Algérie, ni dans l'immédiat ni à l'avenir, soutient l'essayiste. Elle les condamne,

²⁶¹ L.F.A-L.A., p109.

²⁶² Ibid.

sinon elle les accuse, d'entretenir tous les maux de la société, en semant la confusion dans l'esprit des vivants, et en croyant satisfaire leurs ancêtres, morts depuis des années ou plutôt des siècles. Pour mettre l'accent sur son antithèse, Fadéla M'Rabet conclut en procédant à la synthèse de son point de vue :

En enveloppant l'évolution dans les voiles de la tradition, en célébrant la singularité d'une essence qu'on est fort en peine de définir [...] en amalgamant Fanon [...] et la révolution, en assimilant la débauche à la modernité, les occidentales à des putains, on brouille les pistes, on truque les cartes. En disant aux femmes ce qu'elles ne doivent pas faire, pas porter, pas lire, pas regarder et pas aimer, en ne leur expliquant pas ce qu'elles pourraient devenir, on s'oppose à tout progrès ; on entretient la confusion, la haine, le sectarisme...²⁶³

Enfin, en ce qui concerne (*le cadre islamique*) ou « l'autorité religieuse », nous avons constaté, à partir de l'analyse des discours faite par l'essayiste, comment est impliquée la religion dans les précédentes thèses avancées par les intellectuels algériens : dans la première (*évolution en accord avec nos traditions*), par les percepts religieux traditionnellement transmis, et dans la deuxième (*dans le respect de la personnalité algérienne*), par la religion qui constitue l'un des composants de cette personnalité. Au sujet de cette autorité religieuse, Fadéla M'Rabet reproche aux intellectuels algériens d'en faire appel quand il s'agit de la femme seulement. D'après elle, ils s'ingénient dans l'instrumentalisation de la religion et l'interprétation de ses textes, pour mieux cerner l'évolution de la femme et bloquer son émancipation. Elle les qualifie, d'abord, de « dévots habiles », puis elle les traite d'extrémistes déguisés, de « fanatiques au masque mal ajusté », pour révéler enfin leur machination : « il est quand même curieux que le Coran ne soit brandi par ces belles âmes qu'au moment où se pose, précisément, le problème de l'évolution de la femme. »²⁶⁴. Fadéla M'Rabet condamne les intellectuels algériens de concevoir cette évolution en dehors du contexte global de la société, et de réserver à la question de la femme un traitement spécifique, celui qui arrange les hommes, et exclusivement eux. A propos de ces agissements et/ou de l'interprétation des textes religieux, elle se demande si cela relève de la méconnaissance ou de l'immoralité. Mais elle ne va pas hésiter à qualifier ces manœuvres de « malhonnêteté intellectuelle », et de poursuivre en expliquant comment « ces intellectuels » pratiquent déformation des textes pour semer la confusion :

²⁶³ L.F.A-L.A., p116.

²⁶⁴ L.F.A-L.A., p125.

Ceux qui s'y reflètent se gardent bien, la plupart du temps, de le citer : « selon le Coran..., la religion dit que », déclarent-ils, comme pour donner plus de poids à leurs propos, mais sans indiquer la sourate, ni le verset sur lesquels ils s'appuient ; ou bien, les citations sont tronquées, édulcorées.²⁶⁵

Pour accabler les intellectuels qui n'expliquent pas « suffisamment » et « correctement » les textes religieux, mais aussi qui n'en font pas une relecture, l'essayiste se demande comment ils prétendent appliquer au XX^e siècle, et de manière identique, les préceptes du VII^e siècle. Fadéla M'Rabet prône une approche scientifique et sérieuse des textes religieux qui permettra leur actualisation à notre temps. Elle condamne les procédés de déformation et de désinformation qui servent à maintenir la confusion. Par ailleurs, l'auteure/essayiste met en valeur le comportement « exemplaire » de la femme algérienne, surtout en ce qui concerne le respect de la religion, et elle n'hésite pas à inviter les intellectuels algériens, qui s'acharnent sur la femme, à s'occuper un peu du comportement des hommes, qui demande à être corrigé : « c'est l'homme qu'il faut faire évoluer, c'est le comportement de l'homme qu'il convient d'ajuster aux préceptes du Coran ; car l'Algérienne, en un sens, est déjà « évoluée » – et depuis des siècles ! »²⁶⁶

Enfin, dans le but de révéler les causes réelles de ce comportement de l'homme algérien à l'égard de la femme, et afin de dévoiler les vrais motifs de ces bornes que les intellectuels algériens veulent imposer à l'évolution de l'Algérienne, l'essayiste met la question de la femme dans le contexte globale de la société algérienne. Selon Fadéla M'Rabet, le mobile principal d'une telle conduite et de tous ces agissements, c'est l'asservissement de la femme, qui, d'ailleurs, ne peut être séparé de celui de l'homme en général. L'intérêt de ces hommes, notamment les intellectuels qui font partie de la bourgeoisie, c'est le maintien du statu quo pour ne pas perdre leurs avantages ; « trop de privilèges sont en jeu, et depuis trop longtemps, pour qu'on y renonce joyeusement »²⁶⁷, souligne l'essayiste avant de préciser un peu plus loin :

Si l'asservissement de la femme est un cas particulier de l'exploitation de l'homme par l'homme, ce sont les exploiters, les profiteurs, en un mot : les bourgeois qui, en s'efforçant de maintenir l'un, cherchent, en réalité, à perpétuer l'autre. Et le tout, sous le

²⁶⁵ L.F.A-L.A., p117.

²⁶⁶ L.F.A-L.A., p124.

²⁶⁷ L.F.A-L.A., p130.

couvert de l'Islam, ou des variantes : « tradition sacrée », « passé glorieux », « spécificité ».²⁶⁸

Nous voyons comment l'essayiste a procédé à la déconstruction du discours des intellectuels algériens autour de la question de la femme. En analysant leurs propos, elle a mis en évidence l'ambivalence et l'ambiguïté dans les discours pour réclamer ensuite la clarté et l'explication des concepts au sujet de l'évolution de la femme. Elle dénonce l'instrumentalisation, par les intellectuels, des textes religieux ainsi que les traditions ancestrales pour bloquer l'évolution de la femme algérienne. Elle propose ainsi un discours émancipateur qui permettra à la femme une bonne existence culturelle et lui garantira une meilleure intégration sociale. Par ailleurs, elle préconise une ouverture sur le monde et un dialogue avec les autres cultures afin de permettre à la société algérienne un épanouissement sur tous les plans. D'après elle, une femme instruite, active, et évoluée peut apporter beaucoup dans la construction d'une Algérie moderne, c'est pourquoi elle doit être impliquée dans les affaires publiques et politiques du pas.

Pour terminer cette section consacrée à la déconstruction, nous trouvons important de se pencher sur une inscription qui a attiré notre attention, au début du chapitre intitulé *Tartuferies*, que Fadéla M'Rabet réserve à l'analyse du discours des intellectuels algériens autour de l'évolution de la femme en Algérie. Il s'agit d'une citation qui reproduit les propos du prophète Mohamed : « Je crains la façon dont vous répartirez le butin ». C'est une épigraphe, « une courte citation qu'un auteur met en tête d'un livre, d'un chapitre, pour en indiquer l'esprit »²⁶⁹. Le choix d'un texte religieux comme épigraphe ne peut passer inaperçu. L'auteure de *Les Algériennes*, ayant l'expérience de son premier essai *La femme algérienne*, victime d'un lynchage médiatique, anticipe les réactions de ses adversaires, les réactionnaires et les conservateurs, notamment religieux. Elle suspecte d'emblée les machinations, elle incrimine l'autre (l'homme) dès le départ, et en utilisant les moyens de ses adversaires. Fadéla M'Rabet semble mettre en application le principe véhiculé par la fameuse expression « la meilleure défense, c'est l'attaque ».

²⁶⁸ L.F.A-L.A., p130.

²⁶⁹ Le nouveau Petit Robert de langue française 2007 (version électronique).

Ainsi, nous constatons à quel point est fondamentale l'analyse du paratexte, sinon un effort d'attention à y réserver, car il représente le premier contact entre le lecteur et l'œuvre. D'ailleurs, Gérard Genette le définit comme suit :

Ce par quoi un texte se fait livre et se propose comme tel à ses lecteurs, et plus généralement au public. Plus que d'une limite ou d'une frontière étanche, il s'agit ici d'un seuil, ou d'un « vestibule » qui offre à tout un chacun la possibilité d'entrer, ou de rebrousser chemin.²⁷⁰

Le critique littéraire montre bien l'importance du paratexte, mais aussi le rôle que peut jouer chacun des éléments périphériques du texte ; ces éléments textuels ou non textuels, entre autre l'épigraphe, qui accompagnent une œuvre littéraire pour la présenter et nous informer du texte avant de le lire...

I-3- Le témoignage dans l'essai : transmettre la mémoire pour comprendre l'histoire

I-3-1- Le témoignage entre la mémoire et l'histoire :

Avant d'entamer cette petite partie réservée au témoignage, nous devons rappeler que les deux ouvrages sur lesquels porte le premier chapitre, en l'occurrence *La femme algérienne* et *Les Algériennes*, sont loin d'être des documents historiques proprement dits. Ils sont également loin d'être ce qui peut constituer, un jour, la matière première d'un documentaire ou d'un film, ou encore moins, ce qui fera penser à des témoignages de personnalités et/ou de personnes sur des événements historiques. Comme nous l'avons constaté dans les points précédents, les deux livres constituent des ouvrages de réflexion, des essais, que l'auteure préfère désigner « dossiers » ; les deux portent sur la question de la femme en Algérie. Il est évident que la femme est le sujet, et non l'objet de l'écriture, du fait que l'auteure est une femme, outre le militantisme de l'écrivaine pour les droits de la femme en Algérie, sinon dans le monde entier. Il est évident également qu'elle parle des femmes, et qu'elle fait parler des femmes. C'est ainsi que nous pouvons considérer les livres de Fadéla M'Rabet comme un lieu d'archivage des expériences, mais aussi des souffrances féminines. C'est un lieu de la mémoire individuelle et collective.

²⁷⁰ Genette. G., *Seuils*, Seuil, Paris, 1987, p4 (version numérique). www.Seuil.com

Nous avons signalé, au début de ce chapitre, que Fadéla M'Rabet animait des émissions à la radio, pendant qu'elle assumait et assurait la fonction de professeur de sciences naturelles dans un lycée à Alger. Ce métier de journaliste, en plus du temps d'antenne où elle recevait des appels et répondait à des courriers, l'obligeait à faire des reportages, pour aller à la rencontre des personnes et couvrir les activités qui rentrent dans le cadre de ses thématiques. Ses deux essais renvoient à cette période de sa vie professionnelle et portent sur les sujets traités durant ses émissions. Mais, avant de relever d'éventuels témoignages personnels à analyser, dans les deux ouvrages de Fadéla M'Rabet, ne devons-nous pas, d'abord, considérer ses deux essais, eux-mêmes, comme un témoignage sur la situation de la femme, et sur la condition féminine en Algérie ? C'est sa manière, à elle, de représenter l'histoire de la femme algérienne, et de la présenter aux nouvelles générations, si l'on se réfère au linguiste Michael Riffaterre qui définit le témoignage ainsi :

Le témoignage est l'acte de se porter garant de l'authenticité de ce qu'on observe et de ce qu'on croit digne d'être rapporté. Tandis que le témoignage littéraire est la représentation de cet acte authentique et de l'objet qu'il authentifie dans une œuvre d'art verbal qui leur confère sa littérarité.²⁷¹

Effectivement, les analyses de ces deux textes, effectuées dans les sections précédentes de ce premier chapitre, montrent combien ils assurent cette tâche difficile, mais pleine de risques aussi : le premier livre a coûté à Fadéla M'Rabet son poste d'enseignante au lycée²⁷², et l'interdiction du deuxième l'a poussé à l'exil²⁷³.

Se référant au dictionnaire Le Robert qui définit le témoignage comme : « Fait de témoigner, déclaration de ce qu'on a vu, entendu, perçu, servant à l'établissement de la vérité »²⁷⁴, et après une lecture analytique de ses textes qui montrent l'opposition à toute évolution de la femme, nous pouvons dire que les deux essais de Fadéla M'Rabet témoignent de l'immobilisme de la société algérienne sur la question féminine. Les deux essais témoignent de la condition de la femme qui reste ignorée en Algérie, après cinq années d'indépendance. Les deux « dossiers »

²⁷¹ Riffaterre Michael, *Le témoignage littéraire*, The Romanic Review 93 (2002), 217-235.

²⁷² [...] « Le lendemain, le ministère suspendit cette enseignante « indigne » qui corrompait la jeunesse », écrit Maurice Maschino dans *L'Algérie de toujours* (Dalimen 2012, p140).

²⁷³ « Les Algériennes [...] , en 1967. Sa vente en Algérie fut interdite. [...] Au printemps 1971, nous décidons de partir. », Maschino. Op. Cit. p141.

²⁷⁴ Le nouveau Petit Robert de langue française 2007 (version électronique).

présentent un compte-rendu, sinon un rapport sur la situation de la femme dans l'Algérie de la postindépendance ; ils constituent un témoignage accablant contre tous ceux qui bloquent l'évolution de la femme, ces hommes qui veulent, coûte que coûte, maintenir le statu quo.

Trois ans après l'indépendance de l'Algérie, l'écrivaine met en lumière, par le biais de son premier essai *La femme algérienne*, la condition féminine en Algérie. C'est ainsi qu'elle témoigne de l'injustice faite aux femmes, après une guerre de libération à laquelle elles ont participé corps et âme. Elle témoigne de l'ingratitude de la société des hommes, et la trahison des compagnons de la lutte anticolonialiste, ainsi que les responsables du parti, devenus décideurs. Elle témoigne de la marginalisation de la femme algérienne dans tous les secteurs, à toutes les échelles, et son exclusion de toute décision sur la construction ou l'avenir de l'Algérie postindépendance. Elle témoigne du mépris et de la chosification de la femme. Elle témoigne enfin de ce machiavélisme qui consiste à renvoyer aux calendes grecques la question de la femme en Algérie.

Dans son deuxième essai publié en 1967, le témoignage de l'écrivaine porte sur la scolarisation limitée, sinon interdite, des filles algériennes ; elle écrit cet ouvrage pour témoigner de ces jeunes filles retirées d'école et forcées au mariage très jeunes ; elle écrit également pour témoigner de tant de femmes exploitées, abattues, puis répudiées. Elle écrit enfin pour témoigner du taux de suicide qui ne cesse de s'accroître à cause de tous ces problèmes que subissent les femmes, notamment les jeunes filles.

Par le biais de ses deux essais, Fadéla M'Rabet s'adresse, bien évidemment, aux lecteurs de son époque, de sa génération, mais, sans aucun doute, elle s'adresse aussi aux autres générations, aux nouvelles, celles à venir. Elle leur laisse une trace, un héritage, car elle sait très bien que le texte est éternel, c'est pourquoi, il doit être authentique. Ne dit-elle pas, à chaque fois, qu'en écrivant elle « cherche le mot juste et non le plus savant » ? Elle écrira, plus loin, en 2012, que « l'écho de nos voix s'imprime dans les feuillets de notre mémoire, et quand elles ne sont pas vraies, elles créent le chaos dans les esprits juvéniles »²⁷⁵. Elle sait très bien l'effet du texte sur la mémoire et sur l'histoire, car « L'écrit conserve le discours et en fait une archive

²⁷⁵ L.S.A., p9.

pour la mémoire individuelle et collective »²⁷⁶, tel que le souligne Paul Ricœur. L'écrivaine Fadéla M'Rabet est consciente de la valeur d'un écrit, l'importance d'un texte transmis ; il demeurera une trace du passé pour l'avenir, il pourra être un repère, une référence pour les générations à venir. A propos de cette conscience de l'écrivain et de sa maîtrise du métier, Maurice Halbwachs estime que : « s'il (l'écrivain) sait son métier, il conduit insensiblement son lecteur de ce qu'il connaît à ce qu'il ne connaît pas. »²⁷⁷.

Les deux essais de Fadéla M'Rabet peuvent présenter dans l'avenir – et il est déjà là –, un intérêt documentaire sur l'évolution de la femme en Algérie car ils décrivent la situation des femmes dans un pays donné, en l'occurrence l'Algérie, et à une époque donnée. Ils représentent un témoignage d'une femme sur ce qu'était la condition féminine en Algérie et ils peuvent être considérés comme un témoin ou une preuve de ce qu'étaient les mentalités, de ce que pensait, ou comment pensait la société algérienne au sujet de la femme. Ils sont la voix d'une femme et ils peuvent être la voie pour d'autres femmes. Les deux essais de Fadéla M'Rabet constituent une trace ; ils restent dans l'histoire de la littérature algérienne, et ils marquent l'histoire de la condition féminine en Algérie. Ils se transmettraient de mère en fille, de génération en génération, pour une meilleure construction de l'identité féminine ; une sorte de trait d'union entre la mémoire et l'histoire, un pont qui relie les mémoires et les histoires, individuelles et collectives. C'est en ce sens que nous pouvons considérer l'essai de Fadéla M'Rabet comme un « témoignage (qui) constitue la structure fondamentale entre la mémoire et l'histoire »²⁷⁸, tel que le définit Paul Ricœur qui évoque ce rapport entre la mémoire et l'histoire. Les deux essais de Fadéla M'Rabet contribuent, et de manière significative, à l'écriture de la mémoire ainsi qu'à sa transmission ; ils participent à l'inscription de la mémoire féminine algérienne dans la littérature, mais aussi dans les annales de l'histoire du pays.

²⁷⁶ Ricœur Paul, *Du texte à l'action, Essais d'herméneutique, II*, Paris, Seuil, 1986, p156.

²⁷⁷ Halbwachs Maurice, *Les codes sociaux de la mémoire*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1925, p115.
(version numérique gallicia.bnf.fr)

²⁷⁸ Ricœur P, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p26.

I-3-2- Les témoignages au service des essais :

Afin d'analyser les témoignages contenus dans les deux textes, nous choisissons de commencer par ceux, rares, de l'auteure, elle-même. L'expérience personnelle n'est pas tellement mise en valeur dans les deux essais. Nous avons mentionné auparavant le manque, sinon l'absence, de marques de l'énonciation qui renvoie à l'auteure, à l'exception de quelques « nous » qui désignent le couple journaliste, elle et son mari, ou encore le pronom indéfini « on », couramment employé dans l'écriture journalistique. Après avoir défendu sa thèse qui consiste à dire que la femme algérienne est victime d'une marginalisation dans tous les domaines de la vie, et qu'elle subit des pressions dans tous les milieux, y compris la maison familiale ou conjugale, Fadéla M'Rabet montre la réalité de cet ostracisme qu'elle conteste, à travers son témoignage sur la commémoration de la fête nationale de l'indépendance :

L'actualité immédiate confirme, hélas, cet ostracisme : lorsqu'on a célébré, le 5 juillet dernier, le deuxième anniversaire de notre indépendance, des responsables du Parti et du gouvernement ont pris la parole dans les principaux centres du territoire : pas une femme n'a parlé.²⁷⁹

Si la femme est absente dans une journée aussi importante que celle-ci, si elle n'est pas présente dans ces journées d'euphorie nationale, si l'on ne partage pas avec elle ces moments de grande joie, quelle place lui réserve-t-on, alors, au sein de la société ? Selon l'auteure, cette absence ne se limite pas à un jour, mais à tous les événements, et plus grave encore ces pratiques touchent même « la base révolutionnaire » du parti, précise-t-elle. Et pour montrer que ce phénomène est presque généralisé, elle enchaîne :

Dns telle kasma du centre de la capitale, des femmes députés, venues s'inscrire, ont vu leur demande « provisoirement » écartées, « faute d'instruction ». Ailleurs, d'autres ont été acceptées (Européennes d'origines), tandis que dans la banlieue-est, le coordinateur d'une kasma expliquait à une camarade – Algérienne : « Maintenant, on accepte les femmes après, on les remettra à part, elles auront des cellules propres ».²⁸⁰

Si l'auteure de *La femme algérienne* insiste sur cet ostracisme qui frappe la femme, c'est pour dire aussi, qu'en son absence, l'homme lui-même, étant seul, ne

²⁷⁹ L.F.A-L.A., p16.

²⁸⁰ Ibid.

peut pas aller de l'avant ; qu'en excluant la femme, l'homme ne peut réaliser des progrès effectifs. Sinon, il est clair que l'auteure de l'essai est contre cette exclusion aberrante, et qu'elle aspire, bien évidemment, à une participation active de la femme dans la construction ainsi qu'au développement de la nation algérienne, mais aussi et surtout, à la transformation de la société. Mais elle n'oublie pas de rappeler qu'une grande partie de la société s'oppose à la présence féminine dans toutes les activités culturelles et politiques. En effet, le refus de la femme et sa mise en quarantaine sévit même dans le mouvement associatif et les organisations citoyennes, tel que le montre Fadéla M'Rabet, à travers une expérience qu'elle a vécue dans son quartier à la banlieue d'Alger où elle remarque l'absence des femmes au sein du comité. Elle reproduit les réponses du président du comité à ses questions, en rapportant surtout ses propos misogynes :

« Pendant la guerre, nous avons travaillé entre hommes ; nous formions des groupes d'hommes valeureux, nous nous entendions très bien sans les femmes : il n'y a pas de raison de changer ; ici, nous continuons comme avant » ; « Les jeunes filles ne viennent pas à nos projections, nous expliquait, un dimanche matin, un responsable J.F.L.N. de Belcourt, parce qu'elles vaquent à leurs occupations naturelles »²⁸¹.

L'auteure de *La femme algérienne* nous livre un autre témoignage sur cette exclusion des femmes de l'espace public, notamment les associations affiliées au parti. Deux ans après l'indépendance, lors d'un reportage, en compagnie de son mari, au sud algérien, plus exactement à Ghardaïa, elle constate l'absence des organisations féminines à la manifestation. Contrairement au témoignage précédent, cette fois-ci l'essayiste/narratrice utilise le pronom personnel « nous » qui renvoie à elle et son mari, afin de donner plus de crédibilité à son témoignage :

Au printemps 64, nous étions donc, Tarik et moi, à Ghardaïa, en reportage ; entourés, dans les jardins de la sous-préfecture, des responsables de la Jeunesse F.L.N., des scouts, des louveteaux, nous leur demandâmes, brusquement, pourquoi il n'y avait aucune organisation féminine ; sur-le-champ, la plupart de nos interlocuteurs s'éclipsèrent...²⁸²

Néanmoins, afin d'éviter à ses lecteurs le piège du cliché ou du stéréotype, mais aussi pour s'éloigner, elle-même, de toute sorte de discours régionaliste ou discriminatoire, Fadéla la narratrice/journaliste cède la parole à M'Rabet l'essayiste pour émettre un jugement généralisé sur le mauvais comportement des hommes

²⁸¹ L.F.A-L.A, p17

²⁸² L.F.A-L.A., p24.

algériens à l'égard des femmes. Elle précise en commentant : « Les Mozabites n'ont pas l'exclusivité du voyeurisme : d'Oujda à La Calle, d'Alger à Ouarghla, on chasse ferme... »²⁸³. Une façon de dire que ce phénomène de marginalisation de la femme concerne tout le territoire national, l'Algérie entière.

Nous allons essayer d'aborder, maintenant, des témoignages, autres que ceux de l'auteure ; des témoignages de personnes rencontrées par Fadéla la journaliste lors de ses reportages, mais aussi et surtout ceux des jeunes auditrices qui lui envoyaient des courriers à la radio. Des témoignages qui, sans doute, sont d'une grande importance pour l'auteure des deux essais *La femme algérienne* et *Les Algériennes*, car ils permettent de renforcer ses thèses, mais aussi et surtout, de donner plus de crédibilité à ses essais. Les témoignages d'autres personnes, notamment les jeunes filles, au sujet de la condition féminine, attribuent une authenticité supplémentaire aux textes de Fadéla M'Rabet. A ce propos, Paul Ricœur souligne que : « la recherche de l'authentique ne peut être menée sans un constant appel au témoignage de l'existentiel. »²⁸⁴. Nous devons, peut-être, avertir que nous allons procéder à la sélection des témoignages en fonction de quelques sujets qui nous intéressent. Nous devons signaler également que, par souci d'anonymisation, l'auteure préfère attribuer les témoignages au prénom de la personne, accompagné de la fonction du témoin pour certains, ou bien elle se limite à donner seulement les initiales du nom de la personne, ainsi que son lieu de résidence.

Nous commençons par le témoignage d'une responsable de l'union des femmes algériennes, que l'auteure de l'essai *La femme algérienne* utilise pour renforcer cette thèse qui consiste à dire que la femme subit une marginalisation organisée, et bien orchestrée par la société des hommes. Elle donne la parole à cette femme qui témoigne de l'isolement imposé à ses concitoyennes, à travers les obstacles et les blocages ingénieusement faits par les hommes, pour empêcher l'évolution de la femme en Algérie. Selon la responsable, le président de l'époque qui était favorable à la cause féminine, ne pouvait rien faire devant une société d'hommes qui compliquent l'existence aux femmes. L'essayiste/journaliste rapporte ses propos :

²⁸³ L.F.A-L.A., p24.

²⁸⁴ Ricœur P, *Temps et récit tome III*, Paris, Seuil, 1985, p97.

« On ne nous aide pas, me disait, justement, une responsable de leur Union ; même les journaux refusent de passer nos communiqués ; le Président, bien sûr, est pour nous, il est prêt à tout nous faciliter ; mais dès qu'on a affaire à d'autres qu'à lui, tout se complique, la moindre chose prend des dimensions dramatiques. [...] la plupart des hommes s'ingénient à nous rendre impossible toute activité »²⁸⁵.

La femme responsable illustre ses arguments par des faits réels, entre autres, l'histoire de femmes parachutistes auxquelles le moniteur refuse de sauter lors d'un exercice d'application. Il est clair que ce témoignage met en lumière une réalité sociale, et il met en évidence un constat critique de la situation de la femme en Algérie, mais, il est là aussi pour consolider la position de l'auteure qui récuse la marginalisation de la femme dans la vie active et contre son exclusion des espaces publics. Le rôle de ce témoignage ne se limite pas à cette argumentation, mais il représente également une sorte de rappel ou plutôt un avertissement, de la part de l'auteure, aux conséquences néfastes du discours des intellectuels algériens qu'elle déconstruit dans ses essais. Fadéla M'Rabet est consciente de l'effet « négatif » de ce genre de discours sur l'évolution de la société en général, et celle de la femme en particulier. C'est pour cette raison qu'elle dénonce leur discours, et elle déplore cette situation en se demandant comment ces personnages sont influents dans la société et pourquoi ils tiennent des postes à haute responsabilité au niveau des institutions. Nous remarquons nettement ce regret ainsi que le constat amère de l'essayiste dans le commentaire qui suit :

Le président d'une association réactionnaire (ex-professeur d'arabe, ex-secrétaire général de l'Université, actuellement au ministère de l'Agriculture) : que ces hommes d'un certain âge déniaient aux femmes toute consistance humaine, qu'ils n'en fassent qu'un ustensile, parmi d'autres, de ménage, on dira, somme toute, que ça s'explique : ils ne sont pas de leur temps.²⁸⁶

Nous trouvons nécessaire, pour ne pas dire indispensable, de se pencher sur les témoignages portant sur la scolarisation des jeunes filles algériennes. Dans différentes régions du pays, les filles sont retirées de l'école pour leur imposer ensuite un mariage précoce. Une grande partie de ces jeunes filles écrivaient à la journaliste, en espérant trouver des solutions à leurs problèmes, ne serait-ce qu'une lueur d'espoir. En défenseuse de la scolarisation massive des jeunes filles, Fadéla

²⁸⁵ L.F.A-L.A., p18.

²⁸⁶ Ibid.

M'Rabet parle de ce sujet dans ses deux essais, comme elle donne la parole à ces filles pour faire entendre leur voix, et leur montrer, dans la mesure du possible, une voie. Elle leur donne la parole pour livrer des témoignages sur leur situation critique, dans l'espoir que les responsables du pays prennent en charge leur problème. Nous allons essayer de sélectionner les témoignages de manière à toucher différentes régions de l'Algérie, quoique la majorité des lettres provienne de la capitale. Si l'on ne laisse pas une jeune fille fréquenter l'école, dans les années 60, à Alger, que dirait-on des zones reculées ? Les jeunes algériennes écrivent à Fadéla M'Rabet la journaliste pour se plaindre de leur situation :

Je vous écris pour vous faire savoir que la vie des jeunes filles Berrouaghiennes est très triste [...] notre village, le plus vilain du monde, et où la vie est très dur pour nous : ils ne veulent pas laisser les jeunes filles finir leurs études. (Fatiha) [...] Je connais un père, sa fille à 14 ans, elle est en 5^e ; un jour, il dit à mon grand frère : « J'ai très peur, je vais la retirer de l'école parce qu'il y en a parmi ses camarade qui fréquentent les garçons, et je ne veux pas qu'elle soit atteinte par le virus de l'évolution occidentale. (Lounès d'Alger) [...] J'ai quitté le lycée il y a quatre ans. Maintenant, je suis à la maison à laver le linge, la cuisine... (Lila de Bougie 16 ans) [...] Mes parents m'ont arrachée de l'école au cours fin d'études première année, c'est-à-dire quand j'avais 14 ans... (Fadéla d'El Asnam)²⁸⁷

Qu'est ce qui attend toutes ces filles « arrachées » de l'école ? Que va-t-il arriver à toutes ces jeunes ménagères bien formées en cuisine et en lavage ? Elles vont, en majorité, subir le même sort, elles ne peuvent échapper à leur inéluctable destin. Car le but de ce retrait est connu d'avance, il est « bien » étudié, il est programmé bien avant, selon l'essayiste. Et pour montrer que c'est un processus préparé et il a pour finalité le mariage forcé, elle associe aux témoignages précédents d'autres qui mettent en lumière ces cas de jeunes filles forcées au mariage, ainsi que leur situation difficile :

Il m'est arrivé un grand malheur, une femme est venue chez nous pour demander ma main. Après son départ, mes parents m'ont dit : Réfléchis bien : te marier et marcher sans voile, ou mettre le voile et rester à la maison, laissant tes études inachevées. (Samia de Blida) [...] Dès l'entrée en classe de 4^e, nos parents ont décidé de nous mettre le voile, soi-disant pour terminer nos études. Tout à coup, ils changent d'avis, et nous disent : cela vous suffit car vous n'êtes que des femmes, vous n'avez pas besoin d'études. La jeune fille, son but est de

²⁸⁷ L.F.A-L.A., p53, 144.

rester à la maison et de se marier avec celui qui frappera à la porte, qui plaira à nous et non à vous. (Fatima et Zoulikha de Khemis Miliana)...²⁸⁸

Nous voyons bien l'objectif majeur des parents et le motif premier de ce retrait d'école. Nous voyons également les résultats et les conséquences de ces mariages forcés, un fléau qui touchait la majorité des populations algériennes, notamment les jeunes filles qui demeurent les premières victimes. Une vie malheureuse pour le couple, surtout pour la femme qui est la première à subir toutes les complications. Des problèmes entre les deux familles suite à l'échec de cette union mal-calculée ou qui ne l'est pas du tout. Après un échec sur tous les plans, pire encore deviendra la situation et les conséquences seront plus graves. En réaction à une lettre d'une auditrice complètement « désespérée » et qui veut mettre fin à sa vie, Fadéla la journaliste se demande : « A 20 ans, quelle jeune fille ne dramatise pas sa situation et ne caresse, un jour ou l'autre, la tentation du suicide ? »²⁸⁹. Afin de traiter ces expériences de manière plus sérieuse et montrer l'impact – psychologique surtout – de ces mariages forcés sur la vie de ces jeunes filles, la journaliste fait appel aux spécialistes du domaine, notamment les psychologues. Dossiers entre les mains, l'un d'entre eux, le docteur S, apporte son témoignage sur l'antenne :

« Z., mariée à 15 ans, déflorée sans ménagement..., atteinte de confusion mentale... L., 19 ans, 5 enfants, refuse tout rapport...atteinte de psychose puerpérale... M., 22 ans, mariée contre son gré...fait fugue sur fugue... B., 30 répudiée, n'arrive pas à récupérer ses enfants, que le mari garde malgré une décision de justice...atteinte d'un délire paranoïaque... T., 18 retirée du lycée, malgré de brillantes études, promise à un fonctionnaire de 40 ans... atteinte d'anorexie... »²⁹⁰

Pour sensibiliser plus les lecteurs, notamment ses compatriotes algériens, sur la situation délicate de ces jeunes filles, l'auteure de l'essai *Les Algériennes* termine ce témoignage en enchaînant avec une conclusion du médecin où il dresse un constat amer : « Le mariage forcé entraîne des déséquilibres psychosomatiques, des névroses et des psychoses [...] quand on a vécu ça, on ne peut pas ne pas être traumatisée. »²⁹¹. En sa qualité de journaliste de terrain, Fadéla M'Rabet se sert de ses enquêtes pour enrichir ses essais de témoignages sur les suicides qui ne cessent

²⁸⁸ L.F.A-L.A., p56, 144.

²⁸⁹ L.F.A-L.A., p147.

²⁹⁰ L.F.A-L.A., p148.

²⁹¹ Ibid.

de s'accroître suite à ces traumatismes provoqués par les mariages forcés. Elle rapporte une multitude de cas pour tirer la sonnette d'alarme :

« Dalila, 19 ans, habite El Harrach, son père est ouvrier, divorcé et remarié. Dalila était promise en mariage à un homme de 40 ans. La veille des noces, elle absorbe une quantité importante d'eau de Javel. Le lendemain, on la retrouve sur son lit, morte. [...] Fatma-Zohra, 15 ans, va au collège voilée, en classe de 5^e. Son père est remarié... Sa marâtre veut la marier à son frère, Fatma-Zohra refuse. Les positions se durcissent. En mars Fatma-Zohra se jette du 4^e étage..., elle n'est pas morte mais infirme à vie. [...] En 1964, et dans la seule ville d'Alger, nous avons enregistré, à l'hôpital, 175 tentatives de suicides pour mariage forcé. »²⁹²

Afin de renforcer son argumentation et donner plus de crédibilité à ces témoignages, l'auteure s'appuie sur les propos d'un autre médecin (mais sans révéler son identité) qui confirme que les suicides « continuent comme avant » en 1967. Elle s'appuie également sur les propos de Durkheim qui examine les contextes familiaux, religieux et politiques qui donnent lieu au suicide. L'essayiste reprend ensuite la parole, ou plutôt le commentaire, pour rappeler le poids de la tradition sur les femmes, ce que les nouvelles générations, notamment les jeunes filles, refusent d'accepter. Mais Fadéla M'Rabet n'oublie pas d'insister sur l'absence de nouvelles formes de vie qui doivent remplacer les anciennes, jugées archaïques et dépassées. D'après l'essayiste, c'est cette situation complexe et compliquée, source d'incompréhension, qui pousse les jeunes filles à opter pour le suicide comme ultime solution. Elle affirme que :

Tant que les structures traditionnelles continueront à se désintégrer, sans que de nouvelles les remplacent, bien des jeunes filles bloquées entre un passé qui se désagrège et qu'elles refusent, et un avenir encore incapable de les fixer, seront objectivement tentées par cette solution.²⁹³

Nous constatons, donc, l'effet que peut avoir le témoignage sur les lecteurs des essais de Fadéla M'Rabet. Il renforce les thèses de l'essayiste sur la condition féminine en Algérie ; il donne plus de crédibilité à ses textes, comme nous l'avons souligné plus haut. Le témoignage permet, ensuite, au lecteur, notamment algérien, d'être conscient de la situation critique de la femme en Algérie, surtout celle des jeunes filles retirées de l'école, forcées au mariage précoce, puis abandonnées à leur

²⁹² L.F.A-L.A., p149.

²⁹³ L.F.A-L.A., p165.

triste sort pour prendre la voie du suicide. Le témoignage permet, enfin, aux lecteurs que nous sommes de comprendre une partie de notre histoire, une partie de l'histoire de nos femmes, les Algériennes, car « dans ce contexte, le témoignage n'est pas considéré en tant que proféré par quelqu'un en vue d'être recueilli par un autre, mais en tant que reçu par moi d'un autre à titre d'information sur le passé. »²⁹⁴, tel que le souligne Paul Ricœur.

Enfin, nous devons rappeler que ces témoignages, écrits noir sur blanc, et que nous lisons aujourd'hui dans ces essais de Fadéla M'Rabet, ont causé, en leur version orale à la radio, l'arrêt des émissions animées par le couple journaliste, Fadéla et Tarik son mari. Ils ont donné lieu aussi à la suspension de Fadéla Abada de son poste de professeur de sciences naturelles au lycée, à Alger. La version écrite, transmise de génération en génération, sous forme d'essais, *La femme algérienne* en 1964 et *Les Algériennes* en 1967, provoque l'exil de l'auteure Fadéla M'Rabet et celle de son mari Maurice Tarik Maschino.

I-3-3- La femme évoluée : on en témoigne...

L'évolution de la femme occupe une place importante, sinon fondamentale, dans les deux essais de Fadéla M'Rabet. L'écrivaine insiste surtout sur les machinations de la société des hommes, et elle a montré, sans aucune ambiguïté, comment ces derniers procèdent au blocage de ce processus d'émancipation par tous les moyens. Constatant l'absence d'explication des concepts ainsi que le recours aux discours ambigus et confus, Fadéla M'Rabet tentera de présenter un modèle de la femme évoluée à ses lecteurs. Pour ce faire, elle propose des visions différentes en ce qui concerne ce sujet de la femme, où elle intercale des points de vue et des commentaires personnels. Elle commence d'abord par le portrait que dresse un auditeur de ses émissions radio ; une image de la femme évoluée est peinte par un homme, une représentation de la femme de l'extérieur. Un certain Kamel de Tlemcen parle d'une jeune fille nommée Touria qui, pour lui, comme beaucoup d'Algériennes, croit que l'évolution se limite aux apparences. Ce jeune auditeur de la radio algérienne chaîne 3 n'hésite pas à faire le portrait détaillé de cette jeune fille, sur le plan physique et moral : il décrit sa manière de s'habiller, ses vêtements

²⁹⁴ Ricœur P, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p147.

achetés dans des magasins de mode, et il semble s'intéresser même à sa démarche dans la rue pour dire qu'elle joue l'intéressante afin de se faire remarquer ; il n'oublie pas bien sûr sa coiffure, « les cheveux coupés à la française », tel qu'il le mentionne dans sa description minutieuse. La description de Kamel l'auditeur ne se limite pas à la conduite de la jeune fille à l'extérieur, il va jusqu'à décrire sa vie quotidienne dans la maison ; il lui reproche de lire les magazines, de parler autant que les hommes de la famille, d'assumer ses relations amicales avec les garçons et de se faire plaisir en dansant... Le jeune auditeur dépeint toutes les habitudes quotidiennes de la jeune fille de manière à montrer l'influence « négative » de la culture occidentale sur les jeunes algériennes. A la fin du portrait qu'il qualifie de « vrai », il conclut en soulignant : « L'Algérienne « évoluée », a trop tendance à croire que l'habit fait le moine, d'abord et surtout l'apparence physique, puis le reste. Elle imite l'Européenne mais souvent dans ses défauts.»²⁹⁵.

Fadéla M'Rabet, de son côté, ne nie pas la réalité d'un tel comportement chez beaucoup de jeunes filles, mais elle souligne, tout de même, que « Touria ne représente pas toutes les Algériennes de 20 ans ». Par ailleurs, elle défend la méthode et l'attitude des jeunes filles algériennes, car elle estime que c'est une manière, sinon la seule, de prouver leur existence, devant cet ostracisme imposé par la société des hommes. L'essayiste défend leur « stratégie » de vouloir se libérer à travers leur corps, celle de s'imposer à travers le paraître. Pour elle, c'est une sorte de défi aux hommes, à leur mépris. Enfin, selon Fadéla M'Rabet, ces jeunes filles algériennes « ne limitent pas l'évolution aux apparences ; elles savent que cette évolution englobe d'autres composantes, et elles le disent très bien. »²⁹⁶.

C'est ainsi que l'écrivaine va faire intervenir, dans son texte, deux femmes parmi celles qui écrivaient à la radio. La première, Saïma de Constantine, qui introduit sa vision de la sorte : « Voici, à mon avis, les caractéristiques d'une femme évoluée : ». Elle énumère les différents points, en parlant de l'apparence, l'instruction, la culture, le travail à la maison et ailleurs, mais aussi et surtout cette force à surmonter les difficultés. La deuxième, Zohra de Aïn Sefra qui ne confond pas instruction et évolution. Pour Zohra, l'évolution est une question d'éducation, et

²⁹⁵ L.F.A-L.A., p67.

²⁹⁶ L.F.A-L.A., p69.

en Algérie, pense-t-elle, l'évolution signifie la lutte dans tous les domaines, et à tous les niveaux.

Mais, à la recherche de points de différents points de vue, et dans le souci d'un débat plus ou moins contradictoire, l'écrivaine/essayiste préfère redonner, une autre fois, la parole à l'auditeur Kamel de Tlemcen, qui brosse un autre long portrait de « la femme évoluée » en livrant son témoignage sur une jeune fille algéroise :

« J'étais dans une famille algéroise que je connaissais. Là, j'ai eu un véritable exemple de femme évoluée, sans complexe, participant intelligemment aux discussions que son mari avait avec ses amis, sachant se taire à l'occasion. Bonne femme d'intérieur, elle élevait ses enfants avec libéralisme et sans tabous, en accord avec son mari. Femme moderne, elle conduisait souvent son mari à son travail avec la voiture familiale, elle était entièrement libre d'aller au cinéma, seule ou avec ses enfants. Elle n'avait aucun secret pour son mari, qui d'ailleurs lui faisait entièrement confiance. L'égalité de l'homme et de la femme trouvait là son vrai sens. »²⁹⁷

Le jeune auditeur semble vouloir à tout prix donner, pour ne pas dire imposer, son modèle de « femme évoluée », en dictant une certaine uniformité. C'est pourquoi, l'écrivaine/essayiste insère un commentaire personnel pour éliminer les ambiguïtés, mais aussi et surtout, pour insister sur l'autonomie de ces des jeunes filles dans leur manière d'évoluer : elle rappelle que les jeunes algériennes associent les deux aspects, le physique au moral, ou le social au spirituel, pour évoluer et acquérir leur émancipation. L'essayiste conteste vigoureusement l'attitude des rétrogrades qui considèrent cette démarche comme une dérive, en confondant « élégante » avec « putain » ; elle dénonce avec force la méprise grossière : « Mais non, l'affirmation de soi – de son corps – n'a pas pour corollaire la débauche, et les jeunes Algériennes ne sont pas faciles »²⁹⁸.

En guise de conclusion du deuxième chapitre où elle nous livre ces témoignages sur l'évolution de la femme, Fadéla M'Rabet préfère le clôturer avec deux longues lettres d'une certaine Nadjia, une institutrice à Constantine qui raconte sa propre histoire. Au début de sa première lettre, elle expose sa conception de « la femme évoluée » : pour elle, la femme doit avoir un certain niveau d'instruction et une activité sociale, ce qui lui permettra d'avoir une forte personnalité. Elle doit s'imposer dans la société et participer à l'édification du pays ; elle doit prouver son

²⁹⁷ L.F.A-L.A., p70.

²⁹⁸ L.F.A-L.A., p71.

existence par tous les moyens possibles, au lieu de s'effacer, ajoute-t-elle. Cette jeune femme, n'hésite pas à blâmer la femme, elle-même, pour sa résignation mais aussi sa « lâcheté » qui freinent son évolution et retardent son émancipation. Elle remet, enfin, en cause la thèse de ces femmes qui jettent la pierre sur les parents seulement, ou bien, elles remettent tout sur le dos de la tradition. Après avoir exprimé sa vision des choses, la jeune Nadja se donne en exemple, afin d'expliquer son point de vue et justifier sa thèse :

« Je travaille, enseignante ici, à Constantine ; je jouis d'une grande liberté et cette liberté m'a été accordée progressivement. [...] Un facteur favorable : ma conduite. Mon père, très instruit en langue arabe, s'occupant toujours d'affaires religieuses, serait plutôt sévère et intransigeant. Ma mère, femme au foyer, mais elle a lu et entendu la radio ; elle a décidé que ses enfants, les filles surtout, seraient instruits. [...] Moi, à l'âge de 7 ans j'ai été à l'école, parce que ma mère l'a voulu ; mon père s'est incliné. Vu ma conduite et mon travail, il n'a jamais osé me retirer de l'école [...] J'enseigne à présent depuis deux années ; je suis libre de sortir, cependant de moi-même j'avertis mes parents...»²⁹⁹.

Fadéla M'Rabet la journaliste demeure réticente à « l'évolution quasi linéaire » de la jeune fille : elle s'interroge sur une expérience vécue sans conflit, ni le moindre problème, mais elle se demande aussi sur la vie sentimentale de la jeune Nadja. Dans sa deuxième lettre, la jeune fille essaie d'expliquer davantage sa vision sur la femme évoluée, en développant plus son expérience personnelle. Nadja semble acquérir sa liberté en douceur, elle le fait avec délicatesse de manière à rassurer ses parents : elle évite de fréquenter les « surboums » et les « surprises-parties », car, d'après ses propos, « ce ne sont que de bonnes parties de flirt »³⁰⁰. Par contre, elle assume pleinement le fait de ne pas céder à l'autoritarisme parental, et elle manifeste avec fierté son refus aux instructions infondées. Nous estimons nécessaire de reproduire quelques passages où elle raconte son expérience personnelle et défend, toute confiante ses comportements :

« Je suis libre, mais je limite cette liberté ou, si vous préférez, j'utilise cette liberté dans un sens unique, ce qui est rassurant plus ou moins à mes parents [...] Ai-je des conflits avec mes parents ? [...] J'avais un collègue qui habitait près de chez moi, nous faisons le chemin ensemble [...] Mon père s'est plaint, je n'ai pas baissé la tête, j'ai protesté [...] Je ne recule pas, je n'abdique pas, mais je me défends et m'explique. [...] L'avenir sentimental [...] quand je rencontrerai l'homme de ma vie, je le dirai à mes parents, et je leur expliquerai

²⁹⁹ L.F.A-L.A., p81.

³⁰⁰ L.F.A-L.A., p82.

que je dois le rencontrer et lui parler, afin de nous connaître, et de préparer notre avenir... »³⁰¹

Dans un commentaire personnel sur ce témoignage, Fadéla M'Rabet approuve la démarche de la jeune Nadjia dans son chemin vers l'émancipation. Elle exprime toute sa satisfaction de la conduite sage de la jeune fille et elle soutient sa « manière d'gir » qui consiste éviter les deux extrêmes, car « entre la soumission et la révolte jusqu'aboutiste, la voie moyenne de la revendication éclairée est certainement la plus sûre »³⁰², souligne l'auteure/essayiste. Fadéla M'Rabet semble encourager les jeunes filles algériennes à opter pour une lutte douce afin d'éviter la confrontation avec la société, surtout les parents. D'ailleurs, elle ne manque pas de faire l'éloge de la démarche « beaucoup moins traumatisante » de Nadjia, cette jeune fille qui, d'après l'auteure/essayiste, « n'a rien d'une déséquilibrée » par rapport beaucoup d'autres filles algériennes « instables » et « incohérentes ». Nous voyons, donc, clairement comment l'essayiste Fadéla M'Rabet propose à ses lecteurs, notamment ses compatriotes algériennes, le modèle de la femme évoluée, à travers un ensemble de témoignages qu'elle a recueillis lors des émissions radio ou pendant les reportages qu'elle effectuait.

C'est par le biais d'une lutte douce mais sûre que l'évolution de la femme algérienne se concrétisera, et son émancipation verra le jour ; c'est ce que préconise Fadéla M'Rabet qui exprime le souhait de voir toutes les forces vives de la société, notamment les responsables, prendre les mesures nécessaires « pour assainir les mœurs, pour assurer à chaque Algérienne les plus grandes chances d'un développement équilibré »³⁰³.

Quoiqu'il demeure toujours un genre complexe et difficile à cerner, l'essai, qui constitue des textes de débats et de réflexion, permet à son auteur de mettre en évidence, de la manière la plus libre, sa vision et ses opinions sur un sujet donné. Contrairement aux autres genres, l'essai est celui qui refuse les règles et les traditions établies ; « l'essai obéit à une dialectique non réglée »³⁰⁴, tel que le souligne Glaudes

³⁰¹ L.F.A-L.A., p82.

³⁰² L.F.A-L.A., p83.

³⁰³ L.F.A-L.A., p84.

³⁰⁴ Glaudes P, *L'essai*, Armand Colin, Paris, 1999, p251.

dans son ouvrage intitulé *L'essai*. C'est certainement la « désobéissance » de l'essai, ce refus de se soumettre aux normes, qui procure à son auteur la grande liberté de dire ce qu'il pense, de mettre en valeur sa parole, d'aller au bout de son raisonnement, et de mettre en lumière sa manière de voir les choses. L'essai procure également à son auteur cette liberté de s'investir dans un sujet qui l'intéresse, chercher à y fournir le maximum de renseignements, en s'interrogeant et en examinant. Starobinski écrit à ce propos : « L'essai est le genre littéraire le plus libre qui soit. Sa charte pourrait être le mot de Montaigne : *Je vais enquérant et ignorant* »³⁰⁵. En effet, c'est cette curiosité suscitée par l'ambition de connaître, mais aussi de faire connaître, qui motive l'écrivain à s'engager dans le chantier de l'écriture et d'aller au bout de ce projet.

« Interdite d'antenne » tel qu'en témoigne son mari Maschino dans son livre, Fadéla M'Rabet opte pour une autre voie d'expression. Elle s'oriente vers l'écriture et elle choisit l'essai qui, sans doute, lui permet de dire ce qu'elle pense du sujet qui la préoccupe le plus, celui de la condition féminine en Algérie. Elle choisit l'essai pour s'écrire et écrire toutes ses compatriotes réduites au silence ; elle le choisit pour se dire et dire la souffrance qu'enduraient toutes ces femmes algériennes victimes d'ostracisme. Elle choisit l'essai pour s'adresser aux Algériennes, et pourquoi pas à toutes les femmes musulmanes, afin de les inciter à la libération et leur montrer la voie de l'émancipation. Enfin, elle choisit l'essai pour se tourner vers les hommes algériens, et pourquoi pas musulmans, afin de les persuader de modifier les mentalités et changer leur conduite à l'égard de la femme. Après l'interdiction de ses activités à la radio, Fadéla M'Rabet se consacre donc l'essai pour en faire un canal de transmission de la mémoire, mais aussi un outil pour examiner l'histoire.

³⁰⁵ Starobinski J, « *Peut-on définir l'essai ?* », centre Georges Pompidou, « cahiers pour un temps », 1985, p185-196. (www.laserpblanca.com)

Chapitre II : Mémoire et identité ; le récit autobiographique comme moyen ?

Dans ce chapitre nous étudions l'écriture de la mémoire par le biais du récit, notamment autobiographique. Nous nous attelons à analyser les caractéristiques de ce genre à l'instar de la rétrospection, le récit d'enfance ainsi que la quête de l'identité. Le personnage de Djedda qui revient presque dans tous les récits de Fadéla M'Rabet, notamment celui d'*Une enfance singulière* (2003), occupera une bonne partie de notre analyse. Cette dernière portera, bien évidemment, sur trois autres récits, *Une femme d'ici et d'ailleurs* (2005), *Le café de l'Imam* (2011), *La salle d'attente* (2013). En constatant, à chaque fois, le retour de l'écrivaine à son écriture essayistique dans ses récits, surtout dans *La salle d'attente*, nous incluons une partie intitulée « La greffe de l'essai sur le récit ».

II-1-Le récit autobiographique : un exercice rétrospectif et introspectif

II-1-1- Fadéla M'Rabet et l'autobiographie féminine :

Parler d'autobiographie, notamment celle des femmes, sans aborder le phénomène de l'anonymat et le recours au subterfuge du pseudonyme nous semble absurde. Le choix de l'écriture n'était pas facile, la voie était et l'est, toujours, dure. La tradition, héritée de génération en génération, veut maintenir éternellement la femme dans un statut de mineure qui nécessite la protection, ce qui la prive de ses droits civiques. A des pressions sociales et/ou sociétales s'ajoute, dans le domaine de la production, l'attitude de l'institution littéraire où l'écriture féminine se heurte à des restrictions. Cette institution littéraire, à travers ses appareils telle que l'édition, a toujours traité la femme écrivaine comme femme avant d'être écrivaine. Cette dernière parvient difficilement à faire reconnaître son métier, et encore moins son rôle de créatrice, car ladite institution tend toujours à ignorer le talent et le génie de la femme instigatrice de transgression et de subversion. Dans son article *A l'épreuve du féminin : littérature et mixité*, Nicole Mozet montre le traitement que l'institution littéraire réserve aux femmes écrivaines, ou encore le mépris à l'égard de l'écriture féminine. Cette institution « favorise ambiguïté et contradictions » et complique la situation aux femmes écrivaines, « pourtant présentes partout, dans tous les genres et dans tous les styles »³⁰⁶, estime-t-elle. D'après Mozet, ignorer le travail ou la création de ces femmes, « c'est priver la littérature d'une portion d'elle-même qu'on ne peut déclarer inutile à la légère, en oubliant que la littérature n'existe qu'au pluriel. »³⁰⁷. Pour mettre en évidence la situation difficile qu'endurent ces femmes de lettres, mais aussi et surtout, mettre en valeur leur résilience contre la pression et l'intimidation, elle souligne dans le même article : « Il fallait avoir du courage pour affronter le titre de bas-bleu. »³⁰⁸.

Les femmes devaient, donc, trouver un moyen pour se faire lire, pour se faire entendre. Mais elles se voyaient contraintes et forcées de dissocier l'écrivain du personnage. Le recours à l'anonymat semble s'imposer. C'est ainsi, que l'astuce du pseudonyme devient l'ultime recours pour la majorité, pour ne pas dire la totalité, des

³⁰⁶ Mozet Nicole, *A l'épreuve du féminin : littérature et mixité*. In *Romantisme*, 1992, n°77. Les femmes et le bonheur d'écrire. P 3-7.

³⁰⁷ Mozet N, Op.cit.

³⁰⁸ Mozet N, Op.cit.

écrivaines, jusqu'à une époque très récente. Elles réussissent, à travers ce procédé de décentrement, à dépasser quelques obstacles qu'impose l'ordre établi, ou plutôt l'ordre littéraire de l'institution. Les femmes écrivaines choisissent le pseudonyme comme moyen d'accès à l'univers littéraire et comme arme d'écriture pour s'insurger contre leur sort de femme. Elles font face aux pressions sociales, culturelles, juridiques et politiques, pour se dire, dire les autres femmes et se faire ainsi leur porte-voix.

De son vrai nom Abada, Fadéla M'Rabet ne semble pas échapper à ce faux-fuyant. Le cadre supérieur, qu'est son cousin germain Abdelwahab, ne pourrait, à lui seul, justifier ce détour. Ses textes ne manquent pas de repères spatiaux réels, de noms de personnes identifiables, et de dates précises, toutefois, elle choisit, comme toutes ses consœurs, l'astuce du pseudonyme en usant seulement d'un autre nom de famille que le vrai ; le sien. Dans le récit comme dans l'essai, elle garde le vrai prénom Fadéla et se sert du nom d'emprunt M'Rabet pour son statut d'auteure, pourtant, en aucun moment, elle ne fait sentir que le « je » est un autre. Le pseudonyme, dans ce cas, est loin d'être confondu avec le nom « de personnage fictif » tel que le souligne Philippe Lejeune :

Un pseudonyme, c'est un nom différent de celui de l'état civil, dont une personne réelle se sert pour publier tout ou partie de ses écrits. Le pseudonyme est un nom d'auteur. Ce n'est pas exactement un faux nom, mais un nom de plume, un second nom [...] le second nom est aussi authentique que le premier, il signale simplement cette seconde naissance qu'est l'écriture publiée. [...] Le pseudonyme est simplement une différenciation, un dédoublement du nom, qui ne change rien à l'identité.³⁰⁹

Poussée à l'exil, aux années soixante dix, Fadéla M'Rabet renonce à la publication, mais certainement, pas à l'écriture. Juste après la publication des deux essais (*La femme Algérienne* et *Les Algériennes*), et *Les Algériennes des illusions*³¹⁰ un ouvrage commun avec son mari, elle se trouve contrainte et forcée à se donner congé. Dans les années 2000, après un long séjour en occident, plus exactement en France, elle renoue avec le monde de la publication et celui des éditions. Cette fois-ci, elle opte pour le genre autobiographique, elle adopte le « Je » quoique son récit

³⁰⁹ Lejeune J, *Le pacte autobiographique*, Seuil, 1975, 1996, p24.

³¹⁰ Ouvrage de F. M'Rabet en collaboration avec son mari Maurice Maschino chez Laffont, 1972.

soit construit autour du personnage omniprésent de Djedda. *Une enfance singulière* voit le jour.

Fadéla M'Rabet, qui pourtant ne figure ni dans les études de Jean Déjeux ni dans le dictionnaire des auteurs annexé à son ouvrage, semble « attendre l'influence de l'impact de la civilisation occidentale anglaise et française sur le monde arabo-musulman, à l'époque moderne pour » faire « émerger ce « je » d'introspection »³¹¹. Ce passage de l'essai à l'autobiographie, quoique l'auteure garde quelque part l'esprit du premier genre, fait penser à un cheminement qui paraît être prémédité, si l'on se réfère encore une fois aux propos de Philippe Lejeune qui souligne :

Peut-être n'est-on véritablement auteur qu'à partir d'un second livre, quand le nom propre inscrit en couverture devient « le facteur commun » d'au moins deux textes différents et donne donc l'idée d'une personne qui n'est réductible à aucun de ses textes en particulier, et qui, susceptible d'en produire d'autres, les dépasse tous. Ceci, nous le verrons, est très important pour la lecture des autobiographies : si l'autobiographie est un premier livre, son auteur est donc inconnu, même s'il se raconte lui-même dans le livre : il lui manque, aux yeux du lecteur, ce signe de réalité qu'est la production antérieure d'autres textes (non autobiographiques), indispensable à ce que nous appellerons « l'espace autobiographique ».³¹²

Cet extrait de *Le pacte autobiographique* montre combien les premiers livres de Fadéla M'Rabet, notamment ses deux essais, sont « indispensables » et pourraient être d'un grand apport à la nouvelle forme d'écriture qu'elle choisit après trente ans d'absence. Le choix du genre autobiographique, avec toutes ses caractéristiques (quête de l'identité, retour à l'enfance, écriture de la mémoire et du corps, etc.), ne serait pas un nouveau moyen à travers lequel l'auteure d'*Une enfance singulière* veut mettre en valeur sa parole, notamment la parole féminine ?

Pour réécrire l'Histoire à travers leur propre histoire, les écrivaines maghrébines devaient opter pour de nouvelles formes d'écriture, et réinvestissant cet univers de tous les personnages qui font partie de la mémoire individuelle et collective. Écrire le « Je » devient la voie préférée bien qu'il soit contestable et problématique. Dans l'introduction de l'ouvrage qu'ils dirigent, Carmen Boustani et Edmond Jouve soulignent que « l'entrée de ces femmes en littérature rompt avec

³¹¹ Déjeux Jean, *La littérature féminine de langue française au Maghreb*, Karthala, Paris, 1994, p61.

³¹² Lejeune P, *Le pacte autobiographique*, Seuil, 1975, 1996, p23.

leur éthique qui leur interdit de parler d'elles-mêmes. »³¹³. Dans sa contribution dans ce même ouvrage, Marc Kober souligne le recours des écrivaines arabes à l'autobiographie, leur genre privilégié, comme forme d'expression. Comment ne pas le faire, elles qui souffrent d'un ostracisme et qui ne trouvent pas, ou difficilement, le moyen de se dire dans d'autres écrits à l'instar du récit historique ?

En évoquant les femmes écrivaines au Maghreb et leur écriture autobiographique, Jean Déjeux, de son côté, souligne :

Il convient de revenir d'abord sur les romans où les auteurs disent « je ». En effet, voulant sortir de la marginalisation sociale, du silence ou l'ombre, les auteurs dans leurs premières œuvres veulent s'affirmer, communiquer aux lecteurs leurs expériences, leurs vies, leurs combats pour être reconnues en tant que femmes. Elles s'engagent personnellement par le biais de la fiction en se dissimulant tout en voulant s'expliquer, espérant qu'elles seraient prises en considération par le lecteur...³¹⁴

Tout comme leurs consœurs occidentales, plusieurs écrivaines maghrébines, algériennes en majorité, à l'exemple de Fadéla M'Rabet, adoptent le discours autobiographique pour manifester le « moi », se libérer et libérer son image, celle de la femme, en ayant recours à la mémoire et même à l'imaginaire. Cette écriture autobiographique, en faisant appel à la narration, permet à son auteure de méditer, de s'interroger sur elle-même et d'examiner son moi intérieur. Elle tend ainsi à exprimer sa différence, sa singularité, ce qui stimule le dialogue avec l'autre pour une affirmation de soi.

II-1-2- Le récit « d'une enfance singulière » :

C'est dans ce sens de l'affirmation de soi et du dialogue avec l'autre que Fadéla M'Rabet met en valeur sa vie personnelle et met en lumière le monde de son passé, ainsi que les gens qui l'« ont peuplé ». Elle raconte son histoire et/ou ses histoires dans un livre intitulé *Une enfance singulière* ; un récit d'enfance qui rassemble des expériences réellement vécues par son auteure. L'auteure/narratrice tente de montrer à ses lecteurs l'univers où elle a réellement grandi et leur faire vivre ses aventures personnelles. A travers une investigation qui se veut réaliste et

³¹³ Boustani Carmen, Jouve Edmond, *Des femmes et de l'écriture, le bassin méditerranéen*, Karthala, Paris, 2006, p9.

³¹⁴ Déjeux J, *La littérature féminine de langue française au Maghreb*, Karthala, Paris, 1994, p116.

objective, elle fait appel à sa mémoire pour ressusciter son vécu quotidien, ce qui a fait ce qu'elle est. Son texte appartient au genre autobiographique ou de l'écriture intime, puisqu'il accomplit les conditions de ce genre, si nous nous référons aux propos de Philippe Lejeune qui précise : « pour qu'il y ait autobiographie (et plus généralement littérature intime), il faut qu'il y ait identité de l'auteur, du narrateur et du personnage »³¹⁵.

Le texte de Fadéla M'Rabet ne manque pas d'indices référentiels qui se rapportent à l'identité de son auteure et sa famille : Fadéla le prénom de l'auteure, la grand-mère paternelle qu'elle nomme Djedda, le père et la mère qu'elle qualifie Baba et Yemma, son oncle Ali, sa tante Zeïna, Hamoudi son frère aîné, Farida, Zouleïkha, et Rachida ses sœurs, Aïcha grand-mère et oncle si Abdelaziz, parents maternels, etc. nous devons peut-être mentionner son cousin germain Wahib (Abdelwahab Abbada secrétaire au ministère des affaires étrangères). En outre, les indicateurs de l'espace sont abondants et cités de façon précise : (L'Algérie son pays et la France son pays d'accueil, Skikda sa ville natale, la maison familiale et son patio, les rues et ruelles, magasins et hammams des femmes, Collo ville de sa mère, Alger et le lycée où elle a travaillé, Bordj El Kifan où elle habitait avec son mari, Paris où elle vit et l'hôpital Hôtel-Dieu où elle a exercé...). Tout cela montre que Fadéla M'Rabet s'investit dans un projet autobiographique à travers un « récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité. »³¹⁶.

Dans le récit autobiographique *Une enfance singulière*, la narratrice Fadéla raconte l'histoire de son enfance dans l'Algérie de l'époque coloniale. Elle raconte l'histoire d'une petite fille évoluant au milieu d'une famille nombreuse, à Skikda, sa ville natale ; elle raconte la petite fille qu'elle était, aux côtés de Djedda, sa grand-mère qu'elle chérit, une sage-femme bien estimée de tous. Pour annoncer, dès le départ, l'importance de ce personnage, Fadéla M'Rabet le fait apparaître dès le début ; dans la première phrase de son texte : « Allô, Fadéla ? Djedda est morte. ». Cette phrase, qui entame un récit rétrospectif et nostalgique, restitue la discussion d'un appel téléphonique qui annonçait la mort de Djedda. L'auteure/narratrice commence par la mort du personnage pour se donner le temps de la valoriser, de

³¹⁵ Lejeune P, op.cit., p15.

³¹⁶ Lejeune P, op.cit., p14.

montrer que sa disparition signifie une grande perte, car elle représentait « le centre de sa joie ». Par ailleurs, ce livre, où le personnage de Djedda est célébré presque dans chaque page, semble être le meilleur hommage à cette défunte grand-mère, en réponse à sa demande avant sa mort : « J’aimerais que vous pleuriez beaucoup le jour de ma mort, pour que les autres voient combien vous m’aimiez. »³¹⁷. Ce discours direct qui rapporte les propos de Djedda, ainsi que celui de la communication téléphonique, est un moyen employé par l’auteure pour authentifier son récit de vie, tel que le souligne Maingueneau : « Le discours direct a le privilège d’authentifier parce qu’il ne donne pas l’équivalent sémantique, mais restitue la situation de communication. »³¹⁸. Dès le départ, Fadéla M’Rabet met en évidence le poids de la personne de sa Djedda dans la société et la profession de ce personnage autour duquel se construira tout le récit. La narratrice évoque la sage-femme traditionnelle qu’était sa regrettée grand-mère et met l’accent sur le rôle social de celle qu’ « on venait souvent chercher pour un accouchement à n’importe quelle heure de la journée ou de la nuit. »³¹⁹. Une sage-femme exerçant son activité avec « un savoir et savoir faire » qui lui procurent une place importante au sein de sa communauté. Mais aussi une femme pleine d’amour et de tendresse, pétrie d’humanisme, une grand-mère de tous les pauvres ; une Djedda qui « savait toujours qui autour d’elle n’avait pas allumé son kanoun (braseiro) et qui garnissait un couffin qu’elle allait porter à celle dont le foyer était éteint. »³²⁰, tel que le souligne Fadéla la narratrice.

Prise par des souvenirs nostalgiques, Fadéla voyage dans le temps et rapporte les témoignages de la petite fille qu’elle était. Elle se remémore les moments difficiles que vivait l’Algérie durant la période coloniale. En utilisant le « je » de la narration, elle se fait témoin des temps cruciaux qu’enduraient les femmes algériennes, à l’instar d’une maitresse de maison qui vivait dans un garage abandonné et dont le fils fut rangé par des rats. Ou encore, le cas de sa petite cousine Myriem, un bébé de six mois, qu’elle voyait mourir...A travers ces deux exemples et bien d’autres, Fadéla la narratrice met en lumière la misère du peuple algérien pendant la colonisation française, notamment les femmes de son entourage :

³¹⁷ U.E.S., p9.

³¹⁸ Maingueneau Dominique, *Linguistique pour le texte littéraire*, Nathan, 4ème édition, Paris, 2003.

³¹⁹ U.E.S., p10.

³²⁰ U.E.S., p47.

Souvent lors de ces visites, je pleurais. Les récits des amies de Djedda étaient presque toujours tragiques. Comme leurs vies. [...] Les visites de Djedda, comme celles qu'on nous rendait, m'ont mise en contact, très tôt, avec toutes les misères du monde. J'avais sept quand je compris, aux airs tragiques de la famille [...] J'entendais les commentaires cruels des voisines...leurs lamentations [...] Elles pleuraient sur elles-mêmes, sur la malédiction qui s'acharnait sur elles depuis leur naissance, leur condition de veuves sans ressources, leur mari mort au Cassino, leurs fils émigré en France, leur fille répudiée, leurs petits-enfants nus et affamés, leur frère déporté à Cayenne.³²¹

Pour renforcer ses témoignages de petite fille sur les années rudes de la colonisation, Fadéla l'auteure/narratrice va jusqu'à réécrire, ou plutôt reproduire, les plaintes de ces femmes, qu'elle qualifie d'ailleurs de « chants désespérés d'une grande beauté » :

« Mohamed mon frère, toi qui portes le nom glorieux du Prophète, toi le fils unique de notre mère Amina, toi qui es né avec tous les attributs de notre lignée, la beauté, la force, le courage, l'ennemi a capturé ton bel alezan à la crinière de feu, t'a enlevé les étriers d'argent de Malik, notre père. Et il t'a mis les fers aux pieds, toi qui es né couronné. »

« Maudits soient les ennemis de nos familles, maudits soient les ennemis de notre patrie et de notre religion ! Puisse-nous un jour retrouver la paix dans nos foyers ! Puisse un jour notre peuple retrouver sa dignité, notre pays sa prospérité ! »³²²

Fadéla M'Rabet considère ces lamentations chantées par les femmes de sa famille ou de sa tribu comme une substance précieuse qui peut constituer une anthologie tragique, celle qui va rassembler tous les chants féminins autour de leur condition durant cette période coloniale.

Dans *Une enfance singulière*, Fadéla se remémore également ses premiers pas à l'école française des années quarante qui n'était pas à la portée de tout le monde. Elle montre comment elle avait commencé cette nouvelle aventure, elle raconte dans quelles conditions rentrèrent, elle et sa cousine Fella, dans une classe où elles se retrouvaient seules face à des camarades Européennes. Mais cela ne les empêchait pas d'être les premières de la classe et pourtant elles ne connaissent pas la langue d'enseignement qu'était le français :

Nous ne connaissions pas le français, Fella et moi, en entrant à l'école. Nous étions les seules élèves arabes d'une classe de trente-cinq Européennes. Et dans toute l'école, il n'y

³²¹ U.E.S., p37.

³²² U.E.S., p39.

avait que six Algériennes : le service militaire est obligatoire, pas l'instruction publique. A la fin du premier trimestre, nous étions en tête de la classe.³²³

A travers ce récit, Fadéla M'Rabet met en évidence l'injustice des institutions coloniales, à l'instar de l'école publique qui, malgré son caractère obligatoire, n'intégrait pas de manière automatique les enfants des autochtones. Et pourtant, les jeunes algériens sont convoqués au service national, une fois l'âge requis est atteint, souligne l'auteure/narratrice.

Pour nous livrer le récit nostalgique portant sur sa famille, la narratrice profite d'une visite, à Paris, dans une famille française dont les membres et l'ambiance de la maison lui rappellent son pays l'Algérie. Elle remonte dans le temps pour revivre les moments passés dans la maison qui abrite sa famille nombreuse ; une maison « si lourde de souvenirs, si pleine de songes où les images [...] sont unies si étroitement qu'elles composent une harmonie amère et douce qui est comme la musique même de son âme. »³²⁴. La narratrice profite donc de l'occasion pour évoquer cette habitation qui abrite le meilleur et le pire ; les moments de joie et de bonheur, mais aussi ceux de malheur passés chez-elle à Skikda. Elle en profite également pour célébrer, un par un, les membres de sa famille : Djedda le modèle, Baba le repère, sa mère et ses tantes, ses frères et sœurs, etc. Fadéla la narratrice se rappelle ainsi les personnes et les péripéties qui ont marquées son enfance, telle que la naissance inoubliable de son plus jeune frère Didine, accouché sur le parterre du patio :

C'était par un après midi d'août caniculaire. Nous étions tous dans le patio qu'on venait, à nouveau, de laver à grande eau pour le rafraîchir. Soudain Yemma s'écria : « Allez cherchez Djedda ! » et s'affaissa sur le carrelage [...] puis Didine se retrouva sur le carrelage... Nous étions émerveillés et épouvantés.³²⁵

Après cet événement heureux qu'elle raconte dans les moindres détails, Fadéla la narratrice évoque ensuite le souvenir triste de Rachida sa sœur aînée, qui ne quitte pas la maison tout au long de l'année ; « Elle avait seize ans, et dès la puberté, elle avait cessé de fréquenter l'école. »³²⁶, témoigne-t-elle. Une jeune fille comme tant d'autres, victimes d'un système social patriarcal qui interdit l'école aux filles de

³²³ U.E.S., p79.

³²⁴ Aït Mansour Amrouche F, *Histoire de ma vie*, Bouchène, Alger, 1990, p17 (Lettre adressée par Jean El Mouhoub Amrouche a sa mère depuis Paris, le 16 avril 1945).

³²⁵ U.E.S., p15.

³²⁶ U.E.S., p18.

son âge, surtout les jeunes pubères. A travers le cas de sa cousine Rachida, et son triste sort qu'elle déplore, Fadéla tente de mettre en lumière la situation regrettable de toutes les filles algérienne, mais aussi la condition de la femme algérienne depuis sa tendre enfance.

Constatant que la condition féminine n'évolue pas véritablement, que les changements effectués dans la société ne répondent pas aux attentes de la femme, Fadéla M'Rabet, toujours avec un « je » de la narration, se sert de la rétrospection pour remonter à sa jeunesse et retrouver le « je » de l'enseignante et militante qu'elle était. Un « je » qui « était bel et bien une manifestation de l'affirmation de soi dans des milieux où les femmes commençaient leurs luttes pour la reconnaissance de leurs droits »³²⁷, tel que le souligne Jean Déjeux dans son ouvrage sur la littérature féminine au Maghreb. Un « je » qui lui permettait d'être sujet de l'énonciation, pour exprime, avec une intention de débat constructif, ses opinions et ses positions vis-à-vis de la situation des femmes dans son pays. Les deux « je », celui de la narration et de l'énonciation, s'associe ainsi pour dresser un tableau analytique sur les facteurs qui ont engendré une telle situation, elle use d'un discours critique à l'encontre du langage social, et surtout intellectuel qui dénigre la femme. Le jeu des deux « je » est employé, bien évidemment, pour influencer les esprits et modifier les opinions ; de ses allocutaires de l'époque ou d'hier (ses élèves au lycée d'Alger), et de ses lecteurs de notre époque ou d'aujourd'hui, les destinataires du récit de cette expérience vécue dans l'une des classes dudit lycée :

Je me souviens de ce matin à Alger où mes élèves de terminale sont entrées en classe, le journal à la main. Elles étaient bouleversées : « Madame, vous avez lu ce qu'a fait ce monstre ? » Le journal décrivait avec force détails cliniques l'utérus d'une jeune paysanne récemment arrivée à la ville avec ses parents. Elle venait de tuer le bébé qu'elle avait porté pendant neuf mois. Le journaliste se demandait comment de tels « monstres » pouvaient exister dans une société arabo-islamique. Et il appelait quasiment au lynchage de la malheureuse. Ce jour là, je ne fis pas un cours de biologie mais de sociologie. « C'est la société qui est monstrueuse ! dis-je en conclusion. Monstrueuse parce qu'elle accule une mère en détresse à tuer son enfant. La solitude de cette jeune femme, avant et après son geste, a dû être terrifiante. C'est une victime qui mérite toute notre compassion »³²⁸

³²⁷ Déjeux J, *La littérature féminine de langue française au Maghreb*, Karthala, Paris, 1994, p80.

³²⁸ U.E.S., p41-42.

Nous voyons donc comment l'auteure/narratrice utilise cette expérience personnelle sous forme de récit rétrospectif pour mettre en lumière la situation des femmes mais aussi et surtout pour mettre en valeur sa vision, sinon ses positions, sur la condition de la femme en Algérie. A travers ce récit qui met l'accent sur le cas particulier de cette jeune paysanne vulnérable, l'auteure/narratrice veut également montrer l'attitude de ses compatriotes algériens à l'égard de la femme algérienne en général ; elle n'hésite pas à dénoncer « la monstruosité » de la société.

De l'expérience professionnelle au lycée Fadéla la narratrice retourne au milieu familial pour retrouver la bonne ambiance qui régnait dans leur grande maison à Skikda, surtout lors des jours de fêtes religieuses. Elle raconte les moments de joie qu'elle partageait avec les membres de sa famille, notamment sa grand-mère. Dans son récit rétrospectif elle met, surtout, en valeur la convivialité et la solidarité qui caractérisaient la communauté musulmane, durant ces jours de fêtes religieuses :

Le jour de la fête du mouton, on rencontrait partout de petits messagers, pas plus hauts qu'une pomme, qui allaient de maison en maison. Ils portaient un morceau de viande et de la semoule à ceux qui n'étaient pas assez riches pour sacrifier un mouton.

Les jours de l'Aïd Esghir, fête qui marque la fin du ramadan, de petits garçons et de petites filles, un couffin à la main, défilaient chez nous jusqu'à la tombée de la nuit. Mis au monde par Djedda, ils venaient lui apportaient des gâteaux que leurs mères avaient faits pour elle.³²⁹

La narratrice n'oublie pas d'insister sur la générosité de sa grand-mère envers les enfants, mais aussi envers leurs familles ; elle poursuit son récit en mettant en avant le caractère généreux de Djedda : « Grand-mère ne les renvoyait pas sans leur avoir glissé une pièce dans la poche pour acheter des bonbons. Elle ne rendait jamais le panier vide. Elle y mettait ne serait-ce que du sucre et du café. »³³⁰.

Comme nous l'avons souligné plus haut, les instants de joie et les moments de malheur se partageaient cet espace qu'était la maison familiale de Skikda. L'auteure/narratrice nous livre le récit mélancolique de la mort de sa petite cousine Yasmina, qu'elle qualifie de « princesse de la tribu » parce qu'elle vient au monde après la perte de deux autres filles, mortes quelques mois après leurs naissances. C'est l'histoire émouvante d'une petite fille que l'auteure/narratrice chérit. Elle lui

³²⁹ U.E.S., p48.

³³⁰ Ibid.

consacre une bonne partie du récit « *Une enfance singulière* » ; presque sept pages du livre. Fadéla la narratrice raconte la petite fille, en la décrivant, depuis sa naissance jusqu'à la découverte surprenante de sa maladie cardiaque, puis sa mort dans un hôpital en France, où Fadéla poursuivait ses études universitaires. Elle raconte dans ses petits détails l'histoire avec sa petite cousine Yasmina, en dressant son portrait moral et physique. Ainsi, le récit rétrospectif nous transporte de l'Algérie en pleine guerre à la France métropolitaine ; il va de la maison familiale à Skikda vers un hôpital à Paris, en passant par la ville Constantine d'où la narratrice rentrait :

Je revins de Constantine avec une poupée pour Yasmina. [...] Tu étais, Yasmina, la princesse de la tribu [...] Tu étais brune, avec des yeux noirs étirés jusqu'aux tempes. [...] Ta témérité te venait de Tassadit, cette voisine kabyle très vigoureuse [...] Le jour où nous vîmes ton corsage se soulever au rythme forcené de ton cœur, je t'emmenai aussitôt chez le médecin. Le diagnostic tomba comme un couperet [...] Yasmina mit sept ans avant de nous quitter. Sept ans d'atroces souffrances. [...] En 1958, tu fus transportée à Paris à l'hôpital Broussais. Tu fus ainsi soustraite aux agressions de la guerre. A Skikda, tu t'épuisais un peu plus chaque fois qu'un soldat tirait dans la nuit des rafales de la mitrailleuse...³³¹

La narratrice poursuit ainsi son récit mélancolique, en relatant tous les événements, mais aussi en décrivant tous les moments du séjour de sa petite cousine à l'hôpital Broussais de Paris, en France. Elle raconte les crises de rhumatisme aigu dont souffrait Yasmina, la venue d'un curé qui a provoqué sa grande peur, le report répété de l'intervention à cause du problème de température, les cafards qui effrayaient la petite fille dans les toilettes de l'hôpital... Elle décrit la souffrance de Yasmina en mettant l'accent sur l'expression de son visage, l'état de son corps vulnérable, les douleurs qu'elle supportait difficilement, mais en insistant également sur la résilience de la petite fille qui lisait pour surmonter ses douleurs... A travers ce récit détaillé, Fadéla tient à mettre en lumière l'épreuve difficile qu'endurait sa cousine Yasmina, sinon à mettre en valeur le courage de cette petite fille qui résiste jusqu'à sa mort à quatorze ans.

C'est ainsi donc, après une bonne trentaine d'années d'absence, que l'essayiste Fadéla M'Rabet entame une nouvelle manière d'écrire ; elle adopte un autre discours, elle opte pour un autre moyen de communiquer avec ses lecteurs, elle choisit le genre autobiographique. Par conséquent, à *Une enfance singulière*, s'ajoutent successivement d'autres récits autobiographiques, entre autres *Une femme*

³³¹ U.E.S., p97, 98, 99.

d'ici et d'ailleurs (de l'aube, 2005) et *Le café de l'imam* (Riveneuve, 2011), pour qu'arrive, en 2012 chez Dalimen (chez des femmes Antoinette Fouque en 2013) *La salle d'attente*, un ouvrage qui se situe entre l'autobiographie et l'essai. Nous analyserons ces textes dans les sections suivantes, en nous penchant, à chaque fois, sur le récit rétrospectif.

II-1-3- Les récits « d'une femme d'ici et d'ailleurs » :

Dans *Une femme d'ici et d'ailleurs*, Fadéla M'Rabet poursuit l'autobiographie entamée dans *Une enfance singulière*, elle continue la quête de soi en évoquant des souvenirs et en se remémorant des rencontres. Elle fait ainsi appel à des récits de vie, à des témoignages, mais elle intercale des analyses, en mêlant l'examen psychologique de la société algérienne. Dans ce livre qui peut se lire comme un récit de voyage, dans l'espace mais aussi dans le temps, l'auteure/narratrice semble se chercher à travers ses souvenirs. Cette fois-ci, elle se penche sur une autre partie – pas des moins importantes – de sa vie. Le cheminement autobiographique se prolonge. De Djedda le modèle à Fadéla la disciple. D'une vie d'enfance singulière à une vie d'étudiante particulière, semble-t-il : d'une enfant insoucieuse et innocente à une étudiante insoumise et militante. Du pays de son enfance au pays de sa jeunesse. De l'Algérie de la période coloniale à la France de l'exil. De Skikda la ville de naissance et de l'école primaire à Strasbourg la ville d'accueil et des études universitaires. C'est là, dans cette ville et dans son université, que Fadéla commence son expérience de militante pour l'indépendance de l'Algérie, au sein du FLN (Front de Libération Nationale) et à travers l'UGEMA (Union Générale des Etudiants Musulmans Algériens). C'est à Strasbourg aussi qu'elle apprend à vivre son individualité, c'est ici qu'elle se découvre, qu'elle apprend à être autonome et à vivre libre. Dans *Une femme d'ici et d'ailleurs*, l'auteure/narratrice compare cette vie nouvelle, de sa jeunesse en France avec la vie de son enfance, de son passé en Algérie. Elle met en évidence la différence entre ces deux systèmes sociaux, elle n'hésitera pas à mettre en valeur le système social – Strasbourg où elle vit – qui reconnaît l'individu, contrairement à celui – Skikda où elle a vécu déjà – qui astreint cet individu à se fondre dans le groupe, dans la tribu :

J'ai découvert en France un individu sujet.

En Algérie, les rapports hommes/femmes s'inscrivaient dans une structure de domination patriarcale à l'intérieur de la communauté arabe, de domination coloniale à l'extérieur. Les rapports entre individus étaient des rapports de maître à esclave, dans la sphère privée comme dans la sphère publique. En Algérie, je me percevais comme une figurante. A Strasbourg, auprès de mes camarades d'études, je me suis sentie sujet.³³²

L'auteure/narratrice remet en cause le paternalisme à l'ancienne dans son pays natal, ce qui, d'après elle, n'existe plus dans son pays d'accueil la France. Cependant, Fadéla la narratrice n'oublie pas de rendre hommage à son père à travers ce récit. Elle célèbre la mémoire d'un père ouvert d'esprit et compréhensif, le premier à envoyer ses filles à l'école, encore plus, le premier à laisser sa fille (Fadéla) continuer ses études au-delà des mers, poursuivre ses études universitaires en France. Tout comme Assia Djebbar dans *L'Amour la fantasia*, elle remonte au passé lointain pour raconter ses souvenirs, notamment le rôle de son père qui occupe une place importante dans sa vie. Raconter ce père qui lui permet d'accéder à l'instruction et au savoir, celui qui ne la prive pas de l'école comme le font beaucoup de parents qui cèdent à l'ordre établi, et à la tradition interdisant l'école aux filles. Un père qui « avait un tel charisme que beaucoup d'hommes de sa ville l'ont imité »³³³, souligne l'auteure/narratrice. Afin de mettre en valeur l'ouverture d'esprit de son père ainsi que sa tolérance à l'égard d'autrui, elle dresse un portrait moral où elle le qualifie de « moderniste » et d'« humaniste ». Elle insiste surtout sur sa culture arabe et sa relecture du texte coranique qui lui permet de le considérer comme « un livre d'éducation spirituelle » au lieu de se focaliser seulement sur les interdictions. Pour la narratrice, le Coran que lui apprenait et expliquait son père est « universaliste et n'est jamais entré en conflit avec l'enseignement qu'(elle reçut) à l'école française »³³⁴.

Contrairement à *Une enfance singulière* où le récit est construit autour du personnage de Djedda, la grand-mère, dans *Une femme d'ici et d'ailleurs*, le personnage du père, Baba, semble retrouver ou reprendre son rôle ; celui qui donne la vie, le protecteur, l'accompagnateur qui aide et oriente. Fadéla la narratrice se rappelle le chemin de l'école, et son père qui veille sur elle pour lui assurer les bonnes conditions de réussir. Elle nous livre ainsi le récit rétrospectif de ces instants

³³² U.F.I.A., p99.

³³³ U.F.I.A., p46

³³⁴ U.F.I.A., p45

en compagnie de son père, des moments qui remontent à sa petite enfance et son adolescence :

Je vois encore Baba sur le quai de la gare, à Skikda ou à Constantine, vérifier deux fois, trois fois, auprès des contrôleurs, la destination du train. Arriver des heures à l'avance. Les jours de mes oraux de BEPC ou de bac, vérifier plusieurs fois sur les listes le numéro des salles où je devais me présenter.³³⁵

Elle se rappelle également les circonstances de son départ en France pour des études universitaire après sa réussite au bac dans un lycée à Constantine. Elle se rappelle surtout les conseils que lui donnait son père avant de partir en exil : « Quand il m'a envoyée faire mes études en France, il a tenu à me dire que, dans une situation conflictuelle, c'était toujours la loi du pays d'accueil qu'il fallait privilégier »³³⁶. Là encore, elle ne manquera pas de louer les qualités intellectuelles ainsi que la grande culture de ce père qu'elle vénère.

Dans ce même livre qui nous rappelle le genre éclaté où se mêlent les récits, Fadéla M'Rabet se raconte et raconte sa rencontre avec son mari Tarik Maurice Maschino. Elle interpelle sa mémoire, elle ouvre « l'armoire fermée depuis sa jeunesse »³³⁷, pour retrouver son amour. Elle fait appel aux souvenirs pour prévenir l'avenir. Elle veut éterniser son aventure amoureuse avec ce Franco-russe dont « les livres dénonçaient la torture de l'armée française »³³⁸, celui qui soutenait la révolution algérienne à travers ses écrits, mais aussi « par son refus de combattre les Algériens. »³³⁹. En effet, *Une femme d'ici et d'ailleurs* est le récit autobiographique où la narratrice Fadéla raconte le plus Tarik ; c'est le livre qui réserve une place importante à ce professeur de lycée et journaliste qui devient son mari. Elle nous raconte dans ses petits détails l'histoire de cette relation amoureuse, depuis la première rencontre dans une clinique à Alger jusqu'à la fête de mariage au sud algérien, en passant par leur voyage à Skikda et la cérémonie de conversion de Tarik à l'islam, sans oublier leur séjour à Béni Abbes dans la cadre d'un voyage de noces. Nous sélectionnons quelques passages de ce récit qui s'étale sur une vingtaine de pages :

³³⁵ U.F.I.A., p63.

³³⁶ U.F.I.A., p53-63.

³³⁷ Yacine Tassadit, *Ait Menguellet Chante...*, Bouchène, Alger, 1990, p179.

³³⁸ U.F.I.A., p62.

³³⁹ Ibid.

J'ai rencontré Tarik pour la première fois à la clinique de l'Ermitage à Alger, dont mon frère aîné était responsable [...] le jour où, venant d'Alger, il m'a déposée à Skikda avant de continuer sa route pour Tunis [...] Si Abdelmadjid Meziane organisa magnifiquement la cérémonie de sa conversion [...] Quelques semaines plus tard, Si Abdelmadjid organisait une autre cérémonie de notre mariage. C'était le mois de mai, le début d'une nouvelle vie, une autre vie [...] Nous quittâmes la capitale des oasis le lendemain de notre mariage, pour rejoindre la palmeraie de Béni Abbas...³⁴⁰

En racontant sa longue expérience avec Tarik, en mettant en évidence tous les obstacles surmontés, Fadéla M'Rabet veut faire de son histoire, ou plutôt leur histoire, une sorte d'enseignement, mais aussi un repère pour les nouvelles générations, notamment les jeunes femmes qui doivent poursuivre le combat pour améliorer leur condition en Algérie. Elle présente leur histoire comme un exemple, pour ne pas dire un modèle, du mariage mixte qui demeure tabou pour la société ; elle propose cette histoire comme une voie aux autres couples, pour dépasser les contraintes sociales et remettre en cause les lois infondées de la tradition.

Fadéla M'Rabet présente leur union, elle l'Algérienne et Tarik le Franco-russe, comme un défi, une transgression à un système véhiculé par le racisme et la pensée sectaire. Cette histoire d'amour est considérée par Fadéla comme un exemple de tolérance et une leçon d'espérance ; Un symbole de déférence qui accepte les différences. Cette histoire se veut l'espoir d'une « Algérie moderne » dont rêve la narratrice et tout algérien. Elle témoigne du dialogue entre les cultures et les religions ; la rencontre des civilisations, telle que la présente l'auteure/narratrice : « On mariait l'humanisme universaliste de l'Islam à la philosophie du siècle des Lumières. Nous inaugurons, Tarik et moi, une Algérie moderne, tolérante, brillant de mille singularités comme la multitude des grains de sable qui scintillaient sur nos fronts »³⁴¹.

Néanmoins, nous estimons, qu'à travers la valorisation de cette union difficile avec Tarik, la narratrice essaie de se consoler de l'absence de sa tribu, mais aussi et surtout l'absence de sa famille, notamment sa grand-mère chérie et son père vénéré. Afin de réduire la complexité de la situation et d'amoindrir l'effet d'une telle défaillance auprès des destinataires de son texte, en particulier ses lecteurs algériens,

³⁴⁰ U.F.I.A., p61, 45, 46, 47, 55.

³⁴¹ U.F.I.A., p52.

l'auteure/narratrice compare la cérémonie de son mariage à œuvre théâtrale dramatique :

Un opéra nous était offert, où nous étions, Tarik et moi, acteurs et figurants. Avec comme décor l'erg occidental du désert saharien. Comme livret, le drame d'une jeune femme algérienne née dans un milieu arabo-islamique prestigieux et d'un jeune philosophe français, insoumis certes, mais compatriote de Massu et Lyautey. Le gouverneur des oasis, Abdelmadjid Meziane, était à la fois le producteur et le metteur en scène.³⁴²

Par ailleurs, Fadéla la narratrice profite de la cérémonie de conversion de son mari Tarik pour faire le parallèle entre leur propre histoire et l'Histoire, elle semble être à la recherche des analogies ; chercher les ressemblances et les repères dans l'Histoire pour mettre en valeur leur propre histoire :

Au moment où l'on nomme Tarik, Abdelmadjid Meziane rappela que c'était le nom du gouverneur de Kairouan qui franchit en 711 le détroit de Gibraltar, ouvrant la voie à la conquête de l'Espagne. Nous fûmes alors emportés par le souffle d'une épopée, avec la violence du vent de sable que soulevaient sur leur passage les cavaliers conquérants. Ils portaient de Médine, de Damas, de Bagdad, fondateurs d'un empire fabuleux qui s'étendait de l'Indus à l'Atlantique... J'entendais le ruissellement de l'eau des fontaines, Abdelmadjid Meziane, gouverneur des oasis, devenait l'émir omeyyade de Cordoue, de Tolède, de Grenade.³⁴³

C'est ainsi que Fadéla M'Rabet essaie d'éterniser son histoire avec Tarik, de cette manière qu'elle veut inscrire leur propre histoire dans la grande Histoire. D'ailleurs, elle le formule explicitement à la fin de ce récit rétrospectif, en utilisons le pronom personnel « nous » qui renvoie au couple Fadéla et Tarik : « Nous écrivions une page d'histoire en continuité avec celle de l'âge d'or du génie arabe. »³⁴⁴.

Nous devons peut-être signaler que, dans le même ouvrage, nous avons repéré d'autres séquences du récit rétrospectif, notamment celle où Fadéla la narratrice met en lumière les conditions de vie des femmes africaines, en particulier « ces concubines maliennes [...] ces femmes battues jusqu'au sang, jusqu'à l'alitement »³⁴⁵. Elle raconte toutes ces femmes en les faisant parler, pour déceler

³⁴² U.F.I.A., p51.

³⁴³ U.F.I.A., p52.

³⁴⁴ Ibid.

³⁴⁵ U.F.I.A., p21.

leurs souffrances silencieuses ; elle fait parler ces femmes qui expriment leurs lamentations pour dévoiler leur situation déplorable. La narratrice les raconte en décrivant : « Je les voyais arpenter de leurs jambes longues et fines les pistes de la savane ou les plateaux du pays dogon, maintenant d'un bras gracile les corbeilles chargées de leurs produits, posées sur la tête »³⁴⁶.

Une autre séquence, presque identique, sera réservée aux femmes marocaines, une façon de dire, semble-t-il, que le Maroc n'est pas en avance en ce qui concerne la question féminine ; une manière de rappeler que la femme en Afrique du nord souffre de la même condition. Fadéla la narratrice raconte ces femmes marocaines, en décrivant les coulisses d'un spectacle musical dans le théâtre de la ville, mais aussi et surtout en mettant en évidence le mépris des hommes à leur égard. Elle nous livre également les faits dont elle fut témoin :

J'étais dans les coulisses, avec les femmes. Ces servantes affairées qui ont lavé les vêtements de leur mari, de leur frère, pour qu'ils soient d'un blanc immaculé. Elles ont lissé leur gandoura de lin en s'appuyant de toutes leurs forces sur le fer à repasser. Elles ont brossé leur chéchia, ciré leurs babouches. J'entendais ces hommes talentueux s'impatienter parce qu'elles avaient négligé un pli le long d'une boutonnière. Sur la scène, je les voyais, eux, un sourire flottant sur leur visage, adressé certainement aux houris du paradis, beaucoup plus fraîches que les servantes qui attendaient, humbles et inquiètes, derrière les moucharabiehs.³⁴⁷

A travers ces séquences, Fadéla M'Rabet tente d'éterniser les récits de ces femmes souffrantes afin de perpétuer leur mémoire, elle fait en sorte d'universaliser l'histoire de la femme africaine, en participant à l'inscription de la mémoire féminine dans le texte littéraire.

Nous devons souligner également que ces récits rétrospectifs portant sur la situation de ces femmes africaines constituent une substance qui permet à l'auteure/narratrice de développer son discours, afin d'exprimer son refus catégorique au sort réservé à toutes ces femmes ; développer un discours virulent à l'encontre des hommes pour dénoncer la condition de la femme dans les pays africains, notamment l'Algérie. En effet, Fadéla M'Rabet ne lésine pas sur le discours portant sur la condition féminine dans son pays, mais il faut rappeler que

³⁴⁶ U.F.I.A., p21

³⁴⁷ U.F.I.A., p21-26.

son discours critique n'épargne pas les femmes elles-mêmes, surtout algériennes, qui endurent passivement toutes ces misères.

Après avoir condamné toutes formes d'intégrismes du côté des hommes, l'auteure/narratrice blâme toute femme qui y abdique. Elle s'attaque d'abord, et de manière virulente, à ces Algériennes qui vivent en France, ces jeunes filles voilées des banlieues qui, d'après elle, semblent oublier ou méconnaître leur histoire ; elles semblent ignorer le combat de leurs ancêtres contre le colonialisme, et celui de leurs contemporaines contre l'intégrisme et l'autoritarisme, pense-t-elle. Fadéla M'Rabet va jusqu'à les qualifier de « capitulardes » et d' « intégristes professionnelles ». Elle va s'en prendre ensuite à « ces dames patronnesses de l'Union des femmes algériennes, qui manifestaient pour la libération du Mozambique et de l'Angola, mais pas pour celle des Algériennes. »³⁴⁸. Elle n'hésite pas à accuser les femmes responsables de cette organisation de mutisme devant « le lynchage médiatique » et la campagne de dénigrement menée contre elle, après la publication, en 1965, de *La femme algérienne* ; un essai dans lequel elle déplore la situation des femmes algériennes et les incite à conquérir leur émancipation en dénonçant leur condition.

Le récit autobiographique, *Une femme d'ici et d'ailleurs*, est un voyage dans l'espace et dans le temps, d'un lieu à l'autre, et d'un moment et/ou d'une époque à l'autre. C'est un texte qui rassemble des récits entremêlés dans un genre éclaté ; il va de la nostalgie qui réveille la mémoire à un futur qui inspire l'espoir, en passant par un présent de tous les déboires.

II-1-4- Le récit déclenché par le café de Paris :

Après *Le chat aux yeux d'or* (des femmes Antoinette Fouque, 2006) et *Le muezzin aux yeux bleus* (Riveneuve, 2008), deux ouvrages qui ne font pas l'objet de notre présent travail, Fadéla M'Rabet écrit et publie, en 2011, un autre livre intitulé *Le café de l'imam*, chez Riveneuve et Dalimen. Nous reconnaissons que nous sommes tenté de faire une analyse du paratexte, vu ce titre qui suscite le questionnement. Mais dans la quatrième de couverture, nous lisons : « Mon meilleur café turc m'a été offert il y des décennies par l'imam de la plus belle mosquée de

³⁴⁸ U.F.I.A., p54.

Sarajevo »³⁴⁹. Si ce n'est cet énoncé ancré, extrait de la page 12 du livre, nous nous serions interrogé sur le choix du titre du livre, car rien ne renvoie au personnage de l'imam dans la suite du récit. Par ailleurs, il est à signaler que dans cette partie du récit, le café, qui sera considéré dans la suite de notre analyse comme élément déclencheur, véhicule une image symbolique, celle de l'identité et des origines, que l'auteure/narratrice semble mettre en valeur. Le qualificatif « turc » qui accompagne « le café » nous rappelle l'origine de cette précieuse boisson sur laquelle « s'extasie »³⁵⁰ la narratrice ; c'est *Kahwa* qui se boit particulièrement dans les pays d'Afrique et ceux de l'Orient. Le complément d'agent « l'imam », qui vient de confirmer le complément du nom dans le titre du livre, ne rappelle-t-il pas l'appartenance culturelle et religieuse de l'auteure/narratrice ? « J'avais été éblouie par son élégant minaret longiligne, qui me rappelait que l'islam a été propagé par un homme qui vouait un culte à la connaissance. »³⁵¹, poursuit-elle. Cette impression que produit la mosquée de Sarajevo chez la narratrice, ainsi que la description qu'elle fait de la mosquée de Skikda, dans la suite de son récit, témoignent de sa joie de retrouver l'un des repères de son identité.

Nous devons souligner d'emblée que dans *Le café de l'Imam*, l'auteure/narratrice exprime clairement son attachement, pour ne pas dire sa dépendance, au café, elle écrit de façon explicite, et on ne peut plus claire, l'effet de cette célèbre boisson sur son être, la joie et le bonheur qu'elle lui procure. Elle avoue en affirmant : « aucune boisson ne m'apporte autant de joie qu'une tasse de café. »³⁵². Cependant, nous montrerons que le café semble être, dans ce texte, un motif, sinon un moyen employé par l'auteure pour s'introduire, et nous introduire simultanément, dans le monde de ses souvenirs, l'univers de sa mémoire. C'est une sorte de prétexte pour évoquer ses expériences passées, afin de raconter et se raconter en même temps ; raconter son histoire avec le café, mais aussi ses histoires dans les cafés. Le

³⁴⁹ L.C.I., p12.

³⁵⁰ La narratrice exprime, on ne peut plus claire, cette extase mais aussi cet appel des origines : aucune boisson ne m'apporte autant de joie qu'une tasse de café. Est-ce parce qu'il remplace l'alcool interdit en terre d'Islam ? Provoque-t-il une telle ivresse, parce que kahwa, ce mot arabe, désignait un vin aux temps anciens ? Le fait même de prononcer kahwa avec le k guttural amplifie la poitrine pour une aspiration profonde, qui se prolonge par la wa aérien, une extase.

³⁵¹ L.C.I., p12

³⁵² L.C.I., p11.

café semble ainsi avoir tous les aspects de « la madeleine de Proust », si nous nous référons, bien sûr, à ce langage commun qui qualifie, comme telle, toute chose qui replonge une personne dans son passé, notamment son enfance. Ou encore celui qui considère, comme telle, tout fait qui provoque un état de réminiscence qui rappelle le cas du narrateur dans le roman *A la recherche du temps perdu* de Marcel Proust.

Juste au début de son récit qui commence par un « je » de l'énonciation, celui de l'affirmation « je suis dans un café du V^{ème} », la narratrice Fadéla parle de ce lieu, de cet instant, et elle décrit le fameux café déclencheur de souvenirs, en faisant appel à cette « tasse remplie d'un nectar épais et brûlant comme le premier café préparé par Yemma »³⁵³. C'est de cette manière qu'elle sollicite le souvenir, pour raconter les circonstances qui ont fait que la petite fille qu'elle était prenne, pour la première fois, la boisson préférée de l'adulte qu'elle est devenue. Elle décrit également l'atmosphère qui régnait dans la maison natale, au milieu des femmes qui peuplaient son enfance ; elle devait avoir six ans seulement quand elle goûta, pour la première fois, à cet élixir :

J'avais 6 ans. Je vois Yemma, une pince à la main devant la plante de mes pieds ensanglantés par des bris de verre sur lesquels j'avais marché dans le patio, un après-midi d'été [...] Elle m'a alors promis de me donner ce que je désirais, si je la laissais me soigner. J'ai réclamé [...] une tasse de café, la boisson des adultes interdite tacitement aux enfants et que je convoitais depuis longtemps. Elle me donna sa tasse de café après l'avoir chargée d'extraits de fleurs d'oranger...³⁵⁴

Nous constatons ensuite comment le café devient un élément évocateur d'une série de souvenirs chez la narratrice Fadéla. C'est le café, cette boisson psychotrope et stimulante, qui est le fil conducteur du récit. Il paraît comme une machine magique qui transporte la narratrice dans l'espace et dans le temps ; d'un lieu à un autre et d'un moment à un autre. Cet élixir permet à l'imaginaire de Fadéla de voyager librement entre le présent et le passé, il fait venir ou plutôt fait revenir à son esprit des sensations et des émotions, pour revivre ainsi des moments forts qui ont marqué son existence :

Il est évident que si le café exerce sur moi une telle attraction c'est parce qu'il remplace le patio et sa fête quotidienne autour de la meïda. Mieux encore, il représente pour

³⁵³ L.C.I., p9.

³⁵⁴ L.C.I., p10-11

moi un espace clos et la scène publique. C'est le patio à portes ouvertes, sans la contrainte sociale, sans les devoirs d'une maîtresse de maison. C'est un territoire libre.³⁵⁵

Les souvenirs emportent la narratrice dans son passé lointain, pour retrouver et/ou se retrouver dans la maison familiale de Skikda, cette ville côtière de l'est algérien. Fadéla évoque, avec émotion et enthousiasme même, le patio de cette maison. Une maison et un patio témoins des instants de bonheur, mais aussi ceux de malheur, que vivait la famille de la narratrice, notamment les femmes. Des femmes qui, pour oublier leurs souffrances et la monotonie de la vie quotidienne, se regroupent dans le patio autour d'une *meïda*, pour partager une tasse de café, pour vivre, dans l'insouciance, l'instant présent :

Je vois l'éclat de l'aiguière argentée présentée à chacune pour se rincer les doigts saupoudrés du sucre des cornes de gazelle ou englués de miel [...] nous étions subjugués par les récits de convives, qui avaient toutes des talents de conteuses, humoristes sans cachet qui se nourrissaient du rire de l'assistance. Le malheur de chacune devenait la comédie de toutes [...] Le présent, le seul qui compte, est le plaisir de cet instant...³⁵⁶

Le patio de son enfance sera célébré plusieurs fois dans son récit rétrospectif pour montrer, à chaque fois, qu'il est le lieu fondamental ayant abrité les événements importants qui ont marqué son parcours, notamment son enfance à Skikda.

Comme pour confirmer sa démarche qui consiste à entreprendre un voyage et re-visiter son passé, l'auteure/narratrice annonce que ce long périple provoqué par le café va se poursuivre ; elle renforce ainsi cette notion du regard rétrospectif, mais aussi et surtout nostalgique, par la référence au poème, « *Le voyageur* »³⁵⁷, du surréaliste Guillaume Apollinaire, en insérant dans son récit le premier vers dudit poème : « Ouvre-nous cette porte où je frappe en pleurant »³⁵⁸. Tout comme le poète, elle semble supplier qu'on lui ouvre une porte qui doit lui permettre de retrouver le paradis perdu... En allant aussi loin que remontent ses souvenirs, elle voyage, et ses lecteurs avec elle, dans un passé, tantôt récent, tantôt lointain, de façon à se réintroduire – mais aussi nous introduire – dans le monde de sa petite enfance et l'univers de sa jeunesse. Elle continue ses pérégrinations en tâchant de reconquérir le

³⁵⁵ L.C.I., p87

³⁵⁶ L.C.I., p24.

³⁵⁷ Poème de Guillaume Apollinaire dans son recueil *Alcool*, 1913.

³⁵⁸ L.C.I., p35.

moi à travers ses souvenirs, par le biais de la mémoire individuelle qui lui permet de construire son identité.

Toujours par le biais de ces souvenirs réveillés par le café, Fadéla redécouvre son passé et nous fait découvrir ainsi sa jeunesse dans l'Algérie postindépendance, une Algérie en pleine construction, une Algérie des espoirs, pense-t-elle, après 130 ans de colonisation française. Elle semble nous parler du pays rêvé et du paradis perdu, d'une société ouverte sur le monde où l'on fréquente les lieux publics, notamment les cafés, en couple et en famille. C'est pourquoi, elle porte un regard rétrospectif sur la situation des cafés du pays – ainsi que la société bien entendu – à cette période postindépendance où les rapports sociaux semblent être meilleures, d'après elle :

En l'an 1 de l'indépendance de l'Algérie, entrer dans un café à Alger me paraissait aussi naturel qu'à Strasbourg, où j'ai fait mes études universitaires et que je venais de quitter.

On se retrouvait dans une sereine mixité à la brasserie des facultés. On s'attablait à la terrasse en couple, en bande, en famille ou bien on prenait rapidement un café-croissant au bar avant d'aller à la fac, juste en face.³⁵⁹

C'est dans ce contexte où la société semblait s'ouvrir sur le monde que Fadéla M'Rabet préfère insérer ou faire apparaître le personnage du père protecteur. Au père qui envoie sa fille à l'école dans *Une enfance singulière* et celui qui la laisse continuer ses études universitaires dans *Une femme d'ici et d'ailleurs*, s'ajoute, dans *Le café de l'imam*, cette image d'un père qui s'assoit avec sa jeune fille dans un café à Alger, et lui offre « la glace du Bey ! ». C'est sans doute, pour confirmer davantage cette idée d'un « homme qui a défié les tabous de sa société »³⁶⁰, et renforcer ainsi l'image d'un père « symbole de la modernité », développée dans les deux récits (livres) précédents. Par ailleurs, ce qui attire notre attention, dans le cas présent, c'est le fait que ce père soit, comme le café, un élément évocateur du passé ; un père qui la « transporta une décennie en arrière. », un père déclencheur d'un autre récit rétrospectif et nostalgique. La narratrice remonte encore loin dans le passé pour évoquer des souvenirs de scènes semblables :

Je me suis retrouvée à Constantine, où il m'accompagnait quand je passais mes examens : le BEPC, la première, puis la deuxième partie du bac.

³⁵⁹ L.C.I., p81.

³⁶⁰ L.C.I., p82.

Après la proclamation des résultats, il m'installait à la terrasse d'un glacier et me commandait la glace la plus fabuleuse qui m'ait jamais offerte. [...] Et j'étais de nouveau la petite fille sous le charme de son papa, un papa si fier de sa fille – loin, loin de ce café glauque.³⁶¹

Ce rôle de déclencheur d'un regard rétrospectif est, également, joué par la chevelure d'une passante qui, auprès de la narratrice, « restitue les couleurs, les textures du désert quand se lève le vent. »³⁶². Fadéla se montre fort marquée par la chevelure – l'allure en général – de la femme passante qui l'emporte dans son passé, et lui fait revoir l'image d'un Sahara féerique et paradisiaque ; elle lui fait revivre des sensations devant un désert en mouvement. Cette femme semble reproduire le même effet du café, « exercer » la même « attraction » sur la narratrice :

Aucun réalisateur ne peut reproduire les ondulations de l'erg comme cette femme à la blondeur vénitienne, ou l'élégance et la fragilité d'une gazelle, les battements d'ailes du dernier essaim de oiseaux dans le silence de l'oasis après le crépuscule, ni la robe de mousseline mauve agitée par la brise de cette hétaïre debout devant la porte entrouverte de sa maison blanche à Sidi Bou Said, d'où s'échappent les sons d'un malouf et les parfums de toutes les variétés de jasmin.³⁶³

Dans ce récit autobiographique, intitulé *Le café de l'imam*, Fadéla M'Rabet semble continuer la quête de soi entamée dans les précédents récits. Elle fait du café un prétexte pour voyager dans le temps et dans l'espace. Usant d'une écriture nostalgique et d'un style poétique, elle raconte et se raconte. Se servant d'un « je » de la narration, mais aussi celui de l'énonciation, elle met en lumière ses expériences personnelles, elle retrace les moments et les événements qui ont marquée sa vie quotidienne. C'est ainsi qu'elle raconte aussi l'histoire de son pays, mais aussi et surtout, elle met en lumière la condition féminine en Algérie.

II-1-5- Le récit qui échappe à l'essai dans *La salle d'attente* :

La salle d'attente sera publié, comme nous l'avons signalé ci-dessus, chez Dalimen en 2012 (des femmes Antoinette Fouque, 2013). C'est un livre qui se situe entre le récit et l'essai ; C'est une sorte de témoignage qui regroupe des émotions et

³⁶¹ L.C.I., p82.

³⁶² L.C.I., p89.

³⁶³ L.C.I., p89.

des réflexions, un récit qui raconte des histoires en évoquant des souvenirs mais aussi un essai qui met en valeur une vision du monde en avançant des opinions ainsi que des commentaires personnels. *La salle d'attente* est un texte où l'auteure et la narratrice se mêlent ; c'est un récit où s'harmonisent bien ensemble la voix auctoriale et la voix narrative. Bien que les réflexes et l'esprit de l'essai reviennent considérablement, le récit autobiographique à travers ses caractéristiques, entre autres la rétrospection, est présent dans ce livre de Fadéla M'Rabet, quatrième ouvrage de notre corpus. Certes, beaucoup moins que les précédents récits, mais celui de *La salle d'attente* aussi permet à la narratrice d'évoquer, une fois de plus, les personnes qui ont peuplé sa vie, surtout les membres de sa famille à Skikda, ce qui peut engendrer un rapprochement, une certaine familiarité entre l'auteure et ses lecteurs.

La grand-mère, qui occupe une place importante dans la vie de Fadéla, apparaît presque dans les livres de l'écrivaine ; certainement, moins qu'*Une enfance singulière* où elle est le personnage centrale, mais la grand-mère est présente aussi dans *La salle d'attente*. Même si le récit reste limité dans cette œuvre, le personnage de Djedda est toujours présent dans les pensées de la narratrice Fadéla. Elle l'évoque en mettant en valeur son humanisme ; elle n'oublie pas de faire allusion au rôle de la sage femme qu'elle était :

Je me souviens de sa colère devant le chagrin d'un tout jeune garçon lorsqu'il trouva un matin de Noël, dans ses chaussures placées devant la cheminée, un gros morceau de charbon. Ce garçon, Djedda en était responsable comme de tous ceux qu'elle sortait du ventre de leur mère sans jamais les abîmer.³⁶⁴

La narratrice Fadéla évoque également Djedda quand elle décrit les plantes et les arbres qui ornent la maison familiale et lui donnent plus d'éclat ; des plantes, un potager et quelques arbres fruitiers qui attribuent au patio de la maison plus de charme et de vie : « les fragrances de laurier et d'épices des marmites découvertes subrepticement, les odeurs de cannelle et de miel des fruits caramélisés, coings, abricots, raisins de Smyrne »³⁶⁵. La narratrice poursuit ainsi sa description pour terminer avec « l'éclat des grenades qu'on brisait pour extraire leur rubis », cet exercice que Djedda semble confier à ses petits-enfants pour calmer leur fébrilité,

³⁶⁴ L.S.A., p17.

³⁶⁵ L.S.A., p20.

d'après Fadéla. Par ailleurs, l'odeur de ces plantes, notamment le laurier, semble lui rappeler, dans ses détails, l'ambiance chaleureuse de la grande maison familiale de Skikda. C'est ainsi que la narratrice conclut ce récit où elle évoque sa grand-mère ; elle avoue : « ces souvenirs me restituent la magie des jours heureux de la maison familiale »³⁶⁶. Une façon de dire peut-être que la maison de Skikda, c'est Djedda. Ne la dénomme-t-elle dans d'autres récits, la maison de Djedda.

Pour donner une dimension universelle à la maison de Skikda, et pourquoi pas aux membres de sa famille, notamment Djedda sa grand-mère, Fadéla la narratrice tend à comparer l'ambiance de son milieu familial à celle d'un marché en Chine en s'interrogeant : « pourquoi ces souvenirs évoquent-ils aujourd'hui cet immense marché de Chine où les paysans venaient vendre leurs pastèques ? ». C'est de cette manière que Fadéla la narratrice entamera un autre récit rétrospectif qui raconte cette visite en Chine, mais avec beaucoup de description bien sûr.

Le père aussi est présent dans *La salle d'attente*. A travers le récit rétrospectif, la narratrice Fadéla fait appel au personnage du père, mais, cette fois-ci, au père le chef, celui qui assure la continuité, qui maintient l'ordre établi, le vigile du patriarcat, autrement dit celui qui a tous les pouvoirs. Pour montrer le statut de son père dans la famille, elle raconte en anecdote une situation qui l'a marquée ; le père semble inviter un bon nombre d'hommes à la maison et il réclame aux femmes de la famille un bon diner : « Le chef ordonne, elles exécutent. Leurs grands-mères ont fait ainsi, leurs mères aussi. Elles ne discutent pas non plus le menu »³⁶⁷, précise la narratrice. Nous voyons comment la narratrice se sert du récit pour mettre en évidence le poids de la tradition, notamment le système patriarcal, sur la femme, mais elle souligne également la soumission des femmes, transmise de mère en fille. Pour mettre l'accent sur l'asservissement de la femme, elle va jusqu'à comparer les femmes de la famille aux « cuisinières d'un restaurant ».

Cependant, l'auteure/narratrice semble ne pas vouloir abîmer, encore moins, dégrader l'image du père valorisé dans les précédents récits. L'imprévu semble venir au secours de la représentation idéalisée du père. La surprise sera annoncée par la narratrice juste après le récit détaillé de la préparation du repas dirigée par Djedda

³⁶⁶ L.S.A., p20.

³⁶⁷ L.S.A., p18.

qui n'oublie pas de s'occuper des petits enfants de la famille dont fait partie la petite Fadéla. Finalement, le père n'invite personne et le fameux repas est réservé aux femmes de la famille elles-mêmes :

Mais ces servantes dévouées, qui semblaient toujours attendre un miracle, allaient avoir une belle surprise. Le maître de la maison, qui rentra seul, leur annonça que les invitées, c'étaient elles. Elles allèrent se faire une toilette de fête et s'installèrent pour devenir les reines d'un jour. Par la grâce du maître : Baba, ce despote éclairé.³⁶⁸

Nous devons rappeler que cette image idéalisée du père revient dans tous les récits de Fadéla M'Rabet, notamment *La salle d'attente*. Par ailleurs, en aucun moment, elle n'évoque sa mort et nous ne trouvons aucune séquence qui raconte un père malade, ni un homme d'un âge avancé. La narratrice veut-elle garder pour toujours cette image qu'elle fait de lui ? Celle d'un père exemplaire mais aussi puissant, que la narratrice vénère, qu'elle tend même à sacraliser. Néanmoins, nous pouvons dire que dans *La salle d'attente*, la narratrice ne s'empêche pas de faire allusion à cette situation de vulnérabilité des hommes âgés. Pour nous présenter l'image d'un père d'un âge avancé, d'un homme malade et impuissant, elle évoque les vieux de sa communauté qui la sollicitent pour une consultation chez le médecin, en leur témoignant son affection, mais aussi sa grande compassion, pour ne pas dire de la pitié. Elle les raconte dans ce récit rétrospectif mettant en valeur l'humanisme médical, à travers un médecin qui les prend en charge :

C'est avec émotion que je pense à ces pères de la tribu de Djedda qui venaient de la compagne et que j'accompagnais chez le médecin. Sur le chemin, ils me disaient, le regard espiègle, qu'ils se sentaient déjà guéris [...] Entre les mains du médecin qui les auscultait sans les déshabiller, leur rigidité s'effaçait. Ils étaient recroquevillés et muets. Ils n'étaient plus que des petites choses démunies, en désarroi. Ils tendaient leur cou au médecin, semblables à des bébés que leur mère a brutalement sevrés [...] Quand je lui tendais l'argent de la consultation, le docteur Ricoux le mettait dans sa poche sans le compter. Je sortais de chez lui aussi bouleversé par sa probité et sa bonté que par l'extrême vulnérabilité de ses patients.³⁶⁹

La narratrice « convoque » le personnage de sa mère, et elle la raconte de manière tellement longue que nous la considérons comme élément nouveau dans l'écriture de Fadéla M'Rabet. Contrairement aux autres récits où il passe presque

³⁶⁸ L.S.A., 22.

³⁶⁹ L.S.A., p72.

inaperçu, dans *La salle d'attente* le personnage de Yemma, la mère de Fadéla, est bien présent et il occupe une place considérable. En usant du rétrospectif, du flash-back, la narratrice raconte, en détail, sa mère et la décrit de manière minutieuse. Suivant le mouvement entre le passé composé et un présent de l'indicatif, à valeur narrative, nous assistons ainsi, et pour quatre pages, à un long portrait où se mêlent la description et la narration. Nous retenons ici quelques uns des ces passages où la mère, Yemma, est racontée par sa fille :

Elle a terminé sa journée [...] Elle se dirige vers la grande coupe de fruits [...] Elle l'installe devant elle [...] Elle commence par une pomme, son fruit préféré. Elle l'épluche d'un geste lent, elle qui a l'habitude de faire tout dans la précipitation [...] Elle la pèle dans le sens giratoire, comme une petite fille. Son regard ne quitte pas le ruban qui s'enroule sur sa main. Elle s'humecte doucement les lèvres quand lui parvient l'odeur acide [...] Elle ouvre à peine sa bouche, elle ne lèche pas ses lèvres. Elle a été bien éduquée par ses parents : à 14 ans, ils l'ont confiée à Djedda qui l'a demandée en mariage pour son fils Belkacem, Baba, mon père.³⁷⁰

Nous voyons comment Fadéla M'Rabet « redonne la vie » à sa mère à travers un présent de la narration qui intensifie la vivacité du récit et permet une forte connexion avec le personnage de Yemma. C'est l'une des caractéristiques du flashback où l'on emploie le présent pendant le retour au passé pour combiner les souvenirs qui marquent le narrateur (trice) avec le moment présent du récit.

Afin de raviver la mémoire collective sur une période cruciale qui a marqué l'histoire de l'Algérie, en l'occurrence la période coloniale, Fadéla M'Rabet fait appel au récit, ou plutôt au fait divers, portant sur cet ancien soldat français qu'elle avait « rencontré à une terrasse de café dans la station balnéaire de Bordj El Kiffan »³⁷¹. Un soldat proie de ses remords, torturé par la honte d'un crime contre l'humanité, un crime commis contre une petite fillette durant la guerre d'Algérie. Il la suppliait de l'aider à réparer l'irréparable. Quoi de mieux pour condamner un crime de guerre que de le raconter, que montrer son atrocité et sa cruauté. Quoi de mieux pour dénoncer un colonisateur que de ressusciter un crime contre l'enfance, un crime contre l'innocence.

³⁷⁰ L.S.A., p41, 42.

³⁷¹ L.S.A., p13.

L'auteure/narratrice semble rappeler, à travers ce récit dramatique, l'ancienne puissance coloniale à la repentance. Un récit rétrospectif pour rappeler que l'Algérie a subi un colonialisme atroce, barbare. Un drame pour rappeler les souffrances de tout un peuple, celles que nous avons trop enduré. Plus loin dans le récit, l'auteure/narratrice revient sur pratiques arbitraires de colonisateur dont était victime la petite Fadéla qu'elle était ; la narratrice souligne : « le colonialiste nous obligeait en cours de l'instruction civique à réciter « ma patrie est la France » et nous punissait quand nous parlions en arabe dans les couloirs de l'école ou du lycée. »³⁷². Avant d'ajouter : « le pouvoir colonial nous imposait les fêtes religieuses chrétiennes et effaçait du calendrier nos Aïds et notre Mouloud (le Noël musulman). »³⁷³, pour montrer comment le colonialisme piétine les cultures et assassine les religions³⁷⁴. Elle montre comment le colonisateur travaille à l'assimilation des autochtones, des « indigènes » en leur imposant une langue, une culture et une religion qui leur sont étrangères. C'est une manière de rappeler les maux de la colonisation qui peuvent être à l'origine de l'acculturation et/ou de la déculturation ; pourquoi pas, une manière de remettre en cause « la mission civilisatrice », cette doctrine coloniale qui consiste à mettre en avant « les bienfaits » de la colonisation.

Dans ce livre aussi, les récits s'entremêlent. Nous constatons, à titre d'exemple, comment des scènes dans une ville en Belgique appellent d'autres dans une ville, ou plutôt des villes en Algérie. Nous lisons très bien comment « certains soirs, Ostende rappelle à la fois Skikda et Béni Abbès »³⁷⁵. Puis, la narratrice réussit bien l'analogie en intercalant la description dans la narration : l'immensité des plages de cette ville belge rappelle bien l'océan de sable du désert algérien ; la mer et son ambiance à Ostende semble remarquablement ressembler à celle sa ville natale, Skikda :

Quand je reste assise, immobile à contempler la mer, j'ai l'impression que je suis là depuis longtemps, depuis toujours. Quand ma vie n'a été et ne sera que cet instant qui s'étire comme la mer et le ciel, à l'infini. A Skikda tout est bleu, même les collines qui, comme des

³⁷² L.S.A., p79.

³⁷³ Ibid.

³⁷⁴ D'après *Discours sur le colonialisme* d'Aimé Césaire.

³⁷⁵ L.S.A., p27.

cyprès, veillent sur la ville. Sur Ostende veillent la corne de brume et son phare, dont les éclairs font surgir mes fantômes, certaines nuits d'été.³⁷⁶

Comme les ouvrages précédents, la rétrospection dans *La salle d'attente* n'omet pas la condition féminine, l'un des thèmes prépondérants chez la féministe de première heure qu'est Fadéla M'Rabet. C'est par le biais d'un récit autour d'une jeune femme malheureuse croisée à Constantine, que la narratrice met en lumière la situation critique de la femme algérienne et rend hommage aux femmes de cette ville, mais aussi à leurs semblables dans toute l'Algérie. Selon Fadéla, ces femmes croisées à Constantine lui « ont donné ce capital d'empathie et de gratitude où elle puise l'énergie de témoigner »³⁷⁷. Elle choisit donc l'histoire de cette jeune femme avec laquelle elle partageait la chambre lors de l'examen de BEPC³⁷⁸, passé à la capitale de l'est algérien ; une femme qui ne peut plus supporter de grossesse à cause d'une maladie. Forcée par son mari de le faire, elle décède enceinte...Nombreuses sont les femmes algériennes qui ont vécu, dans le silence, une telle expérience, ou plutôt une telle souffrance ; elles sont mortes dans le mépris et dans l'indifférence. Par le biais d'un jeu du « je », qui combine la fille-témoin et la narratrice-juge, elle raconte l'histoire de la jeune algérienne :

Je partageais la chambre d'une jeune femme qui semblait épuisée. Elle était douce et son regard exprimait une infinie tristesse. [...] Par bribes, j'ai appris que mon hôtesse souffrait d'une pathologie cardiaque. Que pour cette raison, elle ne pouvait avoir d'enfant et que son mari allait se remarier la semaine même. [...] Devant la gravité de son état, le médecin expliqua à son mari qu'une nouvelle grossesse entraînerait un risque majeur pour la mère. [...] Le mari fit le nécessaire pour que sa femme soit rapidement enceinte, meure et le libère pour un bain de jouvence avec une houri toute neuve.³⁷⁹

La narratrice n'oublie pas bien sûr de mentionner que cette pauvre jeune fille lui rappelle toutes les femmes vulnérables qui venaient voir Djedda, mais aussi toutes celles qu'elle visitait. Comme nous venons de la souligner, le récit qui raconte un cas particulier devient un moyen de mettre en lumière un mal général et généralisé.

Dans ses récits, Fadéla M'Rabet se remémore une partie, ou des parties, en faisant appel aux personnages, surtout féminins, qui « ont peuplé » son passé

³⁷⁶ L.S.A., p27-28

³⁷⁷ L.S.A., p23.

³⁷⁸ Anciennement en France, brevet d'études du premier cycle.

³⁷⁹ L.S.A., p23, 24, 25.

lointain, notamment son enfance. A travers des récits autobiographiques, elle s'écrit et écrit la femme autre que ne l'ont écrite les hommes. Elle se présente comme sujet de l'écriture pour remettre en question l'image à la femme que nous présentent les schèmes préconçus par l'écriture au masculin. A propos de cette écriture rétrospective entreprise par les femmes écrivaines à l'instar de Fadéla M'Rabet, Pierre Ouellet souligne :

Grâce à la rétrospection qu'elles ont entreprise, les auteures de l'exiguïté culturelle ont mis au jour, aux frontières du responsable, du pensable et du soutenable, une altérité psychoculturelle souvent reconnue au bout d'une recherche onéreuse débouchant sur la reconfiguration du soi en tant que sujet. »³⁸⁰

Nous constatons donc comment, dans les quatre récits sur lesquels portent notre travail de recherche, Fadéla M'Rabet se donne à un exercice rétrospectif – elle insère parfois un travail introspectif – en voyageant dans l'espace et le temps pour chercher dans sa mémoire, dans son passé récent et lointain, dans sa jeunesse et sa petite enfance, fouiller dans l'armoire de ses souvenirs les événements qui l'ont marquée afin de partager, avec ses lecteurs, des expériences vécues, des aventures personnelles. Elle le fait pour se dire et dire les autres femmes, pour raconter sa propre histoire ainsi que l'histoire de sa communauté, mettre en valeur sa culture, ses traditions et mœurs. Elle raconte les femmes de son enfance afin de mettre en lumière leurs déboires mais aussi leurs espoirs. Nous constatons également que Fadéla M'Rabet construit ses récits autour de mêmes thèmes (l'enfance, la jeunesse, la mémoire, la condition féminine, la maison familiale, l'école...) et presque les mêmes personnages (Djedda sa grand-mère, Yemma sa mère, Baba son père, Tarik son mari, Wahib son cousin, et les femmes qui côtoient Djedda, la sage femme). Tous ces aspects témoignent d'un processus de quête de soi entreprise par le biais du récit, ou des récits rétrospectifs. C'est de là que provient, sans doute, la force de son discours. Nous devons rappeler ici les propos de Christiane Chaulet-Achour concernant la littérature féminine, notamment le roman féminin algérien :

S'il prospecte le passé c'est pour construire un présent positif. Ainsi s'esquisse une sorte de paysage, commun à la plupart des textes, qui se construisent dans des croisements topiques, dans des lieux de rencontres, chambre, cuisine, hammam, patio... Le récit s'arrête

³⁸⁰ Ouellet Pierre, *Le soi et l'autre, l'énonciation de l'identité dans les contextes interculturels*, Les presses de l'université Laval, Québec, 2003, P164.

sur des motifs, une chevelure, des mains, une marche, une course, une réalité minimale que le regard prend le temps de connaître et de sauver de l'indistinction et de l'oubli.³⁸¹

Enfin, Fadéla M'Rabet semble se plaire dans cette écriture autobiographique qui lui permet de faire de sa vie et son expérience personnelle une voix pour les femmes de sa génération, et pourquoi pas une voie pour les femmes des nouvelles générations. Nous devons, peut-être, rappeler sa grande satisfaction de savoir plus tard qu'elle avait bien accompli sa mission en publiant ses deux essais dans les années soixante. En 2011, pour exprimer sa joie, mais aussi sa fierté, elle écrit : « quand mes anciens lecteurs venaient dans les salons du livre, en France ou à Alger, avec *La femme algérienne*, *Les Algériennes* sous papier cellophane, quand des hommes comme des femmes (lui) disaient : « Vous nous avez ouvert les yeux, vous nous avez tracé la voie ». »³⁸².

II-2- Le récit d'enfance : à la recherche du paradis perdu ou le mythe des origines

II-2-1- Le récit d'enfance dans l'autobiographie féminine :

Nous avons intégré dans le premier point portant sur la rétrospection des passages qui réfèrent à l'enfance de la narratrice, mais nous trouvons nécessaire, sinon indispensable, de réserver une partie de notre travail au récit d'enfance, ou ce qu'on appelle aussi le retour à l'enfance, vu l'importance de ce thème mais aussi et surtout l'effet de cette période sensible de notre vie, notamment celle de l'écrivain. Philippe Lejeune ne fait-il pas remarquer que :

Ecrire son autobiographie, c'est essayer de saisir sa personne dans sa totalité, dans un mouvement récapitulatif de synthèse du moi. Un des moyens les plus sûrs pour reconnaître une autobiographie, c'est donc de regarder si le récit d'enfance occupe une place significative, ou d'une manière plus générale si le récit met l'accent sur la genèse de la personnalité³⁸³.

Le récit d'enfance est donc indispensable, selon Lejeune, pour l'écriture, notamment autobiographique, car il permet à son auteur de mettre en lumière un pan

³⁸¹ Achour C Rezoug S, *DIWAN D'INQUIETUDE ET D'ESPOIR, La littérature féminine algérienne de langue française*, Alger, Enag, 1991, p12.

³⁸² L.C.I., p109.

³⁸³ Lejeune P, *L'autobiographie en France*, Paris, Armand Colin, 1971, p19.

de sa vie qui renvoie aux commencements de la construction personnelle ; il lui permet d'aller à cette enfance qui marque son existence. « La relation du début de la vie n'est-elle pas considérée comme l'occasion d'affirmer la singularité de la personne et de mettre au jour ce qu'il y a de plus intime dans une existence ? »³⁸⁴. Nous empruntons à Anne Chevalier et Carole Dornier cette interrogation dont « l'orientation infléchit la réponse vers une confirmation positive »³⁸⁵, pour montrer l'importance de cette période sensible de la vie de l'homme et le rôle qu'elle joue dans la construction individuelle et identitaire.

« L'écrivain a pour matière première le vécu de sa vie »³⁸⁶, écrit de son côté Jean Déjeux. Le récit de vie quotidienne et personnelle est celui qui inspire le plus, pour ne pas dire de manière exclusive, les écrivaines et les écrivains algériens francophones. Vu l'abondance et/ou la dominance de textes à caractère autobiographique dans la production littéraire, on risque de dire que l'autobiographie est le genre précurseur de la littérature algérienne d'expression française. Cette forme d'écriture étrangère, ou inconnue même, à la littérature d'expression arabe jusqu'au vingtième siècle, tel que le défendent les universitaires et spécialistes de la littérature personnelle³⁸⁷, permet à ses auteures (et auteurs) de choisir le modèle occidental qui valorise le « moi » afin d'exprimer leurs aspirations individuelles et transgresser ainsi l'ordre établi. Pour étudier le recours à mémoire dans l'écriture féminine au Maghreb, Jean Déjeux souligne : « raconter et se raconter c'est le plus souvent dans ces romans féminins du Maghreb avoir recours à la mémoire, la sienne propre remontant jusqu'à l'enfance, d'où les récits à résonances autobiographiques »³⁸⁸. En effet, nous remarquons que, dans ces écritures autobiographiques, les écrivains algériens – surtout les femmes, à l'instar de Fadéla M'Rabet – s'attardent sur

³⁸⁴ Chevalier A, Dornier C, *Le récit d'enfance et ses modèles*. Nouvelle édition [en ligne]. Caen : presses universitaires de Caen, 2003 (généré le 21 mai 2022)

³⁸⁵ Borillo A, *La négation et l'orientation de la demande de confirmation*. In: Langue française, n°44, 1979. Grammaire de phrase et grammaire de discours. pp. 27-41; https://www.persee.fr/doc/lfr_0023-8368_1979_num_44_1_616

³⁸⁶ Déjeux J, *La littérature féminine de langue française au Maghreb*, Paris, Karthala, 1994, p115.

³⁸⁷ A l'instar de Charles Bonn, Jean Déjeux, Philippe Lejeune, Philippe Gasparini dans leurs écrits et ouvrages sur l'autobiographie et l'autofiction.

³⁸⁸ Déjeux J, op.cit., p157.

l'enfance du personnage principal, autrement dit la leur. Elles s'adonnent au récit d'enfance auquel elles réservent une partie importante dans leurs écrits.

Mais, « leur enfance, pourquoi y reviennent-elles toujours ? »³⁸⁹. Cette question pertinente que se pose Béatrice Didier, nous pousse à chercher les raisons de ce retour à l'enfance et les causes d'un tel intérêt, essayer de cerner les motivations de ce choix – s'il en est un – et comprendre enfin les motifs d'un tel pèlerinage. Il nous paraît, à première vue, que cette prépondérance de l'écriture autobiographique qui privilégie le récit d'enfance est véhiculée par une recherche de quelque chose qui a pour but l'affirmation de soi, et dans ce cas elle répondrait mieux à la quête de l'identité. Cependant, en y intégrant le récit d'enfance, la mission et/ou la visée de ce genre d'écriture ne peut se contenter d'un simple retour aux origines et d'une recherche facile de l'identité. Nous pensons que ces auteures, en allant vers leur enfance lointaine, se donnent comme mission un grand travail de mémoire, qu'elle soit individuelle ou collective, car « les lieux de l'enfance sont les lieux privilégiés de la mémoire »³⁹⁰. Elles se donnent comme objectif une large entreprise de la reconstruction de soi et de la confirmation de l'identité puisque « l'enfance est [...] un temps d'apprentissage où [...] il convient de plier le jeune brin rosier pour en favoriser la vigueur et lui donner forme »³⁹¹. Le retour à l'enfance peut permettre également à l'auteure (narratrice) de comprendre son identité et celle de sa communauté, car il l'aide à comparer les expériences du passé à celles du présent pour voir l'évolution de sa vie et/ou de sa personne au sein sa société. L'auteure/narratrice « entreprend donc le projet de voyage dans le but de se reconnaître dans ce passé immobilisé dans sa mémoire de l'enfance, d'y retrouver une confirmation de ses perceptions intérieures »³⁹², tel que le mentionne Kanaté Dahouda dans un ouvrage qu'il dirige, en parlant du personnage féminin Amparo de l'écrivain haïtien Emile Ollivier. Autrement dit, « il est nécessaire de se souvenir des moments de son enfance avec tous ce qu'ils véhiculent car ils le conduiraient à se

³⁸⁹ Didier B, *L'écriture-femme*, Paris, Puf/écriture, 1981, P24.

³⁹⁰ Collectif sous la direction de C. Achour, *DIWAN D'INQUIETUDE ET D'ESPOIR, La littérature féminine algérienne de langue française*, Alger, Enag, 1991, p538.

³⁹¹ Chevalier A, Dornier C, *Le récit d'enfance et ses modèles*. Nouvelle édition [en ligne]. Caen : presses universitaires de Caen, 2003 (généré le 21 mai 2022)

³⁹² K. Dahouda, *Mémoires et identités dans les littératures francophones*, Paris, L'Harmattan, 2008, p25.

définir comme sujet »³⁹³. Ce voyage, qui n'est pas spécifique à la femme, ne semble pas être facile car il est marqué de misères et plein d'amertumes, puisqu'il retrace sa condition, la condition féminine qui reste toujours d'actualité. Dès lors, ce périple nostalgique, qu'effectuent souvent les écrivaines, à l'exemple de Fadéla M'Rabet dans les ouvrages qui composent notre corpus, peut et/ou doit avoir pour objet la recherche d'un discours parlant de la femme – différent de celui proposé par l'homme – pour mieux s'écrire de l'intérieur et parvenir ainsi à transgresser l'ordre préétabli. Aller chercher « le souvenir de ce langage antérieur au langage »³⁹⁴, chercher « le langage de leur enfance, image aussi d'un autre langage qu'elles voudraient créer, loin des schémas rationnels »³⁹⁵, tel que le souligne encore la critique littéraire Béatrice Didier, dans son célèbre livre *L'écriture-femme*.

Tout en évitant de sombrer dans un féminisme qui nie les différences biologiques entre elles et les hommes, les femmes décident, tout de même, de se raconter, de s'écrire, et de présenter une image d'elles-mêmes autre que celle que l'on a déjà donnée. N'est-ce pas une manière – pourquoi pas la meilleure – d'assumer leur identité en tant que telle ? La meilleure tribune pour la manifester, et surtout la définir, est l'univers de l'innocence, celui de l'insouciance ; c'est le monde de l'enfance : « Cette période de la vie dont il (elle) souhaite tant se rappeler pour répondre à des questions qu'il (elle) vit pourtant dans le présent »³⁹⁶. Le retour à ce monde de l'enfance dans la littérature féminine maghrébine, et algérienne en particulier, semble être inéluctable, « mais le trajet qu'accomplit la femme pour revenir à son enfance semble différent de celui qu'accomplit l'homme [...] l'homme se souvient de ce qui est passé ; la femme retrouve ce qui n'a jamais cessé d'être »³⁹⁷. Loin du moindre sexisme, Béatrice Didier soutient donc que le retour à l'enfance dans la littérature ne se fait pas chez les femmes de la même manière que les hommes, ce qui suppose que les procédés de l'écriture seraient aussi distincts. Nous pensons qu'à travers le récit d'enfance, les femmes écrivaines essaient de mieux se définir pour mieux se connaître et se reconnaître ; elles tâchent de se faire une bonne

³⁹³ Oucherif L, *Pour une poétique de la relation père/fille*, thèse de doctorat en littérature, Alger, 2010, p159. www.limag.com.

³⁹⁴ Didier B, *L'écriture-femme*, Paris, Puf/écriture, 1981, p25.

³⁹⁵ Ibid.

³⁹⁶ Oucherif L., op.cit., p11.

³⁹⁷ Didier B, *L'écriture-femme*, Paris, Puf/écriture, 1981, p259.

représentation d'elles-mêmes et du monde de leur enfance. C'est pourquoi, les femmes « s'interrogent sur leurs propres origines [...] aiment s'introspecter, se redécouvrir, montrer aux autres l'originalité du pays ancestral »³⁹⁸. L'enfance serait-elle l'essence ? Y retourner ne serait-il pas une tentative de comprendre la genèse de sa personne ? En tout cas, les écrivaines maghrébines en général et algériennes en particulier semblent y retrouver des explications pour donner un sens ou des sens à leur vie. L'enfance représente pour elles, « cette spacieuse cathédrale où [...] il leur semble retrouver leur véritable identité, comme dans une nostalgie de leur intégrité originelle »³⁹⁹ ; c'est ainsi que Béatrice Didier définit le retour à l'enfance chez les femmes écrivaines, en empruntant l'expression « spacieuse cathédrale »⁴⁰⁰ à Virginia Woolf⁴⁰¹.

Afin d'apporter des réponses à toutes les questions posées dans ce volet théorique, et corroborer ensuite les hypothèses formulées plus haut, nous nous attellerons à analyser les récits de notre écrivaine, plus précisément les étapes et/ou les parties où le thème de l'enfance est récurrent.

II-2-2- Les lieux de l'enfance : Skikda et la maison familiale :

Une enfance singulière, de par son titre attractif et significatif, à travers lequel le thème de l'enfance est révélé d'emblée et de manière explicite, montre combien cette période sensible de notre âge est importante pour l'écrivaine Fadéla M'Rabet. La première de couverture de son livre contenant une photographie d'une jeune fille méditative, assise au bord de la mer, avec comme arrière plan le fameux phare de la ville de Skikda, annonce a priori, combien l'auteure et narratrice du récit est attachée à sa ville natale : cette iconographie choisie montre encore une fois l'importance de ces « lieux de l'enfance » pour Fadéla M'Rabet, sinon le pouvoir de ces lieux et leurs souvenirs sur elle, sur sa mémoire. Le retour à l'enfance est donc symbolisé dès le

³⁹⁸ Ali Khodja D, *L'enfant, prétexte littéraire du roman maghrébin, des années 1950 aux années 1980*, thèse de doctorat d'état, 1998, Les cahiers du SLADD volume 05 numéro 01, p71-95, 05-01-2012, www.asjp.cerist.dz.

³⁹⁹ Didier B, op.cit., p25.

⁴⁰⁰ Woolf Virginia, *Instants de vie*, 1972.

⁴⁰¹ Née Adeline Virginia Stephen, romancière et critique britannique (1882-1941). Elle a apporté une contribution importante au roman moderne. (Microsoft Encarta 2009).

commencement par Skikda dont la photo du phare est mise sur la première de couverture, cet élément du paratexte⁴⁰² qui constitue, pour tout lecteur, le premier contact avec le livre, et par là, l'accès au récit. Skikda, est cette ville côtière où se trouve la mémorable maison familiale – avec son fameux patio – qui témoigne des moments inoubliables de l'enfance de Fadéla. D'ailleurs, lors d'une rencontre des écrivains algériens et européens organisée, à Alger, par la délégation de l'union européenne en Algérie, autour du thème *Le dialogue interculturel et le rôle des écrivains dans la promotion de la diversité*, Fadéla M'Rabet dit : « Mon enfance est Skikda immobile dans un temps ordonné par Djedda »⁴⁰³. Nous remarquons, à travers cette phrase extraite de sa contribution intitulée *Toute écriture et mixte, comme tout mariage*, comment elle fait le rapprochement ou la fusion entre l'enfance, Skikda la ville et Djedda sa grand-mère. Effectivement, c'est à Skikda, sa terre natale, où se trouve « la maison de Djedda », comme la narratrice d'*Une enfance singulière* aime l'appeler, que Fadéla a passé toute son enfance ; dans « la maison qui dominait la ville », un espace sans frontières « où les portes étaient toujours ouvertes ». C'est l'une de ces grandes maisons qui abritaient des familles tellement nombreuses ; une maison où vivaient ensemble, mais dans la convivialité et le partage, tous les frères et leurs femmes ainsi que leurs enfants, tous sous la protection et la bénédiction de Djedda la grand-mère de la narratrice.

Une enfance singulière commence par un appel téléphonique, reçu par la narratrice Fadéla, lui annonçant la mort de sa grand-mère paternelle : « Allô, Fadéla ? Djedda est morte »⁴⁰⁴. C'est cette mauvaise nouvelle qui va raviver une histoire, ou plutôt des histoires, c'est cet événement triste qui va déclencher un récit d'enfance construit autour de ce personnage disparu, mais qui reste toujours, et pour toujours, dans la mémoire de Fadéla la narratrice. La mort de Djedda fait revenir à l'esprit de la narratrice une scène de son passé d'enfant, elle pense à un moment

⁴⁰² Le paratexte, selon G. Genette, est une « Zone indéfinie » entre le dedans et le dehors, elle-même sans limite rigoureuse, ni vers l'intérieur (le texte) ni vers l'extérieur (le discours du monde sur le texte), lisière, ou, comme disait Philippe Lejeune, « frange du texte imprimé qui, en réalité, commande toute lecture. (G. Genette, *Seuils*, Paris, Seuil, 1987, p8.)

⁴⁰³ M'Rabet F, *Toute écriture est mixte, comme tout mariage*, in *Le dialogue interculturel et le rôle des écrivains dans la promotion de la diversité*, directrice de publication, S.E. Madame Laura Baeza, Délégation de l'union européenne en Algérie, Alger, octobre 2009, p46.

⁴⁰⁴ U.E.S., p9.

parmi beaucoup d'autres qu'elles partageaient avec sa grand-mère, elle répète ces propos que cette dernière disait à ses petits-enfants : « J'aimerais que vous pleuriez beaucoup le jour de ma mort, pour que les autres voient combien vous m'aimiez »⁴⁰⁵. Cette phrase, une parmi les quelques-unes contenant un discours rapporté direct, vient juste après celle qui annonce la nouvelle du décès. C'est, donc, un événement présent qui en appelle un autre, ou d'autres plus anciens, qui remontent à un passé lointain, celui de l'enfance de l'auteure/narratrice. Au sujet d'un événement marquant de l'enfance qui joue un rôle important dans une œuvre littéraire, Sigmund Freud souligne :

Un événement intense et actuel éveille chez le créateur le souvenir d'un événement plus ancien, le plus souvent d'un événement d'enfance ; de cet événement primitif dérive le désir qui trouve à se réaliser dans l'œuvre littéraire; on peut reconnaître dans l'œuvre elle-même aussi bien des éléments de l'impression actuelle que de l'ancien souvenir.⁴⁰⁶

C'est ainsi que Freud écrit dans son livre *Essais de psychanalyse* pour expliquer la création littéraire. Cette citation montre bien l'influence des événements qui remontent à l'enfance sur les écrivains, notamment les femmes.

Par ailleurs, cet amour indéfectible à la grand-mère Djedda, associé à l'attachement profond au pays, à travers Skikda la ville natale, et plus particulièrement la maison familiale, marquent l'enracinement de la narratrice dans sa culture ancestrale, ils témoignent de son attachement à ses origines ainsi qu'à la terre algérienne qui l'a vue naître et qui l'a fait grandir. Cet enracinement culturel de la narratrice se manifeste donc par son attachement aux lieux de la mémoire, et aux personnes qui y vivent, notamment celles qui l'ont marquée et marqué l'histoire de son pays. Il se manifeste également par la mise en valeur de sa terre natale, de ses coutumes ainsi que les valeurs ancestrales. Ainsi, se fait la construction de l'identité personnelle et collective tel que le souligne Paul Ricœur qui écrit : « l'identité d'une personne, d'une communauté, est faite de ces *identifications-à* des valeurs, des normes, des idéaux, des modèles, des héros, *dans* lesquels la personne, la communauté se reconnaissent.»⁴⁰⁷. Parlant du problème de l'identité personnelle, Paul Ricœur précise que celle-ci est construite d'abord par les valeurs et les idéaux

⁴⁰⁵ U.E.S., p9.

⁴⁰⁶ S. Freud, *La création littéraire et le rêve éveillé*, in *Essais de psychanalyse appliquée*, Librairie Gallimard, Les Documents Bleus, Paris, 1933, p79.

⁴⁰⁷ Ricœur P, *Soi-même comme un autre*, Seuil, Paris, 1990, p146.

déjà acquis, à travers l'expérience ou le contact avec autrui. Elle se construit aussi par la référence aux personnages que l'individu considère comme repères, mais aussi en s'identifiant à des « figures emblématiques », ce que Ricoeur appelle « l'altérité assumée ».

II-2-3- Le portrait, le procédé d'écriture idoine pour re-trouver « le paradis perdu » :

Afin de mettre en lumière les personnages ainsi que les lieux qui l'ont marquée, et qui participent à la construction son identité personnelle, ou encore l'identité collective, celle de sa communauté, Fadéla M'Rabet fait appel à l'un des procédés d'écriture les plus pertinents du récit d'enfance : le portrait. L'auteure/narratrice insère dans son récit une multitude de portraits, en usant du langage de l'enfant qu'elle était. D'ailleurs, elle écrira plus tard : « Les êtres de mon enfance m'habitent, quel que soit l'endroit où je me trouve »⁴⁰⁸. A travers notre lecture de ses œuvres, nous avons remarqué que « le portrait » est une forme ou un procédé abondamment employé dans *Une enfance singulière*. Grand nombre y figurent au point de croire que c'est la raison d'être de cette œuvre. La représentation de ces personnages – et même quelques lieux⁴⁰⁹ –, autrement-dit la réalisation de ces portraits, est attribuée à l'enfant-narrateur dont les opinions y sont apparentes. Mais la mémoire de l'adulte y est présente aussi par les souvenirs qui remontent à l'univers de son enfance, d'où la vocation mémorielle du portrait qui a pour ambition d'arracher à l'oubli toutes ces personnes qui ont eu un impact direct sur la narratrice. A une question sur *Une enfance singulière*, dans un entretien réalisé par Benaouda Lebdaï⁴¹⁰ pour le journal El Watan⁴¹¹ du 15 novembre 2007, Fadéla M'Rabet répond : « Ce livre, que j'avais en moi depuis toujours, je l'ai écrit pour que le

⁴⁰⁸ L.S.A., p27.

⁴⁰⁹ Si l'on se réfère à la définition suivante : **Rare**. Description d'une chose. Peinture, tableau. « *Il fit de la capitale un portrait si extravagant* » (**Musset**). Le nouveau Petit Robert, 2007 (version électronique)

⁴¹⁰ Professeur des universités, Le Mans université. Maître de conférences à l'Institut des langues étrangères, université d'Alger (1992), spécialiste de littératures comparatives coloniales et postcoloniales.

⁴¹¹ Journal algérien privé, quotidien d'expression française qui a vu le jour en 1990.

monde de mon enfance ne meure pas ». La narratrice n'oublie pas les bons moments passés, durant son enfance, auprès de sa famille et tous ceux qui occupent la maison de Skikda. Elle les décrit en dressant, presque, le portrait de chacun. Ainsi, les portraits, dans ce récit d'*Une enfance singulière*, dépeignent plus particulièrement les membres de sa famille nombreuse, selon leur importance et leur influence sur la construction personnelle de la narratrice. Nous commentons les portraits des deux personnages, notamment Djedda et Baba, qui ont marqué le plus la narratrice Fadéla :

Djedda, sa grand-mère, une sage-femme traditionnelle exerçant dans sa ville, est le personnage pivot du récit *Une enfance singulière*, celui qui revient, quoique de manière peu abondante, dans les autres livres de Fadéla M'Rabet. Des points essentiels de notre travail lui seront réservés car nous estimons qu'une partie importante de ce récit, pour ne pas dire sa totalité, représente le portrait de ce personnage que la narratrice célèbre presque à chaque page : de la première page du récit en s'adressant à elle avec ces propos « Djedda, tu réussis à être toujours au centre de ma joie... »⁴¹², jusqu'aux dernières pages en décrivant la sonorité que produisent ses bijoux « Le bruit que faisaient ces bracelets représentait pour moi le chant le plus beau... »⁴¹³, nous dirons même jusqu'à la dernière phrase de son texte « Le tout mêlé au khôl, au henné et aux foulards multicolores de Djedda, qui m'a montré que la vie est plus importante que les hommes »⁴¹⁴. Beaucoup plus que le portrait physique, la narratrice favorise le portrait moral de sa grand-mère, car ce personnage représente pour elle un repère, ou encore plus, un modèle auquel elle s'identifie. Djedda représente la mémoire et l'identité. Elle est aussi l'école de la vie, celle de l'apprentissage et de la construction personnelle, une réalité que Fadéla reconnaît expressément : « Elle m'a donné un magnifique exemple de réalisation personnelle par l'activité sociale qui fut la sienne »⁴¹⁵. Nous constatons donc le degré d'attachement de la narratrice à ce personnage omniprésent dans le récit *Une enfance singulière*, mais aussi et surtout la remarquable influence de Djedda – par rapport aux autres et de par sa distinction et sa force de caractère – sur l'enfant qu'elle était

⁴¹² U.E.S., p 9.

⁴¹³ U.E.S., p115.

⁴¹⁴ U.E.S., p117.

⁴¹⁵ U.E.S., p111.

Fadéla M'Rabet. Cette dernière avoue en écrivant : « Djedda me subjuguait par son aisance [...] Au mysticisme de ses fils, aux superstitions des femmes qui l'entouraient, elle opposait son réalisme. »⁴¹⁶.

Baba, c'est le père de Fadéla, celui qui a fréquenté l'Association des Oulémas Musulmans Algériens car il était « l'ami d'Oulémistes comme Ben Badis ou Chikh Ibrahimi »⁴¹⁷, tel que la narratrice aime le présenter à chaque fois. Ce personnage aussi, quoique beaucoup moins présent que Djedda dans ce récit, a son impact sur la construction personnelle de la narratrice, mais beaucoup plus sur le plan de l'instruction, notamment religieuse. C'est en rapport avec ce sujet que Fadéla fait apparaître le personnage de son père qui l'aidait, en la corrigeant, à traduire des textes du prophète : « Baba que je revois m'aidant à traduire un texte d'arabe »⁴¹⁸. Elle confirme ensuite ce rôle instructif du père, en mettant en valeur cet enseignement ou cette éducation religieuse qui consiste à apprendre aux enfants de la famille des versets du Coran pour s'en servir dans leurs prières : « Baba nous avait appris Fella et moi, les principaux versets du Coran. Tous les jours nous les répétions après lui »⁴¹⁹. Une instruction qui va profiter à Fadéla l'adulte dans le parcours de sa vie, entre autres, dans son milieu professionnel, en qualité de professeur de sciences naturelles dans un lycée à Alger. Ces connaissances en religion permettront à Fadéla l'enseignante de trouver, dans le texte coranique, les bonnes réponses au questionnement de ses élèves ; elle répondait, d'après ses propos, avec des « sourates nombreuses et variées », à des élèves qui lui disaient : « chez nous, Madame, le Coran dit que »⁴²⁰. Ou encore un père qui, à travers ses lectures et les émissions qu'il suit, apprend à ses enfants l'esprit critique et celui de l'analyse : « Baba nous transmettait ses informations, les analysait, il nous apprenait à lire entre les lignes, à démasquer la démagogie. Il aiguïsa notre sens critique. »⁴²¹. Cette instruction léguée par le père à ses enfants, la narratrice ne l'oublie pas, car elle sait bien que c'est elle qui l'a introduite dans plusieurs domaines, entre autres la politique. Elle en est

⁴¹⁶ U.E.S., p51.

⁴¹⁷ U.E.S., p19.

⁴¹⁸ U.E.S., p16.

⁴¹⁹ U.E.S., p21.

⁴²⁰ Ibid.

⁴²¹ U.E.S., p87

consciente et reconnaissante : « Ainsi, dès ma plus tendre enfance, j'ai baigné dans la politique. Celle de la cité. Celle de la maison »⁴²².

Nous remarquons dans la première phase « Baba que je revois » qui introduit le personnage du père, dans le récit, comment l'auteure/narratrice se sert d'un verbe au présent de l'indicatif pour faire appel, comme nous l'avons signalé plus haut, à la mémoire de l'adulte, celle qui marque sa présence. Cette fusion de l'adulte et l'enfant lui permet de donner lieu à des commentaires chargés de qualificatifs et d'adverbes qui servent à exprimer ses points de vue et ses/ces appréciations : « Baba connaissait parfaitement le Coran. Il sortait d'une école célèbre : la Zitouna de Tunis. Il était également l'ami d'Oulémistes connus du monde entier »⁴²³. Comme pour faire allusion à ces « sociétés vidées d'elles-mêmes »⁴²⁴, la narratrice se sert, cette fois-ci, du personnage du père pour exprimer son mécontentement d'enfant mais aussi son indignation d'adulte contre le colonisateur qui renie les droits des populations autochtones : « Baba que le colonialisme avait acculé au commerce parce que les lettres arabes [...] n'avaient pas cours dans l'Algérie colonisée »⁴²⁵. Nous devons rappeler également comment, dès le départ, et toujours à travers cette fusion enfant/adulte, la narratrice montre l'empreinte de son père sur son éducation et sa construction personnelle. Elle le fait en comparant la personnalité de son père de mentalité moderne à celle de son oncle Abdelaziz qui semble être trop attaché à la tradition. Nous voyons bien les effets de cette divergence dans la manière de lire et d'interpréter le texte religieux : « Baba et oncle Abdelaziz avaient une interprétation différente du Coran. Familier des écrivains arabes modernistes, Baba le comprenait d'une façon plus intellectuelle. Oncle Abdelaziz restait plus près du texte de la tradition. »⁴²⁶. Certes, la narratrice met en valeur l'influence du père sur sa personne, mais il est clair, qu'à travers cette comparaison, elle veut également mettre en évidence le contraste entre les esprits ouverts et les esprits fermés.

L'influence du père sur Fadéla l'enfant, mais aussi sur la mémoire et l'imagination de Fadéla l'adulte, va apparaître encore plus loin dans le récit, et de

⁴²² U.E.S., p87

⁴²³ U.E.S., p19

⁴²⁴ Césaire Aimé, *Discours sur le colonialisme*, Anep, Alger, 2006, p27.

⁴²⁵ U.E.S., p16.

⁴²⁶ U.E.S., p20.

manière on ne peut plus claire, mais aussi subjective ; elle glorifie le personnage du père et va jusqu'à le sacraliser en attribuant les « traits » de Baba à Dieu, chose qu'elle confirme et sur laquelle elle insiste, juste après, dans sa description du cadre photo de son père, où le portrait moral prend le dessus sur le portrait physique :

Dieu, je me le représentais sous les traits de Baba protégeant la famille avec les pans de son élégant burnous d'apparat étendus au dessus de nos têtes. Son portrait en pied occupait tout l'espace du salon, non par ses dimensions, mais par l'intensité de sa présence. Il rappelait le pantocrator des mosaïques byzantines. Orphelin très tôt, il n'avait pu s'identifier à son père, il s'était identifié à Dieu⁴²⁷

Nous voyons à quel point la narratrice vénère son père, il dépasse tous les saints ; elle va jusqu'à le comparer à un dieu, plutôt à Dieu, le seul auquel croit la musulmane qu'elle est ; la majuscule montre bien qu'il s'agit du Dieu unique, celui vénéré par les religions monothéistes.

Dans ce récit autobiographique qui raconte son enfance, l'auteure/narratrice dresse aussi le portrait des familles des Djeddas (ses grands-mères paternelle et maternelle), l'un après l'autre : Djedda, Baba, Fella, Rachida, tante Zeïna, Yemma, grand-mère Aïcha, oncle Abdelaziz, oncle Ahcène, oncle Himed, oncle Tahar... Nous ne jugeons pas nécessaire de les exposer tous ici, cependant il est incontestable, qu'en les célébrant, la narratrice veut retrouver, revivre même, le monde de son enfance ; retrouver le monde mais aussi les personnes qui l'ont aidé à grandir. Retrouver cet univers lui permettra, du moins il l'aidera à comprendre son identité mais aussi le processus de sa construction personnelle ; celui de l'enfant qui permet à l'adulte de saisir la genèse de sa personne et de suivre le cheminement de sa pensée. Sinon, pourquoi cette opposition manifeste entre les deux familles que la narratrice met en évidence, à travers des portraits qui mettent en lumière la différence dans le mode de vie. Certes, les deux familles reposent sur un pouvoir patriarcal mais il est apparent, dans les portraits présentés par la narratrice, qu'elles mènent deux modes de vie différents, et l'auteure/narratrice le montre de manière subtile en insérant ses appréciations – ses émotions même – à ce portrait global portant sur la famille maternelle :

Ce qui m'émouvait, dans cette famille de Collo, c'étaient les airs d'orphelins des jeunes frères de Yemma. Seul oncle Abdelaziz, altier, le fez imposant, la gandoura

⁴²⁷ U.E.S., p89.

immaculée, le burnous somptueux, rappelait les grands seigneurs de l'Atlas de nos livres d'histoires. Il avait le pouvoir que lui conféraient son droit d'aînesse, le savoir des ancêtres et le Coran. Je ne l'aimais pas beaucoup. Il voyait d'un mauvais œil la scolarisation des filles⁴²⁸.

L'enfant qu'était Fadéla, était bien consciente de la différence entre ces deux maisons à domination patriarcale ; une dirigée par « le modéré », un père « réformiste » et « moderniste », l'autre gouvernée par « le conservateur » un oncle « conformiste » et « traditionaliste ».

II-2-4- Deux mondes ou deux modes différents : entre l'enfance et l'adolescence :

Le procédé de comparaison par confrontation, employé par l'auteure/narratrice, semble être très pratique pour cette entreprise de reconstruction de l'identité personnelle et collective, qui se fait à travers le retour à l'enfance. C'est pourquoi, elle l'utilise encore plus loin dans le récit *Une enfance singulière*, afin de mettre en évidence le contraste entre deux modes de vie véhiculés par des traditions culturelles distinctes, dans deux pays différents, l'Algérie et la France. La narratrice nous emmène encore une autre fois, dans la maison familiale de Skikda pour donner un aperçu sur le mode de vie de sa famille, notamment la qualité du « partage » qui va lui servir de référence. Elle nous emmène également à l'hôpital Broussais-Hôtel-Dieu où elle exerçait comme maître de conférences et praticienne hospitalière, puis dans la maison de l'une de ses camarades à l'université, pour témoigner d'un autre mode de vie, montrant d'autres pratiques quotidiennes. Par le biais de deux séquences du récit qui renvoient à deux périodes distinctes de sa vie, l'auteure/narratrice met en opposition deux sociétés différentes.

La narratrice Fadéla commence d'abord par raconter le monde de son enfance dans leur maison à Skikda, en Algérie des années cinquante. Elle décrit cette maison et l'ambiance qui y régnait en tâchant de présenter la plus belle image, une image idéale de ce monde qui semble être un paradis perdu :

Nous étions partout chez nous dans la maison [...] Nous circulions continuellement du premier au troisième étage, du balcon au jardin, de la cour à la terrasse qui donnait à l'ouest sur le port [...] Nous évoluons dans un espace sans frontières. Pour nous, la propriété

⁴²⁸ U.E.S., p23.

privée n'existait pas. L'idée ne venait à personne de dire mes chocolats, mon bol, mon assiette, mon lit, ma place – mon père, ma mère. On partageait comme on respirait.⁴²⁹

Le mode de vie de la famille de la narratrice est mis en valeur par le biais de cette maison familiale qui inspire la liberté, mais aussi et surtout le principe de partage et de convivialité qui caractérise sa famille. En montrant les qualités de sa famille, la narratrice est, bien évidemment, en train de faire connaître le mode de vie de son groupe social, pourquoi pas celle de tout un pays, l'Algérie.

Dans la même page, Fadéla la narratrice remonte au monde de sa jeunesse, celui de l'adulte, pour raconter une multitude d'expériences vécues, en France, avec des camarades du monde étudiantin ou des collègues dans le monde professionnel. Elle n'oublie pas d'insérer à chaque fois un ou des commentaires personnels qui mettent en avant ses opinions, tel qu'elle le fait dans la séquence suivante pour introduire son récit :

En France, je découvris que le sens du partage n'était pas universel.

Au laboratoire je m'étonnais que ma collègue, maître de conférences et praticien hospitalier, comme moi, exige un territoire spécifique [...] L'une de mes camarades étudiantes m'avait demandé de passer la voir à 13h30. A mon arrivée elle m'introduisit dans la salle à manger. Ses parents, ses frères étaient à table. Ils me firent asseoir près d'eux. Ils ne me demandèrent pas si j'avais déjeuné. Ils ne me donnèrent pas d'assiette. [...] Il n'y a pas longtemps, j'ai éprouvé la même stupéfaction devant les agissements d'un patron de médecine.⁴³⁰

Nous constatons comment l'auteure/narratrice procède-t-elle pour mettre en valeur son identité et celle de son groupe social ; elle met en parallèle deux modes de vie distincts et valorise celui de sa communauté en mettant en lumière les valeurs ancestrales de sa famille : la convivialité, la générosité et le sens du partage de sa société. La mise en confrontation des deux modes de vie est en ne peut plus claire. Là encore, la fusion enfant/adulte, autrement dit le voyage entre le monde de la maturité et celui de l'enfance, demeure efficace. La fusion semble être le meilleur moyen pour exprimer le sentiment de l'enfant à travers le regard de l'adulte, et de donner un « sens » au regard de l'enfant par des appréciations de l'adulte. Le commentaire, « je découvris que le sens du partage n'était pas universel », qui relie les deux séquences du récit, montre, et de manière explicite, combien le point de vue

⁴²⁹ U.E.S., p62

⁴³⁰ U.E.S., p62-63

sépare les deux modes de vie, et par là même, les deux sociétés, algérienne de son enfance et française, ou européenne, de son exil. Cette opinion est réaffirmée par une autre, « Pareil exemples sont impensables dans la société de mon enfance »⁴³¹, qui vient juste après la deuxième séquence commenter les expériences vécues en France. Une opinion qui rattache davantage la narratrice à son enfance, une attitude qui la renvoie à la source, aux origines de la genèse personnelle. Pour conclure la séquence qui raconte sa vie en France, elle montre l'attitude étrange des Français vis-à-vis de ses comportements bienveillants et ses sentiments fraternels : « Chaleureuse, je parais suspecte, et l'on se demande ce que je veux »⁴³². La narratrice profite de cette incompréhension à son égard pour finir avec ce souvenir des études et de l'exil ; elle se replonge dans le monde de son enfance pour montrer l'essence de son éducation, de ses mœurs, pour nous dire enfin d'où elle puise cette affectivité :

Il est vrai que toute relation, chez moi, est chargée d'affectivité. Une affectivité diffuse qui se propage à tous ceux qui m'entourent. Les nombreuses femmes que j'ai trouvées à la maison en ouvrant les yeux m'ont toutes lavée, nourrie, soignée. Elles m'ont faite autant que Yemma. Elles m'ont donné tant d'amour que toute femme que je rencontre dans la rue ou le métro me paraît bienveillante et attachante.⁴³³

La narratrice poursuit ainsi l'éloge de sa famille, en valorisant l'éducation familiale que la petite Fadéla, qu'elle était, avait recue. Elle termine la mise en parallèle ou la confrontation des deux modes de vie, mais aussi des deux sociétés, par un autre commentaire qui met en valeur le monde de son enfance, notamment le milieu familial. Elle met en avant ses qualités et prône l'universalité du monde de sa famille mais aussi leur mode de vie :

La structure familiale de mon enfance m'a rendu réfractaire à tout sectarisme. Il m'est impossible de me déterminer à partir de liens de parenté, puisque pareils liens, pour moi, n'existaient pas. Comme en outre la famille était très ouverte sur le monde extérieur, nous nous sentions concernés par la vie de chacun : quand l'un avait la migraine, nous souffrions avec lui. Finalement, très tôt, nous nous sommes identifiés à tout homme, à toute femme.⁴³⁴

⁴³¹ U.E.S., p63

⁴³² U.E.S., p64

⁴³³ Ibid.

⁴³⁴ Ibid.

L'enfance de l'auteure/narratrice est certes singulière, néanmoins cela ne l'empêche pas d'employer le pronom personnel « nous », surtout au début de son récit, dans les séquences narratives qui remontent aux premières années de son enfance. C'est une façon d'inclure les autres enfances, de parler au nom des enfants de sa famille, de sa génération, pourquoi pas les enfants algériens, qui avaient les mêmes sensations, qui portaient le même regard innocent sur les faits. Elle commente en servant, plusieurs fois, de la première personne du pluriel pour exprimer des impressions qui semblent être partagées :

Notre joie était d'autant plus grande qu'elle était rare [...] Cette lumière que nous avons dans les yeux, c'est le reflet du ciel, certains d'entre nous sont tombés directement du ventre de leur mère sur le carrelage [...] la joie d'apprendre nous comble...

Au début du récit *Une enfance singulière*, l'auteure/narratrice semble associer sa voix à celle des enfants de son âge pour dire que son enfance est certes singulière, mais c'est cette singularité qui fait que toutes les enfances se ressemblent. En faisant appel à la troisième personne du pluriel, l'auteure/narratrice veut faire parler d'autres enfances, en écrivant des choses que vit tout enfant, en racontant des histoires qui arrivent à chaque enfant, en exprimant les impressions que peut éprouver les innocents. C'est une manière, peut-être, de re-construire l'identité personnelle à travers la mémoire individuelle et collective.

Une enfance singulière est une enfance algérienne, elle est à caractère autobiographique où il est question d'un retour au pays des origines, au monde de l'enfance, à travers l'écriture ; une écriture faite ailleurs. Ce processus de retour symbolise une quête de soi et/ou une quête d'un sentiment d'appartenance à une communauté, ce qui participe à la construction de l'identité personnelle et collective. L'analyse de la narratrice qui porte sur la trajectoire de sa vie mène quelque part à une forme de revendication d'appartenance à un pays, celui de son enfance, celui que l'on croyait avoir oublié, autrement dit, partir à la recherche d'un certain paradis perdu...

II-2-5- Suivre l'odeur du café, à la recherche du « paradis perdu » :

Dans *Le café de l'imam*, Fadéla entame son récit par une scène dans « un café du V^{ème} » où elle a, apparemment, l'habitude de prendre sa « cinquième et dernière

tasse de café » de la journée, elle évoque ensuite le café de Yemma, sa mère, afin de raconter la scène d'un accident domestique dont elle fut victime (la petite fille de 6 ans qu'elle était) pour célébrer, enfin, la *kahwa*, cette « boisson magique » qu'est le café. Comme le décrit l'auteure/narratrice, le café a une « force qui stimule et qui ravit » ; un café qui appelle d'autres cafés, un café qui éveille la mémoire, qui l'emporte dans le passé pour réveiller des souvenirs :

Je suis dans un café du V^{ème} [...] A 17 heures, je suis à ma dernière tasse de café, la cinquième, ma ration quotidienne. [...] La tasse...remplie d'un nectar épais et brûlant comme mon premier café préparé par Yemma. [...] J'avais 6 ans. Je vois Yemma [...] J'ai le souvenir d'odeurs...⁴³⁵

Nous remarquons bien dans ce texte, comment se fait la transition dans les récits. Tout juste au commencement, le balancement entre le présent et le passé est apparent, le va et vient entre l'adulte et l'enfant est bien organisé et le café – ou son odeur – en est le fil conducteur. L'auteure/narratrice combine le récit au présent avec l'odeur du café de sa mère et elle voyage ainsi dans le temps vers son passé lointain pour retrouver le patio de leur maison familiale à Skikda, revoir les personnages qui « peuplaient » le monde de sa petite enfance, et revivre ainsi l'ambiance qui y régnait. A travers l'odeur ou plutôt les odeurs, Fadéla communique ses sentiments, ses émotions, mais aussi ses pensées. Le café, ou son odeur, semble avoir ici tous les aspects et toutes les influences de « la fameuse madeleine ». Il – ou elle – provoque, chez la narratrice, une sorte de nostalgie à la Proust, celle qui l'emporte dans un temps révolu, un passé lointain, au paradis perdu, l'univers de son enfance. « L'odeur dans sa première expansion est ainsi une racine du monde, une vérité d'enfance. L'odeur nous donne les univers d'enfance en expansion. »⁴³⁶.

Nous constatons que l'auteure/narratrice maintient cette transition dans les récits ; le passage de l'adulte à l'enfant se répète, et le voyage entre le présent et le passé va se poursuivre, presque, tout au long du récit, car le lien doit être, sans doute, fort entre ces épisodes de sa vie :

En quittant Boukhara pour Samarcande, j'ai eu l'impression d'entrer dans une ville étrange [...] Je suis dans un monde englouti [...] Pour me consoler, je suis allée m'acheter

⁴³⁵ U.E.S., p9-10

⁴³⁶ Bachelard Gaston, *La poétique de la rêverie*, 4^{ème} édition, un document produit en version numérique par Daniel Boulagnon, [http : //classiques.uqac.ca/](http://classiques.uqac.ca/)

des tasses à motifs floraux blancs sur fond bleu, comme le liseré qui bordait l'iris de Djedda [...] J'entends les vibrations du plateau de cuivre quand on dépose les tasses de faïence ou de porcelaine. Elles sont liées à la vibration des abeilles enivrées par le miel des makrouds, de la lumière des après-midi d'été.⁴³⁷

Nous voyons comment la narratrice veut, coûte que coûte, revivre l'ambiance de la maison familiale à Skikda, et retrouver ainsi le monde de son enfance en Algérie. Dans les magasins de Samarcande, elle cherche tous les objets qui lui rappellent sa grand-mère ; elle s'intéresse surtout aux ustensiles qui ressemblent à ceux de la maison de Djedda, lui permettant d'évoquer l'ambiance qui y régnait, en particulier les femmes autour d'un café. En suivant l'odeur du café, la narratrice semble partir « à la recherche du temps perdu » ou plutôt le paradis perdu : elle revoit Nana tenant une cafetière à la main et servant ses proches et ses amies ; une image qui permettra à la narratrice de revoir les femmes de son enfance ; une manière de reconstruire cet univers féminin pour revivre à sa manière ces moments de partage au milieu de sa famille. Fadéla la narratrice refait les chemins de son enfance, elle revit le parcours de l'enfant qu'elle était ; c'est « le temps retrouvé ». En revivant le monde de son enfance, en revoyant les personnages qui l'ont marquée, elle semble même retrouver le paradis perdu, car pour terminer le récit des joyeux moments déjà vécus, pour conclure la description d'un pan de cette enfance idéale, l'auteure/narratrice souligne : « Le paradis, c'est les femmes en toute liberté avec d'autres femmes, l'espace d'une tasse de café. C'est celui des enfants aussi »⁴³⁸.

Les odeurs de ce paradis d'enfant hantent tellement Fadéla M'Rabet qu'elle s'en sert pour aborder le sujet qu'elle maîtrise le plus, celui de la condition féminine. Cette fois-ci, elle porte un jugement, une critique sévère au tableau de Cézanne, *La femme à la cafetière*. Fadéla M'Rabet n'hésitera pas à s'attaquer au peintre pour avoir, intentionnellement, fait de la femme un objet, en ôtant à « sa domestique » son âme, en la faisant apparaître, dans son fameux tableau, comme une femme soumise, repliée sur elle-même. L'auteure du *Le café de l'Imam* fait appel à son enfance, à l'ambiance joyeuse qui régnait dans le patio de leur maison familiale à Skikda, dans le but de renforcer sa démarche. Pour elle, ce genre de femme, représentée dans le

⁴³⁷ L.C.I., p 21, 22, 23

⁴³⁸ L.C.I., 24

tableau de Cézanne, n'existe pas dans l'univers de son enfance, qu'elle « ne la voyait pas avec elle dans la mêlée joyeuse autour de la meïda à Skikda »⁴³⁹.

Le travail de la quête identitaire à travers le récit d'enfance ou le retour à l'enfance se fait quand l'auteure/critique donne la main ou plutôt la parole à l'auteure/narratrice pour dire que, le café chez-elle, contrairement à ce que montre le tableau de Cézanne, « c'était toujours la maîtresse de la maison qui le faisait au milieu de l'après midi, après s'être habillée, parfumée, maquillée les yeux au khol »⁴⁴⁰. Elle raconte la vie dans la maison familiale et met surtout en lumière les relations humaines, sans hiérarchie et sans protocole, qui, selon elle, caractérisent la société de son enfance. Elle décrit l'ambiance particulière et chaleureuse, autour d'une tasse de café au milieu des femmes de sa famille, elle met en valeur les qualités de sa culture natale et ancestrale. Fadéla la narratrice insiste sur le fait que Djedda (sa grand-mère) ainsi que toutes les femmes qui l'entouraient ignorent les règles et les conventions sociales pour vivre paisiblement l'instant, pour profiter complètement du présent.

Cet éloge de la tribu va s'interrompre un peu quand l'auteure/narratrice dévoile une des défaillances, et non des moindres, dans cette famille sacralisée, et ce milieu familial tant idéalisé. L'auteure/narratrice semble faire une concession mais de manière tellement subtile ; cette fois-ci, la critique paraît clémente, le discours n'est pas virulent ; le reproche est présentée sous forme d'un rappel seulement : « C'est là aussi que les garçons étaient adulés », rappelle-t-elle avant de poursuivre, en parlant de ces garçons : « Ils étaient au centre de cercles concentriques de femmes qui les proclamaient rois et les piègeaient dans leur statut de mâles indépassables »⁴⁴¹. Certes, l'auteure/narratrice remet en cause l'attitude des femmes de sa tribu, de sa famille, mais afin d'adoucir davantage le reproche et de rendre plus clémente la critique à leur égard, elle va jusqu'à généraliser son jugement, pour inclure les femmes d'ici et celles d'ailleurs. Elle conclut en affirmant que ledit constat est un phénomène général : « La pire ennemie de la femme, c'est la mère, ici comme ailleurs »⁴⁴². D'après elle, cette attitude de la femme, qui consiste à

⁴³⁹ L.C.I., p30

⁴⁴⁰ L.C.I., p31

⁴⁴¹ Ibid.

⁴⁴² Ibid.

survaloriser les garçons et à mépriser les filles, est un phénomène qui touche le monde d'aujourd'hui comme celui de son enfance, et la société de ville natale comme celle de son exil.

La transition dans les récits, dont nous avons parlé ci-dessus, se fait aussi pour lier la jeunesse de Fadéla à son enfance, et ce à travers la relation père/fille que la narratrice (Fadéla) met, à chaque fois, en valeur. Le souvenir de beaux moments passés en compagnie de son père au café Tantonville à Alger, déclenche un récit où la narratrice Fadéla présentera ce personnage, en exposant les qualités de ce père ouvert d'esprit, qui la laisse, ainsi que ses sœurs, fréquenter l'école, toujours à ses côtés lors des examens de fin d'études, et surtout qui n'hésite pas à partager avec elle une glace sur la terrasse d'un café de la ville. A travers la valorisation de cette relation père/fille, elle veut aussi mettre en lumière le milieu, notamment familial, dans lequel elle a grandi, les conditions sociales qui ont fait ce qu'elle est, mais aussi et surtout les valeurs sociétales et culturelles qui sont les siennes ou les leurs. Pour expliquer ce rapport du texte au contexte, Charles Bonn dans sa thèse de doctorat, soutenue en 1972, souligne :

En Algérie et au Maghreb, plus qu'ailleurs, l'écrivain est celui qui raconte son enfance, d'autant plus que ses compatriotes semblent refuser la leur [...] Les personnages sont des observateurs, des relais commodes, grâce auxquels les écrivains pourront décrire facilement un milieu social.⁴⁴³

Et Lamia Oucherif n'écrit-elle pas dans l'introduction de sa thèse de doctorat qu' « étudier la relation père/fille comme un procédé littéraire apparaît [...] comme un moyen spécifique de comprendre la littérature mais aussi de comprendre le contexte culturel dans lequel évolue l'écrivain »⁴⁴⁴. Ainsi, la narratrice remonte dans le temps en cherchant dans sa mémoire les émotions et les sentiments de la petite fille, qu'elle était, envers son père, mais aussi et inversement, l'amour et le sentiment de sécurité que lui procure ce dernier. Elle annonce avec enthousiasme :

⁴⁴³ Bonn Charles, *La littérature algérienne et ses lectures. Imaginaires et discours d'idées*, thèse de doctorat sous la direction de Robert Escarpit, Université de Bordeaux, 1972. www.limag.com

⁴⁴⁴ Oucherif L, *op.cit.*, p8.

Et j'étais de nouveau la petite fille sous le charme de son papa, un papa si fier de sa fille – loin, loin de ce café glauque. J'étais en admiration devant cet homme qui a défié les tabous de sa société. Il m'a inscrite à l'école française et ne m'a pas voilée.⁴⁴⁵

C'est de cette manière que Fadéla M'Rabet rend hommage à son père et valorise le personnage pour avoir transgressé l'ordre établi, c'est de cette façon aussi qu'elle veut dénoncer sa société et remettre en cause les pratiques et les conventions sociales, entre autres, celle d'interdire aux filles de fréquenter l'école, ou leur imposer le voile. Nous constatons comment la narratrice s'identifie à son père, en se focalisant sur une attitude qui montre la transgression de l'ordre préétabli, au point même de faire passer inaperçu – pour ne pas dire ignorer – le pouvoir patriarcal, quelque part autoritaire, de son père. Ce statut de patriarche autoritaire s'efface au profit d'un père « moderniste » qui envoie ses filles à l'école, contrairement à ses concitoyens qui la leur interdisent, mais dont une partie influencée l'imité. Cet acte de transgression d'une certaine convention sociale, et qui distingue son père des autres, revient pratiquement dans tous les récits de Fadéla M'Rabet, du moins dans ceux qui composent notre corpus :

Il m'accompagnait quand je passais mes examens...⁴⁴⁶

A Skikda, Baba a été le premier à y envoyer ses filles. il avait un tel charisme que beaucoup d'hommes de sa ville l'ont imité.⁴⁴⁷

« Tu es d'autant plus coupable que dans notre ville plusieurs pères de famille ont suivi ton mauvais exemple et envoyé leurs filles à l'école »⁴⁴⁸.

Comme nous l'avons souligné plus haut, dans ce récit intitulé, *Le café de l'imam*, dès le commencement, l'odeur ou les odeurs ramènent la narratrice des années en arrière, vers son enfance lointaine au sein de sa famille, dans son pays natal l'Algérie. Fadéla remonte aux sources car « le récit d'enfance est avant tout une remontée vers l'origine » et « le premier souvenir y joue un rôle tout particulier »⁴⁴⁹. Dans une bonne partie de son récit, elle effectue des allers-retours entre son âge adulte et le monde de son enfance qu'elle va raconter avec plein

⁴⁴⁵ L.C.I., p82.

⁴⁴⁶ Ibid.

⁴⁴⁷ L.F.I.A., p46

⁴⁴⁸ U.E.S., p23.

⁴⁴⁹ Vercier Bruno, "Le mythe du premier souvenir: Loti, Leiris", Revue de l'Histoire Littéraire de la France (Numéro spécial: l'Autobiographie), Paris, Armand Colin, 1975 (1029-1040), p.1031

d'émotions et beaucoup d'affection. La narratrice débride sa mémoire pour une recherche des origines et du sens de la vie, elle lui laisse libre cours pour une meilleure entreprise de re-construction personnelle, elle fait appel à ses souvenirs d'enfance pour transmettre une mémoire individuelle et collective, pour mettre des ponts entre l'identité individuelle et l'identité collective.

II-2-6- L'adolescence au secours du récit d'enfance :

Dans *Une femme d'ici et d'ailleurs*, il est beaucoup plus question de récits d'adulte, celui de l'enfance serait complètement absent si l'on ne prend pas en considération quelques passages qui renvoient à l'adolescence de la narratrice. Après un long portrait de son mari, Tarik Maurice Maschino, la narratrice revient sur son adolescence, cette période qui participe, à travers ses lectures, à la construction de sa personnalité. Elle raconte son attachement à la littérature russe et avoue la passion qu'elle éprouvait pour les œuvres des écrivains russes, à l'instar de Dostoïevski et Tchekhov :

A 16 ans, je dévorais toute la littérature russe du XIX^e siècle. C'est avec stupéfaction que j'ai découvert les similitudes entre les Russes décrits par Dostoïevski et les Algériens. La même folle générosité. La même affectivité débordante, envahissante. Je retrouvais le climat d'insécurité matérielle et physique qui faisait qu'à tout moment tout pouvait basculer dans le drame avec une violence dévastatrice.⁴⁵⁰

Elle montre les effets de cette littérature russe et ses personnages sur sa personne, au point de s'interroger sur sa future rencontre et union avec celui qui deviendrait son mari : « Ainsi, est-ce un hasard si j'ai épousé un Français à moitié russe, puisque la mère de Tarik est russe, fantasque comme une héroïne de Dostoïevski, belle comme la Tatiana de Pouchkine, généreuse comme « les trois sœurs » de Tchekhov ? »⁴⁵¹

Toujours pour mettre en valeur son adolescence, cette période importante pour le développement humain, décisive pour la construction personnelle, surtout la confirmation de soi, la narratrice d'*Une femme d'ici et d'ailleurs*, nous livre le récit de sa petite expérience dans un établissement scolaire à Strasbourg, cette ville où elle

⁴⁵⁰ U.F.I.A., p64.

⁴⁵¹ Ibid.

poursuivait ses études universitaires durant la révolution algérienne. La grève de l'Ugema (union générale des étudiants musulmans algériens) à laquelle elle participait la contraignait à chercher une occupation, et elle trouvera un travail comme maîtresse d'externat dans un lycée. C'est en rencontrant des difficultés de communication avec les élèves de cet établissement que la narratrice évoque son enfance, à travers un court récit, l'un des rares d'ailleurs dans ce livre, qui renvoie à ce monde de l'innocence, à « ce paradis perdu ». En racontant ces moments inoubliables passés en Alsace, elle se remémore son « enfance singulière », dans des récits entrelacés :

C'est pourtant de ces jeunes gens que je garde un des souvenirs les plus émouvants de mon séjour alsacien [...] Je ne savais pas comment entrer en communication avec eux [...] Alors j'utilisais le langage des yeux. Je l'appris très tôt, quand Baba nous punissait, ma « cousine jumelle » Fella et moi, par le silence et l'immobilité. Il nous plaçait face à face dans deux alcôves creusées dans la salle de séjour. Pendant qu'il lisait son journal, nous communiquions par des mouvements imperceptibles des yeux [...] Je me contentais de regarder ces rangées de grands gaillards blonds, en attendant l'arrivée du professeur...⁴⁵²

La femme d'ici et d'ailleurs est un livre qui regroupe des souvenirs, des récits de vie, des témoignages, ainsi que des rencontres et des lectures, il renferme aussi des analyses psychologiques et des examens sociologiques. C'est dans ce sens que Fadéla M'Rabet fait appel, non au récit, mais seulement au thème de l'enfance ; elle remonte à la source, à la naissance de son esprit de rébellion, elle va à l'essence de son caractère de révoltée. Dans le premier passage où elle parle de l'enfance, elle met en lumière le sort réservé à l'homme, mais aussi et surtout à la femme, depuis ce petit âge, pour ne pas dire depuis sa naissance. Elle fustige d'abord la société qui, à travers son ordre établi et par souci de continuité, hypothèque l'avenir de l'individu en traçant son devenir a priori :

Dès l'enfance, le devenir d'un être est tout tracé, et, selon la place qu'il occupe dans la famille, les activités de ses frères plus âgés, le statut social de son père, le petit garçon sait quelle sera sa vie. Comme la petite fille sait qu'elle sera mariée, à quel cousin on l'a promise, et que sa fonction principale, la plus honorifique en tout cas, sera de mettre au monde des garçons.⁴⁵³

⁴⁵² U.F.I.A., p122.

⁴⁵³ U.F.I.A., p31.

Dans ces passages, ou encore d'autres dans *Une enfance singulière*, où, à titre d'exemple, elle écrit « la petite fille souffrira toute sa vie de cet accueil sans youyous, réservés aux garçons et éprouva constamment le besoin de se faire pardonner... »⁴⁵⁴, le rapprochement avec la pensée fanonienne est apparent. Fadéla M'Rabet semble partager l'étude ou l'analyse de la société algérienne que nous livre le médecin et essayiste Frantz Fanon dans la partie « *La famille algérienne* » de son livre « *L'an V de la révolution algérienne* »⁴⁵⁵ :

La jeune fille, dans l'ensemble, n'a pas l'occasion de développer sa personnalité ni de prendre des initiatives. Elle prend place dans le vaste réseau de traditions domestiques de la société algérienne. La vie de la femme au foyer, faite de gestes séculaires, ne permet aucun renouvellement. [...] La fille adopte sans effort les comportements et les valeurs de la société féminine algérienne. Elle apprend de la bouche de sa mère le prix incomparable de l'homme. La femme, dans une société sous-développée et principalement en Algérie, est toujours mineure et l'homme, frère, oncle, ou mari représente d'abord un tuteur.⁴⁵⁶

Selon les études de Fanon, la femme algérienne est le produit de sa société, celle des hommes bien évidemment. C'est cette dernière qui la prépare à la soumission et à la passivité, et ce, à travers les traditions ancestrales, transmises de père en fils, mais aussi et surtout de mère en fille. On la prépare depuis son enfance à être ce qu'elle devient une fois adulte et grande ; une femme soumise et toujours mineure, malgré l'âge qui avance ; une femme à la merci de tous les hommes de la famille, les vieux et les jeunes, souligne le médecin.

Tout comme Fanon, l'écrivaine Fadéla M'Rabet met en évidence le poids de la tradition sur la fille algérienne, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Toute sa vie, elle se voit comme quelque chose de trop, pense l'auteure/narratrice. « En Algérie plus qu'ailleurs, une petite fille est en permanence culpabilisée »⁴⁵⁷, écrit-elle dans *Une enfance singulière*, pour confirmer sa thèse qui consiste à dire que la jeune fille en Algérie est mal-accueillie depuis sa naissance. Et pour montrer le degré de souffrance de la fille en particulier, celle de la femme en général, elle s'interroge : « Quel psychiatre nous dira la terreur de la naissance répétée d'une petite fille ? ». Ne

⁴⁵⁴ U.E.S., p74.

⁴⁵⁵ Un ouvrage de Frantz Fanon édité en 1959, chez François Maspero.

⁴⁵⁶ Fanon Frantz, *Œuvres*, Préface d'Achille Mbembe/introduction de Magali Bessone, Hibr, Alger, 2014, p339.

⁴⁵⁷ U.E.S., p74.

pense-t-elle pas à Frantz Fanon le médecin, en interpellant le psychiatre dans son interrogation ? En lisant les passages que réserve l'écrivaine Fadéla M'Rabet à l'éducation de fille en Algérie et sa place au sein de la société, nous pensons directement aux travaux de Fanon qui porte sur la condition de la femme en Algérie.

Enfin, dans les ouvrages de Fadéla M'Rabet, que nous avons étudiés, nous avons constaté combien le récit d'enfance est important et quelle place il occupe car le retour au « paradis perdu » se veut un retour aux sources, celui de la recherche des origines, de la quête de soi, de l'identité personnelle, mais aussi collective. Le récit d'enfance permet le retour à un passé lointain dans le but de comprendre la genèse de la personne, et ainsi, l'évolution de la construction personnelle. Nous devons rappeler aussi que dans un entretien accordé à la revue tunisienne *Réalités*, Fadéla M'Rabet, en parlant de son premier récit d'enfance, dit : « tout est vrai dans *Une enfance singulière* »⁴⁵⁸. Elle confirme avoir écrit son histoire, celle de son enfance, celle de sa communauté, telle quelle.

Toutefois, afin de reconstituer son passé et re-faire le monde de son enfance, l'écrivain(e), en prenant en considération le processus de la transcription ou de la mise en mots, sait parfaitement qu'il faut bien saisir cette nuance entre l'histoire qu'il(elle) a réellement vécue et celle qu'il(elle) va écrire, car il est difficile, pour ne pas dire impossible, de reproduire véritablement, et dans son intégralité, une expérience vécue dans son enfance à travers un récit. Le processus de transcription et d'écriture, en prenant en compte l'élan poétique et l'ambition esthétique, transforme les souvenirs, et parfois il les déforme même. Anne Chevalier et Carole Dornier, pour marquer la rupture entre les âges et montrer un certain détachement de la réalité, écrivent dans l'avant propos de leur ouvrage *Le récit d'enfance et ses modèles* :

Le récit d'enfance est délibérément produit comme un récit second, dont le modèle privilégié serait l'écriture propre de l'adulte, jouant à déplacer des tonalités pour créer un mode enfantin, non antérieur mais postérieur à celui de l'écrivain ; car il s'agit ici, bien entendu, de récits « d'auteurs ».⁴⁵⁹

⁴⁵⁸Fadéla M'Rabet, *Une enfance singulière, En Algérie le choix est clair...*, entretien réalisé par Nora Borsali, revue *Réalités*, n° 917, du 24 au 30 juillet 2003, p36-38.

⁴⁵⁹Chevalier A, Dornier C, *Le récit d'enfance et ses modèles*, Presses universitaires de Caen, 2003, p7-12 (www.openedition.org.)

C'est pour cette raison que Fadéla M'Rabet, elle-même, reconnaît l'appellation de son éditeur qui considère son récit comme un roman ; dans le même entretien que nous avons mentionné, elle concède en disant que : « dans la mesure où l'imaginaire participe toujours du récit, même le plus vrai, j'accepte bien volontiers la classification de mon éditeur. ».

Et parlant des souvenirs d'enfance Sigmund Freud souligne : « Nos souvenirs d'enfance nous montrent les premières années de notre vie, non comme elles étaient, mais comme elles sont apparues à des époques ultérieures d'évocation »⁴⁶⁰. Fadéla M'Rabet n'écrit-elle pas dans *Une enfance singulière*, « Ainsi, de mon enfance algérienne, il me reste une nostalgie – celle de l'utopie »⁴⁶¹ ? Nous voyons donc comment Fadéla M'Rabet reconnaît que les souvenirs de son enfance relèvent de la chimère, pour ne pas dire de l'invention ; c'est un récit d'enfance telle que cette enfance « apparaît » à Fadéla l'adulte ; à Fadéla M'Rabet l'écrivaine, à cette « époque ultérieure d'évocation ». Elle reconnaît aussi qu'à travers ce retour à l'enfance, elle tente de la revivre de manière idéale, de revoir les histoires magiques aux côtés du personnage chéri, Djedda ; elle va à la recherche du « paradis perdu ».

II-3- Mémoire et identité : Djedda le modèle ou la quête de soi.

Nous avons abordé, dans le point précédent, la notion de l'identité en montrant que le récit d'enfance a pour but la construction personnelle à travers la quête identitaire et le retour aux origines. Ici, nous pensons évoquer la notion d'identité en se penchant sur le personnage de Djedda qui revient tout au long de l'œuvre de Fadéla M'Rabet, surtout dans le récit *Une enfance singulière* (2003) et le récit/essai *La salle d'attente* (2013).

II-3-1- Djedda l'éducatrice et la protectrice :

Pour l'auteure d'*Une enfance singulière*, Djedda demeure un modèle à suivre, elle représente pour elle la mémoire, « une source de vie, une déesse de la vie »⁴⁶².

⁴⁶⁰ Freud Sigmund, *Souvenirs-écrans, dans Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p113.

⁴⁶¹ U.E.S., p65

⁴⁶² U.E.S., p111.

Afin de remonter à l'origine de ce récit, au germe de l'idée qui donne naissance à ce livre, nous reproduisons un passage d'un entretien que Fadéla M'Rabet accorde au journal El Watan en 2005. Elle parle de sa réponse à un groupe de féministes américaines qui lui demandaient, dans le cadre d'un congrès international à Montréal en 1989, de faire un exposé sur Simone de Beauvoir et le féminisme français. Voici sa réplique : « J'ai répondu que malgré toute l'admiration que j'avais pour elle, Simone de Beauvoir n'était pas mon modèle féministe. J'ai proposé Djedda ma mémoire. Elles ont accepté. »⁴⁶³. C'est cette communication qui donne naissance à *Une enfance singulière*, puisque c'est Djedda qui était le personnage phare durant cette enfance présentée comme originale, et c'est autour d'elle qu'est construit ce récit d'enfance de Fadéla M'Rabet, fille de sa grand-mère.

Fadéla M'Rabet réserve à la grand-mère une place prodigieuse dans toutes ses œuvres, notamment *Une enfance singulière*, car elle demeure une figure symbolique de l'identité et occupe un espace important dans la mémoire collective algérienne. Par ailleurs, le personnage de Djedda contribue, et de manière significative, à la construction de l'identité nationale mais aussi à l'affirmation de l'appartenance culturelle, surtout que le récit renvoie à la période coloniale. C'est à travers ce personnage que l'auteure met en lumière les mœurs et les traditions des aïeux, cette culture ancestrale, emblème de l'identité nationale, qui représentait un rempart contre le projet colonial dans une « Algérie Française ». Pour montrer le rôle important que joue la grand-mère au sein de sa famille, mais aussi dans la société, Fadéla M'Rabet écrira dans son livre intitulé *Alger un théâtre des revenants* : « Djedda représentait le passé et assurait abondamment l'avenir. Notre équilibre venait du fait qu'avec elle, nous n'avions pas à nous poser de questions sur nos origines. »⁴⁶⁴.

Dans le récit autobiographique, *Une enfance singulière*, le rôle important de la grand-mère est mis en valeur dans les premières pages du texte. Bouleversée par la nouvelle du décès de Djedda, la narratrice Fadéla ne retient plus ses émotions, et encore moins ses mots. A travers un discours direct adressé à cette grand-mère qui venait de disparaître, Fadéla lui exprime sa reconnaissance pour l'éducation léguée et la protection assurée, mais aussi et surtout pour les moments de joie partagés. Dès le

⁴⁶³ Bouzeghrane Nadja, *Djedda (grand-mère) m'insuffla le courage de me libérer*, El Watan, 10 mars 2005.

⁴⁶⁴ M'Rabet F, *Alger un théâtre de revenants*, Alger, Dalimen, 2010, p19.

début de son récit, elle rend hommage à ce personnage qui semble occuper une place importante, sinon fondamentale, dans sa vie depuis sa naissance : « Djedda, tu réussis à être toujours au centre de ma joie. Tu m'as d'abord donné la vie. Je n'ai pas eu à résoudre l'énigme de ma présence au monde, puisque c'est toi qui m'y as introduite »⁴⁶⁵, écrit-elle.

Contrairement à ce qui caractérise la roman maghrébin en général, où le personnage féminin est souvent, pour ne pas dire toujours, associé à l'image idéalisée de la mère et où la narratrice s'identifie au discours du père, dans l'œuvre de Fadéla M'Rabet, notamment les deux livres cités plus haut, le récit est construit autour d'un autre personnage, celui de la grand-mère, Djedda le personnage central. Fadéla M'Rabet écrit dans *Une enfance singulière* : « Le modèle de ma grand-mère m'a aidé à comprendre que cette haine vient aussi de l'image dévalorisée de la mère »⁴⁶⁶, et dans *La salle d'attente* : « L'éducation patriarcale a pour objectif d'éradiquer toute sensibilité, toute faiblesse humaine chez l'enfant. Elle a pour fatalité de refouler l'émotion, de détruire le vivant »⁴⁶⁷. Donc chez M'Rabet, la mission de la protection et de l'éducation, qui revient exclusivement au père et à la mère, est presque léguée à la grand-mère ; la petite Fadéla se réfugiait, à chaque fois, chez Djedda où elle se sentait plus en sécurité et où elle trouvait de la tendresse et de l'amour :

La tête enfouie dans sa poitrine, je me pâmais. Ce qu'elle était chaude, moelleuse, confortable ! [...] Elle était toujours flanquée des ses anges ou, selon l'humeur de moment, de ses démons. Je respirais son haleine parfumée à l'écorce de noyer, je récupérais sa chaleur.⁴⁶⁸

La petite Fadéla semble apprendre plus, chez sa grand-mère que ses parents, ou du moins c'est ce qu'elle laisse entendre par ces propos : « Les visites de Djedda, comme celles qu'on nous rendait, m'ont mise en contact, très tôt, avec toutes les misères du monde, mais aussi toutes ses comédies »⁴⁶⁹, avant de le confirmer plus

⁴⁶⁵ U.E.S., p9.

⁴⁶⁶ U.E.S., p108.

⁴⁶⁷ L.S.A., p49.

⁴⁶⁸ U.E.S., p11.

⁴⁶⁹ U.E.S., p37.

loin en reconnaissant : « Elle m'a donné un magnifique exemple de réalisation personnelle par l'activité sociale qui fut la sienne. »⁴⁷⁰

Mais il faut le souligner peut-être, cet apprentissage de la vie aux côtés de la grand-mère n'est pas au profit de la petite Fadéla seulement, mais aussi sa cousine Fella, avec laquelle elle passait toute son enfance. Les deux filles accompagnent Djedda, la sage-femme, dans ses sorties, elles sont tout le temps avec elle, lors de ses tournées chez les femmes qui la sollicitent pour un accouchement ou d'autres affaires de femmes. Les deux filles assistent aussi aux visites que les femmes rendent à leur grand-mère pour recevoir des soins, ou juste pour lui demander des conseils pour bien mener leur vie quotidienne. Les deux petites filles (Fadéla et Fella), qui ne quittent jamais leur grand-mère, semblent être attentives à sa manière d'entretenir sa relation avec ces femmes qui l'entourent ; elles apprennent ainsi comment se comporter avec autrui, notamment le personnage féminin. Pour montrer le rôle de Djedda dans le processus d'apprentissage de ses petits-enfants, la narratrice Fadéla raconte les moments qu'elles passent, elle et Fella, aux côtés de leur grand-mère :

Comme les vacances n'étaient pas terminées, nous reprenions nos sorties avec Djedda. L'une à sa droite, l'autre à sa gauche, nous marchions, Fella et moi, au rythme de sa démarche chaloupée. Elle était notre médiateur et notre principal contact avec le monde extérieur qui, pour nous, était essentiellement féminin⁴⁷¹.

La protection de Djedda et son travail d'éducation ne profitent pas seulement à ces deux filles mais elles s'étendent à tous les petits enfants de la famille qu'elle aime et pour lesquels elle prie toujours, tel que le montre le récit d'*Une enfance singulière* :

Djedda, assise sur une peau de mouton, entourée de ses petits-enfants et des collines bleues de Skikda. [...] Djedda nous envoyait au lit, mais gardait toujours l'un ou l'autre, qui dormait avec elle. L'un de nous était-il malade, cette place privilégiée lui était d'office réservée. Avant de se coucher, elle faisait une prière. Elle demandait à Dieu la protection de toute la famille. Elle nommait chacun d'entre nous, commençait par ses fils et terminait par le dernier né [...] Enfin, elle nous prenait dans ses bras, plus confortables que toutes les couettes du monde [...] Le matin, à notre réveil, nous l'entendions alphabétiser le plus jeune enfant...⁴⁷²

⁴⁷⁰ U.E.S., p111

⁴⁷¹ U.E.S., p34.

⁴⁷² U.E.S., p55.

Outre son travail d'éducation au profit de ses petits-enfants, Djedda assure les tâches ménagères dans sa maison familiale de Skikda. En effet, « une fois ses activités pédagogiques et ses consultations psychanalytiques terminées, Djedda aidait ses belles-filles aux travaux domestiques »⁴⁷³, souligne la narratrice, avant de raconter la journée ou plutôt l'enseignement ménager de sa grand-mère :

Elle barattait le lait dans une outre de chèvre qu'elle agitait rythmiquement [...] ce balancement berçait le dernier bébé qu'elle tenait dans son giron. Quand le beurre était séparé du petit lait, elle en prenait un morceau et s'en frottait le visage [...] Elle épluchait les légumes. Et nous écartait de cette tâche parce qu'elle détestait le gaspillage [...] Djedda distribuait la viande...⁴⁷⁴

C'est ainsi que toutes les femmes de la famille, mais aussi tous les enfants, apprennent auprès de Djedda qui, à midi, réquisitionne ses belles-filles pour préparer les tables du déjeuner qu'elle gère chaque jour. La grand-mère de Fadéla est fidèle à son indépendance et garde toujours le sens de la responsabilité acquis après la disparition de son époux. Veuve à vingt-six ans, elle a appris à être autonome et à assumer le devoir d'élever ses enfants en dépit de toutes les difficultés qu'imposaient les conditions de vie dans une société patriarcale, et durant la période coloniale. Pour insister sur le courage et la persévérance de sa grand-mère, Fadéla la narratrice s'interroge sur cette endurance, cet esprit de responsabilité de Djedda, tout en mettant en évidence les aléas de la vie :

Se souvient-elle de ses difficultés passées ? Après la mort de mon grand-père, elle avait pour tout bien la gérance d'un café que le sous-préfet lui avait attribuée. Elle dut payer quelqu'un pour s'en occuper et se mit à faire de la couture pour élever ses trois enfants. Des cousins de la compagne lui apportaient des fruits, des légumes, de l'huile d'olive, du miel. Mais ce n'était plus de l'opulence qu'elle avait connue dans son enfance. A la mort de son père, le domaine familial avait été à des colons maltais.⁴⁷⁵

Derrière cette force de Djedda se cache une grande tendresse et un grand amour pour tous les enfants. La noble mission de la protection et le sentiment d'affection de Djedda ne s'arrêtent pas chez les petits enfants de sa famille uniquement, mais c'est un comportement qui s'élargit pour toucher les enfants de sa

⁴⁷³ U.E.S., p56

⁴⁷⁴ U.E.S., p56-57.

⁴⁷⁵ U.E.S., p48-49

tribu tel que le montre *La salle d'attente* à travers la narratrice Fadéla qui raconte les événements des journées de fêtes dans la famille :

C'était les jours de réception que souvent les enfants étaient négligés. Avec Djedda, nous savions qu'aucun de nous ne serait oublié [...] Les enfants, comme toujours devant un repas de fantasia, sont surexcités [...] Djedda laissait tomber de temps en temps un morceau de pâte d'amande parfumée à l'extrait de fleur d'oranger, dont on allait fourrer des crêpes roulées en cigare, que l'un de nous attrapait, ou les cerneaux trop ridés des noix qu'on l'aidait à casser. Djedda nous donnait, à condition d'arriver au bon moment et au bon endroit [...] Elle parvenait par petites becquées à discipliner une petite main d'œuvre aux aguets.⁴⁷⁶

C'est ainsi que Fadéla la narratrice continue à témoigner de l'affection et la générosité de sa grand-mère, Djedda, qui prend en charge tous ces enfants de la tribu, presque délaissés par leurs parents, lors des cérémonies de mariage ou pendant toute autre fête : « Les enfants, trop fatigués pour attendre le retour des plats, finissaient par s'endormir sans avoir participé au festin [...] je comprends pourquoi Djedda, quand on sortait avec elle, nous gavait comme des oies dans les maisons de riches qu'elle visitait. »⁴⁷⁷. Elle nous livre ensuite le récit de tous ces enfants abandonnés « lors des repas festifs de la maison familiale », comme pour montrer et rappeler le rôle précieux de protectrice que joue la grand-mère Djedda au milieu de sa tribu.

Mais quel est le secret d'un tel attachement, et autant d'amour pour les enfants ? Grâce au métier de sage-femme qu'elle exerce, Djedda doit bien mesurer la tâche qui est la sienne et le rôle social qu'elle doit jouer dans sa société ; elle doit bien comprendre les attentes de son groupe social. Elle doit se sentir la grand-mère de tous les enfants de sa communauté, car c'est elle qui les fait naître en toute douceur ; c'est elle qui assure ingénieusement ce premier contact avec le monde tel qu'en témoigne Fadéla la narratrice : « c'est Djedda qui m'a mise au monde, comme la multitude d'enfants de ma ville natale »⁴⁷⁸. Ou encore, quand elle raconte le souvenir de la réaction de sa grand-mère contre le comportement d'une mère avec son enfant :

Je me souviens de sa colère devant le chagrin d'un tout jeune garçon lorsqu'il trouva un matin de Noël, dans ses chaussures placées devant la cheminée, un gros morceau de charbon. Ce garçon, Djedda en était responsable comme de tous ce qu'elle sortait du ventre

⁴⁷⁶ L.S.A., p18-19.

⁴⁷⁷ L.S.A., p20.

⁴⁷⁸ L.S.A., p33.

de leur mère sans jamais les abîmer – des mères parfois indignes à force de misère et d'inculture.⁴⁷⁹

Djedda, selon la narratrice Fadéla, donne la vie d'abord par l'activité (sage-femme) qui est la sienne, puis par ses espérances et ses joies de vivre. Par son savoir faire, elle apprend aux autres, surtout les enfants autour d'elle, à faire face aux problèmes et à dépasser les obstacles. Par sa force d'esprit et de caractère, elle incarne la maîtrise de soi et la capacité de résister à la souffrance. Par son expérience, elle reste toujours cette généreuse femme qui est au service de son groupe social et de la collectivité. C'est ainsi que Fadéla a su comprendre, depuis son enfance, ce rôle capital que jouait Djedda, sa grand-mère paternelle, au sein de sa famille, mais aussi au sein de toute sa tribu. Elle le reconnaît à la fin de ses vacances chez sa grand-mère maternelle dans une ville du Constantinois à l'est de l'Algérie, tel qu'elle le souligne dans son récit : « L'importance du rôle de Djedda, c'est après un séjour à Collo, que je l'ai mesurée. J'avais neuf ans »⁴⁸⁰. Ce qu'elle confirme un peu plus loin, en la comparant aux théoriciens religieux suite à ses expériences d'adulte, puis aux intellectuels occidentaux après ses lectures : « Elle était alors le grand Mufti de Jérusalem et le docteur Freud. »⁴⁸¹. La narratrice Fadéla va jusqu'à préférer Djedda aux grands savants scientifiques et professeurs en médecine :

Je sais d'expérience que ma grand-mère eut plus de considération et de prestige qu'un mandarin de la faculté de médecine de Paris, parce que son activité, qu'elle exerçait avec compétence, était entièrement au service de la communauté, gratuite et désintéressée.⁴⁸²

Nous voyons, à travers ces comparaisons, de quelle manière est valorisé le personnage de Djedda dans le récit *Une enfance singulière* et à quel point la narratrice vénère, pour ne pas dire sacralise, sa grand-mère. Fadéla la narratrice insiste à chaque fois sur son humanisme, sa bonté et son implication dans les affaires de la collectivité. Elle met en valeur, sans cesse, l'esprit de solidarité qui caractérise sa société en général, en particulier sa grand-mère, Djedda la généreuse et la protectrice ; celle qui « savait toujours qui autour d'elle n'avait pas allumé son kanoun (brasero) et garnissait un couffin qu'elle allait porter à celle dont le foyer

⁴⁷⁹ L.S.A., p17.

⁴⁸⁰ U.E.S., p17.

⁴⁸¹ U.E.S., p55.

⁴⁸² U.E.S., p111.

était éteint »⁴⁸³. Et à propos de cette Djedda qui se sent la grand-mère de tous les enfants, et à laquelle on reconnaît le statut de progénitrice, Fadéla M'Rabet écrira dans l'un de ses livres publiés plus tard : « Djedda était ma grand-mère et aussi celle de tous, ce qui faisait sa force et sa grandeur. C'était évident pour elle et pour nous. Elle représentait toutes les grands-mères et leur légende des siècles depuis les premières femmes apparues en Afrique »⁴⁸⁴. Elle fait de sa grand-mère celle de tous les enfants du monde, pour l'introduire ensuite dans l'histoire des premières femmes qui peuplent ce monde. C'est ainsi qu'elle attribue au personnage de Djedda la dimension universelle.

II-3-2- Djedda la gardienne de la culture et la transmetteuse des traditions :

Dans l'œuvre de Fadéla M'Rabet, la grand-mère représente également un symbole, pour ne pas dire le vigile de la culture et de la tradition. La grand-mère est la gardienne et la conservatrice de l'identité collective, à travers ses mots et ses gestes, ses paroles et ses comportements, ses allures et ses vêtements, mais aussi et surtout, à travers ses récits et ses contes. Avant d'analyser les différents récits qui composent notre corpus, nous jugeons utile de nous référer à un autre livre de notre écrivaine, en l'occurrence *Alger un théâtre de revenants* (2010), où est rendu un grand hommage aux grands-mères en général. En évoquant le personnage de Djedda, Fadéla M'Rabet convoque les amies de cette grand-mère adorée, afin d'exprimer sa reconnaissance et son respect à toutes les grands-mères du monde. Elle met en valeur ensuite la place importante qu'elles occupent dans la société de manière à montrer leur poids et leur influence sur leur entourage, notamment le milieu familial. Dans ce long hommage aux grands-mères, nous sélectionnons quelques extraits significatifs, qui montrent surtout leurs effets positifs sur les enfants ainsi que les traces mémorielles positives qu'elles laissent :

Ce sont les mots des grands-mères qui participaient à l'enchantement du monde de notre enfance [...] Tant qu'elles avaient un enfant à aimer, elles n'étaient jamais tout à fait malheureuses. Et ainsi leurs vies devenaient pour nous des légendes qui nous captivaient plus qu'elles ne nous émouvaient. Elles régnaient non par le ton imposant, l'air majestueux, mais

⁴⁸³ U.E.S., p47.

⁴⁸⁴ M'Rabet F, *Alger un théâtre de revenants*, Alger, Dalimen, 2010, p54.

par l'absence d'artifices et leur totale authenticité [...] Leur socle, c'était la terre algérienne, héritage de leur père, leur terre nourricière qu'elles devaient entretenir, embellir, transmettre. Cette charge, elles l'accomplissaient comme elles respiraient [...] Djedda et ses amies n'étaient pas les gardiennes de la loi de Dieu, mais celles de la nature...⁴⁸⁵

Dans ce long hommage, Fadéla M'Rabet insiste aussi sur l'attachement des grands-mères à leur terre natale, ce qui donne plus de force à leur existence et leur appartenance identitaire. A travers cet attachement à la terre algérienne, héritage légué de génération en génération, l'auteure fait allusion, semble-t-il, à cette mémoire collective transmise de père en fils et de mère en fille ; un processus de transmission entretenu par les grands-mères, d'après elle.

C'est de cette manière que la grand-mère, à l'instar de Djedda dans l'œuvre de Fadéla M'Rabet, participe fortement à la préservation de la tradition et de la culture, car elle demeure une figure maternelle par excellence, qui facilite la compréhension des pratiques traditionnelles et culturelles de sa société, transmises de génération en génération. Dans les sociétés maghrébines en général, et algérienne en particulier, la grand-mère occupe une place significative et joue un rôle important au sein de sa famille ; elle est la fondation sur laquelle repose la maison familiale, car c'est à elle que revient de droit cette gestion des affaires domestiques qui, dans les sociétés traditionnelles, relèvent des tâches exclusivement féminines.

L'œuvre de Fadéla M'Rabet n'a pas omis d'attirer l'attention sur ce phénomène et de mettre en lumière cette fonction que joue la grand-mère dans sa famille ou son groupe social. A travers ses mots et ses comportements le personnage Djedda, dans *Une enfance singulière*, assure aimablement cette mission et accomplit son devoir de bon gestionnaire, « c'était Djedda qui présidait à la grande marmite et aux énormes corbeilles de fruits »⁴⁸⁶, surtout durant les cérémonies ou les manifestations familiales, qu'il s'agisse de fêtes, de funérailles, ou de rites. Pendant ces occasions qui regroupent autour d'une table les membres de la même famille, et parfois des étrangers, « comme d'habitude, Djedda insista pour que tout le monde prît sa place autour des *meïdas* »⁴⁸⁷ ; elle perpétue cet acte de charité et de solidarité qui caractérise la société maghrébine, et le monde musulman en général.

⁴⁸⁵ M'Rabet F, *Alger un théâtre de revenants*, Alger, Dalimen, 2010, p52.

⁴⁸⁶ U.E.S., p56.

⁴⁸⁷ U.E.S., p40.

Néanmoins, l'auteure/narratrice montre, à travers ce personnage de Djedda, le poids de la tradition ancestrale sur la femme, mais aussi la docilité de cette dernière et sa passivité devant les conventions sociales qui font l'ordre établi. En évoquant une scène qui met en lumière une attitude de résignation de sa grand-mère, ne veut-elle pas montrer le phénomène de la violence symbolique⁴⁸⁸ expliqué par le sociologue Pierre Bourdieu dans le préambule de son livre *La domination masculine*. C'est cette même Djedda qui, consciemment ou inconsciemment, privilégie les hommes au détriment des enfants et des femmes surtout, tel qu'elle le fait lors des déjeuners ou diners familiaux :

Elle servait d'abord les hommes. Elle leur donnait le meilleur, les cuisses de poulet, le plus gros morceau de viande, le cœur de pastèque, la figue la plus succulente, la grappe de raisin la plus parfumée, le melon le plus savoureux. Les femmes et les enfants se serraient autour de leur meïda, à distance de celle des hommes.⁴⁸⁹

Mais contrairement aux autres séquences qui dévoilent la condition féminine en Algérie, celle-ci passe presque inaperçue ; aucun commentaire de la part de l'auteure/narratrice, comme elle a l'habitude de le faire, sur cette apparente partialité, pour ne pas dire cette injustice, contre la femme : une attitude de Djedda acceptée par toutes les femmes de la famille, sans doute souhaitée et soutenue par les hommes.

La grand-mère de Fadéla occupe, également, une place remarquable et joue un rôle important dans la société à travers le métier qu'elle exerce. Par le biais de son activité de sage-femme traditionnelle, Djedda maintient la tradition de « matrone », cette femme sage et imposante, qui se trouve dans ce rôle social grâce au respect et à la confiance qu'elle inspire à sa communauté ; une fonction non rémunérée, qu'elle exerce de manière non-officielle. Djedda est donc cette accoucheuse bénévole qui

⁴⁸⁸ Parlant de la domination masculine et la violence symbolique, Bourdieu écrit : « j'ai aussi vu dans la domination masculine, et la manière dont elle est imposée et subie, l'exemple par excellence de cette soumission paradoxale, en effet de ce que j'appelle la violence symbolique, violence douce, insensible, invisible pour ses victimes même, qui s'exerce pour l'essentiel par les voies purement symboliques de la communication et de la connaissance ou, plus précisément de la méconnaissance, de la reconnaissance ou, à la limite, du sentiment. Cette relation sociale extraordinairement ordinaire offre ainsi une occasion privilégiée de saisir la logique de la domination exercée au nom d'un principe symbolique connu et reconnu par le dominant comme par le dominé » (*La domination masculine*, Paris, 1998, P11)

⁴⁸⁹ U.E.S., p57.

passait de maison en maison, allait au chevet de sa patiente pour donner, ingénieusement, naissance à un bébé, « le sortir sans l'abîmer »⁴⁹⁰. Et une fois « le bébé expulsé, Djedda l'enduisait d'huile d'olive et l'emballait. »⁴⁹¹, précise la narratrice d'*Une enfance singulière* ; elle contribue ainsi à la préservation des traditions, ce qui garantit la transmission des connaissances et des pratiques culturelles de génération en génération. Par ailleurs, la mission de la grand-mère de Fadéla ne se limite pas à cet exercice légué par les ancêtres et appris par l'expérience, mais elle s'étend à cet acte de solidarité, ce principe de partage qui caractérise la société algérienne, et qui fait partie de la culture algérienne. Toute cette ambiance est agrémentée de l'extraordinaire générosité et la remarquable bienfaisance de Djedda, tel que le montre la narratrice en racontant :

Sa tâche terminée, elle retournait à la maison. Et préparait le gâteau de l'accouchée : une tamina. Plus la femme était pauvre, plus il était important. Un peu penchée, le voile gonflé par le couffin, Djedda le lui apportait. Djedda renouvelait l'offrande jusqu'au septième jour. C'était ce jour-là seulement qu'on fêtait la naissance du bébé...⁴⁹²

Ce noble travail, pour lequel elle ne reçoit pas de l'argent, lui procure beaucoup d'estime, une grande considération et autant d'amour qu'elle sème, car, par son rôle et cette « activité sociale qui fut la sienne »⁴⁹³, Djedda devient la grand-mère des enfants de son groupe social, de tous ces bébés qu'elle a mis au monde. Ces enfants qui, des années plus tard, et pendant les jours de la fête musulmane l'Aïd Esghir, « venaient lui apporter des gâteaux que leurs mères avaient faits pour elle », et elle de son côté « ne les renvoyait pas sans leur avoir glissé une pièce dans la poche pour acheter des bonbons »⁴⁹⁴, avant de mettre du sucre et du café dans leur panier. Un geste modeste qui signifie beaucoup de choses dans la société maghrébine en général et algérienne en particulier : Djedda et ces enfants perpétuent cette tradition ancestrale du partage qui fait partie de la culture de leur communauté.

En outre, la manière de s'habiller de la grand-mère participe aussi à la préservation et à la sauvegarde de la culture ancestrale. Par la tenue vestimentaire de Djedda, l'auteure/narratrice Fadéla M'Rabet nous rappelle la culture et les traditions

⁴⁹⁰ U.E. S., p35.

⁴⁹¹ Ibid.

⁴⁹² U.E.S., p36.

⁴⁹³ U.E. S., p111.

⁴⁹⁴ U.E. S., p48.

de la société algérienne en particulier. Elle met l'accent sur les caractéristiques et la spécificité du monde de sa grand-mère, celui de son enfance dans son pays natal l'Algérie. Elle met en lumière les aspects socioculturels de la société dans un contexte bien particulier, celui de l'Algérie sous l'emprise coloniale. Usant d'un discours direct adressé à sa grand-mère qui n'est plus de ce monde, Fadéla M'Rabet décrit une scène que la petite enfant, qu'elle était, observait, à chaque fois que Djedda était sollicitée pour un accouchement :

[...] devant ton armoire ouverte où s'entassaient des coupes de tissus de toutes les couleurs. Tu mettais tes plus beaux foulards, te voilais, puis enfilais tes babouches après les avoir fébrilement cherchées. [...] C'est souvent ainsi que, voilée, mais pieds nus, tes multiples bracelets d'argent s'entrechoquant, tu t'élançais dans la rue, et nous la multitude de tes petits-enfants, nous courrions derrière toi pour te porter tes chaussures retrouvées.⁴⁹⁵

Sa tenue modeste et simple montre les circonstances et les difficultés qu'enduraient les Algériens, surtout les Algériennes, durant cette période de la colonisation française, mais aussi et surtout l'attachement des autochtones à leur religion et leurs traditions culturelles. Le nombre de voiles que mettait Djedda, nous rappelle la pudeur de la femme dans ces sociétés mais aussi le poids de l'ordre établi et les contraintes sociétales et religieuses sur les femmes. Et ses « babouches », « pantoufle de cuir sans quartier ni talon, servant de chaussure dans les pays d'islam »⁴⁹⁶, ou « chaussure pointue, plate et sans talon en usage dans les pays musulmans »⁴⁹⁷, qui montrent l'identité individuelle et/ou collective, et confirment cette appartenance socio-culturelle.

Un peu plus loin, dans un autre passage, l'auteure/narratrice semble insister sur la tenue vestimentaire de sa grand-mère, et elle décrit presque de façon minutieuse sa manière de s'habiller qui met en valeur toute une identité culturelle, tel que le montre Vincent Jouve dans son ouvrage, *La poétique du roman* : « Le portrait vestimentaire renseigne non seulement sur l'origine sociale et culturelle du personnage, mais aussi sur sa relation au paraître »⁴⁹⁸. C'est pourquoi, Djedda, la grand-mère de Fadéla prend bien soin de ses habits et de son paraître, tel que le montre la narratrice dans le récit :

⁴⁹⁵ U.E. S., p10.

⁴⁹⁶ Le nouveau Petit Robert de la langue française, 2007 (version électronique)

⁴⁹⁷ Microsoft Encarta, 2009.

⁴⁹⁸ Jouve V, *La poétique du récit*, Arman Colin, Paris, 2001, P58.

Elle était élégante. Elle portait au moins quatre foulards. Le plus grand servait de fichu, le deuxième lui entourait le front, le troisième le cou, le quatrième la taille. Un châle, qu'agrafait une grande fibule en or, recouvrait ses épaules. Il était de la couleur dominante de sa robe : bleue, mauve ou safran.⁴⁹⁹

Cette thèse du « portrait vestimentaire » se confirme davantage par d'autres caractéristiques qui font partie d'un aspect général que la sociologie appelle habitus ; c'est la manière de se maquiller de Djedda : « Le khôl était son seul maquillage : elle était persuadé qu'elle lui devait sa grande acuité visuelle, qu'elle conserva jusqu'à sa mort. »⁵⁰⁰. Et « les tatouages sur le front de Djedda »⁵⁰¹, ces signes que qualifie Michel Tournier d'« amulette permanente, un bijou vivant qu'on ne peut enlever parce qu'il est consubstantiel au corps »⁵⁰². Ces dessins comparés aux bijoux ont plusieurs fonctions, entre autres, la protection des femmes algériennes des soldats pendant la colonisation française, tel que l'explique la jeune anthropologue Yasmine Bendaas⁵⁰³ ; comme elle souligne « la relation et l'apport des tatouages dans l'identité »⁵⁰⁴ dans un entretien accordé au quotidien algérien Liberté. Le tatouage est également une empreinte de féminité, et « un marqueur du statut social et d'appartenance clanique »⁵⁰⁵ tel que souligné par Lucienne Brousse dans son ouvrage *Beauté et identité féminine : Lewchem*⁵⁰⁶.

Tous ces signes et symboles véhiculent la sauvegarde de la culture et la transmission des traditions ancestrales de mère en fille et de génération en génération. C'est de cette manière que Fadéla M'Rabet met en lumière l'éducation et la conduite de Djedda, et à travers elle, celle de la femme musulmane en général, et algérienne en particulier ; elle veut mettre l'accent sur la pudeur de la grand-mère

⁴⁹⁹ U.E. S., p36.

⁵⁰⁰ Ibid.

⁵⁰¹ L.S.A., p43.

⁵⁰² Tournier Michel, *Gaspard, Melchior et Balthazar*, Gallimard, Paris, p54.

⁵⁰³ Algérie : Que signifient les tatouages traditionnels que portent les femmes âgées ? Yasmin Bendaas, une anthropologue, a essayé de percer le mystère des tatouages traditionnels algériens, www.slateafrique.com, mise à jour du 10/08/2013.

⁵⁰⁴ Entretien réalisé et publié dans le journal algérien Liberté du 15/09/2012, <https://www.djazairess.com>.

⁵⁰⁵ *Le tatouage traditionnel en Algérie : mythes et réalité*, publiée dans le site www.thecasbahpost.com, le 17/02/2017

⁵⁰⁶ L. Brousse, *Beauté et identité féminine : Lewchem*, Dar Khettab, Boumerdes, 2012

mais aussi le poids des traditions sur elle. Néanmoins, l'auteure/narratrice n'omet pas de mettre en valeur le caractère rebelle de sa grand-mère pour montrer l'autre face de la femme, celle qui se révolte et qui refuse la soumission inconditionnelle. Elle témoigne en racontant : « J'ai toujours vu le beau coffre de Djedda, cadeau de mariage de son mari, plein de tissus de couleurs vives. On savait qu'elle détestait les couleurs ternes que l'usage imposait aux femmes âgées. »⁵⁰⁷

Ou encore, les bijoux que Djedda mettait, plus particulièrement les bracelets, sont pleins de signification et porteurs de messages. Ils sont d'abord un signe de la splendeur et de la beauté de Djedda, car « les bijoux allaient bien à sa peau, qui évoquait un gâteau aux dattes »⁵⁰⁸. Ils symbolisent également l'amour et représentent une source d'affection, car ils constituent un élément évocateur, celui qui rappelle à la narratrice des moments de satisfaction et de plaisir intenses, partagés avec cette fameuse grand-mère : « elle levait les mains pour nous caresser et ses bracelets tintaient. Et nos corps vibraient de plaisir au contact de son corps chaud et abondant. »⁵⁰⁹. Comme, ils évoquent aussi la puissance féminine, car le bruit qu'ils émettent marque la présence de la femme, et traduit une parole transgressant un ordre établi qui veut la réduire au silence. La narratrice va jusqu'à comparer ce bruit à une belle mélodie qui impressionne l'ouïe :

Le bruit que faisaient ces bracelets – bruit de chaînes qu'on secoue – représentait pour moi le chant le plus beau. Un chant aussi beau que le rire de Djedda quand elle se moquait des hommes. Plus émouvant encore qu'un chant désespéré. Un pur sanglot à l'envers.⁵¹⁰

Au-delà de sa valeur esthétique, le bracelet, ou ce qu'on appelle « khelkhal », symbolise des valeurs et des traditions sociales enracinées dans l'histoire de l'Algérie, c'est pourquoi il est transmis de génération en génération, de mère en fille. Ces bijoux perpétuent des mœurs, ils mettent en valeur une culture, mais aussi et surtout, ils incarnent la présence féminine, en annonçant la venue d'une femme, à travers le bruit qu'ils produisent. Ce sont ces effets du précieux bijou qui laissent Fadéla la narratrice impressionnée, mais aussi attachée à ceux portés par sa grand-

⁵⁰⁷ U.E.S., p36.

⁵⁰⁸ U.E.S., p115.

⁵⁰⁹ Ibid.

⁵¹⁰ Ibid.

mère, et elle se « rappelle toujours les bracelets de Djedda, quand ils s'entrechoquaient. »⁵¹¹. Elle se rappelle le bracelet, ce précieux bijou qui incarne aussi le partage et l'union, celui qui peut être transmis par un proche des générations passées ou offert en cadeau par une personne chérie ; Djedda « en avait une demi-douzaine à chaque poignet – bracelets en argent de sa mère, bracelets en or offerts par ses fils. »⁵¹².

La théorie de Jouve sur le personnage à travers la notion du portrait vestimentaire pourrait bien se lire dans l'œuvre de Fadéla M'Rabet, notamment dans le récit *Une enfance singulière*, car tout au long de ce récit, la narratrice/auteure fait appel à l'apparence vestimentaire mais aussi au portrait physique et moral du personnage Djedda. Afin de montrer l'effet positif de ce dernier sur sa personne, elle termine son récit par un rayon d'espoir en évoquant ses beaux souvenirs dans les plus belles régions de son pays l'Algérie, et « Le tout mêlé au khôl, au henné et aux foulards multicolores de Djedda »⁵¹³, cet agrément de la vie qui procure à la narratrice toutes les espérances.

En ce qui concerne la transmission de la tradition, il est évident que le gros travail est assuré par les grands-parents, car la communication semble être plus facile avec les personnes âgées. Généralement, les petits enfants passent plus de temps avec eux, ce qui crée une sorte de complicité et permet une certaine compréhension entre eux. La sagesse, mais aussi la disponibilité, des personnes âgées, des retraités, doivent être les facteurs qui donnent lieu à cette relation fluide. Ainsi, les grands-parents, en particulier la grand-mère, jouent un rôle important dans la préservation de la culture et la transmission des traditions aux nouvelles générations. Ils assurent la continuité en servant de trait d'union entre le passé et le présent.

La grand-mère possède plus de capacités et de facultés, plus que tout autre membre de la famille, sur le plan de la transmission orale des expériences et des connaissances. Sa sagesse et son expérience font d'elle une sorte d'encyclopédie vivante en matière de mémoire orale. Outre sa mission de sage-femme et les tâches quotidiennes qu'elle aime accomplir aux côtés de ses belles-filles dans la maison familiale, Djedda, la grand-mère de Fadéla, assure cette mission de la mémoire orale.

⁵¹¹ U.E.S., p115.

⁵¹² Ibid.

⁵¹³ U.E.S., p117.

C'est afin de mettre en lumière ce rôle de Djedda que Fadéla M'Rabet met dans son récit des passages où la narratrice Fadéla raconte et décrit les moments agréables passés avec sa grand-mère, en compagnie de tous les petits enfants de sa famille, des moments passés surtout durant les longues nuits d'été : « c'était sur la terrasse que se tenaient les veillées avec Djedda, assise sur une peau de mouton, entourée de ses petits-enfants et des collines bleues de Skikda »⁵¹⁴. Une « Djedda qui réinventait tous les soirs les *Mille et Une Nuits*. »⁵¹⁵, cet ensemble de contes provenant de différentes cultures et civilisations, et qui a traversé les siècles grâce à la tradition orale.

Afin de corroborer cette idée de « Djedda la transmetteuse de la tradition orale », Fadéla M'Rabet l'auteure montre d'abord l'attitude, mais aussi l'impression et la passion de la petite Fadéla ainsi que tous les petits enfants de sa famille, en usant de ces témoignages :

Nous retenions notre souffle quand elle commençait son récit. [...] Nous étions fascinés par l'univers qu'elle décrivait, mais plus encore par la manière dont elle l'évoquait. [...] Nous nous agrippions à elle, nous la supplions de ne pas s'arrêter. [...] Les tragédies de ses récits nous impressionnaient, mais les émotions, les affections de son enfance restaient pour nous abstraites. [...] Il lui arrivait, durant ces soirées magiques, de quitter son domaine pour nous transporter dans le désert d'Arabie⁵¹⁶.

Fadéla la narratrice « se rappela qu'elle avait pris grand plaisir dans son enfance à entendre les contes que sa grand-mère lui disait pour l'endormir »⁵¹⁷, et elle insère ensuite, des séquences bien choisies des récits (mises entre guillemets) que sa grand-mère racontait à la petite Fadéla, qu'elle était, et tous les autres petits-enfants de la maison familiale :

« Il était deux heures de l'après-midi. J'étais assise à l'ombre d'un olivier, quand j'entendis un grand galop. Je tournai la tête et vis un cavalier... » [...] « Un soir, j'ai été surprise par un orage dans l'olivieraie. La foudre tomba à côté de moi, tuant mon petit cousin Karim. » [...] « C'était l'automne. Un matin en se levant, Myriem trouva son patio jonché de

⁵¹⁴ U.E.S., p54.

⁵¹⁵ L.S.A., p 18.

⁵¹⁶ U.E.S., p53-54.

⁵¹⁷ Sand George, *La Reine du Coax, Contes d'une grand-mère*, tome II, groupe Privat/Le Rocher, 2007, Coll. Motifs, Bibliothèque électronique du Québec, p103

feuilles tombées de ses orangers. Elle [...] ramassa la feuille, la nettoya à la fontaine et la mangea. C'est ainsi que fut conçu Sidna Aïssa, que les chrétiens appellent Jésus. »⁵¹⁸

Ce travail de transmission orale de la mémoire collective qu'assurent les grands-mères en instruisant les petits-enfants est bien visible et lisible dans l'incipit du conte *La Reine Coax*, présentée sous forme de correspondance adressée par George Sand à sa petite-fille Aurore, dans son recueil de textes intitulé recueil *Contes d'une grand-mère*⁵¹⁹ :

Puisqu'à présent tu sais lire, ma chérie, je t'écris les contes que je te disais pour t'instruire un tout petit peu en t'amusant le plus possible. Tu apprends ainsi des mots, des choses qui sont nouvelles pour toi. Je me décide à publier un de ces contes pour que d'autres enfants puissent en profiter aussi : leurs parents ne m'en sauront point mauvais gré.⁵²⁰

Ce texte montre bien comment la grand-mère, qu'était George Sand, veille à la bonne instruction de ses petits-enfants, mais aussi celle de tous les autres enfants, à travers la publication de son livre contenant les contes et des récits fantastiques, lesquels constituent une grande valeur éducative à cette progéniture. Cependant, les conditions et les circonstances sont complètement différentes pour la grand-mère de Fadéla M'Rabet, surtout dans une Algérie en pleine occupation coloniale. N'ayant pas fréquenté l'école et à défaut d'instruction, Djedda se contente d'user du canal oral pour instruire ses petits-enfants en leur léguant sa culture et ses traditions ancestrales, à travers des contes anciens dont les récits fantastiques et les scènes tragiques ont des effets immédiats et apparents sur les sentiments et émotions des enfants. A ce propos, Fadéla M'Rabet n'oubliera pas de souligner également l'influence de la tradition orale, notamment les contes de Djedda, sur l'écrivaine qu'elle est ; elle écrira dans un autre récit, *Le muezzin aux yeux bleus*⁵²¹ qu'elle publie en 2008 : « Un écrivain se caractérise par une petite musique. La mienne est faite d'une polyphonie, celle de la multitude des voix de femmes de ma vie intra-utérine, des berceuses de toutes celles qui m'ont prise dans leurs bras, des contes de Djedda. »⁵²²

⁵¹⁸ U.E.S., p53-54.

⁵¹⁹ Recueil de contes de G. Sand, publié par Michel Lévy Frères, Paris, 1874.

⁵²⁰ Sand G, *La Reine du Coax, Contes d'une grand-mère*, tome II, groupe Privat/Le Rocher, 2007, Coll. Motifs, Bibliothèque électronique du Québec, p87.

⁵²¹ M'Rabet F, Riveneuve, Paris, 2008.

⁵²² M'Rabet F, *Le muezzin aux yeux bleus*, Riveneuve, Paris, 2008, p61.

II-3-3- Djedda la mémoire et l'appartenance à l'Algérie résistante :

La transmission des traditions assurée par la grand-mère garantit la sauvegarde de la culture et participe fortement à la construction de l'identité. En décrivant sa grand-mère, et en montrant ses tâches, Fadéla M'Rabet montre le rôle de Djedda dans la préservation de l'identité nationale, et montre combien et comment elle contribue à la construction de la personne de sa petite-fille Fadéla et à la confirmation de son identité. Depuis sa petite enfance, Djedda lui « insuffla le courage de se libérer » et lui « donne un magnifique exemple de réalisation personnelle ». Djedda fait de Fadéla une femme libre et indépendante, mais aussi et surtout une femme forte et toujours attachée à sa terre et ses origines. C'est dans ce sens que Fadéla M'Rabet rend un grand hommage à une écrivaine et poète algérienne, en l'occurrence Fadhma Aïth Mansour Amrouche, dans son dernier ouvrage *Le bonheur d'être Algérien*⁵²³. M'Rabet rend hommage aussi à l'exemplaire grand-mère que cette grande dame était, et à travers elle, à toutes les grands-mères algériennes : « Fadhma Aïth Mansour est le prototype de toutes les Djeddas de mon enfance. Elles nous ont donné l'amour de notre terre, la fierté de nos origines, la passion de notre dignité. »⁵²⁴, écrit-elle.

Ces grands-mères ont su transmettre les valeurs et les traditions ancestrales. Ainsi, l'auteure d'*Une enfance singulière* choisit l'appellation de Djedda à sa grand-mère, au lieu de la nommer, pour donner une dimension nationale, et pourquoi pas universelle, au personnage central de son récit. En effet, dans son dernier livre publié en 2019 elle écrira : « Djedda n'est pas seulement ma grand-mère, elle est la grand-mère de l'humanité. »⁵²⁵. Fadéla M'Rabet fait la même chose dans toute son œuvre ; à chaque fois qu'elle parle d'elle, elle revient sur cette appellation de la grand-mère en langue arabe, sa langue maternelle, mais aussi la langue de son père, dont les « lettres de noblesse n'avaient pas cours dans l'Algérie colonisée. »⁵²⁶. Le recours à cette langue, pour Fadéla M'Rabet, est lourd de sens, car, selon elle, la langue arabe représente une sorte de résistance contre la politique coloniale durant la période de « l'Algérie française », et tout comme l'islam, elle « a été une assurance contre la

⁵²³ Dernier ouvrage de Fadéla M'Rabet, publié en Algérie chez Enag, en 2019.

⁵²⁴ M'Rabet F, *Le bonheur d'être Algérien*, Enag, Alger, 2019, p25

⁵²⁵ Ibid., p21.

⁵²⁶ U.E.S., p16.

mort pendant la colonisation.»⁵²⁷. M'Rabet fait appel à la langue arabe, car c'est la langue de sa grand-mère, celle qu'elle a apprise quand elle a « reconnu la polyphonie de toute ces femmes qui assistaient Djedda »⁵²⁸, mais aussi celle apprise auprès de son père, « Baba qui l'aidait à traduire des textes d'arabe »⁵²⁹. Dans un autre ouvrage, en l'occurrence, *Le muezzin aux yeux bleus*, Fadéla M'Rabet reconnaît l'utilisation de la langue arabe, et exprime sa fierté de la langue de sa grand-mère et de son père. Tout comme la langue française, elle lui reconnaît également tous les prestiges ; elle affirme et assume son attachement aux deux langues que sont le français sa langue d'étude et d'écriture ainsi que l'arabe sa langue maternelle même si elle ne la parle pas beaucoup :

Mon écriture est faite de mes deux langues : la langue arabe parlée et la langue française littéraire. [...] J'utilise la langue française sans complexe et sans culpabilité. Sans arrogance, parce que je sais que la langue arabe aussi est une langue prestigieuse. Elle a été la langue de l'élite, enseignée à la cour de France. J'aurais été très fière de l'écrire et de la parler comme mon père.⁵³⁰

Selon Fadéla M'Rabet, cette langue, qui symbolise l'appartenance de sa grand-mère à sa communauté, représente le ciment de l'unité nationale, et comme constante de l'identité, elle est le symbole du maintien contre la politique d'assimilation et/ou le processus d'acculturation ou de déculturation mené par le pouvoir colonial en Algérie. Cette langue qui, selon elle, représente un vecteur de l'identité individuelle, et surtout celui de l'identité nationale, était un facteur de dignité et de fierté durant les dures épreuves de la situation coloniale. D'ailleurs, pour exprimer son mécontentement de l'attitude de l'une de ses étudiantes françaises qui supposait que Fadéla avait honte de son identité et de son origine algérienne, l'auteure/narratrice d'*Une enfance singulière*, évoque sa grand-mère. Elle convoque le personnage de Djedda, sa force de caractère mais aussi et surtout son attachement à sa terre, ses origines et son identité : « J'eus envie de lui répondre que ma grand-mère, analphabète, n'aurait pour rien au monde échangé son statut contre celui de la reine d'Angleterre, parce qu'elle considérait qu'être arabe était suffisamment

⁵²⁷ L.C.I., p77.

⁵²⁸ L.S.A., p33.

⁵²⁹ U.E.S., p16.

⁵³⁰ M'Rabet F, *Le muezzin aux yeux bleus*, Riveneuve, Paris, 2008, p69.

glorieux. »⁵³¹. Nous voyons comment, en France son pays d'adoption, la narratrice fait appel au personnage de Djedda pour d'écarter toute sorte d'acculturation et/ou de déculturation ; une façon même de dénoncer ce genre d'attitude.

Néanmoins, dans son récit *Le muezzin aux yeux bleus*, publié en 2008, en évoquant ce qu'on appelle la spécificité algérienne dans l'Algérie indépendante, Fadéla M'Rabet écrira :

Mais la guerre est finie, et les valeurs arabo-islamiques, qui sont bafoués en permanence, sont devenues le fond de commerce des potentats. Valeurs qui, pendant la colonisation et la guerre d'Algérie, ont été une assurance contre la mort, et sont devenues, telles qu'on les a figées aujourd'hui, un obstacle à la vie.⁵³²

Dans ce livre, où sont reprises les thèses défendues dans ses deux essais, elle remet en cause les valeurs arabo-islamiques telles que conçues et prônées dans l'Algérie actuelle ; elles sont contre la vie pensera-t-elle. C'est tout à fait le contraire des valeurs transmises par sa grand-mère, Djedda, celles qui « véhiculaient un art de vivre qui avait pour fondement l'humanité »⁵³³, souligne l'auteure/narratrice d'*Une enfance singulière*. Sans doute, c'est ce qui engagera Fadéla M'Rabet, 15 ans plus tard, à rappeler, dans son livre *Le bonheur d'être Algérien* la dimension plurielle de l'Algérie ; une Algérie riche sur tous les plans, humain, culturel, linguistique ...etc. Une Algérie qui, selon Fadéla M'Rabet, « a la plus grande diversité humaine »⁵³⁴, l'Algérie de Djedda, cette fameuse grand-mère qui a su léguer à ses petites-filles et ses petits fils, mais aussi à tous les enfants qu'elle a mis au monde, l'amour et l'attachement à leur pays, à la terre de leurs ancêtres, « cette terre rendue sacrée par le sang des martyrs »⁵³⁵. C'est pourquoi, l'auteure/narratrice d'*Une enfance singulière* reste toujours attachée à terre et au monde de Djedda, en dépit de toute la discrimination, la misogynie et l'ostracisme que subit la femme dans son pays l'Algérie.

⁵³¹ U.E.S., p68

⁵³² M'Rabet F, *Le muezzin aux yeux bleus*, Riveneuve, Paris, 2008, p66.

⁵³³ U.E.S., p111

⁵³⁴ M'Rabet F, *Le bonheur d'être Algérien*, Enag, Alger, 2019, p19.

⁵³⁵ Ibid.

Cette grand-mère qui « est née dans le constantinois berceau de la résistance »⁵³⁶ et « bercée par les récits de l'émir Abdelkader et ses illustres prédécesseurs »⁵³⁷, a toutes les influences positives sur sa petite-fille Fadéla, surtout en ce qui concerne son attachement à ses origines, à son pays natal, à la terre de son enfance. La petite Fadéla admirait la forte personnalité de sa grand-mère, son savoir-faire, mais aussi et surtout sa sagesse et sa simplicité, car elle était consciente, depuis sa petite et lointaine enfance, de la source de cette quiétude, elle savait très bien d'où vient cette force de caractère et cette maîtrise de soi. Pour le mettre en évidence, la narratrice d'*Une enfance singulière* souligne d'abord : « Djedda me subjuguait par son aisance. Elle lui venait sans doute des grands espaces de ses terres paternelles »⁵³⁸ ; ou encore : « Djedda la terrienne pactisait avec la nature »⁵³⁹ ; pour le confirmer par la suite, en faisant appel à sa propre expérience personnelle : « cette sérénité, je l'ai découverte moi-même, jeune femme, dans le grand désert saharien »⁵⁴⁰. C'est ainsi que la narratrice d'*Une enfance singulière*, Fadéla la petite-fille préférée de sa grand-mère, parle de son amour et de son attachement à Djedda, à travers laquelle elle nous montre son attachement et son amour à son pays l'Algérie.

Même le drapeau, cet emblème qui joue un rôle social important, ce symbole d'appartenance et de fierté, est relié à la grand-mère. Là encore, Fadéla M'Rabet a réussi ingénieusement la fusion entre Djedda et l'Algérie ; elle a su mettre en relief le rapport entre les deux, en mettant en valeur l'harmonie entre le foulard de Djedda et le drapeau algérien brandi pour fêter l'indépendance du pays. Ce foulard que la grand-mère avait offert à sa petite-fille juste avant sa mort reste un souvenir éternel, un cadeau qui rappellera à jamais la fameuse Djedda, mais il demeure aussi une sorte de bannière qui lui rappellera l'indépendance algérienne, un certain le 05 juillet 62. Il restera un symbole de la fin de 132 ans de colonisation française en Algérie. Pour Fadéla M'Rabet, le fichu de sa grand-mère est un signe de liberté, un symbole de l'appartenance et de l'identité nationale, c'est pourquoi elle fait usage de la langue arabe, dans *Le muezzin aux yeux bleus* pour écrire : « El âlem, c'est le foulard que

⁵³⁶ U.E.S., p108.

⁵³⁷ U.E.S., p84.

⁵³⁸ U.E.S., p51.

⁵³⁹ Ibid.

⁵⁴⁰ Ibid.

Djedda m'a tendu peu de temps avant sa mort, qu'elle avait noué en bandeau sur ses cheveux, le jour de l'indépendance »⁵⁴¹.

Cette fusion entre Djedda la grand-mère et l'Algérie le pays d'enfance, qui semble être implicite dans le premier récit de Fadéla M'Rabet, est reprise encore une fois et est exprimée de manière explicite, neuf ans après, en 2012 dans le récit/essai *La salle d'attente*. Après avoir peint l'Algérie glorieuse d'hier et déploré celle de l'espérance qui peine à trouver son chemin aujourd'hui, Fadéla M'Rabet choisit de terminer son livre par un vibrant hommage à sa grand-mère adorée Djedda, mais aussi à son pays natal l'Algérie. Elle choisit de clôturer les récits de sa narratrice par un hymne attribué à ces deux constantes fondamentales de sa personnalité, où elle reconnaît surtout la bonne éducation de sa grand-mère. Elle montre son amour inconditionnel à l'Algérie tout comme elle rappelle celui de sa grand-mère ; elle semble les fusionner, pour mieux exprimer son immense attachement à sa terre natale, pour affirmer fièrement son identité. Fadéla M'Rabet nous livre son texte lourd de sens et fort en résonance, au point de sentir les mots martelés de la narratrice :

Personne ne détruira jamais l'amour que j'ai pour l'Algérie [...] L'Algérie, c'est Djedda. Personne ne détruira son image, le fondement de ma personnalité. Je suis habitée par son maintien, sa voix, ses parfums [...] Djedda était-elle l'Algérie, ou l'Algérie était-ce les terres où nous emmenait Djedda ? Des terres chaudes au soleil, aux herbes craquantes à midi [...] Djedda, incarnation de l'Algérie, son alliée et sa modératrice. C'est parce qu'elle a aimé et protégé indifféremment tout enfant qu'aucun être humain ne m'est étranger. Que la terre entière est mon pays.⁵⁴²

L'auteure/narratrice insiste sur l'importance, sinon l'influence de sa grand-mère en précisant que Djedda reste toujours le personnage central de ses récits ; « Sa respiration rythme mes narrations », rappelle-telle avant de poursuivre : « l'éclat de mes matins quel que soit l'endroit où je me trouve, quel que soit le temps, restera éternellement celui de mes aurores à ses côtés »⁵⁴³. Djedda (grand-mère) est pour Fadéla ce qu'est Yemma (mère) pour Jeannot⁵⁴⁴, « non comme une image fugitive

⁵⁴¹ M'Rabet F, *Le muezzin aux yeux bleus*, Riveneuve, Paris, 2008, p48

⁵⁴² L.S.A., p101.

⁵⁴³ Ibid.

⁵⁴⁴ Prénom que Jean El Mouhoub Amrouche a employé dans une lettre adressée, un certain 16 avril 1945, depuis Paris, à sa mère Fadhma Aït Mansour qui se trouvait à Radès, en Tunisie.

qui traverse en éclaire la mémoire, mais comme l'air qu'il respire, et sans lequel il mourrait étouffé »⁵⁴⁵, elle est la source de sa vie. Djedda, pour Fadéla M'Rabet, c'est la mémoire, le lien entre le passé et le présent ; c'est l'identité, l'appartenance à la terre, à son pays natal l'Algérie. C'est pourquoi, la grand-mère, Djedda, est un personnage omniprésent dans le récit *Une enfance singulière*, et elle occupe une place importante presque dans toute l'œuvre de l'écrivaine, mais également dans ses travaux, ses interventions, et ses communications, à l'instar de celle faite lors d'une rencontre organisée, en 2009 à Alger, entre des écrivains algériens et européens sous le thème : *Le dialogue interculturel et le rôle des écrivains dans la promotion de la diversité*. Djedda, la grand-mère, est l'élément moteur de cette communication, intitulée *Toute écriture est mixte comme tout mariage*, qui reprend des extraits complets de son livre *Le muezzin aux yeux bleus*. Avec une écriture poétique, Fadéla M'Rabet met en rapport Djedda, sa grand-mère et l'Algérie, sa patrie :

Quand je dis El Djazair, Algérie en arabe, c'est d'abord l'image de Djedda ma grand-mère qui se présente à moi. Je la vois entre ciel et terre sur la terrasse, à la fois bien plantée sur ses jambes comme sur un piédestal et la tête touchant le ciel, face à la mer dans la clarté de l'aurore. Elle est présente comme les collines, comme le ciel, comme la mer. Elle est dans le paysage qu'elle anime. [...] Djedda rayonnante s'impose à moi quand je pense à l'Algérie en arabe. C'est un peu la Maya nue du Prado, c'est l'Algérie sensuelle et splendide de mon enfance, voilée de la transparence de sa lumière.⁵⁴⁶

Même Maurice Tarik Maschino, son mari, rend un hommage, dans son dernier ouvrage *L'Algérie toujours*, à cette grand-mère qui l'avait marqué le plus dans la famille de Fadéla. Lors d'un passage dans la maison familiale de Skikda, l'écrivain et militant de la cause nationale algérienne recevait un accueil chaleureux, surtout de la part de Djedda qui l'adoptait dès le départ et l'invitait d'emblée à être de la famille. L'écrivain journaliste en témoigne : « De ses parents, grands-parents, oncles, cousins que j'allais peu à peu découvrir, je fais la connaissance, ce premier soir, de Djedda, la grand-mère de Fadéla, qui vient nous ouvrir [...] elle me reçoit avec beaucoup de sympathie »⁵⁴⁷ ; il reproduit même les propos de Djedda, « Ici, tu es chez toi, mon fils », pour montrer l'acquiescement de la grand-mère de Fadéla à

⁵⁴⁵ Aït Mansour Amrouche F, *Histoire de ma vie*, Bouchène, Alger, 1990, p17

⁵⁴⁶ M'Rabet F, *Le muezzin aux yeux bleus*, Riveneuve, Paris, 2008, p45, 46 (texte repris dans une communication à Alger en 2009)

⁵⁴⁷ Maschino T M, *L'Algérie toujours*, Dalimen, Alger, 2012, p121

un couple dont la relation va s'officialiser quelques mois plus tard. Ce soutien précieux de la grand-mère à sa petite-fille aura sans doute un impact sur l'évolution de la relation entre Djedda et Fadéla mariée, pourquoi pas sur Fadéla M'Rabet l'écrivaine et la mise en texte de son histoire, mais aussi sur le processus de l'inscription de la mémoire dans le texte littéraire. Ne reconnaît-elle pas que tous ses récits suivent le rythme de la respiration de Djedda ? Sinon, le bruit de ses bracelets qu'elle compare à la musique ; un chant qui berce encore Fadéla l'adulte, l'écrivaine.

Ce sont toutes ces choses qui ont fait de la petite Fadéla ce qu'elle est aujourd'hui, des choses qu'elle a apprises aux côtés de sa grand-mère qu'elle célèbre dans toute son œuvre ; Djedda qui a réussi l'éducation de ses petits-enfants, notamment Fadéla ; Djedda qui a marqué son temps et son groupe social ; Djedda qui a su transmettre l'histoire et la mémoire ; Djedda qui a légué son héritage culturel ; Djedda qui a su inculquer à ses petits-enfants l'esprit universel, mais sans faillir à l'amour de leur pays, l'attachement à leur terre sacrée, à leurs origines et identité, tel que le montre Fadéla, la narratrice d'*Une enfance singulière* :

Ce désir d'être reconnu vient de loin. Longtemps, j'ai été une Algérie ambulante, quand mon identité était niée. Je me disais algérienne comme on brandit un drapeau. Je suis algérienne, c'était toujours ainsi que j'amorçais le dialogue avec l'autre.⁵⁴⁸

C'est ainsi que la jeune Fadéla était consciente de ce précieux héritage légué par Djedda, et c'est comme ça que Fadéla l'écrivaine d'aujourd'hui, sait très bien d'où lui provient cette volonté de prouver son existence et ce bonheur d'appartenir à l'Algérie.

II-4- La greffe de l'essai sur le récit.

II-4-1- Pourquoi le retour à l'essai ?

D'aucuns pourront se poser des questions sur cet intitulé, notamment le mot greffe. Nous devons, d'abord, signaler que nous avons formulé ce titre lors d'une discussion fructueuse avec le professeur Claude Coste⁵⁴⁹, en février 2019, à

⁵⁴⁸ U.E.S., p67.

⁵⁴⁹ Professeur de littérature française et francophone à l'université Cergy-Pontoise, rencontré pour la première fois dans le cadre du séminaire organisé par le laboratoire LISODIP de l'ENS de Bouzareah, en avril 2016. (*La théorie, pourquoi faire ?*, présenté par le professeur Claude Coste). Il est auteur de

l'université Cergy-Pontoise, suite à notre bref exposé sur les œuvres de Fadéla M'Rabet. Nous devons ensuite rappeler qu'en plus des domaines médical et agricole, les dictionnaires Larousse et Le Robert indiquent l'usage de ce mot en littérature : « Littéraire : ce qui s'ajoute, ce qui est ajouté pour enrichir, modifier, etc. »⁵⁵⁰ ; « ajouter, insérer, introduire, enter (littéraire) »⁵⁵¹.

Après la lecture des récits autobiographiques de Fadéla M'Rabet, nous avons remarqué dans toutes ses œuvres, le recours constant à l'analyse, au texte de réflexion et au commentaire personnel, sinon à la critique. Nous avons constaté cette tendance à vouloir s'échapper de la narration pour retrouver son écriture préférée, nous semble-t-il. Retrouver l'écriture de l'essai qu'elle choisit en 1964, rappelons-le, suite à son exclusion de l'enseignement, mais aussi et surtout l'interdiction de ses émissions à la radio algérienne. Sans doute, ce genre littéraire, influencé par son écriture journalistique, a marqué l'écrivaine Fadéla M'Rabet qui, trente ans après, opte pour un autre genre. Elle s'oriente vers le récit, notamment autobiographique, qui repose sur la vie réelle de son auteur. Nous pouvons dire qu'elle ne veut pas s'éloigner trop de l'essai, ce genre argumentatif proche de la réalité où un auteur présente ses idées et/ou son opinion sur un sujet particulier ; il fait appel à ses expériences personnelles afin de persuader ses lecteurs et proposer ses analyses. Dans une communication intitulée *Toute écriture est mixte comme tout mariage*⁵⁵², Fadéla M'Rabet souligne « Ecrire, c'est retrouver cette voix intérieure qui ne ment pas, qu'on a voulu étouffer, c'est rechercher d'abord le mot le plus juste et non pas le plus savant, pour la transmettre et non pour éblouir ». Nous voyons, donc, clairement comment l'écrivaine exprime, à chaque fois, sa volonté et son attachement, sinon son engagement, à écrire le réel ; le vrai, d'après elle. C'est pourquoi le profil de l'essayiste revient fréquemment dans l'œuvre de Fadéla M'Rabet, y compris les

plusieurs ouvrages sur Barthes dont le dernier : *Dictionnaire Roland Barthes*, Honoré Champion, Paris, 2024.

⁵⁵⁰ Le dictionnaire français Larousse, www.larousse.fr.

⁵⁵¹ Le dictionnaire Le Robert, Le Robert Dico en ligne, www.lerobert.com.

⁵⁵² In *Le dialogue interculturel et le rôle des écrivains dans la promotion de la diversité*, directrice de publication, S.E. Madame Laura Baeza, Délégation de l'union européenne en Algérie, Alger, octobre 2009, p46.

récits autobiographiques, au point que l'éditeur présente l'un de ses ouvrages, en l'occurrence *La salle d'attente*, comme texte entre les deux genres⁵⁵³.

Enfin, vu le nombre important de passages qui appartiennent à l'essai dans les récits de Fadéla M'Rabet, nous allons devoir sélectionner les plus significatifs et les plus expressifs. Nous allons nous pencher sur les paragraphes qui renferment les commentaires personnels et expriment les opinions de l'écrivaine. Nous allons mettre en lumière les parties où l'auteure abandonne la narration et s'absorbe dans la réflexion, pour donner sa vision du monde, ses idées personnelles sur des sujets qui préoccupent l'humanité en général et sa société en particulier, notamment la question de la femme en Algérie.

II-4-2- L'essai dans *Une enfance singulière* : le mépris et la violence à l'égard des femmes.

Dans son premier récit autobiographique *Une enfance singulière*, publié en 2003 chez Anep, Fadéla M'Rabet ne manque pas de passer à la pratique essayistique à chaque fois que l'occasion se présente. Dans le chapitre huit de son livre, après avoir cherché, dans ses souvenirs lointains, les « angoisses » et « terreurs » qu'enduraient les femmes algériennes de son enfance, l'auteure se consacre à la réflexion pour analyser le comportement des hommes algériens à l'égard de la femme :

Les Algériens manifestent toujours une grande violence verbale, même quand ils vous veulent du bien. Ils peuvent vous parler avec une extrême brutalité et vous offrir l'hospitalité. Il y a une irresponsabilité verbale chez presque tous, qui déstabilisante, et même terrifiante. A tout moment, tout peut basculer. Un Algérien peut être tout et son contraire – mièvre, jamais. Il y a chez lui le pire et le meilleur, le héros et le voyou. Avec les femmes, c'est souvent le voyou qui prend le dessus. La façon dont ils s'adressent à elles est chargée de violence et de mépris.⁵⁵⁴

L'auteure d'*Une enfance singulière* reprend les thèses développés dans ses deux essais publiés dans les années soixante, celles qui consiste à dénoncer la

⁵⁵³ Entre autobiographie et essai, *La Salle d'attente* dépeint l'Algérie d'aujourd'hui, héritière d'un passé glorieux, dont le présent, fait d'espérances trahies et d'attentes toujours déçues, est accablant. (Dans le résumé des éditions Des femmes, Antoinette Fouque, www.desfemmes.fr)

⁵⁵⁴ U.E.S., p73

conduite des Algériens. Elle profite de ce passage à l'essai pour faire une critique sévère de la conduite des Algériens à l'égard de la femme. Elle dresse une sorte de réquisitoire contre l'attitude masculine machiste et méprisante, mais elle désapprouve aussi l'attitude de la femme soumise et dévalorisée, celle qui provient de la conception machiste de la femme au foyer⁵⁵⁵. Elle dénonce la conception qui réduit la femme à la fonction de ménagère et de génitrice, celle qui fait de la femme une machine à produire des enfants, particulièrement des garçons tel que le souligne Fadéla M'Rabet dans ses œuvres, notamment *Une enfance singulière*. A travers cette critique, elle montre également comment la société des hommes – avec la complicité de la majorité des femmes bien sûr – sacralise les garçons et dévalorise la fille, et ce depuis sa naissance⁵⁵⁶. L'essayiste montre ainsi le poids de la tradition sur la fille, en mettant en évidence la discrimination du système patriarcal, soutenue et souvent mise en œuvre par la mère ; la fille est accueillie dans l'indifférence totale et elle subira éternellement le mépris outrageant des hommes :

La petite fille souffrira toute sa vie de cet accueil sans youyous, réservés aux garçons, et éprouvera constamment le besoin de se faire pardonner. Comme si elle se sentait toujours de trop. Comme si elle devait une reconnaissance éternelle à son père de ne pas l'avoir enterrée vivante à la naissance, comme on le faisait à l'époque anté-islamique. En Algérie, plus qu'ailleurs, une petite fille est en permanence culpabilisée. Les pleurs, les lamentations, les invectives de sa mère réactivent chaque jour sa culpabilité de ne pas être un garçon. Toute sa vie, elle devra présenter des excuses et n'aura qu'un désir : être reconnue.⁵⁵⁷

Selon l'essayiste Fadéla M'Rabet, ce mépris des hommes poursuit, donc, la femme depuis son petit âge jusqu'à un âge avancé. De l'indifférence à sa naissance, du retrait de l'école à sa jeunesse, la marier de force par la suite, en la donnant à un inconnu qui va mener à terme cette entreprise de la « haine ». Plus loin dans le récit, dans le onzième et dernier chapitre, la narratrice Fadéla, après avoir raconté quelques histoires avec sa grand-mère, passe la main à l'essayiste pour faire le procès des hommes algériens. Elle les accuse de « haïr » les femmes en leur infligeant de telles souffrances, en les méprisant depuis la naissance :

⁵⁵⁵ Dictionnaire Dicos Encarta 2009. (in définition de machiste)

⁵⁵⁶ Nous pensons au texte d'une chanson de Farid Ferragui « *Yelli* », « *Ma fille* » qui, sans doute, a contribué au choix de nos thèmes de recherche qui englobent la condition féminine. Ladite chanson met en évidence le mauvais accueil à la petite fille nouveau-née : elle est privée même des youyous.

⁵⁵⁷ U.E.S., p74.

Il faut vraiment qu'ils nous haïssent pour qu'un père livre une petite fille confiante et pleine de rêves, élevée dans la pudeur et le mysticisme, à un inconnu qui la forcera, l'utilisera, puis usée et vieillie précocement par des grossesses successives, la rejettera.

Il faut vraiment qu'ils nous méprisent pour inscrire notre nom dans une case du livret de famille avec, en attente d'être occupées, trois autres cases [...] Oui, il faut vraiment qu'ils nous dénie toute dignité pour nous soumettre, de la naissance à la mort, à la tutelle d'un homme...⁵⁵⁸

Il nous est arrivé de signaler antérieurement le rapprochement du raisonnement de Fadéla M'Rabet avec les réflexions de Franz Fanon. Justement dans son essai qui présente son étude sur la révolution algérienne, l'essayiste psychiatre réserve un chapitre à la famille algérienne, et nous propose une analyse sur le statut de la fille dans la structure familiale, en se basant sur la relation père/fille. Fanon estime que la fille est dépréciée dans la famille algérienne, contrairement au garçon qui est privilégié, car il est toujours considéré comme une source de richesse mais aussi et surtout comme un facteur majeur de la continuité dans la famille. C'est pour cette raison, pense Fanon, que la fille, privée de toute possibilité d'évolution ou de construction de sa personne, se trouve dans la situation de prendre sur son dos le fardeau de la société et ses traditions. Afin de montrer cette indifférence ou ce mépris que la société fait subir à la fille, l'essayiste psychiatre écrit :

Dans la famille algérienne, la fille est toujours à un cran en arrière du garçon. Comme dans toutes les sociétés où le travail de la terre représente la source principale des moyens de subsistance, le mâle, producteur privilégié, jouit d'un statut quasi seigneurial. La naissance d'un garçon dans une famille est saluée avec plus d'enthousiasme que celle d'une fille. Le père y voit en effet un compagnon pour les travaux, un successeur sur la terre familiale et à sa mort un tuteur pour la mère et les sœurs. La jeune fille, sans être humiliée ou délaissée ressent assez bien la surenchère faite autour de son frère.⁵⁵⁹

Nous voyons, donc, clairement le rapprochement, sinon l'analogie, entre les raisonnements des deux médecins, écrivains et essayistes. Les deux montrent la souffrance de la fille depuis sa naissance jusqu'à sa mort ; les deux montrent le poids de la tradition sur elle ; les deux montrent l'injustice et le mépris que la société fait subir à celle-ci. Enfin, les deux montrent la complicité de la femme elle-même, notamment la mère, dans cette entreprise de marginalisation et d'ostracisme menée par la société des hommes, et ce depuis des siècles.

⁵⁵⁸ U.E.S., p106.

⁵⁵⁹ Fanon F, *L'an V de la révolution algérienne*, in Frantz Fanon œuvres, Hibr, Alger, 2014, p338

II-4-3- L'essai dans *Une femme d'ici et d'ailleurs* : les effets et les dangers de l'anesthésie.

Dans *Une femme d'ici et d'ailleurs*, le récit atteint « le salon d'une grande famille bourgeoise de Constantine », où Fadéla la narratrice nous relate les moments de conversation entre femmes, en majorité universitaires, autour du personnage controversé de Simone de Beauvoir. Pour conclure la conversation, Fadéla martèle en avançant son point de vue sur la vérité : « Pour moi, chercher la vérité, ou la dire, quitte à faire mal, c'est l'honorer. Cela permet de vivre les yeux ouverts. Pour avancer. Progresser. Même s'ils sont voilés de larmes. La vérité est la seule condition possible d'un relèvement, d'une renaissance. »⁵⁶⁰. C'est suite à cette discussion contradictoire que l'essayiste intervient, donc, pour dire la vérité est une condition sine qua non pour le développement et l'épanouissement d'une société. Elle invite ses concitoyens à se mettre au diapason du monde qui évolue, au lieu de rester aveuglément fidèle à la tradition qui fixe les peuples. En sa qualité de médecin de formation, elle fait appel au langage médical pour décrire la situation que la société algérienne de son époque risque d'endurer si l'on refuse « la vérité » et on ignore la réalité du monde moderne ; elle rappelle que : « L'anesthésie soulage la douleur, mais ne guérit pas. ». En recourant à la métaphore, l'essayiste médecin met en garde de la stagnation sociale, elle prévient de l'immobilisme, et du conservatisme qui bloque les sociétés :

Cette anesthésie n'est pas euphorisante, elle est paralysante. Elle fige la société, qui refuse toute autre conception du monde que celle de la tradition [...] Dès l'enfance, le devenir d'un être est tout tracé, et [...] le petit sait quelle sera sa vie. Comme la petite fille sait qu'elle sera mariée, à quel cousin on l'a promise, et que sa fonction principale, la plus honorifique en tout cas, sera de mettre au monde des garçons...⁵⁶¹

L'essayiste avertit ses lecteurs de cet état de sommeil où sombrent les sociétés rétrogrades qui ne veulent pas être « réveillées »⁵⁶² ou « inquiétées ». Des sociétés qui, au nom de la fidélité à la tradition, refuse de quitter la zone de confort,

⁵⁶⁰ U.F.I.A., p30.

⁵⁶¹ U.F.I.A., p30-31.

⁵⁶² Nous pensons au texte du poème de Lounis Ait Menguellet « Ttes ttes », « Dors dors », traduction Tassadit Yacine, Ait Menguellet chante..., Bouchene/awal, Alger, 1990, p 282.

d'après l'auteure. C'est pourquoi, elle prévient de l'effet anesthésiant du conservatisme, de l'attachement aveugle à la tradition et la mauvaise interprétation de la religion ; elle met en garde en soulignant : « cette croyance dans la « prédestination » est séduisante parce que rassurante, et la reproduction, de génération en génération, des rôles et des rituels contribue à la sérénité.»⁵⁶³. Pour l'essayiste, cette situation d'immobilisme d'une société réfractaire au changement tue la singularité, elle exclue l'individu en l'astreignant à s'effacer et à se fondre dans la communauté, ou plutôt dans la tribu. Cette tribu et sa logique refuse à l'individu toute autonomie et tout esprit critique, car elle est accusée d'atteinte au groupe social toute personne prétendant être indépendante ; elle est exclue toute personne qui veut se libérer des contraintes de la société, pour être elle-même. L'essayiste enchaîne ensuite pour montrer les craintes d'une tribu qui vénère les contraintes :

Chercher à être soi-même en se fondant sur son propre jugement peut conduire, en effet, à une autre conception du monde [...] Conception « diabolique », pour la plupart. Voilà pourquoi cette société figée empêche, ou tente d'empêcher, toute conscience singulière de se manifester, privilégie la tradition, et contraint chacun à l'observation la plus stricte de la loi : celle des ancêtres.⁵⁶⁴

L'essayiste n'hésitera pas à prôner la conception laïque de la gestion de la cité, qui consiste à séparer l'Etat de la religion ; « une conception moderne, scientifique [...] qui distingue absolument le religieux du politique [...] ne conçoit pas que le religieux régie [...] la vie sociale, comme la vie privée », soutient-elle avant de préciser que la vie privée n'existe dans les sociétés traditionalistes et religieuses. Et pour conclure sa réflexion, l'essayiste alerte ses lecteurs, mais aussi et surtout ses compatriotes algériens, sur les dangers d'une quelconque résignation à ces lois. Pour elle, abdiquer à ce genre de pouvoir est une condamnation à mort, car « on s'interdit de découvrir le monde en mouvement » et on reste les serviteurs des gardiens de la tradition qui veulent « maintenir les femmes et les hommes dans le carcan de leur archaïsme mental. »⁵⁶⁵.

Dans le onzième chapitre de son récit, Fadéla M'Rabet revient sur le comportement des Algériens à l'égard de la femme, un sujet qui occupe une place

⁵⁶³ U.F.I.A., p31.

⁵⁶⁴ Ibid., p32.

⁵⁶⁵ Ibid.

importante, sinon fondamentale, dans ses deux essais que nous avons étudiés précédemment. Mais, cette fois-ci en utilisant le « je » de l'énonciation, ou plutôt, « le « je » des témoins »⁵⁶⁶, tel que le qualifie Jean Déjeux. « A l'indépendance de l'Algérie, j'ai vu que les Algériens se comportaient avec les Algériennes avec le même mépris, le même sadisme qu'avec les Françaises »⁵⁶⁷, écrit-elle pour témoigner des « dégâts » causés à de vulnérables filles de la casbah qui travaillaient dans les ministères ou les entreprises à Alger, généralement comme des secrétaires. C'est là qu'elle va reprendre le thème de « la haine » soulevé dans son premier récit autobiographique et dans ses essais. C'est là que l'essayiste reprend la parole pour analyser cette attitude de l'homme algérien à l'égard de sa compatriote. Mais cette fois-ci, elle déculpabilise l'homme algérien d'une « haine » qu'elle qualifie pourtant de flagrante ; elle incrimine la société qui, d'après elle, crée ce genre d'individu : « ce comportement ne peut être que le produit de leur éducation, des modèles véhiculés par notre société. »⁵⁶⁸.

Pour montrer l'ampleur de cette « haine », l'essayiste s'appuie sur les propos d'un homme algérien qui compare la femme à une « poubelle » ; d'après elle, c'est un exemple qui illustre la conception de la sexualité chez l'Algérien. Mais, elle n'oublie pas de préciser que cette « haine » injustifié contre la femme n'est que l'un des signes de la haine de soi :

Un homme qui pense que son sperme est une ordure est un homme qui se méprise. Il a la haine de soi parce qu'on lui a inculqué la haine du sexe. En même temps, on lui a donné une éducation machiste, qui glorifie la force, la virilité. La virilité, pour la plupart des hommes, c'est le sexe.⁵⁶⁹

Là encore, Fadéla M'Rabet accable la société et critique le modèles d'éducation qu'elle lègue aux individus. Puis elle explique que cette haine du sexe, ajoutée à la haine de la femme en tant que telle, engendre un déséquilibre dans l'activité sexuelle qui se base, dès lors, sur le rapport de force, et non sur l'amour mutuel et le plaisir partagé. Nous imaginons l'état de la jeune fille devant un homme

⁵⁶⁶ « Le « je » des témoins dans les récits de vie se veut directement en prise sur le vécu de l'auteur », écrit Jean Déjeux dans *Le « je » féminin au Maghreb*, chapitre 5 de son ouvrage *La littérature féminine de langue française au Maghreb.*, Karthala, Paris, 1994, p71

⁵⁶⁷ U.F.I.A., p73.

⁵⁶⁸ U.F.I.A., p74.

⁵⁶⁹ Ibid.

qui se comporte comme un dangereux « va-t-en-guerre », qui préfère la confrontation à l'émotion, l'horreur à l'amour, tel que le souligne l'essayiste :

Dans ce contexte de machisme et de haine du sexe, la sexualité n'est pas une activité ludique. Le sexe, c'est la guerre, où le mâle impose sa loi à plus faible que lui. Il se comporte comme un violeur de guerre. Il va vers la fille comme il va à la guerre. Pour nier l'autre, pour l'avilir, pour le détruire, pour le tuer. Et par, l'intermédiaire de la femme, il piétine ainsi toute sa famille, toute sa tribu. Dans sa jubilation, les sentiments de sa partenaire ne comptent pas. Elle n'est que le lieu d'assouvissement jubilatoire de ses pulsions de destruction, de haine.⁵⁷⁰

Cette haine, selon l'essayiste, est ainsi « féroce » car, aux yeux de l'homme, la femme qui transgresse les règles de sa tribu ne doit recevoir que détestation et mépris. La femme, aux yeux de la tribu, est une source de déshonneur, c'est pour cette raison que toute la communauté masculine veille, ou plutôt, surveille le sexe des femmes, ajoute-t-elle :

Comme on vit dans un système patriarcal qui veut que les hommes soient les gardiens de la sexualité des femmes, c'est toute la tribu qui subit l'opprobre. On peut même dire qu'il suffit de posséder une de ses femmes pour porter atteinte à la dignité de toute la communauté. Tous les hommes du groupe perdent leur statut d'hommes, à moins de laver l'affront dans le sang.⁵⁷¹

Nous voyons comment l'essayiste montre le poids de la tradition ainsi que les lois de la société, notamment la tribu, sur la femme, mais cette fois-ci, elle inclue l'homme qui, lui aussi, subit les contraintes et se soumet aux exigences de la société. Fadéla M'Rabet l'essayiste semble vouloir dire que le comportement négateur de l'homme, qu'elle ne cesse de critiquer dans ses œuvres, est le produit de la société ; une manière d'être moins virulente à l'égard de l'homme, une façon d'éviter la confrontation qu'elle dénonce, mais aussi une façon de responsabiliser les femmes. C'est pourquoi, elle prévient les jeunes filles de prendre en charge, d'elles-mêmes, leur problèmes, de prendre leur destin en main : « Tant que l'éducation de l'Algérien sera ce qu'elle est, il n'y a qu'un seul remède : apprendre aux filles à se protéger. »⁵⁷². En donnant sa conception de la femme révolté, elle appelle ces jeunes filles à s'insurger contre ce comportement machiste, contre ces pratiques fidèlement

⁵⁷⁰ U.F.I.A., p75.

⁵⁷¹ U.F.I.A., p76.

⁵⁷² Ibid.

transmises de père en fils ; elle les appelle à refuser cette sexualité qui se fait dans le dénigrement, la violence, et le mépris total :

Une femme véritablement révoltée dit non à ce genre de sexualité, elle dit non à ces jeux dans les toilettes, dans des caves poubelles. Il faut qu'elle sache qu'au moment même où elle franchit le seuil de la cave, elle devient une poubelle, où le petit ami, et ses copains ensuite, se soulageront de leur trop-plein d'ordures, sans états d'âme.⁵⁷³

Il est apparent, dans ce récit d'*Une femme d'ici et d'ailleurs*, à quel point Fadéla M'Rabet reprend son style essayistique qui semble être meilleur pour mettre en lumière la situation de la femme algérienne, dénoncer sa condition, mais aussi défendre ses droits et l'incite à agir...

II-4-4- L'essai dans *Le café de l'Imam* : l'essai sur les traces de Montaigne :

Dans le récit intitulé *Le café de l'Imam*, Fadéla M'Rabet n'oublie pas encore de faire appel à son écriture essayistique. Pour renforcer son discours, elle fait référence au précurseur de l'essai Michel de Montaigne. Situation du récit oblige ! Dans un café à Paris, la narratrice Fadéla écoute la discussion de deux femmes parisiennes assises à table voisine : l'une d'elle s'interroge sur le comportement de son employée algérienne qui n'a pas ouvert, devant elle, la boîte de son cadeau d'anniversaire. Une femme d'un milieu traditionnel, quand « elle reçoit un cadeau, elle est toute contente, mais avec pudeur et retenue »⁵⁷⁴, fait comprendre à son interlocutrice, qui montrera, tout de même sa bienveillance. Pour saluer la réaction bienveillante de cette femme française, l'auteure/narratrice la met en parallèle avec une autre attitude opposée, celle des personnes qui manquent de compréhension à de telle situation. Par ailleurs, le contexte lui permet à l'essayiste de critiquer les tenants du « choc de civilisation », anciens partisans de la « mission civilisatrice » qui ne font pas l'effort de décoder le langage d'autrui, notamment les immigrés. Dans le but de mettre en valeur la bienveillance de cette dame qui semble comprendre, par la suite, le comportement de son employée, elle s'appuie sur une citation de Montaigne qui met en évidence ce manque, pour ne pas l'absence de compréhension des émotions et comportements d'autrui :

⁵⁷³ U.F.I.A., p76.

⁵⁷⁴ L.C.I., p95.

D'autres auraient parlé avec grandiloquence de « choc de civilisation » au lieu d'étudier les codes de ceux qu'ils accueillent ou côtoient. Bien souvent ils découvriraient que les voyous et les barbares ne sont pas ce qu'on croit : « Chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage. Il semble que nous n'avons d'autre mire de la vérité et de la raison que l'exemple et idée des opinions et usances du pays où nous sommes. », dit Montaigne.⁵⁷⁵

Le recours à Montaigne se révélera une seconde fois quand la même femme lui demanda si elle se sentait algérienne ou française⁵⁷⁶ ; la narratrice préfère à nouveau les propos du précurseur de l'essai qui écrit dans *Essais* : « J'estime tous les hommes mes compatriotes et j'embrasse un Polonais comme un Français ». Il est clair que l'auteure/narratrice veut donner à ses pensées, à sa vision de monde une dimension universelle, mais aussi mettre en avant une posture humaniste. Elle enchaîne dans un style essayistique qui lui permet de mieux définir sa personnalité et d'expliquer sa conception du monde :

Avec ma culture arabe et ma culture française, je suis à la fois dans le monde de ma mère et dans celui de mon institutrice. Je peux comprendre leurs pensées, leurs comportements. [...] Ma mère, mon institutrice : je suis en elles quand elles s'expriment, mais je ne pense pas nécessairement comme elles [...] De les comprendre de l'intérieure ne signifie pas que je les approuve, que je fais miennes leurs idées, leurs réactions. Simplement, j'ai les clés de leur comportement, et c'est pour moi une richesse.⁵⁷⁷

C'est ainsi que Fadéla M'Rabet met en valeur son appartenance à deux cultures différentes, elle les « assimile sans déchirement »⁵⁷⁸, telle qu'elle assume, déjà, dans son premier récit *Une enfance singulière*. Néanmoins, elle n'oublie pas de mentionner son autonomie de réflexion et son indépendance par rapport à ces deux manières de voir et concevoir le monde. Elle met en valeur, également, sa faculté et/ou sa prédisposition à comprendre l'autre, qui appartient à une génération ou à une culture, autres que la sienne : elle considère cette faculté à comprendre et cette

⁵⁷⁵ L.C.I., p96.

⁵⁷⁶ Cette question nous rappelle cet extrait : « Depuis que j'ai quitté le Liban...que de fois m'a-t-on demandé si je me sentais « plutôt français » ou « plutôt Libanais » ; Amine Maalouf, *Les identités meurtrières* Grasset 1998, p7.

⁵⁷⁷ L.C.I., p97.

⁵⁷⁸ Elle y écrivait : « C'est certainement la liberté d'esprit de Djedda qui m'a également permis d'assimiler deux cultures sans déchirements : je me suis jamais sentie écartelée entre deux mondes. L'éducation que j'ai reçue dans ma famille s'est intégrée harmonieusement à celle qui m'a été donnée à l'école et à l'université française, p111.

diversité de culture comme une « richesse » dont elle doit en être fière. C'est dans ce contexte qu'elle montre la dimension universelle et humaine du texte littéraire, à l'instar de ses œuvres : elle évoque d'abord les personnages tragiques de Dostoïevski qui lui rappelle la société algérienne, puis les Tartuffes de tous les pays qu'on trouve dans les œuvres de Molière, enfin elle cite Montesquieu qui disait « je suis un homme avant d'être français. »...Pour elle, « toutes les grandes cultures sont universelles » et le texte littéraire s'adresse au lecteur quelle que soit son appartenance ; à travers son œuvre, l'écrivain, communique et parle à l'humanité, soutient-elle. C'est pourquoi, elle invite les Algériens à s'ouvrir sur le monde, à accepter les différences et éviter l'enfermement ou le repli sur soi :

Qui dit culture dit, à la base, ouverture sociale, accueil d'apports étrangers, mélanges, fusion et dépassement des différences. Toute société qui se ferme aux autres et se constitue en ghetto est incapable de produire une culture à vocation universelle.⁵⁷⁹

Fadéla M'Rabet appelle les Algériens à faire face à la « ghettoïsation » de la société algérienne programmée par les intégristes rétrogrades. Elle semble inviter ses compatriotes, notamment les jeunes, à s'impliquer dans toutes les associations et organisations pour éviter un tel naufrage ; elle les exhorte à investir les espaces publics pour renforcer l'échange et le lien social qui permettra l'ouverture sur le monde ; elle les invite à investir surtout les cafés, non seulement comme des clients mais comme des citoyennes et des citoyens car, d'après elle :

C'est dans les cafés que bat le pouls d'une société, que se montre son visage. C'est pourquoi les intégristes haïssent les cafés, ces temples de la liberté qui vident les mosquées, les églises, les synagogues, le temps de retrouver son autonomie. Lieux où l'on est à distance et au centre, seul et avec les autres, dans son être et dans le monde, au cœur du monde, celui d'hier et d'aujourd'hui, d'Orient et d'Occident. Un monde vibrant comme notre cœur, vaste comme l'humanité.⁵⁸⁰

D'aucuns peuvent la condamner d'hostilité aux mosquées, aux lieux de culte, et à la religion en général, mais l'essayiste ne manque pas, à chaque fois, d'exprimer, d'abord, son attachement aux valeurs arabo-musulmanes transmises par son père et sa grand-mère, puis à décrire avec une grande émotion ces lieux de cultes musulmans, et à montrer, enfin, son amour indéfectible aux autres cultures et religions. Nous retenons quelques extraits de différentes œuvres :

⁵⁷⁹ L.C.I., p98.

⁵⁸⁰ L.C.I., p100.

Le muezzin, cinq fois par jour, devient la voix fervente, vibrante de Dieu [...] Des mosquées et des medersas se dressent, monumentales. Des minarets bleus aussi lumineux que le ciel se confondent avec lui [...] Je peux dire que Strasbourg, avec son milieu universitaire, fut pour moi un deuxième lieu de naissance...⁵⁸¹

Néanmoins, Fadéla M'Rabet ne laisse aucune place à l'amalgame et l'ambivalence. Ne reproche-t-elle pas, à mainte fois, aux intellectuels le manque d'explication et de clarification des concepts ? Elle sait très bien que le manque de compréhension provoque la confusion ; elle sait très bien que la mauvaise interprétation du texte religieux et l'instrumentalisation de la religion mènent à la dérive. Profitant du souvenir d'une femme, Zohra, qu'elle côtoyait à l'Hôtel-Dieu de Paris, elle reprend l'essai pour critiquer « la dimension statique » qu'on attribue à la religion musulmane, elle dénonce une « religion nouvelle » qui appelle à la mort, et regrette « une religion » qui était le ciment social et un facteur d'unité nationale contre la mort durant la colonisation. Après avoir fini le récit de cette femme qui l'incitait à faire la prière en lui insinuant que l'indépendance de l'Algérie est arrachée grâce à l'Islam, Fadéla M'Rabet insère un passage qui ne semble pas être une réponse à son interlocutrice, mais plutôt un message adressé à ses lecteurs, sinon à ses compatriotes algériens :

Oui, l'islam pendant la colonisation a été une assurance contre la mort. Le lien qui a fait de nous un peuple. L'islam était notre honneur, notre dignité, parce qu'il se confondait avec civilisation qui a été planétaire. Mais l'islam aujourd'hui, tel qu'il a été figé, hors de son contexte, est devenu un obstacle à la vie, un mode d'emploi pour mourir.⁵⁸²

Et elle enchaîne en s'attaquant à ceux et celles qui utilisent les textes religieux, notamment les versets coraniques – mal compris d'ailleurs – seulement pour instaurer des restrictions, instituer des interdits et infliger des condamnations ; une manière, d'après elle, d'imposer aux Algériens un mode de vie d'un autre monde, d'une autre époque :

Beaucoup trop d'hommes et de femmes en Algérie brandissent le Coran pour condamner, interdire. Ils citent en permanence des versets dont sont incapables de faire l'exégèse, parce qu'ils ne connaissent pas leurs fondements historiques et culturels. Que leur importe si les textes dont ils se servent sont d'un autre temps, pour d'autres hommes. Ce qui

⁵⁸¹ Le muezzin aux yeux bleus, L.C.I, L.F.I.A.

⁵⁸² L.C.I., p77.

leur importe, ce n'est pas la vérité de ce qui a été écrit au VIIe siècle, c'est de nous distiller goutte à goutte le vaccin contre la vie.⁵⁸³

II-4-5- L'essai dans *La salle d'attente* : l'Algérie de Kateb Yacine :

En ce qui concerne le dernier livre que nous étudions dans cette section, en l'occurrence *La salle d'attente*, nous devons rappeler comme nous l'avons mentionné précédemment, qu'il est un ouvrage situé entre le récit et l'essai. L'éditeur, lui-même, le présente comme tel dans le résumé de la quatrième de couverture, et contrairement aux trois précédents, aucune mention du genre n'est mise sur la première de couverture. Après la lecture du texte, nous avons constaté que les deux genres s'entremêlent dans un ouvrage où narratrice et essayiste se partagent les espaces, et où les deux discours alternent. C'est un livre où s'harmonisent bien ensemble la voie de l'essayiste avec la voix de la narratrice. A travers les souvenirs de la maison familiale de Skikda et les histoires des femmes qui souffrent dans le silence, le récit rétrospectif occupe une place importante dans le texte de Fadéla M'Rabet, mais la réflexion, l'analyse, et l'esprit de l'essai sont présent et très apparents aussi.

En effet, juste après avoir fait allusion à *Médée* de Sénèque, une pièce qui évoque une tragédie romaine où l'héroïne commet l'infanticide, Fadéla M'Rabet commence à donner le rôle du texte littéraire. Dans une écriture de réflexion, elle attire l'attention de ses lecteurs sur la mission noble de la littérature, celle d'écrire l'histoire et transmettre la mémoire. Elle met en évidence son génie à rendre le personnel, universel ; de faire de ses souffrances ou celle des autres, une histoire universelle entre les mains des lecteurs de tous les pays, une histoire au service de l'humanité. Elle écrit en parlant de littérature :

Toute littérature prend naissance dans une souffrance et l'on écrit pour s'en délivrer, la sublimer, lui donner une expression universelle, éventuellement en faire une arme. L'important, c'est la fidélité à sa voix intérieure. Ne pas la trahir. Car l'écho de nos voix s'imprime dans les feuillets de notre mémoire, et quand elles ne sont pas vraies, elles créent le chaos dans les esprits juvéniles. Nous sommes un centre de résonnances. Il y a des voix qui

⁵⁸³ L.C.I., p78.

donnent un sens à nos vies – elles deviennent alors une histoire collective magnifiée qui nous grandit.⁵⁸⁴

Fadéla M'Rabet nous rappelle que le texte littéraire est un moyen de sauvegarder la mémoire individuelle et collective ; la mémoire de ces gens qui l'ont marquée, ces personnes disparues, qui ne sont plus de ce monde ; mais aussi la mémoire des lieux de son enfance, de ses origines ; la mémoire des lieux de sa vie. Elle écrit, car l'écriture est une manière, parmi d'autres, de les inscrire dans l'histoire, une manière de les ressusciter, de les faire exister après leur mort, car « écrire est une façon de nier cette fatalité. », souligne l'essayiste. Elle enchaîne avec émotion :

J'écris pour qu'ils ne meurent pas. Quand en automne je sens la terre mouillée et les feuilles en décomposition, l'angoisse m'envahit et je regarde plus intensément les visages, les paysages, comme si je les voyais pour la dernière fois. J'ai l'impression d'être dans un clair-obscur, éclairée, quel que soit le temps, par la lumière d'Algérie [...] Sous le regard confiant d'enfants et de tous ce qui m'habitent depuis que j'ai ouvert les yeux sur le monde. C'est cette lumière que j'essaie de restituer quand je suis penchée sur mon bloc de papier.⁵⁸⁵

Après avoir dressé un long portrait de sa mère (Yemma) et sa grand-mère (Djedda), la narratrice cède la place à l'essayiste pour regretter le passé de son enfance en brossant un tableau noir du présent algérien. Elle expose la situation délicate de l'Algérie qui semble être une grande salle d'attente, écartelée entre deux mondes, ou plutôt des mondes de l'Orient et l'Occident ; « des mondes qu'on n'arrive pas à fusionner », souligne-t-elle. Ce sont les conséquences de la colonisation, pense l'essayiste, cette colonisation qui a fragilisé le peuple algérien, le laissant, malgré l'indépendance du pays, dépendant de trois pouvoirs :

Le pouvoir colonial a tenté de désintégrer notre société, de nous dépersonnaliser, de nous refuser même notre qualité d'être humains, de nous inculquer la honte soi. Le pouvoir patriarcal nous refuse le statut d'individu et fait de chacun un simple maillon de la communauté. Le pouvoir postcolonial a renforcé la pouvoir patriarcal, qui refuse à l'homme la citoyenneté et maintient la femme dans une sous-humanité.⁵⁸⁶

A ce propos, Fanon écrit dans *Les damnés de la terre* :

⁵⁸⁴ L.S.A., p9.

⁵⁸⁵ L.S.A., p11.

⁵⁸⁶ L.S.A., p45.

Le colonialisme n'a pas fait que dépersonnaliser le colonisé. Cette dépersonnalisation est ressentie également sur le plan collectif au niveau des structures sociales. Le peuple colonisé se trouve réduit à un ensemble d'individus qui ne tiennent leur fondement que de la présence du colonisateur.⁵⁸⁷

Si nous nous référons à Fanon, c'est pour montrer d'abord, le rapprochement de la pensée de M'Rabet, sinon son inspiration, des travaux du psychiatre essayiste sur le colonialisme. Nous faisons, également, appel à Fanon pour montrer les conséquences sociales de la colonisation et ses effets sur le peuple algériens, qui restent intactes des années, ou des décennies après l'indépendance. Les séquelles sont toujours là, soulignées dans *La salle d'attente*, ce récit-essai de Fadéla M'Rabet, écrit dans les années 2010. Même ce renforcement du pouvoir patriarcal dont parle l'écrivaine, il tire son origine de la colonisation et/ou du pouvoir colonial : « le colonialisme est séparatiste et régionaliste. Le colonialisme ne se contente pas de constater l'existence de tribus, il les renforce, les différencie. Le système colonial alimente les chefferies et réactive les vieilles confréries maraboutiques »⁵⁸⁸, souligne Frantz Fanon dans le même ouvrage. Fanon évoque également de la violence des Algériens et ses origines : bien qu'il ne nie pas l'agressivité et la brutalité des Algériens, il insiste sur le fait que cette violence est le produit d'une intériorisation de la violence coloniale. Fadéla M'Rabet, de son côté, estime que le comportement agressif de l'homme à l'égard de la femme découle de cette domination coloniale et ses effets néfastes sur les Algériens. Elle écrit pour mettre en évidence les ressemblances : « L'homme dans le système patriarcal traite la femme comme il a été traité par le colonialiste. Il la méprise d'autant plus qu'il se venge sur elle de toutes les souffrances, de toutes les maltraitances d'hier et d'aujourd'hui. »⁵⁸⁹

Oui, cette violence coloniale laisse des séquelles, des traces difficiles à effacer, qui restent gravées dans la mémoire individuelle, mais aussi, collective. C'est ce que Paul Ricœur classe comme troisième, mais « significative inscription », celle « qui consiste dans la persistance des impressions premières en tant que passivités : un événement nous a frappés, touchés, affectés et la marque affective demeure en notre esprit »⁵⁹⁰. Effectivement, c'est le cas du peuple algérien meurtri

⁵⁸⁷ Fanon F, *Les damnés de la terre*, La Découverte, Paris, 2002, p283.

⁵⁸⁸ Fanon F. Op.cit., p90.

⁵⁸⁹ L.S.A., p46.

⁵⁹⁰ Ricœur P, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Seuil, Paris, 200, p554.

par la colonisation. Le colonialisme est un traumatisme, il laisse des séquelles psychologiques et il est difficile, sinon impossible de les effacer.

En souvenir des attitudes colonialiste à l'égard des Algériennes (les Fatmas) et des Algériens (les Mohemeds), Fadéla M'Rabet écrit dans un « nous » de la mémoire collective : « Nous restons blessés par des mots dont les échos nous font souffrir avec la même fulgurance. Notre corps réagit comme un membre qui ne sait pas qu'il a été amputé. La mémoire est plus forte que l'absence. »⁵⁹¹

Un peu plus loin, l'auteure de *La salle d'attente* reviendra sur l'idée de renforcement du pouvoir patriarcal pour montrer que le système patriarcal est au service du système politique, pour ne pas dire l'un constitue la continuité de l'autre ; les deux se complètent, chacun assure le maintien de l'autre. Selon l'essayiste, le pouvoir patriarcal est renforcé « pour maintenir l'ordre établi ; pour que la société reste régie par un chef extérieur et son homologue, le père, à l'intérieur. »⁵⁹² : en s'accaparant tous les pouvoirs au sein de la famille, le père de « l'intérieur » prépare le terrain et facilite la tâche au « père » de l'extérieur, car il pense, il décide, et il fait tout à la place de la famille, excepté les tâches ménagères. C'est de cette manière, ajoute l'essayiste, que le système patriarcal produit l'homme brutal, préparé à la confrontation et à l'affrontement, au lieu du vivre-ensemble ; c'est ainsi qu'on participe à « la fabrication des mâles », telle que l'explique, de son côté, Falconnet dans un livre⁵⁹³ publié en 1975. D'après l'essayiste Fadéla M'Rabet, le pouvoir patriarcal détruit la vie en suivant un processus bien établi :

Le chef de l'intérieur, comme le chef de l'extérieur, exige obéissance et soumission. Il détermine pour sa famille ce qui est bon et ce qui est mauvais. Il nous dit ce qu'il faut penser, ce qu'il faut aimer, celui qu'on doit rejeter [...] L'éducation patriarcale a pour objectif d'éradiquer toute sensibilité, toute faiblesse humaine chez l'enfant. Elle a pour finalité de refouler l'émotion, de détruire le vivant. Son idéal est l'homme viril, c'est-à-dire un homme dur avec lui-même et les autres [...] Un homme fait pour le combat non pour la vie.⁵⁹⁴

⁵⁹¹ L.S.A., p46.

⁵⁹² L.S.A., p49.

⁵⁹³ Falconnet G et Lefaucheur N, *La fabrication des mâles*, Pars, Seuil, 1975 : un livre qui traite de l'aliénation sous toutes ses formes, celle de l'homme à l'homme, de la femme à la femme, de la femme à l'homme, et vise versa, de l'enfant à l'adulte, etc.

⁵⁹⁴ L.S.A., p49-50.

Bien évidemment, l'essayiste n'adresse pas ses critiques uniquement au système patriarcal ou à la société des hommes. Comme à l'accoutumée, elle n'oublie pas de déplorer, sinon condamner la passivité des femmes algériennes, celles qui acceptent, toutes résignées, leur situation, celles qui consentent à l'aliénation, celles qui ne font rien pour s'opposer à leur exclusion, enfin, celles qui croient que leur asservissement est un fait naturel, que réellement leur destinée est l'enfer auquel elles seraient destinées. Encore pire, souligne l'essayiste, ces femmes considèrent le comportement agressif de l'homme comme une expression d'affection et d'amour, et afin de montrer l'égarement de ces femmes, mais aussi leur faire voir les enjeux, elle s'appuie sur les propos de Kateb Yacine au sujet de la condition féminine. Dans le but de les pousser à changer leur situation, elle écrit en les blâmant :

Quant à la femme, elle appartient à cette espèce qui pense que la souffrance est son état normal et sa discrimination une loi naturelle. Une loi naturelle cautionnée par Dieu, lui dit-on. Kateb Yacine nous disait que la condition de la femme est due à la jalousie de l'homme, mais beaucoup de femmes prennent la jalousie pour une preuve d'amour. Erreur funeste. Le désir de posséder la femme n'est pas le fait d'un amour, mais d'un prédateur.⁵⁹⁵

Pourtant, les Algériennes contribuent, toute satisfaites, à leur asservissement, rappelle l'essayiste avant de regretter que ces femmes acceptent le mépris des hommes, sans se rendre compte qu'elles se dévalorisent, en même temps. De son côté, Pierre Bourdieu dont plusieurs travaux et études portent sur la société algérienne, notamment kabyle, écrit : « les dominés appliquent des catégories construites du point de vue des dominants aux relations de domination, les faisant ainsi apparaître comme naturelles. Ce qui peut conduire à une sorte d'auto-dépréciation, voire d'auto-dénigrement systématiques. »⁵⁹⁶. C'est un fait social, ingénieusement orchestré par la société des hommes, et bien entretenu par les femmes, pour devenir enfin un fait naturel. Un dispositif d'asservissement ingénieux, commandé par un pouvoir patriarcal, en imposant un « ordre social (qui) fonctionne comme une immense machine symbolique tendant à ratifier la domination masculine sur laquelle il est fondé. »⁵⁹⁷, tel que le souligne encore le sociologue.

⁵⁹⁵ L.S.A., p50.

⁵⁹⁶ Bourdieu P, *La domination masculine*, Seuil, Paris, 1998, p55

⁵⁹⁷ Bourdieu. Op. Cit. p22.

Cependant, l'essayiste Fadéla M'Rabet se demande comment les femmes algériennes prennent ces attitudes de jalousie masculine pour de l'amour. Pour elle, cette conduite méprisante à l'égard des femmes n'est que le produit d'une « haine » qui ne date pas d'aujourd'hui, mais elle remonte à des siècles. C'est une conduite qui tend toujours à cerner les femmes pour les maîtriser davantage ; l'essayiste rappelle que « le statut de l'homme dans le système patriarcal dépend de la maîtrise de la sexualité de la femme »⁵⁹⁸. D'après elle, la maîtrise de la sexualité de la femme engendre « la stabilité sociale », celle de la tribu qui doit garder son homogénéité, à travers le mariage des filles, en suivant un schéma préconçu, celui qui exclue toute libération de la femme. C'est dans ce contexte que revient l'essayiste sur le phénomène de l'instrumentalisation de la religion musulmane en faveur des hommes, celle qui instaure la domination masculine pour assurer la continuité du pouvoir patriarcal : l'essayiste souligne le fait que « la charia vient légitimer la domination de l'homme pour que survive le système patriarcal » avant d'ajouter qu' « elle consacre la suprématie de l'homme cautionnée par la loi divine, nous dit-on »⁵⁹⁹. Ce « dit-on » est bien là pour éviter la confusion, pour distinguer entre le sens que donne l'auteur à son texte, et l'interprétation que lui fait son lecteur. Il est là pour prévenir de cette utilisation de la religion à des fins ségrégationnistes ou communautaristes.

Après avoir rappelé les privilèges accordés aux hommes, au détriment des femmes, par un système patriarcal qui refuse l'évolution de la femme ainsi que sa libération, l'auteure de *La salle d'attente* tire à boulets rouges sur les hommes qui imposent aux femmes le voile, « pour qu'elles ne livrent ni leurs regards ni leurs sentiments ». Elle compare le voile aux moucharabiehs⁶⁰⁰ car les deux « exercent la même fascination », celle de dévoiler et découvrir ce qui est caché ; une situation traduite par l'adage arabe qui dit : « tout ce qui est interdit est désiré ». C'est ainsi que l'essayiste va reprendre la notion de l'objectivation sexuelle, une pratique répandue dans les sociétés musulmanes, une vision phallogcentrique du monde qui réduit la femme à la fonction naturelle, et la considère comme un objet sexuel au service de l'homme. Selon Fadéla M'Rabet, ce phénomène devient obsessionnel

⁵⁹⁸ L.S.A., p51.

⁵⁹⁹ Ibid.

⁶⁰⁰ Dans l'architecture arabe, Balcon fermé par un grillage qui forme avant-corps devant une fenêtre, permettant de voir sans être vu. (Le nouveau Petit Robert de langue française 2007)

dans lesdites sociétés, au point de provoquer un déséquilibre chez les hommes, une thèse développée, rappelons-le, de manière exhaustive, dans son premier essai *La femme algérienne*. D'après elle, voilà ce que fait l'obsession au sexe de/dans ces sociétés :

La société musulmane, terrorisée par la pulsion sexuelle, ne l'a pas maîtrisée, mais entravée. Ainsi elle l'a exacerbée au point que la femme toute entière est devenue un sexe qu'on ne saurait voir, parce qu'il rend les hommes fous.⁶⁰¹

D'où le voile imposé aux femmes. Mais l'auteure de *La salle d'attente* estime que cette conduite des « musulmans » à l'égard de la femme freine leur propre évolution et celle de leur pays. Elle va jusqu'à comparer ce comportement phallocrate à la démarche coloniale fallacieuse qui consiste à camoufler le désastre du colonialisme par la fameuse « mission civilisatrice » :

De même que le colonialisme s'est imposé au nom de la « civilisation », le machisme, dans les pays musulmans, s'affiche comme une vertu et la plupart des femmes, totalement aliénés par un conditionnement plus que millénaire, le respectent, le considèrent comme le garant de l'honneur familial, donc du leur.⁶⁰²

Réellement, les femmes sont impuissantes devant cet asservissement, elles n'y peuvent rien, car leur libération est difficile, sinon impossible, devant toute une société, celle des hommes qui ont tous les pouvoirs ; le pouvoir absolu. D'après l'essayiste, les femmes ressemblent aux immigrés, sinon « la femme est une immigrée dans son propre pays »⁶⁰³, soutient-elle. Par ailleurs, le parallèle avec les colonialistes nous rappelle sa démarche qui consiste à dénoncer l'attitude des responsables de l'Algérie postindépendance, en ce qui concerne la question de la femme. Cette fois-ci, elle les accuse de « trahir » leur compatriotes femmes qui ont participé à la révolution et ont contribué au processus de libération du pays ; « le plus grand crime est d'avoir trahi la femme, ce qui a provoqué déceptions et frustrations, génératrices de désespoirs, de troubles et stagnation de toute la société »⁶⁰⁴, déplore-t-elle. Cette exclusion de la femme et l'injustice à son encontre se répercute directement et négativement sur « la cellule familiale », et ainsi sur l'ensemble de la société, ajoute l'essayiste. D'après elle, ces problèmes tourmentent

⁶⁰¹ L.S.A., p54.

⁶⁰² L.S.A., p55.

⁶⁰³ Ibid.

⁶⁰⁴ L.S.A., p63.

l'Algérie des années, ou plutôt des décennies après son indépendance ; des problèmes qui la laissent toujours sous l'emprise de l'ancienne puissance coloniale, des problèmes qui laissent les Algériens toujours enfermés dans « le complexe du colonisé » ; ils font d'eux « des aliénés au regard des Européens »⁶⁰⁵.

Enfin, Fadéla M'Rabet replonge dans un récit rétrospectif, mais aussi et surtout nostalgique, où elle évoque « le paradis perdu », l'Algérie de sa grand-mère Djedda : celle de la maison familiale de Skikda ; « celles des pères de famille de sa tribu » ; celle du docteur Ricoux, le médecin de la tribu de Djedda ; celle de son institutrice à l'école primaire de Skikda ; enfin celle de son enfance en compagnie de sa cousine Fella surtout. Après avoir exprimé son amour et son attachement indéfectibles à l'Algérie, qu'elle symbolise et se représente par l'image Djedda, et après avoir présenté un bref, mais passionnant, portrait de cette grand-mère, l'essayiste revient, et remplace la narratrice à la fin du récit pour regretter le monde de son enfance, l'Algérie de jadis. L'essayiste manifeste sa désolation, mais aussi celle de tous les hommes et de toutes les femmes de sa génération, en dressant un tableau noir de la situation, un constat critique et amer de l'état de « l'Algérie actuelle ». Pour montrer l'ampleur du désespoir des Algériens, elle décrit l'état d'âme de ces hommes et femmes, en mettant en évidence leur fatalisme :

L'Algérie actuelle devient de plus en plus étrangère aux anciens. Elle n'est pas celle qu'ils ont voulue. Amers, ils cultivent l'individualisme et le nihilisme. On les voit sur les terrasses de cafés jouant aux dominos pendant des heures ou assis immobiles au seuil de leur maison. L'attente, je la lis plus dans le regard des hommes que chez les femmes, dont beaucoup n'attendent plus rien de la vie et dont l'une après l'autre, comme une fatalité, prennent le deuil. Elles misent tout sur l'au-delà. Elles s'y préparent du lever du jour au coucher du soleil. Chaque appel du muezzin retentit comme un glas.⁶⁰⁶

Cependant, l'auteure de *La salle d'attente* reconnaît que l'Algérie actuelle n'est pas celle de la jeune génération, car la jeunesse est éloignée des centres de décision, et elle est complètement désorientée : une jeunesse privée de sa vraie histoire ancestrale ; une jeunesse, désœuvrée, sans repères, trainée dans l'émiettement, le sectarisme, le régionalisme et les guerres idéologiques. L'essayiste se veut porte parole des jeunes ; elle rappelle :

⁶⁰⁵ L.S.A., p65.

⁶⁰⁶ L.S.A., p103.

Si l'Algérie actuelle devient de plus en plus étrangère aux anciens, elle n'est pas celles des jeunes. Elle se fait sans eux au nom de mythes étrangers à l'histoire de leurs parents et à celle de l'Algérie. Une histoire qu'ils ne comprennent pas parce que fragmentaire, pleine de ruptures inexplicables [...] Ce n'est pas une histoire, c'est une légende qui ne permet pas de se construire à partir de repères authentiques.

Pour l'essayiste, cette histoire incomplète a pour but « légitimer une caste en place », celle qui profite des privilèges, et du statu quo en maintenant le peuple dans des conflits idéologiques et archaïques, sans issues. Pour montrer l'impact d'une histoire déformée, elle énumère ses différents effets sur la société algérienne, mais cette fois-ci en se servant de la première personne du pluriel « nous » pour impliquer sa personne ; une manière de donner plus d'authenticité à ses propos :

Elle nous maintient dans une lutte fratricide et une violence sans fin. Celle des traditionalistes et des modernistes, des Berbères et des Arabes, des francophones et des arabophones, des villes et des campagnes, des hommes et des femmes. Tous ces conflits, ces haines nous vident de notre énergie et nous maintiennent dans des abîmes de frustrations. Ils nous détournent de la seule Algérie qui puisse nous réconcilier, celle des bâtisseurs.⁶⁰⁷

C'est par ce cri de détresse que Fadéla M'Rabet termine son livre, c'est par cette « douleur lancinante » où « meurent toutes (ses) joies » qu'elle achève ce récit/essai, intitulé *La salle d'attente*. Comme nous l'avons signalé plusieurs fois, ce livre regroupe les deux genres de manière homogène, c'est pourquoi, nous lui avons réservé un espace important dans cette section consacrée à la greffe de l'essai sur le récit. Dans ce livre, Fadéla M'Rabet semble marquer un retour remarquable à l'écriture essayistique qui caractérise ses deux premiers ouvrages, en l'occurrence les deux essais *La femme algérienne* et *Les Algériennes*.

Selon Philippe Lejeune, l'autobiographie est fondée sur l'identité de l'auteur, du narrateur et du personnage, vient pour remplir à la fois les conditions que les autres genres ne remplissent pas⁶⁰⁸, à l'instar de l'essai qui ne traite pas de la vie individuelle de l'auteur.

Après une longue absence, Fadéla M'Rabet renoue avec l'écriture en choisissant le récit autobiographique ; elle entame sa nouvelle expérience avec son

⁶⁰⁷ L.S.A., p105.

⁶⁰⁸ Lejeune P, *Le pacte autobiographique*, Seuil, Paris, 1975, 1996, p14-15.

premier récit intitulé *Une enfance singulière*, et depuis, les récits s'enchainent. Notre écrivaine adopte ce genre, certes, pour mettre en valeur sa vie et son expérience personnelle, mais elle le fait aussi pour mettre en lumière la situation des femmes qui ont peuplé son enfance, puisque la majorité de ses récits renvoient à cette période où l'écrivaine vivait en Algérie. Le personnage de Djedda occupe une place importante, sinon fondamentale, dans l'œuvre de Fadéla M'Rabet, car cette grand-mère paternelle, aux côtés de laquelle la petite fille apprend la vie, participe fortement à la construction de sa personnalité, en lui transmettant la mémoire des ancêtres et en préservant son identité culturelle. Pour Fadéla M'Rabet Djedda représente, la mémoire et l'identité de tout un pays, l'Algérie. C'est ainsi que le récit autobiographique devient un moyen de transcription de la mémoire et de construction de l'identité.

Dans cette première partie de notre travail, nous avons montré les procédés d'écritures utilisés par Fadéla M'Rabet pour permettre une meilleure transcription de la mémoire dans la littérature. Nous avons analysé les deux genres choisis par l'écrivaine comme moyens d'écriture de la mémoire. Dans la deuxième partie, nous analyserons l'espace et le temps de manière à mettre en évidence les endroits qui ont marqué l'écrivaine durant les périodes, coloniales et postindépendance. Nous allons nous pencher surtout sur les lieux de la mémoire et nous intéresser plus particulièrement aux événements importants ainsi qu'aux moments qui constituent la mémoire individuelle et collective.

**PARTIE II : ECRITURE DE L'ESPACE ET TEMPS
DANS L'ECRITURE**

Chapitre I : L'écriture comme espace et l'espace dans l'écriture

Dans ce chapitre consacré à la notion de l'espace, nous pensons d'abord procéder à une première analyse qui consiste à approcher les textes de Fadéla M'Rabet comme espace de débat et de réflexion, mais aussi et surtout un lieu de combat et de transmission de la mémoire. Comme nous allons essayer de montrer que son écriture est un lieu où se mêlent et s'entremêlent différentes formes et divers genres. Dans un second temps, nous analyserons l'espace dans les écrits de Fadéla M'Rabet, en prenant en considération les lieux les plus importants, autrement dit ceux qui attirent notre attention, à l'instar de la ville natale et la maison familiale. Nous allons nous pencher également sur les deux pays de l'écrivaine, celui de la naissance et des origines, l'Algérie et ses belles régions, puis La France comme pays qui l'adopte après son exil.

Afin de montrer l'importance de tous les lieux qui font partie du parcours d'un personnage principal d'une histoire ou d'un récit, Philippe Gasparini souligne : « Dans les lieux [...] visités, le héros ne se contente plus d'enregistrer passivement ses souvenirs [...] : il agit sur son destin. Il agissait, dans le temps remémoré, en luttant ; et il agit de nouveau, en se remémorant, en donnant un sens à son passé »⁶⁰⁹. D'après lui, le narrateur d'un récit mène un combat, tente d'aboutir à des résultats, et cherche l'affirmation de soi, en revenant sur son itinéraire, en réinvestissant les espaces de son passé. Il explique comment le lieu dans un roman ou dans un récit attribue au texte une sorte d'authenticité, celle qui caractérise le discours autobiographique ; ce que les critiques appellent, d'après Gasparini, « l'illusion référentielle ».

Nous devons peut-être souligner dans cette introduction du chapitre que Gasparini considère le livre comme un lieu de combat et de dénonciation. D'ailleurs, il intitule le chapitre réservé à la notion de l'espace « Lieux de sincérité » ; il évoque plusieurs livres où l'auteur/narrateur semble mener un combat, où le texte devient un « plaidoyer »...

⁶⁰⁹ Gasparini Philippe, *EST-IL JE ?*, Paris, Seuil, 2004, p268.

I-1- L'écriture comme espace

Nous avertissons que nous reproduisons, ici, une idée développée dans notre mémoire de magistère, celle qui consistait à approcher l'écriture en tant qu'espace d'expression d'abord, puis étudier l'écriture de l'espace. Par conséquent, avant d'analyser la notion de l'espace dans l'œuvre de Fadéla M'Rabet, nous estimons intéressant de traiter, en premier lieu, l'écriture comme espace. Autrement dit, dans notre travail qui porte sur l'écriture de la mémoire, nous allons tenter de montrer que l'écriture ou l'œuvre de Fadéla M'Rabet est le lieu où se rencontrent plusieurs phénomènes : littéraire, social, politique, etc. C'est un espace qui regroupe des genres et des formes, c'est un univers où sont exprimés des fléaux et des conflits sociaux, mais où l'on apporte aussi des propositions de solution, enfin, c'est un monde où est communiquée une vision du monde et où se manifeste l'engagement de la défendre à travers le texte, à travers différentes formes de discours.

I-1-1- L'espace interdit : un lieu de combat et de transmission de la mémoire :

Nous nous sommes référé dans la première partie de notre travail aux écrits de Jean Déjeux qui, en abordant des écrivaines maghrébines, souligne que ces dernières, dans leurs œuvres veulent « s'affirmer », « communiquer leurs combats », et elles « s'engagent personnellement » à apporter leurs témoignages de femmes. Nous avons également fait appel aux propos d'Hélène Cixous qui estime que l'écriture est « un espace inaccessible » aux femmes, car il leur a été refusé. Pour montrer que l'écriture est un espace de contestation et de lutte opposant la femme à la société, notamment son ordre établi, Didier Béatrice, dans son livre *L'écriture-femme* précise que « l'écriture féminine semble presque toujours le lieu d'un conflit entre désir d'écrire, souvent si violent chez la femme, et une société qui manifeste à l'égard de ce désir, soit une hostilité systématique, soit cette forme atténuée, mais peut-être plus perfide encore, qu'est l'ironie ou la dépréciation. »⁶¹⁰. L'écriture demeure, donc, cette tribune, sinon la meilleure, où les écrivaines expriment leur refus de la condition qu'on veut imposer aux femmes, mais aussi un espace où elles manifestent leur engagement à aller au bout de leur émancipation.

⁶¹⁰ Didier B, *L'écriture-femme*, Puf, Paris, 1981, p11.

Nous avons signalé plusieurs fois dans notre travail que Fadéla M'Rabet a été interdite d'antenne suite aux émissions controversées qu'elle animait, avec son mari, à la radio algérienne chaîne 3. On lui ferme cet espace où elle parle des femmes algériennes et leurs problèmes, on lui arrête cette tribune d'expression au service des jeunes filles qu'elle aide à surmonter leur dure épreuve et à dépasser leur souffrance. C'est ainsi qu'elle pense à une autre tribune, à conquérir un autre espace d'expression : l'écriture apparaît comme un meilleur moyen de transmettre la mémoire de la femme qu'elle est, mais aussi celle de toutes ces jeunes filles qui souffraient en silence. C'est dans ce contexte que naîtra son premier essai *La femme algérienne*, une autre voie pour s'exprimer et faire entendre la voix de ses compatriotes, ce lieu d'où elle « communique son combat » pour la libération de la femme, et elle dénonce toute politique ou comportement qui vise à bloquer son évolution. Le profil de militante féministe est très apparent dans cette œuvre. Également pour son deuxième essai *Les Algériennes*, paru trois ans plus tard : c'est comme un manifeste où elle justifie son engagement et ses positions en faveur des droits des femmes.

Et faisant allusion à Jean Bellemin-Noël⁶¹¹, Jean Déjeux, toujours, souligne que « les psychanalystes ont souvent parlé du besoin ou de cette passion d'écrire par complaisance secrète, pour se défendre ou se réfugier, pour compenser une perte, un deuil, pour répondre à une pulsion, pour conquérir et assurer son autonomie, pour sublimer. »⁶¹². Selon les psychanalystes, l'écriture pour une femme représente un asile, un lieu où elle trouve la paix et la sérénité ; un lieu de compassion et de deuil. L'écriture est également un espace où elle assume son indépendance et la met en avant ; c'est lieu de libération et d'affirmation de soi.

Justement, en se mettant à écrire *Une enfance singulière* qu'elle publiera en 2003, après une trentaine d'années d'absence, Fadéla M'Rabet ne cherche-t-elle pas, ou plutôt, ne trouve-t-elle pas un asile dans le monde de son enfance ? Ne s'y réfugie-t-elle pas pour faire son deuil et dépasser ses douleurs ? Tout le dit dans ce premier récit autobiographique de l'écrivaine. En plus du deuil de son enfance qui n'est plus là, l'écrivaine va faire celui de Djedda, sa grand-mère, et toutes ces

⁶¹¹ (1931-2022) théoricien et psychanalyste français, auteur de plusieurs livres sur la littérature, à l'instar de *Psychanalyse et littérature* (1978).

⁶¹² Déjeux J, *La littérature féminine de langue française au Maghreb*, Karthala, Paris, 1996, p181.

personnes qui ne sont plus de ce monde. Une façon de se recueillir sur la mémoire de toutes et tous. Depuis cette nouvelle du décès de sa grand-mère qui ouvre le récit jusqu'au « foulard multicolore de Djedda » qui le termine, la narratrice ne cesse de célébrer ce personnage, mais aussi elle rend hommage à toutes les femmes de sa famille. En se remémorant Djedda morte, et en entamant le dit récit par la nouvelle de sa disparition, Fadéla M'Rabet fait de son livre en particulier, et de l'écriture en général, un lieu de deuil, un espace de recueillement, comme le montrent bien les psychanalystes cités plus haut. D'ailleurs, le procédé, ou l'exercice de recueillement, se reproduit avec trois autres personnages du récit : Rosa, une femme juive victime de son obésité ; Yasmina, sa petite cousine morte dans un hôpital à Paris des suites d'une maladie cardiaque découverte tardivement ; Myriem, une autre petite cousine qui avait des problèmes de santé à sa naissance. Ou encore le fils de cette maîtresse de maison tué par un rat dans une cave. Fadéla M'Rabet profite de cet espace que lui offre l'écriture pour se recueillir et faire son deuil, en évoquant la petite enfant qu'elle était. C'est par l'intermédiaire de cette dernière que l'écrivaine nous raconte les récits de ces événements douloureux qu'elle garde toujours en mémoire.

La maison parisienne d'une juive de Carthage, mère de sa camarade à l'université, rappelle à Fadéla, à chaque fois qu'elle s'y rend, une autre maison qui appartient au monde de son enfance, celle où habitait Rosa. Cette dernière était, d'après la narratrice, la seule juive dans cette maison arabe, voisine à celle de sa tante Yamina. Fadéla ne cache pas sa compassion à l'égard de cette petite fille qui semble vivre difficilement son obésité, jusqu'au jour de sa mort :

Plus tard, quand le corps de Rosa se noya dans la graisse et qu'on découvrit une petite souris dans les plis de son ventre, ma tante prit l'habitude de lui faire chaque jour sa toilette. Quand elle mourut, seule Juive dans cette grande maison arabe, ses voisines lui firent des funérailles comme pour une des leurs.⁶¹³

En évoquant les moments passés aux côtés de sa grand-mère, la sage-femme qu'elle accompagnait pendant ses visites aux femmes malades ou accouchées, la narratrice était toujours attentive aux récits des amies de Djedda. Là encore, la petite fille qu'était Fadéla la narratrice, ne pouvait pas retenir ses émotions devant les histoires tragiques de ces femmes ; elle cachait ses pleurs de crainte que Djedda ne l'emmène plus avec elle. C'est dans ce contexte de lamentation que Fadéla la

⁶¹³ Ibid., p13.

narratrice insère le récit d'une scène plus dramatique encore, celle de ce petit enfant qui succombe aux morsures d'un rat. Une manière de lui rendre hommage, mais aussi une façon de faire son recueillement :

[...] Un jour, en entrant dans un garage désaffecté, situé dans un sous-sol insalubre, nous trouvâmes la jeune maîtresse de maison au désespoir. Elle serrait dans ses bras un bébé, le crâne rongé par un rat. Je courus appeler notre médecin. L'enfant mourut quelques jours plus tard.⁶¹⁴

C'est dans ce même contexte de « visites de Djedda » qui inspirait la misère, que la narratrice insère une deuxième séquence tragique, celle du décès de sa petite cousine Myriem. Elle raconte avec amertume la cruelle disparition de cette petite fille en décrivant l'ambiance qui précédait l'événement, notamment la souffrance de sa tante, la mère de l'enfant, ou plutôt du bébé :

J'avais sept ans quand je compris, aux airs tragiques de la famille, que ma petite cousine Myriem – un bébé de six mois – était en train de mourir. Amaigrie, le visage ravagé par des nuits sans sommeil, Nana n'était que douleur. Penchée sur sa fille, elle continuait à lui administrer inlassablement des soins [...] Un matin, nous fûmes réveillées très tôt, Fella et moi. Djedda nous demandait d'aller avertir les proches que Myriem était morte.⁶¹⁵

Nous voyons bien depuis quel âge Fadéla se familiarise avec l'atmosphère de la mort au milieu de sa famille et comment elle est impliquée par sa grand-mère dans cette ambiance funèbre. Dans les années quarante en Algérie, la mort des petits enfants, surtout celle des nouveau-nés, est un événement presque quotidien au milieu de la famille algérienne ; le système de santé étant limité au niveau des infrastructures et sur le plan scientifique, le décès des bébés est fréquent durant cette période. Les épidémies, l'absence de vaccins, les accouchements ruraux, et l'accès difficile aux soins, accroissent le risque de mort pour ces enfants.

Enfin, et plus loin dans le texte apparaît le récit de deuil portant sur Yasmina, une autre petite cousine de Fadéla. Sa mort est annoncée depuis le début du texte, mais de manière rapide, comme si la narratrice d'*Une enfance singulière* veut reporter son deuil ou son recueillement. Finalement, l'écrivaine lui réserve tout un chapitre du livre, un espace où la narratrice Fadéla raconte dans le détail les circonstances d'une autre disparition tragique et cruelle. Après avoir fait un long portrait de la petite fille,

⁶¹⁴ Ibid., p37.

⁶¹⁵ Ibid.

Fadéla se donne à la narration antérieure, en nous livrant un long récit qu'abrite l'hôpital Broussais à Paris :

Yasmina mit sept ans avant de nous quitter. Sept ans d'atroces souffrances. Le jour, en 1958, où nous eûmes l'espoir qu'une opération à cœur ouvert était possible, tu fus transportée à Paris à l'hôpital Broussais...Lors des poussées de rhumatisme aigu, ta souffrance était extrême. La morphine t'était administrée à compte-gouttes... Tu faisais des efforts désespérés pour lutter contre le poids de tes paupières... En attendant nos visites, elle lisait. Elle voulait entretenir son niveau scolaire pour retrouver sa place de première en Algérie. Puis un matin on nous annonça qu'elle nous avait quittés. Elle avait quatorze ans.⁶¹⁶

Tout comme elle l'a fait au début de son récit en s'adressant à Djedda décédée, Fadéla la narratrice utilise le pronom personnel « tu » pour faire de la petite cousine morte son interlocutrice. Elle lui adresse un discours pour rendre hommage à son courage et s'incliner devant son combat contre la maladie ; une manière, peut-être, de re-faire l'éloge funèbre de la petite défunte. Par ailleurs, à travers ce discours adressé directement à la petite défunte Yasmina, la narratrice semble vouloir lui redonner la vie, en faisant d'elle un personnage de son récit.

Profitant de l'espace libre que lui offre l'écriture, Fadéla M'Rabet enchaîne, ainsi, les essais et les récits. L'ouvrage *UNE FEMME D'ICI ET D'AILLEURS*, publié en 2005, chez l'Aube, semble être un autre lieu où l'écrivaine mettra en évidence sa pensée et la défendra en toute liberté. A travers une modeste et brève analyse de quelques éléments du paratexte⁶¹⁷, nous allons essayer de montrer comment, au préalable, l'écrivaine profite de l'écriture comme espace pour mettre en valeur cette notion, et mettre en œuvre le principe de liberté : Nous remarquons à première vue, un titre en lettre majuscule et en gras « **UNE FEMME D'ICI ET D'AILLEURS** », bien apparent, qui veut occuper de l'espace pour interpeller le lecteur en attirant son attention. *UNE FEMME* en rouge : à la spécificité et la complexité que peut véhiculer le mot femme s'ajoutent celles de la couleur. Le rouge, couleur ambiguë, jouant sur les paradoxes et les contradictions ; couleur de chaleur et de ferveur ; mais aussi celle du sang et de l'enfer. Elle semble inviter,

⁶¹⁶ Ibid., p99-101.

⁶¹⁷ Nous rappelons les propos de Gérard Genette : « L'ultime destin du paratexte est de tôt ou tard rejoindre son texte pour faire un livre. », *Seuils*, Paris, 1987, p370.

d'emblée, le lecteur à une multiplicité de l'interprétation⁶¹⁸. Les deux compléments du nom (indicateurs de lieu) D'ICI ET D'AILLEURS, donne l'impression d'une éventuelle étude comparative. Mais juste en bas de ce titre, est inscrite entre guillemets, la phrase suivante : « la liberté est son pays ». Elle vient pour rassembler toutes les femmes sous le ciel infini⁶¹⁹ et dans l'univers immense, celui de la liberté. Cette liberté que procure le monde de l'écriture à Fadéla M'Rabet, cet espace du progrès, de l'émancipation mais aussi de la construction de soi, car « celui qui habite vraiment dans l'écriture est traversé d'une haleine divine, il appartient au monde de la vraie création mystérieuse, un monde qui ne peut pas déboucher sur l'autodestruction. »⁶²⁰. Effectivement, en s'orientant vers l'écriture, Fadéla M'Rabet opte pour l'innovation, elle choisit l'édification de sa personnalité mais aussi et surtout la transmission de la mémoire individuelle et collective, afin de contribuer à la construction de l'identité. Le long intitulé composé, écrit en gras, avec des lettres en majuscule, et occupant toute cet espace sur la première de couverture, n'est-il pas un indice de la liberté d'expression, mais aussi d'interprétation, avant même d'entamer ou de « rejoindre » le texte ? Cependant, la photo de l'auteure dominant cette page, montre, en même temps, combien le texte peut-être un récit autobiographique qui met en lumière les expériences d'une femme qui vit entre l'« ici » et l'« ailleurs ».

En effet, en lisant l'ouvrage, nous constatons qu'il est un récit de voyage qui raconte surtout les expériences de l'écrivaine dans deux pays, l'Algérie natale et de son enfance ainsi que la France qui l'adopte de puis sa jeunesse. Mais, l'écrivaine n'oublie pas de mettre, à chaque fois, en évidence la condition des femmes dans ces deux pays, mais aussi dans tous les pays qu'elle visite, notamment africains, à travers

⁶¹⁸ « La multiplicité des interprétations a un effet inattendu : avec le temps, la profusion des commentaires pointant en direction d'une même œuvre érige cette dernière au rang de référence. La dérivation des commentaires par rapport à un sens originel supposé serait constitutive de la pensée des plus grands auteurs. », écrit le professeur Marc Foglia dans son article sur Montaigne. (*La question de l'interprétation chez Montaigne*, Cahiers philosophiques 2011/4 (N°127), p81-86).

⁶¹⁹ Cette expression nous rappelle Edith Piaf, une voix féminine à laquelle rend hommage l'auteure dans son récit *Le café de l'Imam* : « une voix grave qui ne pleure pas parce que la douleur est profonde ».

⁶²⁰ Propos de l'écrivain suisse Paul Nizon (1929), extraits de l'entretien avec Catherine Argan, sur *Monde, Ecriture et Création*, juin 1997. (www.leparisien.fr)

des récits entremêlés. Nous pouvons voir clairement à quel point l'écrivaine exploite cet espace de liberté que lui procure le monde de l'écriture pour se raconter et raconter les autres femmes. Mais elle investit aussi cet espace de la vie réelle qui s'élargit davantage par l'expérience du voyage la faisant découvrir le monde ; ce que nous allons analyser ultérieurement dans ce chapitre.

Par le biais de l'écriture, Fadéla M'Rabet profite de rendre hommage aux membres de sa famille, surtout ceux qui l'avait marquée : l'écriture semble être aussi un lieu des hommages pour l'écrivaine. Après celui de Djedda, Baba, Yasmina,...dans *Une enfance singulière*, ici, c'est le tour de son cousin Wahib. D'ailleurs, dans un entretien réalisé par Benaouda Lebdaï, et portant sur ce livre elle déclare : « Dans mon livre, je fais de Wahib un beau portrait d'Algérien qui aimait son pays et qui est resté fidèle aux idéaux de l'Algérie de notre enfance »⁶²¹. En effet, elle dresse un long portrait de ce personnage de la famille, qui a marqué sa jeunesse, surtout sa vie d'étudiante à Strasbourg :

Wahib mon cousin germain, mon frère, a été cette personnalité lumineuse pendant mes études à Strasbourg. [...] Il éblouissait par son intelligence et sa culture. Il séduisait par sa gentillesse et sa générosité. Avec son visage pâle et anguleux, son abondante chevelure noire, il ressemblait à un poète inspiré [...] Il reconstituait pour nous les épopées de Massinissa, de Jugurtha, de l'Emir Abdelkader. [...] L'aura de Wahib dépassait le cercle des Maghrébins. Il était très apprécié par ses camarades français. Il était adoré par les femmes, qu'il estimait, et dont il avait la sensibilité. Wahib était le lien avec l'utopie de mon enfance.⁶²²

Nous voyons qu'est-ce que représente le cousin germain, Wahib, à la narratrice Fadéla et comment elle le décrit pour le mettre en valeur. Elle va jusqu'à le comparer au poète pour montrer l'effet du verbe qu'il manie bien. En introduisant dans cette description les personnages historiques algériens, tels que Massinissa, Jugurtha et l'Emir Abdelkader, la narratrice n'essaie-t-elle pas de faire de son cousin un héros de la nation ? Nous voyons à quel point elle le valorise pour faire de lui un personnage qui transcende les frontières, une personnalité universelle. Néanmoins, la narratrice Fadéla reconnaît que le personnage de Wahib fait partie de ce rêve chimérique de son enfance.

⁶²¹ Fadéla M'Rabet, « Me taire m'aurait demandé du courage », entretien réalisé par B. Lebdaï, El Watan, novembre 2007, p22.

⁶²² U.F.I.A., p79-80-81-83.

Après ce portrait qui exprime l'attachement de l'écrivaine à son cousin germain, le lieu des hommages devient encore celui de l'expression de la douleur et du chagrin. Le livre abrite ainsi le stress, les inquiétudes et l'angoisse de Fadéla M'Rabet suite à la nouvelle de cette tragédie aérienne qui a failli coûter la vie à une délégation algérienne, dont faisait partie son cousin Wahib, Abdelwahab Abada, conseiller au ministère des affaires étrangères : « L'avion qui transportait en direction de la Sierra Leone le ministre des Affaires étrangères Mohamed Benyahia et son conseiller s'est écrasé près de Bamako. »⁶²³. Elle raconte ces moments de désarroi et de confusion :

Je suis sans voix, anéantie...La mort dans l'âme, je téléphone au ministère...Chaque fois que le téléphone sonne, c'est glas et un espoir fou...A chaque coup de téléphone, ma vie était suspendue dans le vide, au dessus d'un abîme...Quatre heures d'attente, quatre heures de paroles sublimes alternant avec des paroles d'une férocité inouïe. Nous étions ballotés entre la lumière et la nuit.⁶²⁴

L'histoire se répète dit-on, mais cette fois-ci avec les même personnes et dans les mêmes conditions ; le ministre et son conseiller Abdelwahab Abada. « Je suis morte deux fois avec Wahib », écrivait Fadéla M'Rabet dans *La femme d'ici et d'ailleurs*. La deuxième sera lors de la vraie mort de son cousin. C'est au tour du livre *Le café de l'Imam* d'être le lieu du deuil et du recueillement, un espace où l'auteure doit dépasser ses douleurs et « compenser une perte », celle de ce cher cousin. Ne supportant pas la disparition ainsi que l'absence de ce dernier, Fadéla la narratrice nous propose une séquence narrative qui suppose le retour du cousin mort au monde des vivants :

Je l'ai vu un matin s'avancer vers moi secouant la terre qui le recouvrait. Devant mon regard incrédule, il me dit : « Oui, voilà, je suis revenu. Je n'ai pas supporté d'être séparé de vous. Heureusement, les pelletées de terre étaient très légères, car il y avait tant de monde penché sur moi que le travail des fossoyeurs en était entravé. Tu vois, c'est grâce à cette à l'affection de toute cette foule que j'ai pu m'extraire si facilement ».⁶²⁵

Il est apparent à quel point la douleur est grande cette fois-ci. Elle est tellement intense et insupportable que Fadéla se console en se livrant au rêve et à l'imagination. Ou elle ne veut plus accepter la mort de son cousin au point de faire

⁶²³ Ibid., p85.

⁶²⁴ Ibid., p86-87-88.

⁶²⁵ L.C.I., p39.

des hallucinations après sa disparition ? En effet, le mal est plus profond, la douleur est intense, le malheur est difficile à accepter. C'est un jeune cousin avec lequel elle a partagé tant de moments de bonheur et de malheur aussi ; elle entretenait une relation particulière avec lui, il est plus qu'un frère pour elle. « Je suis morte encore une fois », se plaint-elle. Cette fois-ci, le livre semble ne pas contenir le deuil, car Fadéla M'Rabet refuse d'admettre la perte :

Il faut faire son deuil, nous dit-on. Ce n'est qu'une formule pour leurrer la douleur. Comment accepter la perte d'un être qui a été l'un des centres de notre existence pendant 50 ans ? C'est parce qu'on a l'illusion qu'il est toujours là que notre être ne s'écroule pas. Et quand cette pensée magique trouve une fissure et que son image surgit par surprise, survient un moment de folie et de désespoir.⁶²⁶

Ce refus d'admettre la mort du cousin montre bien le degré d'attachement de la narratrice à celui-ci, il révèle le lien affectif qui unit les deux cousins, Fadéla et Wahib ; une relation pleine d'émotion, de sentiments de respect et d'amour partagés. Apparemment, l'écriture ne peut plus la consoler, mais elle écrit quand même ; elle remet en cause ce fameux propos qui invite à surmonter le deuil, en évoquant son défunt cousin qu'elle n'arrive guère à oublier. C'est dans l'espace de l'écriture – et à travers cette dernière – que l'écrivain, notamment la femme, surmonte les épreuves et dépasse ses douleurs, c'est ici qu'il les met en valeur pour les rendre universelle, mais aussi une leçon éternelle : « Toute littérature prend naissance dans une souffrance et l'on écrit pour s'en délivrer, la sublimer, lui donner une expression universelle »⁶²⁷, écrit Fadéla M'Rabet pour entamer son livre *La salle d'attente*.

C'est dans cette « salle d'attente » qu'elle évoque « la voix de l'homme » qui résonne encore dans ses oreilles : celle d'un ex-soldat français affolé par le remords d'un horrible crime commis contre une petite fille algérienne. C'est dans cette même « salle » qu'elle raconte et célèbre le personnage de Djedda, sa grand-mère qui l'a « mise au monde, comme la multitude d'enfants de (sa) ville natale »⁶²⁸, celle qui représente, pour Fadéla M'Rabet, la mémoire et l'identité ; c'est « l'incarnation de l'Algérie ». C'est dans *La salle d'attente* aussi qu'elle s'attaque à trois pouvoirs – colonial, postcolonial et patriarcal – qui font de l'Algérie une grande salle d'attente

⁶²⁶ L.C.I., p44.

⁶²⁷ L.S.A., p9.

⁶²⁸ L.S.A., p33.

où sont bloqués plusieurs projets, à l'instar de l'émancipation de la femme et la libération des nouvelles générations. Enfin, c'est dans cette « salle d'attente » que Fadéla M'Rabet réserve à sa mère un espace plus ou moins important, contrairement aux autres ouvrages où celle-ci passe presque inaperçue ; en quatre pages de suite, l'écrivaine présente un long portrait de sa mère, digne d'une toile de peinture :

Le visage de Yemma qui s'impose à moi n'est pas celui de la Dolorosa qui m'a tant insécurisée. Ses traits ne sont pas fatigués. Elle porte une robe longue, claire et légère. Ses bras sont nus. Elle a le visage lisse des peintures hollandaises. Le regard glisse sur l'ivoire de sa peau qui ne se colore que lorsqu'elle est surprise par l'émotion. Car elle a gardé jusqu'à la fin de sa vie la sensibilité de la gamine qu'elle n'a jamais cessé d'être. On perçoit la tiédeur, la douceur de sa peau, et sa retenue. [...] Son visage a toujours été la carte transparente de ses sentiments. Ses émotions se déroulaient comme une onde de chaleur et la clarté de son visage illuminait toujours le lieu où elle se trouvait. Et elle rougissait beaucoup quand elle se sentait trahie par son visage...⁶²⁹

Et le tableau sera ainsi peint jusqu'au dernier coup de pinceau !

La narratrice entremêle les portraits, physique et moral, de sa mère. Elle décrit les traits physiques pour mettre en valeur la beauté de sa mère mais aussi pour mettre en évidence sa tenue vestimentaire qui semble être différente de celle des femmes de nos jours. La disparition de « la robe longue et légère », symbole de la féminité semble inquiéter la narratrice ; sinon comment expliquer la comparaison aux femmes de la peinture hollandaise, marquée par son refus des sujets religieux⁶³⁰. Elle décrit surtout les traits moraux de sa mère, afin de mettre en valeur son courage et sa patience, mais aussi et surtout mettre l'accent sur sa grande sensibilité ainsi que la pudeur qui doit être « une qualité féminine » dans les sociétés musulmanes.

Pour conclure cette analyse qui consiste à montrer que l'écriture devient un lieu de combat et de transmission de la mémoire féminine, nous pouvons dire que depuis l'arrêt de ses émissions radio et son interdiction de l'antenne, en 1964, Fadéla M'Rabet s'est engagé dans un projet d'écriture. Une entreprise entamée par deux essais dans les années soixante, et après trente ans d'absence, arrive la période de féconde production littéraire pour Fadéla M'Rabet, avec une série de récits autobiographiques dans les années 2000. Donc, après qu'elle ait été écartée de son

⁶²⁹ L.S.A., p41-42.

⁶³⁰ D'après le livre : Madlyn Millner, *La peinture hollandaise du siècle d'or*, LGF-Livre de poche, Paris, 1998.

espace d'expression à la radio, Fadéla M'Rabet devait trouver une autre tribune d'expression ; une autre voie pour faire entendre sa voix, ainsi que la voix de ses compatriotes, notamment ces jeunes filles auditrices de ses émissions interdites. C'est ainsi que l'écriture devient un autre espace d'expression pour Fadéla M'Rabet, en remplacement à celui de la radio, peut-être meilleur, car les écrits deviennent des traces qui ne s'effacent à jamais ; une mémoire qui se transmet de génération en génération. L'écriture s'efforce à universaliser les expériences, entre autre les souffrances ; mais elle permet sans aucun doute à les perpétuer, les éterniser. Béatrice Didier, en parlant de l'écriture notamment celle de la femme, souligne : « Ecrire, c'est figer sur une feuille de papier une modulation qui risque d'y perdre vie. »⁶³¹. Et Fadéla M'Rabet, en parlant de ses expériences, et surtout des personnes qui l'ont marquée, déclare : « J'écris pour qu'ils ne meurent pas »⁶³². Mais, cette expression témoigne également de ce sentiment du devoir qui anime l'écrivaine, celui qui la pousse à écrire l'histoire de ses ancêtres et transmettre leur mémoire : « Le devoir de mémoire ne se borne pas à garder la trace matérielle, scripturaire ou autre, des faits révolus, mais entretient le sentiment d'être obligés à l'égard de ces autres dont nous dirons plus loin qu'ils ne sont plus mais qu'ils ont été. »⁶³³, souligne Paul Ricœur, dans son ouvrage philosophique *La mémoire, l'histoire, l'oubli*.

I-1-2- Le dialogue des formes et des genres :

Nous avons étudié dans le deuxième chapitre de la partie précédente comment la « greffe de l'essai sur le récit » est effectuée dans toutes les œuvres de Fadéla M'Rabet. Cette dernière trouve, à chaque fois, le moyen d'alterner entre Fadéla la narratrice qui raconte son expérience ainsi que celles des autres, et Fadéla M'Rabet l'essayiste qui doit donner son avis, présenter sa vision, et développer ses réflexions sur des sujets que la narration met en lumière. Nous avons constaté combien elle s'arrête sur des sujets et des questions qui préoccupent l'Algérie en particulier, et le monde en général. Nous avons remarqué comment elle met en avant la question de la femme et à quel point elle développe ses idées sur l'évolution de la femme et son émancipation.

⁶³¹ Didier B, *L'écriture-Femme*, Puf, Paris, 1981, p17.

⁶³² L.S.A., p11.

⁶³³ Ricœur R, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Seuil, Paris, 2000, p 108.

Parmi d'autres, nous retenons, dans son ouvrage *Le café de l'Imam*, ces séquences de narration que l'auteure interrompt pour donner libre cours à la réflexion et au jugement, en ce qui concerne la condition féminine. Après avoir fait un voyage dans le passé pour évoquer des moments en compagnie de son père dans les cafés à Alger et Constantine, la narratrice raconte une scène, en compagnie de son mari, dans un café à Tlemcen où elle se sent agressée par les regards des hommes autour d'eux. Elle montre, à travers la narration, la gêne que vit une femme, à chaque fois qu'elle se trouve dans un café, qu'elle soit seule ou accompagnée :

Je n'étais pas aussi à l'aise dans un café de la place des Martyrs, et j'évitais de m'y exposer depuis le jour où, au Tantonville, la présence de mon père à mes côtés ne suffit pas à détourner les regards concupiscentiels d'hommes interlopes [...] Ne pas se laisser intimider. Je n'y suis pas parvenue dans un café à Tlemcen où nous nous sommes posés, Tarik et moi, lors d'un reportage pour la RTA. Un choc ! Tous les yeux étaient braqués sur moi, la seule femme. J'avais la sensation physique de leurs regards, comme si leurs yeux étaient à l'extrémité de tentacules à ventouses qu'ils projetaient sur moi et dont ils ne voulaient pas s'arracher. C'était tellement insupportable que je me suis levée, suivie malgré moi par Tarik...⁶³⁴

Nous remarquons comment Fadéla, la femme mariée, est dérangée par les regards en compagnie de son mari Tarik, tout comme était dérangée Fadéla la jeune fille en présence de son père, Baba. Fadéla M'Rabet semble considérer le regard comme une forme de violence que subit la femme, notamment algérienne. Effectivement, nul ne peut nier que la femme, jeune ou d'un certain âge, célibataire ou mariée, souffre du regard agressif et provocateur des hommes. A travers ce récit qui raconte ses expériences personnelles, ne veut-elle pas rappeler ce qui arrive quotidiennement à toute femme ? La narration semble être, dans ce cas, un prétexte pour dresser juste après un réquisitoire contre le comportement « malsain » des hommes à l'égard des femmes. Juste après, l'auteure du livre *Le café de l'Imam* suspend le discours narratif pour faire appel à celui de l'analyse et de la critique ; Fadéla la narratrice donne la main à Fadéla l'essayiste afin de comparer le rapport femme/homme à celui du colonisé/colonisateur, fondé sur la domination, l'inégalité et l'injustice :

Tous les colonisés connaissent les blessures infligées par le regard du colonisateur. Celui de la « race supérieure », du conquérant. Il n'est pas seulement condescendant, il

⁶³⁴ L.S.A., p81-82-83

déshumanise toujours [...] un homme pense qu'une femme est toujours [...] là pour lui, c'est un objet exposé dans une vitrine [...] il a le droit de la regarder avec curiosité, en affichant son envie, en se tortillant les moustaches [...] on le regarde et si on a l'argent, on l'achète et on le mange sans états d'âme. Etre considéré [...] comme une fille dans une vitrine d'Amsterdam, c'est ce que ressent souvent une femme quand elle croise le regard d'un homme. Elle se sent avilie parce qu'il lui dénie toute humanité pour ne voir en elle qu'un sexe.⁶³⁵

Nous voyons comment Fadéla l'essayiste transpose l'équation d'Aimé Césaire, (colonisation=chosification) qui définit le rapport entre le colonisateur et le colonisé, sur la relation qui existe entre l'homme et la femme. D'après elle, l'homme de son côté réduit la femme au statut de la chose, privée d'expression libre et exclue de sa vie sociale et culturelle. L'essayiste n'hésite pas à condamner l'indifférence et le mépris de l'homme à l'égard de la femme, mais aussi à dénoncer cette attitude masculine qui consiste à la prendre pour une marchandise facile à acheter, ou pire encore à la considérer comme un objet sexuel qui doit satisfaire les besoins charnels de l'homme. Pour Fadéla l'essayiste, cette attitude dévalorise et démoralise la femme car elle se voit, à travers le regard des hommes, comme les prostituées exposées dans les vitrines à Amsterdam. L'examen critique du comportement des hommes va se terminer par deux phrases au conditionnel : « j'aurais aimé avoir une baguette magique pour transformer tous les hommes en femmes pendant vingt quatre heures. Ils prendraient conscience de leur humiliation et ils en auraient honte »⁶³⁶. Certes, la première phrase exprime un vœu utopique, plutôt impossible, mais la deuxième rappelle les hommes à l'ordre ; la deuxième phrase représente une sorte d'interpellation aux hommes afin de changer leur conduite à l'égard des femmes. Mais, juste après, le « je » de la narration va remplacer le « je » de l'énonciation pour réussir le jeu de l'alternance des genres et des formes du discours. Fadéla va donc reprendre la narration pour raconter ces histoires d'intimidation qu'elle subit dans les lieux publics, en particulier le café, ce lieu qui demeure interdit aux femmes algériennes. A travers des expériences personnelles vécues en présence de son mari Tarik, la narratrice nous raconte certes sa propre histoire, mais sans aucun doute, elle veut donner une voix à ses compatriotes, et crier la douleur de toutes ces femmes qui souffrent en silence.

⁶³⁵ L.S.A., p83-84.

⁶³⁶ L.S.A., p84.

Nous retenons également, à titre d'exemple, d'autres passages, dans l'ouvrage *Une enfance singulière*, qui montrent cette intercalation des genres et des formes. Dans ce cas, l'auteure fait usage de toutes les formes du discours, narrative, descriptive, argumentative et explicative, pour mettre en évidence la condition de la femme, mais aussi et surtout pour montrer l'attitude qu'elle qualifie de « haine des hommes » pour les femmes. Après avoir évoqué tous les hommes de sa famille qui l'aimaient, une façon bien évidemment de leur épargner la sentence, la narratrice Fadéla raconte quand et explique comment elle découvre la haine généralisée des hommes à l'encontre de la femme ; un phénomène qui, d'après elle, touche tous les pays du monde, mais aussi toutes les classes sociales :

C'est en France, étudiante, puis en Algérie, que j'ai découvert que cette haine, plus au moins forte, plus au moins masquée, était générale. Au cours de mes voyages au Maghreb, en Syrie, au Liban, en Egypte et en Turquie, je l'ai rencontrée dans tous les milieux, chez les riches comme chez les pauvres, chez les intellectuels comme chez les analphabètes.⁶³⁷

C'est en ce moment du récit que l'auteure/narratrice évoquera des femmes qu'elle croise dans les rues de la capitale syrienne Damas, une scène qui semble être quotidienne, celle des femmes habillées en *niqab*, ce long voile noir couvrant le corps et dissimulant l'intégralité du visage. Pour Fadéla M'Rabet, cet état dans lequel se trouve la femme, un peu partout dans le monde musulman, montre le degré de mépris que les hommes ont pour les femmes. Elle n'hésite pas à qualifier cette attitude de « haine » comme nous l'avons souligné ; ce qu'elle répète avec insistance dans ce même paragraphe, en insinuant que les femmes ressemblent à des fantômes : « il faut vraiment que les hommes haïssent les femmes pour supporter le spectacle de ces ombres titubantes qu'elles deviennent à la tombée de la nuit, le visage entièrement recouvert d'un voile noir »⁶³⁸. Pour renforcer cette thèse qui consiste à dire que le comportement des hommes est véhiculé par la haine des femmes, Fadéla l'auteure/narratrice insère une séquence descriptive qui montre, selon elle, à quel point la femme algérienne est méprisée. Elle s'interroge comment les hommes supportent de voir « le spectacle de ces femmes de Ghardaïa, ensevelies sous plusieurs épaisseurs de laine blanche, qu'on voit raser les murs pour éviter le soleil

⁶³⁷ U.E.S., p105.

⁶³⁸ U.E.S., 106.

accablant de midi et le regard méprisant des hommes »⁶³⁹. Cette description qui représente des femmes mozabites dénuées de leur féminité semble présenter des cadavres, des corps humains privés de leur vie. C'est une manière, peut-être, d'endosser la responsabilité d'une telle situation aux hommes, et eux seuls la culpabilité ; une façon d'épargner la femme dans sa critique, lui éviter toute sorte de reproche. C'est un peu l'adage algérien qui dit : « que peut faire le cadavre entre les mains de celui qui le lave »⁶⁴⁰.

L'auteure d'*Une enfance singulière* fait appel au discours argumentatif pour exposer sa vision sur la relation homme/femme qui paraît complexe. Fadéla l'essayiste prend alors le relais pour s'interroger sur les pourquoi de ce comportement, de cette attitude masculine. Puis, elle développe sa thèse en avançant les causes d'une telle haine et les motifs d'une telle cruauté :

Etre un homme, pour eux, c'est d'abord être puissant et maîtriser absolument la sexualité des femmes de leur tribu. D'où la crainte permanente, la terreur même, de ne pas être à la hauteur, ou d'être trompé, humilié, ridiculisé. Terrorisés, ils deviennent terroristes. Puisque la femme est à la fois le témoin et la menace d'une perte totale d'identité, ils la mettent en résidence surveillée et se transforment en geôliers. Dès leur plus tendre enfance, ils sont dressés pour être les gardiens vigilants [...] de toutes les femmes du clan....⁶⁴¹

Selon Fadéla M'Rabet, cette haine à l'égard de la femme va en parallèle avec le sentiment de virilité qui met en avant la puissance sexuelle, car l'homme est préparé depuis son enfance à entretenir et maintenir la domination sur la femme. L'homme est toute sa vie hanté par la peur de perdre le contrôle et son pouvoir sur la femme, c'est pourquoi il focalise toute son attention sur elle et il dépense tant d'énergie à la surveiller, ainsi que toutes les femmes de sa tribu. Il doit veiller sur l'honneur de la famille, celui de la tribu aussi, car la sexualité de la femme semble être l'affaire de l'homme et de sa tribu, avant qu'elle soit celle de la femme elle-même.

Nous avons essayé de commenter et de reproduire quelques extraits de manière à mettre en évidence les séquences qui mettent en valeur différentes formes du discours. L'écriture constitue un espace de combinaison des genres et des formes, notamment celles du discours. C'est ainsi que Fadéla M'Rabet compose ces textes

⁶³⁹ Ibid.

⁶⁴⁰ المثل الشعبي : "واش بيدير الميت في يد غسالو"

⁶⁴¹ U.E.S., p107.

pour qu'ils deviennent un lieu de rencontre, de dialogue des genres et des différentes formes du discours, mais aussi un espace de dialogue avec l'autre ; entre elle (l'auteure) et l'autre (le lecteur). Bien évidemment, dans le texte romanesque et le récit autobiographiques, la forme du discours privilégiée est la forme narrative, mais cela n'empêche pas, ou plutôt il est nécessaire, de faire appel à d'autres formes telles que l'argumentation, la description et l'explication. Il y a une complémentarité entre ces formes, en fonction du rôle que doit jouer chacune d'elles.

A propos de cette complémentarité des formes, plus particulièrement entre la narration et l'argumentation, ainsi que ses effets sur la relation entre l'auteur et le lecteur, Patrick Charaudeau, qui la traite de manière exhaustive, souligne que :

Pour l'argumentation, le récit ne serait qu'une expansion descriptive nécessaire à remplir de chair sémantique les arguments de la chaîne de raisonnement ; pour le récit, l'argumentation ne viendrait qu'en appui de la description des faits. Ainsi récit et argumentation révéleraient deux attitudes différentes mais complémentaires du sujet parlant. Celle qui consiste à produire du récit, c'est à dire à décrire les qualités des êtres du monde et leurs actions, ne s'impose pas à l'autre (celui qui reçoit le récit) [...] celle qui consiste à produire de l'argumentation, c'est à dire à expliquer le pourquoi et le comment des faits, oblige l'autre à s'inclure dans un certain schéma de vérité [...] Ces deux attitudes se mélangent, s'interpénètrent dans bien des actes de communication...⁶⁴².

Nous voyons, à travers cette analyse de Charaudeau le rôle de l'argumentation qui s'associe à la narration pour impliquer le lecteur dans le texte mais aussi à suivre le raisonnement de son auteur. Elle vient, donc, pour mettre en valeur la vision de celui-ci sur les faits, les événements, les personnages, ainsi que les lieux qui composent la narration.

A cette complémentarité entre l'argumentation et la narration qu'a mise en évidence Charaudeau, nous pouvons ajouter une autre combinaison, récurrente dans les textes de Fadéla M'Rabet : c'est la description qui, par le biais de sa fonction narrative, vient au secours de la narration. Elle vient pour mettre en valeur des lieux ou des personnages en les caractérisant, en décrivant leurs spécificités pour permettre au lecteur de mieux comprendre l'histoire, et de s'impliquer davantage dans les faits. Dans les chapitres précédents, nous avons évoqué plusieurs fois le portrait, cette forme de la description que l'écrivaine emploie pour peindre un personnage et le

⁶⁴² Charaudeau Patrick, *L'argumentation n'est peut-être pas ce que l'on croit*, Revue Le français aujourd'hui n°123, Association française des enseignants de français, Paris, 1998

faire valoir. Dans la partie réservée au témoignage dans l'essai, nous avons constaté le recours de l'auteure de *La femme algérienne* à cette forme de la description qu'elle utilise pour mettre en valeur le modèle de la jeune fille « évoluée » ; une façon de montrer ou de proposer une voie à ses lecteurs et/ou à ses compatriotes.

Mais, la combinaison ou la complémentarité entre les deux formes du discours, que sont la narration et la description, est plus apparente dans les textes romanesques ou les récits, tels que sont la majorité des textes de Fadéla M'Rabet. En ce qui concerne ce sujet de la narration et de la description, traité dans le chapitre *Frontières du récit*, Gérard Genette souligne que : « Tout récit comporte en effet, quoique intimement mêlées et en proportions très variables, d'une part des représentations d'actions et d'événements, qui constituent la narration proprement dite, et d'autre part des représentations d'objets ou de personnages, qui sont le fait de ce que l'on nomme aujourd'hui la *description*. »⁶⁴³. Certes, Genette a souligné, dans ce chapitre, l'opposition entre les deux formes, mais il a, tout de même, mis en valeur leur coexistence dans le texte, notamment romanesque. Par ailleurs, des études théoriques sur la description dans le récit (à l'instar des ouvrages, *Du descriptif*⁶⁴⁴ de Philippe Hamon, *Sémiotique du discours*⁶⁴⁵ de Jacques Fontanille, et les réflexions de Raphaël Baroni « *Passion et narration* »⁶⁴⁶) viennent alors aux antipodes des théories structuralistes qui considèrent la description comme une application opposée à la narrativité. Selon Hamon, la description permet d'introduire le lecteur dans le contexte de la narration. Alors que plusieurs études considèrent la description seulement comme moyen de faire la rhétorique tout en ignorant le protagoniste dans leur analyse, Philippe Hamon la juge étroitement liée aux états de celui-ci et du personnage en général ; elle permet à l'auteur de jouer sur les attentes émotionnelles du lecteur pour l'influencer. « La description doit être le reflet d'une « passion » (Encyclopédie), de la personnalité d'un artiste, qui a un « dessein » ou un « idéal » (Brunetière) particulier, dessein qui doit frapper le lecteur. Ainsi le choix et le tri

⁶⁴³ Genette Gérard, *Figure II*, Seuil, Paris, p56.

⁶⁴⁴ Hachette supérieur, Paris, 1993.

⁶⁴⁵ Presses universitaires de Limoges, Limoges, 1998

⁶⁴⁶ Revue Protée, Vol 34, n°2-3, Automne-Hiver 2006, p163-175

dans les détails doit être manifeste dans la description »⁶⁴⁷, souligne-t-il dans son ouvrage en 1993.

Dans le premier récit autobiographique de Fadéla M'Rabet, *Une enfance singulière*, nous avons étudié la description en mettant en évidence la portrait, ce procédé dont use l'écrivaine pour décrire et présenter les membres de sa famille, notamment sa grand-mère, Djedda ; un moyen d'effectuer la quête identitaire et d'aller à la recherche du « paradis perdu », de re-trouver le monde de l'enfance. Une quête qui ne se termine pas, tout comme le chemin long de l'écriture et l'espace immense de la littérature. « La quête de l'être qui semble avoir trouvé dans la littérature, mieux encore dans l'écriture, son lieu par excellence d'épreuve ou d'approfondissement. »⁶⁴⁸, écrit Kaserreka Kavwahirehi de l'université d'Ottawa, au Canada. Nous allons faire en sorte de montrer, à travers quelques exemples, comment et pourquoi l'écrivaine qui nous intéresse fait encore usage du portrait dans les autres récits qui composent notre corpus.

Dans *Une femme d'ici et d'ailleurs*, l'auteure emploie ce procédé pour rendre hommage à Baba, son défunt père, et son cousin Wahib décédé suite à un accident d'avion. Mais, cette fois-ci nous nous penchons sur le portrait de celui qui allait devenir son mari, Maurice Tarik Maschino, ce jeune Parisien, franco-russe, professeur de philosophie dans un lycée et journaliste à la radio algérienne après l'indépendance. Dans ce cas, la combinaison entre les genres et les formes est subtile. Dans le portrait de ce jeune homme, la narration et la description ne se présentent guère comme deux blocs complémentaires, mais plutôt il y a une fusion de ces deux formes du discours :

Nous étions en 1963, quelques mois seulement après l'indépendance. Certes, Maurice Maschino jouissait d'un grand prestige en Algérie. Il a été l'un des premiers à dénoncer la violence de la guerre dans deux livres retentissants, *Le Refus* et *L'Engagement*. Il y raconte comment, jeune Parisien professeur de philo au Maroc, il a reçu l'ordre d'aller combattre les Algériens qui se battaient pour leur indépendance, alors qu'à ses élèves il parlait liberté, égalité, droits de l'homme. C'était pour lui impensable. Il s'est insoumis et a soutenu inlassablement, par ses écrits, la lutte de libération algérienne. Dans ma famille, ses

⁶⁴⁷ Hamon Philippe, *Du descriptif*, Hachette supérieur, Paris, 1993, p 22

⁶⁴⁸ Kavwahirehi K, *L'écriture, la mémoire, et l'identité*, in ouvrage sous la direction K. Dahouda et S. Gbanou *Mémoires et identités dans les littératures francophones*, Paris, L'Harmattan, 2008, p46.

livres étaient connus, et ses émissions à la radio algérienne, après 1962, avaient une audience considérable.

C'est en racontant que la narratrice présente le portrait de Tarik, pour mieux impliquer le lecteur dans son histoire et montrer les qualités de ce jeune homme qui deviendra son mari. C'est dans la séquence narrative qu'elle insère subtilement les caractéristiques de son personnage : c'est en racontant qu'elle nous présente l'enseignant en philosophie, et journaliste à la radio ; c'est au cœur de la narration elle-même, et à travers elle, que la narratrice met en valeur les qualités morales de ce jeune homme, entre autres son engagement en faveur de la liberté et les droits de l'homme. Après avoir raconté les circonstances de leur union et décrit l'ambiance qui accompagnait leur mariage, Fadéla préfère nous livrer un portrait plus détaillé de son mari, qu'elle associe à celui de son père, pour mettre en évidence les similitudes. Cette fois-ci, nous remarquons nettement que la fusion ne concerne pas uniquement les formes du discours, telles que la narration et la description, mais elle s'applique également sur les portraits, celui du père et celui du mari. On dirait qu'elle présente un même portrait pour les deux personnages :

Ce n'est que deux ans après notre mariage qu'à table, les ayant tous les deux en face de moi, Tarik et Baba, j'ai pris conscience de leur ressemblance : la même couleur gris-vert de leurs yeux, la même impatience, la même inquiétude. Je vois encore Baba sur le quai de la gare, à Skikda ou à Constantine, vérifier deux fois, auprès des contrôleurs, la destination du train [...] Arriver des heures à l'avance [...] Avec Tarik, je dois résister pour ne pas perdre la matinée à Orly ou à Roissy, quand l'avion ne part que l'après-midi. Ne pas passer la nuit à l'hôtel de l'aéroport, quand l'embarquement a lieu le matin. Si Baba et Tarik ont commun leur obsessionnalité, la dimension essentielle de leur personnalité est leur cérébralité.⁶⁴⁹

A travers le portrait qu'elle du personnage de Tarik, la narratrice se demande si elle a réellement épousé un étranger. Elle semble faire tout pour présenter son mari comme quelqu'un de sa tribu, pourquoi pas de sa famille, puisqu'elle le compare à son père. Mais, dans les réponses qu'elle apporte à sa propre interrogation, elle évoque leur scolarité commune, ainsi que leurs diplômes français, pour dire ensuite qu'ils ont la même culture ; culture universelle veut-elle dire, celle qui est ouverte sur toutes les cultures.

De cette combinaison des formes, la narration et la description, nous retenons également deux séquences où l'écrivaine met en valeur ses penchants pour le monde

⁶⁴⁹ U.F.I.A., p63, 64.

artistique, et montre l'intérêt qu'elle porte aux œuvres esthétiques, notamment en peinture. Dans deux ouvrages distincts, elle fait référence à deux célèbres peintres, en l'occurrence Mark Rothko⁶⁵⁰ et René Magritte⁶⁵¹. Elle passe, à chaque fois, le relais à Fadéla la narratrice pour raconter en décrivant, et décrire en racontant. Profitant du beau paysage et de l'ambiance sereine qui règne au bord de la mer, Fadéla nous traduit les peintures en décrivant, à travers les mots, les gestes des pinceaux ; elle évoque leurs tableaux qui semblent avoir un rapport avec la condition de la femme. A chaque fois, dans un moment précis de la narration, Fadéla M'Rabet nous plonge dans la description en présentant les travaux de ces deux personnages, ainsi que leurs œuvres artistiques. Encore une fois, elle réussit cette fusion des deux formes du discours, encore une fois la description est subtilement implantée dans la narration.

Dans *La femme d'ici et d'ailleurs*, au moment où elle raconte l'histoire des femmes algériennes qui vivent dans un contexte social spécifique, souffrant en silence, car « en Algérie, les femmes riaient clandestinement »⁶⁵², l'auteure/narratrice fait appel à un tableau de Rothko pour décrire la situation de la femme dans son pays natal, et soulever le mépris qu'elle subit. L'auteure/narratrice, en analyse la peinture, souligne l'absence d'un élément important : « la présence pitoyable des mouettes qui peinent à avancer et perdent l'équilibre ne se retrouve pas chez l'artiste abstrait. »⁶⁵³. Il manque à sa toile les mouettes qui semblent incarner, selon la narratrice, les femmes auxquelles on impose le silence pour rester toujours résignées. L'auteure/narratrice compare le travail du peintre au comportement des hommes à l'égard de la femme. Elle dénonce implicitement le mépris du peintre, elle lui reproche d'ignorer les mouettes tout comme les hommes qui méconnaissent la femme. Ainsi, elle évoque des Algériennes toujours condamnées à la soumission et à la démission sociale ; elle décrit, d'une part, la condition imposée aux femmes patientes, mais résistantes, du monde de son enfance :

⁶⁵⁰ (1903-1970), artiste expressionniste et peintre américain, réalisateur de tableaux dont *Entrance to Subway* (1938), et plusieurs sur les couleurs, comme *Orange and Yellow* (1956).

⁶⁵¹ (1898-1967), artiste surréaliste et peintre belge, réalisateur plusieurs tableaux, à l'instar de *Le Double Secret* (1927), qu'il commente ainsi : « Je veille, dans la mesure de possible, à ne faire que des peintures qui suscitent le mystère avec la précision de l'enchantement nécessaire à la vie des idées. »

⁶⁵² U.F.I.A., p33.

⁶⁵³ U.F.I.A., p36.

Rothko a ignoré les mouettes, comme la plupart de ces hommes qui sont passés indifférents devant ces Constantinoises voilées de noir que je voyais à la tombée de la nuit sur les plages de Skikda. En groupes compacts, elles avançaient lentement comme un vaisseau fantôme [...] Ces femmes étaient à l'image des vagues. Enflées par la colère, elles se dressent mugissantes, font face, forment des lames d'une hauteur et d'une force effrayantes, puis trébuchent, tombent et s'écrasent. Quand on les croit disparues, elles surgissent à nouveau, hurlantes, oublieuses des jets de pierres, des coups de fouet des vents qui claquent avec fureur...⁶⁵⁴

Nous voyons comment l'auteure/narratrice combine les formes de discours pour mettre en lumière la situation de la femme. Dans un premier lieu, elle met en évidence le mépris des hommes pour la femme, puis elle décrit les qualités des femmes de son enfance. Elle rend hommage à leur résilience face aux contraintes de l'ordre établi, et elle salue leur courage devant les épreuves difficiles. D'après Fadéla M'Rabet, ces femmes surmontent toutes les souffrances et reviennent à la surface, elles sont éternelles, immortelles, tel un phénix qui renaît de ses cendres. Néanmoins, l'auteure/narratrice n'oublie pas de s'en prendre aux jeunes femmes de nos jours ; celles qui semblent être maniabiles, contrairement aux anciennes qui résistent malgré tout, tel qu'elle le souligne :

C'est au nom de ces femmes qui ont accompagné mon enfance, auxquelles on interdisait le secours, le plaisir d'une ondée d'eau fraîche dans la canicule de l'été algérien, que je suis révoltée devant l'arrogance des jeunes femmes voilées qu'on nous présente à la télévision.⁶⁵⁵

Fadéla M'Rabet reproche à ces jeunes filles leur « arrogance » mais aussi et surtout leur « ignorance » ; elle déplore leur soumission pourtant instruites, et elle fustige leur docilité malgré leur formation universitaire.

Dans *La salle d'attente*, Fadéla, sans doute, influencée par l'activité de sage-femme qu'exerçait sa grand-mère, « Djedda qui [l'] a mise au monde, comme la multitude d'enfants de [sa] ville natale »⁶⁵⁶, dépeint le moment de sa naissance, mais celui de tout enfant, de tout Algérienne et Algérien comme elle. Dans une langue poétique, elle revient sur ces instants exceptionnels, quoique propres à toute naissance, à toute enfance. Elle les habille de singularité, en évoquant l'atmosphère

⁶⁵⁴ Ibid.

⁶⁵⁵ U.F.I.A., p37.

⁶⁵⁶ L.S.A., p33.

ainsi que l'ambiance qui régnait dans sa ville natale Skikda, cette région côtière aux odeurs des eaux, et où se rencontrent le ciel et la mer, afin d'exprimer la fusion de la nature. Cette fois-ci, contrairement à ses dires⁶⁵⁷, Fadéla M'Rabet semble vouloir chercher les mots les plus beaux pour décrire les moments vécus :

Le temps au bord de la mer est rythmé par les vagues. Celles qui, poussées par la brise, m'ont accueillie sur la baie de Skikda formaient une rumeur douce comme une berceuse. C'est par temps calme que je suis née – au printemps, quand l'air est saturé du pollen des mimosas et que flotte ce parfum éthéré, plus doux encore que celui des terrasses à Paris, quand les tilleuls et les marronniers sont en fleur. Quand, emportée par les flots de la mer intérieure de Yemma, je me suis trouvée dehors, l'éclat de la lumière était tel que j'ai crié de douleur et fermé les yeux. Mais je garderai à jamais le reflet de cette lumière dans mes yeux, ces fragments du ciel et de la mer. Deux baies ouvertes sur l'horizon.⁶⁵⁸

La description semble réussir le jeu du « je » dans cette séquence. On dirait que le nouveau-né qu'était Fadéla a réellement mémorisé les circonstances de sa naissance ; l'ambiance de son arrivée au monde est décrite vraisemblablement. C'est en racontant et en décrivant ces instants de la maternité, que Fadéla fait appel à l'une des célèbres peintures de René Magritte, *La mémoire*⁶⁵⁹, ce tableau présentant une tête de femme qui semble avoir une blessure saignante ; la tête posée sur un appui de fenêtre, et entre deux rideaux, la mer et la montagne à l'arrière-plan du tableau. Pour le peintre, la tâche de sang, qui fait penser à un accident, représente « un événement passé qui reste présent dans l'esprit grâce à la mémoire. ». Le recours à la description de la peinture de Magritte se fait dans un contexte identique à celui de la peinture de Rothko ; profitant de l'ambiance sereine de la mer et du ciel, Fadéla dépeint le deuxième tableau :

Aujourd'hui, mon horizon est celui de la mer du Nord. A travers la baie vitrée, je ne vois que la mer qui ondule sous les mouettes et le ciel, mosaïques de bleu et d'amas de nuages blancs. Tout est sérénité. Surgi de ma mémoire se dresse sur la mer un beau visage de Magritte. Un visage de femme, très pâle, comme pétrifié. A sa tempe, une blessure qui ruisselle de sang. Ses yeux en apparence clos sont baissés, tournés vers l'intérieur. Je ne vois plus de visage, et la mer devient le corps dont on l'a séparée. Cette femme décapitée, dont la

⁶⁵⁷ « Chercher les mots les plus justes, non les plus beaux et précieux », propos de Fadéla M'Rabet, cités dans la première partie de ce travail.

⁶⁵⁸ L.S.A., p37

⁶⁵⁹ Tableau réalisé en 1945, représentant la mémoire selon Magritte.

tête est posée là comme sur une étagère, est devenue la mer et le ciel, l'âme et l'esprit du monde.⁶⁶⁰

Elle recourt à la peinture pour représenter et décrire la situation de la femme et sa condition. Cette femme qu'on prive de toute notion de liberté et à laquelle on impose l'asservissement. Cette femme à laquelle on interdit de rêver et d'avoir des plaisirs, et encore moins des ambitions. Fadéla s'interroge sur le sort de la femme, pour répondre par le biais d'une interprétation personnelle qu'elle fait du tableau de Magritte : « L'a-t-on assassinée parce qu'elle a voulu dépasser les limites qu'on lui a assignées ? Son visage est détourné de l'horizon, sa blessure borde un regard qui nous indique un au-delà mystérieux, étrange. »⁶⁶¹.

Mais cette fois-ci, la sérénité de la mer, et celle du ciel aussi, a tout le mérite de ce voyage, dans l'espace et le temps, que Fadéla entreprend. Sur les traces de la mémoire elle cherche dans l'histoire pour redonner à la femme de l'espoir, et abolir ses déboires. Elle remonte au I^E siècle, à l'Égypte romaine, pour évoquer les portraits du Fayoum⁶⁶². Toujours dans le domaine des arts plastiques, Fadéla M'Rabet fait appel à la peinture égyptienne qui, selon elle, fait une meilleure représentation des êtres, tout en rendant leur regard éternel, immortel. L'écrivaine opte pour la critique constructive pour remettre en cause l'image de la femme que nous présentent les hommes, notamment ces artistes occidentaux, qui la représentent et la figent dans sa situation et sa condition de soumise et de résignée. Elle nous livre ainsi, une sorte de plaidoyer en faveur des peintres égyptiens qui, d'après elle, comprennent mieux le langage des yeux, et manient autant le pinceau :

Ce regard, les peintres du Fayoum l'ont saisi. Ils ont été les maîtres de l'instant où l'on passe sur l'autre rive. Ils ont été l'œil du chat qui scrute, dessine, pense, découvre. Ce qu'ils ont découvert dans le regard de ces êtres, à la fois avec nous et ailleurs, c'est l'éternité.⁶⁶³

⁶⁶⁰ L.S.A., p38.

⁶⁶¹ Ibid.

⁶⁶² « Les portraits du Fayoum » sont un ensemble de peintures remontant à l'Égypte romaine exécutés à partir du I^{er} siècle (à la fin du règne de l'empereur romain Tibère) jusqu'au milieu du III^{ème} siècle. Ce sont les portrait funéraires peints d'individus, adultes ou enfants, insérés dans les bandelettes au niveau du visage de la momie ». (www.wikipedia.org)

⁶⁶³ L.S.A., p38.

Ainsi, l'ambiguïté et l'illusion des peintres européennes sont remplacées par la clairvoyance et la lucidité des artistes égyptiens ; l'œil fermé de la femme résignée laisse la place à « l'œil du chat » dans toutes ses spécificités ; la représentation immobile et mortelle des individus cède devant celle éternelle et immortelle des êtres ; et l'oiseau en plein essor remplace les mouettes molles. Enfin, le visage qui se dissout dans le flou se retire pour qu'apparait celui de la clarté et de l'épanouissement ; c'est de cette manière que le regard reprend tous ses éclats, et la femme retrouve tous les espoirs, à travers la voix de Fadéla qui tente de montrer la voie, en s'inspirant de ces peintres égyptiens :

Et comme eux, je cesse de m'interroger. Je vois sa paupière ensanglantée s'ouvrir et un oiseau, toutes ailes déployées, prendre son envol. Ne restent sur la mer que les mouettes indifférentes aux cris des cormorans.⁶⁶⁴

Le penchant pour la peinture est apparent aussi dans une autre œuvre de Fadéla M'Rabet, en l'occurrence *Le café de l'Imam*, mais dans ce livre c'est la comparaison entre les peintures, française de Paul Cézanne⁶⁶⁵ et russe de Chaïm Soutine⁶⁶⁶. Toujours en rapport avec la condition féminine, l'écrivaine reproche à Cézanne l'image dégradante et dévalorisante de la femme dans l'un de ses tableaux, contrairement à « l'empathie de Soutine pour « les gens de maison ». »⁶⁶⁷. Pour Fadéla M'Rabet, « Cézanne lui refuse la fusion avec cette femme » qui ne lui inspire guère les femmes de son enfance, réunies autour d'une table dans le patio de la maison familiale à Skikda, « car la magie de cette fête quotidienne était l'absence de la hiérarchie »⁶⁶⁸ ; selon l'écrivaine, le tableau de Cézanne met en valeur la catégorisation sociale qui n'existait pas au sein de sa famille.

Dans ce même ouvrage, et juste après cette référence à la peinture occidentale, Fadéla M'Rabet aborde un autre domaine du monde artistique, notamment la musique, ou plus exactement la chanson. Elle nous propose le portrait de la chanteuse française Edith Piaf. Nous ne reproduirons pas ici le portrait intégral que nous présente l'auteure de *Le café de l'Imam*, mais nous allons tout de même

⁶⁶⁴ Ibid.

⁶⁶⁵ (1839-1906), peintre français précurseur du postimpressionnisme et du cubisme :

⁶⁶⁶ (1893-1943), peintre russe émigré en France.

⁶⁶⁷ L.C.I., p30.

⁶⁶⁸ Ibid.

montrer comment l'auteure/narratrice fait appel à la description, plus précisément au portrait, pour évoquer la condition des femmes. Fadéla M'Rabet fait d'abord un voyage dans l'espace et le temps comme le fait Guillaume Apollinaire dans son célèbre poème *Le voyageur*, auquel elle fait allusion à travers le premier vers du texte : « Ouvrez-moi cette porte où je frappe en pleurant ». C'est ainsi qu'elle évoque juste après ce qu'elle appelle « les royaumes perdus », notamment l'Andalousie, cet Espagne d'autrefois sous le règne musulman. Après avoir parcouru les rues, les places et les paysages à Malaga qui lui rappelle, semble-t-il, son pays ainsi que les siens, la narratrice décrit l'ambiance qu'y règne comme pour montrer les rapprochements : « nous baignons dans la même pénombre et nos visages expriment la même mélancolie »⁶⁶⁹, écrit-elle en parlant des habitants, notamment les femmes, de cette ville espagnole.

C'est dans ce contexte, et c'est exactement dans ce moment où la narration et de description se mêlent, que l'auteure/narratrice insère le portrait de la chanteuse et actrice française Edith Piaf. « Soudain, une voix rauque s'élève, oppressée, syncopée, comme si une souffrance venait briser son souffle. »⁶⁷⁰, relate-t-elle, avant d'entamer la description de ce personnage, de sa voix qui peut être la voix de toutes ces femmes qui souffrent sans pouvoir le dire :

C'est une voix grave qui ne pleure pas parce que la douleur est trop profonde, trop ancienne. Elle s'enfonce en elle et vient l'étouffer comme une apnée. Elle crie quand ses pincés se resserrent, fait tellement mal qu'elle ne peut plus, qu'elle ne veut plus respirer. Elle ne pleure pas, elle crie quand il y a arrêt sur les images du film de sa vie. Elle fixe les scènes insoutenables et elle crie de rage devant son impuissance à les prévenir.⁶⁷¹

Cette voix de la chanteuse Edith Piaf représente, selon l'auteure/narratrice, une voie possible de résistance pour la femme, une voie à suivre pour transmettre sa mémoire, une voie pour marquer l'histoire, une voie de lutte contre l'oubli :

Dire sa fureur jusqu'à l'apnée, c'est encore une forme de résistance. A l'oubli. Continuer à haïr par le chant pour ne pas garder cette haine en soi, pour ne pas être tué par elle. Ne pas oublier, rester éternellement blessée pour ne pas mourir à soi.⁶⁷²

⁶⁶⁹ L.C.I., p35.

⁶⁷⁰ Ibid.

⁶⁷¹ L.C.I., p36.

⁶⁷² Ibid.

C'est ainsi qu'elle considère la chanson, et plus précisément la voix d'une chanteuse qui semble être sa préférée. Elle lui associe celle d'un autre personnage du monde artistique, Amalia Rodrigues, actrice portugaise et chanteuse de fado⁶⁷³. Ces deux voix rappellent à Fadéla M'Rabet l'Algérie et l'Espagne d'autrefois, ainsi que leur histoire commune, mais elles rappellent aussi « la voix du muezzin qui s'élève le soir dans le silence angoissé [et] appelle à la dernière prière [...] le muezzin qui parle le langage du chagrin sur un air de fado. »⁶⁷⁴. L'auteure/narratrice n'oublie pas de mettre en évidence la symbolique de la couleur noire que porte Piaf, en la mettant en relation avec le chagrin qui habitait les femmes de son enfance algérienne. Afin de rendre hommage aux deux artistes, mais aussi à toutes ces femmes algériennes de son enfance, Fadéla M'Rabet souligne en insistant :

Seules Edith Piaf et Amalia Rodrigues me restituent cette voix d'Espagne et d'Algérie, incandescente comme une braise. Comme notre histoire. La robe noire d'Edith Piaf est le voile du deuil de ces femmes dévastées par le chagrin qui ont peuplé mon enfance. Sa voix dit le tragique des femmes méditerranéennes. Passionnées, courageuses, généreuses, envahissantes, elles avaient une immense aptitude à la souffrance. Ces femmes qui, entre deux deuils, n'osaient pas s'adonner à l'insouciance de peur de provoquer le malheur qui rodait autour d'elles, prêt à se venger devant toute joie trop voyante.⁶⁷⁵

Pour Fadéla M'Rabet, la chanteuse française incarne, à travers sa voix grave, les femmes des deux rives méditerranéennes, car elle inspire la résistance à la souffrance et aux malheurs que leur imposait la société des hommes. Selon notre écrivaine, le chant de Piaf traduit la condition critique de ces femmes, car dans les pays méditerranéens, un peu plus que les autres pays du monde, la société des hommes tend de plus en plus à réduire les femmes au silence, les exclure de la vie culturelle et les astreindre aux tâches ménagères. Le livre de Germaine Tillion, auquel fait référence notre écrivaine dans son essai *Les Algériennes*, montre bien ce destin tragique de la femme méditerranéenne : «À notre époque de décolonisation généralisée, l'immense monde féminin reste en effet à bien des égards une colonie. Très généralement spoliée malgré les lois, vendue quelquefois, battue souvent,

⁶⁷³ Chant portugais sur des poésies populaires sentimentales et dramatiques. (Le petit Robert 2007)

⁶⁷⁴ L.C.I., p34.

⁶⁷⁵ L.C.I., p36.

astreinte au travail forcé, assassinée presque impunément, la femme méditerranéenne est un des serfs des temps actuels. »⁶⁷⁶.

Comme dans la majorité des œuvres littéraires, notamment les romans et les récits, nous avons constaté un dialogue entre les genres et les formes dans les œuvres de Fadéla M'Rabet. Nous avons choisi quelques exemples pertinents qui renvoient à différents livres de l'écrivaine, afin d'attirer l'attention sur l'existence de ce genre d'exercice dans son écriture. L'auteure, en plus de cette fusion entre les genres et les formes du discours, réussit également la fusion entre l'écriture et les arts, notamment la peinture et la chanson. Elle met en valeur la fusion entre les éléments de la nature, mais aussi et surtout la fusion des cœurs entre les femmes de son enfance algérienne.

En ce qui concerne la description des lieux, nous allons y revenir ultérieurement quand nous étudierons l'espace dans les textes de Fadéla M'Rabet, dans la section que nous intitulerons l'espace dans le récit.

I-2- L'espace dans l'écriture

Comme signalé plus haut, nous étudierons ici l'écriture de l'espace, autrement dit, nous allons analyser la notion de l'espace dans l'écriture, spécialement celle de Fadéla M'Rabet, marquée par quelques essais et une multitude de récits. Pour montrer l'importance de cette notion dans l'écriture en général, et dans une œuvre littéraire en particulier, nous reproduisons les propos de Roland Bourneuf, « Loin d'être indifférent, l'espace dans un roman s'exprime [...] des formes et revêt des sens multiples jusqu'à constituer parfois la raison d'être de l'œuvre »⁶⁷⁷. D'après cette citation, l'espace occupe une place fondamentale dans une œuvre littéraire, et il demeure un constituant indispensable dans la construction de cette dernière. C'est pourquoi, nous tenons à étudier cette notion de l'espace dans les textes de Fadéla M'Rabet.

⁶⁷⁶ Trillion G, *Le harem et les cousins*, Seuil, Paris, 1982, p192, in Jean-Robert Pitte, *Mère méditerranée, Géographie et cultures* [Online] 64/2007, URL : <http://journals.openedition.org/gc/1503>; DOI : <https://doi.org/10.4000/gc.1503>.

⁶⁷⁷ Bourneuf R, Ouellet R, *L'univers du roman*, PUF, Paris, 1972, p97, in *Pour une poétique de la relation père/fille*, thèse de doctorat en littérature, Alger, 2010 (Lamia Oucherif)

L'importance de l'espace est également soulignée par le sociologue français Maurice Halbwachs dont plusieurs travaux portent sur la mémoire. Ce dernier montre bien le pouvoir du cadre spatial sur la réapparition des souvenirs et la transmission de la mémoire. Dans un chapitre qui porte sur l'espace et la mémoire collective, il souligne :

Ainsi, il n'est point de mémoire collective qui ne se déroule dans un cadre spatial. Or, l'espace est une réalité qui dure : nos impressions se chassent l'une l'autre, rien ne demeure dans notre esprit, et l'on ne comprendrait pas que nous puissions ressaisir le passé s'il ne conservait pas en effet dans le milieu matériel qui nous entoure. C'est sur l'espace, sur notre espace, – celui que nous occupons, où nous repassons souvent, où nous avons toujours accès, et qu'en tout cas notre imagination ou notre pensée est à chaque moment capable de reconstruire – qu'il faut tourner notre attention ; c'est là que notre pensée doit se fixer, pour que reparaisse telle ou telle catégorie de souvenirs.⁶⁷⁸

Nous analyserons, donc, la notion de l'espace dans les écrits de Fadéla M'Rabet, en prenant en considération les deux genres que sont l'essai et le récit.

I-2-1- L'espace dans l'essai :

Ne doit-on pas se pencher, au préalable, sur l'espace le plus important, puisque il est question d'un genre qui présente des textes de débat et de réflexion ? Effectivement, l'essai est un genre où l'auteur expose ses idées, met en avant ses réflexions, et met en valeurs ses opinions personnelles sur un sujet donné. C'est pourquoi, nous intéresser, ne serait-ce que brièvement, à cet « espace » ou à cette partie qui produit les idées et les réflexions, notamment le cerveau, « ce siège de la vie physique et des facultés intellectuelles »⁶⁷⁹, « siège de l'intelligence et de la raison »⁶⁸⁰, enfin « ce centre intellectuel ; siège du jugement et de l'imagination »⁶⁸¹. Oui, nous voulons attirer l'attention sur l'esprit, ce « siège de la pensée, des idées », ou encore ce « siège de la raison et de l'affectivité », tels que le définissent les dictionnaires de langue française, Larousse et Encarta.

⁶⁷⁸ Halbwachs M, *La mémoire collective*, Albin Michel, Paris, 1977, p 209 (1^{ère} édition 1950)

⁶⁷⁹ Le nouveau Petit Robert de langue française, 2007.

⁶⁸⁰ Microsoft Encarta 2009

⁶⁸¹ Larousse de langue française, www.Larousse.fr

Nous pensons, d'abord, à la description de l'essai que propose Maurice Blanchot, dans son compte rendu du livre de Jean Grenier *Inspirations méditerranéennes*⁶⁸², où il souligne :

Il semble que l'essai soit avant tout l'effort d'un esprit qui va des confidences aux pensées, du concret à l'abstrait et qui se donne en exemple pour aller au-delà de lui-même. L'essai est une tentative qui vise moins le sujet auquel elle s'applique, que l'auteur qui s'y cherche et désire s'y trouver sous la forme la plus générale. Il s'agit d'une expérience au cours de laquelle l'écrivain, parfois indirectement, non seulement s'engage, mais se met en contestation, se pose comme problème, conduit ses idées jusqu'au point où il est rejeté par elles, tire de ses épreuves personnelles un sens qui est recueilli par tous, en un mot, fait de soi-même le héros d'une aventure dont la signification le dépasse.⁶⁸³

Nous voyons donc, à travers cette description de Blanchot, la place importante qu'occupe l'esprit dans la construction de cette entreprise qu'est l'essai. Elle met l'accent sur le rôle que joue l'esprit et/ou le cerveau de l'auteur dans la production littéraire, en allant au bout de sa pensée, au bout de sa réflexion. Elle insiste sur la visée de l'essai qui, avant tout, met en valeur la notion de soi, ou encore le soi qui tente de répondre à la fameuse question « qui suis-je ? » ; où l'auteur fait la quête de soi, se cherche, en donnant libre cours à ses idées, et se présente comme le centre de la réflexion, à travers une expérience personnelle et des épreuves vécues ou vues vivre.

En outre, dans la présentation de l'ouvrage collectif *EXPLORER, CREER, BOULEVERSER, L'essai littéraire comme espace de recherche-crédation*⁶⁸⁴, il est souligné que :

L'essai littéraire, c'est bien sûr une manière d'écrire, mais aussi de voir et d'être, une présence au monde accrue, subtile et ambiguë, qui convoque les savoirs pour les révoquer immédiatement au nom de l'expérience. L'essai littéraire s'écrit comme pour son fondateur, Montaigne, dans un espace fermé, une chambre à soi, ici une chambre claire, où

⁶⁸² Recueil d'essais, publié chez Gallimard en 1998, de Jean Grenier qui reprend le titre d'une conférence de Paul Valéry.

⁶⁸³ Blanchot Maurice, « *Inspirations méditerranéennes* », Chroniques littéraires, Journal des débats, 30 septembre 1941, p3, in *Le temps de l'essai* de Marielle Macé, Belin, Paris, 2006, p 211

⁶⁸⁴ Sous la direction Kateri Limmens, Alice Bergeron, Guillaume Dufour Morin, Nota Bene, Canada, 2019.

l'amitié des voix permet de révéler, au sens quasi photographique du terme, la présence des autres au sein de la solitude.⁶⁸⁵

Nous lisons bien dans ce paragraphe à quel point ces textes d'idées et de réflexion demandent de la concentration, comment les auteurs ont besoin d'un espace particulier qui procurera à l'esprit l'atmosphère idoine à l'entreprise de l'écriture, à la production littéraire, notamment celle de l'essai.

Il est évident que la description de Blanchot ainsi que la présentation de cet ouvrage collectif s'appliquent aussi sur les deux essais de Fadéla M'Rabet, *La femme algérienne* et *Les Algériennes*, car, comme nous l'avons montré auparavant, l'auteure nous présente des textes de débat et de réflexion, en mettant en avant ses idées et ses opinions personnelles sur le sujet de la femme, mais de la femme qu'elle est avant tout. Certes, il y a cette volonté, sinon une mission ou un devoir même, de faire entendre la voix de ses compatriotes, ces femmes qui souffrent sans pouvoir le dire, mais il est clair que l'essayiste met en valeur sa vision du monde pour tenter de montrer, sinon proposer une voie à ces femmes, notamment les plus jeunes. « J'écris pour me parcourir », affirme Henri Michaux⁶⁸⁶ dont « toute l'œuvre consiste en une périlleuse traversée de ce qu'il appelle « l'espace du dedans ». »⁶⁸⁷. Ecrire pour faire le tour de ses idées et de ses pensées ; écrire pour prospecter son parcours, ses expériences ; enfin écrire pour se livrer à une sorte d'introspection.

Par ailleurs, il est apparent, dès les introductions des deux essais, pour ne pas dire dès leurs titres, que l'espace principal auquel renvoient ces textes, ainsi que les récits qui y figurent, est bien évidemment l'Algérie et ses différentes circonscriptions ; c'est sur cet espace également que portent les réflexions de l'auteure, puisqu'elle nous propose sa vision sur la condition féminine et elle porte un regard critique sur la situation de la femme en Algérie. Cependant, ce qui attire le plus notre attention, c'est la dominance des passages qui décrivent l'espace auquel on veut réduire la femme algérienne. Celui de la maison familiale et/ou conjugale, mais aussi celui de « la nature féminine » qui réduit la femme au stade de la reproduction ;

⁶⁸⁵ Kateri Limmens, *EXPLORER, CREER, BOULEVERSER, L'essai littéraire comme espace de recherche-crédation*, Nota Bene, Canada, 2019, p264.

⁶⁸⁶ (1899-1984), écrivain, poète et peintre belge d'expression française.

⁶⁸⁷ Maulpoix Jean Michel, *Henri Michaux : une vie de Plume*, Lectures critiques de l'œuvre d'Henri Michaux, <http://www.maulpoix.net/Plume.html>

et ce, depuis le jeune âge, car, selon l'Algérien, « la jeune fille, son but est de rester à la maison et de se marier avec celui qui frappera à la porte »⁶⁸⁸. Dès le départ, et juste après avoir critiqué « la conduite négatrice » de l'Algérien à l'égard de la femme, l'essayiste nous livre un premier constat sur la situation de la femme, en mettant en lumière l'espace clos réservé à celle-ci : « son domaine, c'est la cuisine, les gosses, le ménage. »⁶⁸⁹. Elle explique son raisonnement en précisant :

L'épouse est une reproductrice, une ménagère. Faire des gosses, les élever, bien tenir la maison, cuisiner avec art, préparer le repas à l'heure, laver et repasser, coudre et tricoter [...] Lorsque son mari reçoit des invités, se retirer ou, s'il lui est permis d'être là, se faire la plus silencieuse, la plus inexistante possible.⁶⁹⁰

Et afin de confirmer ce constat et aller au bout de son argumentation, Fadéla M'Rabet l'essayiste le renforce avec quelques points de vue de jeunes Algériens qui réduisent la vie de la femme à cet espace fermé qu'est la maison, et limitent son rôle aux tâches ménagères :

Les femmes, confirme B., 17 ans, ne sont faites que pour laver, repasser, essuyer le parterre. [...] La femme n'a qu'un droit, renchérit R., 15 ans : s'occuper du foyer qui lui est réservé [...] Une femme ne peut faire tous les métiers, surtout elle ne doit pas être mécanicien, boulanger, maçon, travail sur un chantier [...] Il faut quand même, concède A., 15 ans, que les femmes aient un minimum de connaissances, pour...lire des ouvrages de cuisine, de couture...⁶⁹¹

C'est ici qu'elle parle d'ailleurs de l'ostracisme qui frappe la femme et que nous avons souligné, plusieurs fois, dans le chapitre réservé à l'essai comme outil d'écriture de la mémoire. Cette exclusion de la femme de la vie publique et de l'action politique, lui dénie toute présence culturelle et facilite ainsi son maintien dans cet espace clos qu'est la maison et/ou le foyer : dans les fêtes et les commémorations « pas une femme ne parle », « pas une femme qui siège dans les comités », « les jeunes filles qui ne viennent pas aux projections parce qu'elles vaquent à leurs occupations naturelles », « dans les rues, on n'y rencontre pas de

⁶⁸⁸ L.F.A-L.A., p144.

⁶⁸⁹ L.F.A-L.A., p15.

⁶⁹⁰ L.F.A-L.A., 40-41.

⁶⁹¹ L.F.A-L.A., p19-20-21.

femmes », etc. Sans oublier bien évidemment « l'absence épaisse des femmes dans la vie économique et sociale »⁶⁹², à l'échelle nationale, y compris les villes.

Selon Fadéla M'Rabet, même la jeune fille qui devait être plus ou moins libre, n'est pas à l'abri de cette claustration, renvoyant la femme à l'espace clos. Elle est retirée de l'école pour être enfermée dans la maison familiale ; la priver de l'école pour rester « sans instruction, condamnées aux travaux ménagers, à l'élevage des gosses et au service du mari »⁶⁹³, ajoute l'essayiste. Là encore, elle renforce ses observations et ses thèses, mais cette fois-ci par le biais de quelques témoignages de ces jeunes filles victimes d'isolement :

La jeune fille algérienne n'a jamais eu la possibilité de développer toutes ses aptitudes naturelles, sauf pour quelques unes qui ont eu beaucoup de chance, écrit dans *Le Peuple* Fatima N d'Alger [...] J'ai quitté le lycée il y a quatre ans. Maintenant, je suis à la maison à laver le linge, la cuisine [...] J'ai 21 ans, j'habite un beau quartier en pleine ville, mais je ne sors jamais, si ce n'est pour rendre visite à quelque parent, et encore – ce n'est que tous les trois mois à peu près qu'on sort.⁶⁹⁴

Nous remarquons donc, à travers, ces deux essais de Fadéla M'Rabet comment l'espace réservé à la femme est réduit au minimum ; la jeune fille célibataire est emprisonnée dans la maison familiale et la femme mariée dans la maison conjugale. A propos de cet espace clos qui ressemble à une prison, Hafid Gafaiti souligne que : « l'espace dans lequel les femmes vivent pour la majeure partie de leur existence est celui de la maison-prison où tout est conçu et fait pour leur interdire tout contact avec le monde extérieur et maintenir leur isolement. »⁶⁹⁵. Et Fadéla M'Rabet, de sa part, insiste sur ce phénomène qui poursuit la femme algérienne « laquelle sort d'une maison close, celle des parents, pour entrer dans une autre, celle du mari »⁶⁹⁶. En utilisant l'expression « maison close », l'essayiste ne fait-elle pas allusion aux causes réelles de cette claustration, aux raisons qui amènent les hommes à réduire au minimum l'espace de vie des femmes ? D'après elle, la représentation « objet sexuel », que fait l'homme algérien, de la femme, est l'une des

⁶⁹² L.F.A-L.A., p200.

⁶⁹³ L.F.A-L.A., p62.

⁶⁹⁴ L.F.A-L.A., 53-144-145.

⁶⁹⁵ Gafaiti H, *Les femmes dans le roman algérien*, L'Harmattan, Paris, 1996, p240.

⁶⁹⁶ L.F.A-L.A., p35.

raisons, sinon la plus importante, qui engendre ce comportement masculin ou cette conduite « négatrice » de l'homme à l'égard de ses compatriotes.

I-2-2- L'espace dans le récit :

Pour entamer l'étude de l'espace dans les récits de Fadéla M'Rabet, nous nous référons, sur le plan théorique, aux travaux d'Yves Reuter sur le récit. Dans son ouvrage intitulé *L'analyse du récit*, il nous explique les modes d'analyse de l'espace :

L'espace construit par le récit peut s'analyser au travers de quelques axes fondamentaux:

- les catégories de lieux convoqués : correspondant à notre monde ou non ; exotique ou non ; plus ou moins riches ; urbains ou ruraux, etc. ;
- le nombre de lieux convoqués : un lieu unique, plusieurs lieux, une multiplicité de lieux, etc. ;
- l'importance fonctionnelle des lieux : simple cadre, élément déterminant à différents moments du déroulement de l'histoire.⁶⁹⁷

D'après Reuter, ces axes nous aident à comprendre comment l'espace contribue-t-il à la construction du récit et au « fonctionnement des histoires ». En s'appuyant sur cette méthode, nous allons analyser l'espace dans les quatre récits qui composent notre corpus, en nous focalisant sur les lieux les plus importants, et qui participent le plus à l'organisation du récit et l'évolution des histoires.

I-2-2-1- « L'Algérie toujours » ou « le bonheur d'être Algérien » :

Avant tout, nous devons signaler que cet intitulé est la combinaison de deux titres d'ouvrages, *Le Bonheur d'être Algérien* de Fadéla M'Rabet (Enag 2019) et *L'Algérie pour toujours* de Maurice Tarik Maschino (Dalimen 2012). Pour parler de l'Algérie comme espace où se déroulent les événements ou les histoires qui constituent les récits de Fadéla M'Rabet, nous préférons commencer par le sentiment exprimé par l'auteure de *La salle d'attente*, après avoir défini et tenté de cerner le phénomène de l'écriture littéraire. Nous avons donné précédemment sa définition, ou

⁶⁹⁷ Reuter Y, *L'analyse du récit*, Armand Colin, Paris, 2014, p36.

plutôt ses définitions de l'écriture, nous reproduisons ici ses propos pour décrire cette sensation qu'elle éprouve avant d'écrire :

J'ai l'impression d'être en permanence dans un clair-obscur, éclairée, quel que soit le temps, par la lumière d'Algérie : celle transparente de Skikda, d'Alger, celle dorée de Béni Abbès. Sous le regard confiant d'enfants et de tous ceux qui m'habitent depuis que j'ai ouvert les yeux sur le monde.⁶⁹⁸

Elle nous rappelle ensuite son objectif et confirme sa motivation pour écrire, en soulignant : « C'est cette lumière que j'essaie de restituer quand je suis penchée sur mon bloc de papier. »⁶⁹⁹. Nous saisissons bien la source d'inspiration de l'écrivaine, c'est l'Algérie, son pays natal, le pays de ses origines, de sa culture ancestrale. Ce sont les différentes régions, les différentes wilayas et communes composant son vaste pays qui seront la matière de son écriture. Ce sont les villages et les patelins de l'Algérie, ses plaines et ses montagnes, sa mer et son désert qui vont être les lieux des récits de notre écrivaine.

Il est évident que la scène principale des événements qui constituent les récits de Fadéla M'Rabet est l'Algérie, elle ne peut être autre que cette contrée qui devient, pour elle, ce paradis perdu qu'elle doit chercher et re-trouver dans le monde de l'écriture. Selon cette profonde sensation qui montre bien l'attachement de l'écrivaine à son pays natal, les histoires de ses récits ne peuvent qu'appartenir à ce monde qui l'a vu naître, et qui l'a vu grandir avant de partir en France continuer ses études supérieures. Nous relevons d'abord une multitude d'extraits des différents livres⁷⁰⁰ de l'écrivaine, qui montrent que les récits renvoient à divers lieux en Algérie.

Dans *Une enfance singulière*, la narratrice qui retrouve le monde de son enfance, nous fait voyager dans quelques wilayas qui appartiennent à différentes régions du pays : de Skikda, la ville de sa famille du côté de son père, à Collo, la ville de sa famille du côté de sa mère ; des plaines de Constantine, la capitale de l'est algérien, au centre dans les montagnes de la Kabylie ; du nord, à Blida la ville des roses et Alger la blanche, avec la belle mer de Fort de l'eau, au sud ou au désert saharien, avec les oasis de Beni Abbes, en passant par la ville de Ghardaïa.

⁶⁹⁸ L.S.A., p11.

⁶⁹⁹ Ibid.

⁷⁰⁰ Les livres (récits) qui composent notre corpus de recherche.

Cependant, dans ce récit d'enfance, où se mêlent quelques séquences de la jeunesse et de l'âge de la sagesse, l'espace global Algérie se fond dans celui de Skikda la ville natale, et plus précisément, la maison familiale qui semble foisonner en souvenirs. Nous y reviendrons ultérieurement, puisqu'elle est le lieu qui abrite la majorité des péripéties de l'enfance de l'auteure/narratrice dans ce récit, mais qui apparaît aussi dans les autres livres de Fadéla M'Rabet. A travers quelques passages choisis, nous retraçons le voyage de la narratrice dans son pays d'enfance, ce paradis perdu qui semble être retrouvé, du moins dans l'écriture :

Tu es morte au moment où je revenais d'une promenade à Blida, de rose parfumée [...] La soirée s'ouvrait sur une joute oratoire entre Baba, le patriarche de Skikda, et le frère aîné de Yemma, notre oncle si Abdelaziz, patriarche de Collo [...] Je me souviens de ce matin à Alger [...] Cette sérénité, je l'ai découverte moi-même, jeune femme, dans le grand désert saharien. Comme dans l'oasis de Beni-Abbès [...] J'ai d'abord crue que c'était à cause de notre isolement à Bordj El Kiffan, près d'Alger, où Tarik, mon mari, et moi, nous nous installâmes après l'indépendance [...] Je revins de Constantine avec une poupée à Yasmina [...] Le spectacle de ces femmes de Ghardaïa, ensevelies sous plusieurs épaisseurs de laine blanche [...] Il me restera toujours le regard confiant d'un enfant, le lever du jour sur les lauriers roses des montagnes kabyles...⁷⁰¹

Ce récit de voyage à travers le territoire national montre à quel point la narratrice reste attachée à sa terre ancestrale, à son pays natal l'Algérie dont les villes et les régions visitées sont toujours gravées dans sa mémoire. Que dira-t-on alors des endroits fréquentés et des lieux de son enfance ? Ils doivent être la base de la mémoire, individuelle et collective. Pierre Nora n'appelle-t-il pas tous ces espaces « les lieux de la mémoire » ?

Dans *Une femme d'ici et d'ailleurs*, nous l'avons souligné déjà, que c'est un texte où se mêlent les récits et les histoires : les récits *d'ici*, et ceux *d'ailleurs* ; en Algérie et autre part, loin de son pays natal, dans les pays d'Afrique lors des visites ou les voyages de travail, et surtout dans les pays d'Europe, spécialement la France où elle s'installe. Dans ce livre aussi, malgré qu'une bonne partie du récit renvoie à la jeunesse de la narratrice ou de l'écrivaine, en France, plus exactement à sa vie étudiante à Strasbourg, l'Algérie ne manque pas d'être la scène pour plusieurs événements et récits, notamment celui de la rencontre de Fadéla avec Tarik ainsi que la cérémonie de leur mariage. Là encore, la narratrice nous déplace de ville en ville,

⁷⁰¹ U.E.S., p9-18-41-51-65-97-105-116.

et de région en région, dans cette grande Algérie : d'Alger à Skikda, de Timimoune à Beni Abbès, de la mer au désert algérien, elle nous raconte, presque dans le détail, mais avec beaucoup de pudeur, son histoire d'amour avec le journaliste français et professeur de lycée au Maroc, Maurice Tarik Maschino. Elle nous raconte comment ce dernier a été bien accueilli au sein de sa famille algérienne, mais aussi et surtout les moments de sa conversion à l'islam et la cérémonie de leur mariage au grand sud algérien. Nous avons choisi également quelques passages pour montrer les différentes villes et régions algériennes qui ont abrité les événements de ces récits :

Baba l'avait accueilli dans la grande maison familiale, le jour où, venant d'Alger, il m'avait déposée à Skikda, avant de continuer sa route pour Tunis. Tarik fus surpris d'être accueilli avec tant de chaleur [...] Nous quittâmes la capitale des oasis le lendemain de notre mariage, pour rejoindre la palmeraie de Beni Abbès [...] J'ai rencontré Tarik pour la première fois à la clinique de l'Ermitage à Alger [...] Je vois encore Baba sur le quai de la gare, à Skikda ou à Constantine, vérifier deux fois, trois fois, auprès des contrôleurs, la destination du train...⁷⁰²

Dans *Le café de l'Imam*, c'est plutôt quelques évocations de lieux à travers des flashbacks que provoquent des situations vécues dans des pays autres que l'Algérie : comme celle du tableau de Cézanne qu'elle voit dans une exposition à Paris et qui lui rappelle les beaux moments passés avec sa famille à Skikda ; sinon la baie de Nerja en Espagne qui lui donne la sensation d'être dans leur villa de Bordj El Kiffan, sur la baie d'Alger ; ou encore les cafés de Viennes lui rappelant le café des facultés, à Alger centre, et tant d'autres. C'est ainsi qu'elle évoque des souvenirs, en compagnie de son père, dans les cafés d'Alger et Constantine, ces deux grandes villes et anciennes cités en Algérie. Cependant, il est à signaler que l'espace dans ce récit est dans sa majorité en Europe, où la narratrice se déplace d'un café à l'autre pour nous raconter ses histoires, mais aussi pour évoquer des souvenirs qui remontent à son passé lointain. Et à la fin de son livre, Fadéla M'Rabet profite de sa présence en Algérie, au salon du livre, pour évoquer son premier essai *La femme algérienne* qui lui a valu l'exil. Néanmoins, elle termine son récit avec un grand élan d'espoir suite au bon accueil et sa satisfaction lors de cette manifestation, mais aussi et surtout la joie de retrouver l'Algérie ; le bonheur d'être algérienne. Voici quelques fragments de textes qui traduisent ses évocations de lieux en Algérie :

⁷⁰² U.F.I.A., p45-55- 61-63.

J'étais réveillée par le grondement des vagues les soirs de tempête et les odeurs d'algues et d'eucalyptus qui se répandaient avec les embruns dans la villa de Bordj el Kiffan, sur les rives de la baie d'Alger [...] Je m'étais inscrite avec Julie, une collègue et amie, à des cours d'informatique à l'université d'Alger et, avant chaque séance, nous nous retrouvions au café des facultés [...] je n'étais pas à l'aise dans un café de la place des Martyrs ou rue Didouche [...] Je me suis retrouvée à Constantine, où il m'accompagnait quand je passais mes examens [...] Je suis dans le salon d'Air Algérie à l'aéroport d'Alger. Le Sila s'est achevé la veille. Bien que fatiguée, je quitte l'Algérie réconfortée...⁷⁰³

Nous voyons comment le souvenir devient ce rêve éveillé qui permet à la narratrice d'accomplir une sorte de pèlerinage sur les lieux de son enfance et de sa jeunesse. Après un long périple dans le passé, le sien, elle revient enfin au présent, à la fin de son séjour en Algérie, suite à la clôture de la 15^{ème} édition du salon du livre d'Alger. La narratrice termine son récit et l'auteure clôt son livre, avec un instant où se mêlent l'émotion et le soulagement : c'est un éclat de rire provoqué par le titre d'un article et sa photo qui domine la page culturelle d'un journal algérien ; El Moudjahid, le premier à mener une campagne contre l'écrivaine de *La femme algérienne* et *Les Algériennes*, dans les années 70.

Enfin, dans *La salle d'attente*, l'Algérie est présentée comme un lieu de drame et d'événements tragiques durant la colonisation française et après l'indépendance algérienne. Durant la guerre de libération, avec les atrocités du colonisateur que l'auteure montre à travers un récit de la narratrice qui raconte l'histoire de cet ex-soldat français rencontré à Bordj El Kiffan ; il est toujours victime de ses remords, des années après son crime monstrueux contre une petite fille algérienne. Et combien d'enfants étaient victimes de cette guerre, de cette injuste colonisation. Ces enfants que les membres de la famille de la narratrice, comme toute famille algérienne d'ailleurs, qualifient d'anges : « Djadda, ma grand-mère, la mère de Baba, mon père, et oncle Ali, utilisait le même mot pour désigner un enfant et un oiseau : *malaika*. »⁷⁰⁴.

C'est ainsi que la narratrice replonge dans l'Algérie de son enfance pour raconter l'ambiance familiale à Skikda, surtout les aventures avec Djedda. Puis, elle revient à ce grand espace qu'est l'Algérie dans sa situation générale, après l'indépendance ; cette Algérie qu'elle considère comme une salle d'attente, où l'on

⁷⁰³ L.C.I., p30-38-57-81-82-117.

⁷⁰⁴ L.S.A., p17.

espère au changement qui tarde à venir. Elle revient pour retrouver ces hommes, et surtout ces femmes, qui sont « en attente du bonheur dans cette Algérie où le tragique était la toile de fond de (la) vie. »⁷⁰⁵. Une Algérie où l'on est, selon l'auteure, prisonnier et assujetti à trois pouvoirs, patriarcal, colonial, et postcolonial ; une Algérie qui se dégrade de plus en plus, car « elle s'est vidée peu à peu de ses intellectuels, de ses démocrates, de ses syndicalistes »⁷⁰⁶ ; une Algérie « vidée de ses cadres, de sa classe moyenne, des travailleurs de ses classes populaires »⁷⁰⁷.

Fadéla M'Rabet, qui donne une grande importance à la condition de la femme, montre, comme elle le fait dans ses essais, que son pays est un lieu de mépris et de comportement discriminatoire contre le sexe féminin. Elle s'arrête sur cette Algérie où la femme est victime de sa société, mais aussi de sa propre éducation, car « elle appartient à cette espèce qui pense que la souffrance est son état normal et sa discrimination une loi naturelle. »⁷⁰⁸. C'est dans cette grande Algérie, même à Tizi ouzou, que la femme subit, quotidiennement, la violence dans les rues. L'auteure/narratrice semble commencer par cette ville qui a l'air d'être un peu en avance, mais où la femme n'est pas à l'abri de l'agression, pour généraliser le phénomène à toutes les villes algériennes, en citant les plus grandes et les plus peuplées. Les choses ont tendance à se dégrader, à empirer dans son pays ; il lui devient « de plus en plus étranger ». C'est pourquoi elle regrette une autre Algérie, celle de jadis, des années soixante et soixante-dix, « partout respectée », celle qui était « *La Mecque des révolutionnaires* »⁷⁰⁹ ; un lieu de pèlerinage pour tous les hommes libres ou qui en aspirent. Elle regrette Ben Badis, le fils de Constantine, qui « voulait une Algérie juste, libre, fraternelle et humaine. »⁷¹⁰, tel qu'elle le rappelle à chaque fois.

Les passages suivants montrent que l'espace où se déroulent les événements des récits est le pays des origines, l'Algérie, et dans différentes localités :

⁷⁰⁵ L.S.A., p30.

⁷⁰⁶ L.S.A., p85.

⁷⁰⁷ L.S.A., p97.

⁷⁰⁸ L.S.A., p50.

⁷⁰⁹ Alger, la Mecque des révolutionnaires (1962-1974), un téléfilm réalisé par Mohamed Ben Selma, en 2017 (scénario Amirouche Laïdi)

⁷¹⁰ L.S.A., p80.

Je l'ai rencontré à [...] Bordj El Kiffan, où nous habitons [...] Baba récompensait Djedda, Yemma, Nana et les employées par des tissus somptueux qu'il achetait à Constantine où il se fournissait en marchandises pour son magasin [...] A Tizi ouzou, une femme refuse de lâcher son sac que des voyous veulent lui arracher [...] Combien de femmes à Alger, à Constantine, à Oran sont traumatisées à vie parce qu'on les a plaquées au sol pour leur arracher leurs bijoux...⁷¹¹

De « l'Algérie française » de son enfance à l'Algérie des années 2000, en passant par l'Algérie postindépendance, Fadéla la narratrice se déplace d'une ville à l'autre, d'un lieu à un autre, en relatant le récit des événements qui l'ont marquée, ainsi que les bons moments passés au milieu de sa communauté à Skikda, notamment avec sa famille dans la maison de Djedda.

Certes, dans ce dernier livre, l'Algérie est considérée comme un espace du drame et du tragique, mais l'auteure/narratrice n'oublie pas de semer les grains de l'espoir. Elle exprime, malgré tout, son attachement et son amour à son pays, aux « êtres de (son) enfance qui (l)'habitent, quel que soit l'endroit où (elle) se trouve »⁷¹². Elle est fière d'appartenir à l'Algérie de ses ancêtres, elle est heureuse de grandir dans ce pays ouvert sur le monde. Pour elle, ils sont chanceux les gens qui naissent dans les pays riverains de la méditerranée, notamment l'Algérie, riche en paysages et connu par la diversité de ses reliefs naturels. Afin d'attirer l'attention du lecteur sur ce pays méditerranéen qui l'a vue naître, sur cette Algérie qui l'a vue grandir, Fadéla M'Rabet fait appel à la description, meilleur procédé pour mettre en valeur l'espace :

La méditerranée est une ouverture sur le monde et c'est une chance de naître sur ses rives. C'est parce que mes yeux, quand je les ai ouverts pour la première fois, ont rencontré ces deux infinis confondus, la mer et le ciel, que j'ai voulu traverser l'horizon et devenir une femme d'ici et d'ailleurs. L'Algérie est un monde ouvert sur le ciel, la mer, les montagnes et le plus grand désert du monde. Un monde ouvert à tous les vents. Ceux des rivages marins et ceux des sables mouvants. Un monde qui nous rend familiers de tous les mondes, de toutes les tempêtes. Celles qui prennent d'assaut les vagues, éclaboussent les terrasses, et frappent à nos murs et nos portes, ou celles qui plient les palmiers et érodent le reg et nos visages.⁷¹³

Nous avons essayé, à travers ces extraits, de faire le tour des récits de Fadéla M'Rabet tout comme elle, qui fait le tour de l'Algérie à travers ses récits. Nous

⁷¹¹ L.S.A., p13-23-57-58.

⁷¹² L.S.A., 27.

⁷¹³ L.S.A., p33-34.

voulons montrer que l'espace central dans ses écrits est son pays natal, celui des origines ; c'est le milieu où elle a appris à connaître la vie, avec toutes ces personnes qui peuplaient le monde de son enfance, notamment Djedda et toutes les femmes autour d'elle. Pour finir, nous avons relevé ce passage descriptif où l'auteure/narratrice met en valeur le bassin méditerranéen, en particulier l'Algérie. Cette description montre à quel degré elle est passionnée de la beauté de son pays, et combien elle est captivée par l'harmonie de sa nature qui facilite l'intégration aux autres pays et l'adaptation aux autres atmosphères. Cette description montre comment l'auteure/narratrice reste attachée au pays natal, au milieu de son enfance et à l'ambiance qui l'a vue naître. Mais cela ne l'empêche guère d'être ouverte sur le monde, de s'installer même dans un autre pays, la France, et d'assimiler sa culture, car elle sait très bien d'où elle vient et que veut-elle dans ce monde : « C'est certainement la liberté d'esprit de Djedda qui m'a également permis d'assimiler deux cultures sans déchirements : je ne me suis jamais sentie écartelée entre deux mondes. »⁷¹⁴, dit-elle à une journaliste d'El Watan. Ou encore, dans un autre entretien accordé à la revue tunisienne *Réalités*, où elle répond à une journaliste qui veut réduire *Une enfance singulière* à l'espace familial : « Ces femmes et ces hommes m'ont fait autant que mes études. Ils m'ont donné un modèle humaniste, comme plus tard mes études françaises. Il n'y a pas de conflit. L'enseignement de mon milieu familial était universaliste, comme celui de l'école française. »⁷¹⁵.

Nous réservons, juste après, une analyse de l'espace, si petite soit-elle, en rapport avec la France, ce pays des études universitaires, puis de l'exil. Comme nous allons consacrer une bonne partie de notre analyse à la ville natale Skikda, notamment ce milieu familial, qui a beaucoup d'effets sur la personnalité de l'écrivaine Fadéla M'Rabet. D'autres lieux qui appartiennent à ce pays des origines, qu'est l'Algérie, seront également analysés ultérieurement.

⁷¹⁴ Bouzeghrane N , *Fadéla M'Rabet, Algérienne et féministe, de première heure*, entretien réalisé pour le journal El Watan 19 mai 2005.

⁷¹⁵ *Fadéla M'Rabet, Une enfance singulière, En Algérie le choix est clair...*, entretien réalisé par Nora Borsali, revue *Réalités*, n° 917, du 24 au 30 juillet 2003, p36-38.

I-2-2-2- La France pour des études universitaires, puis comme pays d'exil :

Nous avons souligné dans le point précédent que l'espace central des œuvres de Fadéla M'Rabet est l'Algérie, son pays natal et la terre de ses origines. Mais ce phénomène n'est pas spécifique à elle, ni aux écrivains algériens ou maghrébins d'expression française, ou encore ce qu'on appelle communément la littérature francophone. Le retour au pays natal est un phénomène mondial, qui touche même les écrivains les plus célèbres de la littérature française, tel que le souligne Irène Chassaing : « Le retour au pays natal apparaît comme un thème fondateur de la littérature occidentale : déjà au cœur de *l'Odyssée* d'Homère, il reparaît dans de nombreux textes majeurs tels que *Le colonel Chabert* de Balzac, *Retour au pays natal* de Thomas Hardy ou *La trêve* de Primo Levi. »⁷¹⁶. Or, ce qui attire notre attention dans les œuvres de Fadéla M'Rabet, c'est que son pays d'adoption, en l'occurrence la France, n'occupe pas beaucoup de place dans ses livres ou ses récits, pourtant, elle y vit depuis son jeune âge, depuis plus de cinquante ans. Et le retour au pays natal, que nous pouvons constater nettement dans les ouvrages cités par Chassaing, ou encore à titre d'exemple celui de sa compatriote Malika Mokeddem *L'interdite*⁷¹⁷, n'est pas effectué de la même manière dans les ouvrages de M'Rabet. C'est pourquoi, nous lui avons préféré, dans les chapitres précédents, la notion du retour à l'enfance ou celle du retour aux origines, aux sources.

Nous allons montrer quelles sont les conditions ou les histoires qui ont marquées l'écrivaine en France, pour introduire dans ses livres ce pays d'adoption, comme un espace abritant les événements de ses récits. Nous allons essayer de traiter les lieux en fonction de leur apparition, mais aussi et surtout selon l'importance de la place occupée par chacun de ces lieux.

Dans *Une enfance singulière* qui raconte les souvenirs de Fadéla, pour ne pas dire la vie d'enfant qu'elle était, ou encore le monde de son enfance, rien ne montre, au début du texte, le lieu présent de la narratrice. Celle-ci semble être en Algérie

⁷¹⁶ I. Chassaing, *Dysnésie : Le récit du retour au pays natal dans la littérature canadienne francophone contemporaine*, Canada, Presses de l'Université Laval, 2019, p1

⁷¹⁷ Le récit de Sultana qui, après avoir choisi l'exil en France pour des années, revient au pays natal, l'Algérie, pour assister à l'enterrement de Yacine qu'elle avait aimé, mais aussi pour le remplacer au poste de médecin au dispensaire du village.

quand elle remonte à son passé de jeune femme, à ce moment triste où elle a reçu l'information du décès de sa grand-mère, Djedda, et le monologue intérieur que provoque cette nouvelle. Mais, juste après avoir fait le premier portrait de ce personnage central de son récit d'enfance, l'auteure/narratrice, comme pour rappeler le lecteur qu'elle n'est plus dans ce paradis perdu, elle suspend son récit rétrospectif pour insérer subitement une séquence au présent de l'indicatif, celle qui montre qu'elle se trouve dans un autre lieu que le pays de Djedda, sa grand-mère décédée :

Quand la nostalgie me tenaille, je vais à Paris dans la famille de Michèle. L'accent chantant de sa mère, juive de Carthage, annonce la fête. Elle pétrit le henni avec la bokha (eau de vie tunisienne), où des pétales de roses ont macéré toute la nuit. Elle pose la pâte sur notre chevelure. En attendant que cette boue odorante lui redonne vie, elle nous prépare un sirop de sucre et de citron...⁷¹⁸

Et la description, ou plutôt le récit au présent, se poursuit ainsi, jusqu'au moment où la narratrice décide de reprendre le récit de son enfance, en évoquant une ambiance identique, au milieu d'une autre famille qui renvoie à ce monde de l'innocence : « attirance et répulsion millénaire, que j'ai vécues dans une maison arabe, chez ma tante Yamina »⁷¹⁹, avoue-t-elle. Mais, une question se pose à nous : où se trouve, exactement en France, la narratrice ? Puisque son récit montre bien qu'elle rejoint Paris pour se soulager des tourments de la nostalgie.

Pour répondre à cette question, nous avons pensé à Duchet et au principe de la sociocritique qui « s'intéresse, bien entendu, aux conditions de la production littéraire comme aux conditions de lecture ou de lisibilité, qui relèvent d'autres enquêtes, mais pour repérer dans les œuvres mêmes l'inscription de ces conditions, indissociable de la mise en texte. »⁷²⁰. Nous avons alors mené une recherche dans les informations biographiques de l'auteure, celles qui doivent être en rapport avec l'écriture et la production de cette œuvre, autrement dit, les informations qui nous renseignent sur le contexte personnel qui donne naissance à *Une enfance singulière*. Nous devons signaler que Fadéla M'Rabet, puisqu'il s'agit d'elle dans ce récit, est partie en France, une première fois, durant la guerre d'Algérie, et plus exactement à

⁷¹⁸ U.E.S., p12.

⁷¹⁹ U.E.S., p13.

⁷²⁰ Duchet Claude, *Sociocritique*, Fernand Nathan, 1979, p4.

Strasbourg⁷²¹, afin de poursuivre ses études supérieures. Elle revient en Algérie, après l'indépendance, et la quitte une deuxième fois, en 1971, mais cette fois-ci pour s'exiler en France, plus exactement à Paris où elle exercera comme praticienne dans un hôpital.

En revenant aux textes de Fadéla M'Rabet, nous avons constaté que la France comme espace dans ses récits, se limite à ces deux lieux, ou à ces deux villes, que sont Strasbourg et Paris. L'espace est presque réduit aux deux milieux que sont l'université et l'hôpital, à l'exception de cette séquence qui renvoie à la maison de la famille de son amie et camarade d'études Michèle, ou encore une autre qui la (l'auteure/narratrice) situe dans un espace ouvert dans la rue et dans le métro à Paris, en France. Mais, c'est juste une évocation rapide de ces lieux, à travers lesquels elle remonte au monde de son enfance, pour retrouver la maison familiale de Skikda, revoir les membres de sa famille, notamment Djedda, ce personnage qui l'a beaucoup marquée.

En outre, nous avons remarqué qu'à chaque fois que l'auteure/narratrice fait appel à des histoires vécues dans ces deux villes, c'est pour les mettre en parallèle avec celles du monde de son enfance, pour comparer les pratiques et les attitudes – différentes selon elle – qui caractérisent les deux pays, que sont l'Algérie et la France. Nous pouvons même dire que les lieux et milieux du pays d'exil deviennent des éléments déclencheurs de pensées ou de souvenirs nostalgiques, des occasions de retrouvailles, quoique mémorielles seulement, des lieux du passé, du pays natal.

En ce qui concerne la France comme lieu de destination pour les études supérieures, elle apparaît d'abord dans le premier récit de Fadéla M'Rabet, *Une enfance singulière*, mais de manière presque inaperçue. Nous avons mis en lumière plus haut la séquence où la narratrice raconte sa visite dans la famille de sa camarade Michèle à Paris, et nous avons également mis l'accent sur le raisonnement par analogie de Fadéla, en ce qui concerne la relation entre cette famille française et la sienne en Algérie. Pour le deuxième lieu, la narratrice ne cite pas nommément la ville de Strasbourg où elle avait fait ses études universitaires, mais elle y fait allusion

⁷²¹ Dans son deuxième récit *Une femme d'ici et d'ailleurs*, une bonne partie renvoie à cette ville de séjour universitaire. Nous y reviendrons par la suite.

à travers un passage qui renvoie à cet espace, en racontant les moments passés dans une autre famille, suite à l'invitation d'une camarade d'études :

L'une de mes camarades étudiantes m'avait demandé de passer la voir à 13h30. A mon arrivée, elle m'introduisit dans la salle à manger. Ses parents, ses frères étaient à table. Ils me firent asseoir près d'eux. Ils ne me demandèrent pas si j'avais déjeuné (j'aurais dit oui). Ils ne me donnèrent pas d'assiette. Figurante malgré moi, je ne savais où poser mon regard. J'étais morte de honte. A la fin du repas, ils me tendirent une pomme que je refusai.⁷²²

Là encore, la description de cette ambiance au milieu d'une famille à Strasbourg a pour but de mettre en valeur le monde de son enfance, car la visite dans cette famille française est évoquée par la narratrice après avoir fait l'éloge de la famille algérienne, notamment la convivialité et le sentiment de bienveillance dans leur maison familiale à Skikda. D'ailleurs avant de nous livrer cette expérience dans la maison de sa camarade et une autre qu'elle a vécu, plus tard, dans un hôpital avec ses collègues de travail, la narratrice utilise la phrase suivante, pour insister sur la différence : « En France, je découvris que le sens du partage n'était pas universel »⁷²³. En généralisant ces deux situations sur toute la France, l'auteure/narratrice semble vouloir mettre l'accent sur le contraste des pratiques sociales entre les deux pays, celui des origines, l'Algérie, et celui qui l'adopte, la France. Mais en lisant le commentaire qui achève cette comparaison, « pareils exemples sont impensables dans la société de mon enfance »⁷²⁴, nous comprenons facilement et clairement la valorisation et l'importance qu'elle donne à sa culture et son identité, celles de la terre ancestrale, du milieu qui l'a vu naître et qui l'a vu grandir.

En ce qui concerne le milieu hospitalier, la narratrice y fait référence dans deux situations opposées, celle de la praticienne qu'elle était, ou celle du malade hospitalisé, qu'elle soit elle ou quelqu'un de sa famille. Mais, Fadéla M'Rabet semble opter une autre fois pour le procédé de la comparaison, en mettant en parallèle les mœurs dans les deux pays. Afin de mettre en valeur les habitudes, mais aussi les attitudes, de ces femmes qui « peuplaient le monde de (son) enfance »⁷²⁵, et qui lui

⁷²² U.E.S., p63.

⁷²³ U.E.S., p62.

⁷²⁴ U.E.S., p63.

⁷²⁵ Une expression qui revient souvent dans les textes et les entretiens de Fadéla M'Rabet.

« ont transmis une grande facilité de contact »⁷²⁶, l'auteure/narratrice met en lumière cette différence dans les pratiques sociales mais cette fois-ci dans son milieu de travail, celui de l'hôpital. Elle exprime ainsi la difficulté, sinon son impuissance, à devenir comme ses collègues qui donnent trop d'importance au statut social :

A la stupéfaction de mes chefs de service : malgré trente années de vies professionnelles dans l'un des milieux les plus hiérarchisés (le milieu médical hospitalo-universitaire), je n'e l'ai toujours pas intériorisé.⁷²⁷

Elle exprime même son étonnement quant aux comportements de ses collègues médecins dans les hôpitaux où elle travaillait, au point de ne pas les reconnaître, car ils méprisent leurs subordonnés. La narratrice raconte, en décrivant et en commentant en même temps ce qui se passe dans ces espaces, ou ces milieux hospitalo-universitaires : « Je suis toujours surprise par la façon dont beaucoup de mes collègues s'adressent à une technicienne ou un agent de laboratoire »⁷²⁸ ; elle déplore, pour ne pas dire elle dénonce, cette attitude du médecin qui appelle les infirmières par leur prénom et réclame de son côté un « Monsieur ou un Madame » devant son nom. La narratrice manifeste aussi sa stupéfaction devant l'attitude de sa collègue, maître de conférences et praticienne hospitalière, qui « exige un territoire spécifique » à l'hôpital. Fadéla se démarque de ces comportements hiérarchisant, complètement contraires aux valeurs sociales de son pays natal l'Algérie ; elle rejette ces pratiques individualistes opposées à la culture collectiviste de sa société, tel qu'elle le rappelle à chaque fois. Et pour mettre en valeur la vie sociale de sa communauté, notamment cette culture de solidarité qui semble caractériser sa société, la narratrice fait appel, et avec fierté, à ce qu'elle appelle « mes ancêtres nomades de la péninsule arabe », en insistant sur la spécificité : « ici, on ne partage pas le territoire. On ne partage pas non plus la nourriture : j'en ai fait l'expérience très tôt. »⁷²⁹. En évoquant son expérience personnelle, Fadéla rend ainsi hommage à l'éducation léguée par sa famille, en particulier sa grand-mère Djedda.

Tel que nous l'avons mentionné, l'hôpital en France, en plus d'être un espace de travail pour la narratrice, est également un lieu d'hospitalisation pour elle, et pour

⁷²⁶ U.E.S., p46.

⁷²⁷ Ibid.

⁷²⁸ U.E.S., p47.

⁷²⁹ Ibid.

l'un des membres de sa famille. Ici encore, l'auteure/narratrice semble utiliser ce milieu pour montrer la mauvaise conduite de quelques français, même instruits, à l'égard des Algériens. Pire encore, l'hôpital aussi devient comme beaucoup d'autres lieux, touché par la ségrégation sociale, mais aussi et surtout par le comportement et l'expression racistes, à l'égard de toute une communauté :

Comme cette infirmière de l'hôpital Louis Mourier à Colombes, où je fus hospitalisée. C'était une femme d'un certain âge, sans charme, mais très gentille et prévenante. Comme le lit voisin était vide, je lui demandai de faire en sorte que j'aie une voisine agréable : « Ne vous en faites pas, chère Madame, on ne mettra jamais à côté de vous une Arabe vénérienne ». ⁷³⁰

En retraçant ces événements et ces cas vécus dans les hôpitaux, l'auteure/narratrice n'est-elle pas en train de déplorer ce genre de pratiques ? Mais aussi une manière de les dénoncer, surtout que cela arrive dans ces lieux hantés de vulnérabilité, dans ces milieux où le personnel est instruit et censé être au service de l'humanité.

L'hôpital français comme lieu d'hospitalisation apparaît aussi à la fin du récit *Une enfance singulière*. Après avoir présenté un portrait détaillé de sa petite cousine Yasmina, la narratrice nous emmène à l'hôpital Broussais à Paris où cette petite fille était hospitalisée jusqu'à sa mort. Le transfert de Yasmina dans cet établissement hospitalier devient l'élément déclencheur d'un long récit qui raconte la dure épreuve de la petite cousine de la narratrice :

Le jour, en 1958, où nous eûmes l'espoir qu'une opération à cœur ouvert était possible, tu fus transportée à Paris à l'hôpital Broussais. [...] Lors des poussées de rhumatisme aigu, ta souffrance était extrême. La morphine t'était administrée au compte-gouttes. [...] Après la crise tu bénéficiais d'une accalmie [...] Alors tu scrutais le thermomètre [...] Après une rémission plus longue que les autres, on fixa la date de l'intervention. ⁷³¹

Le langage médical qui doit être utilisé dans ces lieux est apparent dans le récit de la narratrice, en sa qualité de médecin ; nous le remarquons surtout à travers les termes et expressions suivantes : « poussée de rhumatisme », « morphine », « crise », « thermomètre », « rémission », « prendre la température »...

⁷³⁰ U.E.S., p67.

⁷³¹ U.E.S., p100.

La France comme destination pour les études universitaires est présente aussi dans un autre livre de Fadéla M'Rabet, son deuxième récit *Une Femme d'ici et d'ailleurs*, publié en 2005. Fadéla M'Rabet raconte un peu longuement son séjour universitaire en France, comme nous l'avons souligné précédemment ; « elle a rejoint son frère aîné à Strasbourg, où il poursuivait des études de médecine »⁷³². Mais cette fois-ci, la narratrice profite de cet espace pour montrer le mauvais comportement des étudiants algériens à l'égard des françaises ; des relations basées sur le mensonge et le mépris, avec ces filles de gauche crédules. Elle nous raconte quelques histoires dont elle est témoin, comme ce fut le cas pour elle :

Le coup de grâce me fut un jour asséné par l'ami d'un compatriote. Nous sortions du cinéma en groupe, un garçon s'avança vers nous et nous présenta très rapidement la fille qui était à ses côtés en ces termes : « Jacqueline », puis il ajouta en arabe : « Une poubelle, sauf votre respect ». La jeune fille, qui avait l'air d'un chat de gouttière, nous souriait.⁷³³

Néanmoins, ce genre d'attitude ou ce comportement malsain, est celui des Maghrébins et des Arabes en général, d'après la narratrice qui précise : « Bien sûr, ces voyoucraties ne sont pas la spécificité des Algériens »⁷³⁴. Ce comportement des étudiants maghrébins en France, renvoie la narratrice à son pays natal, en évoquant la haine des Algériens pour leurs compatriotes femmes. C'est pourquoi, l'auteure/narratrice insère dans son récit un commentaire personnel pour nous livrer ses conclusions, en comparant la situation de la femme dans son pays d'origines et celui d'adoption. Elle entame le 15^{ème} chapitre par le présent constat : « J'ai découvert en France un individu sujet. En Algérie, les rapports Hommes/femmes s'inscrivent dans une structure de domination »⁷³⁵. Ou encore cette confirmation : « En Algérie, je me percevais comme une figurante. A Strasbourg, auprès de mes camarades d'études, je me suis sentie sujet, parce qu'ils ne m'ont jamais montré de paternalisme »⁷³⁶. Cette fois-ci, la narratrice semble énumérer les qualités des étudiants à Strasbourg : le respect de l'autre, la discrétion, la cohabitation et le vivre ensemble, etc. Elle témoigne de l'hospitalité des Alsaciens, de leur comportement accueillant et bienveillant : « J'ai été plus invitée par les

⁷³² U.F.I.A., p67.

⁷³³ U.E.S., p69.

⁷³⁴ U.E.S., p70.

⁷³⁵ U.E.S., p99.

⁷³⁶ Ibid.

Alsaciens que par les autres et, dans leurs familles, j'étais reçue comme une fille adoptive »⁷³⁷. Cependant, elle n'oublie pas de rappeler l'ambiance glaciale dans la famille française, contrairement à la chaleur dans la famille algérienne ; elle souligne en racontant : « Un jour j'accompagnai Myriam dans sa famille à Belfort. J'arrivai dans une maison glaciale comme la maîtresse des lieux. »⁷³⁸. Le récit se poursuit ainsi pour décrire et mettre en lumière cette atmosphère qui caractérise les familles des « Français de l'intérieur », contrairement à l'ambiance chaleureuse chez les Alsaciens, notamment ses camarades dans le milieu universitaire. D'ailleurs, la narratrice ne cache guère son enthousiasme de regagner la ville de ses études, après un séjour d'une semaine chez son amie de Belfort. Elle avoue avec une grande émotion :

Je retrouvais Strasbourg avec plaisir. Ce qui me bouleversait par-dessus tout, c'était la bienveillance de mes camarades. Ils essayaient de m'aider sans me bouleverser. Ainsi Evelyne, ma voisine de chambre au foyer universitaire de la Gallia. Elle me subjuguait par son intelligence, sa générosité et sa beauté.⁷³⁹

La narratrice fait le portrait de sa camarade Evelyne pour montrer, à travers sa personne, les qualités de ses camarades universitaires en particulier et des Alsaciens en général. Mais la naïveté des femmes de cette région et leur aliénation aux hommes, lui rappelle la situation des femmes dans son pays natal, au point d'évoquer sa grand-mère : « j'entendais la voix de Djedda », ce personnage qui a marqué son enfance, par sa forte personnalité et son « féminisme » propre à elle. La narratrice fait des comparaisons, au point de mettre au même niveau les deux milieux, celui de ses études et celui de son enfance ; elle précise : « je peux dire que Strasbourg, avec son milieu universitaire, fut pour moi un deuxième lieu de naissance »⁷⁴⁰, mais elle n'hésite pas à souligner la différence entre les deux mondes. Pour elle, cette deuxième naissance en France, quoique douloureuse, lui apporte plus de force à sa personnalité, plus de liberté et d'indépendance à sa vie, mais aussi et surtout, le privilège de passer inaperçue, ou plutôt, d'être à l'abri du regard perçant, méprisant et négatif, qu'elle supportait en Algérie. Pour mettre en évidence la différence entre les deux lieux, ou plutôt les deux milieux, elle explique :

⁷³⁷ U.E.S., 101.

⁷³⁸ Ibid.

⁷³⁹ U.E.S., p109.

⁷⁴⁰ U.E.S., p115.

Djedda (grand-mère) coupa avec douceur mon cordon ombilical à Skikda. En France, il le fut dans les soubresauts et la douleur. Ces années passées dans ce carrefour de l'Europe ont été une initiation à l'autonomie par la distance qu'elle m'ont permis de prendre avec mon milieu familial [...] Ce que j'appréciais par-dessus tout, c'était de ne pas être en permanence sous le regard de l'autre. Quand j'étais en Algérie, je désirais ardemment ne pas être vue. Combien de fois à Strasbourg, marchant le long des quais de l'Ill transformée en patinoire, je me suis écriée : « je suis libre, je suis libre ! ». ⁷⁴¹

En France, certes Fadéla est contrainte à vivre loin de sa famille, de son groupe social, mais elle apprend à être autonome, à se débrouiller toute seule, à faire face aux difficultés de la vie ; un apprentissage autre que celui du milieu familial, mais qui va le compléter, sans doute. Par ailleurs, l'auteure/narratrice juge que le grand avantage en France, c'est qu'elle échappe au regard agressif et méprisant des hommes algériens ; à Strasbourg, elle se sent libre, elle semble savourer son indépendance.

Toujours dans ce milieu étudiant, la narratrice ne veut pas passer à côté d'un événement important qui a marqué sa vie, mais qui a marqué également l'histoire de son pays d'origines l'Algérie. La grève des étudiants algériens, initiée par l'Ugema ⁷⁴² en France, permet à Fadéla, étudiante à Strasbourg, de commencer son parcours de militante nationaliste, revendicatrice d'une Algérie indépendante. Certes, elle regrettait l'initiative qui devait l'éloigner de ses études, mais elle s'est donné corps et âme à ce mouvement qui doit contribuer à la libération de son pays du colonialisme français. Fadéla la narratrice commente en racontant :

Cette grève fut une absurdité. Je l'ai faite sans enthousiasme, uniquement par solidarité. J'étais la première étudiante algérienne à Strasbourg et je pensais avoir une grande responsabilité. Je me sentie investie d'une mission. J'étais l'ambassadrice de l'Algérie. Tout ce que je disais, tout ce que je faisais engageait l'Algérie. je me disais algérienne comme on brandit un drapeau. ⁷⁴³

Nous voyons comment l'auteure/narratrice fait de la France en général, de la ville de Strasbourg en particulier, et du milieu universitaire de manière spécifique, un espace de revendication, de militantisme et de lutte pour la libération de son pays

⁷⁴¹ U.E.S., p115-116.

⁷⁴² Union général des étudiants musulmans algériens, organisation étudiante fondée en juillet 1955, durant la guerre d'Algérie en France.

⁷⁴³ U.F.I.A., p119.

d'origine des affres de la colonisation française. Mais cette grève des étudiants ne veut pas s'arrêter, et la narratrice a dû quitter la France, après une année de travail comme maîtresse d'externat dans un établissement alsacien, pour retrouver l'Algérie, sa terre natale, et Skikda où se trouve leur maison familiale.

I-2-2-3- La maison familiale dans la ville natale :

Nous devons le signaler dès le début, que cet espace particulier et préféré de l'écrivaine, mais aussi de la narratrice puisqu'il s'agit de la même personne dans ce cas, est présent presque dans tous les livres, mais il l'est de manière abondante dans le premier récit autobiographique qui renvoie à son enfance. La maison familiale qui se trouve à Skikda, sa ville natale, est le lieu principal, pour ne pas dire exclusif, de son enfance. C'est pourquoi, elle est l'espace dominant dans son récit autobiographique *Une enfance singulière*. La maison familiale semble donc faire partie de ces lieux symboliques sur lesquels porte le livre de Pierre Nora, *Les Lieux de la mémoire*⁷⁴⁴.

Le sociologue français Maurice Halbwachs, de son côté, consacre une bonne partie de ses travaux sur la mémoire à la famille qui, pour lui, « n'est pas seulement un groupe de parents, mais qu'on pourrait, semble-t-il, la définir par le lieu qu'elle occupe, par la profession qu'exercent ses membres, par leur niveau social, etc. »⁷⁴⁵. Halbwachs sait très bien l'importance, mais aussi l'influence de cet espace familial, beaucoup plus que tous les autres espaces, sur la pensée et l'esprit de l'individu, « du moment que la famille est le groupe au sein duquel se passe la plus grande partie de notre vie »⁷⁴⁶. En parlant de sa grand-mère, Djedda, dans *Une enfance singulière*, l'auteure/narratrice Fadéla M'Rabet ne mentionne-t-elle pas que celle-ci « était leur médiateur et leur principal contact avec le monde extérieur »⁷⁴⁷ ? C'est pourquoi, le sociologue français, spécialiste de la mémoire, souligne, dans le même ouvrage, que :

⁷⁴⁴ Publié chez Gallimard en 1984.

⁷⁴⁵ Halbwachs M, *Les codes sociaux de la mémoire*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1925, p212 (version numérique gallica.bnf.fr)

⁷⁴⁶ Halbwachs M, Op. Cit., p210.

⁷⁴⁷ U.E.S, p34.

Dans les milieux familiaux et mondains en effet les préoccupations générales, celles qui sont communes au plus grand nombre d'hommes, prennent le pas sur toutes les autres : c'est là que le social se crée sous ses formes les plus pures, c'est de là qu'il circule à travers les autres groupes. Il est naturel que les hommes qui y séjournent en soient profondément modifiés, et que, quand ils se regroupent dans les cadres professionnels, ils y apportent les idées, les points de vue et tout l'ordre d'appréciations de leurs familles ou de leur monde. C'est ainsi que, dans l'exercice même de leur fonction, ils demeurent rattachés à ces groupes, qui sont en quelque sorte sociaux à la deuxième puissance.⁷⁴⁸

Nous voyons donc le rôle que jouent ces milieux sociaux sur la construction de la personnalité de l'individu, c'est pourquoi ce dernier reste toujours attaché à l'espace familial, lieu de sa naissance et du monde de son enfance, tel que nous le remarquons dans tous les récits de Fadéla M'Rabet, plus particulièrement celui d'*Une enfance singulière*.

Dans les premières pages du livre, Fadéla, la narratrice du récit d'*Une enfance singulière*, évoque la maison familiale de Skikda. Elle montre dès le départ la grandeur de cet espace familial qui abrite beaucoup de personnes, mais aussi la chaleur émotionnelle qui les anime et la joie de vivre qui les réunit dans ce lieu. Dans un discours adressé à sa jeune cousine Yasmina, décédée dans un hôpital à Paris, elle présente cette maison familiale de Skikda :

Tu es morte à Paris [...] Toi qui as vécu dans une maison où il y avait en permanence un minimum de vingt personnes : Djedda, Baba, Oncle Ali, Yemma ma mère, Nana ma tante, Rachida, Hamoudi, Farida, Zouleikha, Hamdane, Didine, mes frères et sœurs, Wahib, Fella, Djamel, Tewfik, Nohed, Hocine, mes cousins et cousines, plus quelques autres parents des environs. Yasmina, te souviens-tu de ces matinées où nous étions réveillées par la voix chaude de Djedda et celle joyeuse et balbutiante du dernier-né qui répétait après elle : Ba-ba, Yem-ma, Zoh-ra, Fa-dé-la, Wa-hi-b, Fa-ri-da, Yas-mi-na ?⁷⁴⁹

Il est apparent que cette maison regroupe un nombre important de personnes, entre les membres de la famille de Fadéla mais aussi les voisins, tel que le mentionne la narratrice. Il est apparent aussi que Djedda doit être la maîtresse de ce lieu adoré par la petite Fadéla et qui demeure sacré pour Fadéla la narratrice adulte. L'ambiance doit être chaleureuse en dépit de toutes les contraintes qu'impose la vie en communauté.

⁷⁴⁸ Halbwegs M, op. cit., p332.

⁷⁴⁹ U.E.S., p14.

La narratrice poursuivra ainsi son récit en racontant les événements qui animent cette maison, surtout les nouvelles naissances du côté de sa famille et du côté des voisins aussi, puisque sa grand-mère était une sage-femme de renommée, d'après elle. Et après avoir évoqué un deuxième décès dans sa famille à Skikda, en l'occurrence sa petite cousine de six mois, Myriem, Fadéla la narratrice revient sur la grandeur de cet espace qu'est la maison familiale, mais aussi sur la bonne ambiance qui y régnait. Une maison qui arrive à contenir les nombreux membres de la famille ainsi que d'autres cousins appartenant à la famille de sa mère, sans oublier les amies qui rendent visite à Djedda, et des voisins qui viennent profiter de cette ambiance joviale. Donc, pour insister sur l'importance de cet espace familial, sinon pour exprimer son attachement à cette maison qui se trouve dans sa ville natale, la narratrice la présente à nouveau, et presque avec la même description :

Il n'y avait pas que des drames à Skikda, et la maison, grande ouverte, retentissait souvent de rires. Des amies de Djedda, ou leurs filles, y faisaient des séjours plus ou moins longs. Elles étaient toujours les bienvenues. Elles ne ménageaient pas leur peine dans cette demeure où vivaient une vingtaine de personnes, Djedda, oncle Ali, Yemma, Nana et leurs quatorze enfants. Plus quelques cousins de la compagne ou de Collo. Plus quelques voisines qui se trouvaient mieux chez nous que chez elles.⁷⁵⁰

C'est ainsi que les femmes passent leur journée dans la maison de la grand-mère de la narratrice qui profite de mettre en valeur cette maison familiale, en la comparant à d'autres maisons d'une autre architecture, mais aussi et surtout d'une autre ambiance. D'après elle, la maison de Djedda abrite tout ce monde dans la sérénité et le partage, contrairement aux autres où les femmes se disputaient tout au long de la journée ; « des maisons où la promiscuité était permanente, les voisines et les amies d'hier devenaient facilement les ennemis d'aujourd'hui »⁷⁵¹, car elles vivaient dans des conditions lamentables et « la misère marquait leur corps d'une façon indéniable »⁷⁵². Et la maison de Djedda devient dès lors celle de toutes les réconciliations : entre la femme répudiée et « son mari (qui) se rendit chez Djedda, accompagnée d'un cadî, une somme symbolique dans la poche et un cadeau à la main » ; entre toutes ces femmes voisines qui disputaient et se boudaient pendant de longues périodes. Cependant, la narratrice reconnaît que ces dernières sont d'une

⁷⁵⁰ U.E.S., p43.

⁷⁵¹ U.E.S., p44.

⁷⁵² Ibid.

grande générosité et d'une bienveillance inégalée, et c'est de cette manière qu'elle rend hommage à toutes ces femmes qui habitaient leur maison familiale, ou plutôt toutes les femmes qui peuplaient le monde de son enfance, celles qui ont contribué à la prise en charge et à l'éducation de l'enfant qu'elle était.

Fadéla la narratrice n'oublie pas de raconter, à chaque fois, les moments de bonheur et de partage avec sa famille, au milieu de cette maison qui semble être une vaste et belle villa, en symbiose avec la belle ville côtière qu'est Skikda, la ville natale de la narratrice. Cette dernière évoque sans cesse la maison familiale qui demeure l'espace principal de sa vie d'enfant ; elle se rappelle des événements que celle-ci abrite, et les décrit avec force détails ; elle se souvient surtout des moments passés en compagnie de sa grand-mère, Djedda pour qui, « la vraie vie ne commençait qu'avec nous », souligne la narratrice, avant de décrire une scène qui semble se reproduire durant tout l'été, dans cette villa familiale :

En été, c'était sur la terrasse que se tenaient les veillées avec Djedda, assise sur une peau de mouton, entourée de ses petits-enfants et des collines bleues de Skikda. Aux « entractes », nous comptons les étoiles filantes au-dessus du minaret, qui paraissait à l'époque aussi beau que celui de Sarajevo [...] Quand le sommeil fermait nos paupières, Djedda nous envoyait au lit.⁷⁵³

Effectivement, ces soirées autour de la grand-mère, qui raconte les contes anciens ou les histoires de la famille, restent à jamais gravées dans la mémoire des petits enfants attentifs à ce genre de récits, substituant les berceuses.

La narratrice continue ainsi son récit, en racontant « les activités pédagogiques » de Djedda au milieu de sa famille, notamment la gent féminine qu'elle dirigeait, mais qu'elle aidait aux travaux domestiques. En prévision du déjeuner quotidien, « les femmes se hâtaient de jeter de grands seaux d'eau sur le carrelage du patio, qu'elles nettoyaient en un tour de main »⁷⁵⁴. Et après la préparation du repas du jour, toutes ces femmes s'écartaient devant la maîtresse des lieux, celle qui gérait la situation dans de telles circonstances, comme le souligne la narratrice : « C'était Djedda qui présidait à la grande marmite et aux énormes corbeilles de fruits »⁷⁵⁵. La narratrice nous livre une série de récits détaillés relatant

⁷⁵³ U.E.S., p54-55.

⁷⁵⁴ U.E.S., p56.

⁷⁵⁵ Ibid.

les actions et tâches domestiques qui se reproduisent, chaque jour, dans cet espace propre à la famille de la narratrice, et où sa grand-mère, Djedda, reste le personnage central. Elle raconte en décrivant l'ambiance qui régnait dans ce milieu familial.

Quoique la majorité des événements qui composent le récit d'*Une enfance singulière* se passent dans cette fameuse maison familiale, la narratrice ne manque pas de nous rappeler cet espace en le citant nommément, parfois « notre maison de Skikda », des fois « la maison de Djedda » et d'autres fois « la maison » tout court. Elle montre la grandeur de l'espace et elle décrit l'ambiance qu'y régnait afin de mettre en valeur les lieux, car ils représentent pour elle une source d'inspiration, mais aussi un patrimoine mémoriel et identitaire. Fadéla la narratrice évoque ce milieu familial en décrivant les personnes qui y vivaient ou les objets qui y existaient, tel qu'elle le fait avec sa tante, la femme de son oncle Ali, Nana, la protégée de Djedda :

Le souvenir de Nana reste lié à l'arôme du café. A l'époque de la floraison des oranger qui se dressaient dans le patio, elle ramassait les fleurs qui tombaient des arbres et les jetait dans la cafetière. C'est l'arôme du café, mêlé à celui de la fleur d'oranger, qui marquait mon réveil.⁷⁵⁶

Selon la narratrice, le café que sa tante prépare est d'une saveur extraordinaire et d'une odeur spéciale, car elle y met les feuilles tombées de toutes les plantes qui ornent le patio de la leur maison familiale, notamment l'arôme de la fleur d'oranger qui semble la marquer le plus. En effet, la maison familiale joue un rôle important dans la réapparition des souvenirs et la préservation de la mémoire individuelle et collective, tel que montre Halbwachs dans son livre portant sur la mémoire, où il souligne : « Il reste que notre entourage matériel porte à la fois notre marque et celle des autres. Notre maison, nos meubles et la façon dont ils sont disposés, tout l'arrangement des pièces où nous vivons, nous rappellent notre famille et les amis que nous voyons souvent dans ce cadre. »⁷⁵⁷.

Mais ce qui attire le plus notre attention, c'est cette dimension symbolique que revêt la description répétée de cette maison familiale. Nous avons remarqué que cette dernière, contrairement à l'espace clos que peut incarner toute maison, elle inspire à la narratrice l'ouverture et la liberté. Fadéla la narratrice n'a montré à aucun moment qu'elle évolue dans un espace fermé, elle ne s'est jamais sentie enfermée

⁷⁵⁶ U.E.S., p60.

⁷⁵⁷ Halbwachs M, *La mémoire collective*, Albin Michel, Paris, 1977, p194 (1^{ère} édition 1950)

dans un endroit clos. La notion de claustration est complètement évacuée de son discours portant sur ce lieu bien aimé, vénéré même. La maison familiale de Skikda représente pour la narratrice un lieu d'épanouissement et de l'expression libre, un milieu de partage mutuel et inconditionnel entre les membres qui y vivaient, un territoire de sérénité et de liberté, surtout, à travers son précieux patio qui regroupait, autour d'une *meïda*, les femmes de son enfance, ou encore sa belle terrasse donnant sur la méditerranée :

Nous étions partout chez nous dans la maison, qui dominait la ville. Les portes étaient toujours ouvertes. Nous circulons continuellement du premier au troisième étage, du balcon au jardin, de la cour à la terrasse qui donnait à l'ouest sur le port, d'où montaient les hurlements des sirènes annonçant les départs et les arrivées des paquebots. Nous évoluons dans un espace sans frontières. Pour nous la propriété privée n'existe pas.⁷⁵⁸

C'est cette maison, ainsi que ce milieu familial, qui est à l'origine de son émancipation et de son ouverture sur le monde, c'est cette « structure familiale de (son) enfance qui (l') a rendue réfractaire à tout sectarisme »⁷⁵⁹. C'est pourquoi, elle la présente à chaque fois comme un espace ouvert et libre, contrairement aux autres maisons qui incarnent l'isolement et l'emprisonnement. La représentation que fait l'auteure/narratrice de leur maison familiale est loin d'être celle que fait, en général, la littérature algérienne d'expression française, y compris féminine. Cet espace chez Fadéla M'Rabet est loin d'être celui de « la maison-prison » tel qu'on le trouve dans *La répudiation*⁷⁶⁰ de Rachid Boudjedra ou *Nulle part dans la maison de mon père*⁷⁶¹ d'Assia Djebar, pour ne citer que ceux-là.

Justement, d'après les critiques féministes, le discours véhiculé dans les textes littéraires reste toujours traditionaliste, car les auteurs tendent vers la séparation des espaces selon les sexes, masculin et féminin. De ce fait, on a souvent, pour ne pas dire toujours, emprisonné la femme dans cet espace clos que lui réserve

⁷⁵⁸ U.E.S., p62.

⁷⁵⁹ U.E.S., p64.

⁷⁶⁰ C'est dans l'analyse de ce roman que Hafid Gafaiti parle de la maison-prison (nous l'avons cité précédemment).

⁷⁶¹ Dans ce roman aussi l'espace de la maison est celui de la maison-prison où les filles enfermées s'effacent, où « les femmes sont élevées dans l'esprit de l'omnipotence de l'homme et de la soumission à ses désirs », tel que le souligne H. Gafaiti dans son ouvrage *Les femmes dans le roman algérien* (L'Harmattan 1996).

la « tradition » et la « religion », et les femmes se voient ainsi confinées dans ces lieux domestiques : chambre, cuisine, patio..., où elle doit « être discrète, pas trop savante [...] se faire la plus silencieuse, la plus inexistante. »⁷⁶². Dans les œuvres de Fadéla M'Rabet, notamment le récit d'*Une enfance singulière*, cette claustration, qu'elle soit volontaire ou imposée, est loin d'être un phénomène dominant. La maison, elle-même, est présentée, comme nous l'avons déjà souligné, comme un espace ouvert, de liberté de parole, de libre circulation, où la femme, par le biais de sa grand-mère, Djedda, marque sa présence et prouve son existence par l'activité sociale qui est la sienne.

Cependant, pour éviter toute représentation utopique d'une famille idéale et idéaliste, Fadéla M'Rabet insère dans son texte une séquence qui renvoie à un séjour passé dans la famille maternelle à Collo. Fadéla, la narratrice du récit, met en évidence une certaine opposition entre les deux familles, celle dirigée par son père « moderniste et ouvert d'esprit », et celle dirigée par son oncle « le traditionaliste ». C'est de cette manière qu'elle met en parallèle deux maisons familiales différents, celle de Skikda, qui incarne l'ouverture et la liberté, et celle de Collo, qui incarne la claustration et la soumission. Elle raconte en décrivant la maison mais aussi l'ambiance chez ses grands-parents maternels :

Il est vrai que Collo, dans les années quarante, avait les allures d'une ville monacale. Chaque maison semblait un monastère où des nonnes, cloîtrés depuis l'âge de la puberté, servaient les hommes d'aujourd'hui et célébraient ceux d'hier. Les maisons avaient toutes une cour intérieure entourée de galeries couvertes, soutenues par des colonnes blanchies à la chaux. Sur les galeries s'ouvraient des pièces plongées en permanence dans la pénombre. Renforcées par des barreaux, les fenêtres qui donnaient sur la rue étaient toutes fermées. Fascination de l'extérieur : les filles y étaient souvent postées, retenant leur souffle quand un homme passait. Elles ne sortaient de la maison que pour le cimetière ou pour cet autre tombeau qu'était la maison conjugale.⁷⁶³

C'est en parlant de cette maison maternelle en particulier, et de la ville de Collo en général, que l'auteure/narratrice montre que l'espace « maison-prison » est une réalité sociale en Algérie ; une façon aussi de marquer la singularité de sa famille paternelle, mais aussi la spécificité de la maison familiale qui se trouve à Skikda. Le contraste entre les deux maisons, mais aussi les deux modes de vie est apparent,

⁷⁶² M'Rabet F, *La femme algérienne*, Maspero, Paris, 1965, p41.

⁷⁶³ U.E.S., p25-26.

d'après les descriptions précédentes. D'ailleurs, même entre les deux grands-mères, la différence est manifeste : Djedda, la grand-mère de Skikda, la sage-femme qui marque sa présence dans la maison et au sein de sa communauté aussi ; Aïcha, la grand-mère de Collo qui, « pendant une trentaine d'années, n'avait pu quitter la maison qu'accompagnée de son mari »⁷⁶⁴. Et pour marquer la fin du séjour à Collo, la narratrice Fadéla achève son récit par la phrase suivante : « Le lendemain, nous étions de retour à Skikda, dans la maison de Djedda »⁷⁶⁵. Une façon de revenir à la source, mais aussi de montrer sa préférence pour cette maison familiale, ainsi que sa ville natale, Skikda.

Toujours, pour reconnaître que l'espace « maison-prison » est un fait social ou plutôt un phénomène sociétal, l'auteure/narratrice insère une autre séquence descriptive qui renvoie à une autre habitation voisine. Profitant de la présence de quelques visiteuses chez eux, Fadéla la narratrice évoque le domicile de ces femmes, pour marquer l'originalité de leur maison familiale et montrer la différence entre les deux espaces. La mise en valeur est manifestée bien avant, au début du chapitre, quand la narratrice évoque, en les dénommant, les personnes qui occupent la maison familiale de Skikda. Elle précise en introduisant ce commentaire qui montre que les voisines se sentent plus à l'aise dans la maison de Djedda : « Plus quelques visiteuses qui se trouvaient mieux chez nous que chez elles »⁷⁶⁶. Puis, elle enchaîne avec une description des lieux, en mettant en évidence l'ambiance qui y règne :

Elles habitaient une grande maison arabe qui constituait un véritable quartier clos. Cette maison comprenait plusieurs étages. A chaque étage courait une galerie intérieure sur laquelle s'ouvraient les appartements et s'exposaient leurs secrets. Les trois sœurs nous les rapportaient avec truculence. De ces grandes maisons, où la promiscuité était permanente, les voisines et amies d'hier devenaient facilement les ennemies d'aujourd'hui. Les protagonistes du jour s'invectivaient d'une galerie à l'autre, étalaient féroce­ment la vie privée de chacune devant toutes les voisines accourues.⁷⁶⁷

La narratrice décrit ladite maison de manière à montrer que cette construction habitée par ces femmes voisines ressemble à une prison, surtout par sa conception en

⁷⁶⁴ U.E.S., p20.

⁷⁶⁵ U.E.S., p31.

⁷⁶⁶ U.E.S., p43.

⁷⁶⁷ U.E.S., p43-44.

espace clos, mais aussi et surtout à travers l'atmosphère tendue qui caractérise les lieux.

La maison familiale dans la ville natale est présente également dans un autre livre de Fadéla M'Rabet, en l'occurrence le récit *Le café de l'Imam*. Elle est évoquée par la narratrice presque au début de ce récit. Elle est dans un café au V^{ème} arrondissement de Paris pour sa dernière tasse de café quotidienne, la cinquième ; un café serré sans sucre, tel qu'elle le souligne. L'odeur de sa boisson préférée lui rappelle directement son premier café préparé par sa mère. C'est ainsi qu'elle quitte ce lieu public à Paris pour se retrouver dans leur maison familiale à Skikda. A la manière de Proust qui fait de la madeleine un déclencheur d'une vague de réminiscence, Fadéla M'Rabet se sert de sa boisson préférée le café. Fadéla la narratrice du récit semble vivre la même sensation que le narrateur du roman *Du côté de chez Swan* de Marcel Proust, mais avec une « tasse remplie d'un nectar épais et brulant comme (son) premier café préparé par Yemma »⁷⁶⁸, sa mère. Et elle retrouve ainsi les odeurs de leur maison à Skikda, en particulier le patio qui permet aux femmes plus d'ouverture sur le monde extérieur : « Le café de Yemma, ma mère, avait toujours le parfum des fleurs d'orangers qui, le printemps, jonchaient le patio de la maison de Skikda »⁷⁶⁹. Ces odeurs réveillent chez la narratrice le souvenir d'un accident subi sur ces lieux, et qui remonte à son enfance lointaine. Elle nous livre le récit, en décrivant l'ambiance qui y régnait :

J'avais 6 ans. Je vois Yemma, une pince à la main devant la plante de mes pieds ensanglantée par des bris de verre sur lesquels j'avais marché dans le patio. J'ai le souvenir d'odeurs de miel chaud qui s'échappaient du plateau de cuivre posé sur la *meïda* devant les femmes de la maison : Djedda ma grand-mère, Nana ma tante, Yemma et leurs amies. Un après-midi vibrant et parfumé comme tant d'autres, sous la frondaison d'orangers et de citronniers, un après-midi maintenant sans retour.⁷⁷⁰

Nous voyons clairement dans ce passage ce que représente la maison familiale, ainsi que son ambiance, pour la narratrice ; il est apparent, et on ne peut plus clair, qu'elle est à la recherche du paradis perdu. Tout comme le narrateur de Proust qui est « à la recherche du temps perdu ». Par ailleurs, la représentation de la maison comme espace-prison est reprise également dans ce récit. Mais cette fois-ci,

⁷⁶⁸ L.C.I., p9.

⁷⁶⁹ L.C.I., p10.

⁷⁷⁰ Ibid.

en la mettant en parallèle avec le café, ce lieu public où l'en consomme des boissons⁷⁷¹. L'auteure/narratrice du récit nous montre comment la société des hommes pourchasse les femmes de tous les lieux publics, notamment les cafés, juste après l'indépendance de l'Algérie ; elles sont ainsi remises à leur place habituelle, celle imposée par « la tradition » et « la religion », dans les espaces clos que sont les maisons familiales ou conjugales, précise-t-elle : « Les femmes furent renvoyées à ces millénaires cafés intérieurs de nos mères et grands-mères : les patios »⁷⁷² ; ou encore « Les femmes furent donc renvoyées à leurs patios. Ainsi, c'est là où tout commence et finit. »⁷⁷³. Mais pour ce qui concerne leur maison familiale de Skikda, la narratrice tient toujours à cette image de liberté et d'ouverture qui la distingue des autres lieux semblables. Dans une évocation rapide, provoquée par un tableau de Cézanne, elle décrit un moment convivial qui rassemble plusieurs femmes, en présence de la grand-mère Djedda, autour d'un café dans le patio de la maison familiale. D'après la narratrice, ce moment de joie devient une fête quotidienne que célèbrent toutes les femmes de la famille, y compris les employées, et auxquelles se rejoignent les voisines et les amies. Dans la maison de Djedda, la hiérarchie n'a pas de place, précise-t-elle ; la joie qui anime la maison semble faire oublier aux femmes le rang social.

Même dans *La salle d'attente* qui présente l'Algérie comme un lieu de drame et d'événements tragiques, la maison familiale et la ville de Skikda semblent être épargnées dans cet « état des lieux » fait par l'auteure/narratrice, pour mettre en lumière la situation lamentable de tout un pays. Dans un récit minutieux, elle nous propose une belle description des lieux durant une réception programmée par son père pour recevoir un groupe d'homme à un dîner. Elle décrit d'abord l'ambiance conviviale qui rassemblait les membres de sa famille, surtout la bonne prise en charge des enfants par sa grand-mère, Djedda :

C'était les jours de réception que souvent, dans les familles, les enfants étaient négligés, livrés à eux-mêmes. Avec Djedda, nous savions qu'aucun de nous ne serait oublié [...] Les enfants, comme toujours devant un repas de fantasia, sont excités, et toutes narines ouvertes, ne cessent de se heurter aux jambes de leurs mères, de leurs tantes et d'autres femmes venues les aider [...] Djedda laissait tomber de temps en temps un morceau de pâte

⁷⁷¹ Le nouveau petit Robert de langue française 2007

⁷⁷² L.C.I., p85.

⁷⁷³ L.C.I., p87.

d'amende parfumée à l'extrait de fleur d'oranger [...] que l'un de nous attrapait [...] Djedda nous donnait tout ce qui était hors norme [...] Lors des repas festifs de la maison familiale, nous nous retrouvions chacun sur une marche de l'escalier qui reliait la terrasse au patio où se préparait le repas.⁷⁷⁴

La description de ces petits enfants excités devant les repas préparés par les femmes de la famille, nous fait penser aux textes de Mohamed Dib, notamment *Un beau mariage*⁷⁷⁵ qui montre bien l'excitation des enfants dans ce genre de réceptions, en les qualifiant de « la marée des affamés ». Par ailleurs, cette séquence montre combien la grand-mère de la narratrice aime ses petits-enfants, et comment elle veille sur eux, mais aussi sur tous les enfants de la tribu. Elle montre également à quel point ces enfants sont comblés de joie à chaque fois que ce genre de cérémonie est organisé. Ils connaissent bien la générosité de Djedda qui leur éprouve beaucoup d'affection et prend en charge leur caprices.

Un peu plus loin, elle enchaîne avec une autre description sous forme d'évocation provoquée par la même ambiance climatique à Ostende, cette ville côtière belge. Elle se rappelle la petite qu'elle était, parmi les filles de sa famille, et elle dépeint sa ville natale, baignée dans un climat ressemblant à celui de la ville belge : « A Skikda tout est bleu, même les collines qui, comme des cyprès veillent sur la ville. »⁷⁷⁶. Elle décrit ensuite les pratiques des petits enfants de son âge :

Des volutes de brume provenaient d'encensoirs agités par des jeunes filles dont les ombres s'éclairaient aux phares des voitures [...] Penchées à l'avant des terrasses, elles essayaient de capter quelques bribes des conversations des passants [...] Si un poivrot se manifestait bruyamment, renversant les poubelles sur son passage, insultant de sa voix éraillée son destin, Dieu et ses créatures, l'explosion de rires était telle qu'elles se retrouvaient au sol les unes sur les autres dans une allégresse collective.⁷⁷⁷

La petite Fadéla et ses camarades qui jouent dans l'insouciance semblent donner plus de charme à cette maison familiale, mais leurs bêtises et leurs éclats de rire moqueurs, à l'égard d'un vieil homme, réveillent la grand-mère. Djedda, dont la rigueur est inflexible, interpelle ses petits-enfants pour leur rappeler le respect des personnes âgées.

⁷⁷⁴ L.S.A., p 18-19-20.

⁷⁷⁵ Un texte faisant partie du recueil de sept nouvelles, *Au Café*, publié chez Gallimard en 1955.

⁷⁷⁶ L.S.A., p28.

⁷⁷⁷ Ibid.

Tout comme son enfance, la maison familiale qui se trouve dans sa ville natale représente pour Fadéla M'Rabet ce paradis perdu, qu'elle souhaite retrouver et qu'elle ne cesse de chercher dans et à travers ses écrits, ses livres. Depuis son exil imposé en 1971, cette maison appartient au passé, elle devient un souvenir lointain, car elle n'est plus l'espace central où elle évolue comme c'était le cas pendant son enfance. Même dans les récits de sa jeunesse ou ceux de l'âge de la maturité, il n'y a pas beaucoup de référence à cette maison ; il paraît qu'elle ne la fréquente que rarement. La maison familiale doit changer, tout comme la ville natale, et le pays des origines, la terre des ancêtres, qui ne sont plus de ce monde, comme Djedda qui « lui a donné la vie ».

I-2-2-4- L'école française, sans passage à l'école coranique :

Tout comme la maison familiale et la ville natale, l'école est l'autre lieu qui se situe dans le monde de l'enfance de l'auteure/narratrice. C'est pourquoi, elle est un espace présent, presque uniquement, dans son premier récit autobiographique *Une enfance singulière*, qui se focalise sur cette période marquée par la scolarisation des enfants, et plus particulièrement les premiers temps où l'on découvre l'école. Mais, contrairement à ces œuvres de l'autobiographie féminine algérienne⁷⁷⁸, caractérisées par le phénomène de la fréquentation de l'école coranique avant la scolarisation, l'œuvre de Fadéla M'Rabet, nous présente une petite fille singulière, celle qui intègre directement l'école française, sans ce passage presque obligatoire qu'imposent la morale et les valeurs, mais aussi le principe de résistance dans une société coloniale. Pourtant, la relation qui lie son père avec les membres de l'association des oulémas, en particulier son premier président Ben Badis et son successeur Ibrahim, est forte et très intime, telle que le souligne l'auteure/narratrice, dans ses livres. Elle le rappelle, à chaque fois, et avec insistance : « Il était également l'ami d'Oulémites connus du monde entier, comme Ben Badis ou Cheikh Ibrahim »⁷⁷⁹, ou encore « Baba, ami

⁷⁷⁸ Nous pouvons citer l'exemple du roman d'Assia Djebar, *L'Amour, la fantasia*, qui présente une fillette qui fréquentait simultanément l'école coranique et l'école française ; *L'interdite* où Malika Mokeddem fait appel à la fonction du Taleb, maître de l'école coranique

⁷⁷⁹ U.E.S., p19.

intime de Ben Badis et du cheikh Ibrahimi, brillants réformistes célèbres dans tout le monde arabe »⁷⁸⁰.

Avant de parler de ses premiers pas et de raconter les moments passés à l'école, la narratrice Fadéla n'oublie pas de faire allusion, d'abord, à ce phénomène de retrait des filles de l'école. A travers les attitudes de sa mère, mais aussi le caractère de son oncle Abdelaziz qui manipule celle-ci, la narratrice nous rappelle le poids de la tradition sur ces filles privées de cet avantage dont elle bénéficie, celui de fréquenter l'école. En faisant le portrait de son oncle maternel, elle met en évidence sa position « négative » en ce qui concerne la scolarisation des filles, mais aussi et surtout l'influence qu'il exerce sur sa sœur (la mère de la narratrice). Elle décrit en racontant :

Il voyait d'un mauvais œil la scolarisation prolongée des filles. Il n'osait jamais en parler directement à Baba, mais il s'apitoyait surnoisement le moral de Yemma. A chacun de ses assauts, elle faisait des cauchemars au cours desquels les ancêtres l'exhortaient à retirer ses filles de l'école des mécréants. Elle se réveillait claquant des dents, terrorisée. Elle racontait ses rêves à Baba en sanglotant, le suppliait de revenir à la tradition. « Tu es d'autant plus coupable que dans notre ville plusieurs pères de famille ont suivi ton mauvais exemple et envoyé leurs filles à l'école. »⁷⁸¹.

Nous constatons comment elle nous décrit l'attitude de sa mère, Yemma, qui, elle-même, victime de ce retrait, ou de cette interdiction infligée par une société enferme la fille à la maison, une fois qu'elle atteint l'âge de la puberté. C'est ce que va montrer la narratrice, en reprochant à l'institutrice française son attitude négative, à l'encontre de sa mère qui était son élève : « Yemma ne connut l'école française que quelques semaines, parce que son institutrice lui avait demandé d'enlever son foulard »⁷⁸², ce qui a poussé la grand-mère de la narratrice à retirer sa fille de l'école. Pour la narratrice, l'institutrice aurait dû comprendre que le fait d'inscrire sa fille à l'école française en 1919, est, lui-même, « un acte révolutionnaire ». A travers ce récit et ces descriptions, la narratrice semble, en premier lieu, vouloir mettre ses lecteurs dans le contexte de l'époque, notamment les circonstances ou les conditions de scolarisation des filles.

⁷⁸⁰ U.F.I.A., p45.

⁷⁸¹ U.E.S., p23.

⁷⁸² Ibid.

Ce n'est que plus loin qu'elle va revenir sur les premiers pas, ou plutôt sur les premiers moments passés à l'école française en compagnie de sa cousine Fella. Elle attire l'attention sur le nombre limité des filles algériennes dans l'école, ce qui n'est pas causé seulement par l'interdiction infligée par les parents, mais par le système facultatif proposé par le pouvoir colonial, tel que le souligne la narratrice : « le service militaire était obligatoire, pas l'instruction publique. »⁷⁸³. Elle raconte les conditions dans lesquelles, elles entament, sa cousine et elle, leur parcours scolaire :

Nous ne connaissons pas le français, Fella et moi, en entrant à l'école. Nous étions les seules élèves arabes d'une classe de trente-cinq Européennes. Et dans toute l'école, il n'y avait que six Algériennes [...] A la fin du premier trimestre, nous étions en tête de classe [...] nous voulions démontrer au monde entier que les Arabes étaient aussi intelligents que les autres [...] Je vénérerais ma première institutrice. Elle était si bienveillante que nous ne nous sentions jamais exclues. Au contraire, elle nous couva pendant toutes nos études primaires [...] Quand elle nous donnait en exemple, nos petits camarades ne manifestaient aucune animosité particulière.⁷⁸⁴

Il est nettement apparent que les premières années de scolarisation de la narratrice dans l'école française, notamment ses études primaires, étaient dans une ambiance fraternelle, mais motivées par un esprit de concurrence scolaire ou une compétition saine. L'enfant qu'était la narratrice ne sent, peut-être, pas les choses, l'âge de l'innocence semble cacher les tensions et les rivalités, et « c'est au lycée que les hostilités se déclarèrent »⁷⁸⁵, comme elle le souligne. Mais, les hostilités ne se limitent pas aux réactions que peut provoquer la jalousie des camarades de classe ou de tout le lycée, elle s'étend au personnel de l'établissement, selon la narratrice-élève. Cette dernière va jusqu'à rapporter les propos ségrégationnistes, « ici, ce n'est pas une médersa ! La prochaine fois, vous serez collées ! »⁷⁸⁶, qu'une surveillante leur (sa cousine et elle) adressait quand elles parlaient en arabe dans la cour. Et avec un « je » ferme qui prouve son existence et qui défend son identité, elle affirme sa résistance, en tant qu'enfant, à des pratiques discriminatoires : « Je me bagarrais souvent dans la cour de récréation quand j'entendais des injures racistes. J'ai donné et reçu beaucoup de claques, ce qui étonnait mes professeurs : je semblais si

⁷⁸³ U.E.S., p79

⁷⁸⁴ U.E.S., p79.

⁷⁸⁵ U.E.S., p80.

⁷⁸⁶ Ibid.

fragile. »⁷⁸⁷. Et ce qui marque le plus la narratrice-élève, c'est le comportement « raciste » de ses enseignants, quoiqu'indirectement manifestés :

Les professeurs ne nous agressaient jamais directement, mais il y avait sans cesse des mots ou des réflexions qui nous écorchaient vives. Un jour, un professeur de français lança à une élève : « C'est du travail arabe ! » et lui jeta sa copie à la figure. Elle se rendit compte immédiatement qu'elle venait de faire une gaffe : Fella et moi étions assises presque contre son bureau. « Oh, il ne faut pas exagérer, il y a des choses que les Arabes font très bien, les tapis, les broderies. Leurs travaux d'artisanat sont admirables. » Elle ne se rendait pas compte que son paternalisme était encore plus blessant.⁷⁸⁸

« Dommage, nous l'aimions bien », regrette la narratrice-élève, avant d'enchaîner une autre souffrance avec une autre enseignante, celle de l'histoire-géographie. Elle n'hésite pas à qualifier les cours de cette matière de séances de « torture » à répétition, car, d'après elle, le professeur falsifiait l'histoire des Arabes. Mais cela ne les empêche guère d'avoir de bonnes notes, elle et sa cousine, et de gagner la confiance de son père, Baba, qui offrait, à chacune d'elles, un lot de livres et de cahiers neufs. La narratrice-élève insiste, dans chaque livre, sur la prise en charge, minutieusement et soigneusement assurée par son père, qui, « tous les matins, inspectait (leur) tenue », et veillait à ce que « les plis de (leurs) jupes soient impeccables, (et leurs) chaussures immaculées »⁷⁸⁹. Une manière d'être fière et reconnaissante à ce « Baba qui, à Skikda, a été le premier à envoyer ses filles à l'école »⁷⁹⁰, et quelle école ! L'école française qui n'est pas à la portée de la majorité des autochtones. Mais, contrairement à ce récit de la fille « fière de son père qui l'emmène lui-même à l'école »⁷⁹¹, proposée dans *L'Amour et la fantasia* d'Assia Djebar, Fadéla M'Rabet nous propose une autre histoire, celle de deux petites filles escortées par un vieil homme, engagé par l'oncle de Fadéla, la narratrice de ce récit :

Nous étions accompagnées par Cheikh, un vieil employé d'oncle Ali : grand, mince, le visage en lame de couteau, un sabre au ceinturon, qu'il cachait sous sa kachabia. L'œil aux aguets, il était prêt à l'abattre sur tout homme dont le regard s'attarderait sur nous. Les gardes

⁷⁸⁷ U.E.S., p80

⁷⁸⁸ U.E.S., p80-81.

⁷⁸⁹ U.E.S., p81.

⁷⁹⁰ U.F.I.A., p46.

⁷⁹¹ Oucherif L, *Pour une poétique de la relation père/fille*, thèse de doctorat en littérature, Alger, 2010, p98. www.limag.com.

du corps du sultan Haroun el Rachid ne devaient pas arborer des airs plus farouches. Il faisait notre joie et celle de nos copines.⁷⁹²

Le portrait de ce vieil homme, qui accompagne les deux petites filles à l'école, est digne de ces personnages mythiques des films qui se déroulent dans l'Arabie postislamique. D'ailleurs, la narratrice n'hésite pas à le comparer aux gardes du corps du sultan de cette époque, car il assure une parfaite sécurité à elle et sa cousine, mais aussi à toutes ses camarades.

Le père, Baba, l'accompagnait, plutôt, les jours de ses examens, surtout à Constantine, cette capitale de l'est algérien, à une centaine de kilomètres de Skikda, la ville natale de la narratrice Fadéla. Cette scène est répétée dans plusieurs livres de Fadéla M'Rabet, notamment les deux récits *Une femme d'ici et d'ailleurs* et *Le café de l'Imam* :

Je vois encore Baba sur le quai de la gare, à Skikda ou à Constantine, vérifier deux fois la destination du train. Arriver des heures à l'avance. Les jours de mes oraux de BEPC ou de bac, vérifier plusieurs fois sur les listes le numéro de salles où je devais me présenter.⁷⁹³

Je me suis retrouvée à Constantine, où il m'accompagnait quand je passais mes examens : le BEPC, la première, puis la deuxième partie au bac.⁷⁹⁴

Nous avons remarqué d'autres séquences, quoique courtes, qui ont comme espace l'école, mais ce n'est plus le récit de la petite fille qui fréquentait les établissements scolaires. C'est plutôt Fadéla l'adulte, qui y travaillait comme maîtresse d'internat ou professeur, qu'il soit du côté de Strasbourg en France, ou dans les villes de Skikda, Constantine et Alger, en Algérie.

I-2-2-5- Le café, le voyage dans l'espace :

Le café comme espace dans le récit existe dans la majorité des œuvres de Fadéla M'Rabet, mais de manière presque inaperçue. Cependant, il est le lieu central et l'espace qui abrite, et de façon presque exclusive, les événements de son récit de voyages, intitulé *Le café de l'Imam*. L'analyse de cet élément fondamental du

⁷⁹² U.E.S., p81-82.

⁷⁹³ U.F.I.A., p 63.

⁷⁹⁴ L.C.I., p82.

paratexte, qu'est le titre, peut nous amener, d'emblée, à cette hypothèse de supposer que le lieu principal de ce récit soit un café. Mais, plusieurs interrogations hantent l'esprit du lecteur, entre autres ces deux questions qui concernent le mot « café » : Ce terme revoie-t-il au lieu public où l'on consomme les boissons ? Ou renvoie-t-il à cette boisson énergisante elle-même ? En commençant à lire le récit, nous constatons, dès le départ, que Fadéla M'Rabet se sert du café/lieu, mais aussi et surtout le café/boisson et ses odeurs, comme une source d'évocation de souvenirs, et un moyen de retour au passé. Elle fait de cette boisson ce qu'a fait Proust de la madeleine, un élément déclencheur d'une vague mémorielle, lui permettant de faire un voyage dans le temps, et de faire, en même temps un voyage dans l'espace. A chaque fois qu'elle sirote un café, *kahwa*⁷⁹⁵, cette « boisson réconfortante et apaisante »⁷⁹⁶ qu'elle consomme cinq fois par jour, elle se remémore un lieu qu'elle a déjà visité ou une personne qu'elle a rencontrée et qui l'avait marquée. C'est de cette façon que la notion de l'espace, dans ce livre, est composée d'une variété de lieux, en particulier les cafés qu'elle avait fréquentés, un peu partout dans le monde. La narratrice du récit se déplace dans un espace qui va de la France à l'Algérie, en passant par le Maroc ; de la Turquie à Ouzbékistan, en passant par l'Autriche et la Russie. C'est ainsi qu'elle fait appel à plusieurs villes, notamment les capitales de ces pays, à l'instar de Paris, Strasbourg, Rabat, Alger, Constantine, Skikda, Samarkand, Boukhara, Istanbul, Vienne, Moscou, etc.

Le récit *Le café de l'Imam* s'ouvre par un énoncé qui situe la narratrice dans l'espace : « Je suis dans un café du V^{ème} » ; la narratrice préfère présenter le lieu avant tout. C'est un lieu qu'elle semble fréquenter quotidiennement, car le propriétaire connaît bien ses habitudes, « il sait bien, ce qui (la) fait revenir chez lui à la même heure, au même endroit du bar, devant l'alignement de boîtes de thé et de café, face au percolateur... »⁷⁹⁷. D'ailleurs, elle profite même du souvenir de sa découverte de ce lieu, et de son premier café servi, pour nous livrer une description de l'espace renvoyant à la terrasse qui s'y trouve :

⁷⁹⁵ Le café en langue arabe.

⁷⁹⁶ L.C.I., p11.

⁷⁹⁷ L.C.I., p9.

La première fois que je suis entrée dans cet établissement, dont la terrasse en rotonde s'ouvre sur une place où ruisselle l'eau d'une fontaine sur un massif de fleurs, le café qu'il m'avait servi était tiède.⁷⁹⁸

Ce café du V^{ème} arrondissement de Paris devient une sorte d'aérodrome d'où la narratrice entame son voyage dans l'espace, autrement dit dans les lieux qu'elle avait déjà visités, et plus particulièrement les cafés qui lui permettaient de savourer, à chaque fois, un goût différent, mais toujours agréable, de sa boisson préférée. Au début de son récit, la narratrice se contente d'évoquer les odeurs et les arômes des cafés qu'elle a consommés – ou qui sont fabriqués – dans des lieux différents :

A son arôme épicié, à sa saveur douce, puis amère mais sans âcreté, je reconnus un Robusta d'Asie, peut-être ce café au grain vert paille des plateaux du Laos [...] Le café de Yemma avait toujours le parfum des fleurs d'orangers qui, le printemps, jonchaient le patio de la maison de Skikda [...] J'ai le souvenir d'une odeur veloutée, de saveurs suaves...Je retrouve les arômes fruités de mon premier café dans les Arabica d'Ethiopie et sa suavité dans ceux du Brésil.⁷⁹⁹

Le parfum de fleur d'oranger qu'exhale le café de Yemma, la mère de Fadéla, semble avoir un effet durable ; la narratrice garde toujours l'odeur de ce premier café qui remonte à sa petite enfance. C'est pourquoi, elle reste très sensible aux odeurs et aux arômes des différents types de cafés produits un peu partout dans le monde. Ainsi, le lecteur se voit suivre le récit de la narratrice qui se déplace d'une odeur à l'autre, d'un arôme à l'autre, au rythme d'un papillon ou d'une abeille qui va d'une fleur à l'autre...

En passant par Alger qui a connu le café sous l'ère de Soleïmane le magnifique, la narratrice suit l'odeur de cette boisson, qui réveille la mémoire, pour rejoindre la capitale la Bosnie-Herzégovine, Sarajevo où, selon elle, elle avait découvert son « meilleur » café turc. Ce dernier lui a été offert par l'imam de « la plus belle mosquée de Sarajevo »⁸⁰⁰, lors d'un reportage en Yougoslavie, en compagnie de son mari Tarik. Le café de l'imam de Sarajevo, qui, pour nous, fait penser à l'intitulé du livre, rappelle, par contre, à la narratrice d'autres personnes et d'autres lieux. Elle pense à Constantine en Algérie son pays natal, puis à Samarcande et Boukhara, ces deux belles villes de l'Ouzbékistan, elle pense aux gens qu'elle

⁷⁹⁸ Ibid.

⁷⁹⁹ L.C.I., p9-10-11.

⁸⁰⁰ L.C.I., p12.

rencontrait dans tous ces lieux ; la ressemblance est magique entre les deux communautés, algérienne et ouzbek, d'après elle. Seuls les langues les distinguaient, selon la narratrice qui, en évoquant les hommes de ce pays musulman, avoue : « ces hommes m'étaient si familiers que l'impossibilité de communiquer avec eux me semblait un sortilège. Comme si l'on avait effacé des feuillets de ma mémoire, la langue de mon père »⁸⁰¹. Après avoir longuement décrit les qualités de ces musulmans pieux, la narratrice ne manque pas d'exprimer son éblouissement à la découverte des belles mosquées dont l'architecture lui inspire la paix et la sérénité, comme celle qui caractérise le désert algérien. Sous la coupole d'une mosquée à Boukhara elle reconnaît que : « La coupole comme le désert crée le silence qui repose et la lumière qui élève »⁸⁰². C'est ainsi qu'elle s'adonne à la description de ces lieux qui l'ont tellement marquée, notamment la ville de Samarcande :

J'ai eu l'impression d'entrer dans une ville sortie d'un tableau de Chirico [...] Des édifices surgis d'on ne savait où d'une magnificence qui coupe le souffle, au sein d'une architecture-bunker soviétique. Vestiges de cette ville reconstruite par Tamerlan [...] Capitale des arts et des sciences, Samarcande était la gloire de son empire. Des mosquées et des médersas se dressent, monumentales. Des coupoles et des minarets bleus aussi lumineux que le ciel se confondent avec lui. Au crépuscule, ces édifices immenses semblent des lanternes magiques suspendues par des géants [...] Devant cette beauté, j'éprouve comme devant l'Alhambra, la mosquée de Cordoue, une douleur et une nostalgie.⁸⁰³

La narratrice est tellement impressionnée par l'architecture islamique de cette ville qu'elle s'intéresse à son histoire ancienne, celle qui remonte à l'invasion mongole de l'Asie centrale. Elle rend hommage à Tamerlan, ce dirigeant musulman, fondateur de l'empire timouride qui reconstruit Samarcande. Puis, elle met en valeur les symboles de la civilisation islamique, notamment les mosquées et les medersas qui semblent être nombreuses dans cette ville ouzbek. Pour rappeler les exploits de cette civilisation musulmane, évoque l'Andalousie à travers des monuments célèbres, en l'occurrence le palais de l'Alhambra à Grenade, ainsi que la mosquée de Cordoue.

D'Ouzbékistan en Asie, la narratrice atterrit en Italie, pour retrouver l'ambiance du continent qui l'adopte depuis son exil en France, dans les années soixante-dix. Le café à l'italienne semble avoir un effet spécial sur elle, le double

⁸⁰¹ L.C.I., p14.

⁸⁰² L.C.I., p20.

⁸⁰³ L.C.I., p21-22.

espresso, ou plutôt « Dué espressi » résonne toujours dans sa tête. Elle va jusqu'à dire que leurs voyages, elle et son mari, dans ce pays de la pizza, sont organisés, en suivant l'odeur de cette boisson magique qu'est le café : « peut-être même allons-nous en Italie seulement pour déguster cet élixir qui, longtemps après l'avoir bu, nous laisse une amertume, comme un regret »⁸⁰⁴ ; c'est l'un des charmes des routes de ce pays, d'après elle. Et le procédé d'écriture, qu'est la description, revient une autre fois pour mettre en lumière les lieux visités, mais aussi l'ambiance qui y régnait. Mais la chaleur intense à Rome semble contraindre le couple à passer le temps dans l'un des cafés de la ville. Habitée des lieux, Fadéla connaît bien l'hospitalité des Italiens ; elle profite de l'occasion pour mettre en valeur la générosité du maître d'hôtel qui est, selon elle, « rarissime à Paris ».

Le deuxième pays d'Europe auquel la narratrice fait appel dans ce récit de voyages, c'est la Suisse. Elle évoque « Lausanne la ville des banquiers »⁸⁰⁵, mais sans procéder à la description des lieux, comme elle le fait d'habitude. Cette fois-ci, l'espace devient une sorte de lieu de deuil et de recueillement seulement ; par cette ville suisse, elle désigne, en le décrivant brièvement, un café qui lui rappelle son cher cousin, le diplomate décédé dans un accident d'avion : « c'est dans un café de Lausanne aux tables d'un noir mat, au silence de bibliothèque, à l'odeur de cigare que je fus saisie par un profil d'aigle – celui de Wahib »⁸⁰⁶.

Mais, juste après l'hommage rendu à son cousin préféré, la narratrice nous emmène dans un autre pays d'Europe, c'est l'Autriche, et plus exactement la capitale Vienne. Par son importance culturelle et économique, mais aussi historique, la ville semble impressionner la narratrice, au point de reprendre la « description longue », qui s'attarde sur la présentation des lieux, notamment les cafés qu'elle fréquente beaucoup : « C'est dans les cafés de Vienne que je côtoie les fantômes avec sérénité... »⁸⁰⁷. Cette phrase qui entame le VI^e chapitre du livre *Le café de l'Imam* montre l'effet surréaliste que ces lieux produisent sur la personne de Fadéla. Certainement, la narratrice parle aussi de l'effet d'ivresse que lui procure sa boisson préférée, le café. N'a-t-elle pas comparé, au début de son récit, *Kahwa* à l'alcool ?

⁸⁰⁴ L.C.I., p27.

⁸⁰⁵ L.C.I., p42.

⁸⁰⁶ L.C.I., p39.

⁸⁰⁷ L.C.I., p47.

D'après elle, ce mot arabe désignait un vin dans le passé. Dans le même passage, la narratrice met en évidence l'impression de liberté qu'elle éprouve à chaque fois qu'elle se retrouve à Vienne, et « quel que soit l'endroit où l'on se trouve », précise-t-elle. D'ailleurs, c'est en ce moment qu'elle fait appel au célèbre peintre autrichien, Gustave Klimt, un des artistes membres du mouvement « Art nouveau »⁸⁰⁸ et un des acteurs de la sécession de Vienne.

Pour montrer la différence entre ces lieux publics à l'étranger et dans son pays natal l'Algérie, la narratrice met en parallèle ces cafés de Vienne qui, selon elle, donnent une bonne impression, et les cafés d'Alger dont elle garde toujours en mémoire de mauvais souvenirs. Elle remonte à sa jeunesse et nous emmène ainsi dans les cafés d'Alger où elle partageait des boissons fraîches et des glaces avec son père, Baba. Mais elle n'omet pas de souligner la grande gêne qu'elle vivait sous le « regard concupiscent » des hommes présents sur les lieux, et de regretter la mixité qui animait, jadis, ces cafés de la capitale. Cependant, dans ce périple provoqué par l'odeur du café, la narratrice n'oublie pas de retrouver la maison familiale, surtout son patio où se rassemblaient les femmes de la famille, autour d'une *meïda*, pour se partager un bon café, et échanger des discussions sur les sujets qui les préoccupaient. Une manière de se consoler des mauvais souvenirs des cafés d'Alger.

Des cafés de Vienne et Paris, la narratrice nous emmène en Syrie pour nous faire découvrir les cafés de Damas et leur ambiance. Les cafés mixtes de cette ville orientale, remplis de femmes et d'hommes, mais aussi de ces « petites filles qui avaient des rubans aux cheveux », lui rappellent l'ambiance de la maison familiale, en compagnie de sa cousine Fella, et ses sœurs Zouleikha et Farida. Elle décrit l'un de ces cafés qu'elle a fréquentés avec enthousiasme :

Il y avait quelque chose de mystérieux dans ce lieu [...] l'atmosphère éthérée, lors de mon entrée dans cet établissement, était devenue de plus en plus présente, insistante. Et j'étais à la fois ravie et surprise que les parfums des plantes, de fleurs aussi fragiles aient une telle force. Jusqu'à m'imprégner toute...⁸⁰⁹

⁸⁰⁸ **Art nouveau**, mouvement de rénovation qui marqua l'Europe à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, dans les arts décoratifs et l'architecture. (Microsoft® Encarta® 2009 [DVD]. Microsoft Corporation, 2008)

⁸⁰⁹ L.C.I., p102.

Ce discours descriptif, qui s'étend sur deux pages, montre à quel point la narratrice est impressionnée par la capitale syrienne, et combien ce café mixte de la ville de Damais l'a marquée. Nous voyons comment elle s'arrête sur beaucoup de détails, notamment les parfums des fleurs qui ornent les cafés, pour décrire minutieusement les lieux. Nous constatons également comment la narratrice, depuis le début de son récit, se trouve en voyage d'un pays à l'autre ; elle se voit emportée d'un lieu à l'autre, et d'un café à l'autre, en suivant les odeurs de cette boisson magique.

Afin d'évoquer la condition des femmes en Algérie, la narratrice avance ses appréciations personnelles, en nous expliquant d'abord ce que représente pour elle cet espace public qu'est le café. En utilisant la tournure impersonnelle, elle nous livre un commentaire personnel qui met en évidence son opinion, mais aussi le degré de son attachement au café, au point de le comparer au patio de leur maison familiale à Skikda :

Il est évident que si le café exerce sur moi une telle attraction, c'est parce qu'il remplace le patio et sa fête quotidienne. Il représente pour moi un espace clos et la scène publique. C'est le patio à portes ouvertes, sans la contrainte sociale, sans les devoirs d'une maîtresse de maison. Ce n'est ni un lieu de travail, ni la maison. C'est un territoire libre. Je suis en public sans effort, sans obligation de parler, de servir.⁸¹⁰

L'auteure/narratrice montre bien l'importance de ce genre de lieux publics dans sa vie sociale épanouie ; il lui procure la liberté, il lui permet d'être indépendante des contraintes du travail et des obligations conjugales et ménagères. Pourquoi, ce n'est pas le cas pour ses compatriotes algériennes ?

C'est pour cette raison que les cafés sont interdits aux femmes algériennes, d'après l'auteure/narratrice ; c'est pour les priver de cette liberté que procurent ces espaces publics, les enfermer dans les maisons, les renvoyer dans les cuisines, leur imposer une seule fonction, celle de produire des enfants. Elle accuse « les fanatiques » de cette cabale qui vise à les exclure de la vie sociale, culturelle et politique, puisque « c'est dans les cafés que bat le pouls d'une société »⁸¹¹. L'auteure/narratrice sait très bien l'importance de ces lieux publics dans la vie d'une société, et elle semble comparer la café/lieu à un tensiomètre, car il nous permet,

⁸¹⁰ L.C.I., p87.

⁸¹¹ L.C.I., p100.

d'après elle, de savoir le rythme d'une société ou la situation d'un pays, sur tous les plans et dans tous les domaines de la vie. Nul ne peut nier que toutes les franges de la société fréquentent ces lieux publics, ne serait-ce que le temps de siroter un café ; de s'offrir ou offrir cette boisson qui n'est pas comme les autres. Justement, dans une phrase qui porte sur le café/boisson, l'auteure/narratrice semble le comparer au thermomètre, en le définissant ainsi : « le café est une sorte de mesure pour apprécier la capacité de chaleur humaine »⁸¹². Pour elle, un café offert n'est pas seulement un geste sympathique mais un signe d'affection et d'amour.

I-2-2-6- Au SILA, ce café littéraire géant :

Nous empruntons la phrase de ce titre à l'auteure elle-même, du livre *Le café de l'Imam*, ou plutôt à la narratrice de ce récit : « Mais aujourd'hui, dans ce café littéraire géant qu'est le Sila 2010, je ne veux être qu'à ma joie de retrouver mes anciens élèves du lycée »⁸¹³. C'est avec ces propos que Fadéla la narratrice commence un récit de cinq pages dont les événements se sont déroulés dans ce lieu qu'est le Salon International du Livre d'Alger. D'emblée, ce dernier semble être un lieu de rencontre, sinon de retrouvailles, de l'écrivaine avec son passé.

Mais, avant de remonter à son passé, la narratrice préfère exprimer ses sensations et ses impressions, après sa présence ou sa participation à ce salon du livre à Alger qui, d'ailleurs, se tenait chaque année, depuis 1996. Fadéla M'Rabet l'écrivaine et narratrice de ce récit semble être impressionnée par l'événement, pourtant, elle a dû y assister bien avant celui de 2010. Dans son livre *La femme d'ici et d'ailleurs*, publié chez les éditions l'aube en 2005, elle en a parlé, mais de manière presque inaperçue : elle a juste cité⁸¹⁴ le lieu en évoquant une femme qui l'avait marquée, en l'occurrence l'écrivaine arabophone Ahlem Mosteghanemi. Il a fallu peut-être qu'elle y assiste plusieurs fois pour pouvoir traduire ses appréciations, mais aussi et surtout ses émotions, en ce qui concerne cet événement qui devient, de plus en plus, un espace de rencontre pour les Algériens qui viennent de partout. Il leur permet de s'échanger avec les écrivains, mais aussi à connaître les éditions des pays

⁸¹² L.C.I., p29.

⁸¹³ L.C.I., p105.

⁸¹⁴ Je n'en veux pour preuve que le succès obtenu par Ahlem El Mostaghanemi, l'un des grands écrivains arabophones contemporains, au dernier Salon du livre international d'Alger (U.F.I.A., p95)

étrangers. Après avoir donné son impression première à travers une métaphore qui met en valeur le grand afflux « de tous les hommes et toutes les femmes de ce pays venus avec tous leurs enfants »⁸¹⁵, la narratrice entame une description des lieux :

Des femmes en jeans, en jupes, avec un foulard, un hidjab, un niquab, se bousculent autour des stands, entourées de leurs compagnons, de leur mari, de leur père, de leurs enfants [...] Les chaînes de la télévision nationales ouvrent leurs antennes en direct pour interviewer sans se lasser les auteurs et ce public qui paraît sorti d'une centrifugeuse géante qui n'a pas eu le temps de trier, de sédimenter, et qui nous livre un échantillon brut du peuple algérien depuis les origines.⁸¹⁶

Selon la narratrice, beaucoup de ces femmes viennent ici, au salon du livre, juste pour se débarrasser, ne serait-ce qu'une journée, de cette prison qu'est la maison familiale ou la maison conjugale. Elles s'y rendent juste pour rencontrer d'autres femmes, pour s'échanger, pour se raconter leur condition ; elles « sont là comme au hammam, pour sortir, pour se retrouver »⁸¹⁷, mais, elles ne rentrent pas à la maison, sans un livre à leur enfant, tout de même. Par ailleurs, pour les instruits, les intellectuels, ainsi que les spécialistes, le SILA demeure un espace de contact avec les écrivains, mais aussi les éditeurs. C'est un espace de confrontation des idées et des visions sur tous les sujets, et dans tous les domaines, précise la narratrice. Cette dernière n'oublie pas de s'arrêter sur son expérience personnelle, en exprimant sa grande joie, mais aussi sa satisfaction de constater que ses lecteurs d'aujourd'hui sont ses élèves et ses auditeurs d'hier : « Avec la plupart de mes visiteurs, ce sont des retrouvailles d'une grande émotion. Ils étaient mes auditeurs et parmi eux un certain nombre étaient mes élèves dans les années soixante. »⁸¹⁸

Puis, elle profite de ces moments nostalgiques avec ses anciens auditeurs et élèves pour revenir sur ses émissions radio suspendues ou interdites en 1965. Pour elle, « la disparition brutale » de cette voix féminine, de cette voie pour les femmes, a dû marquer les esprits « et a laissé des traces dans la mémoire collective »⁸¹⁹ des Algériennes et des Algériens d'aujourd'hui. Il faut le rappeler peut-être, ici, que Fadéla M'Rabet l'écrivaine a été poussé à l'exil, et de ce fait à s'éloigner de

⁸¹⁵ L.C.I., p105.

⁸¹⁶ L.C.I., p106.

⁸¹⁷ L.C.I., p107.

⁸¹⁸ L.C.I., 108.

⁸¹⁹ Ibid.

l'écriture, ou plutôt de la publication, jusqu'en 2003, pour renouer avec ses lecteurs à travers le récit d'*Une enfance singulière*, et les retrouver depuis, et chaque année, au Salon du livre d'Alger, pour débattre et leur signer des dédicaces de ses livres⁸²⁰, qui seront publiés même chez les éditeurs algériens. C'est à ces moments que pense l'auteure/narratrice à chaque fois qu'elle se retrouve à l'aéroport Houari Boumediene pour quitter l'Algérie, son pays natal, et rejoindre la France, son pays adoptif. Dans un présent de l'énonciation ayant, dans ce cas, l'apparence d'un présent atemporel renvoyant à tous les temps, elle nous décrit cette scène qui semble se reproduire à chaque fois qu'elle termine son séjour au Salon International du Livre d'Alger :

Je suis dans le salon d'Air Algérie à l'aéroport d'Alger. Le Sila s'est achevé la veille. Bien que fatiguée, je quitte l'Algérie réconfortée. Je n'ai pas cessé de faire des dédicaces comme les autres écrivains près desquels j'étais assise. Je rentre émue par l'ampleur de l'événement, par la qualité d'écoute des visiteurs, la finesse de leur analyse après avoir lu mon livre.⁸²¹

L'auteure/narratrice du récit *Le café de l'Imam* nous parle avec plein d'enthousiasme, mais aussi avec beaucoup de confiance, de ces instants partagés avec les visiteurs du salon, notamment ses anciens auditeurs à la chaîne 3 et ses ex-élèves au lycée. C'est en exprimant donc sa satisfaction après cette manifestation, que la narratrice Fadéla nous raconte ces moments de joie et de bonheur qu'elle passe, chaque année, avec ces lecteurs, dans un grand café littéraire qu'est le SILA. Pour conclure ce récit qui porte sur cet espace culturel, scientifique et littéraire, l'auteure/narratrice le termine avec une bouffée d'espoir que lui inspire de lieu. Elle nous parle de ces mères analphabètes qui achètent des livres à leurs enfants, de ces filles voilées mais qui demeurent ouvertes d'esprit, de toutes ces femmes et ces hommes qui viennent en masse pour profiter, chacun selon ses goûts, de ces moments de partage avec un écrivain, un journaliste, un dessinateur, un historien, un politique, un économiste, etc. C'est dans cette phase du récit que la narratrice quitte le salon du livre qui se trouve à la Safex⁸²² pour retrouver le salon d'Air Algérie de l'aéroport d'Alger où elle est. C'est le premier journal quotidien algérien qui attire son attention, en constatant sa photo qui accompagne un article portant sur la réussite du SILA ; c'est « El Moudjahid, le quotidien le plus féroce à l'époque de (son)

⁸²⁰ Onze livres depuis *Une enfance singulière* en 2003 jusqu'à *Le bonheur d'être Algérien* en 2019.

⁸²¹ L.C.I., p117.

⁸²² Société Algérienne des Foires et Exportations qui se trouve aux Pins Maritimes à Alger.

lynchage médiatique ! »⁸²³. L'auteure/narrateur semble nous dire : il faut croire qu'il y a de l'espoir...

Enfin, nous avons constaté, à travers nos lectures que Fadéla M'Rabet se réfère plusieurs fois à ce salon du livre qui semble la marquer à chaque année. D'ailleurs, elle entame son dernier récit *Le bonheur d'être Algérien* comme suit : « Quand je suis au Salon international du livre d'Alger, j'ai l'impression d'être dans le patio de mon enfance »⁸²⁴. En le comparant au monde de son enfance, et plus exactement au patio de la maison familiale à Skikda, sa ville natale, l'auteure/narratrice veut exprimer son attachement à cette manifestation, et montrer l'effet que fait ce lieu ainsi que son ambiance sur sa personne.

I-2-2-7- Le Sahara algérien, un havre de paix et une destination pour un mariage mixte :

Le livre de Fadéla M'Rabet qui réserve le plus de place au désert comme espace dans le récit, est celui de *La femme d'ici et d'ailleurs*, car c'est ici qu'elle raconte l'histoire de son mariage avec le franco-russe – ayant par la suite la nationalité algérienne – Tarik Maurice Maschino. C'est le Sahara ou le désert algérien qui semblait être le lieu idoine pour célébrer ce mariage qui n'était pas comme les autres. Un mariage entre une Algérienne et un étranger, une musulmane avec un non musulman ; c'est ce qu'on appelle le mariage mixte. Il faut rappeler que la « tradition » est intransigeante, la « religion » encore plus. Mais, la narratrice du récit, Fadéla, pense autrement ; elle s'interroge d'ailleurs si, réellement, elle s'est mariée avec un étranger, puisque, d'après elle, ils ont fait la même école, et ils ont la même culture. Et pour justifier cette ressemblance entre sa culture algérienne et la culture russe de son mari, l'auteure/narratrice fait appel à la littérature russe, plus particulièrement les écrits de Dostoïevski qui mettent en valeur le Russe : « c'est avec stupéfaction que j'ai découvert les similitudes entre les Russes décrits par Dostoïevski et les Algériens »⁸²⁵, souligne-t-elle. C'est ainsi qu'elle nous livre, juste après, un portrait de ce franco-russe qu'est son mari.

⁸²³ L.C.I., p119.

⁸²⁴ M'Rabet F, *Le bonheur d'être Algérien*, ENAG, Alger, 2019, p7.

⁸²⁵ U.F.I.A., p64.

Vu la complexité et la difficulté qu'imposaient « tradition » et « religion », ce mariage mixte devait donc se passer dans une autre région que la ville natale, et la ville de travail de l'auteure/narratrice, bien que le mari soit connu, à travers ses écrits⁸²⁶, ses émissions radio, et surtout ses positions en faveur de la lutte de libération algérienne. Le choix portait sur le Sahara alors, ce havre de paix, ce lieu de tranquillité et de sérénité ; surtout que le futur mari connaissait un peu celui qui allait devenir le préfet de l'extrême Sud, ex gouvernorat des oasis, Si Abdelmadjid Meziane, tel que le nomme la narratrice.

C'est dans une mosquée, ce lieu sacré des musulmans, et dans ce désert algérien, pays du soleil, que la cérémonie de conversion se fait, selon le rite musulman. Elle s'achève par la « chahada »⁸²⁷ prononcée par le mari franco-russe Maurice qui devient, dès lors, Tarik Maurice. Cette scène inoubliable, la narratrice la compare à un opéra qu'elle n'oublie pas de décrire pour l'éterniser de manière poétique qui nous présente un réel ressemblant à l'imaginaire, et qui met en lumière une situation contradictoire :

Un opéra nous était offert, où nous étions, Tarik et moi, acteurs et figurants. Avec comme décor l'erg occidental du désert saharien. Comme livret, le drame d'une femme algérienne née dans un milieu arabo-islamique prestigieux et d'un jeune philosophe français, insoumis certes, mais compatriote de Massu et de Lyautey.⁸²⁸

Une fois le mariage consommé, Fadéla la narratrice et Tarik son mari, quittèrent la capitale des oasis pour aller dans un autre beau lieu du désert algérien que l'auteure/narratrice ne cesse pas de décrire dans ses livres, et auquel elle éprouve un attachement particulier. D'ailleurs, dans son premier récit *Une enfance singulière*, pour se soulager de la haine des hommes, elle exprime l'espoir que lui inspire l'innocence des enfants, mais aussi la beauté des paysages de son pays natal l'Algérie, notamment les montagnes de Kabylie et les palmeraies du désert saharien : « Mais quelles que soient les désillusions qui me viennent des hommes, il me restera

⁸²⁶ Durant la guerre d'Algérie, Maurice Maschino a publié deux livres en faveur de la cause algérienne : *Le refus*, chez Maspero en 1960 et *L'engagement*, chez le même éditeur, en 1961.

⁸²⁷ Le texte traduit proposé par l'auteure/narratrice : « Il n'y a qu'un seul Dieu et Mohamed est son prophète. », p48.

⁸²⁸ U.F.I.A., p51.

toujours le regard confiant d'un enfant, le lever du jour sur les lauriers roses des montagnes kabyles, le coucher du soleil sur les palmeraies de Beni-Abbès »⁸²⁹.

C'est en se retrouvant à Beni Abbès, cette commune située à 250km de Béchar et à 1200km au sud-ouest de la capitale Alger, que la narratrice nous livre une description des lieux, qu'elle introduit par une phrase qui les met en valeur : « l'éternité doit ressembler à Beni Abbès ». Nous sélectionnons quelques passages de cette longue description :

Le reg à perte de vue, un virage et c'est l'éblouissement [...] L'oasis offre tout du premier regard [...] Au crépuscule, chaque dune est une torchère, comme la chevelure au henné des petites filles [...] La lumière de Beni Abbès, je ne l'ai rencontrée nulle part ailleurs [...] C'est ici que je me suis sentie unifiée pour la première fois. La lumière, l'espace, l'allégresse provoquée par la chaleur, donnent un sentiment d'éternité et de plénitude.⁸³⁰

Nous constatons que la comparaison du désert à l'éternité, qui introduit la présente description, sert de conclusion, ou plutôt de dernier coup de pinceau, à ce tableau que l'auteure/narratrice nous livre pour mettre en valeur cette petite ville qu'on surnomme « l'oasis blanche » ou « la perle de la Saoura ». Et le récit se poursuit, mais aussi la description des lieux, pour mieux représenter et présenter Beni Abbès aux lecteurs.

Par ailleurs, dans les deux autres livres de Fadéla M'Rabet, l'auteure/narratrice nous propose plutôt des commentaires ou ses appréciations personnelles, en ce qui concerne le désert en général, et plus particulièrement la Sahara algérien. Une autre manière ou un autre procédé pour mettre en valeur cette belle région de son pays natal, l'Algérie.

Dans *Le café de l'Imam*, elle fait appel au désert et son ambiance, pour montrer l'effet de la coupole dans une mosquée, en la comparant à la tente et son rôle essentiel dans cet espace infini : « La coupole, comme la tente, est le repos du caravanier. L'architecture arabe vise à la permanence et à l'immobilité que refuse le désert. Dans cet espace illimité, elle crée l'unité »⁸³¹, souligne-t-elle. Puis, elle la compare carrément au désert, mais en avançant, d'abord, ses impressions et ce qu'elle pense cet espace immense : « Le désert développe un sentiment de fusion

⁸²⁹ U.E.S., p116.

⁸³⁰ U.F.I.A., p55-56.

⁸³¹ L.C.I., p19.

avec l'univers [...] Le désert nous donne un sentiment de permanence et d'espace sans limite [...] La coupole comme le désert crée le silence qui repose et la lumière qui élève »⁸³². Et encore plus loin, elle fait allusion au désert après avoir mis en parallèle les pays du Nord et ceux du Sud ; l'inquiétude de ceux qui ont peur de perdre le confort dans ce monde et l'angoisse de ceux qui ont peur de la finitude de ce monde. Elle conclut en parlant des pays du Sud où se trouvent les régions sahariennes : « Dans les pays du soleil, on sait qu'après l'éclat du jour et l'embrasement du crépuscule, on passe brutalement à la nuit totale. Dans ces pays on meurt tous les jours »⁸³³. C'est à travers ses impressions et ses appréciations du désert que l'auteure/narratrice met en évidence la spécificité ainsi que les caractéristiques de ces pays du Sud, dont fait partie l'Algérie, son pays natal, où elle a passé toute son enfance, et une bonne partie de sa jeunesse.

Dans *La salle d'attente*, c'est en évoquant le monde de son enfance, celui de Djedda et de la maison familiale, que l'auteure/narratrice décrit longuement l'Algérie, le pays des origines et des ancêtres, celui qui contient le plus grand Sahara. C'est là qu'elle profite de l'occasion pour montrer les effets du désert à travers les impressions que peut produire celui-ci : « Seul le désert échappe à cette impression que notre vie est celle de demain. On ne rêve pas de nouveau monde, on est au cœur du monde. On ne désire rien puisqu'on a l'éternité »⁸³⁴. Juste après, l'écrivaine remplace le pronom indéfini « on », marquant l'indétermination et renvoyant vaguement à toute personne qui fréquente ces lieux, par le pronom personnel « je » qui désigne la personne de la narratrice. En remplaçant le pronom indéfini « on » par un « je » de l'énonciation, Fadéla M'Rabet met en avant sa propre expérience, mais aussi et surtout son opinion ou ses émotions et son impression personnelles :

Debout, les yeux dilatés, je me dis, quand je suis dans le désert : « je suis arrivée ! Rien ne peut plus m'atteindre. » Sous la brûlure du soleil, les formes se voilent, fusionnent et disparaissent. Tout n'est que ciel, lumière, or, étendue. J'ai l'impression d'avoir trouvé ce que je cherche depuis toujours, la beauté et la paix.⁸³⁵

⁸³² L.C.I., p20.

⁸³³ L.C.I., p34.

⁸³⁴ L.S.A., p35.

⁸³⁵ L.S.A., p35-36.

Fadéla M'Rabet semble être très attachée au désert algérien, cette région saharienne incarne la paix et la sérénité. Ces impressions sont-elles derrière son choix du lieu, pour célébrer la cérémonie de son mariage mixte, ou est-ce l'inverse ? Certes, nul ne peut nier que le Sahara algérien demeure la destination préférée de beaucoup de touristes, notamment étrangers, et reste toujours un rêve à réaliser pour ceux qui n'ont pas eu encore la chance de le visiter, mais l'admiration et la passion qui animent l'auteure/narratrice, à chaque fois qu'elle évoque le désert, peut être engendrées par le fait que ce dernier abrite son mariage, cet événement important, sinon exceptionnel, dans la vie de tout un chacun. En parlant du roman autobiographique et d'autofiction, Philippe Gasparini souligne, dans son ouvrage *EST-IL JE ?*, en écrivant : « Si ces romans peuvent passer pour des discours autobiographiques, ce n'est pas seulement parce qu'ils adoptent les apparences de l'écriture intime. C'est aussi, et surtout, parce qu'ils investissent ses *lieux* et en reproduisent le *pathos* »⁸³⁶. C'est avec ces mots qu'il montre les traits du roman autobiographique, au début d'un chapitre qu'il intitule *Lieux de sincérité* qui rime avec les lieux de sérénité, tel que le désert algérien. L'auteure/narratrice d'*Une enfance singulière*, après avoir décrit le caractère de Djedda et l'ambiance qui régnait dans ses espaces, écrivait en racontant : « Cette sérénité, je l'ai découverte moi-même, jeune femme, dans le grand désert saharien. »⁸³⁷.

Cette analyse de l'espace nous a permis de montrer d'abord que l'écriture est un espace qui abrite plusieurs faits, autrement dit, le texte lui-même est un lieu où se passent beaucoup de choses. Le texte est un lieu de réflexion et d'engagement, un lieu où l'auteur peut être militant et mener un combat pour une cause ou une idée qu'il défend. Le texte est également ce lieu où se rencontrent les différents genres et se mêlent les diverses formes du discours. L'écriture est cet espace interdit à la femme, mais que cette dernière a pu conquérir brillamment, en transgressant les règles de l'ordre établi ; un espace qui permet à la femme de sortir du silence et de mettre en valeur le personnage féminin. Un espace où ce dernier devient un sujet au lieu d'être à chaque fois un objet.

⁸³⁶ Gasparini P, *EST-IL JE ?*, Paris, Seuil, 2004, p231

⁸³⁷ U.E.S., p51.

Après être exclue de la radio, cet espace où elle fait entendre sa parole et celle de plusieurs jeunes filles algériennes de sa génération, Fadéla M'Rabet conquiert l'espace de l'écriture qui lui permet de s'écrire, et d'écrire les femmes algériennes ; décrire leur situation et étudier la condition féminine en Algérie. Après avoir perdu l'espace de la retransmission, Fadéla M'Rabet s'investit dans la transcription ; elle fait du texte un espace lui permettant de transcrire la mémoire individuelle et collective. En transcrivant la mémoire, Fadéla M'Rabet met en valeur le personnage féminin, car il lui doit occuper toute sa place dans le texte littéraire, une place qui lui revient de droit, mais aussi et surtout, il doit être le sujet de l'écriture, non plus son objet.

Selon Bourneuf, l'espace occupe place fondamentale dans l'œuvre littéraire, au point d'être son âme, ou « la raison d'être » de celle-ci, c'est pourquoi, il est important de montrer l'évolution du personnage féminin dans cet espace, à travers la notion de l'espace dans l'écriture. Le deuxième volet de notre étude, qui consiste à analyser la notion de l'espace dans l'écriture, montre bien la place centrale qu'occupe le personnage féminin dans l'œuvre de Fadéla M'Rabet. Dans ses récits, tout comme ses essais, la femme est omniprésente, elle occupe tous les espaces : de la maison qui est, traditionnellement et conventionnellement, imposée à la femme algérienne, au café, ce lieu public qu'on lui interdit ; de l'école que la fille algérienne fréquente timidement jusqu'à l'université qu'elle conquiert fièrement ; de l'Algérie où notre écrivaine est née à la France où elle vit ; de Skikda, la ville côtière qui voit Fadéla grandir, à Béni Abbas, au milieu de ce désert qui abrite son mariage et voit son couple s'épanouir...

Chapitre II : Le temps dans l'écriture

Comme nous l'avons fait avec l'espace, nous allons analyser aussi la notion du temps dans l'écriture, notamment celle de Fadéla M'Rabet, qui se manifeste à travers plusieurs textes entre essais et récits, comme nous l'avons signalé déjà maintes fois. Nous avons montré l'importance de l'espace dans la littérature, en s'appuyant sur les propos de Bourneuf qui souligne son rôle fondamental dans la construction d'une œuvre littéraire. La notion du temps aussi, joue un rôle fondamental dans la constitution et l'organisation de celle-ci. Dans le chapitre réservé à cette notion du temps, dans son livre intitulé *Le récit poétique*, Jean-Yves Tadié souligne :

Toute histoire est fonction de la géographie. La place que le récit poétique accorde à l'espace, jusqu'à y lire, qu'ils existent ou non, le langage des dieux, est telle que le temps lui est subordonné : il reproduit la structure. Moments heureux et moments malheureux s'opposent comme lieux bénéfiques et maléfiques ; de mêmes qu'il y a des lieux privilégiés, il y a des instants privilégiés. L'espace morcelé appelle un temps discontinu.⁸³⁸

Cette citation de Tadié montre bien que le temps est aussi important que l'espace dans une œuvre littéraire, notamment le récit. Pour lui, le temps et l'espace sont deux notions qui participent presque de la même manière à la création ou à la reconstitution d'une histoire ; tous les deux, ils occupent une place fondamentale dans l'organisation du récit, surtout après l'avènement de ce qu'on appelle la littérature moderne. Car, contrairement à la littérature antique et médiévale qui ne donnent pas assez d'importance à la notion du temps, celle-ci est marquée par le calendrier afin de comptabiliser les années et les jours⁸³⁹, mais aussi de l'horloge pour compter les heures et les minutes, et pourquoi pas les secondes. C'est cette insertion de la notion du temps qui permet de placer les personnages du récit dans un contexte historique précis.

Tout comme l'espace donc, le temps aussi mérite un intérêt particulier de notre part, c'est pourquoi nous allons analyser cette notion dans les textes de Fadéla M'Rabet, que ce soit l'essai ou dans le récit.

⁸³⁸ Tadié Jean Yves, *Le récit poétique*, Gallimard, Paris, 1994, p83

⁸³⁹ D'après le livre de François Rullier Theuret, *Approche du roman*, Hachette, 2001

II-1- Le temps et le ton dans l'essai

« On sourira peut-être, ou l'on s'irritera »⁸⁴⁰, c'est ainsi qu'a entamé Fadéla M'Rabet l'introduction de son premier essai *La femme algérienne*. En voyant ce futur simple qui inaugure le livre, on aurait pensé à un certain temps de la narration, celui de la narration antérieure qui portera sur des événements futurs, ceux qui ne se sont pas encore produits. Mais, en lisant cette introduction, on comprendra d'emblée que le texte sera un essai, ou un « projet » tel qu'elle le désigne, portant sur un sujet qui lui tient à cœur, elle qui s'engagera, dès lors, dans une carrière d'écrivaine. Finalement, les deux propositions indépendantes et juxtaposées, mises au futur de l'indicatif, présentent une hypothèse de réactions des lecteurs, notamment les intellectuels et les responsables du pays, au sujet de ce livre qu'elle avait l'intention d'écrire. L'auteure nous livre la réponse juste après, en utilisant un autre temps, celui du présent dans le futur : « tant de problèmes se posent à Algérie que le moment est mal venu, dira-t-on, d'en soulever un autre : celui de la libération de la femme »⁸⁴¹.

Après avoir donné un aperçu général, mais bref, de la situation de la femme en Algérie, l'essayiste opte pour un présent de l'énonciation, le temps qui convient le plus pour ce genre de texte d'idées et de réflexion, où l'auteur doit prendre des positions et émettre des jugements ou des appréciations sur un sujet quelconque. Consciente d'avance, que la société des hommes reportera, comme toujours, la question de la femme, et tentera de la renvoyer aux calendes grecques, elle oppose au pronom indéfini « on », qui désigne d'une manière vague les détracteurs de la femme libre, un « je » de l'énonciation, pour marquer sa présence et formuler sa mise au point, ou plutôt, un rappel à l'ordre : « Fidèle quant à moi, aux résolutions du congrès, je crois qu'il est urgent, très urgent, de parler clair »⁸⁴². C'est avec ce « je » de l'affirmation de soi, et un présent qui renvoie au moment immédiat, mais qui a aussi une valeur atemporelle, que l'essayiste interpelle ses lecteurs, encore plus ses lectrices, à être conscients de la situation de la femme en Algérie, à participer un débat transparent et honnête que les décideurs doivent entreprendre, en ce qui concerne la condition féminine. Pour l'essayiste, il faut agir dans l'immédiat pour changer les choses et mettre fin à une exclusion et/ou une injustice avérée ; il est

⁸⁴⁰ L.F.A.L.A., p11.

⁸⁴¹ Ibid.

⁸⁴² L.F.A.L.A., p12.

impératif d'intervenir pour éviter une dérive du présent, au risque de devenir un futur fardeau pour la femme algérienne ; tout report du problème à une des dates ultérieures ne va qu'empirer la situation de la femme, pense-t-elle.

C'est par le biais de cet énoncé alarmant et stimulant qu'elle introduit et rappelle aux Algériens, les responsables du Parti en particulier, le contenu du discours du Président de l'époque⁸⁴³, qui considérait le problème de la femme comme une question fondamentale dans sa politique socialiste, et une question qui ne peut être isolée de l'ensemble de la politique nationale du pays. Afin d'appuyer sa thèse, Fadéla M'Rabet insère, comme épigraphe au premier chapitre de son essai, un petit passage extrait du projet de programme proposé lors du congrès de Tripoli, en juin 1962. Une façon, pour elle, d'insister sur la mise en pratique des discours officiels et de réclamer la mise en œuvre des textes fondamentaux de la république algérienne. L'essayiste sait très bien que le problème ne se pose guère au niveau des textes, mais au niveau de la mentalité des Algériens qui freine l'évolution de la femme, en plus de l'absence d'une réelle volonté politique à y remédier. C'est pourquoi, elle commence son essai par une réponse, la sienne, à la problématique posée : « Pour comprendre la situation de la femme, il faut partir de l'homme »⁸⁴⁴.

Il est à signaler, tout de même, que dans les deux essais, *La femme Algérienne* et *Les Algériennes*, associés dans un seul ouvrage par l'éditeur Maspero, Fadéla M'Rabet ne se sert que rarement de ce « je » de l'énonciation et de l'affirmation. Elle opte plutôt pour la tournure impersonnelle et au présent atemporel qui semblent être pertinents à l'exhortation, mais aussi qui donnent plus de crédibilité et d'authenticité au texte. Ce procédé revient tout au long des deux essais :

Il faut partir de l'homme [...] Il faut qu'ils modifient [...] Il n'y en a pas au gouvernement [...] Il y a plus grave [...] Il va de soi [...] Il ne s'agit pas [...] Il serait exagéré [...] Il n'est pas donc étonnant [...] Il semble donc [...] Il faut le dire [...] Mais, il nous a paru intéressant [...] il en est de la libération des femme [...] Il ne s'agit pas [...] Il n'est pas exclu [...] Il est parfaitement possible pour un couple de...⁸⁴⁵

Nous avons constaté également le recours, et de manière abondante, à la formule « c'est », en sa qualité de présentatif existentiel qui participe à la

⁸⁴³ Ahmed Ben Bella, premier président de l'Algérie indépendante.

⁸⁴⁴ L.F.A.L.A., p13.

⁸⁴⁵ L.F.A.L.A., p13-15-16-17-22-37-40-60-78-93-119-126-170

construction des effets de réel »⁸⁴⁶, sans oublier sa deuxième valeur qui consiste à marquer et à confirmer le point de vue. En effet, les textes montrent bien cette tendance de l'essayiste à marquer sa présence et à affirmer, à chaque fois, ses positions à travers des appréciations et des commentaires personnels. Toutefois, le discours utilisé donne cette impression d'avoir affaire à des vérités générales, pour ne pas dire des vérités absolues.

Nous devons souligner aussi que, presque tous les témoignages contenus dans les deux livres, sont des récits mis au présent de la narration, avec quelques fois, des verbes au passé composé. Ceux de l'essayiste/narratrice, en essayant de mettre en lumière des expériences personnelles vécues, ou en sa qualité de témoin observant des expériences d'autrui, montrent bien l'emploi de ce temps pour attribuer de l'authenticité aux événements et donner plus de vivacité aux faits :

Dans un restaurant, nous sommes seuls..., je regarde si le serveur [...] Tarik s'éloigne, un jeune me soupèse du regard [...] nous traversons la place du 1^{er} Mai...un client nous observe, il me tend une chaise [...] Dans une cantine quelques employées entrent, la salle sourit, chuchote [...] On s'apprête à partir [...] Dans un ascenseur, nous sommes quatre [...] Dans un bureau, nous attendons d'être reçus [...] Nous rentrons d'Oued Fodda [...] Rue Ben M'hidi, un jeune s'avance, mains dans les poches [...] Avec des élèves, Nafissa donne des cours de rattrapage [...] En ville, Salima se perd, elle avise un gosse...⁸⁴⁷

Nous voyons comment, à travers ces témoignages mis au présent de l'indicatif, l'essayiste/narratrice tente d'impliquer ses lecteurs dans son sujet ainsi que la thèse qu'elle défend, tout en le mettant dans une ambiance qui lui donne l'impression d'assister aux événements, de croire être témoin des faits comme s'il les voit de lui-même. Cependant, une partie des témoignages de ses auditrices, en tant que journaliste à la radio chaîne 3, sont plutôt conjugués au passé, notamment l'imparfait, car ces jeunes filles préfèrent la description de leurs expériences personnelles pour mieux mettre en évidence la condition féminine en Algérie. D'autres témoignages d'auditrices sont conjugués au présent et au passé composé de l'indicatif, puisque, au lieu de décrire, celles-ci optent plus pour la narration :

⁸⁴⁶Rabatel Alain, *Valeurs énonciative et représentative des 'présentatifs' C'EST, IL Y A, VOICI/VOILA: effet point de vue et argumentativité indirecte du récit*. Revue de Sémantique et Pragmatique, 2001, n° 9-10, pp.43-74.

⁸⁴⁷L.F.A.L.A., p24-25-26.

C'est en quelque sorte ma sœur aînée qui m'a sauvé. Ils l'ont mariée de force à 16 ans. Les résultats ne se sont pas fait attendre...Son cas les a fait réfléchir...mes parents m'ont fait entrer à l'école [...] Mes parents veulent me marier à un jeune homme beau, intelligent, jeune, disent-ils ; mais moi, je sais que je ne serai pas heureuse...⁸⁴⁸

Nous avons remarqué de quelle manière Fadéla M'Rabet utilise les valeurs du présent de l'indicatif pour mettre en valeur son expérience et celles des autres. De même pour exprimer ses opinions et défendre sa thèse. La tournure impersonnelle ainsi que les présentatifs sont aussi d'un grand apport.

II-2- Le temps dans le récit

Dans la première partie de notre travail, nous avons montré que l'écrivaine Fadéla M'Rabet a commencé son projet d'écriture par le genre difficile qu'est l'essai, puis, après 31 ans d'absence, elle renoue avec l'écriture dans un autre genre qu'est celui de l'autobiographie, ou plus précisément, celui du récit autobiographique. Nous avons constaté, à travers l'étude de ses textes appartenant à ce genre, qu'elle entreprend à chaque fois un retour au monde de son enfance, pour se ressourcer ; elle remonte aux origines pour bien accomplir la quête de soi et reconstruire son identité. Dans un chapitre intitulé *Temps*, Jean-Yves Tadié souligne : « Le récit poétique cherche à échapper au temps par la remontée jusqu'aux origines de la vie, de l'histoire et du monde : contrairement à la science-fiction, l'avenir l'intéresse peu. D'où le grand nombre de ces textes consacrés à l'enfance. »⁸⁴⁹. C'est pourquoi, avant d'entamer l'analyse du temps dans les textes de Fadéla M'Rabet, nous devons, peut-être, souligner que la narration se fait suivant un seul mode, celui de la narration ultérieure, à l'exception du récit *Le café de l'Imam*, où la narratrice intercale des séquences au présent de l'indicatif qui met en évidence la narration simultanée. Le même phénomène se répète, ou presque, dans le livre de *La salle d'attente*, où le présent permet à la l'auteure/narratrice de raconter, ou plutôt de mettre en évidence, les pensées qui lui viennent au moment de l'écriture.

Par ailleurs, tel que nous l'avons fait dans l'étude de l'espace, pour celle du temps aussi nous allons nous référer aux travaux d'Yves Reuter. Dans le même ouvrage, il explique également les modes d'analyse du temps :

⁸⁴⁸ L.F.A.L.A., p54-56.

⁸⁴⁹ Tadié J Y, *Le récit poétique*, Gallimard, Paris, 1994, p85.

Comme l'espace, le temps construit par le récit peut s'analyser au moyen de quelques axes fondamentaux :

- les catégories temporelles convoquées : correspondant à celles utilisées dans notre univers ou non ; leur nature (minutes, jours, siècles...) ; ce à quoi elles s'appliquent (à une personne, à une famille, à une nation...)
- le mode de construction du temps : explicite ou non ; détaillé ou non ; identifiable ou « brouillé » ;
- l'importance fonctionnelle du temps : simple cadre ; facteur d'importance à différents moments de l'histoire...⁸⁵⁰

Selon Reuter, l'analyse de tous ces axes nous amène à comprendre de quelle manière l'élément temps travaille-t-il le mécanisme de l'histoire, et participe à la construction du récit. Et dans un autre ouvrage, Reuter souligne : « De façon similaire, les indications temporelles peuvent « ancrer » le texte dans le réel lorsqu'elles sont précises et correspondent à nos divisions, à notre calendrier ou à des événements historiques attestés. »⁸⁵¹.

C'est en se basant donc sur ces axes soulignés par Reuter que nous étudierons la notion du temps dans les récits de Fadéla M'Rabet, notamment les quatre ouvrages qui font partie du corpus de notre travail de recherche. Et nous allons nous concentrer sur les indicateurs temporels qui consistent à assurer un ancrage des textes dans la vie réelle, tel que le souligne la deuxième citation de Reuter.

II-2-1- « Une enfance singulière » durant la présence coloniale :

Nous allons consacrer la présente analyse au premier récit de Fadéla M'Rabet, et nous allons y intégrer un chapitre de son deuxième récit, car, ce sont les parties qui renvoient à la période coloniale. Contrairement à l'enfance coloniale, ou plutôt colonisée⁸⁵², représentée dans la majorité des textes littéraires apparentant à ce qu'on appelle la littérature maghrébine – algérienne en particulier – d'expression française, l'enfance que nous présente la narratrice dans le récit d'*Une enfance*

⁸⁵⁰ Reuter Y, *L'analyse du récit*, Armand Colin, Paris, 2014, p38

⁸⁵¹ Reuter Y, *Introduction à l'analyse du roman*, 2ème édition, Sous la direction de Daniel Bergez, Paris, Editions Nathan, 2000, p.57, in *L'écriture de la rupture dans l'œuvre romanesque de Rachid Mimouni*, thèse de doctorat soutenue en 2005 par Bendjelid Fouzia

⁸⁵² Inspiré du titre de l'article de David Niget, *Enfances colonisées*, *Revue d'histoire de l'enfance « irrégulière »*, 14 | 2012, 35-44.

singulière se montre complètement différente. Nous n'allons pas nous référer aux textes de Kateb Yacine où les thèmes de la répression et de l'injustice coloniale sont récurrents. Mais, nous pouvons citer, à titre d'exemple, les textes de Mohamed Dib où le petit Omar – et tant d'autres enfants – véhicule l'image d'une enfance difficile, sinon misérable : enfant pauvre, affamé et tyrannisé ; une condition qui résulte, bien évidemment, de la misère générale qu'impose la colonisation. Dans cette littérature, tel que le montre Djamel Ali Khoudja dans sa thèse de doctorat, soutenue en 1998, « Le but des écrivains maghrébins est de donner à voir l'état de leur propre enfance et l'état de la société coloniale ou décolonisée, de porter témoignage et d'amener le lecteur à une même attitude du refus. »⁸⁵³. Or, le texte de Fadéla M'Rabet, qui renvoie à une partie de cette époque cruciale de l'histoire algérienne, re-présente une enfance singulière, comme l'indique le titre, durant la période coloniale.

En effet, tout semble se passer bien dans cette maison familiale, qui se trouve à Skikda, appelée Philippeville durant la présence coloniale. La petite fille qu'était la narratrice d'*Une enfance singulière* profitait de l'ambiance joviale aux côtés de sa grand-mère, Djedda, cette sage-femme aimée de tout le monde. « Ta joie nous éclaboussait », dit-elle, en s'adressant à sa grand-mère décédée, avant de préciser en ajoutant : « La tête enfouie dans sa poitrine, je me pâmais. Ce qu'elle était chaude, moelleuse, confortable ! »⁸⁵⁴. C'est aux côtés de Djedda aussi, que la petite Fadéla, ainsi que tous les petits enfants de la famille, notamment sa cousine Fella, apprend la vie, mais aussi le contact avec le monde extérieur. C'est Djedda qui apprenait, aux bébés de la famille, comment articuler les syllabes ou les sons pour commencer à parler ; c'est elle qui leur apprenait, ensuite, l'alphabet pour mieux connaître les mots, et saisir les noms. D'ailleurs, en parlant de ces enseignements légués par la grand-mère à ses petits-enfants, la narratrice n'utilise plus le « je » de sa personne, mais plutôt le « nous » de tous les enfants de sa famille. C'est ainsi qu'elle exprime, en leur nom, la satisfaction totale, mais aussi et surtout la reconnaissance à sa grand-mère, en mettant en valeur le rôle important joué par cette belle et tendre Djedda, dans ce processus d'apprentissage : « La joie d'apprendre, qui nous comble, vient de

⁸⁵³ Ali Khodja D, *L'enfant, prétexte littéraire du roman maghrébin, des années 1950 aux années 1980*, thèse de doctorat d'état, 1998, Les cahiers du SLADD volume 05 numéro 01, p71-95, 05-01-2012, www.asjp.cerist.dz.

⁸⁵⁴ U.E.S., p10.

cette voix qui montait vers le ciel à travers la lumière du matin, si légère, si transparente »⁸⁵⁵.

La narratrice Fadéla comprend ce rôle important de la grand-mère paternelle après des vacances passées à Collo, chez la famille de sa mère Yemma. Et pour mettre en parallèle les deux familles, Fadéla ne manque pas de faire le récit détaillé de ce séjour, depuis les préparatifs dans la maison de Djedda à Skikda jusqu'au jour de leur retour sur les lieux, dans cette même maison paternelle : « Yemma préparait les gâteaux et prévoyait pour chacun un cadeau... nous étions de retour à Skikda, la maison de Djedda »⁸⁵⁶. Mais, ce qui nous intéresse, ou plutôt ce qui attire notre attention le plus, dans le récit que nous livre la narratrice, c'est cette aise et ce bien-être qui se dégage de la vie de tous les jours chez la grande famille de la narratrice ; la famille paternelle associée à la maternelle. Pourtant, dans une Algérie des années quarante, l'Algérie pendant la colonisation, un siècle depuis le débarquement français à Sidi Fredj. Mis à part cette « vieille voiture d'un ami » qui peinait à démarrer de Skikda, ou ce malheur que sous-entend la disparition de deux filles confinées dans leur chambre, le récit de voyage, et de séjour à Collo, ne contient aucun élément perturbateur ; encore moins une séquence mettant en évidence une situation de misère, d'une pénurie ou d'un manque quelconque. La vie des deux familles de la narratrice semble être en parfaite symbiose, en dépit de ce contraste dans la manière d'appréhender la vie et de voir le monde. Tout est parfaitement bien, malgré l'apparente opposition que montrent les différents portraits, que fait la narratrice de quelques membres importants des deux familles : « Baba et oncle Abdelaziz (qui) avaient une interprétation différente du Coran... »⁸⁵⁷ ; ou encore celle de la grand-mère maternelle, Aïcha qui « ne peut sortir seule », en comparaison à Djedda la sage-femme, plus au moins libre ; sans oublier la ville de Collo « aux allures monacale » par rapport à la chaleur humaine de Skikda, etc.

Et c'est ainsi que se poursuit l'histoire d'une enfance singulière pour Fadéla, un récit construit autour du personnage central Djedda, et qu'abritent les villes de Skikda et de Collo, dans une Algérie de l'ère coloniale. Des moments de joie et de bonheur quotidien, au milieu d'une grande famille qui n'est pas riche, mais qui est

⁸⁵⁵ U.E.S., p15.

⁸⁵⁶ U.E.S., 17-31.

⁸⁵⁷ U.E.S., p20.

loin d'être pauvre ; des soirées joyeuses, pleines de discussions et remplies d'échanges d'idées, qu'animaient le père et les oncles ; des sorties ainsi que des visites amusantes et pleines de convivialités, qu'elle soit pour une cérémonie, un hammam, ou un accouchement, en compagnie de Djedda la sage-femme. Par contre, « la plupart des hôtessees étaient pauvres et se plaignaient avant tout de leur misère matérielle »⁸⁵⁸, d'après la narratrice, mais sans pour autant préciser que ces conditions lamentables sont le résultat de plus d'un siècle de colonisation. La narratrice s'intéresse plutôt à la condition de la femme dans son pays, à la situation de toutes ces femmes qui souffraient de la conduite méprisante des hommes, « presque toutes battues par leurs maris »⁸⁵⁹, et qui risquaient la répudiation pour la moindre faute. Fadéla, se rappelle, à titre d'exemple, d'Aziza, cette femme renvoyée par son époux, et qui s'est réfugiée dans la maison de Djedda, laquelle, une semaine, réconciliait les deux.

L'auteure/narratrice nous parle aussi de cette différence qui existait entre les deux communautés qui peuplaient l'Algérie durant cette période coloniale. D'une part, les populations autochtones algériennes, appelées les indigènes, et d'autre part, les populations européennes, de différentes nationalités, que sont les colons. D'après l'auteure/narratrice, deux sociétés distinctes se côtoient dans le même pays, deux cultures différentes, en particulier celle de la chaleur humaine et du partage, qui caractérise sa société, son groupe social. L'auteure/narratrice n'oublie pas de mettre en évidence un phénomène qui la choquait, selon ses dires ; « c'était l'incommunicabilité des deux sociétés » durant cette période, « là, on parlait français, ici, l'arabe. Les deux communautés ne seulement s'ignoraient, mais se méprisaient »⁸⁶⁰, s'étonne-t-elle. Mais, la petite fille qu'était l'auteure/narratrice ne semblait pas assister à des atrocités qui devaient marquer cette période de colonisation française en Algérie, du moins, c'est ce que laisse entendre ce récit rétrospectif qui renvoie à son enfance durant cette période cruciale.

Néanmoins, nous avons constaté quelques commentaires de l'auteure/narratrice qui font allusion à la violence coloniale, notamment celle qui touche à l'identité et à la culture arabo-musulmane en Algérie. Lesdits commentaires

⁸⁵⁸ U.E.S., p34.

⁸⁵⁹ U.E.S., p46.

⁸⁶⁰ U.E.S., p82.

mettent surtout en lumière les injustices dont ils ont été victimes, son père et sa mère :

Baba que le colonialisme avait acculé au commerce parce que les lettres arabes, ses lettres de noblesse, n'avaient pas cours dans l'Algérie colonisée. [...] Yemma ne connut l'école française que quelques semaines, parce que son institutrice lui avait demandé d'enlever son foulard. Sa mère lui dit alors : Aujourd'hui, elle te demande d'enlever ton foulard, demain elle te demandera de manger du porc. Tu restes donc à la maison ». ⁸⁶¹

La petite fille qu'était Fadéla M'Rabet semble être influencée par la démarche ou la stratégie ouléviste qui consistait à défendre ce qu'on appelle la personnalité algérienne, en se contentant de transmettre la mémoire individuelle et collective, à sauvegardant l'identité nationale. Les préceptes semblent être bien transmis par son père, « Baba (qui) était réformiste comme son ami Ben Badis » :

Ils combattaient pour l'école obligatoire, l'enseignement de l'arabe dans des médersas et non dans des écoles coraniques, pour expurger l'islam de tous les obscurantismes de la mémoire populaire. Ils créaient des pièces édifiantes tragi-comiques joués par de jeunes amateurs. Elles mettaient en scène les ravages causés par la misère, l'ignorance, les superstitions, la sorcellerie. ⁸⁶²

Il est à signaler tout de même que l'auteure/narratrice a cité la guerre d'Algérie, en parlant de ce Cheikh qui les accompagnait, elle et sa cousine Felle, à l'école, car ce dernier a été accusé de port d'arme par les autorités françaises, durant cette période. Là encore, la petite enfant qu'était Fadéla M'Rabet ne semble garder en mémoire aucune image de cet événement qui a marqué l'histoire de l'Algérie contemporaine. Elle se rappelle plutôt du mépris des Européens pour les « Arabes », un mépris qui, selon elle, « se traduisait quotidiennement dans les faits, leurs conditions de vie, leur statut » ⁸⁶³. Juste après Fadéla la narratrice fait allusion, une autre fois, à la guerre d'Algérie où elle devait être petite, mais cette fois-ci avec en employant une autre appellation, une autre qualification :

Petites, nous grimpons sur les collines qui surplombent Skikda et, bien avant le soulèvement de 1954, nous nous partageons joyeusement les maisons des colons qui nous reviendraient un jour. ⁸⁶⁴

⁸⁶¹ U.E.S., p16-23.

⁸⁶² U.E.S., p90.

⁸⁶³ U.E.S., p82.

⁸⁶⁴ U.E.S., p84.

Mais, cette apparente ignorance de la révolution algérienne de la part de la petite fille qu'était la narratrice Fadéla, devait avoir ses raisons. L'attitude du personnage central du récit, en l'occurrence la grand-mère, Djedda qui avait une grande influence sur la petite fille, en est une, sans aucun doute. Sinon, pourquoi l'auteure/narratrice met en évidence la déception de Djedda, sinon sa posture pessimiste :

Djedda, elle, n'y croyait pas. Elle était persuadée que ce serait le combat du pot de terre contre de fer. Née en 1886, elle avait été bercée par les récits des combats de l'émir Abdelkader et ses illustres prédécesseurs. Apparemment, elle n'avait retenu que les défaites. Et, après l'expropriation des terres de son père, elle avait tiré définitivement un trait sur le passé. Elle ne cessait de nous dire : « c'est votre réussite qui me comblerait. Une révolution n'apporterait que massacres et déportations.⁸⁶⁵

Comme pour justifier l'attitude de sa grand-mère, Djedda, ce personnage qui, pour elle, demeure toujours un modèle à suivre, l'auteure/narratrice introduit, derrière ses propos, un court récit historique, qui renvoie à un autre événement ayant marqué l'Algérie contemporaine, et qui n'est pas des moindres : ce sont les massacres du 08 mai 1945 qui ont coûté la vie à près de 45000 Algériens. Fadéla la narratrice nous propose alors ce récit montrant l'atrocité du pouvoir colonial, mais elle se contente de parler de son père et de son oncle qui « échappèrent de peu à la mort » ou de quelques « familles voisines (qui) eurent tous leurs hommes fusillés au stade de Skikda »⁸⁶⁶. C'était sur la terrasse d'un bâtiment, où habitait sa tante, que la petite fille Fadéla passait « une journée de terreur », pour regarder les événements atroces, qu'elle décrit à travers cette séquence :

Très vite, les forces de l'ordre noyèrent les manifestants dans un bain de sang. La répression fut d'une extrême barbarie. Je vis un policier tuer un marchand ambulant, le retourner d'un coup de pied, prendre une poignée de cerises dans sa charrette avant de la renverser sur son cadavre, et continuer à tirer tout en s'empiffrant, hilare.⁸⁶⁷

Dans ce récit d'enfance qui remonte à la période coloniale, nous avons constaté à quel point la narratrice se limite au cercle familial, sinon son groupe social, dans les histoires qu'elle raconte. Elle se contente de mettre en valeur les mœurs de sa région, ainsi que les langues parlées dans sa ville natale, Skikda. C'est,

⁸⁶⁵ Ibid.

⁸⁶⁶ U.E.S., p85.

⁸⁶⁷ Ibid.

sans doute, la manière qui lui semble bonne pour sauvegarder sa culture et défendre son identité. Dans son fameux livre *Les identités meurtrières*, Amine Maalouf écrit :

L'identité de chaque personne est constituée d'une foule d'éléments qui ne se limitent évidemment pas à ceux qui figurent sur les registres officiels. Il y a, bien sûr, pour la grande majorité des gens, l'appartenance à une tradition religieuse ; à une nationalité, parfois, deux ; à un groupe ethnique ou linguistique ; à une famille plus ou moins élargie ; à une profession ; à une institution ; à un certain milieu social...⁸⁶⁸

Née en 1935 à Skikda, Fadéla M'Rabet doit avoir 19 ans au déclenchement de la révolution algérienne de 1954. Certes, à cet âge, elle était adolescente, mais en considérant que l'adolescence est soluble dans l'enfance⁸⁶⁹, nous trouvons intéressant d'intégrer cette phase dans notre analyse. Surtout qu'une partie de son deuxième récit autobiographique, *Une femme d'ici et d'ailleurs*, renvoie à cette période coloniale, et plus exactement à cet événement décisif de l'histoire de l'Algérie contemporaine, qu'est la guerre d'Algérie. C'est la veille du déclenchement du 1 novembre, plus exactement au mois de septembre, qu'elle rejoint Strasbourg, la capitale alsacienne, au nord-est de la France, dans le but de poursuivre ses études supérieures en médecine : « Je suis arrivée à Strasbourg en septembre 1954, deux mois avant le début de l'insurrection algérienne. »⁸⁷⁰, écrit-elle, dans ledit récit.

Avant de mettre en valeur son image de militante pour la cause algérienne, la narratrice préfère, d'abord, mettre en parallèle les deux sociétés ou les deux pays, l'Algérie qu'elle vient de quitter et la France où elle vient d'arriver. Elle les compare surtout en ce qui concerne la situation de la femme, le sujet qu'elle maîtrise le plus. D'après elle, les femmes françaises profitaient de la joie de vivre, contrairement aux Algériennes qui « riaient clandestinement », et le comportement des hommes à l'égard des femmes, il n'est pas véhiculé par le mépris et le rapport de force, ajoute-t-elle. Puis, elle met en évidence le rôle de tous les étudiants algériens, notamment le sien, dans le combat pour la liberté et la dignité du peuple algérien. Elle souligne en racontant :

⁸⁶⁸ Maalouf Amine, *Les identités meurtrières*, Grasset, Paris, 1998, p16

⁸⁶⁹ Boutang Adrienne, L'adolescence est-elle soluble dans l'enfance ? Définitions et délimitations du public en littérature et culture de la jeunesse, *Transalantica*, 2/2019. (Version électronique www.journals.openedition.org)

⁸⁷⁰ U.F.I.A., p116.

Comme tous mes camarades algériens, j'ai milité pour l'indépendance de l'Algérie. J'ai exposé inlassablement la condition qui était faite à un peuple humilié, maintenu dans la misère et l'analphabétisme. Nous avions des soutiens prestigieux...⁸⁷¹

Des soutiens qui faisaient croire à la narratrice, toute jeune à l'époque, que les Européens en métropole sont différents de ceux des colonies, en Algérie particulièrement. Mais, un autre événement qui a marqué l'histoire de son pays, en l'occurrence l'offensive du nord-Constantinois, va montrer l'atrocité du colonialisme français, et va faire tomber les masques : « Mes illusions tombèrent le 20 août 1955, à la suite des massacres de civils innocents perpétrés par l'armée française à Philippeville (Skikda), où je passais mes vacances »⁸⁷², précise-t-elle. Là aussi, son père et son oncle, qui étaient dans leur magasin en compagnie de leurs deux enfants, échappèrent de justesse à la mort ; c'est certainement ce qui a bouleversé plus la jeune étudiante, Fadéla. Celle-ci ne manque pas de faire une description des atrocités commises dans sa ville natale Skikda, et en voyant les services du pouvoir colonial distribuer les armes aux colons, elle conclut avec amertume : « C'était l'exécution symbolique de tous les Arabes de la ville »⁸⁷³.

Suite à la politique répressive, et après les atrocités à répétition du pouvoir colonial, une autre action devait renforcer le combat du peuple algérien ; la grève des étudiants algériens au nom de l'Ugema, une organisation estudiantine affiliée au FLN, est déclenchée, et Fadéla la narratrice y participa : « J'ai donc interrompu mes études, comme tous mes camarades »⁸⁷⁴. C'est à partir de ce moment que commence son parcours de militante pour la cause algérienne, pour devenir « l'ambassadrice de l'Algérie », telle qu'elle se reconnaît. Cependant, la narratrice ne livre aucun témoignage, en ce qui concerne ce sujet, excepté cette histoire d'un « activiste maghrébin », qu'elle qualifie de « boursouflure insupportable », qui venait lui proposer une mission. Soupçonnant un harcèlement, elle le refoule... Depuis, elle se consacre à cette mission provisoire qui consiste à superviser les élèves externes

⁸⁷¹ Ibid.

⁸⁷² U.F.I.A., p117.

⁸⁷³ U.F.I.A., p118.

⁸⁷⁴ Ibid.

d'une école en Alsace : « Il me fallut, en attendant la fin de la grève des étudiants, me trouver un travail de maîtresse d'externat dans un établissement alsacien »⁸⁷⁵.

II-2-2- La période postcoloniale et les années de l'exil :

Après l'indépendance de l'Algérie, Fadéla M'Rabet se retrouvait dans son pays natal comme professeur de sciences naturelles dans un lycée à Alger, et en parallèle, comme collaboratrice à une, ou des émissions que son mari animait à la radio algérienne chaîne 3. Dans les années 70, plus exactement en 1971, elle quitte le pays natal, l'Algérie, pour le pays d'adoption, la France, où elle devient maître de conférences et exercera comme praticienne des hôpitaux à Broussais Hôtel-Dieu. Sans oublier bien sûr les voyages que l'écrivaine/journaliste a effectués un peu partout dans le monde, surtout dans le cadre des reportages au profit du monde diplomatique, avec lequel elle collaborait. Il est évident que les récits de Fadéla M'Rabet qui renvoient à cette période postcoloniale et aux années de l'exil vont porter sur ces expériences que nous venons de citer.

Dans *Une enfance singulière*, la narratrice Fadéla remonte à un événement qui représente le tournant de sa vie personnelle, notamment affective, mais aussi une petite histoire parmi d'autres qui montre l'émancipation de sa grand-mère Djedda malgré son appartenance à cette ancienne génération pour qui la liberté de la femme était une utopie. Les faits renvoient à l'année de l'indépendance algérienne, et Fadéla, qui était mariée depuis un an déjà, vivait dans une situation misérable dans sa vie conjugale. Djedda, qui remarquait, un jour de vacance dans la maison familiale, la tristesse répétée et continuelle de sa petite fille, n'hésita pas à lui suggérer le divorce, en lui adressant des propos que la narratrice rapporte dans leur forme directe : « Tu es malheureuse. Ce n'est pas un homme pour toi. Il faut divorcer »⁸⁷⁶. Certes, la narratrice connaît la forte personnalité de sa grand-mère ainsi que son caractère de rebelle, mais cela n'empêche pas son étonnement pour cette attitude radicale de la part d'une femme « qui n'avait jamais eu de divorce dans la famille »⁸⁷⁷, surtout que la femme divorcée est toujours mal vue, méprisée même, par

⁸⁷⁵ U.F.I.A., p121.

⁸⁷⁶ U.E.S., p102.

⁸⁷⁷ U.E.S., p103.

la société. Pour la narratrice, Djedda a marqué son temps, mais aussi sa tribu, son groupe social, par son caractère fort et sa détermination, ce qui fait d'elle un modèle à suivre par la femme, notamment sa progéniture. La narratrice reconnaît ce rôle de sa grand-mère, mais aussi l'influence de cette dernière sur la petite fille qu'elle était : « Djedda m'insuffla le courage de me libérer »⁸⁷⁸. C'est Djedda aussi qui l'encouragea à se marier avec Maurice, ce Franco-russe, qu'elle accueillit avec grand plaisir dans sa maison, à Skikda. Tellement contente, la narratrice nous livre le récit détaillé :

Quand Tarik, mon futur mari, qui s'appelait encore Maurie, me déposa à Skikda avant de regagner Tunis, c'est elle qui nous accueillit [...] Elle fit le café, plongea les makrouds dans le miel qu'elle avait chauffé avant de s'asseoir avec nous [...] Quand Tarik nous quitta, quelques heures plus tard, elle me dit : « Il est bien, cet homme », puis elle ajouta : « Il est mieux que beaucoup d'Algériens »⁸⁷⁹.

Et ce qui attire le plus notre attention, c'est cette mise en valeur de Djedda en se demandant si une femme française de son âge aurait réservé un tel accueil à un Allemand. Pour mieux ancrer son récit dans la vie réelle, mais aussi pour rappeler que ce comportement « exemplaire » de Djedda vient juste après la fin d'une longue guerre avec la France, pays de son futur mari, elle s'interroge en précisant, d'emblée, la date : « C'était en 1962, un mois après l'indépendance. Imagine-t-on une grande dame française accueillant avec une telle générosité un Allemand, tout de suite après la guerre ? »⁸⁸⁰. Puis elle continue la description, pour ne pas dire la louange, de Djedda, ce que la narratrice fait à chaque fois qu'elle évoque ce personnage.

Ce recours au calendrier avec la mention de la date est effectué aussi par la narratrice quand elle évoque deux événements qui l'ont marquée. Le premier remonte à mai 1968, coïncidant avec les grandes manifestations organisées à Paris afin de constituer un grand mouvement social. La narratrice semble être insatisfaite de cette action, ou plutôt de ce qu'on a appelé une révolution. Elle commence d'abord par mettre en parallèle deux modes de vies différents, deux attitudes opposées, selon elle ; la facilité de contact qui caractérise les femmes de son enfance en Algérie et la « hiérarchisation » qui domine son monde professionnel, dans un

⁸⁷⁸ Ibid.

⁸⁷⁹ Ibid.

⁸⁸⁰ U.E.S., p104.

hôpital parisien, en France. Ensuite, elle conclut avec une critique à ladite révolution, en exprimant sa déception : « Je fus sidérée quand, en mai 1968, on crut à la révolution parce que les gens se parlaient dans la rue. Comme s'il suffisait de parler pour communiquer ! »⁸⁸¹. Le deuxième événement, c'est une scène qui date de 1970 lorsque Fadéla la narratrice était une professeure dans un lycée à Alger. En évoquant cette scène, la narratrice profite de donner son avis sur la question qu'elle maîtrise le plus, celle de la situation de la femme ou la condition féminine en Algérie. En réponse à ses élèves qui lui présentaient un article de journal, ayant appelé au lynchage d'une jeune femme paysanne, qualifiée de « monstre » parce qu'elle a tué son bébé nouvellement né, elle a fait un cours de sociologie, tel qu'elle le souligne avant de conclure :

« C'est la société qui est monstrueuse ! dis-je en conclusion. Monstrueuse, parce qu'elle accule une mère en détresse à tuer son enfant. La solitude de cette femme, avant et après son geste, a dû être terrifiante. C'est une victime qui mérite notre compassion. »⁸⁸²

Nous voyons comment la narratrice défend cette femme qui semble être seule contre toute une société. La narratrice blâme la société, ou plutôt la condamne d'être responsable de ce meurtre, car, d'après elle, on a poussé la jeune femme à mettre fin aux jours de son bébé. Néanmoins, elle ne fournit aucune information sur les raisons ou les motifs d'un tel acte quoique la jeune enseignante, qu'était Fadéla, arrive à convaincre tous ses élèves que la jeune paysanne est une victime de la société, selon ses propos. Certainement, l'histoire doit être l'affaire d'un « enfant illégitime » que les sociétés traditionnelles, notamment algérienne, ne tolèrent pas du tout, et où « les concepteurs », surtout la femme, risquent l'exécution de la part de la famille, sinon la vindicte populaire. Certes, il est temps de revoir la manière de se comporter devant tels incidents, et comment réagir à de telles situations, mais il est tout de même à signaler que la narratrice, en défenseuse acharnée des droits de la femme, oublie même d'évoquer une prise en charge psychologique pour la jeune femme qui commet un tel acte.

Le livre de *La femme d'ici et d'ailleurs* s'ouvre sur la phrase suivante : « J'étais sur le pont du fleuve du Niger. »⁸⁸³. Pour un lecteur ayant un minimum

⁸⁸¹ U.E.S., p46.

⁸⁸² U.E.S., p41.

⁸⁸³ U.F.I.A., p9.

d'informations sur l'auteure/narratrice qui vit en France, cette phrase peut l'orienter, d'emblée, vers l'hypothèse d'un récit de voyage en Afrique, ou du moins au Niger. En effet, dans une bonne partie du livre, la narratrice nous propose les récits de ses voyages en Afrique – particulièrement au Mali et au Maghreb – dans le cadre des reportages effectués au profit de la presse française, durant la période de son exil en France. Dans un premier temps, elle nous raconte donc son séjour dans ce pays africain qu'est le Mali, et plus exactement dans la capitale Bamako, où se trouve d'ailleurs le pont du fleuve du Niger.

Elle commence d'abord par la générosité et le bon accueil des femmes africaines qui lui permet d'évoquer, comme toujours, d'autres personnes appartenant au monde de son enfance, de faire ce voyage dans le temps, en remontant à son passé lointain. Cette fois-ci, c'est la voisine soudanaise de sa mère, Amina, une femme qui, apparemment, a marqué, l'enfant qu'était la narratrice, de par sa tendresse et sa prise en charge bienveillante. A travers l'innocence de l'enfance, elle rend hommage à toutes les femmes africaines, en avouant : « Le bien-être que j'éprouve quand je suis entourée de femmes africaines est celui de l'enfant enfouie dans la poitrine chaude et généreuse d'Amina. »⁸⁸⁴. Les hommages ne vont pas s'arrêter là, la description va se poursuivre en faveur de « ces femmes altièrre, si épanouies, si féminines »⁸⁸⁵ ; leur force, malgré les souffrances, sera vantée ; leur assurance, malgré les maltraitances, sera louée.

Après une multitude d'interrogations sur le caractère de ces femmes, mais aussi sur l'origine de cette force, la narratrice/journaliste nous introduit soudainement dans une maison coloniale, pour nous montrer le rapport entre une famille française (Francis maître de maison avec sa femme Marianne) et une famille malienne qui semble les servir. Comme élément déclencheur, la présente scène provoque un retour au passé colonial du pays natal de Fadéla la narratrice : « Au Mali, je me croyais quarante ans en arrière, dans l'Algérie colonisée »⁸⁸⁶. Elle retrouve cette époque cruciale de l'histoire de son pays, pour rappeler ce rapport colonisateur/colonisé, fondé sur la domination, « la chosification » même, telle que soulignée par Aimé Césaire dans son ouvrage *Discours sur le colonialisme*.

⁸⁸⁴ U.F.I.A., p10.

⁸⁸⁵ U.F.I.A., p11.

⁸⁸⁶ U.F.I.A., p13.

Enfin, profitant de sa promenade le long du fleuve du Niger, la narratrice s'arrête devant la maison d'un patriarche bamakois polygame. C'est à partir d'ici que commencera la présentation d'un tableau noir de la situation de la femme au Mali, à travers lequel, l'auteure/narratrice mettra en lumière la condition féminine dans ce pays africain. Elle nous raconte la vie de ces femmes maltraitées par leurs maris, des jeunes filles violentées et violées, des concubines frappées et qui demeurent toujours résignées. Dans un discours rapporté indirect, elle nous transmet leur témoignage, tout en mettant l'accent sur leur soumission :

Les concubines maliennes me disaient que le chef ne les frappait pas toutes à la fois. Il ménageait toujours l'une ou l'autre pour garder une servante. Ces femmes étaient battues jusqu'au sang, jusqu'à l'alitement. Elles relataient leurs malheurs, leurs blessures avec évidence et sans ressentiment. Elles étaient toutes des témoins à charge, et pourtant aucune n'a jamais porté plainte.⁸⁸⁷

La deuxième destination de la narratrice, c'est le Maghreb, tel que le montre bien le début de son récit, qui s'ouvre sur une déception, annoncée d'emblée : « Au Maghreb, je suis frappée par la tristesse de la foule »⁸⁸⁸. D'après elle, les sociétés maghrébines donnent plus d'importance aux apparences, car les hommes font tout pour être ce qu'ils ne sont pas. Ce sont des sociétés qui n'acceptent pas la critique, encore moins l'autocritique, parce qu'on agit toujours sous la contrainte et on vit dans la crainte de la vérité, pense-t-elle. L'auteure/narratrice fait un aperçu général sur la condition féminine au Maroc, en mettant en lumière le comportement des hommes lors d'un spectacle musical au théâtre de la ville de Rabat, puis, elle préfère retrouver son pays natal, l'Algérie. Elle remonte aux années postindépendance, au temps où elle rencontra Maurice qui deviendrait Tarik, son mari. Nous envisageons, ultérieurement, une analyse spatiotemporelle de ces récits qui retracent cette aventure amoureuse.

Une étape importante, sinon décisive, dans la vie de Fadéla M'Rabet remonte à cette période postcoloniale, plus exactement aux premières années de l'indépendance algérienne. C'était quand elle collaborait, avec son mari, à des émissions de la radio algérienne chaîne 3, au même temps qu'elle travaillait comme professeur dans un lycée à Alger. C'était aussi la période où elle avait entamé sa

⁸⁸⁷ U.F.I.A., p21.

⁸⁸⁸ U.F.I.A., p23.

carrière d'écrivaine avec les deux essais qui font partie de notre corpus. Fadéla M'Rabet aborde ce parcours difficile, mais honorifique bien sûr, dans son livre *Le café de l'imam*. La rencontre de ses anciens élèves, au salon du livre d'Alger de 2010, permet à Fadéla, la narratrice du récit, de revenir sur les années de sa jeunesse, les années qui succédaient au cessez le feu de 1962, ayant donné lieu à l'indépendance de l'Algérie. Les retrouvailles avec ses élèves ainsi que ses auditeurs à la radio semblent avoir le même effet que cette fameuse madeleine de Proust ; elles emportent la narratrice dans les temps passés, ceux des ferveurs de la jeunesse. Elle nous raconte et nous parle ainsi de l'effet de la voix, ou plutôt le « chant à deux voix : celles de *Tarik et Fadéla Maschino* »⁸⁸⁹, qui résonnait sur les ondes de la chaîne 3 ; elle nous parle de « (ses) pamphlets *La femme algérienne* et *Les Algériennes* que (ses) anciens lecteurs ramènent dans les salons du livre »⁸⁹⁰. Certes, la narratrice met en valeur les années de son combat en faveur de la cause féminine, à travers des émissions radio, puis la publication de deux essais, mais elle se refuse toute sorte d'héroïsme. Pour elle, les héroïnes sont toutes ces femmes – comme tous ces hommes d'ailleurs – qui ont fait face aux intégristes des années 90. Après une série d'interrogations, (Mais que risquais-je, au fait ? Perdre mon travail, la prison peut-être ?), pour s'estimer à sa juste valeur, la narratrice Fadéla nous rappelle ces victimes de l'intégriste, mais aussi les victimes du colonialisme. C'est ainsi que Fadéla M'Rabet rendra hommage aux victimes du terrorisme en Algérie, mais aussi ailleurs :

Héroïque, moi ? C'est la jeune institutrice qui a été exécutée dans son école parce qu'elle refusait les diktats des intégristes, c'est la ménagère qui allait au marché en jupe ou sans hidjab qui ont été d'un courage célébré à juste titre dans le monde entier. Comme toutes ces femmes, tous ces hommes qui ont dit non aux tueurs de la décennie sanglante. Ils ont été nombreux, ces hommes, ces femmes, tout au long de l'histoire de l'Algérie, qui ont refusé de s'agenouiller hier devant les colonialistes, aujourd'hui devant les mafias qui ont le cynisme de se revendiquer de l'islam.⁸⁹¹

C'est après ce témoignage de respect, et de reconnaissance, à tous les martyrs du terrorisme, particulièrement en Algérie, que la narratrice nous livre le récit de l'épreuve difficile qui lui a coûté l'exil. Fadéla le fait avec désolation et une grande

⁸⁸⁹ U.F.I.A., p108.

⁸⁹⁰ U.F.I.A., p109.

⁸⁹¹ U.F.I.A., p112.

amertume, car personne ne l'avait « soutenue à l'époque où tous les rêves pouvaient devenir des réalités »⁸⁹², comme elle le regrette. Elle a été même conduite – et plusieurs fois – aux « locaux de la Sûreté nationale » pour atteinte à la sûreté de l'Etat. La narratrice s'interroge alors sur le rapport entre le fait de remettre en cause le comportement des hommes à l'égard de la femme et la sûreté de l'état. Et quand les décideurs de l'époque, qu'elle qualifie d' « usurpateurs » et d' « imposteurs », n'ont pas trouvé de délit, ils passaient au lynchage médiatique, comme le souligne la narratrice et en se servant de mots virulents : « éditoriaux injurieux, lettres de lecteurs préfabriquées ; les directeurs des journaux du parti unique déversèrent sur moi des tombereaux de calomnies ordurières accompagnées d'ignobles caricatures. »⁸⁹³ Interdite d'antenne et licenciée de l'enseignement, elle quittera, en compagnie de son mari, le pays natal l'Algérie, pour partir définitivement en France, le pays de l'exil ou le pays d'adoption.

II-2-3- Les temps idéalisés, la famille sacralisée :

Chez la majorité des écrivains maghrébins, notamment algériens, l'enfance représente ce monde idéal de la morale et des valeurs. C'est le paradis perdu qu'ils cherchent sans cesse, et qu'ils retrouvent, semble-t-il, dans l'écriture de l'autobiographie, à travers les souvenirs qui remontent à ce passé lointain, à cet univers sacralisé. Vu l'exhaustivité de son travail de thèse sur ce sujet, nous tenons à reproduire ce passage, bien que long, de Djamel Ali Khodja qui souligne que :

L'écrivain ramène des profondeurs du souvenir et du rêve, des instants de vie et d'histoire, des paysages et des types folkloriques, des visages familiers [...] Il rassemble habilement toutes les facettes de son vécu pour élaborer son œuvre, une œuvre où tous les aspects de la vie sont exaltés. Les moindres détails du panorama maghrébin ; tels que le voile, les babouches, la chéchia, la pudeur, l'amour, sont sacralisés. L'écrivain baigne dans une sorte d'allégresse et découvre que son passé n'était point de la honte mais une réserve inestimable de valeurs morales. C'est la remontée aux sources de son moi originel et de la redécouverte de son enfance.⁸⁹⁴

⁸⁹² U.F.I.A., p113

⁸⁹³ U.F.I.A., p115

⁸⁹⁴ Ali Khodja D, *L'enfant, prétexte littéraire du roman maghrébin, des années 1950 aux années 1980*, thèse de doctorat d'état, 1998, Les cahiers du SLADD volume 05 numéro 01, p71-95, 05-01-2012, www.asjp.cerist.dz.

Nous avons constaté la présence des critères soulignés par Djamel Ali Khodja dans l'écriture de Fadéla M'Rabet ; nous avons remarqué dans ses écrits cette tendance à chercher dans le fond de ses souvenirs, tous les meilleurs moments passés au sein de sa famille à Skikda, les traits et les qualités de ces personnes, surtout les plus proches, qui l'ont marquée, enfin, ce patrimoine culturel qu'elle veille à valoriser.

Dans *Une enfance singulière*, la narratrice Fadéla s'arrête sur la manière de s'habiller de sa grand-mère pour mettre en valeur tous ces habits qui appartiennent au patrimoine culturel maghrébin en général, et algérien en particulier. Dans un discours direct, elle décrit la garde-robe de sa grand-mère :

Devant ton armoire ouverte où s'entassaient des coupes de tissus de toutes les couleurs. Tu mettais tes plus beaux foulards, te voiles, puis enfilais tes babouches après les avoir fébrilement cherchées. C'est souvent ainsi que, voilée, mais pieds nus, tes multiples bracelets d'argent s'entrechoquant, tu t'élançais dans la rue...⁸⁹⁵

Tout au long de son récit, la narratrice décrit cette matrone « bien-aimée » de toute sa communauté. D'ailleurs, en parlant d'un accouchement assisté par Djedda et ses apprenties, elle compare la chambre qui l'abrite aux lieux religieux destinés au culte : « la spiritualité de leur expression, la noblesse du geste de Djedda transformaient la pièce en un temple sacré »⁸⁹⁶. La description de Djedda ne se limite pas à sa profession, mais elle s'étend pour englober toutes ses qualités, physiques ou morales soient-elles : « elle était très élégante, elle portait au moins quatre foulards... »⁸⁹⁷. Ce procédé descriptif n'est pas spécifique au personnage de sa grand-mère, il est employé presque avec toute la famille ; elle nous présente un portrait détaillé de chaque membre de sa famille, en particulier son père, Baba. Tout comme Djedda, ce dernier est également célébré plusieurs fois dans le récit. Elle montre à chaque fois les attributs de ce père exemplaire ; un Baba, lettré et ami des savants, interprétant bien le Coran, celui qui veille sur sa bonne éducation, l'aide dans ses travaux, l'accompagne à l'école durant ses épreuves, etc. L'idéalisation s'élève jusqu'à atteindre la sacralisation, et la narratrice attribue à son père les

⁸⁹⁵ U.E.S., p10

⁸⁹⁶ U.E.S., p35

⁸⁹⁷ U.E.S., p36

caractéristiques de la figure divine : « Dieu, je me le représentais sous les traits de Baba protégeant la famille avec les pans de son élégant burnous »⁸⁹⁸.

A chaque fois que la narratrice évoque sa famille ou sa tribu en général, nous remarquons une tendance à vénérer le monde de son enfance. Dans « une maison grande ouverte », ayant toutes les qualités d'une habitation idéale, vivaient des femmes et des hommes qui semblaient vivre dans une parfaite symbiose : « nous avions deux mères Yemma et Nana, nous avions deux pères, Baba et oncle Ali », précise la narratrice en parlant de l'ambiance familiale, la relation qui unit sa mère et sa tante, ainsi que son père et son oncle. Par ailleurs, en donnant des exemples sur l'absence de la culture de partage dans les autres pays, notamment européens, la narratrice oppose l'exemplarité de sa communauté ou de son groupe social, où de telles situations n'existent pas, selon elle. Même les problèmes habituels qui caractérisent les sociétés maghrébines n'ont pas de trace dans la famille de la narratrice. Pas de conflit d'héritage, aucun souci de communication, il n'y a pas de querelles de belles-sœurs, ni entre vieille et bru, enfin il n'y a aucun conflit de génération entre la famille et le couple.

« Couples et familles, parce qu'en effet le couple pour naître et s'affermir doit lutter contre la famille »⁸⁹⁹, c'est ainsi que commence Jean Déjeux l'un des chapitres de son ouvrage portant sur l'écriture féminine au Maghreb. Déjeux explique de manière exhaustive ce phénomène reproduit par la littérature féminine maghrébine, en donnant plusieurs exemples, plus particulièrement dans la littérature féminine algérienne : *L'Amant imaginaire* de Taos Amrouche, *Le voile mis à nu* de Badia Hadj Nasser, les œuvres d'Assia Djebar, etc. Il n'oublie pas d'ailleurs d'insister sur le mariage mixte qui pose plus de problèmes dans les familles musulmanes ; il s'intéresse à plusieurs romans, à l'instar de *L'Incartade* de Dina Mézerni, *La villa Désir* de Nadia Ghalem, et *Le voile du silence*⁹⁰⁰ de Djura (de son vrai nom Djouhra Abouda Lacroix). Ce livre de Djura, que nous avons lu avec beaucoup de passion, au

⁸⁹⁸ U.E.S., p89

⁸⁹⁹ Déjeux J, *La littérature féminine de langue française au Maghreb*, Karthala, Paris, 1994, p131.

⁹⁰⁰ Djura, Michel Lafon 1990, récit autobiographique d'une jeune fille kabyle, qui vit à Paris en France, dans les années 80. Elle est condamnée à mort par sa famille pour avoir pris pour mari, ou compagnon un Français, non musulman, et elle a eu un enfant avec lui.

jardin Luxembourg à Paris en 2012, fait référence⁹⁰¹ à l'émission de Fadéla M'Rabet qui donnait la parole aux jeunes filles algériennes sur les ondes de la radio chaîne 3, pour raconter leurs problèmes, notamment le mariage forcé.

Cependant, les théories de Jean Déjeux ne semblent pas s'appliquer au texte de Fadéla M'Rabet, car nous n'y trouvons pas de ces problèmes de couples et familles, encore moins entre frères et/ou sœurs ; il n'y a pas de ces séquences de disputes entre enfants et parents tel que chez Molière, ni de ces jalousies entre les sœurs et/ou les cousines, tel que le cas chez Barbara Cartland dans son roman *Les deux cousines*⁹⁰². Le caractère autoritaire du père qui caractérise les sociétés musulmanes est, à chaque fois, assoupli, pour présenter un « Baba, le patriarche de Skikda », toujours compréhensif et ouvert d'esprit : « Baba ami des oulémites [...] familier des écrivains arabes modernistes [...] Baba lisait les journaux français et ceux du Moyen-Orient [...] Baba était un réformiste comme son ami Ben Badis. »⁹⁰³. Pourtant, c'est lui qui a décidé de retirer sa cousine Fella de l'école, et c'est lui « le chef (qui) ordonne, et (les femmes) elles exécutent. »⁹⁰⁴. Même Maurice le franco-russe, qui n'était pas encore Tarik, le mari de la narratrice d'*Une femme d'ici et d'ailleurs*, sera bien reçu par sa famille, notamment le père : « Baba l'avait accueilli dans la maison familiale, le jour où, venant d'Alger, il m'avait déposée à Skikda, avant de continuer sa route pour Tunis »⁹⁰⁵. Et en 1963, le mariage entre les deux va être célébré au sud algérien après la conversion formelle de Maurice en Tarik.

Et la même chose se répète dans les autres livres de Fadéla M'Rabet, du moins ceux qui font partie de notre corpus de recherche ; la famille idéalisée et sacralisée, semble être épargnée de ces problèmes qui gâchent la vie, de ces conflits habituels qui touchent toutes les familles, notamment maghrébines ou algériennes. Les événements qui renvoient au monde de l'enfance, notamment au sein de la

⁹⁰¹ Après tout, je ne serais pas la première jeune fille maghrébine à me tuer par refus de mariage forcé. Un jour, à la radio algérienne, une femme avait fait une émission là-dessus. Elle avait donné aux fiancées contraintes la possibilité de s'exprimer en direct. Ce fut dramatique. [...] Elles promettaient de s'empoisonner, de jeter dans la mer, de...L'émission avait été immédiatement interrompue et la journaliste expulsée. (Le voile du silence, 1990, p68)

⁹⁰² Cartland B, *Trévisse*, 1981 (en anglais *The temptation of Torilla*, 1978)

⁹⁰³ U.E.S.

⁹⁰⁴ U.F.I.A., p18.

⁹⁰⁵ U.F.I.A., p45.

famille de la narratrice, ne sont que des moments d'euphorie et de bonne entente entre tous les membres. Les moments de divergences et de disputes semblent être d'une faible importance pour la narratrice, ou alors ils ne l'ont pas marqué pour qu'ils fassent partie du répertoire de ses souvenirs. Ce genre de moments est absent dans la majorité des récits de l'écrivaine, pour ne pas dire la totalité. Même la condition féminine qui occupe une place importante dans son œuvre ne semble pas être un problème au sein de cette famille idéale et sacrée.

II-2-4- Le temps de l'aventure amoureuse :

D'aucuns penseront à ces aventures amoureuse ou à ces histoires d'amour qui caractérisent le texte romanesque, de littérature française telle que *La princesse de Clèves* de Mme de La Fayette, ou de la littérature arabe telle que *Mémoire de la chair* d'Ahlem Mosteghanemi, une écrivaine à laquelle Fadéla M'Rabet rend hommage dans l'un de ses livres. Rien de tout cela. L'autocensure, que dicte la pudeur et la tradition sous toutes ses formes, aurait, sans doute, joué un rôle décisif dans l'écriture de Fadéla M'Rabet, surtout que cette dernière nous propose des récits autobiographiques, qui s'inspirent de sa vie réelle, où la narratrice nous raconte des expériences personnelles, vécues réellement. De plus, elle se réfère à des lieux réels qui ont abrité ses aventures et ses épreuves, mais aussi et surtout, elle cite des personnes qu'elle avait côtoyées, notamment les membres de sa famille. Cependant, l'écrivaine nous livre l'histoire de sa rencontre et son mariage avec Maurice Maschino, sans pour autant raconter les moments intimes qui ont donné lieu à ce mariage. Ce dernier a toutes les apparences d'un mariage traditionnel, qui, généralement, se concrétise par la présence d'une tierce personne comme intermédiaire.

D'abord, nous devons peut-être signaler que cette histoire de la rencontre et du mariage de Fadéla M'Rabet et Maurice Maschino est relatée, de manière plus ou moins longue, dans le récit *Une femme d'ici et d'ailleurs*, où le mot Tarik, prénom de son mari Maurice après sa conversion, est cité de manière abondante. Dans le récit *Une enfance singulière*, le nom de Tarik est mentionné une seule fois seulement, lors de sa rencontre, dans la maison familiale de Skikda, avec Djedda qui encourageait sa petite-fille à ce mariage ; une séquence que nous avons introduite dans notre

précédente analyse portant sur la période postcoloniale. Dans *Le café de l'Imam*, le mari Tarik est évoqué plusieurs fois, mais en sa qualité de collaborateur du journal *Le Monde diplomatique*, au profit duquel ils (lui et Fadéla) effectuent des reportages, un peu partout dans le monde ; une rencontre avec le premier ministre, qui réagit mal suite à un reportage sur les étudiants en Tunisie, semble marquer la narratrice du récit.

Revenons à l'histoire de la rencontre et au mariage dans *Une femme d'ici et d'ailleurs*. « J'ai rencontré Tarik pour la première fois à la clinique de l'Ermitage à Alger, dont mon frère, neurochirurgien, était responsable »⁹⁰⁶, nous révèle la narratrice, presque à la fin de son récit qui porte sur sa relation avec Maurice. Ce dernier participait à une discussion sur la situation de la clinique désertée par les médecins français, à la veille de l'indépendance ; Maurice, le professeur/journaliste, déserteur de l'armée française, semblait être une bonne connaissance du frère de la narratrice. Du moins, c'est ce que sous entend le témoignage de ce dernier : « C'est le Français le plus sympathique que j'aie jamais rencontré »⁹⁰⁷. D'aucuns penserait à ce qu'on appelle « le coup de foudre » ! Mais, la narratrice avoue être amoureuse de lui avant de le rencontrer, car elle le connaissait bien avant, à travers ses livres, ses positions en faveur de la révolution algérienne, en refusant de passer son service militaire qui lui imposerait de combattre les Algériens. La narratrice semblait maîtriser sa relation amoureuse tout comme elle maîtrise les informations qu'elle nous livre dans son récit, en ce qui concerne ladite relation. D'ailleurs, avec un « je » de l'énonciation, et pleine de confiance, elle rappelle en soulignant :

J'ai épousé un Français, non parce qu'il était français, mais parce que j'avais l'impression que c'était l'homme que j'attendais depuis toujours. Beaucoup de mes camarades d'études, toutes françaises, puisque j'étais la seule étudiante algérienne à Strasbourg, avaient des aventures. Moi, j'obéissais à la loi du tout ou rien, comme le cœur, et je ne voulais personne, si ce n'est celui qui devait m'accompagner toute la vie.⁹⁰⁸

Et juste après, la narratrice reprend son récit, en évoquant un moment particulier, celui qui la rassemble avec son mari et son père, autour d'une table, deux ans après leur mariage. Une manière pour elle de mettre en parallèle les deux

⁹⁰⁶ U.F.I.A., p61.

⁹⁰⁷ U.F.I.A., p62.

⁹⁰⁸ Ibid.

hommes de sa vie. Une situation, sinon la seule, où elle fait le portrait de Tarik, son mari, mais aussi et surtout où elle insère quelques expressions romantiques, à peine dévoilées :

J'ai épousé un intellectuel [...] Tarik-Maurice, à moitié russe, à moitié français. [...] Sa dichotomie se révèle de façon spectaculaire quand il passe tout d'un coup du français au russe. [...] Son visage s'éclaire, s'adoucit. C'est un adolescent dans un état de ravissement. Je suis fascinée : à l'entendre, à le regarder, j'ai l'impression que la langue russe, qui coule limpide comme la Neva, ne peut nous dire que des choses belles et romantiques.⁹⁰⁹

Nous avons entamé l'analyse de l'histoire par la séquence qui montre le début de l'aventure ou de la relation avec Maurice – celle que la narratrice laisse en dernier – juste dans un souci de rétablir l'ordre chronologique des faits. Après la fameuse rencontre qui a, certainement, donné lieu à une fréquentation amicale, pour ne pas dire une relation amoureuse. Le fait que Maurice dépose Fadéla, la jeune enseignante dans un lycée d'Alger, sur son chemin vers Tunis, et sera reçu chaleureusement dans leur maison familiale à Skikda, affiche bien les effets de la première rencontre. Certes, la narratrice Fadéla ne raconte pas les moments intimes passés avec Maurice, notamment le temps de leur voyage d'Alger à Skikda, et les « quelques heures » que ce dernier passait dans la maison de Djedda, mais cette aventure, à elle seule, montre l'évolution de la relation entre les deux.

Il est peut-être important de souligner ici, que cette séquence narrative, qui décrit la réception et montre le bon accueil du futur mari dans la maison familiale à Skikda, est reproduite de manière distincte par rapport à celle proposée dans le récit d'*Une enfance singulière*. A moins que Maurice soit accueilli deux fois dans la maison familiale, l'une par la grand-mère, Djedda, et l'autre par le père, Baba. Ou alors cela relève d'une transformation, sinon d'une déformation, qui distingue la mémoire du souvenir, comme le souligne le psychanalyste français Roland Gori dans un article⁹¹⁰ qui porte sur la mémoire freudienne et où il explique la différence entre

⁹⁰⁹ U.F.I.A., 65-66

⁹¹⁰ Gori R, *La mémoire freudienne : se rappeler sans se souvenir*, revue Cliniques Méditerranéennes 67-2003, p100-108. (www. Cairn.info.).

se rappeler et se souvenir⁹¹¹. Selon Gori, les souvenirs transcrits ne peuvent jamais remplacer la mémoire, car cette dernière est inaccessible.

Après les rencontres et les aventures discrètes, arrivent les intentions de mariage ; si nous suivons, bien évidemment, le principe de la narratrice, mais aussi et surtout tout ce que dictent la tradition et la religion dans son pays natal : « Une jeune Algérienne née musulmane ne peut se marier avec un non musulman. Si elle vit en union libre, elle a le statut d'une prostituée, en butte à toutes les humiliations, quand elle n'est pas brûlée vive ou égorgée »⁹¹², souligne-t-elle. Le mariage avec un étranger, non musulman, est compliqué ; ce qu'on appelle le mariage mixte, requiert un nombre de conditions en Algérie. Maurice, le potentiel mari doit se convertir à l'islam. Maurice doit devenir Tarik. D'après Fadéla, ce dernier, qui apparemment areligieux, exprimait une certaine résistance à cette conversion. Cependant, il céda à l'argumentation de Fadéla qui rappelait que cette procédure ne serait qu'une simple formalité ; surtout qu'elle savait très bien que, du côté de sa famille – ouverte sur le monde comme elle le dit à chaque fois – il n'y aurait aucun inconvénient. En ce qui concerne la cérémonie, un certain Abdelmadjid Meziane, le préfet de l'extrême Sud, s'en occupait. Elle a été organisée dans une mosquée de sa circonscription, en présence d'un imam qui devait valider la conversion :

Assis en tailleur au premier rang près de Si Abdelmadjid, son parrain, Tarik participa au culte et avec eux se prosternait et se redressait. Les fidèles récitèrent quelques versets du Coran, puis l'imam monta au minbar, un petit escalier surmonté d'un trône où il se tint. Tandis qu'il prêchait, Tarik l'observait, ainsi que les fidèles qui l'entouraient, croyants sincères très certainement.⁹¹³

C'est ainsi que, pour un instant de conversion formelle en prévision d'un « mariage éternel », l'intellectuel areligieux devient un conformiste parmi les fidèles.

⁹¹¹ Voici une courte partie choisie de l'article : « La mémoire, c'est ce qui a été oublié, voire ce qui n'a jamais été conscient et s'est inscrit comme empreintes, traces mnésiques, échos d'une jouissance à jamais inaccessible. Ces restes, ces résidus, comme Freud les appelle, sont des souvenirs qui « n'ont rien à voir avec la conscience. Les plus intenses et les plus tenaces de ces souvenirs sont ceux laissés par des processus qui ne sont jamais parvenus à la conscience » (1920, p30). ».

⁹¹² U.F.I.A., p45.

⁹¹³ U.F.I.A., p47.

Ne dit-on pas ? « Le cœur à ses raisons que la raison ne connaît point. »⁹¹⁴ C'est ainsi que Maurice Maschino devient Tarik-Maurice Maschino ; l'union est bel et bien autorisée, et c'est le même Abdelmadjid qui organisera la cérémonie de mariage. Mais pourquoi au désert, à l'extrême sud ? Pourquoi en l'absence des parents, et de la tribu de Fadéla ? Pourtant, dans tous les récits, Fadéla M'Rabet montre, à chaque fois, l'ouverture de sa famille sur le monde, notamment le père, « ami de Ben Badis et à la pensée universaliste ». Le poids de la tradition semble l'emporter sur la modernité. Fadéla a dû concéder à la loi de la tribu, du moins par cette discrétion qui enveloppait cette cérémonie de mariage, organisée loin, très loin, de sa ville natale Skikda, loin de la tribu de Djedda. Néanmoins, Fadéla avait su transgresser l'ordre établi, en tenant à un mariage mixte qu'abandonnaient beaucoup de filles de sa génération, à cause des complications administratives, des contraintes de la tradition et celles de la religion. Elle a, même, su faire accepter son mariage sans la présence du père, ou un homme de la famille, en remettant en cause le principe de la tutelle sur la femme dans le mariage musulman. D'ailleurs, elle reconnaît avoir fait son mariage mixte, sans informer sa famille, notamment son père : « J'ai mis ma famille devant le fait accompli, parce que l'homme sur lequel je comptais pour une médiation avec Baba a refusé de m'aider. »⁹¹⁵, affirme-t-elle. C'est par le biais d'une lettre – longue précise-t-elle – envoyée à son père qu'elle informait ce dernier, lui expliquait, et à travers lui à sa tribu, les raisons d'une telle décision. Afin de montrer qu'elle n'était pas réprimandée, par son père, pour ce mariage en catimini, Fadéla évoque la visite de celui-ci, dans sa maison conjugale à Alger, en réponse à sa lettre. Et pour confirmer que sa prise de décision autonome n'avait pas de répercussions sur sa relation avec sa famille et sa tribu, Fadéla évoque une scène qui décrit l'accueil réservé à Tarik dans sa ville natale : « Quelques temps après, nous fûmes accueillis dans la maison familiale où Tarik fut reçu comme un fils et, par les amis de Skikda, comme un enfant du pays. »⁹¹⁶.

Et pour compenser cette absence de la famille, plus particulièrement le père, la narratrice Fadéla insère, dans le récit qui raconte les moments de la cérémonie de

⁹¹⁴ Adage interprétant la difficulté dans le choix, mais, à l'origine, elle résumait la pensée de son auteur Pascal qui souligne que la raison n'est pas le meilleur moyen d'appréhender Dieu. (en se référant à Wikipédia).

⁹¹⁵ U.F.I.A., p59.

⁹¹⁶ U.F.I.A., 60.

son mariage avec Tarik, une scène imaginaire évoquant Baba, le père absent. Au milieu d'une description, mettant en valeur les qualités de « ces seigneurs du désert » qui assistaient à son mariage, elle évoque « l'homme qu'(elle) admirait le plus au monde »⁹¹⁷. Pendant que le préfet Abdelmadjid Meziane faisait l'éloge du mari, en le comparant à Tariq Ibn Ziyad, « l'assistance exaltée, envoûtée, levait les mains, les paumes tournées vers le ciel, pour la prière... »⁹¹⁸. C'est à ce moment précis que le fameux père se présente dans l'esprit de la narratrice ; c'est à ce moment où les fidèles, et certainement elle, priaient pour leur couple, que l'image de ce père vénéré se présente devant les yeux de Fadéla qui nous présente le récit d'une scène surnaturelle et surréelle. C'est pendant cette prière pour le couple, souligne-t-elle, que soudain :

Un homme entra, après avoir allongé une gazelle sur le pas de la porte. Il posa sur moi un regard doux et pensif. Il était pâle, les traits du visage d'une rare pureté. Grand et mince comme un Touareg, mais vêtu d'une longue tunique blanche. Il s'assit à l'écart. A la fin de la cérémonie, il avança vers moi. Dans un état second, je me levai. Il posa sa main sur mon épaule. Il murmura très bas je ne sais si c'était un poème ou une prière. Quand il se dégagea, je lui pris les mains pour l'embrasser, et je reconnus les mains de Baba.⁹¹⁹

C'est ainsi que, dans une langue pleine d'émotion, la narratrice nous raconte ce laps de temps qui fait apparaître Baba, elle nous dépeint ce « moment éclair » où son père fait irruption, cet instant qui fait jaillir magiquement ce personnage qui n'assiste pas, hélas, à cette cérémonie de mariage. L'insertion de la séquence de manière imprévue dans le texte, ainsi que l'apparition soudaine du père – absent en réalité – sur les lieux de l'événement, nous fait penser à cette notion du réalisme magique⁹²⁰ qui caractérise bon nombre de textes littéraires, à l'instar des romans de

⁹¹⁷ U.F.I.A., 60.

⁹¹⁸ U.F.I.A., p53.

⁹¹⁹ Ibid.

⁹²⁰ La notion de « réalisme magique », mise en place en 1925 par la critique d'art allemande à propos de toiles post-expressionnistes, est aujourd'hui revendiquée par certains auteurs hispano-américains : le terme de « *real maravilloso* », apparu en 1949 sous la plume d'Alejo Carpentier (préface de son ouvrage *El reino de este mundo* ou *le Royaume de ce monde*), renvoie à une vision du monde spécifique par rapport aux genres et catégories importées d'Europe, comme le merveilleux, le fantastique ou les divers « réalismes ». Dans le « *real maravilloso* », l'écrivain tente de défaire le réel auquel il est confronté afin de découvrir ce qu'il y a de mystérieux dans les choses, la vie et les actions humaines.

Gabriel Garcia Marquez, surtout celui de *Cent ans de solitude*, pour lequel il a eu le prix Nobel de littérature en 1982. Quand un événement surnaturel, onirique et paranormal arrive soudainement dans l'histoire réelle, sans être expliqué, on parle alors de cette notion appelée réalisme magique.

Enfin, pour mettre en valeur cette aventure amoureuse, notamment cette union officielle entre elle et Tarik qui devient dès lors son mari, la narratrice Fadéla en fait l'éloge. Elle associe au discours d'Abdelmadjid Meziane, qui rappelait les exploits de la civilisation arabo-musulmane, sa louange : « Nous écrivions une page d'histoire en continuité avec celle de l'âge d'or du génie arabe. On mariait l'humanisme universaliste de l'islam à la philosophie du siècle des Lumières. Nous inaugurons, Tarik et moi, l'Algérie moderne. »⁹²¹. Une manière, sinon la meilleure, de la part de Fadéla d'assumer cette aventure amoureuse, et de faire accepter, peut-être, ce mariage mixte accompli en l'absence de la famille et loin de la tribu. Ce qui est certain, c'est que le couple Fadéla/Tarik a su vivre ensemble, pour de très longues années, jusqu'en 2021, année du décès de Tarik. Leur aventure de journaliste pour *Le Monde diplomatique* sera relatée dans plusieurs récits de Fadéla, mais aussi ceux de son mari. Celle des émissions de la radio algérienne dans les années soixante, interdite plus tard, sera racontée dans *Le café de l'imam*.

II-2-5- « L'habitude lui fait aimer le café... » :

Nous devons signaler que cet intitulé est inspiré du titre, « *le hasard me fait goûter une madeleine* »⁹²², attribué à l'un des temps qui caractérisent l'histoire de la madeleine de Proust, selon l'analyse de Julia Kristeva dans *Le temps sensible*. La narratrice dans *Le café de l'Imam* commence son récit ainsi : « Je suis dans un café du V^{ème} ». Avant même de prendre sa tasse de café habituelle, la cinquième et la dernière d'après elle, la narratrice montre bien son attachement à cet endroit qu'elle fréquente tous les jours. Au début du récit, tout fait croire que c'est le lieu, non la boisson, qui provoque cette impression de réminiscence ; la narratrice semble penser aux premiers moments dans ce lieu public, à chaque fois qu'elle s'y trouve. Devant le comportement bienveillant du patron qui connaît bien les habitudes de sa cliente

⁹²¹ U.F.I.A., p52.

⁹²² Kristeva Julia, *Le temps sensible*, Gallimard, Paris, 1994, p16.

familière, la narratrice revient sur la première fois qu'elle est entrée dans ce café du V^{ème} arrondissement de Paris. Apparemment, le premier café, servi le premier jour dans ce café, n'était pas au goût de Fadéla la narratrice ; il était tiède, d'après elle. Contrairement au thé chaud qui devait réchauffer le narrateur dans *Du côté de chez Swann*, le café servi à la narratrice dans *Le café de l'Imam* semble manquer de cette chaleur qui a adouci le morceau de la madeleine de Proust. Cependant, la boisson remplacée par le patron lui-même, la tasse « remplie d'un nectar épais et brûlant »⁹²³ fait l'affaire. Le nectar épais et brûlant semble reproduire, seul, l'effet de cette madeleine « amollie dans une cuillerée de thé chaud »⁹²⁴, celui de réveiller les souvenirs d'un passé lointain ; le café devient un élément déclencheur de cette sensation nostalgique. L'arôme du nectar et son odeur permettent à la narratrice d'entreprendre son périple, un long voyage dans l'espace et le temps... Nous avons analysé dans le premier chapitre de la deuxième partie comment le café déclenche un voyage dans l'espace, et dans cette analyse nous allons essayer de montrer comment la café entraîne le voyage dans le temps.

Mais, afin d'étudier la notion du temps dans ce périple que déclenche cette boisson préférée de la narratrice, nous devons remonter, d'abord, à l'origine de cet amour inconditionnel, de cet attachement dont fait l'éloge la narratrice : « Aucune boisson ne m'apporte autant de joie qu'une tasse de café »⁹²⁵. L'histoire de la narratrice avec le café remonte à son enfance, pourtant cette boisson, réservée exclusivement aux adultes, n'est pas à la portée des enfants. Après le fameux accident infantile survenu dans le patio de la maison familiale à Skikda, Yemma, la mère de la narratrice, a dû calmer sa fille en lui promettant de satisfaire un des caprices du petit enfant qu'elle était. Cette dernière n'hésita pas un instant de révéler sa volonté de satisfaire son instinct de curiosité, en demandant « une tasse de café qu'(elle) convoitait depuis longtemps »⁹²⁶. C'est ainsi que la petite Fadéla va découvrir, pour la première fois, cette boisson, appelée en arabe *kahwa*, tel que le souligne l'auteure/narratrice qui nous livre un bref aperçu sur ce mot, mais aussi la

⁹²³ L.C.I., p9.

⁹²⁴ De la phrase de Proust : « ...je portai à mes lèvres une cuillerée du thé où j'avais laissé s'amollir un morceau de madeleine. », *Du côté de chez Swann* Gallimard, Paris, 1987, p44

⁹²⁵ L.C.I., p11.

⁹²⁶ Ibid.

substance et son apparition dans les pays musulmans, notamment l'Algérie. Elle s'interroge, puis elle fait sa présentation :

Est-ce parce qu'il remplace l'alcool interdit qu'il tient une telle place en terre d'Islam ? Provoque-t-il une telle ivresse, parce que *kahwa*, ce mot arabe, désignait un vin au temps anciens ? [...] *Kahwa*, c'est une gorgée de café forte dont la force stimule et qui ravit par les parfums boisés des fruits. Alger a connu le café avant Paris par Soleïmane le magnifique. On peut suivre le pas impérial en Europe centrale, au Maghreb, en Espagne, à la magnificence des minarets élancés comme son épée, pointus comme la plume de cet empereur cultivé et raffiné.⁹²⁷

Nous voyons comment l'auteure/narratrice tend à jouer le rôle de l'historienne en nous introduisant, quoique superficiellement, dans l'ère de l'empire ottoman, sous le règne de Soliman le Magnifique, dont elle fait les éloges. Mais, la narratrice ne s'éloigne pas trop de la madeleine, elle semble appliquer la recette du narrateur de Proust qui interpelle la raison pour donner un sens à sa sensation, à ses impressions : « Je pose la tasse et me tourne vers mon esprit. C'est à lui de trouver la vérité. »⁹²⁸. La narratrice semble chercher dans son histoire les traces de cet attachement au café ; elle remplace la tasse par *fenjel*, ce terme d'origine turque mais extrêmement répandu en Algérie, à travers son usage dans toutes les régions du pays ; une manière, peut-être de mettre en valeur cette histoire commune entre les deux pays, l'Algérie et la Turquie. Elle cherche également les traces dans les pages de son identité culturelle, c'est pourquoi elle compare le café à « l'encre noire que les écoliers utilisent pour écrire les versets du Coran sur des petites planches, cahiers en bois des medersas. »⁹²⁹.

De la première tasse de café donnée par la mère à la petite fille qu'elle était dans les années quarante, la narratrice voyage dans le temps à la recherche de la deuxième tasse qui l'a marquée ; elle évoque « le meilleurs café turc » offert par l'imam d'une mosquée à Sarajevo, à l'époque de la Yougoslavie, où elle était pour un reportage en compagnie de son mari. En utilisant l'indicateur de temps « il y a des décennies », elle nous emmène dans les années 60, pour décrire les qualités de ce personnage, et à travers lui, tous ses compatriotes, montrer la spécificité de la communauté musulmane en ex-Yougoslavie, notamment les musulmans bosniaques ;

⁹²⁷ L.C.I., p12.

⁹²⁸ Proust Marcel, *Du côté de chez Swann*, Gallimard, Paris, 1987, p45

⁹²⁹ L.C.I., p12.

« la distinction de cet homme, celle aussi de presque tous les hommes de Bosnie, comme s'ils étaient tous les descendants directs des empereurs ottomans. »⁹³⁰, tel qu'elle le souligne.

Mais, l'effet de la tasse semble prendre le dessus sur l'effet de son contenu, la boisson, le café, ne serait-ce que pour un instant. En se retrouvant à Samarcande, et en étant déçue de l'ambiance qui règne « dans cette cité dépeuplée, aux médersas sans savants, à l'observatoire sans astronomes, aux mosquées sans musulmans et aux minarets sans muezzines »⁹³¹, Fadéla la narratrice va à la recherche d'une consolation. Et comme toujours, elle ne la trouve que dans le monde de son enfance, le fameux paradis perdu : c'est en achetant « des tasses à motifs floraux » qui rappellent les yeux de Djedda, et sans doute les tasses de la maison de Skikda, que la narratrice retrouve ce monde qui, apparemment, contient les remèdes appropriés. Dans un présent de la narration qui rend la scène des actions plus vivante et donne au lecteur l'impression d'y assister, elle nous livre le récit de ces faits qui remontent à son enfance :

J'entends les vibrations du plateau de cuivre quand on dépose les tasses de faïence ou de porcelaine. Elles sont liées à la vibration des abeilles enivrées par le miel des makrouds, de la lumière des après-midi d'été. Je vois Nana, une main tenant l'anse de la lourde cafetière, l'autre appuyant sur le couvercle, versant le café une joyeuse assemblée.⁹³²

Le café qui reprend sa fonction de déclencheur de souvenirs passés qui, cette fois-ci, n'appartiennent pas à l'époque de son enfance, mais aux années de sa vie conjugale, remplie de déplacements dans le cadre de leur travail de journalistes, elle et son mari, ainsi que les voyages effectués à l'occasion de visites touristiques. Elle commence par Rome en Italie où l'on donne beaucoup d'importance à cette boisson, au point de la servir avec « parcimonie », selon la narratrice. Mais le goût du café italien, ainsi que la langue de ce pays semblent les attirer pour qu'ils deviennent les habitués de ses lieux publics, où ils passaient « une grande partie de (leurs) après-midi devant une tasse de café »⁹³³, et où ils entendent « des mots magiques ». Elle l'avoue en utilisant un présent de l'habitude pour exprimer cette action, du voyage en

⁹³⁰ L.C.I., p13.

⁹³¹ L.C.I., p22

⁹³² L.C.I., p23

⁹³³ L.C.I., p27

Italie, qui se répète : « Peut-être même allons-nous en Italie seulement pour déguster cet élixir qui, longtemps après l'avoir bu, nous laisse une amertume, comme un regret. »⁹³⁴ Ne dit-on pas que l'habitude devient une deuxième nature ; même les serveurs et les maîtres d'hôtel en Italie semblent connaître les habitudes du couple, tout comme ce patron du café du V^{ème} arrondissement de Paris, en France. Cependant, la narratrice n'oublie pas de souligner la différence dans les mœurs entre ces deux pays, ou plutôt les deux capitales que sont Paris et Rome. Afin de mettre en évidence ce contraste de comportements, la narratrice valorise la culture à Rome : « Dans mon café habituel, on m'offre un verre d'eau, je retrouve mon parapluie si je l'oublie, ou l'on me prête un quand la pluie me surprend. »⁹³⁵. D'après elle, les Romains sont plus généreux que les Parisiens : en Italie on offre du café, comme ce prêtre qui la convia à prendre un, dans la cafétéria se trouvant au niveau inférieur de son église ; en France, le prêtre du Sacré Cœur ne le fait pas. La narratrice ne veut-elle pas dire qu'il y a une ressemblance entre les cultures romaine et algérienne, caractérisées par la générosité et le partage ? Contrairement à la française qui se différencie, d'après elle, par « une générosité rarissime ».

Le voyage dans le temps va se poursuivre ainsi tout au long de ce récit intitulé *Le café de l'Imam*, et la référence au poème *Le voyageur*⁹³⁶ de Guillaume Apollinaire, à travers le premier vers que la narratrice reproduit⁹³⁷, le montre a priori. Ce poème, selon les analyses, est un voyage entre la passé et le présent, où le voyageur oscille entre la tradition et la modernité. C'est ainsi que la narratrice nous emmène en Espagne, à Malaga, Nerja, et Cordoue, pour nous parler de ces lieux, de leurs femmes et leurs hommes. Cependant, la narratrice préfère l'appellation Andalousie à celle de l'Espagne, une façon d'évoquer cette période de la conquête musulmane de l'Hispanie, « celle de nos victoires et de nos défaites », comme elle la qualifie. C'est ici qu'elle tente de mettre en harmonie les deux cultures, arabo-musulmane et européenne, quand elle compare la voix du muezzin au fado, ce genre

⁹³⁴ L.C.I., p27

⁹³⁵ Ibid.

⁹³⁶ Apollinaire Guillaume, *Alcools*, Mercure de France, Paris, 1913 (Enag1992, p48)

⁹³⁷ « Ouvre-nous cette porte où je frappe en pleurant », L.C.I., p35.

musical portugais⁹³⁸. Pour montrer la présence de cette civilisation musulmane en Espagne d'aujourd'hui, l'auteure/narratrice qualifie ses traces de «fantômes d'Andalousie» que, d'après elle, on «rencontre derrière toutes les portes, celles des patios de l'Alhambra comme celles de Cordoue»⁹³⁹.

Dans un café à Lausanne où Wahib est né, la narratrice évoque ce cousin qui n'est pas comme les autres ; elle le cite dans plusieurs récits. A travers ce personnage, Fadéla remonte à ses années d'études à Strasbourg, durant la guerre d'Algérie, puis à la France d'aujourd'hui qui, selon elle, poursuit la même politique d'hier : « pendant la colonisation, il y avait les Français et les indigènes, aujourd'hui, il y a les Français « de souche » et les Français issus de l'immigration. »⁹⁴⁰. L'odeur de son cher cousin décédé, le diplomate algérien qui a sillonné beaucoup de pays, lui rappelle les voyages qu'elle a effectués dans les pays communistes, à l'instar de la Chine et la Russie : « J'ai pensé à toi, sur la place rouge », dit-elle. L'évocation de cette place, où se trouve le monument funéraire de Lénine, lui permet de rendre hommage à ce personnage historique, ce révolutionnaire communiste, qui instaure le premier régime communiste donnant naissance à la Russie soviétique (U.R.S.S. plus tard). Puis, elle exprime ses regrets de voir disparaître l'ère impériale de cette puissance guidée par cet homme.

Nous avons essayé de mettre en lumière, à travers cette analyse, l'histoire de Fadéla la narratrice avec le café, boisson et espace public. Le premier contact avec le café remonte à la curiosité, de l'enfant qu'elle était, de découvrir cette boisson interdite aux enfants. Depuis ce jour où la mère répondit favorablement au caprice de sa petite fille, Fadéla s'habitue au café, elle s'y attache, il devient un amour. Adulte, à la recherche de cette boisson, et suivant son odeur, elle sillonnait les cafés du monde, ces lieux publics, interdits aux femmes dans les pays musulmans. C'est Fadéla qui, depuis son enfance lointaine, franchit les obstacles et dépasse les interdits.

⁹³⁸ Selon le dictionnaire le Robert : « Chant portugais sur des poésies populaires sentimentales et dramatiques. ». Et Microsoft Encarta le définit ainsi : « musique populaire portugaise, ou chanson chantée par un soliste accompagné, traditionnellement emprunte de nostalgie et de fatalisme. ».

⁹³⁹ L.C.I., p39.

⁹⁴⁰ L.C.I., p41

II-2-6- Le temps d'un café... :

Dans le récit *Le café de l'Imam*, nous avons constaté que la même scène se répète à chaque fois que la narratrice se trouve dans un café ; le processus du retour au passé se déclenche. Presque tous les cafés/lieux et les cafés/boissons, comme la madeleine de Proust, provoquent cet effet de réminiscence chez la narratrice. Cependant, dans quelques récits, que nous allons mettre en évidence, la narratrice nous raconte ce qui se passe dans le café au moment de prendre son café ; ce qui se produit le temps d'un café...

Le premier récit renvoie à l'un des voyages de Fadéla au Maroc, et plus exactement à la terrasse de l'hôtel Balima, à Rabat, où elle prenait un café en attendant Salima, une jeune fille marocaine qui tenait à la voir. Cette dernière voulait des conseils de la part de la narratrice, en ce qui concerne le mariage mixte. La jeune fille, étudiante en France, est tombée amoureuse de Benoît le Français, un de ses camarades qui lui prêtait ses cours. Anticipant la réaction négative de ses parents, qui étaient déjà contre cette affaire des études en France, la jeune licenciée en lettres vient demander des orientations auprès de Fadéla pour éviter un refus catégorique de la part de sa famille. Sachant que la narratrice a vécu ce genre d'expérience, la jeune étudiante cherche du soutien, mais aussi des explications, tel que le montre son interpellation : « Je compte sur vous, Fadéla, pour m'aider à y voir clair : vous avez épousé un Français, Tarik, dites-vous dans l'un de vos livres. »⁹⁴¹. Compte tenu de ses propos, nous pouvons dire que cette rencontre entre la narratrice et la jeune étudiante s'est tenue après la publication du livre *L'Algérie des illusions*⁹⁴², où Fadéla M'Rabet raconte son expérience avec Maurice Maschino ; la même expérience sera racontée dans un autre livre, *La femme d'ici et d'ailleurs* en 2005.

Le deuxième récit, ou la deuxième séquence, remonte aux années soixante, dans un café à Alger, la capitale algérienne. C'était au café des facultés où Fadéla et sa collègue Julie prenait, à chaque fois, leur café quotidien avant de rejoindre leur cours d'informatique. Ce jour là, dans la terrasse dudit café, un homme, « ventru, chauve et débraillé », tel que le décrit la narratrice, s'approcha de leur table et menaça sa collègue, en lui interdisant de parler avec un autre homme. Devant la

⁹⁴¹ L.C.I., p54.

⁹⁴² Un livre publié par Fadéla M'Rabet, en collaboration avec son mari, Maurice Tarik Maschino, chez Laffont, 1974

désolation mais aussi stupéfaction de Fadéla, Julie ne put rien faire. D'après la narratrice, c'est une femme mariée qui trahissait son mari avec cet homme « misérable qui bavait de rage, et qui la traitait comme une prostituée »⁹⁴³.

Le troisième récit, c'est dans un café du boulevard Saint-Germain à Paris, où Fadéla a rencontré une connaissance qu'elle devait inviter à un déjeuner. L'attitude de cette femme, à laquelle Fadéla offrit son nouveau livre, l'avait choquée ; surtout que cela venait d'une femme d'origine algérienne : au moment où Fadéla appelait le garçon, elle posa la somme équivalente à son propre café sur la table ; et le même comportement se répète au restaurant. Après avoir raconté les faits, l'auteure/narratrice s'interroge sur les motifs d'un tel comportement. Mais, elle regrette aussi qu'une Algérienne oublie, ou plutôt « rejette les meilleures traditions de ses origines »⁹⁴⁴. Selon la narratrice, ladite femme perd tous ses repères, ce qui la prive de tout savoir-vivre.

Le quatrième et dernier récit, c'est dans un autre café à Paris, mais cette fois-ci la narratrice ne précise ni le lieu ni la rue où se trouve l'établissement. Au moment de siroter son café, Fadéla s'interposait dans la conversation qui se tenait entre deux femmes, près d'elle. Elle le reconnaît et elle l'assume : « A Paris, il m'arrive de cesser d'être une spectatrice »⁹⁴⁵. A l'une des deux femmes, qui jugeait étrange et incompréhensible la réaction⁹⁴⁶ de son employée algérienne, elle opposait la réalité de sa société, en montrant le bon sens d'une telle attitude, afin de mettre en valeur les qualités de sa culture ancestrale. L'auteure/narratrice nous livre, dans un discours rapporté direct, mis entre guillemets, son plaidoyer en faveur de l'employée de maison, en expliquant son attitude, mais aussi en défendant sa bonne tradition :

« Quand je fais un cadeau à une grande dame arabe de milieu traditionnel, lui dis-je, je sais qu'elle n'ouvrira pas devant moi le paquet que je lui tends. La précipitation est toujours considérée comme un manque de distinction. Votre employée a voulu vous dire que c'est le geste qui compte, vous avez pensé à elle et cela lui suffit. Elle vous montre aussi que le contenu de la boîte est moins important que votre attention. Comme toute personne qui

⁹⁴³ L.C.I., p57.

⁹⁴⁴ L.C.I., p74.

⁹⁴⁵ L.C.I., p95.

⁹⁴⁶ L'employée de maison remercie sa maîtresse pour le cadeau d'anniversaire qu'elle lui offre, sans l'ouvrir devant elle.

reçoit un cadeau, elle est contente, mais avec pudeur et retenue. La joie de celui qui reçoit est la même, quelles que soient les origines. Seuls les signes extérieurs de cette joie varient.»⁹⁴⁷

Dans ce discours mis entre guillemets, la narratrice essaie de justifier l'attitude de cette employée qui n'ouvre le cadeau que lui offre sa maîtresse. Il est clair, que, dans la première phrase de sa réplique, la narratrice veut corriger le jugement son interlocutrice, ou du moins, elle tente de changer son opinion « négative ». En employant le présent de l'habitude pour mettre en évidence son expérience personnelle, elle veut dire que l'attitude de l'employée de maison est naturelle, qu'il n'a rien d'étrange. Une manière d'essayer de convaincre son interlocutrice. La deuxième phrase du discours de la narratrice a plutôt la résonance d'une vérité générale, pour ne pas dire de la vérité absolue. Elle explique, ensuite, le comportement de l'employée de maison, en la défendant son attitude bien évidemment. Le présent de l'indicatif employé pour mettre en valeur les sentiments de l'employée, fait croire qu'on a affaire à une vérité générale. Elle tente de présenter le comportement de l'employée comme universel, tout en mettant l'accent sur les spécificités pour soutenir son attitude. Nous voyons bien la démarche argumentative suivie par l'auteure/narratrice pour défendre sa compatriote, l'employée de maison d'origine algérienne, mais aussi sa tendance à mettre en valeur sa culture et son identité.

II-2-7- Le temps d'inaugurer un hammam :

Si nous pensons à réserver une partie de notre travail, si courte soit-elle, à ce moment marquant de la vie de la femme musulmane, particulièrement algérienne, c'est parce nous savons très bien ce que représente ce lieu, ou plutôt, le temps que passe la femme dans ces lieux. Le hammam occupe une place importante dans la culture et la vie sociale maghrébine, notamment algérienne. En plus de ce lieu où les gens se lavent et cherchent la propreté en profondeur, il est également un espace de rencontre et de détente, plus particulièrement pour les femmes. C'est un endroit, sinon le meilleur, où ces dernières se rencontrent et se racontent ; elles le hantent pour se voir et se dire les espoirs, mais aussi et surtout se raconter les déboires. Or,

⁹⁴⁷ L.C.I., p95.

malgré tout, le hammam reste un lieu de détente et de joie, un espace où l'on évacue ses peines et ses détresses.

Dans un hammam : «on échangeait sans grande retenue les secrets de familles, les conflits d'intérêts, les malheurs d'une femme délaissée, les extravagances d'une autre, les aventures sexuelles réprouvées [...] c'était le lieu de la détente, du plaisir du corps, des rires, des bavardages et des commérages »⁹⁴⁸, écrit Ali Ghalem dans *Une femme pour mon fils*. Dans son roman *La mise à nu*, Abdelhamid Benhadouga écrit : « C'est justement la chaleur que les gens viennent chercher au hammam ; sinon ils se contenteraient de prendre des bains chez eux »⁹⁴⁹. Dans le hammam, les femmes profitent, avec insouciance, de la bonne ambiance qui y règne ; elles profitent de cette eau chaude qui nettoie le corps et apaise l'esprit, celle qui guérit le physique et le psychique : « La chaleur bienfaisante du bain devient cathartique et permet à l'âme d'évacuer les maux qui la rongent comme le fait le corps avec la crasse qui le couvre. Les femmes en sortent presque épurées car débarrassées du poids de leurs pensées ne serait-ce qu'un court instant »⁹⁵⁰, souligne Dounia Mimouni dans son article portant sur ce thème culturel qu'est le hammam.

C'est de ces instants merveilleux que semblait profiter la narratrice d'*Une enfance singulière*, cette petite Fadéla qui accompagnait sa grand-mère, Djedda la sage-femme, qui, selon elle, « quand elle n'avait pas un cordon ombilical à couper, elle avait un hammam à inaugurer »⁹⁵¹. Ces moments où la chaleur humaine, celle des femmes, se mêle à la chaleur des eaux, dans ce bain maure ; la narratrice va jusqu'à les qualifier de moments d'ivresse, pourtant toutes petites, elle et sa cousine Fella : « Je nous vois autour d'elle titubant sous la chaleur, enivrés par l'odeur du henné mêlée à celle des clous de girofle de nos chevelures, torches vacillantes dans les brumes chaudes du bain », se rappelle-t-elle en décrivant l'ambiance de l'instant présent. En effet, le hammam semble être, pour les femmes, ce qu'est le café pour les hommes, et cette goutte d'eau qui caresse le corps de la femme ressemble à cette

⁹⁴⁸ Ghalem Ali, *Une femme pour mon fils*, Syros, Paris, 1979, p167

⁹⁴⁹ Benhadouga Abdelhamid, *La mise à nu*, Casbah Editions, Alger, 2019, p64

⁹⁵⁰ Mimouni-Meslem Leila Dounia, *L'image du Hammam dans la littérature algérienne*, Revue Annales du patrimoine, Université de Mostaganem, N° 11, 2011, pp. 33 - 46.

⁹⁵¹ U.E.S., p11.

gorgée de vin qui semble éveiller les sens de l'homme. N'est-il pas le lieu idéal où la femme, maghrébine en particulier, découvre et redécouvre son corps ?⁹⁵²

Le hammam pour les femmes maghrébines remplace le café qui est exclusivement masculin ; certes, il est un espace clos, mais c'est un lieu où la femme se sent libre le temps de prendre son bain, tout comme l'est l'homme le temps de prendre son café. Dans ce lieu magique interdit aux hommes – quand il est réservé aux femmes –, elle se libère – et elle se sent même en sécurité – du regard méprisant et agressif des mâles, elle s'évade pour se connaître davantage et connaître plus son corps. Se donner complètement à ce dernier pour mieux le vivre, même si une certaine pudeur reste toujours de mise chez les femmes, tel que peuvent le montrer des textes littéraires algériens⁹⁵³, notamment féminins. En effet, le hammam occupe une place importante, sinon fondamentale, dans le monde ou la vie urbaine, c'est pourquoi il demeure l'un des thèmes captivants auquel s'intéresse la littérature maghrébine en général et algérienne en particulier. Quoique de manière très brève, Fadéla M'Rabet lui réserve une partie dans son livre *Une enfance singulière*. L'enfant qu'était Fadéla comprenait bien le rôle et la valeur du hammam dans sa société, mais aussi et surtout le pouvoir qu'il avait, qu'il a toujours, sur la femme, pour que la narratrice adulte, qu'elle est maintenant, présente la description suivante :

Mais pour les femmes, le hammam était une volupté incomparable. Toute perception s'anéantissait, sinon celle de la coulée d'eau chaude sur la peau dilatée. Elles se laissaient envahir par le plaisir de cette chaleur humide, au vu et au su de toutes, enfin déculpabilisées, pacifiées. Certaines étaient très assidues. Elles se retrouvaient comme à une terrasse de café, épaule contre épaule, cuisse contre cuisse, au paradis perdu, jouissant toutes ensembles, synchrones et fraternelles. Elles sortaient de là immaculées pour recommencer la semaine suivante, après la souillure des hommes.⁹⁵⁴

Et elle achève ce beau tableau, en hommage au hammam, par cette question, qui réellement, porte la réponse en elle-même ; une interrogation rhétorique qui consiste à formuler une affirmation sous forme d'une question : « Le paradis, n'était-ce pas des femmes toujours vierges, toujours recommencées ? ». Elle compare le

⁹⁵² *Le discours féministe dans le roman algérien d'expression française, Une enfance singulière de Fadéla M'Rabet*, Mémoire de magistère soutenu en 2011, Ghezali Nait Amara. (p55)

⁹⁵³ A l'instar de *Les alouettes naïves* d'Assia Djebar et *Une femme pour mon fils* d'Ali Ghalem, tel que le montre l'article de D. Mimouni (op.cit).

⁹⁵⁴ U.E.S., p11-12.

hammam au paradis pour montrer d'abord le repos qu'il procure aux femmes, puis le grand bonheur, sinon le summum de la satisfaction, que vivent celles-ci dans ces lieux ; cette liberté et cette sécurité, loin du regard méprisant des hommes, ne serait-ce que le temps de prendre un bain, ou le temps d'inaugurer un hammam, tel qu'était le cas de la petite Fadéla en compagnie de Djedda.

Peut-être la pudeur soulignée plus haut dans quelques textes littéraires féminins ne se manifeste pas de la même manière dans ce texte de Fadéla M'Rabet, mais il est à signaler quand même que la narratrice du récit ne tarde pas sur les quelques images qui renvoient à la nudité, encore moins sur les pensées sexuelles ou érotiques, qui sont complètement inexistantes. Contrairement au roman d'Abdelhamid Benhedouga, *La mise à nu*, où l'auteur consacre plus de vingt pages successives à ces heures que les femmes passent dans un hammam⁹⁵⁵, dans *Une enfance singulière* de Fadéla M'Rabet le moment s'étend sur une page seulement. Le temps réservé au hammam dans ce récit est presque insignifiant, juste le temps de l'inaugurer... finalement.

Néanmoins, la narratrice n'oublie pas de faire allusion à l'une des principales fonctions du hammam, celle d'encourager les mariages, d'être cette plate-forme d'initiation à ce projet de vie, ce terrain idoine pour exprimer les intentions de mariage, surtout de la part des intermédiaires, aux jeunes filles qui commencent à en avoir l'âge, mais aussi la taille et la forme : « C'est là que souvent les entremetteuses faisaient leur choix. Même nues, elles repéraient aussitôt les filles à marier : leur pubis n'était pas rasé »⁹⁵⁶, souligne la narratrice. A travers le personnage de Djedda, sa grand-mère, la narratrice montre également que le bain maure est ce lieu de l'affirmation de soi et de la valorisation des siens. En décrivant une attitude de sa

⁹⁵⁵ Dans un récit qui met en lumière le personnage Naïma, jeune étudiante vivant chez son oncle à Alger, qui découvre le hammam pour la première fois, en accompagnant la femme de ce dernier ainsi que sa fille, le narrateur omniscient nous raconte tous les moments passés dans ce bain maure : les discussions entre les femmes, les affaires de mariages, les rites d'un mariage, et même la lutte des classes...etc. Les scènes de nudité semblent choquer Naïma : «le spectacle qui frappa le plus Naïma...c'était l'exposition, comme sur un marché, de ces nudités de tous âges, de douze à soixante-dix ans ou plus ». Même les séances de massages sont ingénieusement mises en valeur, même celles suspectes : «la masseuse se mit à lui presser le pli de l'aîne et à lui tapoter les seins ». (L.M.A.N, p55-77)

⁹⁵⁶ U.E.S., p11.

grand-mère dans la salle de repos du hammam, la narratrice met en évidence la fierté, mais aussi la grande satisfaction de celle-ci :

Dans la salle de repos, elle revêtait d'un geste lent, pour que toutes les femmes aient le temps de voir, le peignoir de bain que ses fils lui avaient offert. « Vous avez entendu ? Elles disent que ça vaut la peine de s'être sacrifiée pour des fils pareils. Et que c'est merveilleux d'avoir des petites-filles qui s'empresment autour de vous. »⁹⁵⁷

Par ailleurs, l'auteure/narratrice trouve le moyen d'insérer dans son récit l'image dévalorisante ou l'idée négative véhiculée au sein de sa communauté, en ce qui concerne le hammam. En dépit de la fréquentation de ces lieux, par les hommes et par les femmes, séparément et loin de toute notion de mixité, les hammams demeurent des lieux suspects aux yeux des sociétés musulmanes, à l'instar de la société algérienne où évolue la narratrice. D'ailleurs, cette dernière insinue, dans une phrase qui exprime son regret de ne pas profiter suffisamment de l'ambiance joyeuse de ces lieux, que sa famille ne fréquente pas le hammam, à cause de cette mauvaise réputation. En parlant du bonheur que leur (elle et Fella sa cousine) procure ces quelques visites du hammam, en compagnie de Djedda qui présidait les inaugurations, la narratrice semble déplorer la rareté de ces moments d'euphorie : « Notre joie était d'autant plus grande qu'elle était rare. Les femmes de bonne famille n'allaient pas au bain public, lieu de marchandages et d'intrigues »⁹⁵⁸.

Nous estimons que l'écrivaine Fadéla M'Rabet réserve peu d'espace et peu de temps à ce lieu important, surtout dans la vie de la femme. En réduisant au minimum le récit qui raconte les moments que les femmes passent dans un hammam, et en évitant surtout de s'arrêter sur les scènes qui renvoient aux intimités féminines, Fadéla M'Rabet se soumet-elle au poids de la tradition et de la religion, interdisant ce genre de représentation ? Peut-être, elle ne veut pas tomber dans le piège des féministes qui font de la libération sexuelle une panacée⁹⁵⁹. Ou bien, elle entend dépasser cette écriture masculine qui fait de la femme, et surtout de son corps, un objet d'écriture, un exercice qui résulte de cette pratique appelée l'objectivation sexuelle ; celle qui consiste à considérer le partenaire, notamment la femme, comme

⁹⁵⁷ U.E.S., p11.

⁹⁵⁸ Ibid.

⁹⁵⁹ Dans *Une enfance singulière* Fadéla M'Rabet souligne : « Contrairement à beaucoup de féministes de par le monde, je n'ai jamais fait de la libération sexuelle une panacée.

un objet sexuel. Fadéla M'Rabet veut remplacer, dans et à travers son écriture, l'objet féminin par le sujet féminin. C'est pourquoi, elle s'écrit et écrit la femme à sa manière, autre que ne l'ont écrite les autres, surtout les hommes.

II-2-8- Le temps des chaleurs : le meurtre à la Meursault ?

Nous devons le signaler dès le départ, que ce qui nous fait penser à l'histoire du meurtre de l'Arabe chez Camus, est avant tout le contexte historique dans lequel ont eu lieu les deux crimes ; celui commis par Meursault dans *L'étranger* de Camus et celui commis par le soldat, ou plutôt les soldats, dans *La salle d'attente* de Fadéla M'Rabet. Certes, le deuxième crime s'est produit durant la guerre d'Algérie et le premier bien avant, mais il est important de rappeler que les deux remontent à cette période cruciale de la colonisation, où des injustices, des conflits et des luttes violentes opposaient, séparaient l'Algérie de la France colonisatrice. Par ailleurs, l'indication de la narratrice de *La salle d'attente* qui met en évidence, dès le début de son récit racontant le meurtre, l'ambiance de forte chaleur⁹⁶⁰ où survient ce crime du soldat, nous rappelle les conditions dans lesquelles est advenu le crime de Meursault. Les récits précisent donc que les deux meurtres sont commis en plein été, sous l'effet des hautes températures qui caractérisent cette saison de forte chaleur. Comme si les deux textes veulent faire endosser le crime à « monsieur soleil ». Mais pas seulement la chaleur ; la narratrice n'oublie pas de souligner que les soldats sortaient d'une beuverie...Meursault n'a-t-il pas bu beaucoup durant le déjeuner qui précédait le crime ?⁹⁶¹

Le meurtre est toujours condamnable, fortement punissable, car c'est un crime contre l'humanité. Mais celui que nous présente Fadéla M'Rabet, au début de son récit *La salle d'attente*, semble être plus atroce ; il doit être condamné plus que tout autre. Il est commis contre l'innocence, il est perpétré contre l'enfance. Il remonte à la guerre d'Algérie, celle qui opposait les Algériens à la grande puissance coloniale de l'époque, la France. D'après le récit, un soldat de l'armée française avait tué une petite fille algérienne innocente :

⁹⁶⁰ « Il faisait beau, il faisait chaud. », L.S.A., p15.

⁹⁶¹ Meursault en racontant les moments du déjeuner avant le crime : « Masson buvait souvent du vin et il me servait sans arrêt. Au café, j'avais la tête un peu lourde... », A. Camus, *L'étranger*, Gallimard, Paris, 1942, p82.

Il faisait beau, il faisait chaud. [...] Soudain une petite fille s'est trouvée face à eux. Elle était en robe blanche, un ruban posé comme un papillon sur ses cheveux. Elle s'est d'abord figée devant les soldats puis, prise de panique, s'est mise à courir droit devant elle. Amusé, le groupe de soudards s'est transformé en une meute dans une chasse à courre. Une meute de plus en plus excitée par cette robe blanche qui virevoltait à une vitesse telle que, dans un vertige, ces hommes ont oublié qu'ils avaient devant eux une petite fille, ils ont épaulé, l'ont visée et ont tiré, à tour de rôle, jusqu'à ce que l'un d'eux atteigne sa cible et la tue.⁹⁶²

D'après la narratrice Fadéla, qui semble avoir lu cette histoire dans un livre⁹⁶³, ledit « soldat ne s'est jamais remis de son crime »⁹⁶⁴. C'est ce qu'elle constate, en le rencontrant, après l'indépendance de l'Algérie, dans un café à Bordj El Kiffan (ex Fort-de-l'Eau), une des banlieues d'Alger où la narratrice habitait, en compagnie de son mari Tarik. La rencontre a eu lieu à la demande du concerné, à travers un appel téléphonique destiné à l'émission que présentait la narratrice. Ce jeune soldat, d'après Fadéla, venait la voir pour demander de l'aide ; il l'a sollicité pour des orientations au sujet de l'adoption d'une fille algérienne : « J'aimerais tant rendre heureuse une petite Algérienne »⁹⁶⁵, lui disait-il. Dans une situation de délire et un état presque dépressif, l'ancien soldat de l'armée coloniale répétait cette demande, ou ce souhait, plusieurs fois dans l'espoir d'atteindre son objectif. Hanté par le sentiment de culpabilité et harcelé par le remords, il insistait auprès de Fadéla la narratrice, afin de trouver la solution dans les éventuelles orientations de son interlocutrice, ou se nourrir des propos de cette dernière en cherchant une consolation. Vauvenargues⁹⁶⁶ rappelle dans ses *Œuvres complètes* : « Le regret consiste dans le sentiment de quelque perte ; le repentir, dans celui d'une faute ; le remords, dans celui d'un crime et la crainte du châtement »⁹⁶⁷. Mais, la narratrice ne semble pas apporter de solution au meurtrier, car « il n'était pas possible qu'après une guerre violente l'Algérie autorise l'adoption d'une enfant par un ex-soldat français »⁹⁶⁸, et plus grave encore, c'est un soldat qui a tué une petite fille innocente.

⁹⁶² L.S.A., p15.

⁹⁶³ « Cet homme à la torture était l'un des protagonistes du drame rapporté par un déserteur dans un livre que je venais de lire et dont j'ai oublié et le nom de l'auteur et le titre. », L.S.A., p14

⁹⁶⁴ L.S.A., p15

⁹⁶⁵ L.S.A., p14.

⁹⁶⁶ Luc de Clapiers, marquis de Vauvenargues (1715-1747), écrivain et moraliste français.

⁹⁶⁷ Le nouveau Petit Robert de la langue française 2007 (version numérique)

⁹⁶⁸ L.S.A., p14

Encore moins, la narratrice ne console pas l'ex-soldat excité, même si elle a tenté de le raisonner, en lui expliquant la non-faisabilité de son projet, dans une Algérie qui vient de se débarrasser d'un colonialisme atroce, mené par une armée française dont il fait partie.

Enfin, il est important de mentionner ici les éléments de différence, pour ne pas dire d'opposition, qui montrent la distinction entre les deux crimes malgré que, d'apparence, ils présentent quelques points de ressemblance. Si l'on pourrait parler de « légitime défense » de Meursault devant l'arabe qui a fait sortir un couteau de sa poche dans le texte de Camus, rien ne peut justifier le crime contre une petite fille qui prend la fuite, suite à une panique provoquée par des soldats armés. Si l'auteur de *L'étranger* semble faire des conditions naturelles, notamment le soleil et la grande chaleur qu'il dégage, le responsable du crime contre l'Arabe, Fadéla M'Rabet ne veut accepter aucun justificatif pour un meurtre d'une jeune fille froidement « assassinée » ; elle condamne l'acte en écrivant l'histoire, et elle souhaite « qu'il y ait un jour un peintre qui donnera au monde un supplément d'âme en immortalisant la robe blanche ensanglantée d'une enfant d'Algérie »⁹⁶⁹, pour que ce genre de crime soit gravé à jamais dans la mémoire collective de ce pays. Contrairement au personnage meurtrier qui subit les conditions externes dans l'œuvre de Camus, le groupe de soldats dont faisait partie le meurtrier dans l'œuvre de Fadéla M'Rabet est présenté comme un sauvage, un monstre insensible ; bien au contraire, il est tout content de commettre son crime abominable, tel que le souligne la narratrice du récit : « Amusé, le groupe de soudards s'est transformé en une meute dans une chasse courte. Une meute de plus en plus excitée par cette robe blanche qui virevoltait... »⁹⁷⁰.

Nous voyons clairement comment la narratrice nous montre la monstruosité du crime à travers la description du groupe de soldats qui se réjouissaient dans l'accomplissement de leur acte horrible. Dans *L'étranger*, le meurtre est présenté comme un geste instinctif, et le meurtrier – lui-même narrateur – comme spectateur, un être impuissant devant les facteurs extérieurs, notamment naturels, qu'il ne peut guère gérer. Il est apparent à quel point l'approche de la question est différente,

⁹⁶⁹ L.S.A., p13

⁹⁷⁰ L.S.A., p15

complètement opposée, vu le statut de chacun des deux écrivains, mais aussi celui de chacun des deux narrateurs.

II-3- Le temps de la réécriture de la condition féminine :

Nous avons suffisamment évoqué les deux essais qui traitent de la condition féminine en Algérie, juste après l'indépendance. Il était impératif pour Fadéla M'Rabet de se consacrer à cette question et de poser ce problème épineux. Mais, il est surtout courageux de la part de l'enseignante et collaboratrice des émissions radio, qu'elle était, d'aborder ce sujet sensible, en ce moment complexe et difficile, que devait surmonter l'Algérie indépendante, si l'on se réfère, bien évidemment, aux dires de la gent masculine qui n'accordait pas beaucoup d'importance à la question féminine. Même si les deux ouvrages semblent être écrits dans la précipitation, ou plutôt à la hâte, ils sont les premiers textes à poser ce problème, non pas des moindres, de la situation de la femme en Algérie. Il serait donc injuste de ne pas se pencher sur ces deux essais dans notre travail de recherche qui porte sur l'œuvre de l'écrivaine Fadéla M'Rabet. Surtout que ces deux ouvrages lui ont coûté son poste d'enseignante permanente au lycée, en plus de l'interdiction de ses émissions à la radio. Cette attitude répressive et punitive à l'égard de sa personne, et celle de son mari, la pousse à choisir l'exil, s'éloigner de l'écriture et se consacrer à son métier de médecin dans un hôpital de Paris, en France.

Comme nous l'avons signalé auparavant, Fadéla M'Rabet revient à l'écriture une trentaine d'années plus tard, en publiant en 2003 le récit autobiographique *Une enfance singulière*, et depuis, plusieurs ouvrages qui appartiennent presque au même genre. En revenant dans les années 2000, dans le contexte de ce qu'on appelle « la littérature de l'urgence », Fadéla M'Rabet semble vouloir donner « un nouveau souffle »⁹⁷¹ à son écriture, et pourquoi pas un nouvel élan à son combat pour l'émancipation de la femme, et la prise en charge de ses problèmes afin de changer sa condition. Elle opte pour le récit, une nouvelle manière d'écrire la femme et de mettre en lumière sa situation en Algérie, mais aussi et surtout une nouvelle manière,

⁹⁷¹ Rachid Mokhtari (qui ne cite pas Fadéla M'Rabet), « tente, par des lectures thématiques et formelles, d'inscrire cette jeune production romanesque dans la force de l'imaginaire et de l'émotion qu'elle recèle », *Le nouveau souffle du roman algérien, Essai sur la littérature de années 2000*, Chihab Editions, Alger, 2006, quatrième de couverture.

pour Fadéla M'Rabet, de s'écrire en tant que telle. Après une longue éclipse, il était temps de réécrire la condition féminine, ce sujet que Fadéla M'Rabet maîtrise le plus.

Contrairement à l'essai qui donnait la parole à des jeunes filles inconnues, dans le récit autobiographique *Une enfance singulière*, Fadéla M'Rabet préfère donner la voix à Djedda et aux femmes de sa famille, ou plutôt à toutes les femmes, qui « ont peuplé son enfance », afin de les sauver de l'oubli et apaiser l'ostracisme qu'elles subissaient. Il est évident que le personnage de sa grand-mère paternelle, Djedda, représente un cas rare dans son temps et présente un exemple difficile à suivre pour les femmes de son époque, car elle est autonome et elle semble avoir un certain pouvoir sur sa famille, sans oublier son caractère rebelle. Mais ce personnage peut être un modèle – il l'est d'ailleurs – pour Fadéla et ses compatriotes, puisqu'il trace une voie à emprunter, pour elle et pour les femmes de sa génération. Une voie qui les sortira de cette claustration imposée par les hommes, les amènera à l'émancipation valorisant la femme. Fadéla M'Rabet écrit dans son livre : « Le modèle de ma grand-mère m'a aidée à comprendre que cette haine (des hommes) vient aussi de l'image dévalorisante de la mère »⁹⁷². Une voie qui permettra aux femmes de faire entendre leur voix, et de vivre dans le respect et la dignité. Dans le même livre, et à la même page, Fadéla M'Rabet souligne que : « Cette dignité, elle est toute entière dans l'image que m'a toujours donnée Djedda »⁹⁷³. Cependant, le cas de sa grand-mère maternelle Aïcha, qui « ne put sortir seule, librement que le troisième jour après la mort de son mari »⁹⁷⁴, représente et présente la situation de la majorité, pour ne pas dire la totalité, des femmes algériennes de sa génération, mais qui n'est plus la condition des femmes d'aujourd'hui, quoiqu'elles aient toujours du chemin à parcourir, en ce qui concerne l'émancipation de la femme. Certes, la grand-mère maternelle Aïcha ne représente pas un modèle à suivre pour l'écrivaine Fadéla M'Rabet, mais raconter une partie de son histoire, notamment cette séquence au cimetière, est une manière de mettre en lumière la situation des femmes et leur condition pendant ce temps-là. D'ailleurs, en parlant de ce troisième jour qui succède le décès du mari de sa grand-mère, l'auteure/narratrice d'*Une enfance singulière* précise : « C'est ce jour-là seulement que les femmes vont au cimetière, puisque

⁹⁷² U.E.S., p108.

⁹⁷³ Ibid.

⁹⁷⁴ U.E.S., p19

l'enterrement est l'affaire exclusive des hommes »⁹⁷⁵. Puis, elle nous livre toute la séquence du cimetière, sous forme d'une scène ironique racontée par Yemma, la mère de Fadéla :

Pendant une trentaine d'années, grand-mère Aïcha n'avait pas pu quitter la maison qu'accompagnée de son mari. Ce matin-là, sur sa tombe, nous raconta Yemma, elle lui dit lentement, tranquillement : « Vois-tu, aujourd'hui je suis sortie et je vais rentrer sans toi. Et la terre ne s'est pas ouverte sous mes pas, et le ciel ne m'est pas tombé sur la tête. ». Elle le dit sans rire, mais près d'elle ses amies pouffèrent.⁹⁷⁶

Nous pouvons imaginer à quel point souffraient ces femmes, et quelle condition endurait la femme algérienne, pour sentir une sorte de soulagement après la mort de son mari. Pas au point de se réjouir bien évidemment, mais il y a, sans doute, cette sensation d'être enfin libre, de l'oppression de celui-ci et de la pression quotidienne qu'il lui fait subir. C'est, peut-être, la raison pour laquelle Djedda ne s'est pas remariée après la mort de son époux ; c'est pour ne pas refaire la même expérience, de revivre l'enfermement, l'asservissement et le mépris de l'homme. Elle voulait vivre dans la dignité, être libre, être une femme, un être humain à part entière :

En ne se mariant pas, Djedda renonçait à toute activité sexuelle. En ce sens, elle fut véritablement une femme révoltée. Elle refusait d'être une femelle [...] Elle nous a donc donné l'image d'une femme maîtresse de son corps [...] Quand je pense à cette femme généreuse et épanouie, je ne peux m'empêcher de sourire devant les assertions de certains psychanalystes pour qui une femme ne peut être qu'une infirme si elle n'a pas de vie sexuelle.⁹⁷⁷

Par ailleurs, à travers le personnage de Djedda toujours, Fadéla M'Rabet fait passer ses idées et ses points de vue féministes qui ne sont pas forcément ceux des féministes occidentales ; surtout celles qui font de la sexualité une revendication prioritaire et la considère comme une solution à tous les problèmes, tel que le rappelle l'auteure/narratrice d'*Une enfance singulière* :

Contrairement à beaucoup de féministes de par le monde, je n'ai jamais fait de la libération sexuelle une panacée [...] Les féministes les plus éclairées savent bien qu'une sexualité qui se réduit à la génitalité laisse un arrière-goût de défaite. Et qu'on peut se

⁹⁷⁵ U.E.S., p20

⁹⁷⁶ Ibid.

⁹⁷⁷ U.E.S., p110

retrouver encore plus déséquilibrée qu'avant, s'il n'y a pas de respect, de tendresse, d'amitié, de reconnaissance, de permanence.⁹⁷⁸

Fadéla M'Rabet développe ses idées sur le sujet de la femme et clarifie, bien sûr, sa conception féministe de la sexualité, mais elle n'oublie pas de revenir à chaque fois au personnage de Djedda, afin de mettre en valeur sa personnalité et ses qualités : « C'est parce que Djedda a privilégié la tendresse qu'elle est restée une femme équilibrée, rayonnante d'amour »⁹⁷⁹, précise-t-elle, avant de faire un autre portrait moral de ce personnage vénéré. A travers un énième portrait, Fadéla la narratrice veut montrer la force de Djedda, sa grand-mère paternelle, et le genre de femme qu'elle était, mais aussi et surtout elle veut mettre en évidence l'expérience de vie que cette grande femme lui a transmise. C'est, peut-être, une manière de présenter ce personnage comme modèle de la libération de la femme et/ou une voie pour les jeunes générations, afin d'aller, intelligemment et subtilement, au bout de leur émancipation. Le portrait dans le récit autobiographique semble être un moyen, sinon le meilleur, pour montrer à ces nouvelles générations comment entreprendre le changement tout en gardant un pied dans la tradition et en préservant son identité. C'est pourquoi, Fadéla M'Rabet continue, jusqu'à la fin de son récit, cette représentation de la personne de Djedda, sa grand-mère paternelle.

Dans le récit, ou plutôt les récits, d'*Une femme d'ici et d'ailleurs*, Fadéla M'Rabet choisit, d'abord, les femmes de l'Afrique subsaharienne, notamment le Mali, pour mettre en lumière la condition féminine. Dans un récit qui raconte son voyage dans la capitale de ce pays africain, elle met l'accent sur la situation de la femme qui vit plusieurs problèmes tels que la polygamie, l'asservissement, et la tension dans la vie conjugale, qui va jusqu'à la violence physique. C'est l'exemple de Aminata qui a raconté à la narratrice la maltraitance qu'elle endurait, mais aussi celle dont souffraient ses amies. La narratrice s'est donné la peine d'accompagner cette jeune femme dans son village, et de s'introduire dans leur maison pour s'enquérir de la vie quotidienne des femmes qui y habitent. Selon la narratrice, qui les a écoutées, « elles étaient toutes des témoins à charge » ; elles ne condamnaient jamais leurs bourreaux, de crainte d'être frappées ou même tuées. En les côtoyant des moments, la narratrice rend hommage à ces femmes et salue leur courage, elles, qui arrivent à

⁹⁷⁸ Ibid.

⁹⁷⁹ U.E.S., p111.

profiter de la vie malgré toutes les difficultés et les souffrances. Témoin d'une convivialité familiale, elle décrit l'ambiance qui régnait dans le patio de la maison d'Aminata :

Cette cour des lamentations ne cessait cependant de garder l'atmosphère d'une cour de récréation. Et je compris les origines de leur joie de vivre. Elle venait du partage et de leur créativité. Elles se moquaient des mêmes hommes. Elles souffraient des mêmes blessures. Elles partageaient leurs joies comme leurs peines, comme leurs enfants.⁹⁸⁰

Nous constatons comment, à travers ces femmes maliennes, Fadéla M'Rabet essaie de mettre en lumière la condition féminine dans le continent africain, et pourquoi pas dans tous les pays de ce qu'on appelle le tiers-monde. Une façon de dénoncer cette situation, mais aussi une manière d'attirer l'attention de ses lecteurs dans l'espoir de voir un jour les choses changer.

Pour mettre en évidence la condition féminine dans les pays du Maghreb, notamment l'Algérie, son pays natal, cette fois-ci, l'auteure/narratrice nous propose, d'abord, un compte rendu de la situation en général, celle des villes marquées par une vie monotone et des populations qui préfèrent se montrer souvent, pour ne pas dire toujours, tristes ; « la cité est le théâtre d'une comédie permanente, celle de l'être par le paraître »⁹⁸¹, souligne-t-elle. C'est dans cette ambiance que la femme, surtout algérienne, évolue depuis son enfance jusqu'à la fin de ses jours. Fadéla M'Rabet veut dire que la fille grandit au milieu d'une société qui encourage l'uniformité de la vie et impose la conformité à l'ordre établi. D'après elle, « la joie tout simplement de vivre n'apparaissait pas, ne s'exprimait pas »⁹⁸² chez la femme algérienne.

Dans ce livre d'*Une femme d'ici et d'ailleurs*, Fadéla M'Rabet décide de révéler son histoire de mariage avec Maurice Maschino, le franco-russe, et ce juste après l'indépendance de l'Algérie. Elle trouve nécessaire, peut-être, de donner comme exemple de libération de la femme une étape importante de sa propre vie. Elle préfère raconter son expérience personnelle avec celui qui devient son époux, suite à ce qu'on appelle un mariage mixte. Il faut reconnaître qu'il est difficile, sinon impossible, pour une jeune fille de 27 ans, d'effectuer une telle union conjugale en ce moment précis, et dans les conditions sociales, culturelles et politiques, qui devaient

⁹⁸⁰ L.F.I.A., p21.

⁹⁸¹ L.F.I.A., p23.

⁹⁸² L.F.I.A., p33.

régir la société algérienne durant cette période. Il faut reconnaître que cette aventure, qui a besoin de beaucoup de courage, mais qui demande aussi de la résistance et de la persistance, mérite d'être valorisée ; elle mérite, peut-être un livre complet, non un chapitre de quelques pages seulement. Néanmoins, Fadéla M'Rabet, fille d'un ami des oulémas, montre bien qu'elle assume pleinement son acte, en mettant noir sur blanc, quoique de manière très réfléchie, l'histoire de ce mariage mixte. En plus du courage de le faire, elle endosse la responsabilité de l'écrire et le divulguer au public. Par conséquent, l'expérience personnelle n'est-elle pas présentée ici comme un exemple de libération de la femme, et de son émancipation depuis le jeune âge ? Une autre façon de montrer la voie aux jeunes générations de femmes, afin de changer leur situation et d'améliorer leur condition.

Dans *Le café de l'Imam*, la condition féminine semble perdre du terrain, pourtant c'est le sujet préféré de l'écrivaine Fadéla M'Rabet, sinon celui qu'elle maîtrise le plus. Mais il est à signaler, tout de même, qu'à un moment donné du récit, la narratrice Fadéla s'ingénie à de re-donner la voix à une artiste disparue en 1963, en l'occurrence Edith Piaf, la chanteuse et actrice française qui a marqué son temps. Selon la narratrice, les chansons de Piaf sont « une forme de résistance », au nom de toutes les femmes qui souffrent dans le monde entier, et plus particulièrement les femmes méditerranéennes, « ces femmes dévastées par le chagrin, celles qui ont peuplé (l')enfance (de Fadéla) »⁹⁸³. La chanteuse met en vers « le film de sa vie » afin d'éterniser ses souffrances, pour les sauver de l'oubli, pour « lui donner une expression universelle, éventuellement en faire une arme »⁹⁸⁴, tel que l'écrivira Fadéla M'Rabet dans *La salle d'attente*.

Dans ce récit construit autour du café, qu'il soit la boisson ou le lieu public, la narratrice n'oublie pas de mentionner que les deux lui étaient interdits ; le premier quand elle était enfant et le deuxième en étant femme. Contrairement aux autres enfants, mais aussi et surtout à la différence d'autres femmes, Fadéla la narratrice semble briser ces interdits depuis son enfance : elle a bu le café à l'âge de six ans, en insistant auprès de sa mère, suite au fameux incident dans le patio de la maison familiale de Skikda ; petite, elle entrait, à maintes reprises, dans les café en compagnie de son père pour prendre un thé ou des glaces. La narratrice semble être

⁹⁸³ L.F.I.A., p36.

⁹⁸⁴ L.S.A., p9.

initiée dans ce chemin de l'émancipation de la femme depuis son très jeune âge ; elle est préparée à transgresser l'ordre établi depuis son enfance. D'ailleurs, ce récit qui retrace le parcours de la narratrice-adulte dans plusieurs cafés du monde n'est-il pas, en soi, un exemple de libération de la femme d'aujourd'hui, à laquelle on interdisait, hier, de parler en public, encore moins, d'écrire et/ou de s'écrire ? Sans aucun doute, les écrits féminins, notamment ceux de Fadéla M'Rabet, restent l'un des facteurs importants, sinon décisifs, qui participent à l'évolution de la femme, et donne lieu à son émancipation.

Dans le livre *La salle d'attente*, que nous avons qualifié de récit/essai dans nos analyses précédentes, Fadéla M'Rabet semble reprendre son style des années soixante ; l'écriture essayistique prend le dessus sur le récit. L'essayiste/narratrice dresse un réquisitoire contre le système social qui s'appuie sur le pouvoir patriarcal. Ce système n'a qu'un seul but, selon l'essayiste, celui de perpétuer l'ordre établi pour maintenir le statu quo ; assurer la stabilité et la continuité pour entretenir le rapport de force, pour préserver la domination masculine. Pour l'essayiste le mépris et l'ostracisme à l'égard de la femme provient de cette volonté des hommes à maintenir la situation qui garantit les privilèges dont ils jouissent au préjudice des femmes : « Pourquoi la haine des femmes et depuis si longtemps »⁹⁸⁵, s'interroge-t-elle, pour répondre juste après : « parce qu'elle est le fondement de la stabilité sociale »⁹⁸⁶. Pour l'essayiste, l'émancipation de la femme et sa libération, surtout dans le domaine de la sexualité, représente un danger pour le groupe social ; « une menace pour la tribu », aux yeux des hommes.

Dans *La salle d'attente*, la réécriture de la condition féminine semble donc s'inspirer des deux essais que sont *La femme algérienne* et *Les Algériennes*. Le sujet de l'évolution de la femme et sa libération, traité dans les deux ouvrages publiés dans les années soixante, revient presque de la même manière dans ce livre. L'essayiste s'attaque encore une fois à toutes les forces qui freinent cette évolution et font tout pour bloquer la libération de la femme. Elle s'attaque à la gent masculine qui s'appuie sur « la tradition » pour maintenir le pouvoir patriarcal intact, car, d'après elle, les hommes « ont tous quelque chose à perdre si l'on détruit le système

⁹⁸⁵ L.S.A., p51.

⁹⁸⁶ Ibid.

patriarcal »⁹⁸⁷. L'homme vit tous les jours dans la crainte de voir ses avantages et son pouvoir disparaître. Et cette « peur de perdre son statut de maître absolu à l'extérieur ou à l'intérieur provoque la haine obsessionnelle de la femme »⁹⁸⁸, selon Fadéla M'Rabet. Cette dernière critique également ces intellectuels qui instrumentalisent la religion pour contrecarrer l'émancipation de la femme, elle les qualifie de « clercs névrotiquement misogynes », elle les accuse d'élaborer un « ensemble de lois machistes décrétées valables pour tous les temps et en tous les lieux »⁹⁸⁹. L'essayiste voit en cette démarche un facteur de régression pour l'homme lui-même, mais aussi et surtout une source de déclin social qui provoquera la régression de tout un pays.

Pour conclure son essai sur la condition féminine, Fadéla M'Rabet critique « la conduite négatrice »⁹⁹⁰ de l'homme à l'égard de la femme, et déplore une attitude méprisante et dévalorisante. En s'adressant directement aux hommes, elle exprime une sorte de déception de cette représentation dégradante que l'on fait de la femme, celle qui, d'après elle, se répercute négativement sur l'homme lui-même. En effet, elle va jusqu'à traiter les hommes algériens de malades :

Que vaut l'amour d'une mère, quand elle est humiliée, dévalorisée, que vaut une relation avec une femme, quand elle n'est pas votre égale, mais votre subordonnée ? Elle ne peut renvoyer qu'une image négative de soi et de son identité. Ainsi, c'est l'Européenne qui reste le modèle et auquel pourtant il est interdit à l'Algérienne de ressembler. Cette schizophrénie caractérise toute la société algérienne.⁹⁹¹

Depuis *Une enfance singulière* en 2003, Fadéla M'Rabet opte pour le discours autobiographique afin d'écrire autrement la condition féminine, quoique le réflexe de l'essai soit toujours présent dans ses textes. Son expérience personnelle est d'un grand apport à ce procédé de réécriture de la condition de la femme : le récit de sa vie ainsi que les histoires de toutes ces femmes qu'elle a côtoyées ont beaucoup contribué à cette entreprise de l'écriture et de la réécriture de la mémoire. Certes Fadéla M'Rabet fait appel à l'écriture essayistique à chaque fois qu'il s'agit de la

⁹⁸⁷ L.S.A., p52

⁹⁸⁸ Ibid.

⁹⁸⁹ L.S.A., p54

⁹⁹⁰ Concept développé dans les deux essais de l'écrivaine (*La femme algérienne* en 1965 et *Les Algériennes* en 1967)

⁹⁹¹ L.S.A., p64

condition féminine en Algérie, mais le récit prend toute sa place dans la majorité de ses textes. L'écriture autobiographique semble être une thérapie pour elle...

Notre analyse permet de saisir l'importance du temps dans la structure du texte mais aussi dans la construction de l'œuvre littéraire. En nous appuyant sur les propos de Tadié qui souligne que la notion du temps est aussi importante que celle de l'espace, mais en se référant, aussi, aux critères d'analyse du temps que propose Reuter, nous avons mis en évidence le temps de l'essai, comme nous avons mis en lumière les différents moments du récit. Dans les essais de Fadéla M'Rabet, le présent de l'énonciation, et parfois de narration, assure bien la fonction de mettre en valeur la vision de l'écrivaine sur la condition féminine en Algérie et de mettre en lumière la situation de la femme algérienne, en particulier les jeunes filles qui supportaient le poids de la société, en plus des contraintes de la tradition. Dans ses récits, la narration est généralement postérieure, car le temps de celle-ci est le passé. La majorité des récits, pour ne pas dire la totalité, racontent des événements, décrivent des scènes, et présentent des personnages qui renvoient au passé de la narratrice, de l'écrivaine elle-même. Les périodes, coloniale et postindépendance, constituent deux moments décisifs dans les récits de Fadéla M'Rabet qui restituent l'histoire ; elles représentent également deux phases importantes dans le processus d'écriture du moi qui transcrit la mémoire individuelle et collective. Les moments de l'histoire personnelle ainsi que les instants de l'expérience intime sont aussi d'une grande importance pour cet exercice d'écriture de la mémoire.

Dans cette deuxième partie de notre travail, nous avons montré l'importance des deux notions, que sont l'espace et le temps, dans la construction des textes de Fadéla M'Rabet, notamment les essais et les récits qui composent notre corpus de recherche. Les deux notions représentent deux éléments constitutifs de cette œuvre qui a pour but la transcription de la mémoire et l'examen de l'histoire.

CONCLUSION

Dans l'Algérie postindépendance, parler en public, pour une femme, est une idée inconcevable, puisque, dans la maison familiale ou conjugale, « elle doit se faire discrète, pas trop savante »⁹⁹². Pourtant, Fadéla M'Rabet le fait en présentant des émissions sur les ondes de la radio algérienne, en donnant la parole à des jeunes filles en détresse. Si, parler en public, pour une Algérienne, est difficile, voire impossible, écrire des livres et laisser une trace semble relever de la chimère, surtout dans le contexte de l'après-guerre. Fadéla M'Rabet le fait également, et en soulevant un problème, non des moindres, celui de la situation de la femme en Algérie. L'ouvrage de Jean Déjeux, *La littérature féminine de langue française au Maghreb* où l'on ne trouve aucune trace de notre écrivaine, montre que très peu de femmes ont écrit dans les années soixante qui succèdent à l'indépendance du pays : nous n'avons trouvé que Taos Amrouche et Assia Djebar. C'est à partir des années soixante-dix que d'autres femmes algériennes commencent à écrire, mais timidement.

Au début de notre travail, nous avons montré les circonstances qui ont fait que la jeune enseignante et journaliste, qu'était Fadéla M'Rabet, s'oriente vers le monde de l'écriture. Interdite d'antenne, et empêchée de laisser une trace orale, elle décide de faire des livres afin de laisser une trace écrite. Une double transgression de l'ordre établi : elle brave les règles et la tradition imposées aux femmes, celle de pas prendre la parole en public et ne pas (s') écrire. Elle semble répondre à l'interpellation de Marima Bâ qui, en s'adressant aux femmes africaines, écrit : « Nous devons user comme les hommes de cette arme, pacifique certes, mais sûre, qu'est l'écriture »⁹⁹³. En effet, Fadéla M'Rabet fait de l'écriture une arme, pour se défendre et défendre les droits de la femme algérienne, en mettant en lumière sa condition, comme nous l'avons expliqué au début de notre travail. D'ailleurs, c'est ce qu'elle confirme, elle-même, dans son livre *La salle d'attente*, en soulignant : « Toute littérature prend naissance dans une souffrance et l'on écrit pour [...] lui donner une expression universelle, éventuellement en faire un arme »⁹⁹⁴. Comme arme, Fadéla M'Rabet choisit l'essai, un genre complexe et difficile à cerner, d'après plusieurs spécialistes et théoriciens, à l'instar de Starobinski et Macé, pour ne citer qu'eux. A propos de cette problématique, Irène Langlet écrit : « La difficulté

⁹⁹² L.F.A-L.A., p41.

⁹⁹³ Bâ Mariama, op.cit, p80.

⁹⁹⁴ L.S.A., p9.

d'appréhender l'essai comme genre a donné lieu à l'élaboration de modèles théoriques contrastés »⁹⁹⁵. C'est pourquoi, nous avons posé ce problème au début du chapitre consacré à l'essai, en essayant d'y apporter, tant bien que mal, des réponses. A défaut de trouver une approche qui nous facilitera l'analyse des textes de Fadéla M'Rabet, appartenant à ce genre « contre l'Ecole », à cette écriture « à composition antiméthodique »⁹⁹⁶, nous avons fait appel à la notion de déconstruction de Derrida. Ce concept nous a aidé à comprendre la démarche de notre écrivaine qui consiste à analyser les pratiques sociales afin d'apporter des solutions à la condition féminine en Algérie ; celle de déconstruire pour reconstruire...

Afin de mettre l'accent sur l'aspect historique des textes de Fadéla M'Rabet, nous avons fait appel à un autre écrivain, en l'occurrence Hamdane Khodja, qui écrit, *Aperçu historique et statistique sur la Régence d'Alger*, le premier essai algérien d'expression française, selon Zineb Ali-Benali. Nous avons essayé de mettre en évidence les points communs, pour montrer que les essais de notre écrivaine, assemblés dans un seul livre, nous présentent un « aperçu historique et statistique » de la situation de la femme en Algérie, durant les années qui succèdent à l'indépendance du pays. Et en introduisant dans ses textes les témoignages de femmes et de jeunes filles algériennes, Fadéla M'Rabet rend plus authentique la transcription de l'histoire et plus fidèle la transmission de la mémoire féminine, à travers ce texte littéraire, qu'est l'essai. L'histoire et la mémoire n'ont-elle pas pour mission d'actualiser et d'entretenir le passé ?

Nous avons montré, au cours de notre analyse des deux essais *La femme algérienne* et *Les Algériennes*, comment Fadéla M'Rabet se sert de ce genre pour étudier la condition féminine, et mettre en lumière la situation de la femme en Algérie. Nous avons remarqué que l'essayiste ne se contente pas de dévoiler la condition critique qu'endure la femme, mais elle va jusqu'à examiner la société algérienne, afin d'y remédier ; c'est ici que nous avons fait appel au concept de la déconstruction chez Derrida. Notre essayiste déconstruit en critiquant le système sociale algérien fondé sur le pouvoir patriarcal, et incite à reconstruire un système qui garantira à la femme sa place dans la société tout en préservant sa dignité. Cet

⁹⁹⁵ Langlet I, *Essai et théorie de l'essai*, in Patrick Née, *Le Quatrième genre : l'essai*, Presses Universitaires de Rennes, p23-39, 2018. halshs-02021918

⁹⁹⁶ Concepts utilisés par Pierre Glaudes pour définir l'essai. P. Glaudes, op.cit.

examen critique de la société algérienne porte sur l'homme et son comportement négateur à l'égard de la femme, une manière de contester bien sûr, mais c'est également une façon de l'appeler au changement. L'exercice de déconstruction est pratiqué beaucoup plus sur le discours des intellectuels algériens qui, selon Fadéla M'Rabet, freine l'évolution de la femme. Néanmoins, l'essayiste se tourne envers la gent féminine, pour remettre en question sa conduite dans la société, en déplorant l'image dévalorisante véhiculée par la femme elle-même ; un phénomène bien expliqué par Pierre Bourdieu à travers le concept de la violence symbolique. Mais l'essayiste préfère l'autocritique, une manière de secouer, peut-être, ses compatriotes pour les faire agir dans le sens de changer leur situation. L'essai devient alors un outil de déconstruction dans l'esprit et entre les mains de notre écrivaine qui aspire à un ordre social non-sexiste, un système social qui contribuera à « l'évolution de la femme » et permettra son émancipation.

C'est de cette manière que nous avons montré comment Fadéla M'Rabet se sert de l'essai, et à quel point profite-t-elle de la liberté que lui procure ce genre, pour se faire entendre d'abord, faire entendre la voix des Algériennes ensuite, et leur proposer enfin la voie, ou les voies possibles. D'ailleurs, elle n'hésitera pas à mettre en valeur « sa mission accomplie », dans le livre *Le café de l'Imam*, quand elle exprime sa joie de découvrir l'effet de sa parole ainsi que la portée de ses deux essais : « L'impact de ma voix, de mes pamphlets, je n'en ai pris la mesure que lorsque [...] des femmes me disaient : « Vous nous avez ouvert les yeux, vous nous avez tracé la voie »⁹⁹⁷. Notre analyse a montré également qu'écrire pour une femme est un double engagement, celui de transgresser d'abord l'ordre établi qui lui interdit de s'exprimer en public, puis celui de mettre son écriture au service d'une cause, notamment féminine. Chez Fadéla M'Rabet, l'essai est un choix, pour jouer ce rôle⁹⁹⁸ du journaliste et de l'écrivain en même temps, celui de transformer en conscience non seulement son expérience, mais aussi et surtout les expériences des jeunes filles algériennes en détresse.

⁹⁹⁷ L.C.I., p109.

⁹⁹⁸ « Le rôle du journaliste n'est-il pas, justement, comme celui de l'écrivain, de transformer en conscience une expérience ? », L.F.A-L.A., p12.

Comme nous l'avons souligné dans notre introduction, le fait que notre écrivaine abandonne l'essai pour s'investir dans le récit a attiré notre attention. Nous nous sommes interrogé sur les raisons d'une telle tournure, sur ce qui la motive à choisir ce genre. Veut-elle rectifier la précipitation soulignée dans un compte rendu⁹⁹⁹ de son essai *Les Algériennes*, juste après sa publication ? Veut-elle se rapprocher davantage de la littérature ? Puisque ses essais représentent « un document sociologique »¹⁰⁰⁰, tel que le compte rendu de l'ethnologue André Adam. D'ailleurs, nous avons mentionné plus haut la difficulté de trouver une approche analytique de ces textes.

Après trente années d'absence, l'objectif d'écriture chez Fadéla M'Rabet, celui de mettre en lumière la condition féminine en Algérie pour que « les femmes de (son) enfance laissent une trace »¹⁰⁰¹, n'est pas ébranlé, mais la manière de le dire, ou plutôt de l'écrire, change. Le récit, notamment autobiographique, devient le moyen approprié pour mettre en valeur sa propre histoire mais aussi et surtout les histoires de ces « femmes de son enfance » ; une manière, pourquoi pas la meilleure, d'écrire la mémoire individuelle et collective.

Dans notre analyse des récits, nous avons mis en évidence quelques caractéristiques du genre autobiographique pour montrer comment Fadéla M'Rabet utilise les éléments constitutifs de ce genre dans son projet qui consiste à inscrire la mémoire dans le texte littéraire. Un aperçu général sur l'autobiographie féminine, caractérisée par l'anonymat, était nécessaire pour faire appel à quelques supports théoriques sur lesquels s'appuie notre analyse, à l'instar des travaux de Philippe Lejeune et ceux de Jean Déjeux. Dans les quatre livres choisis, nous avons constaté que le retour en arrière est l'élément fondamental qui rythme les récits ; presque toute la narration est antérieure. Nous avons montré que le récit rétrospectif permet à l'écrivaine, elle-même narratrice, de revenir sur son itinéraire, de prospecter son parcours de vie afin de revivre les événements qui l'ont marquée. Ce voyage de la narratrice dans son passé, mais aussi le passé de son pays, assure une meilleure

⁹⁹⁹ Srouf Heiny, *Fadéla M'Rabet, Les Algériennes*, Paris, F. Maspero, 1967, in *L'homme et la société*, n°6, 1967, p201-202. http://www.persee.fr/doc/homso_0018-4306_1967_num_6_1_1091

¹⁰⁰⁰ Adam André, *Fadéla M'Rabet, Les Algériennes*, *Revue de l'occident musulman et de la méditerranée*, 1967, Vol4. N°1, p200-202. <http://www.persee.fr>

¹⁰⁰¹ Propos de Fadéla M'Rabet l'entretien réalisé par Nora Borsali pour la revue *Réalités*. Op.cit.

construction de l'individu, celle qui se manifeste par l'affirmation de soi et la mise en valeur de l'identité personnelle et collective. Ce voyage permet également à l'auteure/narratrice de partir en quête de soi, aller à la découverte de sa propre personne, à travers un regard rétrospectif, mais aussi et surtout un examen introspectif.

Nous savons bien évidemment que le récit d'enfance fait partie du récit rétrospectif que nous avons étudié, mais nous avons trouvé intéressant de lui consacrer un volet à part dans notre étude, vu la place importante, sinon fondamentale, qu'occupe le monde de l'enfance de Fadéla M'Rabet dans son œuvre. Un nombre considérable de travaux montrent l'importance de l'enfance dans le récit de vie, sinon l'indispensabilité de cet exercice du retour à cet « âge d'or » dans le projet autobiographique, notamment féminin. Les femmes narratrices préfèrent à chaque fois partir à la recherche de ce « paradis perdu », qu'est l'enfance ; une sorte de consolation peut-être, un soulagement de la condition qu'elle perdure. Dans l'autobiographie féminine, contrairement à celle des hommes, le récit d'enfance semble être un voyage de détente, un bon moment de divertissement : « chez les femmes, le souvenir semble toujours facile et heureux »¹⁰⁰², souligne Brigitte Diaz dans son article qui traite du récit d'enfance au féminin. Il est important aussi de souligner dans cette conclusion que notre intérêt pour le récit d'enfance tire son origine de notre travail de magistère qui avait pour objet le livre *Une enfance singulière*, quand nous avons désiré élargir notre recherche sur l'œuvre de Fadéla M'Rabet pour mieux comprendre ce phénomène du retour à l'enfance. Au cours de notre analyse nous avons montré que le récit d'enfance, présent dans les quatre ouvrages de notre écrivaine, est un facteur qui permet à l'auteur/narratrice d'accomplir ce pèlerinage sur les « lieux de la mémoire », de retrouver les personnages importants, en particulier les femmes qui « ont peuplé le monde de son enfance ». D'où le recours au procédé du portrait qui permet à l'auteure/narratrice de montrer ces personnages par le biais d'une description minutieuse, surtout quand il s'agit de sa grand-mère paternelle, Djedda.

¹⁰⁰² Diaz Brigitte, « *L'enfance au féminin* » : le récit d'enfance et ses modèles dans des autobiographies de femmes au XIX^{ème} siècle, dans *Le récit d'enfance et ses modèles*, Presses universitaires de Caen, 2003, p161-176 (www.openedition.org.)

Durant notre analyse, nous avons porté un intérêt particulier à Djedda, car la grand-mère est le personnage central du récit d'enfance dans l'œuvre de Fadéla M'Rabet ; Djedda est omniprésente dans tous les souvenirs d'enfance de la narratrice des récits. Par conséquent, la relation singulière entre la petite fille, qu'était Fadéla, et sa grand-mère paternelle semble se substituer à la relation père/fille qui caractérise généralement les récits féminins, telle que la montre la thèse de doctorat de Lamia Oucherif. Certes Baba est toujours là pour assumer le rôle du père, mais la grand-mère semble occuper un espace plus important dans l'éducation de la petite fille et avoir ainsi plus d'influence sur elle ; l'attachement de la petite Fadéla à sa grand-mère fait que Fadéla l'écrivaine célèbre Djedda dans chaque page écrite. C'est pourquoi, nous avons étudié ce personnage et nous avons essayé d'analyser la relation entre la petite fille et sa grand-mère dans les récits d'enfance. Nous avons montré que Djedda, cette sage-femme traditionnelle, assure plusieurs tâches dans l'espace familiale, en plus de « cette activité sociale qui fut la sienne »¹⁰⁰³ : elle est l'éducatrice et la protectrice ; elle la gardienne de la culture et la transmetteuse des traditions ; elle est la mémoire et l'appartenance à la terre natale, au pays des origines, à l'Algérie ; elle est l'identité. Djedda contribue amplement au processus d'apprentissage de la petite fille et elle participe fortement à la construction personnelle de ce que devient Fadéla la narratrice. Djedda est le modèle à suivre pour la petite Fadéla et elle est la mémoire à inscrire dans un texte littéraire pour Fadéla l'écrivaine.

Notre analyse a montré qu'à travers ce personnage de Djedda, Fadéla M'Rabet veut dépasser cette représentation que font les écrivains hommes de la femme, elle veut remettre en cause cette image dévalorisée de la femme, mais aussi dévalorisante, que nous présente cette littérature masculine. Une littérature qui réduit la femme à la fonction biologique, à la logique de l'ordre établi où « La femme ne peut jouer que l'un de ces deux rôles : La maman, c'est-à-dire la femme « honnête », la femme au foyer, la bonne pondeuse, la bonne ménagère, ou la putain, l'objet de consommation, réel ou imaginaire. »¹⁰⁰⁴, tel que le souligne Marina Yaguello.

¹⁰⁰³ U.E.S., p111.

¹⁰⁰⁴ Yaguello Marina, *Les mots et les femmes*, Essai d'approche socio-linguistique de la condition féminine, Payot, Paris, 1992, p151

Nous devons rappeler que dans la deuxième partie de notre travail, nous avons opté pour une analyse spatio-temporelle des textes de Fadéla M'Rabet afin de montrer l'importance de ces deux éléments que sont l'espace et le temps dans la construction d'une œuvre littéraire. Néanmoins, nous avons montré d'abord que l'écriture est un lieu d'engagement et de combat, surtout quand il s'agit de l'écriture féminine, quand il s'agit de la femme à qui on a longtemps interdit cet espace ; un espace réservé aux plus forts, aux hommes ; « un espace inaccessible aux petits, aux humbles, aux femmes »¹⁰⁰⁵, tel que le souligne Hélène Cixous. Nous avons également montré que l'écriture est un lieu où se rencontrent plusieurs formes de discours, mais aussi différents genres : « La greffe de l'essai sur le récit » que nous avons soulevé à la fin de la première partie de notre travail ne pouvait qu'anticiper cette conclusion.

Après, nous avons analysé l'espace et le temps dans les textes de Fadéla M'Rabet, ce qui nous a permis de montrer le rôle décisif que jouent ces deux notions dans ce processus de l'écriture de la mémoire et son inscription dans le texte littéraire. L'Algérie, pays natal de Fadéla M'Rabet, est le lieu principal qui abrite la majorité des récits de l'auteure/narratrice, retraçant son itinéraire et décrivant son parcours de vie dont une partie, celle de l'enfance, renvoie à la période coloniale. Durant cette période, l'espace exclusif est la ville de Skikda où se trouve la maison familiale, le lieu qui semble abriter la majorité des péripéties de l'enfance de Fadéla. « La maison familiale et tout son environnement dessinent un espace utopique, à la fois clos et infini. Clos, parce qu'il est le « nid de l'enfance » »¹⁰⁰⁶, précise Brigitte Diaz dans le même article sur le récit d'enfance au féminin. A propos de son enfance passée dans la maison familiale à Skikda, Fadéla M'Rabet de son côté écrit : « de mon enfance algérienne, il me reste une nostalgie – celle de l'utopie »¹⁰⁰⁷. C'est pourquoi nous avons réservé, dans le chapitre portant sur la notion du temps, un volet aux moments idéalisés dans cet espace sacralisé, de manière à montrer la place importante qu'occupe ce lieu, ou plutôt les lieux, de l'enfance, dans les récits de notre écrivaine. Les lieux de l'enfance sont souvent, sinon toujours, présentés par la

¹⁰⁰⁵ Cixous H, op.cit.

¹⁰⁰⁶ Diaz B, op.cit.

¹⁰⁰⁷ U.E.S., p65.

narratrice comme ce paradis perdu qu'elle recherche sans cesse, et qu'elle veut retrouver vainement, elle qui vit son présent en exil, dans son pays adoptif la France.

Nous devons peut-être mentionner dans cette conclusion que l'un des livres de Fadéla M'Rabet où le monde de son enfance, notamment la maison familiale, est évoqué rapidement, sous forme de quelques flash-back, c'est le récit *Le café de l'Imam*. L'espace fondamental, sinon exclusif, où se déroulent les péripéties de ce récit, c'est le café, ou plutôt les cafés, un peu partout dans le monde. Ce lieu public que ne fréquente pas la femme en Algérie, semble demeurer toujours un espace interdit dans une société où régit un ordre établi par et pour les hommes ; ce qui justifie sans doute la faible présence de l'Algérie, en particulier Skikda où se trouve la maison familiale, comme espace dans ledit récit. Par ailleurs, nous avons montré que le café, qu'il soit boisson préférée ou lieu public, ressemble à la madeleine de Proust, en provoquant cet effet de réminiscence. Il lui ressemble dans la mesure où « les deux cafés » jouent le même rôle, celui d'un déclencheur de souvenirs qui permet à l'auteure/narratrice de faire un voyage dans l'espace et le temps.

La condition féminine occupe une place importante, pour ne pas dire fondamentale, dans notre travail, puisque la question de la femme en Algérie est le facteur moteur dans cette entreprise d'écriture que mène Fadéla M'Rabet. Certes, l'essai est l'un des outils idoines pour développer sa réflexion et donner ses opinions, en ce qui concerne un sujet quelconque, notamment la condition féminine, mais le récit constitue un moyen approprié pour mettre en lumière la situation de la femme en Algérie, en se racontant et en racontant ses compatriotes ; une autre manière, sinon la meilleure, d'écrire la condition féminine, et laisser, peut-être, le lecteur porter son jugement sur ce sujet. Dans notre travail, nous avons essayé de montrer que les deux genres, que sont l'essai et le récit autobiographique, ont permis à notre écrivaine d'écrire la mémoire, individuelle et collective.

« D'un silence l'autre »¹⁰⁰⁸, intitulera Assia Djébar son intervention en parlant du livre *Histoire de ma vie* de Fadhma Amrouche qu'elle considère comme « texte-phare » pour elle, et toutes les écrivaines algériennes « confrontées au même poids du silence »¹⁰⁰⁹. Nous pensons que d'une parole à l'autre, d'un mot à l'autre, de *La*

¹⁰⁰⁸ A. Djébar, *Ces voix qui m'assiègent*, Albin Michel, Paris, 1999, p116

¹⁰⁰⁹ Ibid., p119

femme Algérienne (1964) à *La salle d'attente* (2012), en revivant *Une enfance singulière* (2003), en dépeignant *Une femme d'ici et d'ailleurs* (2005) et en suivant les odeurs dans *Le café de l'Imam* (2011), Fadéla M'Rabet a su, ou du moins elle a essayé d'inscrire la mémoire dans le texte littéraire, en racontant son histoire mais aussi et surtout celle des femmes de son pays, l'Algérie.

Enfin, autant de perspectives semblent être intéressantes dans la cadre de futures recherches. Pour une éventuelle recherche, il serait intéressant d'étendre notre étude sur d'autres œuvres et d'autres écrivaines de la littérature algérienne féminine, et pourquoi pas la littérature féminine maghrébine ou plutôt africaine. Notre intérêt à la condition féminine s'est vu accroître durant ce travail sur l'inscription de la mémoire dans la littérature, c'est pourquoi nous pensons à une formation en sociologie afin d'étudier la condition de la femme dans la société algérienne.

BIBLIOGRAPHIE/SITOGRAFIE

Corpus :

M'RABET, Fadéla, *La femme Algérienne* suivi de *Les Algériennes*, Maspero, Paris, 1979.

Une enfance singulière, Anep, Alger, 2003.

Une femme d'ici et d'ailleurs, l'Aube, Paris, 2005.

Le café de l'Imam, Dalimen, Alger, 2011.

La salle d'attente, des femmes Antoinette Fouque, Paris, 2012.

Œuvres d'écrivains citées :

ABBAS, Ferhat, *L'indépendance confisquée*, Flammarion, Paris, 1984.

AIT MANSOUR AMROUCHE, Fadhma, *Histoire de ma vie*, Bouchène, Alger, 1990.

AMROUCHE, Jean El Mouhoub, *Les chants berbères de Kabylie*, Charlot, Paris, 1947.

AMROUCHE, Taos, *Jacinthe noire*, Charlot, Paris, 1947.

Le grain magique, Maspero, 1966.

APOLLINAIRE, Guillaume, *Alcool*, Gallimard, Paris, 1913.

BEAUVOIR, Simone, *Les mandarins*, Gallimard, Paris, 1954.

BENHADOUGA, Abdelhamid, *La mise à nu*, Casbah, Alger, 2019.

CAMUS, Albert, *L'étranger*, Gallimard, Paris, 1942.

CARDINAL, Marie, *Les mots pour le dire*, Grasset et Fasquelle, Paris, 1975.

DIB, Mohammed, *Au Café*, Gallimard, Paris, 1955.

DJEBAR, Assia, *La soif*, Julliard, Paris, 1957.

Les impatients, Julliard, Paris, 1958.

L'Amour, la fantasia, Albin Michel, Paris, 1995.

Ces voix qui m'assiègent, Albin Michel, Paris, 1999.

- DJURA, *Le voile du silence*, Michel Lafon, Paris, 1990.
- DRIF, Zohra, *La mort de mes frères*, Maspero, Paris, 1960.
- GHALEM, Ali, *Une femme pour mon fils*, Syros, Paris, 1979.
- KHODJA, Hamdane *Le Miroir. Aperçu historique et statistique sur la Régence d'Alger*, Imprimerie de Goetschy fils et compagnie, Paris, 1833 (Version numérique)
- M'RABET, Fadéla, *Le muezzin aux yeux bleus*, Riveneuve, Paris, 2008.
- Alger un théâtre de revenants*, Alger, Dalimen, 2010.
- Le bonheur d'être Algérien*, Enag, Alger, 2019.
- MAALOUF, Amine, *Les identités meurtrières*, Grasset 1998.
- MASCHINO Maurice, M'RABET Fadéla, *L'Algérie des illusions*, Paris, Laffont, 1972.
- MASCHINO, Maurice, *L'Algérie toujours*, Dalimen, Alger 2012.
- MOKEDDEM, Malika, *L'interdite*, Grasset, Paris, 1993.
- MORIN, Edgar, *Mes démons*, Stock, Coll, « Au Vif », Paris, 1994.
- NIETZSCHE, Friedrich, *Le gai savoir*, Flammarion, 2007. (Titre original *Die fröhliche Wissenschaft*)
- PROUST, Marcel, *Du côté de chez Swann*, Gallimard, Paris, 1987. (Ed consultée)
- SAND, George, *La Reine du Coax, Contes d'une grand-mère*, tome II, groupe Privat/Le Rocher, 2007, Coll. Motifs, Bibliothèque électronique du Québec.
- TOURNIER, Michel, *Gaspard, Melchior et Balthazar*, Gallimard, Paris, 1980.
- WOOLF, Virginia, *Instants de vie*, Stock, 2006 (première publication 1976).

Ouvrages sur la littérature maghrébine :

ACHOUR, Christiane, *Diwan d'inquiétude et d'espoir, la littérature féminine algérienne de langue française*, Enag, Alger, 1991. (Ouvrage collectif)

Bibliographie de la critique sur les littératures maghrébines, L'Harmattan, Paris, 1996.

BONN, Charles, *Anthologie de la littérature algérienne 1950-1987*, LGF, Paris, 1990.

Déjeux, Jean, *La littérature féminine de langue française au Maghreb*, Karthala, Paris, 1994.

GAFĀĪTI, Hafid, *Les femmes dans le roman algérien*, L'Harmattan, Paris, 1996.

Lectures nouvelles du roman algérien : essai d'autobiographie intellectuelle, Classiques Garnier, 2016.

MOKHTARI, Rachid, *Le nouveau souffle du roman algérien, Essai sur la littérature des années 2000*, Chihab, Alger, 2006.

YACINE, Tassadit, *Ait Menguellet Chante...*, Bouchène, Alger, 1990.

Essais et Ouvrages sur la condition féminine :

BEAUVOIR, Simone, *Le deuxième sexe*, Gallimard, Paris, 1949.

BOURDIEU, Pierre, *La domination masculine*, Seuil, Paris, 1998.

CESAIRE, Aimé, *Discours sur le colonialisme*, Anep, Alger, 2006, p27.

CIXOUS, Hélène, *La venue à l'écriture*, Paris, édition U. G. E, 1977.

ERNAUX, Annie, *L'écriture comme couteau*, Stock, Paris, 2003, p46 (version numérique)

FALCONNET, Georges, LEFAUCHEUR, Nadine, *La fabrication des mâles*, Seuil, 1975.

FANON, Frantz, *Les damnés de la terre*, La Découverte, Paris, 2002.

LACOSTE-DUJARDIN, Camille, *Des mères contre les femmes, maternité et patriarcat au Maghreb*, Alger, Bouchene, 1990.

SANGARE MOLLET, Sylvia et Broulaye, *L'espoir bafoué*, Caritas Suisse : Danaya So, Bamaco, 2005.

TILLON, Germaine, *Le harem et les cousins*, Seuil, Paris, 1966.

VOLTAIRE, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, Frères Cramer, Paris, 1756.

CIXOUS, Hilène, *Entre l'écriture*, Des femmes, Paris, 1986.

FANON, Frantz, *Œuvres (Peau noire, masques blancs, L'an de la révolution algérienne, Les damnés de la terre, Pour la révolution africaine)*, Hibr, Alger, 2014.

FREUD, Sigmund, *La création littéraire et le rêve éveillé*, in *Essais de psychanalyse appliquée*, Librairie Gallimard, Les Documents Bleus, Paris, 1933)

FREUD, Sigmund, *Souvenirs-écrans, dans Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

MILLNER, Madlyn, *La peinture hollandaise du siècle d'or*, LGF-Livre de poche, Paris, 1998.

Yaguello, Marina, *Les mots et les femmes*, Essai d'approche socio-linguistique de la condition féminine, Payot, Paris, 1992.

Ouvrages théoriques :

ADORNO, Theodor, *L'essai comme forme*, in *Notes sur la littérature*, Flammarion, Paris, 1984.

ARON, Paul, *Le dictionnaire du littéraire*, Presses Universitaires de France (Quadrige), « Dicos-poche », 2004.

BACHELARD, Gaston, *La poétique de la rêverie*, Puf, 1960. (Édition consultée : 4^{ème} édition version numérique dirigée par Daniel Boulagnon, [http : //classiques.uqac.ca/](http://classiques.uqac.ca/))

BARTHES, Roland, *Fragments d'un discours amoureux*, Seuil, Paris, 1977.

BOURNEUF, Roland, *L'univers du roman*, PUF, Paris, 1972.

BOUSTANI, Carmen, JOUVE, Edmond, *Des femmes et de l'écriture, le bassin méditerranéen*, Karthala, Paris, 2006.

CHASSAING, Irène, *Dysnitie : Le récit du retour au pays natal dans la littérature canadienne francophone contemporaine*, Canada, Presses de l'Université Laval, 2019.

CHEVALIER, Anne, DORNIER, Carole, *Le récit d'enfance et ses modèles*, presses universitaires de Caen, 2003. (Version numérique, générée le 21 mai 2022. www.openedition.org.)

DERRIDA, Jacques, *De la grammatologie*, Minuit, Paris, 1967.

DERRIDA, Jacques, *Points de suspension*, Galilée, Paris, 1992, p9

DIDIER, Béatrice, *L'écriture-femme*, PUF, Paris, 1981.

DUCHET, Claude, *Sociocritique*, Fernand Nathan, 1979.

GASPARINI, Philippe, *EST-IL JE ?*, Paris, Seuil, 2004.

GENETTE, Gérard, *Figure II*, Seuil, Paris, 1987. (Version numérique)

GENETTE, Gérard, *Seuils*, Seuil, Paris, 1987, p4 (version numérique www.Seuil.com)

GILLES, Philippe, *Récits de la pensée, Etudes sur le roman et l'essai*, Sedes, 2000.

GLAUDES, Pierre, LOUETTE, Jeans François, *L'essai*, Armand Colin, Paris, 1999.

HALBWACHS, Maurice, *La mémoire collective*, Albin Michel, Paris, 1977, p 209 (1^{ère} édition 1950)

HALBWACHS, Maurice, *Les codes sociaux de la mémoire*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1925 (version numérique gallica.bnf.fr).

HAMON, Philippe, *Du descriptif*, Hachette supérieur, Paris, 1993.

JOUBE, Vincent, *La poétique du récit*, Arman Colin, Paris, 2001.

KRISTEVA, Julia, *Le temps sensible*, Gallimard, Paris, 1994.

L'écriture de la différence, Seuil, 1967.

LEJEUNE, Philippe, *L'autobiographie en France*, Paris, Armand Colin, 1971.

LEJEUNE, Philippe, *Le pacte autobiographique*, Seuil, Paris, 1975, 1996.

MACE, Marielle, *Le temps de l'essai*, Belin, Paris, 2006.

MAINGUENEAU, Dominique, *Linguistique pour le texte littéraire*, Nathan, 4ème édition, Paris, 2003.

OUELLET, Pierre, *Le soi et l'autre, l'énonciation de l'identité dans les contextes interculturels*, Les presses de l'université Laval, Québec, 200.

REUTER, Yves, *Introduction à l'analyse du roman*, 2ème édition, Sous la direction de Daniel Bergez, Paris, Editions Nathan, 2000.

REUTER, Yves, *L'analyse du récit*, Armand Colin, Paris, 2014.

RICOEUR, Paul, *Du texte à l'action, Essais d'herméneutique, II*, Paris, Seuil, 1986.

RICOEUR, Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p26.

RICOEUR, Paul, *Soi-même comme un autre*, Seuil, Paris, 1990, p14

RICOEUR, Paul, *Temps et récit tome III*, Paris, Seuil, 1985, p97

RULLIER-THEURET, François, *Approche du roman*, Hachette, 2001.

STAROBINSKI, Jean, « *Peut-on définir l'essai ?* », centre Georges Pompidou, « cahiers pour un temps », 1985.

TADIE, Jean Yves, *Le récit poétique*, Gallimard, Paris, 1994.

Thèses consultées :

ALI BENALI, Zineb, *Le discours de l'essai de langue française : mises en crise et possibles devenirs (1833-1922)*, 1998.

ALI KHODJA, Djamel, *L'enfant, prétexte littéraire du roman maghrébin, des années 1950 aux années 1980*, 1998.

AZOUZ, Esma Lamia, *Écritures féminines algériennes de langue française (1980-1997). Mémoire, voix resurgies, narrations spécifiques*, 1998.

BENDJELID, Fouzia, *L'écriture de la rupture dans l'œuvre romanesque de Rachid Mimouni*, 2006.

BONN, Charles, *La littérature algérienne et ses lectures. Imaginaires et discours d'idées*, 1972.

LANGLET, Irène, *Les théories de l'essai littéraires dans la seconde moitié du XX^{ème} siècle. Domaines francophone, germanophone et anglophone. Synthèse et enjeux*, 1995.

OUCHERIF, Lamia, *Pour une poétique de la relation père/fille*, 2010.

Dictionnaires et encyclopédies :

ENCARTA : Microsoft Encarta 2009. (Version électronique DVD)

LAROUSSE : Le dictionnaire français Larousse, [www. Larousse.fr](http://www.Larousse.fr).

LE ROBERT : Le Robert Dico en ligne, www.lerobert.com.

LE ROBERT : Le nouveau Petit Robert de langue française 2007 (version électronique DVD).

Journaux et de revues :

Cliniques Méditerranéennes 67-2003([www. Cairn.info](http://www.Cairn.info).)

Etudes littéraires, V37, 2005. (www.erudit.org)

Revue Africaine, N°228, Alger, 1913 (<https://gallica.bnf.fr>)

Romantisme, 1992, n°77 (<https://www.persee.fr>)

Langue française, n°44, 1979. https://www.persee.fr/doc/lfr_0023-8368_1979_num_44_1_616.

Histoire Littéraire de la France (Numéro spécial: l'Autobiographie), Paris, Armand Colin, 1975 (1029-1040)

Le français aujourd'hui n°123, Associations française des enseignants de français, Paris, 1998

Revue Annales du patrimoine, Université de Mostaganem, N° 11, 2011.

Revue de l'occident musulman et de la méditerranée, 1967, Vol4. N°1, p200-202. <http://www.persee.fr>

L'homme et la société, n°6, 1967, p201-202.

http://www.persee.fr/doc/homso_0018-4306_1967_num_6_1_1091

Questions féministes, n°3, mai 1978 (<https://www.jstor.org>)

Ecriture africaine dans le monde, n°3, 1981 (www.erudit.org)

Roczniki Humanistyczne, tom XXXV-XXVI, N°5, 1987-1988.

Etudes françaises, vol37, n°2, 2001, p80. (www.erudit.org)

Etudes françaises, vol37, n°2, 2001, p80. (www.erudit.org)

Réalités, n° 917, du 24 au 30/07/2003. (Version numérique)

Le Monde, 12 octobre 2004 (<https://www.lemonde.fr>)

El Watan, 10 mars 2005 (www.elwatan.dz)

El Watan 19 mai 2005 (www.elwatan.dz)

El Watan, novembre 2007 (www.elwatan.dz)

Liberté du 15/09/2012 (<https://www.djazairess.com>)

Le Magazine Diacritik, 20/03/2017 (<https://diacritik.com>)

Le Monde 19/05/2021 (<https://www.lemonde.fr>)

Protée, Vol 34, n°2-3, Automne-Hiver 2006.

Sites des articles cités :

<https://diacritik.com>

<https://gallica.bnf.fr>

[www. Cairn.info](http://www.Cairn.info)

[www. Larousse.fr](http://www.Larousse.fr).

www.djazairess.com

www.elwatan.dz

www.erudit.org

www.jstor.org

www.lemonde.fr

www.lerobert.com.

www.persee.fr

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	4
PARTIE I : ECRITURE DE LA MEMOIRE (Inscription de la mémoire dans la littérature).....	18
Chapitre I : Ecriture de la mémoire et examen de l'histoire ; l'essai comme outil ?	20
I-1- Histoire et mémoire : l'essai comme voie, pour faire entendre sa voix.....	21
I-1-1- L'essai, un genre difficile à cerner :	21
I-1-2- L'essai en Algérie, au féminin en particulier :.....	24
I-1-3- Un genre rebelle pour une femme rebelle ?.....	31
I-1-4- Un projet, deux essais... ..	37
I-2- Mémoire et histoire : La déconstruction au service de la condition féminine.	53
I-2-1- Comprendre Derrida d'abord : déconstruire n'est pas détruire :	53
I-2-2- Modifier le comportement des hommes pour changer celui des femmes :.....	59
I-2-3- La femme comme objet sexuel :.....	69
I-2-4- La femme doit prendre en main son destin :.....	77
I-2-5- Les jeunes filles algériennes : l'évolution et l'existence à travers le corps :.....	81
I-2-6- Déconstruire le discours : l'intellectuel algérien objet de critiques :....	86
I-3- Le témoignage dans l'essai : transmettre la mémoire pour comprendre l'histoire.....	99
I-3-1- Le témoignage entre la mémoire et l'histoire :.....	99
I-3-2- Les témoignages au service des essais :.....	103
I-3-3- La femme évoluée : on en témoigne... ..	110
Chapitre II : Mémoire et identité ; le récit autobiographique comme moyen ? ...	116
II-1- Le récit autobiographique : un exercice rétrospectif et introspectif	117
II-1-1- Fadéla M'Rabet et l'autobiographie féminine :.....	117
II-1-2- Le récit « d'une enfance singulière » :	120
II-1-3- Les récits « d'une femme d'ici et d'ailleurs » :.....	128
II-1-4- Le récit déclenché par le café de Paris :	134
II-1-5- Le récit qui échappe à l'essai dans <i>La salle d'attente</i> :.....	139

II-2- Le récit d'enfance : à la recherche du paradis perdu ou le mythe des origines.....	147
II-2-1- Le récit d'enfance dans l'autobiographie féminine :.....	147
II-2-2- Les lieux de l'enfance : Skikda et la maison familiale :.....	151
II-2-3- Le portrait, le procédé d'écriture idoine pour re-trouver « le paradis perdu » :	154
II-2-4- Deux mondes ou deux modes différents : entre l'enfance et l'adolescence :.....	159
II-2-5- Suivre l'odeur du café, à la recherche du « paradis perdu » :	162
II-2-6- L'adolescence au secours du récit d'enfance :	168
II-3- Mémoire et identité : Djedda le modèle ou la quête de soi.	172
II-3-1- Djedda l'éducatrice et la protectrice :.....	172
II-3-2- Djedda la gardienne de la culture et la transmetteuse des traditions :.....	179
II-3-3- Djedda la mémoire et l'appartenance à l'Algérie résistante :.....	189
II-4- La greffe de l'essai sur le récit.	195
II-4-1- Pourquoi le retour à l'essai ?	195
II-4-2- L'essai dans <i>Une enfance singulière</i> : le mépris et la violence à l'égard des femmes.....	197
II-4-3- L'essai dans <i>Une femme d'ici et d'ailleurs</i> : les effets et les dangers de l'anesthésie.....	200
II-4-4- L'essai dans <i>Le café de l'Imam</i> : l'essai sur les traces de Montaigne :	204
II-4-5- L'essai dans <i>La salle d'attente</i> : l'Algérie de Kateb Yacine :.....	208
PARTIE II : ECRITURE DE L'ESPACE ET TEMPS DANS L'ECRITURE	218
Chapitre I : L'écriture comme espace et l'espace dans l'écriture	219
I-1- L'écriture comme espace	220
I-1-1- L'espace interdit : un lieu de combat et de transmission de la mémoire :	220
I-1-2- Le dialogue des formes et des genres :	230
I-2- L'espace dans l'écriture	246
I-2-1- L'espace dans l'essai :	247
I-2-2- L'espace dans le récit :.....	252
I-2-2-1- « L'Algérie toujours » ou « le bonheur d'être Algérien » :	252
I-2-2-2- La France pour des études universitaires, puis comme pays d'exil :	260

I-2-2-3- La maison familiale dans la ville natale :	269
I-2-2-4- L'école française, sans passage à l'école coranique :	280
I-2-2-5- Le café, le voyage dans l'espace :	284
I-2-2-6- Au SILA, ce café littéraire géant :	291
I-2-2-7- Le Sahara algérien, un havre de paix et une destination pour un mariage mixte :	294
Chapitre II : Le temps dans l'écriture	300
II-1- Le temps et le ton dans l'essai	301
II-2- Le temps dans le récit	304
II-2-1- « Une enfance singulière » durant la présence coloniale :	305
II-2-2- La période postcoloniale et les années de l'exil :	313
II-2-3- Les temps idéalisés, la famille sacralisée :	319
II-2-4- Le temps de l'aventure amoureuse :	323
II-2-5- « L'habitude lui fait aimer le café... » :	329
II-2-6- Le temps d'un café... :	335
II-2-7- Le temps d'inaugurer un hammam :	337
II-2-8- Le temps des chaleurs : le meurtre à la Meursault ?	342
II-3- Le temps de la réécriture de la condition féminine :	345
CONCLUSION	354
BIBLIOGRAPHIE/SITOGRAFIE	364

LES RÉUMÉS

Le résumé :

Mémoire et écriture féminine : l'écriture de la mémoire dans l'œuvre de Fadéla M'Rabet est un travail de recherche qui a pour objet d'étude l'écriture de la mémoire dans le corpus suivant : deux essais, *La femme algérienne* (1965) et *Les Algériennes* (1967) ainsi que quatre récits autobiographiques, *Une enfance singulière* (2003), *Une femme d'ici et d'ailleurs* (2005), *Le café de l'Imam* (2011) et *La salle d'attente* (2012).

Notre objectif principal est celui de montrer comment notre écrivaine procède-t-elle à l'écriture de la mémoire. C'est pourquoi, nous avons interrogé les deux genres que Fadéla M'Rabet choisit pour inscrire la mémoire dans le texte littéraire. Pour ce faire, notre analyse s'est appuyée sur les travaux des spécialistes, pour ne pas dire les théories, des deux genres que sont l'essai et le récit autobiographique. Notre analyse s'est appuyée également sur les différents travaux spécialisés dans la mémoire individuelle et collective. Nous devons mentionner que nous avons accordé un intérêt particulier à la condition féminine vu la place importante qu'elle occupe dans l'œuvre de notre écrivaine.

Nous avons divisé notre travail en deux parties de deux chapitres chacune. Dans la première étape, nous avons mis en lumière les choix de notre écrivaine en matière de genre lui permettant d'inscrire la mémoire dans la littérature, pour assurer une meilleure transmission aux générations à venir. Nous avons ainsi montré les caractéristiques de chaque genre, qui ont facilité les processus d'inscription et de transmission de la mémoire. Dans la deuxième étape, nous avons choisi de réaliser une analyse spatiotemporelle, de manière à mettre en évidence d'abord les lieux de la mémoire évoqués dans les textes de notre écrivaine, puis se pencher sur le temps de l'essai et le temps dans le récit.

Mots clés : Djedda, écriture, mémoire, récit, essai, condition féminine.

Abstract:

Memory and Feminine Writing: The Writing of Memory in the Work of Fadéla M'Rabet is a research project that examines the writing of memory in the following corpus: two essays, *The Algerian Woman* (1965) and *Algerian Women* (1967), as well as four autobiographical narratives, *A Singular Childhood* (2003), *A*

Woman from Here and Elsewhere (2005), The Imam's Café (2011), and The Waiting Room (2012).

Our main objective is to demonstrate how our writer writes about memory. Therefore, we examined the two genres that Fadéla M'Rabet chooses to inscribe memory in the literary text. To do this, our analysis drew on the work of specialists, not to say theories, of the two genres: the essay and the autobiographical narrative. Our analysis also drew on various specialized works on individual and collective memory. It should be noted that we paid particular attention to the status of women, given the important role it plays in our writer's work.

We divided our work into two parts, each comprising two chapters. In the first part, we highlighted our writer's genre choices, which enabled her to inscribe memory in literature, to ensure its better transmission to future generations. We thus demonstrated the characteristics of each genre, which facilitated the processes of inscribing and transmitting memory. In the second part, we chose to conduct a spatiotemporal analysis, first highlighting the sites of memory evoked in our writer's texts, and then examining the time frame of the essay and the time frame of the narrative.

Keywords: Jeddah, writing, memory, narrative, essay, status of women.

الملخص:

الذاكرة والكتابة النسوية: كتابة الذاكرة في أعمال فضيلة مرابط هو عمل بحثي يتناول كتابة الذاكرة في المجموعة التالية: مقالتان، المرأة الجزائرية (1965) والنساء الجزائريات (1967) بالإضافة إلى أربع قصص سيرة ذاتية، طفولة فريدة (2003)، امرأة من هنا ومن مكان آخر (2005)، مقهى الإمام (2011) وغرفة الانتظار (2012)

هدفنا الرئيسي هو إظهار كيفية قيام كاتبتنا بكتابة الذاكرة. ولهذا السبب قمنا بدراسة النوعين اللذين اختارتهما فضيلة مرابط لنقش الذاكرة في النص الأدبي. وللقيام بذلك، اعتمد تحليلنا على عمل المتخصصين، ناهيك عن النظريات، في النوعين الأدبيين: المقال والقصة السيرة الذاتية. واستند تحليلنا أيضاً إلى العديد من الأعمال المتخصصة في الذاكرة الفردية والجماعية. ومن الجدير بالذكر أننا أولينا اهتماماً خاصاً لحالة المرأة نظراً للمكانة المهمة التي تحتلها في عمل كاتبتنا.

لقد قسمنا عملنا إلى قسمين، كل قسم يحتوي على فصلين. في الخطوة الأولى، قمنا بتسليط الضوء على اختيارات كاتبتنا فيما يتعلق بالنوع الأدبي، مما يسمح لها بنقش الذاكرة في الأدب، لضمان نقلها بشكل أفضل إلى

الأجيال القادمة. وبذلك نكون قد أظهرنا خصائص كل نوع، مما سهل عمليات النقش ونقل الذاكرة. وفي المرحلة الثانية، اخترنا القيام بتحليل مكاني زمني، من أجل تسليط الضوء أولاً على أماكن الذاكرة التي تم استحضارها في نصوص كاتبنا، ثم النظر إلى زمن المقالة والزمن في القصة.

الكلمات المفتاحية: جدة، الكتابة، الذاكرة، القصة، المقال، الحالة الأنثوية